



KUNGL. VITTERHETS HISTORIE
OCH ANTIKVITETS AKADEMIEN

KONFERENSER 77

CENT ANS D'ÉTUDES SCANDINAVES

CENTENAIRE DE LA FONDATION DE
LA CHAIRE DE LANGUES ET LITTÉRATURES
SCANDINAVES À LA SORBONNE EN 1909



KVHAA KONFERENSER 77



1909 - 2009

Cent ans d'études scandinaves

Centenaire de la fondation de la chaire de
Langues et littératures scandinaves
à la Sorbonne en 1909

Sous la direction de

*Sylvain Briens, Karl Erland Gadelii, May-Brigitte Lehman &
Jean-Marie Maillefer*

Konferenser 77



KUNGL. VITTERHETS HISTORIE OCH
ANTIKVITETS AKADEMIEN

Cent ans d'études scandinaves. Centenaire de la fondation de la chaire de Langues et littératures scandinaves à la Sorbonne en 1909. Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien. Konferenser 77. Stockholm 2012. 347 pp.

Abstract

This volume contains contributions to the conference *Cent ans d'études scandinaves* (Hundred years of Scandinavian studies. Commemoration of the inauguration of the chair of Scandinavian languages and literatures at the Sorbonne University in 1909), held in Paris in 2009.

After a comprehensive preface by Professors Briens and Maillefer, the general history of Scandinavian studies at the Sorbonne is outlined by Professors Battail, Boyer and Maillefer. Other authors treat specific themes in Scandinavian literature, culture, history, and languages. Professor Maillefer further provides complete bibliographies of the founding fathers of Scandinavian studies at the Sorbonne, as well as a list of all holders of the Chair in the discipline. François Émion presents a comprehensive overview of doctoral dissertations on Scandinavian studies defended at French universities. The history and activities of Scandinavian lecturers at the Sorbonne are described in four specific chapters, and Christine Guihard gives a personal portrait of her father, Professor Maurice Gravier, one of the pioneering scholars of Scandinavian studies at the Sorbonne.

Keywords

Scandinavian studies, Sorbonne University Paris, Scandinavian history, Scandinavian culture, Scandinavian literature, Scandinavian languages

© 2012 Les auteurs et KVHAA, Stockholm

ISBN 978-91-7402-408-1

ISSN 0348-1433

Cet ouvrage est publié par: Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademien,
(KVHAA, l'Académie Royale Suédoise des Belles-Lettres,
de l'Histoire et des Antiquités)
Box 5622, SE-114 86 Stockholm, Suède
www.vitterhetsakad.se

Distribution eddy.se ab, Box 1310, SE-621 24 Visby, Suède
<http://vitterhetsakad.bokorder.se>

Typographie Bitte Granlund/Happy Book
Couverture Lars Paulsrud

Imprimé en Suède par: Motala Grafiska AB, Motala, 2012



In memoriam
Karl Poulsen (1948–2011)

Table des matières

<i>Avant-propos</i> par Sylvain Briens & Jean-Marie Maillefer	9
I. LES ETUDES SCANDINAVES À LA SORBONNE :	
ORIGINES, CONTEXTES, HISTOIRE	19
<i>Jean-Marie Maillefer</i> , Paul Verrier et la première chaire d'études scandinaves à la Sorbonne	21
<i>Jean-Marie Maillefer</i> , Les premiers successeurs de Paul Verrier : Alfred Jolivet et Maurice Gravier	45
<i>Jean-Marie Maillefer</i> , Bibliographie d'Alfred Jolivet	63
<i>Jean-Marie Maillefer</i> , Bibliographie de Maurice Gravier (1912–1992)	67
<i>Régis Boyer</i> , Les études scandinaves à la Sorbonne : un bilan	75
<i>Jean-François Battail</i> , L'image du nord en France et les études scandinaves	85
<i>François Émion</i> , Les thèses d'études scandinaves à la Sorbonne et dans l'université française	101
<i>Philippe Augarde</i> , Les scandinavistes français dans la Grande guerre	127
<i>André Rousseau</i> , Louis Duvau (1864–1903) et la scandinavistique française	141
<i>Bruno Sagna</i> , La constitution du fonds nordique de la Bibliothèque Sainte Geneviève et son intérêt pour les études scandinaves	159
<i>Christine Guihard</i> , Souvenirs sur mon père, Maurice Gravier	171
<i>Karl Ejby Poulsen</i> , Les lecteurs danois à Paris	179

<i>Anne Charlotte Liman</i> , Les lecteurs suédois à la Sorbonne	185
<i>Turid Mangerud</i> , Le lectorat norvégien à la Sorbonne – un petit survol historique	189
<i>Gunnar Þorsteinn Halldórsson</i> , Les lecteurs d'islandais à la Sorbonne	197
II. ASPECTS HISTORIQUES DES CONTACTS CULTURELS	
FRANCO-SCANDINAVES AU XX ^e SIÈCLE	201
<i>Antoine Guémy</i> , <i>La Revue scandinave</i> (1910–1912)	203
<i>May-Brigitte Lehman</i> , Victor Vinde, passeur des littératures scandinaves en France dans la revue <i>Vient de Paraître</i>	217
<i>Torfi H. Tulinius</i> , Les écrivains islandais et la France	231
<i>Michael Herslund</i> , Le courant structuraliste au Danemark et en France	243
<i>Karl Erlend Gadelii</i> , L'intérêt des langues scandinaves pour la linguistique contrastive	253
<i>Kjersti Fløttum</i> , Etudes contrastives du discours de recherche en anglais, en français et en norvégien	273
<i>Gunnel Engwall</i> , <i>Créanciers</i> d'August Strindberg. Les exclamations en suédois et en français	285
<i>Sylvain Briens</i> , Fantasmagories et mythes parisiens dans le discours de la modernité d'August Strindberg et de Johannes V. Jensen	303
<i>Frank Claustrat</i> , Aguéli, avant-garde et islam : itinéraire d'un artiste et critique d'art nordique à Paris (1895–1913)	315
<i>Annie Bourguignon</i> , Marcel Réja et les artistes scandinaves	331
<i>Titulaires des chaires en langues, littératures et civilisation scandinaves à la Sorbonne</i>	343
<i>Liste des auteurs</i>	345

Avant-propos

par Sylvain Briens et Jean-Marie Maillefer

La Sorbonne occupe une place particulière dans l'histoire culturelle scandinave. Dès le XIII^e siècle, elle devint la destination privilégiée (avec Bologne) des étudiants scandinaves attirés par la qualité de son enseignement de théologie. De futurs hommes d'Eglise ou fonctionnaires de l'Etat, tels que Saxo Grammaticus ou les futurs archevêques Absalon et Andreas Sunesson, suivirent ainsi l'enseignement dispensé à la Sorbonne. L'écrivain suédois August Strindberg écrira à ce propos, non sans humour, qu'ils étaient venus "se débarbariser". Au XIV^e siècle, trois collèges suédois à Paris, le Collège d'Upsal (rue Serpente), le Collège de Linköping (rue des Carmes, Montagne Sainte-Geneviève) et le Collège de Skara (clos Bruneau [actuelle rue Saint Jean-de-Beauvais], Montagne Sainte-Geneviève) hébergeaient les étudiants suédois. La Sorbonne continua d'attirer des Scandinaves jusqu'à la Réforme, même après la création d'universités en Allemagne et en Scandinavie (Uppsala en 1477 et Copenhague en 1479).

Aux yeux des Islandais, la Sorbonne, au Moyen Age, était parfois considérée comme une école de magie et appelée *Svarti skóli* (l'école noire). Le poète islandais Einar Benediktsson nous en a donné un souvenir impérissable dans son poème "*Svarti skóli*" (1909). Il serait hors de propos ici de citer l'ensemble des intellectuels scandinaves ayant fréquenté la Sorbonne. Plaçons-nous à la fin du XIX^e siècle pour comprendre le contexte culturel dans lequel les études scandinaves ont émergé. Paris exerçait alors un fort magnétisme sur les artistes scandinaves. De nombreux peintres vinrent se former dans les ateliers parisiens. On compte de fin 1860 à 1905, 63 peintres norvégiens, hommes et femmes, séjournant à Paris. L'exposition à Stockholm intitulée "*Från Seinens strand*" (depuis les rives de la Seine) en 1885, réunissant notamment des œuvres de Christian Krohg, Nils Kreuger, Carl Larsson, Bruno Lilje fors, Karl Frederick Nordström, Hanna Pauli et Anders Zorn, donne une idée de l'importance de cette

délocalisation partielle du champ artistique scandinave à Paris.

En ce qui concerne la littérature, le mouvement est similaire. Bjørnstjerne Bjørnson, Georg Brandes, Jonas Lie, August Strindberg, Sophus Claussen, Herman Bang, Knut Hamsun, pour ne citer que quelques noms, s'installèrent à Paris pour des périodes plus ou moins longues. Ils y trouvèrent un environnement social et culturel que le tissu urbain de la métropole leur offrait comme un livre ouvert sur la modernité. Eyvind Johnson témoignera plus tard, dans *Stad i ljus* (*Lettre recommandée*, 1927) de ce phénomène en ces termes : "Ensuite commence le boulevard Saint-Germain et, avec lui, la littérature. (...) Le boulevard Saint-Germain se prolonge comme l'histoire de la littérature, et est large comme les années 1880."

Si Paris représentait un champ de réception à conquérir en raison de son fort capital symbolique, il servit également de lieu de formation. La vie parisienne, avec sa bohème, ses flâneurs et ses cafés, offrit aux jeunes artistes une expérience de vie déterminante. Dans son roman largement autobiographique *Antonius i Paris* (Antonius à Paris, 1896), Sophus Claussen brossa un magnifique portrait de ces tranches de vie à travers le récit de l'éducation d'un jeune artiste naïf danois découvrant la bohème parisienne dans le Quartier Latin en compagnie de Verlaine. Paris et son université continuèrent par ailleurs à s'imposer dans la représentation collective scandinave comme un haut lieu de la formation intellectuelle. Lors de son premier séjour parisien, pendant l'hiver 1866–67, Georg Brandes y étudia la philosophie et assista aux conférences données par Janet, Caro et Taine. Sophus Claussen étudia le français à la Sorbonne au début des années 1890. Il décrivit d'ailleurs cette université dans *Antonius i Paris* comme le "temple de la sagesse". A la même époque August Strindberg travailla dans les laboratoires de chimie de la Sorbonne, comme il le raconta avec fierté dans *Inferno* (1897) : "Deux jours après, j'étais inscrit à la Faculté des Sciences, à la Sorbonne (de Saint Louis !) et autorisé à travailler dans le laboratoire de recherche."

Au début du XX^e siècle, les écrivains scandinaves délaissèrent Paris pour Berlin et leurs séjours en France devinrent plus sporadiques. Mais Paris resta un lieu essentiel pour les peintres. Plus d'une centaine d'artistes scandinaves (dont Johannes C. Bjerg, Axel Salto) séjournèrent à Paris entre 1907 et 1914. L'atelier de Matisse attira des peintres comme Isaac Grünewald, Sigrid Hjertén et Jón Stefánsson, et dans les années 1920, Fernand Léger avait plusieurs élèves scandinaves, comme Otto G. Carlslund, Gösta Adrian Nilsson ou Erik Olson. Au moment où la chaire en études scandinaves ouvrit en Sorbonne, Paris était sur le point de devenir la capitale de l'avant-garde artistique nordique.

Le présent volume réunit les actes du colloque "Cent ans d'études scandinaves" qui s'est tenu à la Maison de la recherche de l'Université Paris-Sorbonne et à l'Institut Suédois de Paris les 3 et 4 décembre 2009, pour célébrer le centenaire de la fondation

de la chaire de Langues et littératures scandinaves à la Sorbonne en 1909. Au-delà de la célébration, ce colloque avait pour objectif d'apporter de nouveaux éléments dans l'histoire des études scandinaves à la Sorbonne et en France plus généralement. Son programme a été établi par Jean-Marie Maillefer et est le fruit des recherches qu'il a menées ces dernières années sur les premiers enseignements du scandinave en France et plus particulièrement à la Sorbonne.

Un des résultats scientifiques majeurs du travail réalisé concerne la place de la naissance des études scandinaves dans un mouvement plus général d'étude de la grammaire comparée des langues européennes. Le norrois, de part son appartenance à la famille germanique, constituait un des comparants essentiels dans le comparatisme linguistique. Aussi n'est-il pas étonnant que Ferdinand de Saussure s'intéressa au norrois et qu'il dispensa les premiers cours de norrois dans les locaux de la Sorbonne (mais dans le cadre institutionnel de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, EPHE). Les relations de parenté linguistique ont également entraîné l'étude d'une possible pensée commune. C'est alors que nombre d'intellectuels se sont intéressés aux Eddas comme textes potentiels de comparaison.

C'est justement en raison de sa position géographique périphérique (notamment l'Islande) par rapport au reste de l'Europe que la production culturelle scandinave a intéressé les comparatistes. L'Islande apparaissait comme une région aux antipodes de l'Inde. Si l'on trouvait des éléments communs dans les Eddas et dans les textes vediques, on pourrait montrer une origine commune de pensée, dans la mesure où la distance géographique entre l'Islande et l'Inde excluait tout contact direct et donc la possibilité d'emprunts directs. En quelque sorte, la position périphérique de la Scandinavie l'a rendue centrale dans la recherche scientifique française en sciences humaines à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Les études scandinaves ont également occupé une place privilégiée dans la recherche de la mythologie indo-européenne. L'importance de la mythologie scandinave a été soulignée en France par Georges Dumézil, qui fut lecteur de français à Uppsala de 1931 à 1933. Dès sa thèse, *Le festin d'immortalité*, il prit pour comparants de base les mythologies indienne et scandinave. Ce n'est qu'après avoir montré un fond commun entre Scandinavie et Inde qu'il compara dans un deuxième temps les autres sphères culturelles européennes. Dumézil aura dès lors recours à la mythologie eddique de façon récurrente. Les travaux de Régis Boyer s'inscriront dans ce contexte d'époque et dans cette perspective de recherche influencée par le structuralisme d'alors.

Célébrer les cent ans de la fondation de la chaire d'études scandinaves à la Sorbonne permet non seulement d'honorer le travail accompli par l'ensemble des acteurs impliqués dans les études scandinaves à la Sorbonne mais aussi de témoigner des échanges culturels entre la France et la Scandinavie. Cette double motivation a inspiré le contenu de ce colloque : les articles réunis retracent, pour certains, l'histoire universitaire

des études scandinaves en Sorbonne, pour d'autres, le contexte culturel du développement de l'enseignement et la recherche liés au monde nordique. Nous avons donc naturellement choisi de rassembler les articles en deux parties : la première s'efforce de proposer une histoire plus précisément institutionnelle alors que la seconde s'attache à décrire l'environnement culturel de la naissance des études scandinaves à la Sorbonne.

Les deux articles de Jean-Marie Maillefer décrivent l'histoire des études scandinaves en Sorbonne, de 1909 à 1982 en trois étapes : la création de la première chaire occupée par Paul Verrier ; le développement des études sous la direction d'Alfred Jolivet et enfin le premier rayonnement de l'enseignement du scandinave sous l'impulsion de Maurice Gravier. Il ressort de cette histoire institutionnelle l'ampleur et la diversité de la recherche scientifique développée par ces trois professeurs. Les bibliographies de Jolivet et Gravier rassemblées à la suite des articles en témoignent parfaitement.

L'article de Régis Boyer prend la suite chronologique de cette histoire sous la forme d'un témoignage d'un des deux acteurs principaux des études scandinaves en Sorbonne entre 1970 et 2001. Il donne une vision précise des modalités du renforcement des études scandinaves autour de trois axes d'enseignement, les langues, les littératures et la civilisation, et de la création d'une filière de formation pour spécialistes jusqu'au doctorat. L'autre acteur important de cette période, Jean-François Battail, complète cette présentation par un article qui place en perspective les études scandinaves dans un contexte d'histoire des idées : l'image du Nord est ici présentée dans sa dimension historique. Jean-François Battail propose des lignes de définition de l'aire culturelle scandinave autour de la notion de *Norden*. Les études scandinaves sont ici mises à l'épreuve de la délimitation de leur objet d'étude et des représentations collectives le concernant.

La Sorbonne a joué un rôle central dans la formation des enseignants et chercheurs scandinavistes. L'article de François Émion donne la liste la plus exhaustive possible des thèses de doctorat et d'Etat de scandinave soutenues à la Sorbonne et dans d'autres universités françaises. On prend conscience à la lecture de cet article de l'intensité et de l'éclectisme de l'activité de la formation doctorale depuis plus d'un demi-siècle.

Philippe Augarde pose un regard différent mais complémentaire sur les scandinavistes français. Son article témoigne de la force de l'engagement de ces acteurs dans le contexte géopolitique de la première guerre mondiale. Philippe Augarde décrit notamment avec précision les missions à l'étranger des Scandinavistes pendant le conflit. Nous comprenons ici que l'engagement de Paul Verrier ou d'Alfred Jolivet dépassa le cadre de leur enseignement, pour prendre une dimension politique et diplomatique dans la défense des intérêts scandinaves et des relations entre la France et le Nord.

Dans son article sur Louis Duvau, André Rousseau nous ramène à la fin du XIX^e siècle et aux premiers enseignements de norrois à l'EPHE et au Collège de France, quelques années avant la fondation de la chaire de scandinave à la Sorbonne. Ferdinand de Saussure puis Louis Duvau vont en effet dispenser régulièrement des cours sur le

vieil islandais dans le cadre des séminaires de "grammaire comparée" à l'EPHE et plus occasionnellement au Collège de France entre 1881 et 1902.

L'article de Bruno Sagna donne un éclairage supplémentaire sur la même période par la présentation de la constitution du fonds nordique de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. La Bibliothèque nordique a en effet constitué un outil essentiel pour la recherche scientifique et pour la diffusion de la culture nordique ainsi qu'une institution complémentaire et essentielle pour les études scandinaves en France, et plus particulièrement pour la Sorbonne en raison de sa proximité géographique dans le Quartier latin. Dans son article sur son père, Maurice Gravier, Christine Guihard apporte un témoignage émouvant sur la personnalité d'un des acteurs principaux des études scandinaves en Sorbonne.

Karl Ejby Poulsen, Anne Charlotte Liman, Turid Mangerud et Gunnar Þorsteinn Halldórrson décrivent dans leurs articles respectifs les activités des lecteurs et maîtres de langues ayant enseigné les langues scandinaves à la Sorbonne. Leur engagement ne saurait être ici négligé dans cette histoire car il a été une condition *sine qua non* du développement des études scandinaves dans cette université. Ces quatre articles nous montrent également le rôle de ces acteurs comme passeurs de culture, non seulement de la culture scandinave en France lors de leurs séjours parisiens, mais aussi de la culture française en Scandinavie lorsque, de retour dans leurs pays d'origine, ils ont poursuivi leur carrière, souvent à des postes de haute responsabilité dans les instances culturelles et politiques nationales.

La seconde partie de cet ouvrage s'intéresse au contexte culturel dans lequel l'enseignement des langues, des littératures et de la civilisation scandinave s'est développé à Paris. May-Brigitte Lehman et Antoine Guémy présentent les activités de deux revues françaises mettant la littérature scandinave à l'honneur dans la première moitié du XX^e siècle. Antoine Guémy s'intéresse à la *Revue scandinave* publiée entre 1910 et 1912. Lancée en 1910 sous le parrainage de Georg Brandes et de Paul Verrier, elle couvre pendant deux ans l'actualité culturelle scandinave par des articles sur la peinture, la littérature, la musique et les débats d'idées qui animent la vie culturelle en Scandinavie. Antoine Guémy montre comment, en lien avec les études scandinaves à la Sorbonne, la revue a contribué au passage de culture entre les pays du Nord et la France tout en participant à "la formation lente d'une Europe intellectuelle" (selon le mot d'Emile Verhaeren). May-Brigitte Lehman consacre un article à Victor Vinde et à son engagement dans la revue *Vient de paraître*. Vinde a en effet joué un rôle décisif dans le rayonnement des littératures scandinaves en France à la fin des années 1920 et au début des années 1930. Les recensions qu'il publie dans la revue font connaître en France les œuvres majeures des littératures nordiques. Elles participent de plus à la perception française selon laquelle ces littératures, malgré leur diversité, constituent un corpus à part entière. On peut dès lors parler d'une littérature scandinave, idée fondatrice des

études scandinaves en tant que discipline en France.

Torfi Tulinius et Michael Herslund s'intéressent quant à eux aux relations intellectuelles et littéraires entre la Scandinavie et la France. Dans son article sur les écrivains islandais en France, Torfi Tulinius esquisse une archéologie des contacts de culture entre la France et l'Islande, depuis la Sorbonne du Moyen Âge ("l'école noire" dans l'imaginaire islandais !) jusqu'au XX^e siècle des poètes atomistes. Le cas d'Halldór Laxness illustre la complexité et la diversité de l'influence des lectures françaises sur les écrivains islandais. Michael Herslund se concentre sur les échanges intellectuels entre le Danemark et la France autour du mouvement structuraliste. Il place le structuralisme danois dans une perspective historique et le présente comme l'héritier des premiers enseignements des grammairiens-philosophes danois, les "modistes", en Sorbonne au XIII^e siècle. Le structuralisme danois doit beaucoup aux travaux de "glossématique" de Louis Hjelmslev. La linguistique structurale de Louis Hjelmslev et de ses héritiers de la philologie romane au Danemark (notamment Knud Togeby) et la sémiotique de Viggo Brøndal (ancien lecteur de danois à la Sorbonne) ont exercé une forte influence sur le structuralisme français dans les domaines de l'anthropologie, de l'histoire et de la sémiologie.

Les articles de Karl Erland Gadelii et Kjersti Fløttum montrent eux aussi l'importance des études scandinaves pour la linguistique en France. Karl Gadelii souligne l'intérêt des langues scandinaves pour la linguistique contrastive et illustre son propos de nombreux exemples de différences entre les langues scandinaves et le français, riches en enseignement. Kjersti Fløttum présente les résultats d'un projet de recherche qu'elle a mené sur les discours de recherche en anglais, en français et en norvégien dans une perspective également contrastive. Malgré une tendance à la standardisation des discours scientifiques, des différences notables entre les discours témoignent d'une identité culturelle de la prose universitaire. Tous les chercheurs français en études scandinaves en ont sans doute fait l'expérience lors des collaborations scientifiques avec leurs collègues nordiques.

Gunnel Engwall part elle aussi à la recherche des différences linguistiques entre textes français et textes scandinaves, à travers une étude approfondie des signes de ponctuation dans la version originale de la pièce *Créanciers* d'August Strindberg, dans la traduction française réalisée par Strindberg lui-même et dans la traduction proposée par Georges Loiseau. Les différences entre les trois versions, notamment sur la question des points d'exclamation, modifient substantiellement la pièce et appellent à des interprétations distinctes, au delà des problèmes de traduction. Sylvain Briens s'intéresse également à l'œuvre de Strindberg et la compare à celle de Johannes V. Jensen. Il étudie la mise en scène d'un Paris-spectacle au tournant du siècle sous la plume de ces deux auteurs et montre la puissance fantasmagorique d'une écriture qui crée le mythe d'un Paris capitale de la modernité.

Pour clore cette exploration du contexte culturel et scientifique dans lequel les

études scandinaves se sont développées à la Sorbonne, Annie Bourguignon et Frank Claustrat présentent les activités des artistes scandinaves à Paris au début du XX^e siècle. Frank Claustrat s'intéresse à l'itinéraire parisien d'Ivan Aguéli au tournant du siècle. Au-delà de son travail de peintre, Aguéli exerce à Paris une riche activité de critique d'art et de théoricien à travers un certain nombre d'articles et de comptes rendus (portant principalement sur des peintres nordiques) publiés dans la presse française. Dans ce rôle de passeur, son essai sur les artistes scandinaves à Paris écrit à l'occasion de l'exposition universelle de 1889 a fortement participé à établir et à faire connaître l'Ecole scandinave moderne "plein airiste" en France. Annie Bourguignon complète cette étude par une présentation des relations entre Marcel Réja, écrivain et critique d'art français, et des artistes scandinaves comme Edvard Munch et August Strindberg. Réja comprend rapidement le caractère expressionniste de la production de Munch et contribue à la publication d'*Inferno* en français (dont il est le correcteur) et à sa diffusion.

Nous tenons à remercier chaleureusement *Svenska Akademien, Kungl. Vitterhet-sakademien, Nordiska rådet* et *l'Institut suédois de Paris* pour leur soutien financier à l'organisation de ce colloque et à la publication de ses actes. Nous tenons également à remercier les organisateurs de ce colloque, Karl Erland Gadellii et May-Brigitte Lehman, dont les efforts, la convivialité et le professionnalisme ont été salués par tous les participants.

Paris, le 20 juin 2011

Sylvain Briens et Jean-Marie Maillefer

Professeurs de langues, littératures et civilisation scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne





Illustration à gauche en haut : Nouvelle Sorbonne (vue du sud à vol d'oiseau depuis l'intersection des rues Saint-Jacques et Cujas). Le quartier de la "Nouvelle Sorbonne" construite entre 1881 et 1901 sur les plans de l'architecte Henri-Paul Nénot, pour remplacer des locaux devenus inadaptés, est le berceau des Études nordiques. Des constructions précédentes, seule la chapelle du XVII^e siècle fut conservée, tout le reste date de 1901 et se présente encore sous cet aspect aujourd'hui. Elle est ici aisément identifiable ainsi que la tour de l'observatoire. (Service des Archives du Rectorat de Paris – Monographie de la nouvelle Sorbonne, Henri-Paul Nénot, Paris, Imprimerie nationale, 1903)

Illustration à gauche en bas : Grand vestibule. Derrière la façade de la Rue des Écoles, se trouve ce vestibule imposant, entrée officielle de la Sorbonne. Il est principalement orné de deux statues, l'une d'Eugène Delaplanche dite Homère aveugle symbolisant l'espace dévolu à la faculté des Lettres et l'autre, d'Alexandre Falguière, représentant Archimède pour la faculté des Sciences (au 1^{er} plan). (Service des Archives du Rectorat de Paris – Monographie de la nouvelle Sorbonne, Henri-Paul Nénot, Paris, Imprimerie nationale, 1903)

Illustration ci-dessus : L'Escalier d'honneur, Rez-de-Chaussée. Construction à double révolution, qui mène du Grand vestibule vers le Palais académique, les peintures réalisées sur les murs du Palais entourant cet escalier se rapportent à l'histoire des lettres et des sciences et sont de François Flameng et de Théobald Chartran. Les rampes sont en fer forgé, bronze et cuivre ciselé. (Service des Archives du Rectorat de Paris – Monographie de la nouvelle Sorbonne, Henri-Paul Nénot, Paris, Imprimerie nationale, 1903)



Grand Amphithéâtre. L'amphithéâtre majeur de la Sorbonne, lieu des principales manifestations notamment de la remise annuelle des prix de la Chancellerie des universités de Paris. Particulièrement connu pour la peinture de Puvis de Chavannes, Le bois sacré, qui valut à son auteur le titre de commandeur de la Légion d'honneur. Des statues de Richelieu, Pascal, Rollin, Lavoisier, Descartes et Robert de Sorbon veillent sur les 1128 places. (Service des Archives du Rectorat de Paris – Monographie de la nouvelle Sorbonne, Henri-Paul Nénot, Paris, Imprimerie nationale, 1903)

I.

LES ETUDES SCANDINAVES À LA SORBONNE : ORIGINES, CONTEXTES, HISTOIRE

Paul Verrier et la première chaire d'études scandinaves à la Sorbonne

Jean-Marie Maillefer

En France, la conscience qu'il existait une aire culturelle spécifique à la Scandinavie est ancienne. A l'origine, celle-ci s'est nourrie tout particulièrement d'une curiosité de longue date chez un certain nombre d'érudits pour l'ancienne littérature nordique, mais aussi d'un intérêt pour l'histoire de ces pays, qu'on pourrait faire au moins remonter à Voltaire (*Histoire de Charles XII*, 1731) et aux Encyclopédistes (D'Holbach rédige dans l'*Encyclopédie* l'article consacré à l'Edda, en se basant sur les informations fournies par Mallet). Cependant les littératures scandinaves n'ont commencé à pénétrer l'enseignement universitaire français qu'au XIX^e siècle, avec la fondation des premières chaires de littérature étrangère. Il faut toutefois attendre le début du XX^e siècle pour voir s'officialiser de manière autonome les études scandinaves dans le champ universitaire.

La connaissance des littératures et des sociétés scandinaves passe donc dans un premier temps par des initiatives qui restent essentiellement isolées, que ce soit à l'intérieur ou en dehors de l'université française, notamment par le biais de traductions, d'essais et critiques littéraires ou encore de récits de voyage. Après Isaac La Peyrière (*Relation du Groenland*, 1647, et *Relation d'Islande*, 1663), on remarque dans le sillage du Genevois Pierre-Henri Mallet (1730–1807), dès la fin du XVIII^e siècle, un engouement pour l'histoire et la vieille littérature du Nord chez Jacques Lacombe (1724–1811) ou Jean-Pierre Guillaume Catteau-Calleville (1759–1819). Illustrant à souhait l'esprit de liberté et l'énergie guerrière attribués aux Anciens Scandinaves, l'édition de textes norrois se fait l'écho des idéaux célébrés à l'époque de la Révolution et du premier romantisme. A cet intérêt premier pour les témoignages de l'antiquité nordique, viennent s'ajouter au début du XIX^e siècle la contribution à la philologie et à la grammaire comparée : Charles-Joseph de Pougens (1755–1833) s'intéresse ainsi à la philologie scandinave, comme on le voit dans ses manuscrits conservés à l'Institut (mss n° 1183, 1185,

1193) et dans son *Essai sur les antiquités du Nord et les anciennes langues septentrionales* (1799). Pendant la Restauration, Charles-Victor de Bonstetten (*L'homme du midi et l'homme du Nord*, 1824), qui a vécu trois ans au Danemark, entretient l'intérêt pour la littérature scandinave, mais contribue à toujours plus donner corps à l'opposition schématique entre le Nord et le Midi, popularisée par Montesquieu (*L'Esprit des lois*, 1748), Mallet et Mme de Staël.

Une première impulsion est donnée aux études nordiques dans l'université française sous la monarchie bourgeoise de Juillet. Désigné en 1830 comme premier professeur titulaire d'une chaire de littérature étrangère en France, instituée en octobre 1830, Claude Fauriel (1772–1744) est un esprit éclectique. Ancien secrétaire particulier du ministre de la police Fouché, et correspondant de Mme de Staël, il entretient entre autres des relations avec l'écrivain danois Jens Baggesen dont il traduit (de l'allemand) le poème *La Parthénéide* (1810). Passionné par l'émergence des chants populaires (il publie les *Chants populaires de la Grèce moderne* en 1824–25), Fauriel porte un intérêt particulier aux littératures scandinaves, et l'Institut, dont il était membre, conserve parmi ses manuscrits un cours sur l'Edda (ms 2363 n°10). A la Sorbonne, Fauriel fait d'ailleurs appel ponctuellement à des remplaçants, dont certains traitent de l'ancienne littérature scandinave. C'est le cas en 1836–1837 du philologue Frédéric-Gustave Eichhoff (1799–1875) qui donne alors un cours sur la littérature du Nord au Moyen Âge, dont il tirera deux ouvrages édités respectivement en 1851 *Essai sur la mythologie du Nord* et en 1853 *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge en Allemagne et en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie*. L'autre élève de Fauriel dans ce domaine est Jean-Jacques Ampère, appelé à enseigner les littératures étrangères à l'Ecole normale supérieure en 1830. En 1827, il avait séjourné en Scandinavie où il souhaitait se familiariser avec la recherche sur l'Edda. Son voyage le mène du Danemark en Norvège, puis de Suède en Finlande.¹ Dans ses cours, Ampère s'appuie sur la théorie d'une famille indo-européenne pour légitimer le recours à l'Edda dans ses comparaisons (ms conservé à la bibliothèque de l'ENS, Réserve, LH m 35 8^o).² Ampère supplée aussi Fauriel en 1832 dans son cours à la Sorbonne ("Discours sur l'ancienne littérature scandinave", publié dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1832). A Paris, la littérature scandinave médiévale fait donc l'objet d'enseignements épisodiques dès les années 1830. Pour compléter ce tableau, Philarète Chasles (1798–1877) est chargé d'enseigner les littératures d'origine germanique à partir de 1841 au Collège de France : il intitule son cours "Histoire comparée des langues teutoniques", mais se consacre surtout à l'anglais.

En province, l'ordonnance du 24 août 1838 réorganise l'ensemble de l'enseignement supérieur des Lettres. Il était prévu d'affecter l'étude des littératures du Nord à

¹ J.J. Ampère : *Littérature et voyage. Allemagne et Scandinavie*. Paris 1833.

² Cité par Michel Espagne : *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de littérature étrangère au XIX^e siècle*. Paris, Le Cerf, 1993, p. 36.



FIG 1. *Paul Verrier*.

l'université de Rennes et l'on destinait à l'université de Strasbourg "une chaire destinée à traiter des littératures du Nord, sans partage". En application de cette décision, un arrêté du 18 septembre 1838 nomme Xavier Marmier à Rennes et Frédéric-Guil-laume Bergmann à Strasbourg, ce dernier recevant en particulier la tâche d'implanter dans cette faculté "des études systématiques de l'antiquité germanique".³ Grand voyageur, critique et essayiste, élu à l'Académie française en 1870, Xavier Marmier (1808–1892) avait visité entre mai 1836 et septembre 1838 l'Islande, le Danemark, la Suède, la Norvège et la Laponie. La notoriété acquise par sa participation à cette expédition scientifique le fait nommer à son retour à la faculté de Rennes sur la nouvelle chaire de littérature étrangère (cours inaugural en février 1839). Mais Marmier s'y ennuie rapidement. Il ne possède aucun grade universitaire et ne se laisse pas convaincre de les passer rapidement. Dès juin 1839, Marmier s'embarque pour le Spitzberg et ne reviendra jamais occuper son poste de Rennes. Il préfère embrasser la carrière de bibliothécaire en 1840 et devient conservateur à la Bibliothèque Sainte Geneviève à partir de 1846. Bon connaisseur de l'islandais, du danois et du suédois, il demeure pour la postérité le principal passeur et vulgarisateur des cultures du Nord en France au XIX^e siècle. Ses *Lettres sur l'Islande* (1837) constituent une introduction générale à la littérature scandinave. Dans la préface, il énumère les besoins que devrait combler la recherche française :

Nous n'avons pas encore de traduction complète de l'Edda, point de traduction des sagas, point de grandes études sur la poésie des scaldes, sur les historiens du nord, sur la langue islandaise [...] Je sais que tous ces travaux seraient à faire ; je crois qu'ils intéresseraient sinon la majorité du public, au moins un grand nombre d'hommes éclairés.⁴

Comblant en partie ces lacunes, il fait lui même paraître en 1839 une *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède*, puis en 1840 ses fameuses *Lettres du Nord. Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg* (rééditées en 1840, 1845, 1857 et 1890), et en 1842 un essai sur la littérature scandinave pour servir d'introduction aux ballades populaires du Nord et aux imitations de l'Edda et des chants des scaldes : *Recueil de Chants populaires du Nord, Islande, Féroé, Finlande*. Mais Marmier ne s'intéresse pas qu'aux antiquités nordiques. Il traduit en 1881 des extraits choisis du théâtre de Holberg et d'Ehlerschläger, dont il avait été un temps fiancé à la fille Maria, et multiplie les études savantes et les articles dans la *Revue des Deux-Mondes* pour informer le public français sur les développements de la littérature scandinave. Il avait ainsi introduit Andersen en France dans la *Revue de Paris* dès 1837. Et lorsqu'il se fait romancier, Xavier Marmier a parfois choisi la Scandinavie comme cadre de ses intrigues (*Deux émigrés en Suède*, 1849, *Les fiancés du Spitzberg*, 1856).

³ Camille Aymonier, *Xavier Marmier, sa vie, son œuvre*. Besançon, 1928. AN : F 17 / 20142 (dossier de F.G. Bergmann).

⁴ Xavier Marmier : *Lettres sur l'Islande et Poésies*. Paris, 1837, xxix.

Si la carrière universitaire de Xavier Marmier fut brève, celle de Frédéric-Guillaume Bergmann (1812–1887) à Strasbourg se prolongea au contraire sur près d'un demi-siècle, non seulement de 1838 à 1871 mais aussi dans les années suivantes, puisque, ayant choisi de rester en Alsace-Lorraine après l'annexion allemande, il y fut confirmé en 1872 comme professeur. Né à Strasbourg, bachelier en théologie, Bergmann avait étudié le sanskrit et le syriaque à Göttingen et à Berlin (1834–1835), puis l'arabe, l'amharique et le zend à Paris auprès de Silvestre de Sacy et d'Eugène Burnouf. Ce dernier l'incita à s'orienter vers les langues du Nord ("particulièrement du gothique, de l'anglo-saxon, de l'islandais, du danois et du suédois").⁵ Les conditions qui présidèrent à sa nomination demeurent obscures, puisqu'il n'était pas titulaire de la licence française et qu'il semble même avoir échoué à l'examen. Il revendique cependant la protection de plusieurs membres de l'Institut dont Claude Fauriel. Quoiqu'il en soit, il obtint le titre de docteur ès lettres en 1839 et fut titularisé en 1840. Bergmann, en qui on peut voir un lointain représentant des vieilles théories goticistes puisqu'il considère les Scandinaves comme les descendants d'un peuple scythe primitif, dispensa régulièrement des conférences à Strasbourg sur la littérature scandinave (un rapport du recteur en 1867 montre par exemple qu'il fait cette année-là un cours sur la Ballade dans les littératures du Nord, mais il y est aussi question de la Grèce, de l'Allemagne et de l'Ecosse) et produisit surtout plusieurs traductions en français de textes vieux norrois (*Poèmes islandais*, 1838, *Les aventures de Thor dans l'enceinte extérieure, racontées par Snorri fils de Sturla*, 1853, *Les Chants de Sol*, 1858, *La fascination de Gylfi*, 1861, *Le message de Skirnir et les dits de Grimnir*, 1871). Après cette date, il poursuivit son œuvre de traduction en allemand. L'audience de Bergmann demeura toutefois limitée pour le rayonnement de la scandinavistique en France au cours de cette première période.

Malgré tout, la période suivante, qui s'étend de la seconde guerre des Duchés à 1914 voit se mettre en place les conditions d'un essor plus marqué des études scandinaves en France, notamment après la défaite de 1870. L'intérêt pour des aires culturelles susceptibles de faire équilibre à la menace prussienne, s'en trouva grandi. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer le développement nouveau du champ scandinave dans l'université française, celui-ci s'accompagnant par ailleurs à la fin du XIX^e siècle, comme on le sait, d'un vif engouement pour la littérature et le théâtre scandinaves contemporains et la présence d'une importante colonie d'artistes et d'auteurs scandinaves à Paris et en France (aspects sur lesquels on ne reviendra pas ici). On trouve une première illustration de cet intérêt pour la Scandinavie dans le monde universitaire français avec l'activité d'Auguste Geffroy (1820–1895) dans le domaine des études historiques. Après avoir fréquenté le lycée Charlemagne, Geffroy est reçu deuxième à l'Ecole normale supérieure (1840) et obtient l'agrégation d'histoire en 1842. Une dizaine d'années d'enseignement en lycée l'entraîne à Dijon et à Clermont, avant de

⁵ AN : F 17 /20142 ; M. Espagne, *op. cit.*, p. 95–98.

revenir à Paris à Louis le Grand ; il devient chargé de cours puis professeur d'histoire (1854) à la faculté des lettres de Bordeaux, puis maître de conférences à l'ENS (1862) et enfin accède à la Sorbonne en 1864, d'abord comme professeur suppléant puis titulaire (1872) de la chaire d'histoire ancienne. Il termine sa carrière comme directeur de l'Ecole française de Rome et membre de l'Académie des sciences morales et politiques (1874). Son intérêt pour la Scandinavie provenait d'une mission effectuée en Suède et en Norvège entre 1851 et 1854, dont il tire la matière de plusieurs ouvrages portant essentiellement sur la Suède (*Histoire des Etats scandinaves*, 1851, *Lettres inédites de Charles XII*, 1852, *Notices et extraits des manuscrits concernant l'histoire de France dans les bibliothèques de Suède et de Norvège*, 1855, et surtout son *Gustave III et la Cour de France*, 2 volumes, 1867, couronné par l'Académie française). Auguste Geffroy a également donné de nombreux articles sur des sujets plus contemporains touchant à la Scandinavie dans la *Revue des Deux Mondes* et contribua à ancrer l'histoire et la civilisation scandinaves comme objets de la recherche universitaire française. On doit même à Geffroy une étude sur *l'Islande avant le christianisme d'après le Gragas et les sagas* (1864, 1897) qui montre l'étendue de ses connaissances sur la Scandinavie. Pourtant son départ à la retraite en 1895 (et sa mort la même année) laissa en friche ce domaine. Le projet de Charles-Victor Langlois de faire créer une chaire d'Histoire scandinave à la Sorbonne pour Lucien Maury au début du XX^e siècle, fit long feu, puisque celui-ci ne termina jamais la thèse entreprise sur Gustave III.

Alors que des érudits, comme Eugène Beauvois (1835–1912) ou Jules Leclercq (1848–1928), continuent à s'intéresser à la culture nordique, produisant études, critiques, traductions et récits de voyage sur la Scandinavie, l'université n'accorde toujours pas de place autonome aux littératures étrangères en général, ni aux lettres scandinaves en particulier. Certes des professeurs titulaires de chaires de littératures étrangères manifestent alors de loin en loin un certain intérêt pour le Nord. C'est le cas de germanistes comme Louis-Charles Joret (1829–1899) à Aix qui a demandé à effectuer une mission au Danemark et en Norvège en 1882, ou de Louis Eugène Hallberg (1839–1921), titulaire à partir de 1879 de la chaire de littérature étrangère à Toulouse, issu lui-même d'une lointaine ascendance suédoise, qui est l'auteur d'une *Histoire des littératures étrangères depuis les origines jusqu'en 1850* (2 vol., 1879–1880) où il fait une place dans le premier volume à la littérature scandinave, il est vrai limitée à l'Edda. Ou encore Gabriel Gustave d'Hugues, qui, enseignant à Dijon entre 1880 et 1897, "révèle à ses auditeurs les beautés tragiques de l'œuvre d'Ibsen".⁶ A la faculté de Lyon, un autre germaniste, le professeur Auguste Ehrard (1847–1931) s'intéresse à Ibsen et tire de ses recherches et d'une mission en Scandinavie, un livre intitulé *Henrik Ibsen et le théâtre contemporain* (1892). A Rennes, Victor Basch (1863–1944) fait des conférences sur Ibsen, Bjørnson et Kierkegaard. Mais à côté de ceux qui se penchent honnêtement sur

6 Cité par M. Espagne, *op. cit.*, p. 51.

les questions littéraires scandinaves, combien de dilettantes, comme Raymond Bonnefous (1856–1922), professeur de littératures méridionales, qui souhaitait succéder à Joret à Aix et, désirant pour cela montrer l'étendue de ses compétences, déclarait candidement : "Je sais un peu de danois ayant passé un mois chez un ami de mon père dans l'île de Fionie et à Copenhague".⁷

Cependant, à partir des années 1880, on voit surgir une nouvelle génération de linguistes, passés par l'Ecole pratique des Hautes Etudes, dont certains ne répugnent pas à étudier la grammaire et les textes du vieil islandais. C'est notamment le cas de Ferdinand de Saussure (nommé maître de conférences de grammaire comparée à l'EPHE en 1881) et surtout de Louis Duvau (1864–1903) qui succède à Saussure en 1891. Parmi les élèves qui suivirent les conférences de Saussure, on remarque en particulier (en 1883–1884) le germaniste Léon Pineau (1861–1965), agrégé d'allemand en 1888, alors chargé d'enseignement d'allemand au lycée Saint-Louis de Paris et futur professeur à Clermont où il donnera des conférences d'initiation à la littérature scandinave. Au tournant du siècle, Pineau publie des études sur *Les vieux chants populaires scandinaves* (2 vol., 1898–1901 ; 1. époque sauvage : les chants de magie ; 2. époque barbare : la légende divine et héroïque) ainsi que sur *Le romancero scandinave* (1906). Dans *l'Utopie ambiguë*, Vincent Fournier a constaté que les années 1890 sont marquées par un renouveau du discours sur la Scandinavie. En effet, les essais consacrés à la Scandinavie se multiplient (par exemple Paul Ginisty, *De Paris au Cap Nord*, 1892 ; Hugues Le Roux, *Notes sur la Norvège*, 1895, Maurice Gandolphe (futur lecteur de français à Göteborg), *La vie et l'art des Scandinaves*, 1899), tandis qu'au début du XX^e siècle fleurissent les synthèses sur la vie littéraire et la société ainsi que les traductions désormais d'œuvres modernes (Marc Hélys, Jacques de Coussange, traduction de *Faim* de Knut Hamsun par Edmond Bayle en 1895).

C'est dans ce contexte favorable des premières années du siècle que va germer l'idée de créer à la Sorbonne un cours de langues et littératures scandinaves. Encore fallait-il trouver quelqu'un pour l'occuper. Ce sera Paul Isidore Verrier (1860–1938), infatigable trait d'union entre la France et les pays scandinaves et premier titulaire de la chaire de Langues et littératures scandinaves à la Sorbonne, créée pour lui à l'initiative du recteur Louis Liard. Natif de la Ferté-Macé dans l'Orne, Paul Verrier revendiqua toujours ses racines normandes, y voyant même un lien prémonitoire avec ses futures inclinations scandinaves. Elles joueront aussi un rôle en lui assurant à plusieurs reprises dans sa carrière l'appui décisif de ses amis normands, comme Louis Liard. Il témoigne dans ses mémoires d'une enfance heureuse, bien qu'il ait perdu son frère de quatre ans son cadet, à l'âge de dix ans. Placé dans l'établissement catholique de sa ville natale, Paul Verrier fut plutôt bon élève, manifestant de bonne heure des dispositions particulières pour la poésie et les langues. "Quand j'avais douze ans et demi, écrit-il, j'avais entrepris

⁷ *Ibid.*, p. 63.



FIG. 2. *La Sorbonne, cours de M. le Professeur Verrier.*

d'apprendre le sanskrit, l'hébreu et l'arabe, en plus du latin et du grec, de l'anglais, de l'allemand, de l'italien et de l'espagnol".⁸ Il n'apprécie pas que ses maîtres, effrayés par cette passion, lui interdisent de continuer ces études de langue. Cela ne l'empêcha pas de commencer à 14 ans une traduction du *Kalevala*, à partir de la version anglaise de Longfellow ! A l'adolescence, il s'émeut du sort fait aux Alsaciens-Lorrains, mais aussi aux minorités soumises ailleurs en Europe à un joug étranger : Finlandais, Polonais, Slesvigois, Irlandais, Arméniens. A 16 ans, Paul Verrier quitte sa Normandie natale pour poursuivre ses études au lycée Saint-Louis dans la capitale. Lycéen brillant, il est bachelier en 1879 ès lettres et ès sciences. On l'incite à s'engager dans la voie royale des mathématiques pour préparer Polytechnique. Pour ne pas décevoir ces attentes, il commence donc, sans passion excessive, des études scientifiques, mais souffre au fond de lui d'abandonner les Lettres. Il incline pour "la connaissance des pensées des différentes nations et de leur histoire à travers les langues et la littérature", comme il le confesse dans ses *Mémoires*.⁹ Sa vocation est la plus forte : en 1881 il rompt avec les mathématiques, mais pour ne pas être à la charge de ses parents, il trouve un emploi de pigiste au journal *Le Gaulois* où il côtoie Octave Mirbeau (1848–1917) et Paul Bourget (1852–1935). A cette époque, il se revendique "socialiste convaincu, ... antimilitariste

⁸ *Paul Verrier og Norden*, Kobenhavn, 1946, p. 14.

⁹ L'ouvrage *Paul Verrier og Norden*, constitué à partir d'une compilation de souvenirs et de lettres de Paul Verrier, peut être considéré comme des Mémoires posthumes.

et internationaliste".¹⁰ Pris par la muse de la poésie, il montre ses poèmes à Paul Bourget et à Alphonse Daudet, et sous le pseudonyme de Delfa, en adresse quelques-uns à Banville et Mallarmé. Toute sa vie, Verrier conserva cette âme de poète, composant même des vers originaux en danois, en suédois et en norvégien. Ses conditions de vie sont alors difficiles, il ne mange pas toujours à sa faim, mais les langues continuent de le passionner et il suit des cours à l'Ecole des Langues orientales. Il étudie le sanscrit et surtout le chinois, bien qu'il soit conscient "qu'aucun Européen ne sache vraiment le chinois, à part quelques Jésuites et deux Anglais". Il s'est mis dans la tête de se faire engager comme interprète dans une légation ou une école en Chine pour y parfaire son apprentissage de la langue. En attendant, sa connaissance du chinois lui permet de trouver un emploi à la Bibliothèque Nationale, où il catalogue les ouvrages chinois (comme Strindberg le fait à peu près à la même époque à Stockholm !). Il rédige aussi des articles sur l'art chinois. Mais alors qu'il semblait s'engager dans la voie de l'orientalisme, Paul Verrier, lassé d'attendre un hypothétique poste en Chine, va prendre un nouveau tournant.

A l'été 1883, il décide d'aller en Angleterre où il a trouvé une place dans une école de Hull pour apprendre le français "à 73 jeunes Anglais".¹¹ Il s'installe ensuite à Londres où il étudie la littérature et la langue anglaises à l'université. C'est l'étude du vieil anglais qui l'amène à s'intéresser de manière plus générale aux langues germaniques, et au vieil islandais en particulier. En 1884, des amis lui trouvent une nouvelle place dans une école anglaise près de Heidelberg en Allemagne, "pour enseigner le français, l'anglais, un peu de tout".¹² Pendant le semestre d'hiver 1884–1885, Paul Verrier utilise son temps libre pour étudier dans la célèbre université allemande : il y suit les conférences d'*Histoire de la littérature anglaise* et de *Théorie de la syntaxe anglaise* du professeur W. Ihne. Ce séjour est aussi marqué par son mariage, le 3 novembre 1885, avec une jeune Allemande, Maria Theresa (Thérèse) Pfaff (née en 1866), dont il aura 6 enfants entre 1887 et 1900 (leur première fille décédant malheureusement à l'âge de 15 jours). Quelques années plus tard, en 1892, Verrier retournera à Heidelberg avec une bourse pour se perfectionner dans les anciens idiomes germaniques : "je n'étudiais pas que l'allemand, mais encore tous les autres dialectes germaniques, anglais, scandinaves, etc., depuis leurs formes les plus anciennes jusqu'aux plus modernes".¹³ En effet il y écoute les cours de Wilhelm Braune (vieil haut allemand et moyen haut allemand), de Büldring (anglo-saxon et moyen haut anglais), de Kahle (Grammaire du vieil islandais,

¹⁰ Paul Verrier : "Impressions d'Allemagne". In : *Foi et vie*, n°18 (16 novembre 1914), p. 302 (référence communiquée par Philippe Augarde). Paul Verrier sera membre de la Ligue des Droits de l'Homme, fondée en 1898 (information fournie par son arrière petit-fils, Pascal Verrier).

¹¹ *Paul Verrier og Norden, op. cit.*, p. 24 (Lettre à Paul Bourget).

¹² *Ibid.*, p. 26.

¹³ *Foi et vie, op. cit.*, p. 304.

Histoire de la poésie norroise et Exercices de vieux norrois) et d’Osthoff (grammaire comparée des langues indo-européennes et gotique). Dans la préface à la cinquième édition de son *Althochdeutsches Lesebuch*, W. Braune mentionne d’ailleurs Paul Verrier comme ”ein gründlicher Kenner der Althochdeutschen” (un bon connaisseur du vieil haut allemand).¹⁴

Après son premier séjour en Allemagne, Paul Verrier est revenu en France avec sa femme ; il obtient son Certificat d’aptitude à l’enseignement de l’anglais (1885) et commence à enseigner cette langue en 1886, d’abord quelques mois au collège d’Avranches, puis au lycée de Rochefort (1886–1887) où sa situation matérielle est mauvaise. Le proviseur de cet établissement note que ”M. Verrier a très bien débuté à Rochefort malgré une position difficile. Marié à une Bavaroise (*sic*) qui ne peut converser avec personne, malheureusement par sa pauvreté, n’ayant que sa seconde chaire, sans aucun avantage accessoire, il se tire très difficilement d’une situation pénible”.¹⁵ Paul Verrier préfère dans ses conditions se faire muter dans l’est de la France. Nommé au lycée Victor Hugo de Besançon où il enseigne l’anglais (1887–1890), il passe sa licence ès lettres dans l’université bisontine (1888), malgré un travail qu’il qualifie d’abrutissant (”tungt og dumt”), et l’année suivante il est reçu 19ème à l’agrégation de grammaire (1889). On loue cependant à Besançon ses qualités pédagogiques :

M. Verrier est un peu froid de tempérament ; mais il est net et précis dans son enseignement ; il intéresse les élèves par des rapprochements et des comparaisons entre les formes et le mécanisme des langues anciennes et des langues modernes ; il attache une légitime importance à la prononciation et à l’exacte propriété des termes et il est apprécié des élèves.¹⁶

Dès cette époque, il envisage cependant une carrière universitaire ; dans une lettre du 28 août 1889, il confesse son intention de ”[s’]adonner désormais tout entier à l’étude des langues vivantes pour entrer plus tard dans une Faculté”.¹⁷ En 1890, il obtient d’aller enseigner au lycée Hoche de Versailles (1890–1895), avant d’être muté au lycée Carnot de Paris auquel il est rattaché jusqu’en 1909. Pendant cette période, il caresse toujours l’idée de poursuivre une carrière universitaire, ce qui irrite certains inspecteurs :

M. Verrier désire que M. Verrier (*sic*) entre un jour dans une faculté. Le reste n’existe pas pour lui. Je ne sais pas si lui-même s’aperçoit de l’entraînement qui le domine et qui le pousse à publier des travaux sur la versification, au lieu de s’occuper de sa classe ... Très capable d’ailleurs et de bonne tenue, il pourrait nous être fort utile s’il faisait à Versailles ce qu’il faisait à Be-

¹⁴ *Paul Verrier og Norden, op. cit.*, p. 27.

¹⁵ AN : F 17 / 24172.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

sançon.¹⁸

Pourtant il s'illustre au lycée Carnot comme un des pionniers du nouvel enseignement moderne (défendu à l'époque par le recteur Louis Liard), assurant des cours d'anglais et d'allemand, mais aussi de français, d'histoire et de géographie.

Parallèlement il a entamé la préparation d'une thèse sur le poème anglo-saxon Beowulf, dont il assure qu'elle est pratiquement prête en 1893, alors qu'il a aussi rassemblé le matériel pour sa thèse complémentaire qu'il entend consacrer au dialecte danois de la région d'Angel dans le Slesvig. Le directeur de l'Enseignement supérieur lui aurait proposé un poste de Maître de conférences d'anglais à la faculté de Rennes en 1895. Cependant Verrier décline cette offre "pour raisons personnelles" et il va rester quatorze années au lycée Carnot. Cette décision va toutefois lui permettre de s'orienter toujours plus nettement dans le domaine scandinave.

Dans les notes conservées pour sa biographie, Paul Verrier explique sa démarche :

ma première matière fut l'anglais [...], j'ai travaillé à un projet de thèse sur Beowulf, mais pour le comprendre, il m'était nécessaire d'étudier le vieux norrois. Du coup cela m'a entraîné à souhaiter apprendre les langues scandinaves vivantes aujourd'hui, et d'abord le danois.¹⁹

C'est en effet au cours de cette période où il est revenu dans la région parisienne que Verrier entre en contact direct avec le danois et le Danemark. Il avait toujours défendu une approche vivante de la pédagogie des langues étrangères et il cherche lui-même à acquérir une langue scandinave moderne, chose alors impossible dans le cadre universitaire en France. Le hasard lui a fait rencontrer en 1891 un étudiant danois venu à Paris, Alfred Glahn (1865–1934), qui lui donne ses premières leçons de danois, que Verrier complétera ensuite, de la même manière, par le norvégien et le suédois. Si, dans les bibliothèques françaises, Verrier trouve sans trop de difficultés les livres nécessaires à ses études norroises, il était plus compliqué de se procurer des manuels pour apprendre le danois. D'après ses souvenirs, Verrier mit surtout à profit des ouvrages sur la phonétique danoise pour parfaire, avec l'aide de son ami Alfred Glahn, sa connaissance de cette langue. Lorsqu'en août-septembre 1897, Paul Verrier effectua son premier voyage au Danemark, ses interlocuteurs furent surpris de constater à quel point il maîtrisait bien le danois. Le journal *Dannebrog* du 25 août 1897 le présente comme un phénomène, "et Unikum mellem sine Landsmænd med Hensyn til at tale Dansk" (unique parmi ses compatriotes car parlant danois). Dans un article paru en 1899, le professeur Otto Jespersen le cite aussi en exemple :

han behersker vort skriftspråk med en for udlænding sjælden fuldkommenhed [...] Jeg

¹⁸ F 17 / 24172.

¹⁹ *Paul Verrier og Norden, op. cit.*, p. 29.

kan tilføje, at alle, der har hørt ham, er fulde af ros over hans udtale og mundtlige sprogbeherskelse.²⁰

Au cours de ce premier voyage au Danemark, Verrier fait la connaissance de Georg Brandes, mais surtout il va se rendre au Jutland, où il est frappé par la culture des paysans danois grâce aux hautes écoles populaires, et dans le Slesvig du nord, alors annexé par l'Allemagne, où il est profondément ému par la situation des Danophones. A son retour en France, Paul Verrier devient un infatigable défenseur de la cause slesvigoise. Il publiera sans relâche des articles sur cette question dans la presse (*La Vie, La Grande Revue, La Revue de Paris, Le Temps*). Membre de la Ligue du Droit des Peuples, Verrier multiplie les conférences et mobilise ses amis et connaissances pour organiser un comité de soutien pour les Danois du Slesvig, où siégent, entre autres, Anatole France, Octave Mirbeau, Edmond Rostand, Gaston Paris. Son activisme dans ce domaine valut même à Paul Verrier quelques ennuis avec le Quai d'Orsay.

Le tournant du siècle voit s'affirmer à Paris l'intérêt pour la Scandinavie. Sur les scènes parisiennes, on joue Ibsen, Strindberg et Grieg. La Bibliothèque nordique a été inaugurée en 1903. Disposant de ses propres locaux au 8, place du Panthéon, elle accueille une génération de chercheurs français qui s'intéressent à la Scandinavie à des titres divers : Verrier y croise le géographe Charles Rabot, le phonéticien Paul Passy, les germanistes Léon Pineau et Fernand Baldensperger (dont la thèse portait sur les modèles allemands de l'Aladin d'Oehlenschläger), mais aussi l'historien de l'art et traducteur E. Avenard ou La Chesnais, le traducteur d'Ibsen. Le besoin se faisait sentir alors de mettre sur pied un enseignement en langues et littératures scandinaves, au moment où se créent à la Sorbonne les premières chaires spécialisées de langues étrangères, en anglais et en allemand. Avant 1900, déjà, Gaston Paris avait cherché à obtenir la création d'une chaire de "scandinave". Des Scandinaves de Paris, comme Nathan Söderblom, alors pasteur de l'Eglise suédoise, ou le Norvégien Erik Lie, bibliothécaire à Sainte Geneviève, poussaient Paul Verrier à faire acte de candidature. Celui-ci dispose du soutien de personnalités comme G. Brandes (qui serait intervenu auprès de Clemenceau), Niels Hjort, Johan Boyer et le professeur de Copenhague Kristoffer Nyrop, mais aussi Harald Höffding et Johannes Steenstrup. Le recteur de l'université de Paris, Louis Liard, normand comme Verrier, accueillit favorablement la proposition, mais le gouvernement français refusa les crédits. En 1904, Louis Liard conseilla finalement à Paul Verrier de solliciter l'autorisation d'ouvrir un "cours libre" à la Sorbonne, c'est-à-dire un enseignement financé par l'université. Le 24 mars 1905, Paul Verrier inaugure cet enseignement par une série de conférences publiques sur l'individualisme scandinave (Kierkegaard et Ibsen). Parallèlement une autre séance hebdomadaire était l'occa-

²⁰ "Il maîtrise notre langue écrite avec une perfection rare chez un étranger, je peux ajouter que tous ceux qui l'ont entendu, sont pleins de louanges pour sa prononciation et sa maîtrise orale de la langue danoise." F 17 /17291.

sion de faire des explications de textes consacrées aux *Contes d'Andersen*, à *L'Union des Jeunes* d'Ibsen et à un choix d'œuvres de Selma Lagerlöf. On remarque que Verrier mettait l'accent sur des auteurs scandinaves "modernes" ou contemporains, alors que les tentatives précédentes l'avaient été sur la base de la philologie ou de la littérature ancienne (Ampère à la Sorbonne, Bergmann à Strasbourg). "C'était, écrit-il, le premier cours universitaire de ce genre qui était organisé hors des pays scandinaves", insistant sur le fait que Paris précédait dans ce domaine Berlin (1906) et Londres (1917). Son élève Alfred Jolivet, témoignant en 1938, se rappelait avoir suivi ce cours en 1908–1909 et reconnaissait "la solidité, la clarté, la richesse de cet enseignement".²¹

Grâce à une subvention allouée par les autorités scandinaves (surtout danoises), Paul Verrier peut alléger sa charge d'enseignement au lycée Carnot et envisage de rédiger une nouvelle thèse de doctorat, dont le travail principal porterait sur Ibsen. Sollicitant en juin 1906 une subvention pour effectuer une "mission littéraire et scientifique dans les pays scandinaves", Paul Verrier expose ainsi ses projets :

Pendant cette année scolaire, j'ai commencé un cours libre à la Sorbonne sur la vie et les œuvres d'Ibsen. Si le Conseil de l'université m'y autorise, je le continuerai l'année prochaine. J'espère aussi en tirer un livre, qui sera plus complet que les ouvrages parus jusqu'ici en France ou à l'étranger. Mais pour ce cours et pour ce livre, j'ai besoin de faire de nouvelles recherches dans les bibliothèques de Kristiania et dans les trois autres villes de Norvège où le grand dramaturge a passé plusieurs années. Immédiatement après sa mort d'ailleurs, il va se produire peu à peu toutes sortes de révélations, qu'il importe de recueillir sur le champ. [...] Comme j'aurai à traverser l'Allemagne du nord et le Danemark, à l'aller et au retour, je désirerais m'arrêter aussi un mois environ en Slesvig et à Copenhague. Ce serait afin de terminer une étude que j'ai entreprise sur l'histoire de la langue danoise en Slesvig. Bien que restreinte en apparence, cette question est assez large et très intéressante à beaucoup d'égards.²²

Cependant ses travaux sur la métrique anglaise étaient plus avancés et avaient pris de telles proportions (trois tomes totalisant 928 pages) qu'on lui conseilla d'en faire à la fois son Doctorat et sa thèse complémentaire. En 1909, Paul Verrier reçut donc le titre de docteur ès lettres pour ses travaux d'angliciste. Le jury était composé notamment de trois grands linguistes français : Louis Havet (1849–1925), Joseph Vendryes (1875–1960) et Antoine Meillet (1866–1936). Verrier se distingue en effet avec cette thèse comme un pionnier des études de phonétique en France. Divers articles parus dans la *Revue de Phonétique* en 1912–1913 témoignent de son intérêt pour ce domaine, de même que sa nomination comme adjoint, à titre provisoire, du directeur de l'Institut de Phonétique de l'université de Paris en 1912–1913.

Bien qu'elles soient restées inachevées, on peut avoir une idée assez précise des

²¹ Alfred Jolivet : "Paul Verrier". In : *Annales de l'université de Paris* (8^e année, n°5, sept–oct. 1938), p. 478.

²² AN : F 17 / 17291.

recherches de Paul Verrier sur Ibsen grâce au plan de ses conférences entre 1905 et 1913. Pendant cette période en effet Paul Verrier s'intéressa aux "origines nationales et littéraires de l'œuvre d'Ibsen" traitant successivement de l'Edda en vers, Egill Skallagríms-son, la *Laxdæla saga*, les contes populaires norvégiens, les *folkeviser* norvégiennes, Céhlenschläger, Welhaven, Wergeland, le romantisme national en Norvège, Kierkegaard, le mouvement paysan et le mouvement ouvrier en Norvège, Heiberg [*En Sjæl efter Døden*], Fr. Paludan-Müller [*Adam Homo*], les premiers romans féministes en Scandinavie, le roman danois des années 1870, puis il se consacra à l'analyse d'œuvres d'Ibsen (*Les Guerriers du Helgeland*, *La Comédie de l'Amour*, *Les Prétendants de la Couronne*, *Empereur et Galiléen*, *Brand*, *Peer Gynt*).

Le Conseil de faculté de la Sorbonne devait renouveler chaque année l'autorisation de tenir ce cours libre commencé en 1905. En 1909, l'un de ses membres, le professeur d'Histoire Ernest Lavisse, proposa de le pérenniser et de créer une chaire à la Sorbonne en langues et littératures scandinaves. Comme le ministère ne semblait toujours pas disposé à accorder les crédits nécessaires, le Recteur Louis Liard proposa de commencer cet enseignement sur les moyens propres de l'université, ce qui fut accepté à l'unanimité. A partir de l'année 1909–1910, Paul Verrier peut donc abandonner le lycée Carnot pour assurer son enseignement à la Sorbonne en qualité de chargé de cours. Dix ans plus tard, en 1919, il est promu professeur titulaire par le conseil de l'université (mais, semble-t-il, toujours sur le budget propre de la Sorbonne). A ses cours de langues et littératures, s'ajoute dès 1910 un enseignement du vieil islandais : grammaire du vieux norrois comparée à celle du vieux anglais et du vieux allemand, et une séance d'explications de textes anciens. En 1912, il obtient la reconnaissance officielle à la Sorbonne d'une conférence annuelle de vieux norrois qu'il assurait lui-même.

Paul Verrier se préoccupa dès le départ de développer l'enseignement des langues scandinaves modernes. En 1909, il obtient que l'on puisse choisir le danois, le norvégien et le suédois comme seconde langue au baccalauréat. Le premier exemple intervint en 1913. De même, chacune des langues et littératures scandinaves devint matière à option de la licence ès lettres. En 1911, douze étudiants présentèrent cette option. Grâce à sa nouvelle position d'unique scandinaviste dans l'université française, Paul Verrier va multiplier les missions en Scandinavie. Deux premières missions l'y conduisent à la veille de la première guerre mondiale, en 1911 et 1913. En septembre 1911, il se rend en Norvège comme représentant officiel de la faculté de Paris pour le centenaire de l'université d'Oslo (Kristiania). Il prononce à cette occasion quatre discours et dispense quatre conférences en norvégien "avec, écrit-il, un succès qu'il est difficile de caractériser", suscitant "une tempête d'applaudissement" et "un enthousiasme indescriptible".²³ Dans son esprit, il s'agit d'oeuvrer pour enrayer la perte d'influence que connaît la France dans les pays nordiques :

²³ Ibid.

J'ai essayé de montrer 1) le déclin des études françaises en Norvège et la nécessité d'y remédier, 2) les dangers que nous font courir à cet égard notre indifférence et notre négligence, 3) la sympathie dont témoigne l'accueil fait au représentant de notre université et qu'il ne tient qu'à nous d'entretenir ; à ce point de vue j'ai pensé que ce serait une fausse modestie que de taire les succès que j'ai obtenus et que je rapporte à la France et à l'université de Paris.²⁴

Sa mission de 1913 l'amène à sillonner toute la Scandinavie où il tient entre février et avril "trente conférences de propagande française dans les universités scandinaves".²⁵ Son périple le mène à Copenhague, Kristiania, Trondheim, Uppsala, Helsinki, Göteborg et Lund.

Il se dépense avec beaucoup d'énergie pour apparaître comme un médiateur incontournable entre la France et la Scandinavie. Dès 1910, Paul Verrier avait cherché à organiser l'accueil des étudiants scandinaves venus à Paris, mais plus largement il désirait promouvoir les échanges franco-scandinaves en s'appuyant sur une association qui réunirait étudiants français et scandinaves : ce fut l'association *Normannia* fondée en 1913, dont la guerre vint interrompre l'activité. Surtout il s'employa à faire venir à la Sorbonne des lecteurs scandinaves (dont il voyait aussi l'utilité dans les Ecoles de commerce). Pendant son voyage officiel à l'université de Kristiania en 1911, Verrier proposa un échange de lecteur avec Paris, chaque pays rémunérant son lecteur. Les missions qu'il effectua dans les années suivantes en Scandinavie (1912, 1913, 1916) furent l'occasion de soulever la question des lecteurs. Elle fit l'objet de négociations pas toujours faciles entre les pays scandinaves et le gouvernement français. Avant 1911 il n'y avait en effet que trois lecteurs français en Scandinavie, tous trois en Suède (Uppsala, Lund et Göteborg) et payés par les Suédois. Grâce à l'action de Verrier, furent créés trois nouveaux postes de lecteurs français en Scandinavie : Reykjavik (1911), Kristiania (1912), Copenhague (1913), qui furent pourvus par des élèves de Paul Verrier (l'agrégé d'anglais André Courmont à Reykjavik, l'agrégé d'allemand Alfred Jolivet à Kristiania, Henri Vigier, puis Jean-Jacques Gâteau à Copenhague). Le premier lecteur norvégien, Reidar Øksnevad, vient à la Sorbonne dès 1912 et le Danois Hans Ivar Bennick (un étudiant boursier de Copenhague) commence en 1913 ; en revanche, malgré la promesse du ministère français de l'Instruction en 1914 de le rémunérer, il fallut, à cause de la guerre, attendre 1921 pour que la Sorbonne dispose aussi d'un lecteur suédois, Manne Ekman.

Cependant la grande guerre avait désorganisé la vitalité encore toute jeune des études scandinaves à la Sorbonne. Il y eut en effet peu d'étudiants scandinavistes pendant cette période à cause de la mobilisation. Le premier lecteur danois avait disparu en 1914 et il ne fut remplacé qu'en 1921. Pendant la Première guerre mondiale, Paul Verrier

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

fut en outre accaparé par le sort des prisonniers slesvigois sous uniforme allemand et, en 1919–1920, par le règlement de la question du Slesvig, pour la résolution de laquelle Verrier joua un rôle très important. Pendant le conflit, il avait effectué plusieurs missions diplomatiques ou tournées de propagande en Scandinavie en 1915, 1916, 1918 et 1920–1921. A ce titre, Paul Verrier est l'artisan du programme d'accueil de lycéens scandinaves, mis en place à la sortie de la guerre. Il s'agissait, à l'initiative dès 1915 du député Honnorat, futur ministre de l'Education, de faire venir de jeunes Norvégiens, Danois et Suédois désireux de poursuivre leur scolarité en France et d'organiser pour eux un programme d'études. En juillet 1917, furent créées dans ce but trois associations (franco-danoise, franco-norvégienne, franco-suédoise) pour le développement des relations dans le domaine scolaire, intellectuel, industriel et commercial (toutes trois présidées par le vicomte Cornudet). Verrier tenait beaucoup à ce que les lycéens scandinaves soient accueillis dans sa province natale, en Normandie. Les choses allèrent vite du côté norvégien. Dès la rentrée 1918, 42 lycéens norvégiens, accompagnés de deux enseignants, vinrent au lycée Corneille de Rouen. Et une quarantaine de jeunes Rouennais s'inscrivirent pour apprendre le norvégien. Verrier en était ravi car il y voyait l'occasion de développer la compréhension entre les peuples, mais aussi de favoriser des opportunités d'emploi. En 1919, ce fut au tour d'une vingtaine de Suédois de s'installer à Caen (dont Victor Vinde), où des élèves français pouvaient aussi apprendre le suédois. En 1920, une section du lycée du Havre reçut 19 élèves danois emmenés par Andreas Blinkenberg. Les conditions matérielles n'y étant pas satisfaisantes, l'expérience fut interrompue pendant l'année scolaire 1921–1922 ; elle reprit cependant en 1922 au lycée Clemenceau de Nantes où elle se prolongea jusqu'en 1930. Dans le fil de cet engagement, Paul Verrier fut également sollicité par le ministère de l'Instruction publique pour la préparation des Conventions scolaires signées entre la France d'une part et la Norvège (novembre 1927) et le Danemark (janvier 1930) d'autre part.

A la fin du premier conflit mondial, le renforcement des relations avec les pays scandinaves s'inscrivait donc dans un contexte politique précis. Dans son essai *La Suède*, André Bellesort portait déjà le diagnostic suivant :

La raison des Suédois voudrait bien être allemande, aussi allemande que leur pédagogie qui étangle dans toutes les écoles l'enseignement du français ; mais ils sont trop aristocrates et ils furent trop imbus des lettres françaises pour ne pas garder la nostalgie de la culture latine. Si leur science penche vers l'Allemagne, la plupart de leurs écrivains et de leurs artistes inclinent vers la France [...] En tout cas les plus intelligents redouteraient comme un asservissement spirituel la prédominance exclusive de l'influence allemande.²⁶

Après la victoire de 1918, il fallait s'engouffrer dans cette brèche et sur le plan universitaire et intellectuel, il s'agissait de développer autant que possible des liens susceptibles

26 André Bellesort : *La Suède*. Paris 1910, p. 168.

de contrebalancer l'influence culturelle allemande, traditionnellement forte en Europe du nord. Le choix de faire une place à ces langues et cultures étrangères n'est pas un hasard à cette époque, elle participe de la politique que la France tente de mettre en place pour retrouver une partie de son influence dans des pays trop longtemps abandonnés à la propagande allemande. On constate en tout état de cause que la chaire de langues scandinaves est institutionnalisée à la Sorbonne le 13 février 1919 par décret du Président de la République qui décide en son article 2 la titularisation de Paul Verrier comme professeur de langues et littératures scandinaves le même jour.

Lorsque Paul Verrier rentre de sa mission au Danemark en mai 1921, il s'agit pour lui de faire vivre l'enseignement des langues scandinaves après les années de guerre. Sa première tâche est de transformer son département en Institut d'Etudes scandinaves dont Paul Verrier rédige les statuts et dont la création est entérinée par un arrêté ministériel en juin 1922. Cet institut dispose alors d'un professeur assisté de trois lecteurs (et d'un appariteur). Paul Verrier avait aussi obtenu l'affectation d'une salle séparée à la Bibliothèque Sainte Geneviève pour les étudiants de scandinave, 8 place du Panthéon. Le cours magistral de Paul Verrier avait lieu dans l'amphi Descartes de la Sorbonne. Les autres cours ("conférences") étaient dispensés à raison d'une vingtaine d'heures par semaine par Verrier et les trois lecteurs. La charge d'enseignement des lecteurs était répartie en quatre cours d'une heure : cours pratique de prononciation et de grammaire (avec correction des thèmes écrits et des compositions), thèmes oraux, explication de textes et littérature. Le cursus de chaque langue était identique. Paul Verrier y intervenait pour le cours d'explication de poésie, sa matière de prédilection, dans chacune des trois langues. Il avait en outre repris le cycle de vieux norrois et islandais, où il se chargeait du cours général (grammaire comparée du vieux norrois et explication de textes anciens), tandis que l'explication de sagas islandaises était confiée au lecteur de norvégien et que les lecteurs danois et suédois faisaient un cours au second semestre sur l'histoire de leur langue respective. Paul Verrier avait tenu aussi à mettre en place des "cours pratiques du soir" dispensés au 17, rue de la Sorbonne par les lecteurs, à raison d'une heure par semaine. Ceux-ci encadraient également les étudiants de scandinave, une heure chaque semaine, dans la salle attribuée au fonds scandinave de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Le Certificat d'Etudes scandinaves pouvait constituer un des cinq certificats de la Licence ès lettres. On pouvait choisir comme langue majeure le danois, le suédois, le *bokmål*, le *nynorsk* ou l'islandais et une autre de ces langues comme "langue mineure". L'obtention de deux certificats d'Etudes scandinaves, complétée par un examen d'histoire et géographie scandinaves ou de droit scandinave, permettait d'être titulaire du Diplôme de l'Institut d'Etudes scandinaves de l'Université de Paris. Pour tenir ce programme ambitieux, Paul Verrier fit appel à des collègues de la Sorbonne et à des professeurs invités qui venaient de Scandinavie faire des conférences ponctuelles. Lui même

**INSTITUT
D'ÉTUDES SCANDINAVES**

FACULTÉ DES LETTRES

COURS PUBLIC (AMPHITHÉÂTRE DESCARTES)

Premier semestre, le Samedi, à 17 heures, à partir de Janvier 1925

M. PAUL VERRIER, professeur : *Le lyrisme scandinave, poésie et musique, avec auditions.*

Conférences ouvertes à partir du 12 Novembre 1924

DAINOIS		SUÉDOIS	
Mardi ...	11 Janvier Salle F.	M. RUDOLF	Traduction en vers de l'épopée des Vikings.
Mardi ...	18 Janvier Salle F.	M. RUDOLF	Traduction en vers de romans d'Alphonse Daniel et de Wagnleitner.
Vendredi ...	5, 12, 19 Salle F.	M. RUDOLF	Cours pratique de prononciation et de grammaire. — Corrections de dictées écrits et de transcription.
Vendredi ...	10, 17, 24 Salle F.	M. RUDOLF M. VERRIER	Explications de poèmes.
NORVÉGIEN		VIEUX NORROIS ET ISLANDAIS	
Mardi ...	11 Janvier Salle F.	M. EIKMAN	Traduction en vers de l'épopée d'Alphonse Daniel et de Wagnleitner.
Vendredi ...	18 Janvier Salle F.	M. EIKMAN	Traduction en vers de romans d'Alphonse Daniel et de Wagnleitner.
Vendredi ...	25 Janvier Salle F.	M. EIKMAN	Cours pratique de prononciation et de grammaire. — Corrections de dictées écrits et de transcription.
Vendredi ...	11 Janvier Salle F.	M. EIKMAN	Cours pratique de prononciation et de grammaire. — Corrections de dictées écrits et de transcription.
COURS PUBLICS DU SOIR			
à partir du 27 Novembre 1924, à 20 h. 1/2, Salle 4 (entrée : 17, rue de la Sorbonne)			
Étude PRATIQUE des Langues scandinaves			
Danois : Vendredi. — Norvégien : Jeudi. — Suédois : Mardi			
FACULTÉ DE DROIT			
(Voir affiche spéciale.)			
BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIEVE			
À la Section Scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, place du Panthéon, n° 6, une salle spéciale de travail est ouverte aux élèves de l'Institut, sous la direction d'un professeur ou d'un lecteur, le lundi, le mercredi, jeudi et le samedi, de 14 heures à 16 heures (à partir du 15 novembre).			
Les professeurs et les lecteurs se tiendront à la disposition des étudiants pour leur donner des renseignements sur leurs études, sur les examens et sur les bourses de voyage ou de séjour en Scandinavie.			
<i>Le Président du Comité de Direction, PAUL VERRIER.</i>			

FIG. 3. Programme des cours de l'Institut d'études scandinaves à la Sorbonne, 1924-1925.

Année scolaire 1929-1930

INSTITUT D'ÉTUDES SCANDINAVES

FACULTÉ DES LETTRES

COURS PUBLIC (APPROBÉ PAR DESCARTES)

Premier semestre, le Samedi, à 17 heures, à partir du 7 décembre 1929

M. PAUL VERRIER, professeur : *Le lyrisme scandinave, poésie et musique, avec auditions.*

Conférences ouvertes à partir du 5 Novembre 1929

DANOIS	SUÉDOIS
Mardi... 9 heures Salle F. M. XX... Explication de textes en prose.	Mardi... 11 heures Salle F. M. FALK... Thèmes courts.
Mardi... 10 heures Salle F. M. XX... Thèmes courts.	Mardi... 11 heures Salle F. M. FALK... Explications de textes en prose.
Vendredi 9 h. 1/2 Salle F. M. XX... Gours pratiques de prononciation et de prosodie. — Corrections de thèmes écrits et de compositions.	Vendredi 10 heures Salle F. M. VERRIER... Gours pratiques de prononciation et de prosodie. — Corrections de thèmes écrits et de compositions.
Vendredi 10 h. 1/2 Salle F. M. XX... Explications de poésies.	Vendredi 11 heures Salle F. M. FALK... Explications de poésies.
NORVÉGIEN	
Samedi 9 heures Salle F. M. BOST... Explications de poésies en prose.	Samedi 9 heures Salle F. M. XX... Histoires de la langue norvégienne et explications de textes écrits. 2 séances.
Samedi 10 heures Salle F. M. BOST... Explications de poésies.	Samedi 10 heures Salle F. M. XX... Histoires de la langue norvégienne et explications de textes écrits. 2 séances.
Samedi 10 heures Salle F. M. BOST... Gours pratiques de prononciation et de prosodie. — Corrections de thèmes écrits et de compositions.	Samedi 10 heures Salle F. M. VERRIER... Grammaire comparée du vieux norvégien.
Samedi 11 heures Salle F. M. BOST... Thèmes courts.	Samedi 11 heures Salle F. M. VERRIER... Explications de raps et chansons.
VIEUX NORROIS ET ISLANDAIS	
à partir du 15 Novembre 1929, à 20 h. 1/2, Salle 3 (entrée : 17, rue de la Sorbonne)	
Étude PRATIQUE des Langues scandinaves	
Danois : Vendredi. — Norvégien : Jeudi. — Suédois : Mardi	
ECOLE DES HAUTES ÉTUDES	
Vendredi, 3 heures et 6 heures. M. BOSSÉ : <i>Les mutations consonantiques du germanique. — Explications de textes.</i>	
BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE	
A la Section Scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, place du Panthéon, n° 8, une salle spéciale de travail est réservée aux élèves de l'Institut, sous la direction du professeur <i>ou d'un lecteur</i> , le lundi, le mercredi, le jeudi et le samedi, de 14 heures à 16 heures (à partir du 15 novembre).	
Les professeurs et les lecteurs se feront à la disposition des étudiants pour leur donner des renseignements sur leurs études, sur les examens et sur les horaires de voyage ou de séjour en Scandinavie.	
Le Président du Comité de Direction, PAUL VERRIER.	
DU ET APPROUVE : Le Directeur, Professeur de Grec et d'Université, S. CHARLETY.	
Le Secrétaire de la Faculté des Lettres, H. DELACROIX.	

FIG. 4. Programme des cours de l'Institut d'études scandinaves à la Sorbonne, 1929-1930.

consacre ses cours de 1923 à 1929 au thème du "lyrisme scandinave, poésie et musique, avec auditions", en traitant successivement l'Edda en vers, les scaldes, les ballades populaires, Bellman, Céhlenschläger, Tegnér, Geijer, Grundtvig, Atterbom, Almquist, Stagnelius, Christian Winther, H.C. Andersen, Welhaven, Ibsen, la poésie du scandinavisme, la poésie patriotique, Fröding.

Paul Verrier n'a malheureusement pas publié ses cours, restés manuscrits. Il n'acheva pas non plus la rédaction de la grande étude sur Ibsen qu'il avait préparée pendant une quinzaine d'années. Son activité fut accaparée trop souvent par son immense dévouement à la cause du Slesvig, mais aussi plus largement à la cause des relations franco-scandinaves qui lui tenaient également beaucoup à cœur. Pour cela il se dépensa sans compter. Malgré tout, au premier abord, le caractère scandinave de ses travaux n'apparaît pas toujours. Pourtant Paul Verrier a tenu de nombreuses conférences et il a dispersé dans revues et magazines de multiples articles et comptes rendus dont une bonne vingtaine, sans compter ceux dédiés au Slesvig, relèvent du domaine scandinave. Son grand ouvrage, intitulé sobrement *le Vers français* (un millier de pages, 1931–1932), consacre ainsi son troisième tome dans sa totalité à ses adaptations germaniques et notamment aux ballades scandinaves. Cette approche lui avait été inspirée par son cours sur la poésie scandinave et par ses recherches sur l'origine des *folkeviser*. Il apparaît toutefois que Paul Verrier fut un fin connaisseur de la littérature scandinave, mais qu'il portait aussi un regard aigu sur les sociétés nordiques qui le séduisaient également pour leur modernité. Ainsi dans le fascicule intitulé "Vues de Suède", qu'il avait rapporté de sa mission dans ce pays en 1916, on relève l'intérêt de Paul Verrier pour les aspects les plus modernes et novateurs de ce qu'il observe et dont la France pourrait tirer des enseignements. Il remarque ainsi la Bibliothèque de Göteborg ouverte à tous gratuitement et où :

une grande et belle salle est réservée aux enfants et il est curieux, touchant, d'y regarder ces têtes blondes attentivement penchées sur leurs livres. C'est plus édifiant que de voir les gamins traîner dans nos rues. Lutte pleine contre l'alcoolisme, lutte contre la paresse et l'ignorance des petits, voilà des leçons pour nous.²⁷

Le "slöjd" émerveille aussi Verrier : "Le slöjd c'est le travail manuel, enseigné, non pour lui-même, mais comme base de l'éducation des sens, de l'esprit d'observation et d'initiative, de l'esprit scientifique [...] Pour nous [Français] le travail manuel, c'est le travail manuel".²⁸ Cette connaissance intime de la Scandinavie et le maniement de ses langues seront les traits mis en exergue dans la presse nordique au moment de sa mort en 1937, jusqu'en Islande où "on se souvenait de son engouement pour l'Islande et l'islandais et

²⁷ Paul Verrier : *Vues de Suède présentées par M. Paul Verrier*. Publications de l'Amitié franco-suédoise, 1917, 36 p.

²⁸ *Ibid.*

que ses conférences à la Sorbonne avaient dès le début porté sur l’Edda”.²⁹

Mû par un tel enthousiasme, Paul Verrier aura contribué enfin à former une génération d’élèves qui assurèrent la postérité des études scandinaves. Avant la guerre, on dénombrait environ une vingtaine d’étudiants chaque année. En 1924, ce nombre semble avoir été multiplié par trois puisque Paul Verrier en compte une quinzaine en danois, à peu près autant en norvégien et une trentaine en suédois. Parmi ces étudiants qui suivirent les cours de Paul Verrier dans les années 1910–1920, on relève en particulier les noms de Mme de Quiruelle (traductrice et essayiste plus connue sous le pseudonyme de Jacques de Coussange), mais aussi ceux de Jean Adigard des Gautries, Fernand Mossé, Alfred Jolivet et Aurélien Sauvageot. Ces derniers firent de brillantes carrières. Né en 1908, André Martinet compta aussi parmi les anciens élèves de Paul Verrier dont il suivit les cours en 1926–1928. C’est grâce à Verrier que le futur linguiste de renommée internationale obtint une bourse d’été au Danemark en 1928 et séjourna pendant les étés 1932 et 1933 chez Alfred Glahn. Ces séjours au Danemark déterminèrent le choix du sujet de la thèse complémentaire d’André Martinet.³⁰

Quant à Aurélien Sauvageot, qui occupa la chaire de langues finno-ougriennes à l’Ecole des Langues Orientales de 1930 à 1967, on ignore souvent qu’il s’était d’abord passionné pour les langues scandinaves, domaine qu’il fut contraint d’abandonner sous les injonctions d’Antoine Meillet. Pourtant dès 1915, il assiste aux cours de Paul Verrier et s’initie au suédois, au norvégien puis à l’islandais. En 1917, le jeune normalien germaniste qu’il est devenu, fait tout naturellement partie de ces étudiants qui choisissent un Certificat de scandinave (en l’occurrence le suédois) pour compléter leur licence d’allemand. Dans ses *Souvenirs*, Sauvageot parle de cette période en termes particulièrement vibrants :

Je rêvais des Vikings, de la démocratie héréditaire des Scandinaves, de leurs femmes émancipées, de leur dure et rigoureuse conception de la vie. L’individualisme nordique m’enchantait. Je pensais aux héros et aux héroïnes des sagas islandaises.³¹

Sauvageot a laissé en 1919 un témoignage plein de ferveur sur Paul Verrier :

ce nom [de Paul Verrier] évoque pour moi l’image de ce petit homme brun et vif qui nous révélait avant tout à nous autres, jeunes étudiants, l’existence des pays scandinaves dont on sait si peu de choses chez nous. Le silence le plus remarquable régnait dans la salle lorsque, pour nous expliquer tel ou tel texte, il nous parlait des bois immenses du Jämtland ou des riches plaines de la Scanie. Pour moi, Paul Verrier représente l’origine même de tout ce que je sais actuellement sur la Suède. Il m’enseigna les premiers principes de la langue, m’introduisit à sa littérature, éveilla mon intérêt pour son destin et son histoire [...] De temps en temps, il nous disait de magnifiques vers de Strindberg, Snoilsky, Fröding, Heidenstam, Karlfeldt, et

²⁹ In : *Morganbladð* (14 août 1938).

³⁰ André Martinet : *La Phonologie du mot en danois*. Paris 1937.

³¹ Aurélien Sauvageot : *Souvenirs de ma vie hongroise*, cité par Bernard Le Calloc'h : Aurélien Sauvageot : "Les années d'apprentissage." In : *Etudes Finno-ougriennes*, XXIV, 1992, p. 135.

Aurélien Sauvageot demeura fidèle au monde scandinave pendant plusieurs années avant de bifurquer vers les études finno-ougriennes : après un séjour en Suède et en Norvège en 1918–19, il publia en 1922 plusieurs articles sur Strindberg et sur Arne Garborg, ainsi qu'une traduction de la *saga de Gunnlaug langue de vipère* en 1923, sans oublier sa thèse complémentaire soutenue en 1929 et consacré à l'emploi de l'article en gotique. On peut noter aussi qu'Aurélien Sauvageot préfaça la traduction française d'un roman du Norvégien Johan P. Falkberget, *Lisbet sur la montagne*, paru chez Gallimard en 1943.

Parmi les premiers élèves de Paul Verrier, on note encore la présence de Fernand Mossé (1892–1956) : venu de Marseille à Paris où il fit ses études secondaires au lycée Chaptal, il passa après son baccalauréat une année à l'université de Londres, un semestre à Berlin et un trimestre à Stockholm. De retour à Paris, il obtient sa licence ès lettres en 1912, et suit les conférences de Paul Verrier, puis devient en 1913–1914 lecteur de français à l'université de Bangor au Pays de Galles. C'est là qu'il met la dernière main à sa traduction de la *Laxdela saga*, publié chez Alcan en 1914. Il a également rédigé sous la direction de Paul Verrier un mémoire sur "William Morris et l'Islande" pour son Diplôme d'Etudes supérieures. Agrégé d'anglais en 1919, il entame une carrière d'enseignant de lycée, d'abord à Nice (1919–1920) puis à Nancy (où il est aussi chargé de cours à la faculté de Lettres). Il épouse en 1921 Alice Burde, elle aussi ancienne élève de Paul Verrier. En 1926, il est muté au lycée Louis le Grand à Paris (où il enseigne l'anglais jusqu'en 1948) et devient, parallèlement, chargé à l'Ecole pratique des Hautes études de la direction d'études de philologie germanique, laissée vacante par le décès soudain de Maurice Cahen (1884–1926), autre germaniste qui s'était orienté vers les études scandinaves. A partir de 1949, Mossé occupe au collège de France la chaire de langues et littératures d'origine germanique. Fernand Mossé ne délaissa jamais les études scandinaves au cours de sa carrière, assurant régulièrement des conférences et des explications sur l'ancienne littérature islandaise et publiant des articles relevant du domaine nordique. Il avait traduit la *saga de Grettir* en 1933 et laissa à sa mort un grand nombre de notes sur les runes, issues de ses cours du Collège de France, qui seront rassemblées et reprises par Lucien Musset (qui avait été l'élève de Mossé à l'EPHE à la fin des années 1940) pour l'*Introduction à la runologie* (1965). Il n'oublia pas non plus son vieux maître, donnant en 1949 une version française abrégée de ses souvenirs qui avaient été regroupés sous le titre *Paul Verrier og Norden* en 1946. Dans

³² *Paul Verrier et les pays scandinaves, op. cit.*, p. 37 (extrait de la revue suédoise *Cyrano* du 26 juin 1919).

son avant-propos, Mossé se rappelait "son talent d'exposition [qui] n'avait d'égal que l'étendue peu commune de son érudition" et se remémorait :

le premier et brillant titulaire de cette chaire de la Sorbonne que l'on avait fondée parce qu'il était là pour l'occuper. Tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont assisté à ses cours publics ont conservé de lui le souvenir d'un merveilleux conférencier qui excellait à révéler l'âme du nord à travers ses poètes, ses romanciers et ses dramaturges.³³

Jean-Marie Maillefer

Professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

BIBLIOGRAPHIE :

Sources manuscrites

Archives nationales de France (CARAN, Paris) :

F 17 / 24172 (dossier administratif Paul Verrier).

AJ 16 / 6173 (dossier Paul Verrier, Académie de Paris).

F 17 / 17291 (missions de Paul Verrier).

AJ 16 / 8332 :1 (affiches de l'Institut d'Etudes scandinaves 1924–1965).

AJ 16 / 6987 (mission de Paul Verrier pour le centenaire de l'université d'Oslo en 1911).

Archives du rectorat de Paris (Sorbonne, Paris, dépôt à Fontainebleau) :

Institut d'Etudes scandinaves, 20010498, carton n°106.

Archives nationales danoises (RA, Copenhague) :

Privatarkiv n°6511.

Sources imprimées

Paul Verrier og Norden. Copenhague : Einar Munksgaard 1946.

Paul Verrier et les Pays scandinaves. Copenhague : Einar Munksgaard 1949.

³³ *Paul Verrier et les Pays scandinaves*. Copenhague : Einar Munksgaard, 1949, avant-propos (non paginé).

Les premiers successeurs de Paul Verrier : Alfred Jolivet et Maurice Gravier

Jean-Marie Maillefer

Lorsque sonna en 1930 l'heure de la retraite pour Paul Verrier, ce fut un de ses élèves qui lui succéda à la Sorbonne. **Alfred Jolivet** (1885–1966) était fils de cultivateur et originaire du Cher. Il avait fait de brillantes études secondaires au lycée de Bourges avant de monter à Paris préparer l'Ecole normale supérieure au lycée Lakanal de Sceaux. Entré à la rue d'Ulm en 1905, il effectue d'abord son service militaire et partage l'année suivante la même promotion que Jules Romains (1906). Celui-ci aurait d'ailleurs choisi Jolivet pour camper un personnage des *Hommes de bonne volonté*, Sidre. Bien que latiniste et helléniste accompli, Jolivet s'oriente vers l'allemand (licence d'Allemand en 1906). Après l'agrégation d'allemand où il est reçu premier en 1909, il part enseigner au lycée de Montpellier (1909–1910). Entre novembre 1910 et novembre 1911, il effectue un séjour d'études avec une bourse en Allemagne (il est à Leipzig en juin 1911) et passe quelques mois aux Pays-Bas pour apprendre le néerlandais. De retour en France, il enseigne un an au lycée Ampère de Lyon (1911–1912), puis répond favorablement à l'appel de Paul Verrier, dont il a suivi les conférences en 1908–1909, et qui l'envoie en Norvège à l'université d'Oslo (Kristiania) pour en devenir le premier lecteur de français (1912–1914). Il assure entre autre un cours de français à l'Alliance française, ce qui suscite l'amertume d'un autre Français qui se plaint au recteur de Paris :

Le cours que j'avais commencé a cessé et presque tous mes élèves m'ont abandonné ... quand M. Jollivet (sic) est arrivé. C'est un désastre, je me trouve dans une situation critique, pour ne pas dire impossible [...] la concurrence qui m'est faite est loin d'être loyale...³⁴

Avec la mobilisation en 1914, Jolivet revient en France pour accomplir ses devoirs militaires. Alors que la guerre n'est pas encore finie, Paul Verrier intrigue en 1918 auprès du ministère de l'Instruction publique pour envoyer Jolivet enseigner le norvégien aux élèves du lycée du Havre. Mais Jolivet préfère décliner cette offre.

La guerre finie, il est affecté au lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg (1919–1920)

34 Lettre du 3 janvier 1913. F 17 / 26505.



FIG. 1. *Alfred Jolivet.*

où il est chargé d'enseigner le français "dans deux classes alsaciennes". Cependant, l'année suivante, on pense déjà à Alfred Jolivet lorsqu'il est envisagé de créer une chaire couplée d'allemand et de scandinave à Caen. Sa candidature est appuyée en 1920 par Henri Lichtenberger (1864-1941) qui souligne dans un rapport :

la double compétence [d'Alfred Jolivet] en allemand et en norvégien [qui] le rendrait apte tout spécialement à occuper une chaire double d'allemand et de scandinave dont on pourrait envisager la création à Caen où cet enseignement serait assuré d'avoir un public et pourrait exercer une influence utile.³⁵

C'est dans cette perspective que Jolivet écrit à Paul Verrier depuis Strasbourg le 5 juillet 1919 ; il y évoque la possibilité de partir un an à Reykjavik, pour y acquérir "une connaissance respectable du vieil islandais" et y préparer quelques articles sur les sagas, puis d'effectuer un séjour en Suède : "Un court voyage en Suède (août-septembre) terminerait l'année et me donnerait des titres tels à la chaire en question qu'il serait alors aisément d'obtenir".³⁶ Le projet n'ayant finalement pas abouti, Jolivet accepte le poste de maître de conférences d'allemand qu'on lui propose à l'université d'Alger en 1920. Il y devient professeur de langue et littérature allemandes en 1922. Cette année-là, il a en effet obtenu le grade de docteur ès lettres avec une thèse en études germaniques, à laquelle il travaille sous la direction de Charles Andler ; prolongement d'un mémoire d'agrégation, elle est consacrée à un auteur allemand du XVIII^e siècle, *Wilhelm Heinse, sa vie, son œuvre jusqu'en 1787*. Pourtant même s'il va chercher en Italie (car il parle aussi couramment l'italien) les sources du roman de Heinse *Ardinghello* qu'il traduira plus tard, Jolivet reste toujours fidèle au scandinave.

Il a publié en 1920 un article sur la culture française en Norvège dans la *Minerve française* et en 1922 une *Petite méthode norvégienne*.³⁷ Dans les années 1920, il se fait aussi traducteur d'Alexander Kielland, dont le roman *Else* (avec introduction) fait l'objet de sa thèse complémentaire dirigée par Paul Verrier et dans laquelle Lichtenberger voit "une esquisse très ramassée [...] qui caractérise de façon sobre mais expressive et vivante la physionomie très personnelle et le roman social de l'écrivain norvégien".³⁸ Quant au jugement circonstancié émis par Paul Verrier, il est conservé grâce au rapport de soutenance :

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Lettre du 5 juillet 1919, datée Strasbourg (Archives nationales danoises, fonds Verrier).

³⁷ Alfred Jolivet : "La culture française en Norvège". In : *La Minerve française* (IV, 1^{er} février 1920), pp. 297-318 ; Alfred Jolivet : *Petite méthode norvégienne*. Paris 1922 (2^e éd. revue, corrigée et augmentée sous le titre *Petite méthode de norvégien*. 1950).

³⁸ F 17 / 26505.

La seconde thèse de M. A. Jolivet, "A. Kielland, Else, traduit du norvégien avec une notice sur l'auteur" a déjà paru en 1920 dans la bibliothèque scandinave (E. Leroux). La traduction n'est pas seulement correcte au point de vue du fond et de la forme, elle est encore écrite dans une langue souple, vivante. Il y a bien ça et là des taches légères, petits contresens, nuances mal saisies ou mal rendues, mots omis ou ajoutés à tort, mais rien qui tire à conséquence. C'est la première fois, peut-être, qu'une œuvre littéraire est traduite avec autant d'exactitude et d'élégance. M. Jolivet parle d'ailleurs le norvégien avec une grande pureté et il sait aussi l'écrire. C'est sa notice sur Kielland qu'il présente en réalité comme thèse complémentaire. Toute brève qu'elle est (44 pages), elle témoigne d'une connaissance approfondie, non seulement de l'œuvre et de la personnalité de Kielland, mais encore des choses de Norvège. Par les qualités de style, les mêmes que dans la traduction, comme par la documentation fournie, par la netteté de l'exposition, par la précision et la finesse de l'analyse, cette étude ne peut laisser d'intéresser le lecteur aussi bien que de l'instruire. M. Jolivet s'attache à montrer et les conditions dans lesquelles s'est formé Kielland, situation politique et sociale, milieu familial, influence de Kierkegaard, de Georg Brandes, de la littérature française, etc ..., et le but de satire et de polémique que le grand romancier n'a cessé de poursuivre dans ses écrits. Il examine à cet égard une à une et en détail ses œuvres principales. Dans les deux dernières pages, enfin, il en signale la valeur littéraire. On peut lui reprocher de s'être borné de ce côté à de simples et rapides indications, puisque Kielland est avant tout un écrivain, aussi bien que de s'être, au contraire, appesanti sans grande utilité sur l'histoire politique de la Norvège. A la soutenance, il a su éviter cette dernière faute dans son exposé qui était bien ordonné et bien équilibré, bien dit également, avec beaucoup d'aisance. Il a d'ailleurs reconnu la justesse des critiques qui lui ont été faites. Sur la demande d'un des membres du jury, il a relevé avec une grande sûreté de mémoire et une grande perspicacité la ressemblance et les différences qu'il y a entre Kielland et Ibsen dans leurs campagnes contre la société norvégienne de leur temps.³⁹

Un peu plus tard Jolivet introduisit aussi en France un autre romancier norvégien, Hans Ernest Kinck (1865–1926), un auteur qui avait vécu à Paris dans les années 1890.

Jolivet reste dix ans en poste à Alger, mais l'appel du nord le conduit chaque été en Scandinavie et, à son passage à Paris, on le voit à la Bibliothèque nordique. Du norvégien, il est passé facilement au danois, puis au suédois et à l'islandais, langue dans laquelle il s'exprimait fort bien. Mais il fréquente aussi assidûment la Bibliothèque royale de Stockholm, car il prépare un ouvrage sur Strindberg. Pour cette étude de 356 pages, intitulée sobrement *Le Théâtre de Strindberg* et qui paraît en 1931, Jolivet a exploité la correspondance du dramaturge, alors encore largement inédite. On peut dire que ce travail, solide et clair, où Jolivet analyse dans l'ordre chronologique les drames de Strindberg, n'a pas perdu de son autorité encore aujourd'hui. Il demeure un ouvrage de base grâce auquel tout étudiant français peut toujours se familiariser avec l'œuvre de Strindberg. En 1930, Paul Verrier, le maître d'Alfred Jolivet, avait pris sa retraite et c'est tout naturellement que ce dernier fut élu pour lui succéder : sa candidature est préférée à celle de Jean-Jacques Gâteau, ancien lecteur de français à Copenhague et à Göteborg, traducteur de Kierkegaard en français. D'abord avec le titre de maître de conférences,

³⁹ Ibid.

puis comme professeur sans chaire en 1932 et enfin professeur titulaire à partir de 1937, Jolivet va occuper la chaire de langues et littératures scandinaves de la Sorbonne et y diriger l’Institut d’Etudes scandinaves jusqu’à sa retraite en 1955. Avant la seconde guerre mondiale, Jolivet collabore avec Lucien Maury pour publier des ouvrages sur le Danemark (1932) et la Norvège, mais aussi sur la Finlande (1940). Il s’intéresse de plus en plus à l’islandais et effectue un premier voyage en Islande dès octobre 1931 (il en fera un second en 1947) pour une série de conférences sur la littérature française (*Morgun-bladid* du 7 octobre 1931) et il a joué un rôle actif dans le redémarrage du lectorat de français à l’université de Reykjavik, alors tombé en désuétude, semble-t-il, depuis une dizaine d’années. La nouvelle lectrice française envoyée en 1933 n’est autre que Mme Jolivet (Madeleine Perronneau, épousée en septembre 1922), puis lui succèdent plusieurs élèves du professeur Jolivet : Henri Boissin (1933–34), Fanny Petibon (1934–36) et Pierre Naert (1936–37). Rien d’étonnant à ce que l’activité de traducteur d’Alfred Jolivet se tourne à ce moment-là vers l’Islande, avec un conte de Jón Arnason en 1937 et surtout en 1939 avec le roman *Salka Valka* de Halldór K. Laxness. Avec ce titre, Alfred Jolivet fut le premier à traduire en français le futur prix Nobel islandais de littérature. Il n’oublie cependant pas la Suède puisqu’il rédige la même année l’avant-propos à la traduction de *Mon Journal d’enfant* de Selma Lagerlöf et a fait paraître en 1933 un article sur ”le rousseauisme et Strindberg” dans la *Revue de Littérature comparée*.⁴⁰

A cette époque, les conditions de l’enseignement de scandinave à la Sorbonne restent plus que modestes. Maurice Gravier, qui commence à suivre les cours de Jolivet en 1936 en a laissé une description savoureuse :

Nous nous rappelons les premières visites que nous avons faites à Alfred Jolivet en 1936, rue de l’Ecole-de-Médecine, dans cette étroite salle de séminaire, une sorte de boyau sombre débouchant sur une cour bruyante et puante. Les étudiants sont peu nombreux, le certificat de Langues et littératures scandinaves ne peut être incorporé que dans une licence libre. Mais la présence d’Alfred Jolivet, son enthousiasme, son humour, [...] l’étendue et la précision de son érudition galvanisent son auditoire. En ce temps, s’il n’a pas pour lui le nombre, il compte déjà de brillants disciples, en particulier plusieurs archicubes germanistes, qu’il lance bientôt dans la recherche. De 1940 à 1960, nombreux sont les élèves d’Alfred Jolivet qui publient des études sur des sujets scandinaves ou consacrent des thèses de doctorats à des auteurs nordiques ou à des problèmes touchant l’histoire de la littérature ou de la civilisation scandinaves.⁴¹

Dans les années trente, Alfred Jolivet a repris l’architecture des cours mise en place par Paul Verrier. Lui-même assure le cours public annuel, qui a lieu désormais dans l’amphithéâtre du 5 de la rue de l’Ecole de Médecine. En 1935–36, il traite d’Ibsen, en

⁴⁰ Alfred Jolivet : ”Le rousseauisme et Strindberg”. In : *Revue de Littérature comparée* (XIII octobre 1933), pp. 606 sq.

⁴¹ Maurice Gravier : ”Alfred Jolivet”, *Annuaire de l’Association amicale des anciens élèves de l’Ecole normale supérieure*, 1968, p. 41–43.

UNIVERSITÉ DE PARIS
Année Scolaire 1935-1936

INSTITUT
D'ÉTUDES SCANDINAVES

FACULTÉ DES LETTRES

COURS PUBLIC (AMPHITHÉÂTRE, 5, rue de l'École-de-Médecine)

Premier semestre, le Samedi, à 15 h. 45, à partir du 7 Décembre 1935
 M. Alfred JOLIVET, professeur : Ibsen

Conférences ouvertes à partir du 4 Novembre 1935

Salle de l'Institut d'études scandinaves, 5, rue de l'École-de-Médecine

DANOIS	SUÉDOIS
M. KRUSE	M. AHLBORN
Grammaire de la conversation et de la grammaire. Conversations de faisons réels et de conversations.	Histoire suédoise.
M. KRUSE	M. AHLBORN
Théâtre suédois.	Explications de textes (Le poème).
M. KRUSE	M. AHLBORN
Explications de textes sur poésie.	Présentation - Discussion - Théâtre suédois.
M. KRUSE	M. AHLBORN
Explications de textes (Les théâtres). Grafe pratique de prononciation et de grammaire. Conversations de faisons réels et de conversations.	Explications de textes en prose.
VIEUX NORROIS ET ISLANDAIS	
M. WYLLEN	M. KRUSE
Explications de textes en prose.	Histoire de la langue islandaise et explications de textes islandais (2 séances).
M. WYLLEN	M. KRUSE
Le théâtre norvégien.	Histoire de la langue norvégienne et explications de textes norvégiens (2 séances).
M. WYLLEN	M. KRUSE
Grammaire de la conversation et de la grammaire. — Conversations de faisons réels et de conversations.	Explications de textes islandais.
M. WYLLEN	M. KRUSE
Théâtre suédois.	1 ^{re} édition préliminaire à l'école de Vieux-norvegian. — 2 ^e Explications de poèmes de l'île.

COURS PUBLICS DU SOIR

à partir du 12 Novembre 1935

Etude pratique des Langues scandinaves

Danois : *Lundi, 20 h. 30*. — Norvégien : *Samedi, 17 heures*. — Suédois : *Mardi, 20 h. 30*

ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES

Mardi, 16 h. 45 et 17 h. 45, M. MOSSE : *Grammaire comparée des langues germaniques*. — *Explications de textes*.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

La Section Scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, place du Panthéon, n° 8, une salle spéciale de travail est ouverte aux étudiants, sous la direction du professeur ou d'un lecteur, le lundi (M. KRUSE), le mardi (M. AHLBORN), le mercredi (M. JOLIVET), le jeudi (M. WYLLEN) et le vendredi (M. KRUSE), de 14 heures à 16 heures (à partir du 12 Novembre).

Les professeurs et les lecteurs se tiennent à la disposition des étudiants pour leur donner des renseignements sur leurs études, sur les et sur les bourses de voyage ou de séjour en Scandinavie.

PROFESSEUR : Le Ramey, Professeur au Collège de l'Université.
 S. CHARLETY.

La Directrice de la Section des Lettres,
 H. DELACROIX.

S. 30. — Paris, Imp. Librairie Universitaire, 5, rue de l'Assomption 87.

FIG. 2. *Cours public Novembre 1935 dans l'amphithéâtre du 5 de la rue de l'Ecole de Médecine.*

1936–37 de l’Histoire de la littérature danoise, en 1938–39 il présente ”la littérature suédoise du XVII^e siècle à nos jours”. Il s’intéresse aussi au théâtre norvégien (1936–37), aux ballades danoises (1935–36), au roman danois moderne (1938–39) et au romantisme suédois (1936–37 ; 1938–39). Les cours de langue restent assurés par les trois lecteurs, Jolivet intervenant dans ce cadre, suivant les années, pour aborder des points particulier de chaque littérature nationale. Le cursus de vieux norrois conserve également la structure que lui avait donnée Paul Verrier, Jolivet reprenant la responsabilité du cours composé de deux parties : ”initiation pratique à l’étude du vieux norrois” et ”explication de poèmes de l’Edda”.

Jolivet n’a cependant jamais rompu le cordon ombilical avec l’allemand. Avant la guerre, l’élection de son collègue Ernest Tonnellat au Collège de France l’a conduit à se charger du cours de moyen haut allemand à la Sorbonne, enseignement qu’il conserve au moins jusqu’en 1947, et pendant la guerre il supplée Edmond Vermeil. Son ami Fernand Mossé le sollicite également pour rédiger un *Manuel de l’allemand du Moyen Age* (1942) et fonde avec lui la collection de la Bibliothèque de Philologie germanique éditée par Fernand Aubier, qui accueillera plusieurs volumes ”scandinaves”.

La période de la guerre a amoindri temporairement le potentiel d’enseignement de l’Institut d’Etudes scandinaves à la Sorbonne. En 1943, il n’y a plus de cours magistral annuel et Alfred Jolivet n’est plus assisté que par le lecteur suédois. Seule cette langue reste donc enseignée de manière pratique et les cours publics du soir créés par Verrier ont disparu, mais Jolivet consacre deux heures hebdomadaires à l’explication de textes danois et norvégiens et une heure à l’initiation de l’islandais. Dans un rapport établi pour l’année 1942–1943, Jolivet écrit qu’il y a alors 11 étudiants en suédois, 4 en danois, 4 en norvégien ainsi que 12 auditeurs en islandais ancien ”venant en majeure partie des Instituts d’allemand et d’anglais”.

Cependant, après la guerre, la réforme de 1949 a rendu possible, à titre d’option, l’étude des langues scandinaves dans le cadre des licences d’anglais et d’allemand. Dès 1946, les lecteurs danois et norvégiens sont revenus et la trame des cours a repris globalement selon le schéma d’avant-guerre. Toutefois, la tradition du cours public hebdomadaire, établie par Paul Verrier, a été suspendue un temps pendant ces moments difficiles. Pourtant les étudiants fréquentent en plus grand nombre les cours de scandinave. D’ailleurs l’Institut d’Etudes scandinaves a pu s’installer un peu plus décentement dans l’annexe du 16, rue de la Sorbonne. Sous la houlette d’Alfred Jolivet, les études scandinaves ont même essaimé en province dans les années 50. ”Ce remarquable développement, c’est à l’action persuasive et à l’enthousiasme d’Alfred Jolivet que nous le devons et presque partout ce sont ses élèves qui assurent cet enseignement”.⁴² En effet, un certain nombre de disciples de Jolivet, devenus à leur tour professeurs d’univer-

⁴² Maurice Gravier : ”Alfred Jolivet (1885–1966)”. In : *Etudes germaniques* (avril–juin 1966, n°2), p. 162.



FIG. 3. Année scolaire 1943-1944 au 5, rue de l'Ecole de Médecine.

sité ont créé des centres d'études scandinaves dans plusieurs villes de province. Trois chaires de scandinave sont ainsi fondées dans les années 1950, à Caen (Frédéric Durand qui soutient en 1955 sa thèse sur "Jens Peter Jacobsen ou la gravitation de la solitude", alors que sa thèse complémentaire porte sur "le lyrisme suédois de 1920 à 1940"), Strasbourg (Elie Poulenard : thèse soutenue en 1957 sur "Strindberg, romancier et nouveliste" ; thèse complémentaire sur Strindberg et Rousseau) puis à Lyon (Erica Simon dont la thèse principale traite des origines de la Haute école populaire : "Réveil national et culture populaire en Scandinavie" ; thèse complémentaire : "N.F.S. Grundtvig, De l'union culturelle du nord. Traduction et commentaires précédés d'une introduction à la philosophie de la culture de Grundtvig"). Dans quelques autres facultés, on commence aussi à enseigner une ou plusieurs langues scandinaves, comme le danois à Nancy où officie un élève de Jolivet, M. Keller. Alfred Jolivet donna aussi une impulsion décisive à l'enseignement du néerlandais à la Sorbonne : après la fondation à son initiative du lectorat de néerlandais en 1947, il favorise la création d'une chaire

**INSTITUT
D'ÉTUDES SCANDINAVES**

SALLE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SCANDINAVES (5, rue de l'Ecole-de-Médecine).

M. Alfred JOLIVET, Professeur :

Mardi 16 heures. — Étude du programme de littérature suédoise.
Vendredi 14 h. 30. — Initiation à l'Etude de l'Islandais.
Vendredi 15 h. 30. — Etude du programme de littérature danoise.

D. AASTROM, Lecteur :

i 15 h. - Notions d'histoire suédoise.
i 15 h. - Explications de textes suédois.
i 16 h. - Notions de littérature suédoise (en suédois).
redi 15 h. - Initiation à l'étude du suédois (débutants).
redi 16 h. - Exercices de traduction.

M. HAMBRO, Lecteur :

Lundi 10 b. - Initiation à l'étude du norvégien (débutants).
— 11 h. - Exercices de traduction.
Mardi 10 h. - Explication de textes norvégiens.
— 11 h. - Notions de littérature norvégienne (en norvégien).

M. HANS SØRENSEN, Lecteur :

Vendredi 10 h. — Initiation à l'Etude du danois.
Vendredi 11 h. — Exercices de traduction.
Samedi 10 h. — Explication de textes danois.
Samedi 11 h. — Notions de littérature danoise (en danois).

JOLIVET. se tiendra à la disposition des étudiants le **Mardi de 15 h. à 16 h.**, à la bibliothèque scandinave.
AASTROM, — — — le **Jeudi de 14 h. 1/2 à 16 h.**, — — —
HAMBRO, — — — le **Mercredi de 14 h. 1/2 à 16 h.**, — — —
SØRENSEN, — — — le **Lundi de 14 h. 1/2 à 16 h.**, — — —

Le Recteur, Président du Conseil de l'Université, **G. ROUSSY.** *Le Doyen de la Faculté des Lettres,* **A. CHOLLEY.**

Paris. Imp. administrative Centrale, 6, rue de l'Anjouberg 107

FIG. 4. Année scolaire 1946-1947.

de néerlandais dont le premier occupant, le professeur Pierre Brachin, était un de ses élèves (sa thèse complémentaire portait sur "les influences françaises dans l'oeuvre de Stagnelius" en 1952).

Alfred Jolivet continue bien entendu à publier des études de littérature scandinave, sous forme d'articles, sur Wergeland, "Le rousseauisme et Strindberg", "Strindberg et Nietzsche", "Balzac et Strindberg", "J.P. Jacobsen et la littérature française" ainsi que de nombreuses préfaces (par exemple au *Théâtre de Holberg*, I-II, 1955).⁴³ Il poursuit enfin son oeuvre de traduction : *Pierre le Chanceux* (1947) et *le Visiteur royal* (1961) de Henrik Pontoppidan, auquel Jolivet consacre aussi un essai (*Les romans de Henrik*

⁴³ Alfred Jolivet : "Wergeland". In : *Etudes germaniques* (janvier-mars 1946), pp. 58-64 ; Alfred Jolivet : "Le rousseauisme et Strindberg". In : *Revue de Littérature comparée* (XIII octobre 1933), pp. 606-sq. ; Alfred Jolivet : "Strindberg et Nietzsche". In : *Revue de Littérature comparée* (XIX, 1939), pp. 390- sq. ; Alfred Jolivet : "Balzac et Strindberg". In : *Revue de Littérature comparée* (XXIV 1950), pp. 293-298 ; Alfred Jolivet : "J.P. Jacobsen et la littérature française". In : *Orbis Litterarum* (vol. V, 1947).

Pontoppidan. 50 ans de vie danoise), mais aussi *Coupable* de Johan Boyer (1953), *Rendez-vous avec les années oubliées* de Sigurd Hoel (1961) et surtout Strindberg dont il traduit deux romans de l'autobiographie (*Dans la Chambre rouge* et *L'Ecrivain*, 1949) et trois drames (*Le Chemin de Damas*, avec Maurice Gravier, 1950, *Créanciers*, 1959, *La Danse de mort*, avec Georges Perros). Il avait bien d'autres traductions en projet, comme celle d'autres œuvres de Laxness, mais il n'en eut pas le loisir. Il avait également mis en chantier à la fin des années trente une "Histoire des Littératures scandinaves" qui ne vit jamais le jour.

Quant à l'homme, il était plutôt bourru à en croire les témoignages. On trouve déjà sous la plume d'Henri Lichtenberger le jugement suivant, établi en 1920 : "Il y a chez M. Jolivet une force un peu âpre encore, une sorte d'austérité [...] qui est un trait distinctif de son tempérament concentré et robuste".⁴⁴ C'est bien ce qui ressortait déjà de son premier rapport d'inspection en 1910 :

M. Jolivet a eu dès les débuts dans l'enseignement la qualité essentielle, l'autorité. Il donne un enseignement très sérieux, très méthodique, quelquefois un peu dur à suivre pour ses élèves. Il gagnerait aussi à se détendre un peu, à apprendre à sourire ...⁴⁵

Dans sa correspondance avec C.G. Bjurström, Georges Perros qui collaborait à l'entreprise de traduction du Théâtre complet de Strindberg, confirmait en 1950 : "Ce Jolivet est un drôle d'oiseau" (lettre 14). Il témoignait d'une certaine raideur de sa personnalité : "Robert Voisin [le directeur des éditions de l'Arche] va affronter le sieur Jolivet. Il n'y a plus qu'à attendre les dégâts. Rien de plus désagréable qu'une susceptibilité de travers" (lettre 16). En effet il était connu que le caractère d'Alfred Jolivet pouvait être ombrageux, ce qu'avec son élégance inimitable, Maurice Gravier, qui connaissait bien cet homme "à la répartie pittoresque et rapide", exprimait ainsi dans la nécrologie consacrée à son prédécesseur : "La très grande indépendance de son esprit et de son caractère et ses mots à l'emporte-pièce risquaient d'effaroucher au premier abord".⁴⁶ Cependant il ajoutait :

Mais quiconque avait le privilège de pénétrer davantage dans son intimité découvrait vite un homme sensible et bon, aussi dévoué aux siens que fidèle à ses camarades et à ses amis. Quant à ses élèves, il les traitait pratiquement comme s'ils avaient appartenu à sa proche famille.⁴⁷

Alfred Jolivet était aussi un homme courageux. Titulaire de la Croix de guerre 1914–18 et de la Légion d'honneur à titre militaire, Jolivet s'était engagé pendant la seconde guerre mondiale dans la Résistance contre l'occupant, notamment en aidant les étu-

44 F 17 / 26505.

45 *Ibid.*

46 Maurice Gravier : "Alfred Jolivet (1885-1966)". *Op. cit.*, p. 164.

47 *Ibid.*

diants de la Sorbonne à se soustraire au STO. A sa mort survenue au Danemark, en 1966, car sa fille avait épousé un Danois, la presse scandinave célébra son rôle pour la transmission de la littérature scandinave en français. Ainsi peut-on lire dans le *Hafnarbladid* : "Les journalistes le citent avec beaucoup d'enthousiasme pour son érudition, son activité et son zèle à faire connaître la littérature scandinave au public francophone".⁴⁸ Alfred Jolivet avait développé une inlassable activité de conférencier notamment dans les universités et les "Alliance Française" des pays scandinaves et avait été distingué par de nombreuses déisations délivrées par les autorités scandinaves (Commandeur du Faucon d'Islande en 1949, Officier de l'ordre de Saint-Olaf en 1937, Officier de l'Etoile du nord en 1938, Commandeur de l'ordre de Vasa en 1943 et du Dannebrog en 1950. Il était aussi docteur honoris causa de l'université de Göteborg et membre de la Société royale des Lettres de Lund.



A la retraite d'Alfred Jolivet, en 1955, on fit appel pour lui succéder à la chaire de Langues et littératures scandinaves à un de ses anciens élèves (et condisciple de l'Ecole normale), Maurice Gravier (1912–1992). Il était un des plus anciens et sans doute le plus brillant des élèves de Jolivet.

Maurice Gravier avait été élevé dans un milieu de scientifiques : son père Charles (1865–1937), zoologue et grand spécialiste des vers marins et des crustacés, avait parcouru les mers du globe et était devenu professeur au Muséum, tandis que sa mère, agrégée de mathématiques, enseignait au lycée Fénelon. Après sa scolarité au lycée Henri IV, Maurice Gravier entre à l'Ecole normale supérieure à 19 ans. Dans sa promotion de 1931, il côtoie entre autres le futur président de la République Georges Pompidou. Excellent latiniste et helléniste, Maurice Gravier préfère pourtant s'orienter vers la germanistique. En 1932–33, muni d'une bourse, il séjourne en Allemagne, à Munich et à Berlin, à une période décisive. A Munich, où il donne des cours de français à l'université populaire, il est le témoin en mars 1933 de la mainmise des nazis sur la capitale bavaroise et il a rapporté ses souvenirs dans la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*. Il y raconte que le hasard lui permit de voir de près un certain Adolf Hitler :

Dans un petit restaurant [...] j'étais placé, écrit-il, à une table voisine de la sienne, et je le voyais entouré d'un cercle de vieilles dames qui l'écoutaient avec admiration. A l'autre extrémité de la table se tenait un milicien au garde-à-vous. Lui, habillé d'un modeste complet bleu marine, me fit d'abord l'effet d'un ouvrier endimanché. Mais bientôt, à sa voix chaude et troubante, à l'éclat étrange de ses yeux baignés de rêve, à ses saluts qui étaient moins des saluts que des bénédictions, je compris le prestige qu'il exerçait sur les foules et je devinai que le national-

48 Ibid.

socialisme était moins un parti qu'une secte, et Hitler, moins un tribun qu'un prophète.⁴⁹

De retour en France, Maurice Gravier est reçu troisième à l'agrégation d'allemand en 1935. Nommé d'abord professeur agrégé au lycée de Saint-Quentin (1936–1937), il devient en septembre 1937 un des deux premiers pensionnaires du tout nouvel Institut français de Stockholm (inauguré en décembre 1937). Dans une lettre (8 novembre 1937) de son directeur, Jean Nogué, on peut lire que "M. Gravier, ancien élève de M. Jolivet, lit déjà couramment le suédois et poursuit des études sur le romantisme suédois".⁵⁰ En 1938, Maurice Gravier y dispense deux heures de cours hebdomadaires le soir, une d'explications de textes et une traduction de textes suédois. Il y fait aussi régulièrement des conférences sur la vie culturelle française. M. Gravier reste à Stockholm jusqu'à l'été 1940. En effet, avec la déclaration de guerre, il a été mobilisé sur place comme adjoint de l'attaché militaire chargé du chiffre. Revenu à Paris après l'armistice, il est affecté au lycée Voltaire (1941–1942). C'est là qu'il prépare ses thèses soutenues en 1943 ; si la thèse principale était consacrée à "Luther et l'opinion publique", sa thèse complémentaire, intitulée "Tegnér et la France", montre son intérêt intact pour la littérature scandinave, acquis aux cours d'Alfred de Jolivet et cultivé pendant son séjour à Stockholm. Devenu docteur, Maurice Gravier est affecté comme chargé de cours d'allemand à la faculté de Nancy, dans la zone d'occupation dite réservée. Il y sera nommé maître de conférences en 1946 et professeur en 1948.

Au printemps 1945, Maurice Gravier a été remobilisé et participe à deux missions importantes, d'abord comme interprète du général de Larminat pour obtenir la reddition des "poches" de l'Atlantique, puis en Allemagne où il assiste Marcel Bouteron, Directeur général des Bibliothèques, qui le qualifie de "l'un des meilleurs germanistes de la Sorbonne", afin de récupérer les livres spoliés par les Allemands pendant l'occupation. Rendu ensuite à la vie civile, Maurice Gravier devient en 1946 directeur de la Maison des Etudiants suédois à la Cité universitaire (jusqu'en 1957). C'est sous son mandat qu'y fut admise la première femme comme résidente en 1951. Reconnu comme le spécialiste français de l'allemand du XVI^e siècle, il ne se désintéresse pas pour autant de la Scandinavie, encouragé par Jolivet. Commissaire de l'exposition Strindberg organisée en 1949 à la Bibliothèque nationale, il rédige alors son *Strindberg et le théâtre moderne* (1949) où il entend dresser le bilan de ce que l'Europe doit à Strindberg. A la faculté de Nancy, il ouvre un cours de langues scandinaves, où il traite de littérature suédoise et fait la lecture de la saga d'Eric le Rouge. Au début des années 1950 c'est dans ce cadre qu'il initie au suédois et au vieux islandais deux jeunes étudiants, Régis Boyer et Georges Ueberschlag, et joue ainsi un rôle décisif dans leur vocation future puisqu'ils seront plus tard titulaires de chaires de langues scandinaves respectivement

49 Maurice Gravier : "Munich et la Révolution nationale : choses vues." In : *Revue d'Allemagne et de pays de langue allemande* (n°71, septembre 1933), pp. 782–792.

50 AN : AJ 16 / 6954.



FIG. 5. *Maurice Gravier*.

à Paris et à Lille. C'est aussi à son initiative qu'est créé au lycée Buffon à Paris un enseignement du suédois.

Succédant à Alfred Jolivet en 1955 à la chaire de Langues et littératures scandinaves de la Sorbonne, Maurice Gravier devient alors à 43 ans le plus jeune professeur de cet établissement où il va occuper ce poste jusqu'en 1980. "Son influence directe sur l'évolution de notre discipline est fondamentale", souligne à juste titre Régis Boyer. Une de ses premières tâches sera de mettre l'islandais à parité avec les autres langues scandinaves enseignées : suite à un voyage à Reykjavik, où il se rend pour la première fois en 1958, il obtient l'année suivante la création d'un poste de lecteur d'islandais à la Sorbonne (1959). Ensuite, alors que jusqu'alors le nombre de scandinavistes français était resté réduit, Maurice Gravier va former, sous "son autorité souriante", une pléiade d'épîgones qui vont permettre à la discipline d'essaimer et de s'enraciner en France : on peut citer en particulier Régis Boyer, Guy Vogelweith, Georges Ueberschlag, Erica Simon, Jean-François Battail (son successeur entre 1982 et 2003), André et Lena Giret, François Simonneau, Renate Pelosse, Jocelyne Fernandez, Inger Zafiryadis, May-Britt Lehman, Birgitta Kessler ... Ses dons pédagogiques et l'étendue de sa culture sont illustrés par la diversité de ses cours. En 1964–1965, par exemple, il traite parallèlement des débuts du romantisme danois, du roman norvégien contemporain et du théâtre mystique et historique de Strindberg, tout en assurant l'explication de textes islandais anciens.

Alors que jusqu'à la fin des années 1960, l'Institut scandinave de la Sorbonne ne comptait qu'un professeur et les quatre lecteurs scandinaves, à la faveur des changements de l'après mai 68, Maurice Gravier s'entoure d'un maître-assistant (G. Vogelweith) puis d'un(e) assistant(e) (B. Lehman) et il obtient en 1971 la création d'une seconde chaire de scandinave, confiée à Régis Boyer, puis quelques années plus tard intervient la transformation du poste d'assistant en maître assistant (aujourd'hui maître de conférences) et la création d'un second poste de maître-assistant (B. Kessler). En 1967, l'Institut d'Etudes scandinaves est rattaché à la Faculté des Lettres de Paris et, après 1968, à l'UFR d'Etudes germaniques de l'université Paris IV, établi au Centre universitaire du Grand-Palais. Toutefois, pendant les années 1970, des cours de suédois sont maintenus à Paris III (Sorbonne nouvelle), d'abord à Censier puis à Asnières.

Maurice Gravier est aussi l'auteur d'une oeuvre considérable et protéiforme, en particulier sous la forme de nombreux articles (il y en a environ 90), sur les sujets les plus variés mais dominés par la littérature et le théâtre. En effet, il était d'abord reconnu comme le grand spécialiste français des deux grands dramaturges "classiques" du Nord : Ibsen et Strindberg. A ce dernier il consacra plusieurs monographies, des traductions, des préfaces et de très nombreux articles. Il s'employa également avec succès à faire jouer ces auteurs, car il avait la passion viscérale du théâtre. On peut dire que sans l'action persévérente de Maurice Gravier, Strindberg n'aurait pas connu une telle re-

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Année scolaire 1964-1965

INSTITUT D'ÉTUDES SCANDINAVES

(Salle de l'Institut: 16, rue de la Sorbonne)

LANGUE ET LITTÉRATURE DANOISES.

M. Maurice GRAVIER, Professeur :

Vendredi 16 heures. — Les débuts du romantisme danois.

M. Palle SPORE, Lecteur :

Vendredi 10 heures. — Initiation à l'étude du danois (débutants).

11 heures. — Exercices de traduction.

17 heures. — Explication de textes danois.

18 heures. — Notions de littérature danoise.

LANGUE ET LITTÉRATURE ISLANDAISES.

M. Maurice GRAVIER, Professeur :

Vendredi 15 heures. — Notions de grammaire.
Explication de textes anciens.

M. Emil EYJOLFSSON, Lecteur :

Lundi 17 heures. — Explication de textes modernes.

18 heures. — Notions de littérature islandaise.

Jeudi 15 heures. — Introduction à l'étude de l'islandais.

Vendredi 14 heures. — Explication de textes anciens.

LANGUE ET LITTÉRATURE NORVÉGIENNES.

M. Maurice GRAVIER, Professeur :

Mercredi 16 heures. — Le roman norvégien contemporain.

M. TUFTÉ, Lecteur :

Mardi 16 heures. — Initiation à l'étude du norvégien (débutants).

17 heures. — Exercices de traduction.

Mercredi 17 heures. — Explication de textes norvégiens.

18 heures. — Notions de littérature norvégienne.

LANGUE ET LITTÉRATURE SUÉDOISES.

M. Maurice GRAVIER, Professeur :

Lundi 16 heures. — Strindberg : théâtre mystique et théâtre historique.

M. Jan IVARSSON, Lecteur :

Lundi 9 heures. — Initiation à l'étude du suédois (débutants).

10 heures. — Exercices de traduction.

14 heures. — Notions de littérature suédoise.

15 heures. — Explication de textes suédois.

Heures de réception du Professeur et des Lecteurs : à la Bibliothèque Nordique, 6, rue Valette

M. GRAVIER, Lundi, de 14 h 45 à 15 h 45.

M. SPORE, Vendredi, de 16 heures à 17 heures.

M. TUFTÉ, Mercredi, de 15 heures à 16 heures.

M. Jan IVARSSON, Lundi, de 16 h 15 à 17 heures.

M. E. EYJOLFSSON, Vendredi, de 15 heures à

16 heures.

TO BE APPRECIATED

Le Recteur de l'Académie de Paris, Président du Conseil de l'Université
Membre de l'Institut,

Jean ROCHE.

Le Directeur de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines,

Marcel DURET.

FIG. 6. Année scolaire 1964-1965 au 5, rue de l'Ecole de Médecine.

nommée sur les scènes françaises depuis les années Soixante. En plus de ses travaux sur le théâtre scandinave, Maurice Gravier a laissé deux ouvrages importants sur la Scandinavie, *D'Ibsen à Sigrid Undset. Le Féminisme et l'amour dans la littérature norvégienne 1850-1950* (1968) et *Les Scandinaves. Histoire des peuples scandinaves ... des origines à la Réforme* (1984). Participant à de nombreux colloques à l'étranger, en particulier sur Strindberg, il fit beaucoup pour faire reconnaître l'existence de la scandinavistique parisienne. Maurice Gravier termina sa carrière couvert d'honneurs, reconnus aussi bien en France qu'à l'étranger : chevalier de la Légion d'Honneur, officier de l'ordre du Mérite, commandeur des Palmes académiques, grand-officier de l'ordre du Faucon (Islande), commandeur de l'Etoile polaire (Suède), officier du Dannebrog (Danemark), officier de Saint-Olaf (Norvège), docteur honoris causa de l'université de Lund ...

Cependant, outre "la faconde et l'urbanité qui (selon les mots de Régis Boyer) caractérisaient ... ce normalien d'une intelligence aiguë et d'une ouverture assez admirable", les multiples qualités de Maurice Gravier lui auront permis de mener plusieurs carrières de front puisqu'il fut aussi vice président de la Société d'Histoire du théâtre et directeur de l'ESIT, Ecole supérieure d'interprétariat et de traduction. Il transforma ce qui à l'origine n'était qu'une modeste école de langues en un établissement universitaire réputé, et son expertise en la matière était reconnue internationalement. Pourtant, pour reprendre le jugement porté par Pierre Brachin, son collègue et ami qui le connaissait depuis 1934, le grand universitaire qu'était Maurice Gravier "n'avait rien d'un mandarin engoncé dans la solennité", "c'était un joyeux compagnon, malicieux, aimant les bons mots" et qui dans mon propre souvenir faisait montre d'un sens pédagogique profond et avait toujours une anecdote, souvent savoureuse mais pleine d'enseignement, à raconter.

Jean-Marie Maillefert

Professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

BIBLIOGRAPHIE :

Sources manuscrites

- Archives nationales de France (CARAN, Paris) :*
 F17/26505 (dossier Alfred Jolivet).
 AJ 16/6032 (dossier Alfred Jolivet).
 AJ 16/ 8332 : 1 (Institut d'Etudes scandinaves).
 AJ 16/6954 (Institut français de Stockholm).

Archives du Rectorat de Paris.

20010016/5 (dossier Maurice Gravier).

20010498 carton 106 (Institut d'Etudes scandinaves).

Sources imprimées

Philippe Augarde : "Un berrichon méconnu, Alfred Jolivet 1885–1966)", *Cahiers d'archéologie et d'Histoire du Berry*, n°182 (2^e trimestre 2010), pp. 35–39.

Pierre Brachin : "Maurice Gravier". In : *Annuaire ENS*. 1993, pp. 392–394.

Christophe Charle : *Dictionnaire biographique des universitaires de la faculté des lettres de Paris au XIX^e–XX^e siècles*. (vol.2 : 1909–1939) Paris : INRP CNRS 1986.

Maurice Gravier : "Alfred Jolivet". In : *Annales de l'Université*. 1966.

Maurice Gravier : "Alfred Jolivet (1885–1966)". In : *Etudes Germaniques* (avril–juin 1966 n°2), pp. 161–164.

Maurice Gravier : "Jolivet (Alfred)". In : *Annuaire de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole normale supérieure*. 1968, pp. 41–43.

Bibliographie d'Alfred Jolivet

Jean-Marie Maillefer

- "La culture française en Norvège". In : *La Minerve française* (IV, 1^r février 1920), pp. 297–318.
- Wilhelm Heinse, sa vie, son oeuvre jusqu'en 1787*. Paris : F. Rieder (Bibliothèque d'histoire littéraire) 1922. (Thèse principale)
- Petite méthode norvégienne*. Paris 1922 (2^e éd. revue, corrigée et augmentée sous le titre *Petite méthode de norvégien*. 1950).
- "La Wintherballade de Gerhart Hauptmann et Herr Arnes penningar de Selma Lagerlöf". *Publications de la faculté des Lettres de l'université de Strasbourg* (1924 : 21). Strasbourg 1924, pp. 163–170.
- "Heinrich Heine à Paris". *Revue des cours et des conférences*. 1926.
- "Portraits d'écrivains étrangers : Hans E. Kinck". *Revue Bleue* (65^e année, n°11, 4 juin 1927), pp. 331–334.
- Le théâtre de Strindberg*. Paris (Bibliothèque de la revue des cours et conférences) 1931.
- "Le Danemark". In : Armand Megglé (éd.) : *L'Europe moderne*. Paris : Société française d'Editions 1932.
- "La Norvège". In : Armand Megglé (éd.) : *L'Europe moderne*. Paris : Société française d'Editions 1932.
- "Le rousseauisme et Strindberg". In : *Revue de Littérature comparée* (XIII octobre 1933), pp. 606 sq.
- "Paul Verrier" (nécrologie). In : *Annales de l'université de Paris* (8^e année, n°5, sept.oct. 1938), pp. 477–479.
- Compte rendu de *Danske i Paris gennem Tiderne*. In : *Revue de Littérature comparée* (n°71, juillet–sept. 1938), pp. 565–570.
- "Strindberg et Nietzsche". In : *Revue de Littérature comparée* (XIX, 1939), pp. 390 sq.
- "La Finlande". In : *Revue de Paris* (47^e année, n°5, 1er mars 1940), pp. 89–105.
- "La Norvège". In : *Revue de Paris* (47^e année, n°10, 15 mai 1940), pp. 220–236.

- "La première traduction de Holberg en français". In : *De Libris. Breve til Ejnar Munksgaard paa 50. Aarsdagen*. Copenhague 1940, pp. 195–201.
- "La vie et l'œuvre de Henrik Pontoppidan". In : *Henrik Pontoppidan : Le visiteur royal*. Paris 1961, pp. 19–75.
- Manuel de l'allemand du Moyen Âge* (avec F. Mossé). Paris: Aubier-Montaigne 1942 (rééd. 1947, 1959, 1972).
- "L'épopée germanique". In : *Esquisses allemandes* (Cahiers de l'Institut d'Etudes germaniques). Paris 1942.
- "La Norvège. Une nation". In : *La Pensée. Revue du rationalisme moderne*, Nouvelle série (n°2, janvier–mars 1945), pp. 39–48.
- "Quand le Danemark était heureux". In : *L'Âge d'Or. Etudes* (n°1). Paris 1945, pp. 31–39.
- "La politique allemande en Norvège pendant la guerre". In : *L'Université libre* (n°129, 20 novembre 1945), p. 7.
- "Wergeland". In : *Etudes germaniques* (janvier–mars 1946), pp. 58–64.
- "Xavier Marmier". In : *Samtid og saga* (1947), pp. 123–133.
- "Leconte de Lisle". *Flutt à islenzku* (22 octobre 1947). Reykjavik 1947, pp. 134–145.
- "J.P. Jacobsen et la littérature française". In : *Orbis Litterarum* (vol. V, 1947).
- "Strindberg et Jeremias Gotthelf". *Etudes germaniques* (avril–septembre 1948), pp. 305–308.
- "Balzac et Strindberg". *Revue de Littérature comparée* (XXIV 1950), pp. 293–298.
- "A propos de Johannes Jörgensen". In : *Les Amis de Saint-François* (n°76, janvier–avril 1957), pp. 6–7.
- "La vie et l'œuvre de Bjørnstjerne Bjørnson". In : *B. Bjørnson : Au delà des forces* (trad. Auguste Monnier). Paris 1960.
- Les romans de Henrik Pontoppidan : cinquante années de vie danoise*. Paris (Bibliothèque nordique, IV) 1960.
- "Petite histoire de l'attribution du Prix Nobel à Karl Gjellerup". In : *Karl Gjellerup : Minna* (trad. Pierre Barkan). Paris 1961.
- "La vie et l'œuvre de Henrik Pontoppidan". In : *H. Pontoppidan : Le Visiteur royal* (trad. Marguerite Gay et Ulla Morvan). Paris 1961.
- "Strindberg". In : *L'Avant-scène Théâtre* (n°297, 15 octobre 1963).
- "Un naturalisme cruel et violent" (à propos de la *Danse de Mort*). In : *L'Avant-scène Théâtre* (n°305, 14 février 1964).
- "Hommage à Alfred Jolivet". In : *Etudes germaniques* (1955). (contributions de Pierre Brachin, Frédéric Durand, Pierre Grappin, Maurice Gravier, Henri Plard, Georges Zinc)

TRADUCTIONS :

- Alexander Kielland : *Else* (traduit du norvégien avec une notice sur l'auteur). Paris : Leroux (Bibliothèque scandinave, 2) 1920. (thèse complémentaire)
- Hans E. Kinck : "Le jeune cheval". In : *La Vie des Peuples* (4^e année, n°37, mai 1923), pp. 70–83.

- Hans E. Kinck : *Les tentations de Niels Brosme* (précédé d'une étude sur l'auteur). Paris (Bibliothèque scandinave) 1926.
- Hans E. Kinck : "Nids vides". In : *La Revue Bleue* (65^e année, n°11, 4 juin 1927), pp. 334-337.
- Jon Arason : "Les proscons de la caverne". In : *Revue Bleue* (6 février 1937), (rééd. in : *Nouvelles du Nord* (n°4) 1995).
- Halldor Laxness : *Salka Valka*. Paris : Gallimard 1939 (2^{ème} éd. 1956).
- Wilhelm Heinse : *Ardhingello et les îles bienheureuses*. Paris : Aubier-Montaigne 1944.
- August Strindberg : *Le Fils de la Servante, Dans la chambre rouge, L'Ecrivain*, Paris : Stock (Collection scandinave) 1949.
- August Strindberg : *Le Chemin de Damas*. Lyon (Bibliothèque de la Société des études germaniques, 3) 1950. (avec M. Gravier)
- H.C. Andersen : "La vieille maison". Paris : G. Le Grix 1952.
- Johan Boyer : *Coupable*. Paris : Calmann Lévy 1953.
- August Strindberg : *Créanciers*. Paris : L'Arche (Répertoire pour un théâtre populaire, 19) 1959.
- August Strindberg : *La Danse de mort*. In : *Théâtre* (4). Paris : L'Arche 1960.
- Sigurd Hoel : *Rendez-vous avec les années oubliées*. Paris 1961.
- August Strindberg : *La Femme de sire Bengt*. In : *Théâtre complet* (t. 2). Paris : L'Arche 1982.

Bibliographie de Maurice Gravier (1912–1992)

Jean-Marie Maillefer

OUVRAGES :

- Luther et l'opinion publique.* Paris : Aubier-Editions Montaigne (Université de Paris, faculté des Lettres, Cahiers de l'Institut d'Etudes germaniques) 1942. (thèse principale)
- Tegnér [sic] et la France,* Paris : Aubier-Editions Montaigne (L'Histoire littéraire) 1943. (thèse complémentaire)
- Anthologie de l'allemand du XVI^e siècle. Textes avec introduction et glossaire.* Paris : Aubier-Editions Montaigne 1949.
- Strindberg et le théâtre moderne. I. L'Allemagne.* Bibliothèque de la Société des Etudes germaniques 1949 (185 p.).
- "Le seizième siècle et l'âge baroque". In : *Histoire de la littérature allemande* (sous la direction de Fernand Mossé, avec Pierre Grappin, Henri Plard et Claude David). Paris 1959.

- Catalogue de l'exposition Ibsen à la Bibliothèque nationale pour le cinquantenaire de sa mort, par André Veinstein et Maurice Gravier (29 novembre–31 décembre 1956). Paris 1956.
- Strindberg, père du théâtre moderne.* Institut suédois 1962 (64 p.).
- August Strindberg : *Théâtre cruel et théâtre mystique.* Préface et présentation par Maurice Gravier. Paris : NRF-Gallimard (collection Pratique du théâtre) 1964, pp. 7–32.
- D'Ibsen à Sigrid Undset. Le Féminisme et l'amour dans la littérature norvégienne 1850–1950.* Paris : Minard, Lettres modernes 1968.
- Ibsen.* Paris : Seghers (Théâtre de tous les temps) 1973 (194 p.).
- Manuel pratique de la langue suédoise* (en collaboration avec Sven Nord). Paris : Ed. Klincksieck (Les Langues du nord) 1974.
- Les Scandinaves. Histoire des peuples scandinaves. Epanouissement de leur ci-*

vilisation des origines à la Réforme.
Paris : Lidis, Brepols 1984.

ARTICLES ET CONTRIBUTIONS
À DES OUVRAGES COLLECTIFS :

"Munich et la révolution nationale : choses vues". In : *Revue d'Allemagne et de pays de langue allemande* (n°71, septembre 1933), pp. 782–792.

"L'enseignement des langues vivantes en Suède". In : *Les Langues modernes* (APLV, n°3, 1938).

"La dramaturgie de Strindberg". In : *Les Langues modernes* (APLV, n°2, 1947).

"Strindberg et le théâtre naturaliste allemand". In : *Etudes germaniques* (1947), pp. 201–211 & pp. 334–348.

"Hommage à Tegnér". In : *Etudes germaniques* (1947), pp. 349–355.

"Strindberg et le théâtre naturaliste allemand II : le problème du mariage". In : *Etudes germaniques* (janvier–mars 1948), pp. 25–36.

"Strindberg et le théâtre naturaliste allemand III : la femme vampire". In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1948), pp. 383–396.

"Strindberg et Wedekind". In : *Etudes germaniques* (avril–septembre 1948). (Hommage à Ernest Tonnellat), pp. 309–318.

"Strindberg et le théâtre naturaliste allemand IV : le meurtre psychique". In : *Etudes germaniques* (janvier–mars 1949), pp. 13–26.

"Le centenaire de Strindberg". In : *Etudes germaniques* (janvier–mars 1949), pp. 56–57.

"Autour du centenaire de Strindberg". In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1949), pp. 414–416.

"Strindberg et le théâtre français contemporain". In : *Les Langues modernes* (APLV, n°5, 1949).

"Balzac au Danemark". In : *Balzac dans le monde, Revue de Littérature comparée* (24e année, avril–juin 1950), pp. 250–258.

"Les littératures scandinaves en 1850". In : *Les Langues modernes* (APLV, n°6, 1950), pp. 404–413.

"La <simplicité> de Simplicissimus". In : *Etudes germaniques* (juillet–décembre 1951), pp. 163–168.

"Strindberg traduit par lui-même". In : *Mélanges de philologie romane offerts à M. Karl Michaëlsson*. Göteborg 1952.

"Strindberg et Kafka". In : *Etudes germaniques* (avril–septembre 1953), pp. 118–140.

"Lettres de Strindberg à son traducteur français (à propos de "Créanciers" et "Père")". In : *Revue d'Histoire du Théâtre* (1954), pp. 131–145.

"Georg Büchner et Alfred de Musset". In : *Orbis litterarum* (bd 9, 1954), pp. 29–44.

"Pär Lagerkvist et la conversion de Barabbas". In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1955) (Hommage à Alfred Jolivet), pp. 215–228.

"Herman Bang et Guy de Maupassant". In : *Etudes germaniques* (janvier–mars 1956).

"Une tragédie allemande à Moscou : la comédie d'Artaxerxes du Pasteur

- Gregorii". In : *Etudes germaniques* (avril–juin 1956).
- "Le fer dans la littérature suédoise classique". In : *Annales de l'Est* (1956). (Actes du colloque international : le fer à travers les âges), pp. 187–197.
- "Mises en scène récentes de Peer Gynt". In : *La mise en scène des œuvres du passé*. Paris : CNRS (1957), pp. 33–39.
- "Skandinaviske forfattere i eksil". In : *Edda* (årg. 44, bd 57, 1958), pp. 301–316.
- "Strindberg et le théâtre danois". In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1958), pp. 208–228.
- "Littérature islandaise". In : *Clartés*. Paris 1958. (18 p.)
- "Les héros du drame expressionniste". In : *Le théâtre moderne. Hommes et tendances* (Entretiens d'Arras, 1957). Paris : CNRS 1958, pp. 117–130.
- "Le théâtre naturaliste de Strindberg : réalité et poésie". In : *Réalisme et poésie au théâtre* (Entretiens d'Arras, 1958). Paris : CNRS 1958, pp. 99–117.
- "Théâtre d'idées et réalité : les avatars du raisonnable". In : *Réalisme et poésie au théâtre* (Entretiens d'Arras, 1958). Paris : CNRS 1958, pp. 119–130.
- "Le théâtre des Jésuites et la tragédie du salut et de la conversion". In : *Le théâtre tragique*. Paris : CNRS 1959.
- "Vaudeville français et vaudeville scandinave". In : *Revue d'Histoire du théâtre* (1959 : 4), pp. 301–314.
- "Un puriste suédois : Victor Rydberg". In : *Mélanges de linguistique et de philosophie Fernand Mossé*. Paris : Didier 1959, pp. 185–196.
- "La civilisation scandinave. Aperçu linguistique". In : *Les Pays nordiques*. Paris : Hachette (Les Guides bleus) 1960.
- "Ingmar Bergman et le théâtre suédois". In : *Etudes cinématographiques* (n° 4, 1960), pp. 372–382.
- "Nils Petersen, poète de la nuit et de la mort". In : *Festgabe für L.L. Hammerich aus Anlass seines siebzigsten Geburtstags*. Copenhague : Naturmetodens sproginstitut 1962, pp. 81–91.
- "Strindberg et les dramaturges français". In : *Théâtre dans le monde* (vol. XI, 1962), p. 45. (consultable sur <http://www.bellone.be>)
- "Le tragique dans les drames modernes d'Ibsen et de Strindberg". In : *Le théâtre tragique*. Paris : CNRS 1962, pp. 383–391.
- "Le thème de l'angoisse dans le théâtre suédois d'aujourd'hui". In : *Le théâtre tragique*. Paris : CNRS 1962, pp. 393–407.
- "Karl Oskar ou la naissance d'un nouveau patriotisme". In : *Etudes germaniques* (avril–juin 1965), pp. 259–268.
- "Publications récentes sur la littérature norroise". In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1965). (Notes et discussions).
- "Théâtre scandinave". In : *Histoire du spectacle*. Paris : Gallimard (La Pléiade) 1965.
- "Camilla Collett et la France". In :

- Scandinavica (vol. 4 n°1, mai 1965), pp. 38–53.
- ”Alfred Jolivet (1885–1966)”. In : *Etudes germaniques* (avril–juin 1966).
- ”Le théâtre suédois depuis 1950”. In : *Cahiers Renaud-Barrault* (n°55, mai 1966), pp. 66–77.
- ”La tragédie silésienne au XVII^e siècle (Gryphius-Lohenstein”. In : *Actes des journées internationales du baroque*. Montauban 1966.
- ”Publications récentes concernant les langues, littératures et civilisations de la Scandinavie ancienne et médiévale”. In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1967), pp. 462–468.
- ”Ouvrages récents concernant les langues scandinaves modernes”. In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1967), pp. 468–472.
- ”En hommage à Henrik Ibsen et Nordahl Grieg”. In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1967). (Notes et discussions), pp. 472–475.
- ”Publications récentes concernant la vie et l’œuvre de Strindberg”. In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1967). (Notes et discussions), pp. 477–482.
- ”Deux études récentes concernant le théâtre d’Ibsen”. In : *Etudes germaniques*, juillet–septembre 1967. (Notes et discussions), pp. 475–78.
- ”Le théâtre suédois depuis 1945”. In : *Le théâtre moderne II. Depuis la seconde guerre mondiale*. Ed. du CNRS 1967, pp. 235–246.
- ”Herman Bang et la peinture”. In : *Proceedings of the Sixth International Study Conference on Scandinavian Literature, Uppsala 12/08–16/08 1966*. Uppsala 1967, pp. 9–29.
- ”Réflexions sur le néo-réalisme du théâtre danois contemporain”. In : *Orbis litterarum* (bd. 22 1967), pp. 309–318.
- ”Strindberg auf der Bühne unserer Zeit”. In : *Maske und Kothurn* (Institut für Theaterwissenschaft an der Universität Wien). Wien 1968.
- ”L’idée de neutralité et le théâtre scandinave 1930–1940”. In : *Problems of International Literary Understanding, Nobel symposium* (6). Stockholm 1968, pp. 67–82.
- ”Die Einfalt des Simplicissimus”. In : *Pikarische Welt*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1969.
- ”Jean-Victor Pellerin, interprète des poètes suédois contemporains”. In : *Points et contrepoints* (n° 92, décembre 1969), pp. 60–71.
- ”Publications récentes concernant les langues scandinaves”. In : *Etudes germaniques* (1969), pp. 464–467.
- ”Ouvrages récents concernant la littérature danoise”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1969). (Notes et discussions), pp. 467–474.
- ”Etudes strindberggiennes”. In : *Etudes germaniques* (juillet–septembre 1969), pp. 481–485.
- ”La Danse de Mort dans la vie et l’œuvre de Strindberg”. In : *Bref* (n° 129, janvier 1970). Paris : TNP, pp. 18–27.
- ”Etudes récentes concernant l’œuvre de Henrik Ibsen”. In : *Etudes germaniques*

- niques (octobre–décembre 1971). (Notes et discussions).
- ”Ouvrages récents concernant la littérature danoise”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1971). (Notes et discussions).
- ”Etudes strindbergiennes”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1971). (Notes et discussions).
- ”Le drame d’Ibsen et la ballade magique”. In : *Ibsenårbok* (1971), pp. 140–159.
- ”L’expressionnisme dramatique en France entre les deux guerres”. In : *L’expressionnisme dans le théâtre européen* (colloque de Strasbourg, nov–déc. 1968). Paris : CNRS 1971, pp. 287–298.
- ”Pour une sociologie du roman”. In : *Den moderne roman og romanforskning i Norden*. Oslo : Universitetforlaget 1971.
- ”Konungen” ou le drame de l’engagement”. In : *Scandinavica* (1971), pp. 19–34.
- ”Amour, féminisme et littérature en Norvège”. In : *Revue Terre d’Europe* (juin 1972), pp. 45–50.
- ”Mille ans d’art national et populaire en Norvège”. In : *Total Information* (n° 49, 1972), pp. 29–41.
- ”L’ordre des éléments dans la proposition indépendante ou principale en suédois”. In : *Hommage à Maurice Marache* (Publications de la Faculté de Nice, n° 11, 1972), pp. 65–78.
- ”Harriet Bosse et le théâtre mystique”. In : *Strindberg. Obliques* (1972), pp. 20–21.
- ”Etudes strindbergiennes”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1973). (Notes et discussions), pp. 467–475. [avec ”Quatre lettres inédites d’August Strindberg”].
- ”Molière et Holberg”, Paris, 1973 (20 p.).
- ”La littérature engagée des années 80 en Norvège. Message universel et couleur scandinave”, *Etudes françaises*, vol. 10 : 4, nov. 1974, 375–395, Presses universitaires de Montréal (consultable sur erudit.org).
- ”La traduction des textes dramatiques”. In : *Etudes de linguistique appliquée* (1974), pp. 39–49.
- ”Le Mouvement d’Oxford et les littératures scandinaves”. In : *Ideas and Literature since the First World War*. Reykjavik University of Iceland, 1975.
- ”Pierre Halleux (1921–1972)”. In : *Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Age, Actes du colloque de Liège* (avril 1972). Paris : Les Belles Lettres 1975, pp. 5–7.
- ”Introduction générale”. In : *Les relations littéraires franco-scandinaves au Moyen Age, Actes du colloque de Liège* (avril 1972). Paris : Les Belles Lettres 1975, pp. 17–24.
- ”Etudes strindbergiennes”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1975). (Notes et discussions).
- ”Ouvrages récents sur la littérature danoise”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1975). (Notes et discussions), pp. 301–310.
- ”Deux clés pour le Danemark”. In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1976). (Notes et discussions).

- "Etudes ibsénienes". In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1977). (Notes et discussions).
- "Etudes strindbergiennes". In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1977). (Notes et discussions).
- "Ibsens Drama und die Zauberballade". In : *Henrik Ibsen*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1977, pp. 352–373. (Reprise de l'article paru en français en 1971).
- "Etudes ibseniennes". In : *Etudes germaniques* (1977), pp. 403–406.
- "Etudes strindbergiennes". In : *Etudes germaniques* (1977), pp. 407–410.
- "Pédagogie de la traduction". In : *Theory and Practice of Translation*. (Nobel Symposium 1976). 1978.
- "Strindberg écrivain français". In : *Revue d'Histoire du Théâtre* (juillet–septembre 1978, 3). (Actes du colloque Strindberg à Paris, octobre 1975), pp. 243–265.
- "Motivation et conséquences de l'exil des écrivains scandinaves dans la seconde moitié du XIX^e siècle" ("Orsaker och följder av skandinaviska författares exil under senare hälften av 1800-talet"). In : *Det moderna Skandinaviens framväxt (Acta universitatis upsalensis* 10, 1978). (Actes du Symposium des 500 ans de l'Université d'Uppsala), pp. 115–126.
- "La conversion de Rebekka." In : *Contemporary approaches to Ibsen* (vol. IV). (*Ibsenårboken* 1978). Oslo 1978, pp. 120–137.
- "De Strindberg à P.O. Enquist". In : *L'Avant-Scène Théâtre* (633, 1978), p. 26.
- "Remarques sur le Don Ranudo de Ludvig Holberg". In : *Annali. Studi Nordici* (XXII). Instituto universitario di Napoli 1979. (11 p.).
- "L'image de l'Allemagne et de l'Autriche dans les récits autobiographiques de Strindberg". In : *Beiträge zur nordischen Philologie* (Bd 8, Basel-Stuttgart, 1979), pp. 95–115.
- "Comment étudier le dialogue de Strindberg ?". In : *Strindberg Dramen in Lichte neuerer Methodendiskussionen*. (Beiträge zum IV. internationalen Strindberg-Symposium in Zürich 1979). Basel 1981. (27 p.).
- "Introduction". In : August Strindberg : *Théâtre complet* (t.1). Paris : L'Arche 1982, pp. 7–54.
- "Strindberg auteur comique". In : *Worüber lacht das Publikum in Theater ?*. (Festschrift zum 90. Geburtstag von Heinz Kindermann). Wien 1984, pp. 131–138.
- "Etudes ibsénienes". In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1985). (Notes et discussions), pp. 496–499.
- "Etudes strindbergiennes". In : *Etudes germaniques* (octobre–décembre 1985). (Notes et discussions), pp. 491–495.
- "Tulkr-tulka. Interprètes et interprétation au temps des sagas". In : *Beiträge zur nordischen Philologie* (15). (Festschrift Oskar Bandle). 1985, pp. 159–166.

- "Heurs et malheurs d'un romancier théâtromane à Paris, Herman Bang (1894-1895)". In : *Collège universitaire fontenaisien, Mémoires du collège* (n° 1, janvier-mars 1986), pp. 21-30.
- "Fortune de Strindberg sur les scènes de France". In : *Théâtre/ Public* (n° 73, jan-fév. 1987), pp. 79-81.
- "Une étrange cour martiale". In : *Europe. Revue littéraire mensuelle* (n° 695, mars 1987) (Littérature de Norvège), pp. 96-105.
- "Strindberg et Maeterlinck". In : *Revue d'Histoire du Théâtre* (janvier-mars 1988 :1), pp. 71-100.
- "Comment se préparait une expédition viking ?". In : *Comité de documentation historique de la Marine. Vincennes* : Service historique de la Marine 1989. (Communication du 17 novembre 1986)
- "Les Vikings ont-ils découvert le nouveau continent ?". In : *Comité de documentation historique de la Marine. Vincennes* : Service historique de la Marine 1989. (Communications 1986-87 et 1987-88)
- "Scandinavie et langues scandinaves". In : *Recueil d'études en hommage à Lucien Musset*. Caen 1990.
- "Du nouveau sur Strindberg ?". In : *Etudes germaniques* (octobre-décembre 1991), pp. 411-427.
- "Le théâtre en Scandinavie, le théâtre scandinave en France et une vingtaine d'articles sur le théâtre et les auteurs scandinaves". In : Michel Corvin (éd.) : *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*. Paris 1991.
- "Les drames oniriques (Drömspel) de Strindberg et leur représentation en France". In : *Strindberg et la France. Douze essais édités par Gunnar Engwall* (colloque à l'Institut français de Stockholm en 1991). Stockholm : Acta universitatis stockholmiensis (Romanica Stockholmiensia, 15) 1994, pp. 71-82.
- TRADUCTIONS :**
- Luther. A la noblesse chrétienne de la nation allemande. La liberté du chrétien* (Introduction, traductions et notes). Paris : Aubier-Editions Montaigne 1944 (Collection bilingue des classiques allemands).
- La saga d'Eric le Rouge*. In : *Le Récit des Groenlandais* (Texte islandais avec introduction, traduction, notes et glossaire). Paris : Aubier-Montaigne 1955 (réed. 1981, Gallimard, Folio junior Légendes).
- August Strindberg : *Camarades* (Texte français de Maurice Gravier et Georges Rollin). In : *Théâtre complet* (T. II). Paris : L'Arche 1982.
- August Strindberg : *Le Chemin de Damas* (Texte français d'Alfred Jolivet et Maurice Gravier). In : *Théâtre complet* (T. III). Paris : L'Arche 1983 (1^{ère} éd. 1950, Bibliothèque de la Société des études germaniques).
- Hans Christian Andersen : *Les habits neufs de l'empereur et autres contes* (Introduction, bibliographie et

chronologie). Paris : GF
Flammarion 1989.

Henrik Ibsen : *Rosmersholm*. Paris :
Editions du Porte-Glaive 1994.
(Traduction J. Bollery et M.
Gravier)

Sandro Key-Åberg: *Sacrée famille*.
(Traduction M. Gravier et J.
Robnard)

Pär Lagerkvist : *Le Roi, pièce en trois actes*.
s. l., s.d.

Les études scandinaves à la Sorbonne : un bilan

Régis Boyer

En premier lieu, j'aimerais féliciter May-Brigitte Lehman et Jean-Marie Maillefer d'avoir eu l'idée de ce colloque et d'avoir présidé à son organisation. Ce n'est pas une mince affaire, comme vous le savez, que de mener à bien pareille entreprise et je me réjouis de cette réalisation. Elle leur fait honneur et elle témoigne de la vitalité de nos études. Un simple examen du programme de nos rencontres et aussi de la liste de tous les collègues et amis qui ont bien voulu y figurer activement suffit à prouver que nos efforts, depuis plusieurs décennies en tout cas, vont bien dans le double sens que j'ai entendu donner à nos études : étudier, vulgariser, développer notre savoir, certes, mais aussi démythifier, démystifier puisque telle est la difficulté que ne manquent pas de rencontrer nos ardeurs ! J'ose avancer que quiconque entend, aujourd'hui, savoir ce qu'est la Scandinavie, ce que sont les études scandinaves, en quoi consistent les acquis, vers où tendent les recherches, dispose de tous les moyens nécessaires pour s'édifier sur ces points. Le bilan que l'on me demande d'établir n'est pas un dérisoire satisfecit car il reste tant à faire, mais ce que j'appellerai une pause d'étape, la voie ayant été, il me semble, correctement tracée.

Et comme il m'a, donc, été demandé de dresser ce bilan, je vous prie d'excuser la petite mise en scène personnelle à laquelle force va m'être de me livrer rapidement. Puisque la chance a voulu que je mette en place ces études et ces enseignements tels qu'ils existent à l'heure actuelle.

Je dirai pourtant qu'initialement, rien ne me prédisposait à m'engager dans cette voie. Les études supérieures que j'avais faites, à l'Université de Nancy, concernant la philosophie, puis l'anglais, enfin et surtout le français. Mais voilà comment intervient le hasard dans une destinée, tout à fait selon une optique que les *sagnamenn* ou auteurs de sagas islandaises ne désavoueraient pas ; il me manquait, selon le système des études supérieures qui sévissait à l'époque – donc dans les années 1950 – un "certificat". Et

voilà qu'un jeune professeur, spécialiste de l'allemand du XVI^e siècle mais ayant passé quelque temps pendant la dernière guerre à Stockholm et ayant saisi cette occasion pour s'initier à la culture et à la littérature suédoises, proposait un "certificat libre" de scandinave. Je le passai donc d'enthousiasme et obtins la mention Très Bien – ainsi, d'ailleurs, qu'un camarade qui s'appelait Georges Ueberchlag ! Maurice Gravier, qui fut en cette occurrence mon maître et auquel je succèderais à Paris un jour, était un homme extrêmement sympathique, ouvert, fin et discret, conteur de premier ordre et doté d'un sens de l'humour qui demeure, pour moi, la qualité la plus éminente que puisse posséder un être humain – au demeurant, sa fille, qui nous fait l'honneur de venir nous parler de lui, vous éclairera davantage sur sa personne. Or, à Nancy où je reviens, il parlait de Selma Lagerlöf, de Strindberg bien entendu puisque le théâtre sera sa passion durable (au point qu'un jour, il sera directeur de la Société d'Histoire du Théâtre), et aussi des sagas. Il aimait le peu banal, ce qui sortait des sentiers battus en matière universitaire, il connaissait bien aussi A. Jolivet qui l'avait remarqué et qui allait lui confier le "poste" de scandinave, dans la mesure où celui-ci se présentait alors, ainsi que J.M. Maillefer vous le dit. Les temps n'étaient pas à la pleine floraison des études scandinaves ; certes, elles existaient, mais à l'état embryonnaire, dirai-je, elles se réduisaient à quelques orientations qui venaient en complément d'autres études, plus substantielles, elles, notamment en matière de langues vivantes, mais Maurice Gravier les étoffa peu à peu et fit venir des lecteurs, chose dont il sera toujours fier, tandis qu'il encourageait les sujets dont il était le plus content à faire une thèse de doctorat. Ce fut le cas, notamment, de Georges Ueberschlag et de votre serviteur, entre autres. J'avais, dans l'intervalle, décidé de consacrer ma carrière à ce type d'études, j'étais parti pour l'Islande puis pour la Suède : je devais y passer une dizaine d'années pour finir par soutenir ma thèse dite d'Etat (sur deux sujets, l'un de vieil islandais, l'autre ressortissant à la littérature comparée) en 1970. Je tiens à préciser ici que ce qui m'intéressait premièrement, ce n'étaient pas tellement les langues proprement dites, non plus que la linguistique stricto sensu, mais ce que l'on appelait alors la civilisation à laquelle j'ajouterais la littérature qui a toujours été et reste ma passion majeure. Je veux dire que parler très couramment danois, norvégien, islandais ou suédois ne faisait pas partie de mes ambitions – ma jeunesse avait été marquée par la nécessité d'acquérir trop de langues vivantes, certains de mes ancêtres directs ayant été les meilleurs slavisants que nous ayons en France, et j'estimais que ma place n'était pas de faire concurrence aux écoles Berlitz. Or, à la chaire de scandinave à laquelle songeait Maurice Gravier, il manquait un "civilisationniste", pour jargonner à la mode de ce temps-là. Je correspondais tout à fait à cette définition, et voilà comme on écrit l'histoire ! Je fus donc nommé à la Sorbonne, Paris-IV précisément, en octobre 1970.

Je garde de ce temps-là un souvenir inoubliable, sur lequel je me suis déjà exprimé dans *Au nom du Viking* (Belles Lettres, 2002). Jusque là, j'étais dans la *Sturlunga saga* et

le mythe viking. Et je découvrais maintenant, la demande étant telle, qu'il allait falloir que je vulgarise un immense domaine couvrant les langues, les littératures et la civilisation scandinave (donc histoire, religion, sociologie, politique, étude du mental, realia, etc) – et aussi, il faut bien le dire, que c'étaient là des territoires à peu près inexplorés en France, à de brillantes exceptions près. Je me rappelle avoir connu alors une sorte d'ivresse mentale, les perspectives qui s'ouvraient devant moi étant bien différentes de celles qui préoccupent d'ordinaire un honnête universitaire. J'ai toujours été habité de la passion d'enseigner : je disposais là d'un domaine presque vierge, où à peu près tout était à faire, où, surtout, il n'y avait pas à s'encombrer d'investigations absconses et de ce que pensait le très cher collègue de rigueur. Je voyais bien que j'allais agir ailleurs et autrement. L'enthousiasme que cela m'inspira ne saurait être diminué. J'ose dire que quarante ans après, il est demeuré intact.

D'autant que je découvrais en même temps le trésor sans égal qu'était, qu'est toujours, la bibliothèque Nordique, c'est-à-dire l'annexe scandinave de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Nous savons tous qu'en dehors de la Scandinavie même, bien entendu, il n'existe pas au monde une bibliothèque comparable. Ce qui revient à dire que l'étudiant éventuel disposait là d'un outil de travail sans égal, servi, de plus, par un personnel dont l'éloge n'est plus à faire. Lieu de calme et d'études incomparables, situé en plein cœur de Paris, bibliothécaires tellement serviables qu'ils finissaient par devenir nos amis, nous tous qui avons fait de bonnes études de scandinave, lui devons tout.

Mais, pour en finir avec ma petite personne, je découvrais tout soudain que nous manquions terriblement de textes (je ne parle pas d'études, cela viendrait peu à peu) en traduction, accessibles, réellement divulgués et non adaptés, non refaits sur des originaux allemands ou anglais, le manque était saisissant. Et d'instinct, je résolus de mener de front une double activité : écrire des ouvrages théoriques sur tous les sujets dont la connaissance faisait défaut, cela faisait partie de mes devoirs, bien entendu, et d'autre part, sinon surtout, proposer des textes, des textes en traduction fidèle, non mis au goût du jour, non arrangés selon l'humeur de la dernière secrétaire de rédaction à la mode, non "francisés". Dans la foulée, je me trouvai presque involontairement devenir une manière de pionnier, proposant au lecteur éclairé des textes islandais (en masse, ma passion la plus profonde a toujours été là), comme Laxness, les poètes dits atomiques, Thor Vilhjalmsson dont je n'ai jamais compris qu'il n'ait pas obtenu le Prix Nobel ; danois avec les absurdistes, Andersen revisité, Karen Blixen mal connue ; norvégien en refaisant presque tout Knut Hamsun et en divulguant Vesaas, Nedreaas, Obstfelder, Claes Gill ; et suédois avec Lagerkvist, Almqvist que j'aurai fait connaître, Södergran, un peu de Strindberg, un peu de Lagerlöf, beaucoup de Swedenborg – au total une bibliographie de quelque 750 entrées qui demeure ma plus vive fierté. Et je parvins de la sorte à susciter une foule de vocations similaires, si bien qu'à l'heure actuelle, il existe en France un nombre éloquent de traducteurs-présentateurs (puisque, là aussi,

j'ai lancé un mouvement qui propose des traductions tout en présentant avec quelque détail l'auteur) à la fois chevronnés et compétents, je ne donnerai pas de noms car vous les connaissez tous dans la mesure où vous n'en faites pas personnellement partie, mais ç'aura été un bonheur pour moi que de voir se développer ce mouvement.

Revenons à l'aspect purement universitaire du sujet : je décidai, très lucidement, de mettre progressivement en place tout le système qui existe toujours – c'est-à-dire, pour jargonner de nouveau, de créer un cursus complet d'études scandinaves. Je redis que, jusqu'alors, ces études n'avaient qu'un statut de "mineures", elles n'existaient pas en soi, intégralement, elles ne pouvaient que venir en complément d'une autre discipline, dite majeure. Il était nécessaire, par conséquent, de créer un DEUG (pardonnez-moi de conserver la terminologie en usage en ce temps-là) en deux ans, puis une licence en un an, puis une maîtrise en un an couronnée par la rédaction d'un mémoire, les doctorats existant déjà, comme je l'ai noté plus haut. Il fallait, pour ce faire, forger de nouvelles UV (unités de valeur) qui couvraient aussi bien la langue que la littérature et la civilisation. Conjuguées, elles permettaient l'accès à la licence et à la maîtrise, mais j'avais veillé, d'entrée de jeu, qu'elles existent en soi et qu'elles puissent venir en renfort de toute autre discipline – on pouvait donc faire des études d'allemand ou d'histoire ou de littérature comparée, etc., selon le même principe, en les enrichissant d'UV dites mineures de scandinave. Cette idée aura été féconde : un certain nombre d'étudiants seront venus de la sorte au scandinave de manière non pas fantaisiste, mais utilitaire, dirai-je, et le calcul que j'avais fait, selon lequel de vraies vocations pourraient se révéler de cette façon, s'avéra parfois fondé. Au bout de très peu d'années, en conséquence, nous disposions d'un cursus encore incomplet, assurément, mais susceptible d'enrichissements et modulable à souhait. Avec deux "originalités" difficilement justifiables sur le plan de la logistique, mais importantes d'un point de vue publicitaire, dirai-je.

La première fut le cours dit public, portant en principe sur la civilisation, qui se tenait à l'amphithéâtre Guizot, à la Sorbonne, le lundi de 11 à 13 heures. Il venait à point nommé, une sorte de mode ou de vogue s'étant emparée de notre intelligentsia : les auditeurs qui remplissaient généreusement Guizot n'étaient pas nécessairement des scandinavistes stricto sensu, tant s'en faut, ils étaient attirés par cette manière de mode, leur étude pouvait être récompensée d'une UV propre dont j'ai dit l'utilisation éventuelle. Aujourd'hui encore, j'ai le sentiment que c'est par le biais de ce cours public que nous avons pu mettre en train ce qui sera un cursus complet de scandinave. Du reste, un assez vaste mouvement de curiosité devait suivre, les journalistes, les gens de la radio et de la télévision, dont je reparlerai ici se montraient curieux. C'est de la sorte que nous avons fait notre "percée" pour parler comme G. Brande !

La deuxième originalité fut ce cours d'islandais ancien qui eut lieu régulièrement le vendredi après-midi et pour lequel nous avons eu la chance extrême de bénéficier du concours plus qu'éclairé d'Einar Már Jónsson. Il s'agissait d'une véritable initia-

tion pour laquelle nous enseignions le vieil islandais, bien entendu, mais faisions aussi de solides ouvertures sur les lettres et la culture du Nord ancien. Cela faisait partie de mes théories chères : on ne saurait s'intéresser au Nord dans son ensemble si l'on n'est pas au courant de la nature de ses antiquités. Ce point de vue est toujours le mien et je pourrais prodiguer les exemples qui viendraient à l'appui. Comment expliquez-vous l'incroyable fortune des genres en prose dans le Nord si vous oubliez les sagas ? De quelle façon justifiez-vous le comportement du Scandinave "continental" moyen vis-à-vis de la loi si vous ne tenez pas compte de ces nombreux codes qui ont vu le jour dès les origines en Islande ? D'où vient le remarquable sens de sa famille que tout Scandinave professe si l'on ne tient pas compte du *Landnámabók* islandais dans ses huit versions ? Il se trouve que je suis en train de travailler sur S. Kierkegaard : il est remarquable de constater à quel point ce théologien luthérien danois qui aura révolutionné la religion et la pensée modernes est intimement nourri des antiquités du Nord.

Mais ne nous égarons pas ! J'en étais à l'évocation de la mise en place progressive du scandinave à la Sorbonne. Matériellement, on le devine, cela ne se fit pas sans heurts. Nous dûmes passer convention avec Paris-III, selon une mode qui régnait à ce moment-là, et donc nous rendre au centre Censier (qui sortait à peine du syndrome soixante-huitard et où, c'est le moins que je puisse dire, il n'était pas tellement commode de travailler) ou au centre, qui en dépendait, d'Asnières. Nous ne sommes jamais parvenus à nous fixer à la Sorbonne même (en dehors du cours public mentionné plus haut), nous avons fini par nous établir à demeure au Grand-Palais, dans des conditions à la fois invraisemblables (je me rappelle la stupéfaction de collègues suédois auxquels je faisais visiter nos lieux d'enseignement et le bureau que nous partagions à dix-neuf !) et difficiles. Nous allions y rester jusqu'en 1998 ! Mais nous y étions contents, ce bâtiment est tout près du plus important commissariat de police de Paris, nous nous trouvions, du coup, à l'abri des frasques estudiantines qui faisaient rage dans le Quartier Latin !

Et nous étions sur rails ... Très vite, ma volonté de créer un cursus complet et donc un institut d'études scandinaves prit corps, progressivement bien entendu. Je me dois de souligner en passant la bonne volonté remarquable dont nous avons, d'emblée, joui de la part des présidents successifs de Paris-IV : je me plais à rendre hommage, ici, à des collègues comme MM. Bompaire, Poussou, Pitte et Molinier, notamment, tant cet objectif que je m'étais assigné et de faire connaître les réalités scandinaves et de leur donner des assises stables venait, certainement, combler une attente. Je ne dis pas qu'une part de curiosité pour tant d'exotisme n'ait pas présidé à cette attention, mais leur bienveillance – qui dure toujours – ne fait pas de doute et nous a été d'un grand réconfort. Je précise aussi que l'organe des études que nous promouvions, la revue, de qualité reconnue, des *Etudes Germaniques*, nous offrit un support non négligeable en nous réservant des entrées régulières dans ses pages : leurs directeurs successifs, Claude

David puis Jean-Marie Valentin n'ont jamais manqué de nous soutenir. Et ces mouvements de sympathie active entérinée par des réalisations pédagogiques incontestables furent la cause que nous pûmes être présents dans des organismes nationaux décisifs pour l'avenir de nos études : le Conseil National des Universités et son successeur le CSCU. C'était nous mettre le pied à l'étrier pour procéder à la nomination ou à la promotion de nos collègues et j'ai la satisfaction d'y avoir siégé pendant vingt-et-un ans.

Je brûlais d'instituer un système complet d'études scandinaves, donc d'institutionnaliser les efforts que j'avais systématiquement déployés. Mais là, je rencontrais l'hésitation inattendue de ... Maurice Gravier : il ne voulait pas que la chose fût mise au point ("vous attendrez que je sois en retraite"). Parallèle étonnant avec son ami et homologue, pour le néerlandais, Pierre Brachin : il faudra attendre Madame J. Stouten pour que cette discipline obtienne, elle aussi, ses lettres de noblesse. J'attendis donc que mon vieux maître prît sa retraite, en 1980 – et aussitôt, je mis tout l'appareil en route. Je le fis remplacer par Jean-François Battail que je fis venir d'Uppsala à dessein. Dès lors, nous disposions d'une chaire complète : deux professeurs, et, par la suite et progressivement, des maîtres de conférences (qui étaient d'abord des assistants ou maîtres-assistants, toujours selon la terminologie en vigueur de ce temps-là). Et je ne saurais oublier les lecteurs. J'avais décidé, une bonne fois pour toutes, de mettre l'accent sur la qualité de ces collaborateurs-là, j'y ai veillé attentivement et je me dois de leur rendre hommage : une des raisons majeures de la qualité des études scandinaves à la Sorbonne tient à eux. Non seulement ils étaient parfaitement qualifiés (ils parlaient à merveille le français), non seulement c'étaient en général d'excellents spécialistes, mais de plus, leurs qualités pédagogiques et humaines, dirai-je, à la fois attiraient les étudiants et les renforçaient dans leur décision de se spécialiser. Au demeurant, il suffit de voir ce qu'ils seront devenus par la suite : j'y compte des ministres, des présidents d'académies, des professeurs d'université ou écoles d'adultes, de hauts fonctionnaires, etc.

Ainsi, je mis progressivement en place le cursus des études scandinaves, bien aidé, me dois-je de dire en passant, par May-Britt Lehman qui aura été une collaboratrice attentive et d'une rare efficacité. Soient :

- 1) une filière normale, si je peux dire, selon la progression que j'ai mentionnée plus haut : quatre ans pour obtenir le DEUG (pour lequel il fallait une des quatre langues scandinaves principales, évidemment, avec UV de littérature portant majoritairement sur la littérature de la langue choisie avec une initiation globale à l'ensemble des lettres du Nord, et deux UV, sur deux ans, de civilisation, et une UV d'une autre langue scandinave), puis la licence et enfin la maîtrise pour l'obtention de laquelle l'islandais ancien (dit C₂) était obligatoire, le tout étant sanctionné par des examens comportant écrits et oraux. On obtenait de la sorte la licence (maîtrise éventuellement) de danois, ou d'islandais, ou de norvégien (bokmål seulement) ou de suédois.

- 2) une filière "mineure", composée d'UV en général isolées qui, comme je l'ai dit,

venai(en)t en renfort de toutes autres disciplines, l'expérience prouvant, cependant, que c'étaient surtout des étudiants d'histoire, de linguistique, d'histoire des religions et de littérature comparée qui étaient intéressés. Un étudiant donné ne pouvait obtenir plus de deux UV "mineures".

3) une filière dite de Langues Etrangères Appliquées (LEA) ou "bilingue" parce qu'elle menait, de front, mais uniquement sur le plan linguistique, la maîtrise de deux langues parallèles dont une seule était scandinave. Elle visait idéalement à former des interprètes et des traducteurs, Maurice Gravier étant devenu entre temps directeur de l'ESIT (Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs). J'ai le regret de dire que cette filière-là n'eut pas grand succès, pour des raisons qu'il n'est pas utile que je développe ici.

Pour les maîtrises, et aussi pour les doctorats, j'avais institué deux séminaires, un pour chacun des deux professeurs en titre, dont la fréquentation était obligatoire. Ces séminaires obtinrent un succès tout à fait étonnant. Nous admettions en maîtrise, d'aventure, des étudiants venant d'autres disciplines, en fonction de la nature du sujet retenu. J'ai toujours été intransigeant sur ce point (cela vient de la trop longue familiarité dans laquelle force m'a été de vivre avec les journalistes de la rive gauche !) : maintes fois, il m'est arrivé, lors de mes permanences hebdomadaires à la Bibliothèque Nordique, le mercredi en fin d'après-midi, (et cela aussi avait fini par devenir une manière d'institution) telle ou telle étudiante (ou étudiant) me proposant de travailler à un mémoire de maîtrise, disons sur I. Bergman qui connaissait alors une popularité extrême. "Très bien, Mademoiselle, savez-vous le suédois ? – Non, je lirai ce qu'il a écrit, en traduction anglaise. – Alors, l'entreprise est inutile. Allez apprendre le suédois et revenez me voir." Et dans la majorité des cas, j'ai obtenu gain de cause ! Car, pardonnez-moi la digression, cette maladie-là dure, je viens d'aller voir une pièce d'Ibsen dont le "traducteur" (je tairai son nom par pudeur) se vante, dans le prospectus publicitaire de la pièce, d'être allé passer trois semaines en Norvège pour apprendre la langue ! Revenons aux mémoires de maîtrise : je dois dire qu'en très grande majorité, ils étaient excellents. Nous prenions garde, mon collègue et moi, qu'ils ne soient pas bâclés ou pris à la légère. En règle générale, j'insistais pour qu'un exemplaire fût déposé à la Bibliothèque Nordique, laquelle, de ce fait, dispose d'une intéressante collection.

Les mêmes remarques, mais plus poussées s'il faut le dire, valent pour les thèses de doctorat – dont François Émion vous parlera avec plus de détail. Et dont je pense que nous avons tout lieu d'être fiers. Même s'il aura été très rare, pour des raisons qui vont de soi, qu'elles aient débouché sur un enseignement. Pourtant, ce doctorat aura attiré bon nombre d'esprits distingués parmi lesquels figurent la plupart des scandinavistes présents ici. J'entends bien ne nommer personne, mais je voudrais attirer l'attention sur la diversité des thèses de doctorat en scandinave, diversité qui, à sa manière, répond à cet enthousiasme dont je parlais plus haut en face de la richesse du domaine à

explorer. Nous avons fait soutenir, de la sorte, des thèses qui se rapportent aussi bien à chacun des domaines linguistiques concernés qu'à des études d'ensemble : les quatre pays sont bien représentés, et je dois dire avec une véritable fierté, que j'aurai eu l'honneur de faire soutenir des thésards suédois (par exemple sur Hj. Bergman), norvégiens (T. Vesaas), danois (K. Munk) et islandais (Sagas). Sinon, nous avons "patronné" des thèses de linguistique, d'histoire pure, d'histoire littéraire, de littérature tout court, de littérature comparée, d'histoire des religions, de mythologie, de runologie, de socio-politique, etc., sans parler d'établissements critiques de textes anciens. Je suis parvenu à en faire publier un certain nombre, mais vous savez aussi bien que moi que cette entreprise est des plus ardues !

Il ne sied pas que je m'en tienne là. J'étais parvenu à mes fins, disons vers 1990, j'aurais aimé aller un peu plus loin encore. Il n'était évidemment pas question de créer une agrégation de scandinave, pour toutes sortes de raisons dont la première était qu'il eût fallu postuler un enseignement dans le secondaire et que cela n'était guère imaginable. Au plus ai-je encouragé des enseignements parcellaires qui se donnaient dans le secondaire dans quelques lycées parisiens ou de la région, Lamartine, Buffon, Saint Germain-en-Laye (le Lycée International) et, pour favoriser la chose, ai-je obtenu une délégation auprès de l'Inspection Générale, mais mes efforts n'ont pu aller plus loin. En revanche, j'ai déployé de gros efforts pour développer l'enseignement du scandinave ailleurs qu'à Paris. Le cas de Caen était exemplaire et a donné de remarquables résultats, renforcés par la création, due à Eric Eydoux, des célèbres "Boréales". Sinon, il y avait des enseignements incomplets à Strasbourg, Lille, Montpellier, et des "antennes" à Tours (disparue), Brest, Bordeaux, Nice (disparue) – et je ne me suis jamais consolé que Lyon où Georges Zink avait enseigné, soit tombé en désuétude.

Comme vous le savez, les études scandinaves à Paris viennent, il y a très peu d'années, de souffrir inopinément du départ soudain d'un de mes successeurs - à un moment où les études germaniques dans leur ensemble souffrent d'un discrédit scandaleux. Et de loin, dans ma retraite, j'ai souffert. Tant de travail et d'efforts pour aboutir à cela. Mais Jean-Marie Maillefer, avec sa patience, sa douceur et sa compétence est bel et bien en train de remettre tout cela en place (voyez le présent colloque qui est son oeuvre ainsi que celle de May-Britt Lehman), je sais que si les effectifs de l'allemand, par exemple, baissent de manière affligeante (et affligeante pour moi aussi bien), ceux de scandinave demeurent relativement stables. Il faut nous en réjouir !

Un ultime développement encore, si vous me le permettez. Je l'ai déjà plus ou moins dit et vous l'avez bien senti, les études scandinaves ne sauraient être envisagées comme une affaire monolithique et strictement universitaire. Je tiens à insister car l'un de mes objectifs, d'abord implicite puis de plus en plus conscient, aura été de créer une mode, si cette expression n'est pas trop exagérée. Mettre en place tout un système d'études, d'accord, mais en même temps, et ceci motivant cela, donner un essor réel au

sujet, ailleurs qu'à l'université. Et je voudrais récapituler un peu toutes ces initiatives pour souhaiter que, sur leur lancée, les mouvements ainsi initiés se poursuivent. Toutes sortes d'activités annexes, ou réputées telles, méritaient d'être envisagées, si bien que mes travaux strictement universitaires se sont très vite doublés d'incursions dans tous les domaines. Je ne ferai qu'effleurer le sujet ici.

Ainsi, du côté des revues et magazines. J'ai déjà parlé des *Etudes Germaniques* qui nous réservent un demi-numéro tous les deux ans, mais il y a eu aussi *Germanica*, de Lille et je tiens à souligner le fait que beaucoup de revues de qualité non négligeable, au contraire, ne rechignent pas à nous réservier soit des numéros spéciaux, soit de larges entrées dans leur programme. Je pense – un peu au hasard – à l'ancien *Inter-Nord* de Jean Malaurie, à la *Revue de Littérature comparée*, à *Europe* qui nous a réservé huit numéros spéciaux, à *l'Age d'Homme* qui m'a demandé, il n'y a guère, un Knut Hamsun, aux *Cahiers de civilisation médiévale* où nous sommes souvent sollicités, au *Moyen Age*, aux *Boréales*, à *Le Texte et l'Idée* de J.M. Paul, tant d'autres ... Et ma politique a toujours été de ne pas dédaigner les petites revues de province qui, avec une bonne volonté souvent émouvante, tiennent à fabriquer un numéro spécial sur un sujet qui nous concerne : voyez, entre autres, *Images et religions* de Dijon, ou *Histoire et Images médiévales* d'Apt.

En matière de radio, le regretté Claude Mettra ou Michel Cazenave invitaient souvent à prendre part à leurs "Chemins de la connaissance". Pour la télévision, c'était Gilles Lapouge ou encore à l'heure actuelle, F. de Closets.

Et il y a les colloques, les innombrables colloques. Là, ma politique a été d'être présent autant que possible, tant en France qu'à l'étranger, quel que soit le sujet, parce que si le scandinave figure dans les Actes, cela lui donne ipso facto droit de cité : congrès (j'en ai même organisé un, international, à Toulon sur les sagas en 1982), symposiums, séminaires, j'en compte une bonne cinquantaine en 30 ans – et cela dure. La mode présente est aux médiathèques : va pour les médiathèques, elles ont l'avantage de drainer un vaste public souvent venu de loin.

Je parle de mode : celle des centres de recherche, qui faisait fureur il y a une quarantaine d'années, semble passer et c'est dommage parce que c'étaient de parfaits foyers de diffusion.

Pour les éditeurs, là encore, un grand effort a été accompli. Evidemment, nombreuses sont les maisons dont la vie est éphémère, je pense à P.J. Oswald qui s'intéressait à la poésie, à Arcane 17 de Saint-Nazaire qui ne dura pas bien longtemps, à Pandora d'Aix-en-Provence, au Porte-Glaive avant qu'il dévie vers l'extrême-droite, aux Belles-Lettres qui ont créé la collection "Classiques du Nord", superbe réalisation qui en est à son numéro 14, au Cavalier Bleu, à L'Harmattan. Sans parler des maisons où le scandinave est devenu une sorte d'institution, comme Actes Sud. Je considère qu'il faut absolument faire porter nos efforts sur ce plan car scripta manent, n'est-ce pas ! Et

je n'oublie pas les innombrables encyclopédies (grâce à Etiemble, nous sommes entrés dans *Encyclopaedia Universalis*), dictionnaires, ouvrages collectifs comme les anthologies qui sont une des manies de notre temps.

Et l'une des joies de ma vie aura été de faire entrer, enfin, dans la Pléiade les sagas islandaises, H.C. Andersen (deux volumes !), H. Ibsen et dans deux ans, si tout va bien, S. Kierkegaard (deux volumes également).

Voilà, chers collègues, le bilan que je voulais faire des études scandinaves à Paris. J'ai également la joie profonde de constater que la plupart des participants à ce colloque ou bien sont d'anciens étudiants de votre serviteur (j'en compte sept !), ou bien des ami(e)s. Que demander davantage ? Il est vrai que le professeur acceptable est celui qui s'enthousiasme pour son sujet et sait faire partager cette passion.

Et puis, après tout, ex septentrione lux, n'est-ce pas ?

Régis Boyer

Professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

L'image du nord en France et les études scandinaves

Jean-François Battail

Nos collègues du Septentrion nous demandent parfois ce qui pousse des étudiants vivant en France à étudier les langues et la civilisation scandinaves. Question légitime, et fort intéressante, mais à laquelle il est malaisé de fournir une réponse simple, tant les motifs varient avec les individus. Une chose paraît certaine, c'est que les raisons purement utilitaires sont rares. Pour communiquer ou faire des affaires avec des partenaires nordiques, une bonne maîtrise de l'anglais constitue *a priori* un viatique suffisant, ce qui semble frapper d'inutilité le détour par des langues dites rares qui ne sont parlées que par quelques millions de locuteurs, bien moins encore dans le cas de l'islandais. L'explication ne réside donc pas dans la rentabilité à court terme. Si l'on veut en savoir plus sur les motivations des scandinavistes français et essayer de les systématiser quelque peu, il faut d'abord s'interroger sur les éléments qui ont contribué au fil des temps à forger l'imaginaire collectif. Car nous sommes tous dépendants, consciemment ou non, d'une longue tradition qui puise ses racines dans l'Antiquité. À vrai dire, l'image du Nord dont nous avons hérité ne prend tout son relief que par opposition à celle tout aussi mythique du Sud. Lourde de conséquences idéologiques, cette géographie imaginaire est présente dans toute l'histoire de l'Occident. Loin de constituer un savoir objectif, elle nous renseigne avant tout sur nos propres rêves ou aspirations, quand elle ne trahit pas nos préjugés. Le Nord vu du Sud comme le Sud vu du Nord peuvent être invoqués à des fins polémiques lorsque l'insatisfaction que l'on éprouve chez soi incite à chercher des solutions dans un ailleurs fantasmé. D'où parfois de curieux chassés-croisés. Ainsi, les élites scandinaves du XVIII^e siècle donnaient fréquemment dans la gallomanie alors qu'à la même époque, un Montesquieu exaltait le Nord, berceau de la liberté, tandis qu'un Rousseau jetait les bases d'une philosophie en résonance étroite avec le génie nordique.

Mais de quoi s'agit-il au juste lorsque nous parlons du Nord ? Jusqu'à une date ré-

cente, l'incertitude a plané sur la délimitation de ce concept.⁵¹ Pour Voltaire, ce terme désigne les pays protestants par opposition "au Midi de l'Europe où les tyrans des âmes ont toute puissance" (à Frédéric II, 25 avril 1737) mais recoupe aussi l'Est européen (Russie, certains Etats d'Allemagne, parfois la Pologne). La reine Christine de Suède a été appelée la "Minerve du Nord", Catherine II de Russie également. Dans un *Manuel de géographie* daté de 1769 qui en son temps faisait autorité, l'abbé Nicolle de la Croix présente ainsi l'Ancien Continent :

L'Europe se divise en seize parties.

Quatre vers le Septentrion qui sont, les Isles Britanniques, les Etats de Danemarck, qui renferment le Danemarck & la Norwège, la Suède & la Russie ou Moscovie.

Huit au milieu : la France, les Pays-Bas, la Suisse, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Pologne & la Prusse.

Quatre au midi : le Portugal, l'Espagne, l'Italie & la Turquie en Europe.

Cette difficulté à cerner l'objet même dont on parle entraîne un risque de flou qu'ont dénoncé les premiers spécialistes sérieux. Ainsi le Suisse Paul-Henri Mallet qui déplore dans son *Introduction à l'histoire du Danemark* (1763) "la confusion et les préjugés qu'a occasionnés le terme si vague de "Nord", le peu d'exactitude et de fidélité de ceux qui en ont donné des relations, l'ancienneté de celles mêmes de ces relations qui ont pu contenir autrefois quelques vérités" ... À l'aube du XIX^e siècle, cette aura mythique était loin d'être dissipée. Si l'on s'intéresse à l'image du Septentrion dans la tradition occidentale, il faut cependant remonter beaucoup plus loin dans l'histoire. Certains auteurs ont joué un rôle particulièrement important dans la construction de cette image du Nord. Nul besoin de les avoir lu pour subir leur influence, car celle-ci s'est exercée et s'exerce encore par le biais de stéréotypes tenaces qui ont traversé les siècles et ne cessent d'imprégnier nos représentations. L'on trouve déjà dans la très ancienne légende grecque des Hyperboréens l'image d'un univers arcadien "au-delà du vent du nord". Ce thème d'une société idyllique autosuffisante sera maintes fois repris au cours de l'histoire, y compris il n'y a pas si longtemps sous couvert d'utopie sociale. De diverses manières, le Septentrion a été dépeint comme source de richesse, berceau de la liberté, creuset des énergies, et cette glorification présente un vif intérêt pour l'histoire des mentalités. Présent dès l'aube des temps, ce mythe, diffus à l'origine, a été l'objet d'appropriations, de codifications et de légitimations successives. Certes, il s'est beaucoup transformé au cours des âges, les contenus ont varié, des éléments nouveaux se sont ajoutés, mais sa structure n'en a pas été profondément affectée.

Cependant, le regard porté sur le Nord révèle le plus souvent un mélange de fascina-

⁵¹ Un ouvrage collectif comme *Le Nord, latitudes imaginaires* publié par l'Université Charles de Gaulle Lille III permet de mesurer la polyvalence de ce terme. (Monique Dubar & Jean-Marc Moura (éd.) : *Le Nord, latitudes imaginaires*. Villeneuve d'Ascq 2000.)

tion et d'inquiétude. En l'an 98 de notre ère, Tacite avait donné le ton dans *Germania*. L'historien latin n'avait certes qu'une connaissance de seconde main des peuples du Nord qu'il évoquait, mais il était suffisamment bien informé pour brosser de ces barbares un portrait qui a fait date. Sans doute étaient-ils brutaux et rugueux, en d'autres termes peu fréquentables, mais ils possédaient aussi de solides qualités, de celles dont la Rome civilisée ne pouvait plus guère se prévaloir : organisation démocratique en temps de paix, dédain à l'égard du superflu, soins apportés à l'éducation des enfants et autres vertus civiques. Tacite voulait ainsi avertir ses contemporains de la menace potentielle qu'ils représentaient pour l'empire romain. Pour caractériser ces gens, il s'appuyait sur la théorie aristotélicienne des quatre éléments naturels et des quatre tempéraments humains (sanguin, colérique, mélancolique et flegmatique). Soumis à un climat froid et humide, symbolisé par l'élément liquide dans la science antique, les hommes du Nord étaient de tempérament flegmatique ; épris de liberté, ils étaient peu soucieux de dominer les autres mais pouvaient aussi à l'occasion accomplir de grands exploits guerriers. Actions héroïques d'une part, simplicité des mœurs et vie saine de l'autre : cette dualité fondamentale se retrouve chez la plupart des commentateurs ultérieurs. Selon que l'accent était mis sur telle ou telle composante, le Nord, tel Janus, apparaissait sous un double visage, tantôt inquiétant, tantôt rassurant.

Quelle que fût la perspective adoptée, les informations colportées sur le monde nordique allaient cependant demeurer incertaines jusqu'à une date récente car elles reposaient sur des sources anciennes plus ou moins pertinentes, sur des identifications souvent sujettes à caution, voire sur de simples on-dit. Jordanes, évêque de Ravenne, avait contribué à forger une vision idéalisée du Nord dans *De origine actibus getarum* (vers 550) ; s'inspirant d'un ouvrage perdu de Cassiodore, il présentait l'île Skandza, assimilée à la Scandinavie, comme le berceau des peuples, et les populations qu'il évoquait auraient été ces anciens Gots qui avaient fait vaciller l'empire romain. Redécouvert par les Suédois au XIV^e siècle, ce texte a été à l'origine d'un véritable mythe national, le *göticisme*.⁵² Cette appropriation suédoise d'un passé glorieux a été contestée dès l'origine par la noblesse espagnole qui revendiquait elle aussi l'héritage des Gots, puis par les Danois, peu enclins à abandonner à l'"ennemi hérititaire" le bénéfice symbolique d'une aussi glorieuse filiation. Il faut attendre l'aube des temps modernes pour que paraisse le premier ouvrage fondé sur d'authentiques observations empiriques, notamment de caractère ethnographique, le *De gentibus septentrionalibus* d'Olaus Magnus, ecclésiastique suédois resté fidèle au catholicisme ; publié en 1555 à Rome où l'auteur s'était exilé, ce livre traduit dans de nombreuses langues a été pendant quelque deux siècles la source majeure à laquelle les intellectuels européens ont puisé l'essentiel de leurs connaissances sur les pays nordiques. Il demeure qu'un certain nombre de

⁵² Cf. J.-F. Battail : "Le Nord triomphant". In : Monique Dubar & Jean-Marc Moura (éd.) : *Le Nord, latitudes imaginaires*. Villeneuve d'Ascq 2000, pp. 25-34.

fables viennent se mêler aux informations par ailleurs pertinentes que fournit Olaus Magnus, et ses lecteurs disposaient rarement des clés nécessaires pour faire la part respective des légendes et des réalités.

Malgré la christianisation du Septentrion vers l'an mil et partant l'insertion des pays nordiques dans la latinité chrétienne, ceux-ci ont été longtemps marginalisés. Il a fallu des siècles pour qu'on apprenne à en cerner les contours. Au XVIII^e siècle encore, les régions les plus excentrées demeuraient mal connues des Nordiques eux-mêmes. Les voyages d'exploration en Laponie, comme celui du célèbre Linné en 1732, gardaient un caractère aventureux et exotique, et quelque vingt ans s'écoulèrent encore après cette date pour que la Norvège et la Suède-Finlande puissent s'accorder sur le tracé de la frontière nord séparant les deux royaumes. Dans ces conditions, il serait mal venu de reprocher aux observateurs étrangers leurs ignorances ou leurs lacunes. L'avancement des connaissances n'a jamais éliminé totalement les fantasmes hyperboréens, et peut-être en est-il encore ainsi de nos jours. À l'âge des Lumières, Montesquieu a plus que quiconque cautionné une certaine image du Nord. Dans *L'Esprit des lois* (XIV–XVII), il le présente comme la source de la liberté en Europe et rend hommage à ces "nations vaillantes, qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans et les esclaves", apprenant aux hommes que la nature les a faits égaux. "Les peuples du Nord de l'Europe se maintinrent dans une sagesse admirable contre la puissance romaine jusqu'au jour où ils sortirent de leurs forêts pour la détruire", écrit-il. Le philosophe avait lu Olaus Magnus et connaissait au moins de réputation le "célèbre Rudbeck". Il reprend pour l'essentiel des thèmes déjà connus, mais son apport décisif se situe sur un autre plan. Non seulement Montesquieu synthétise les informations éparses qui s'étaient accumulées depuis l'Antiquité mais surtout il parvient à leur donner toute l'apparence de la rationalité en s'appuyant sur les théories scientifiques et médicales de son temps. La supériorité des peuples du Nord viendrait du fait que le froid resserre les fibres du corps alors que la chaleur les relâche. Mais comme l'a montré Pierre Bourdieu, qui a analysé ce qu'il appelle "l'effet Montesquieu", la scientificité revendiquée dissimule en fait toute une série de glissements idéologiques grâce à la polysémie des mots.⁵³ Des relations d'équivalence s'établissent entre le monde physique et le monde moral, entre le froid et la force, entre la chaleur et la faiblesse, justifiant ainsi la supériorité du Nord sur le Sud. Rudbeck et d'autres avant lui avaient déjà conjugué ensemble pureté de la nature et rectitude morale, affirmant que s'il avait sous les latitudes nordiques moins de maladies, la corruption y était aussi moins répandue qu'ailleurs. Quoi qu'il en soit de la scientificité de Montesquieu, le prestige dont il jouissait allait assurer une grande diffu-

⁵³ Pierre Bourdieu : "Le Nord et le Midi. Contribution à l'analyse de l'effet Montesquieu". In : *Actes de la recherche en sciences sociales* (vol.6, n° 35, 1980), pp. 21–25 ; repris sous le titre "La rhétorique de la scientificité" dans *Ce que parler veut dire* (pp. 227–239), Paris, 1982 ainsi que dans *Langage et pouvoir symbolique* (pp. 331–342), Paris, 2001.

sion internationale à ses idées, d'autant qu'elles étaient relayées dans l'*Encyclopédie* par les articles à thème nordique, notamment ceux de Jaucourt. Et Voltaire, autre référence majeure de l'époque, opposait lui aussi peuples du Nord et peuples du Midi dans l'*Essai sur les mœurs* où il exprimait son admiration pour ces peuples septentrionaux, jadis barbares, qui "atteignaient à la politesse des Grecs et des anciens Romains". Dans ce même ouvrage, il présente la monarchie constitutionnelle suédoise comme "le royaume de la terre le plus libre". Sans doute avait-il dénoncé dans son *Histoire de Charles XII* les effets dévastateurs d'une politique guerrière (non sans rappeler que "les multitudes de Goths qui se débordèrent et inondèrent l'Europe" seraient venues de Suède "dont une partie se nomme encore Gothie"), mais il allait plus tard saluer l'accession au trône de Gustave III comme un grand événement saisissant d'admiration l'Europe entière ; à ses yeux, le jeune monarque était l'incarnation même du despotisme éclairé cher aux philosophes. Au siècle des Lumières, les meilleurs esprits semblent s'accorder sur le fait que "les grandes leçons viennent du Nord", même si, rappelons-le, ce Nord-là dépasse les limites de la seule Scandinavie.

Cependant, ces hautes latitudes plus ou moins rêvées présentent aussi d'autres aspects propres à susciter un mélange de fascination et de crainte. "Nous connaissons à peine le Nord, qui touche aux confins de la terre vivante" ..., note Mme de Staël en 1800.⁵⁴ Évoquant les longues nuits des contrées septentrionales, les ténèbres qui bordent l'horizon, elle brosse le tableau d'un ailleurs fantomatique où "tout semble donner l'idée d'un espace inconnu, d'un univers nocturne dont notre monde est environné".⁵⁵ Au même titre que les hordes de Gots qui déferlaient jadis sur le continent, le froid et l'obscurité sont à même de susciter l'effroi. Oubliant le soleil de minuit, la génération romantique retient avant tout cette face nocturne du Septentrion. Dans le *Spleen de Paris* (XLVIII), Baudelaire, proposant à son âme engourdie de fuir vers les pays qui sont les analogies de la Mort, en vient à cette suggestion extrême : "Je tiens notre affaire, pauvre âme ! Nous ferons nos malles pour Torneo".⁵⁶ Le choix de Torneå, dans les régions frontalières du nord de la Suède et de la Finlande, ne doit rien au hasard. En 1736–1737, une grande expédition scientifique franco-suédoise dirigée par Maupertuis s'était rendue sous ces latitudes pour confirmer par des mesures géo-

⁵⁴ Mme de Staël : "Diverses pièces du théâtre allemand et danois". In : *De l'Allemagne* (II. Ch. XXV), Paris, 1810.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ Et de poursuivre : "Allons plus loin encore, à l'extrême bout de la Baltique ; encore plus loin de la vie, si c'est possible ; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant. Là, nous pourrons prendre de longs bains de ténèbres, cependant que, pour nous divertir, les aurores boréales nous enverrons de temps en temps leurs gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'Enfer !" (Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris* (XLVIII), Paris, 1964).

désiques la théorie de Newton selon laquelle la terre était légèrement aplatie aux pôles. Vue de Paris ou de Versailles, cette entreprise paraissait à la fois risquée et héroïque, compte tenu de la rigueur du climat. Même le cognac avait gelé cet hiver-là ! La marquise du Châtelet n'hésitait pas à comparer Maupertuis à Charles XII en personne. Au-delà de l'anecdotique, le compte rendu de cette expédition, dû à la plume alerte de l'abbé Outhier, laisse entrevoir une des raisons majeures de l'engouement des Français pour ces latitudes hyperboréennes, à savoir l'harmonie qu'ils découvraient entre nature et culture. Le contraste était saisissant entre les grandes étendues sauvages du Septentrion et l'hypercivilisation du pays le plus peuplé d'Europe, la France, mais ce que les voyageurs constataient, qu'ils fussent poussés par des rêveries exotiques ou des intérêts scientifiques, était l'extrême urbanité de ces gens improprement appelés "Lapons" (en fait, des Suédois du Norrland) ; sans doute vivaient-ils en symbiose avec la nature, mais ils se montraient aussi parfaitement cultivés et hospitaliers, de sorte que se trouvaient réconciliés des éléments souvent dissociés.

Imaginons quelque Candide qui poussé par la curiosité déciderait aujourd'hui de s'initier aux études nordiques. Le temps n'est plus où la Russie, la Pologne, voire les îles britanniques, venaient interférer avec le *Norden*, terme qui commence timidement à être utilisé en français. Il désigne l'ensemble des pays nordiques, à savoir cinq Etats et trois territoires autonomes, d'où une délimitation plus stricte du champ que l'on se propose d'explorer. Les Etats se répartissent en trois monarchies constitutionnelles (Danemark, Norvège et Suède) et deux républiques (Finlande et Islande). Le Groenland et les îles Féroé font partie intégrante du royaume danois, mais jouissent d'une large autonomie depuis respectivement 1953 et 1948. De même, les îles d'Åland, dont le sort s'est trouvé lié à celui de la Finlande à partir de l'époque des guerres napoléoniennes, ont obtenu un statut spécial en 1951. À un premier niveau, celui de l'opinion vague, le *Norden* apparaît comme une masse plus ou moins indistincte. Si l'on met de côté l'exotique Groenland, ces terres qui constituent le septentrion de l'Europe apparaissent aux yeux des autres Européens homogènes, à tel point qu'on les distingue malaisément les unes des autres. Les concepts de "pays nordiques", d'"Europe du Nord", ou plus restrictivement, de "Scandinavie", sont généralement conçus de manière unitaire et peu problématisée.

Notre néophyte va rapidement découvrir que la façade est en fait beaucoup moins lisse qu'elle ne paraît vue de loin, l'homogénéité postulée reposant le plus souvent sur des jugements hâtifs et des clichés réducteurs qu'il faut soumettre à une analyse critique. Il est certes parfaitement légitime d'essayer de dégager ce qui fait la spécificité de l'Europe septentrionale par rapport au reste du continent européen, mais il faut aussi se demander jusqu'à quel point l'on peut invoquer des traits communs spécifiquement nordiques sans pour autant trahir la diversité empirique qui s'observe d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre. Si l'on veut embrasser d'un seul coup d'œil cette

vaste région européenne, il faut d'abord en analyser patiemment les différentes composantes. Et plus on avance dans cette voie, plus l'homogénéité initialement postulée semble se dérober. A vrai dire, le concept de *Norden* apparaît problématique car les critères applicables – linguistiques, ethniques, géographiques – se révèlent tous insuffisants pour établir l'unité recherchée. Serait-il rebelle à toute définition précise ?

À mesure que l'on progresse dans cette étude, les différences semblent l'emporter. Des disparités notables s'observent en matière de ressources économiques, de conditions climatiques, de relations de voisinage. Les différences les plus immédiatement perceptibles tiennent à la situation géopolitique de chacun des pays nordiques. L'Islande si typiquement atlantique ne peut se comparer à la Finlande, carrefour entre l'Orient et l'Occident, qui a toujours dû composer avec son puissant voisin russe. Entre ces deux extrêmes, les autres Etats présentent chacun un profil propre – la Norvège, traditionnellement tournée vers l'Ouest, le Danemark, arrimé à l'Europe continentale par le Jutland et qui a été maintes fois confronté à l'Allemagne au cours de son histoire, la Suède, profondément attachée jusqu'à une date récente à une neutralité qui lui vaut d'avoir échappé aux conflits mondiaux. Ces facteurs expliquent non seulement le destin particulier de chacun des pays en matière de politique extérieure et de sécurité mais aussi, dans une large mesure, les diverses attitudes mentales qui s'y observent aujourd'hui.

Quant aux populations nordiques, même si elles présentent un degré d'homogénéité ethnique élevé par comparaison avec d'autres régions d'Europe, l'unité postulée ou rêvée, notamment sous l'influence du mythe du Viking dont on connaît les dérives idéologiques et raciales, ne résiste pas à l'examen. Depuis des temps immémoriaux, les Scandinaves (Germains du Nord) cohabitent avec des populations finno-ougriennes dont les langues n'appartiennent pas à la famille indo-européenne. Et il faut aussi tenir compte des vagues d'immigration qui se sont succédé au cours des temps modernes, notamment en Suède et au Danemark.

La Scandinavie, noyau central du *Norden*, présente certes une certaine unité linguistique. Parlées par quelque 20 millions d'habitants, les langues scandinaves du continent que sont le danois, le norvégien et le suédois sont assez proches l'une de l'autre pour permettre une communication aisée, ce qui facilite la coopération transfrontalière — chacun peut parler sa langue maternelle en sachant qu'il peut communiquer ainsi, à quelques nuances près, avec ses voisins. Bien qu'appartenant à la même famille linguistique, l'islandais et le féroïen, qui présentent des traits plus archaïques, ne sont pas compris par les autres Scandinaves, mais les locuteurs de ces îles maîtrisent généralement le danois ou une autre langue scandinave "continentale". La compréhension mutuelle ne pose donc pas de problème majeur. Reste la grande exception que constituent les peuples de langues finno-ougriennes. Il s'agit des Sâmes de Norvège,

de Suède et de Finlande⁵⁷ et surtout des quelque cinq millions de locuteurs qui parlent finnois. À s'en tenir à des critères étroitement linguistiques, la Finlande se situerait pour l'essentiel hors du champ des études scandinaves, ce qui est une absurdité. Province orientale de la Suède pendant un demi-millénaire, membre du Conseil nordique depuis 1955, celle-ci possède une minorité de suédophones d'environ 300.000 personnes, et le bilinguisme finnois-suédois est inscrit dans sa constitution. Les populations des îles d'Åland, bien que rattachées politiquement à la république finlandaise, sont de langue et de cultures suédoises. Et en Suède même, il y a à peu près autant de *sverigefinnar* que de *finlandssvenskar* en Finlande.⁵⁸ Ces imbrications multiples rendent caduc tout cloisonnement d'inspiration bureaucratique. C'est dans cet esprit qu'à la Sorbonne, l'ancienne appellation d'"études scandinaves" a fait place à celle plus pertinente d'"études nordiques". Puisse un lectorat de finnois venir compléter dans un avenir proche les quatre qui existent déjà (danois, islandais, norvégien et suédois) !

Ce qui ressort de ce bref état des lieux, c'est l'extrême diversité du monde nordique. En terme d'image, l'idée d'une façade unitaire s'estompe au profit d'un modèle kaléidoscopique. La géographie comme l'histoire permettent de prendre la mesure de cette complexité. À titre d'exemple, examinons brièvement deux des éléments qui dans la conscience collective de nos contemporains contribuent au prestige des pays nordiques : d'une part la charge affective et poétique de la nature qui nourrit les rêveries des voyageurs, de l'autre la vision apaisée de sociétés profondément pacifiques et progressistes.

Depuis l'Antiquité, le thème de la nature est intimement lié à celui du Nord. Avec leurs grands espaces solitaires, les contrées septentrionales ont été associées à l'idée de ressourcement, de régénération au contact des forces élémentaires. Ces représentations très anciennes ont traversé toute l'histoire et se retrouvent aujourd'hui sous diverses formes. Il est d'ailleurs vrai que dans l'Ancien Continent, seules la Norvège, la Suède, la Finlande et l'Islande offrent encore des terres vierges (ou presque), mais, là encore, la fascination hyperboréenne risque d'occulter les réalités.⁵⁹ Un simple coup d'œil sur une carte d'Europe révèle la disparité géographique du monde nordique. D'est en ouest, du nord au sud, les distances sont considérables dans ce vaste espace en majeure partie insulaire ou péninsulaire. Les conditions climatiques sont donc fort variables, d'où l'existence d'une multitude d'écosystèmes qui conditionnent à leur tour la vie des hommes. L'étagement des pays nordiques entre 54° à 71° de latitude nord – Svalbard non compris ! – a des répercussions évidentes sur la météorologie, la faune, la flore et la densité de population. Outre la latitude, la proximité plus ou moins grande du

⁵⁷ Quelques dizaines de milliers de personnes au total, dont la moitié en Norvège.

⁵⁸ Respectivement "Finnois de Suède" et "Suédois de Finlande".

⁵⁹ Longtemps a cependant prévalu, il faut le noter, l'idée d'une nature hostile qu'il fallait maîtriser. La "découverte" de ses aspects sublimes, favorisée par la vague ossianique et les courants pré-romantiques, remonte à la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Gulf-Stream renforce les disparités. Le climat continental de la Carélie finlandaise, par exemple, ne ressemble guère à celui des îles de l'Atlantique qui bénéficient de la douceur océane. Les ports de la Baltique peuvent geler l'hiver alors que les fjords norvégiens et les rives de l'Océan Glacial Arctique, grâce à la dérive atlantique, restent libres de glace. Le Danemark et la Norvège, "royaumes jumeaux" pendant plus de quatre siècles, offrent des visages totalement différents. La Norvège, sauvage, montagneuse, difficilement pénétrable, s'oppose trait pour trait à sa voisine du sud, que ce soit par sa vaste étendue et son faible peuplement (quelque 10 fois moins d'habitants par km²), par son substrat géologique, par les conditions climatiques qui y règnent. Les terres cultivées ne représentent que quelque 3% du territoire norvégien dont une partie importante est située au-delà du Cercle polaire arctique. A l'inverse du paisible Danemark, plat pays propice à l'agriculture, la Norvège se caractérise par la démesure, avec un ensemble unique en Europe de fjords, de glaciers et de plateaux montagneux, tout en présentant elle-même une grande variété qui s'explique par sa situation très allongée sur l'axe sud-ouest/nord-est. La Suède, accolée à la Norvège au sein de la péninsule scandinave, se distingue très nettement de sa voisine occidentale. Excepté en Laponie, région de hautes montagnes, de vallées profondes et de chutes d'eau, le relief y est nettement moins accentué. Et la Suède, pays de lacs et de forêts, offre à son tour une tout autre physionomie que le Danemark, sauf dans l'extrême sud de son territoire, où les terres plates et fertiles de Scanie, du reste danoises jusqu'au milieu du XVII^e siècle, ménagent une transition entre les grandes plaines du nord de l'Europe — dont le péninsula jutlandaise apparaît comme le fer de lance septentrional — et le bouclier scandinave proprement dit. La topographie et les conditions naturelles de la Finlande se rapprochent de celles de la Suède, mais la forêt et les lacs y sont encore plus dominants, et le climat nettement plus continental. Quant aux îles de l'Atlantique, elle forment à bien des égards un monde à part. Situées à quelque 700 km des côtes norvégiennes et à 450 km de l'Islande, les dix-huit îles Féroé sont constituées de roches volcaniques que les glaciers ont creusées et érodées. Vaste île volcanique comprise entre 63° de latitude nord et le Cercle polaire, l'Islande a pour socle un plateau basaltique émergé. Un bon tiers de l'île est situé à plus de 600 m d'altitude, et plus de la moitié est inhabité ; la densité de population, moins de 3 habitants au km² est la plus faible d'Europe. Et que dire du Groenland, historiquement rattaché à la Norvège puis au Danemark, dont l'immense territoire (environ 2,2 millions de km²) est peuplé de moins de 60.000 habitants ! Cette énumération à la Jules Verne n'a d'autre but que d'illustrer la diversité physique du *Norden*. Rien de commun entre les jardins de Fionie et la toundra du Grand Nord, entre l'Islande volcanique dépourvue d'arbres et la Finlande où la forêt boréale couvre les trois quarts du territoire. À moins de faire de la nature nordique une divinité abstraite, force est de constater qu'elle se décline au plurIEL.

L'autre représentation dominante est donc celle de pays discrets et pacifiques qui

font rarement parler d'eux, tant il est vrai que les mass media s'intéressent en premier lieu aux conflits et catastrophes en tous genres. Les choses apparaissent cependant sous un éclairage bien différent si l'on se place dans la durée. Revenons un instant à Tacite et à l'image ambivalente qu'il nous a léguée des peuples du Nord. Depuis, deux stéréotypes n'ont cessé de coexister : guerriers capables de faire vaciller les empires, certes, mais aussi apôtres de la liberté et inventeurs d'une démocratie fondée sur la concertation, la capacité organisatrice et l'obéissance à la loi. Selon les époques, l'un ou l'autre a été dominant mais aucun des deux n'a jamais disparu. Après les Gots, les vikings illustrent bien la face guerrière ; cependant, personne ne songerait à mettre en doute l'accomplissement de leur civilisation dans les domaines les plus divers ni leur capacité à faire régner l'ordre comme nulle part ailleurs à leur époque. Qu'on songe seulement à la fondation et à l'organisation du duché de Normandie ou à ces surprenantes figures de vikings évangélisateurs comme saint Olav. Si l'on reste dans le registre guerrier, comment oublier que Danois/Norvégien et Suédois/Finlandais, aujourd'hui "peuples frères", jadis "ennemis héréditaires", se sont affrontés avec une rare brutalité de la fin du Moyen Âge jusqu'au début du XVIII^e siècle. À ces guerres inexpiables s'ajoutait la violence symbolique exercée par des historiographes fanatiques chez qui l'exaltation de la patrie se nourrissait de la haine du voisin. Devenue grande puissance européenne à partir du règne de Gustave II Adolphe, la Suède a été pendant quelque cent ans un Etat militaire dont l'expansion territoriale était telle dans la seconde moitié du XVII^e siècle que la Baltique était presque devenue un lac intérieur suédois. Idéologie nationale, le *göticisme* servait alors à justifier cette émergence spectaculaire de la Suède, jusqu'alors en retrait, sur la scène internationale. Gustave Adolphe apparaît lui-même comme un *Janus bifrons* – tout est question de perspective. Aux yeux de ses partisans, le "Lion du Nord", instrument de la providence, sauveur du protestantisme, alliait en sa personne bravoure indéfectible et hauteur de vues. Pour ses ennemis, le sang des Gots coulait sans les veines de celui qu'on appelait le nouvel Attila, le monstre de Stockholm ou le sauvage du Nord !⁶⁰ De manière générale, les Suédois de l'époque, admirés à ce titre mais aussi redoutés, étaient considérés comme les meilleurs guerriers d'Europe – nous sommes loin de l'image d'un peuple calme et pacifique.

Il faut attendre le XVIII^e siècle pour que l'amour de la paix – la paix authentique, pas seulement l'absence de guerre – devienne un thème majeur au sein d'une nouvelle génération d'intellectuels, en premier lieu Ludvig Holberg au Danemark et Olof Dalin en Suède. Aux yeux de ces historiens éclairés, les grands rois étaient ceux qui avaient œuvré à la prospérité du royaume et au bien-être de leurs sujets, non les conquérants

⁶⁰ Alors que les Suédois d'aujourd'hui prennent volontiers leurs distances à l'égard des rois conquérants de jadis, il est intéressant de noter que Gustave-Adolphe jouit toujours d'une très grande popularité en Estonie. On a retenu de lui son œuvre civilisatrice, notamment la création en 1632 de l'université de Dorpat (Tartu), tandis qu'on semble avoir oublié qu'il avait conquis la Livonie par les armes. La mémoire collective est éminemment sélective.

qu'on acclamait jadis. Dans ce climat apaisé, en harmonie avec les courants d'idées qui se répandent alors en Europe, les connotations guerrières ne disparaissent pas pour autant. Le goût de l'aventure et des hauts faits que l'on prête aux vikings se retrouve dans des domaines jusqu'alors inédits. Carl von Linné, loin de n'être que le doux "prince des fleurs" cher à l'imagerie romantique, était à sa manière un conquérant – étant entendu que l'enjeu consistait à faire l'inventaire systématique et exhaustif des trois règnes de la nature, avec une préférence marquée pour le règne végétal. À la tête de l'armée de Flore, il était le généralissime qui ferait triompher la science upsaliennes dans le monde entier, assisté par les naturalistes de tous horizons qui se ralliaient à ses principes, tandis que dissidents ou contempteurs étaient ravalés au rang de sous-officiers subalternes. Quant aux disciples ou "apôtres" auxquels il assignait des missions scientifiques souvent dangereuses dans les régions les plus reculées du globe, ils ressemblaient fort à des moines-soldats risquant leur vie (beaucoup ne sont jamais revenus) pour la science linnéenne qui revêtait les aspects d'une religion.⁶¹ On serait tenté de dire qu'ils incarnaient un nouveau type d'homme, le *viking pacifique* – appellation qui allait encore mieux s'appliquer au siècle suivant aux explorateurs des régions polaires, les Nansen, Amundsen ou encore Nordenskiöld, dignes héritiers d'Eric le Rouge qui avait découvert le Groenland à la fin du premier millénaire. A une époque où de nombreux intérêts économiques, scientifiques et patriotiques étaient en jeu, ils faisaient figure de héros alliant courage physique et qualités morales.

À l'époque des guerres napoléoniennes, les revers que connaissaient les pays nordiques entraînent un regain de patriotisme qui suscite un puissant retour aux sources. Dès les premières années du XIX^e siècle, les romantiques danois, Cæhleßchläger en tête, ressuscitent un passé nimbé de légende. Quand la Suède, à l'issue d'une guerre perdue, doit céder la Finlande à la Russie en 1809, les écrivains regroupés dans la "Société gothique" (Gothiska förbundet) exaltent à nouveau le courage viril, la rectitude morale et la simplicité de leurs prestigieux ancêtres. Par la grâce des Tegnér et autre Geijer, les vikings ressortent de leurs tombes, mais sous leur habillage scandinave, ils évoquent à bien des égards les anciens Grecs ou Romains, et il leur arrive même de laisser échapper une larme. Dans ce nouveau gothicisme, la violence s'estompe au profit d'une vision humaniste.⁶² C'est aussi à cette époque que le *Norden* moderne émerge du chaos des conflits européens. Avec l'accession de la Finlande et de la Norvège à l'autonomie politique (en 1809 et 1814), le temps est révolu où deux royaumes rivaux

61 Sten Lindroth, notamment, a montré à quel point le grand botaniste affectionnait le vocabulaire et les métaphores militaires. Voir Sten Lindroth : "Linné – légende et réalité". In : *Les Chemins du savoir en Suède*. Dordrecht 1988, pp. 121–183.

62 Deux poèmes de Geijer sont particulièrement significatifs : *Odalbonden*, qui évoque le rôle pacifique du paysan libre, et *Vikingen*, qui célèbre le goût de l'aventure et l'esprit d'entreprise. Sur l'auteur de *La Saga de Fritjof* et autres poèmes célèbres, voir Maurice Gravier : *Tegnér et la France*. Paris 1943.

luttaient pour l'hégémonie dans la région. Place maintenant à des États nationaux de taille modeste, donc plus ou moins condamnés à être pacifiques. Paradoxalement, c'est un ancien maréchal d'Empire, un militaire aguerri, qui a été dans la péninsule scandinave l'architecte d'une *pax scandinavica* reposant sur trois principes : bonne entente avec la Russie, sécurisation de la frontière occidentale de la Suède, présence souhaitée des Britanniques dans la région baltique pour contrebalancer l'influence russe. Jean-Baptiste Bernadotte, devenu Carl Johan dans sa nouvelle patrie, avait certes été élu héritier du trône en 1810 dans l'espoir d'une reconquête de la Finlande, mais dès 1812, à contre-courant des aspirations de ses sujets, il avait initié cette nouvelle politique qui allait à terme s'avérer si bénéfique. La Suède n'a connu aucune guerre depuis 1814 – encore ne s'agissait-il alors que d'engagements limités pour contraindre la Norvège à rentrer dans le rang et accepter l'union des deux royaumes. Dans un continent ravagé par des conflits incessants, cette exception singulière explique pour beaucoup l'image pacifique que nous avons du Nord. D'autres facteurs y ont contribué. De manière générale, le XIX^e siècle a été dans les pays nordiques une période de développement moins marquée qu'ailleurs par les conflits sociaux ou les idéologies brutales. Face à la double menace de la Prusse et de la Russie, un mouvement de fraternisation entre peuples nordiques, le scandinavisme, a rendu impensables les affrontements d'antan. Par ailleurs, le passage d'une société statique essentiellement agraire à une société dynamique en voie d'industrialisation a été moins douloureux que sous d'autres cieux. Dans la seconde moitié du siècle, les élites dirigeantes étaient acquises à un "libéralisme de l'harmonie" qui entendait mettre le progrès matériel au service de l'élévation morale et refusait tout "laissez-faire" qui aurait pu avoir des conséquences sociales dévastatrices. Alors que le pouvoir royal ne cessait de s'affaiblir mais que la démocratie était encore à naître, les gouvernants et décideurs d'alors pratiquaient une sorte d'élitisme démocratique apte à redonner vie au vieux stéréotype arcadien d'une société pacifiée.⁶³ Et la société civile n'était pas en reste. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle se développaient de puissants mouvements populaires, véritables laboratoires de démocratie, qui ont joué un rôle clé pour l'éducation des masses et le dialogue social.

Nous avons sur cette époque un témoignage intéressant, celui de Gobineau, ministre de France à Stockholm de 1872 à 1877. Loin des turbulences de la III^e République, il apprécie particulièrement la Suède qui selon lui ne se montre pas atteinte des maladies politiques dont souffrent les autres pays d'Europe. Le réformisme patient, la tolérance, l'absence de haine de classe font grande impression sur cet aristocrate qui note que les patrons augmentent leurs ouvriers sans se faire prier et qui rend hommage au peuple suédois – instruit, patient et d'une douceur extrême. On peut certes objecter que le diplomate fréquentait surtout les salons et n'avait sans doute que peu de contacts avec la population laborieuse, mais cette utopie sociale n'est pas moins saisissante.

63 Sur cette période, voir Göran B. Nilsson : *Wallenberg le Fondateur*. Paris 2005.

sante dans la mesure où elle anticipe l'avènement au siècle suivant du "foyer du peuple" en version social-démocrate. Et cet amour de la Scandinavie ne s'arrête pas là. À la recherche de ses racines personnelles, Gobineau va jusqu'à s'inventer une généalogie mythique, comme en témoigne l'*Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie, et de sa descendance* qu'il publie en 1879.⁶⁴

Décidément, le viking ne disparaît jamais totalement de l'horizon. Les deux stéréotypes que nous avons évoqués semblent condamnés à coexister. La personnalité et l'œuvre d'Alfred Nobel en témoignent éloquemment. Ce grand inventeur qui disposait à sa mort de 355 brevets et régnait sur un empire industriel de 90 usines dans le monde entier était un pacifiste convaincu ; seule, la guerre pour éradiquer tous les microbes (du corps et de l'âme, précisait-il) était légitime à ses yeux. Était-il assez idéliste, ou naïf, pour se persuader que les redoutables explosifs de sa fabrication ne pourraient jamais servir à des applications militaires ? Bien avant sa mort, tel avait pourtant été le cas lors de la guerre franco-prussienne de 1870. Peut-être croyait-il que le surarmement des belligérants en présence entraînerait une sorte d'équilibre de la terreur qui freineraient leurs ardeurs. Ou était-il en proie à une sourde mauvaise conscience qui l'aurait poussé, selon certains, à créer à titre de compensation le prix de la paix qui porte son nom ? Nobel n'était pas le seul de ces innovateurs et inventeurs à l'origine de grandes entreprises suédoises particulièrement concurrentielles sur les marchés internationaux – on a parlé à ce propos de *snilleindustri* (industrie du génie). Ces succès avaient eu pour effet une sacralisation de l'ingénieur allant souvent de pair avec des accents guerriers. Dans un ouvrage intitulé *Le deuxième âge de grandeur de la Suède* (1928), Gerhard de Geer n'hésitait pas à écrire : "Nos allumettes, roulements à billes, téléphones et centrifugeurs portent le nom de la Suède sur les ailes de la renommée, exactement comme jadis nos victoires sur le champ de bataille".⁶⁵ Au-delà des clichés lénifiants, les ambivalences ne manquent pas, et c'est à juste titre que la politologue Nathalie Blanc-Noël, spécialiste de l'Europe du Nord, a pu récemment s'interroger sur la nature même du pacifisme nordique.⁶⁶

Les réflexions qui précèdent ont fait la part belle aux différences en tous genres qui rendent le monde nordique plus complexe qu'on ne l'imagine d'ordinaire, et une analyse plus poussée permettrait de mettre en lumière encore d'autres facteurs de dif-

64 Cf. Jean-Hervé Donnard : "Gobineau et le modèle suédois". In : Gunnar von Proschwitz (éd.) : *Influences. Relations culturelles entre la France et la Suède*. Göteborg-Paris 1988, pp. 211–224 ; Arthur de Gobineau : *Correspondance diplomatique, 1872–1877*. (éd. M. & J.-F. De Raymond) Paris, 1994.

65 Voir Martin Kylhammar : "Le deuxième âge de grandeur de la Suède". *Le Moderniste intemporel*. Paris 2009. [trad. du fr. Jean-François & Marianne Battail. Titre original : *Den tidlöse modernisten*. Stockholm 2004].

66 Nathalie Blanc-Noël : "Quel pacifisme nordique ? Les ambiguïtés de la culture de la paix dans les pays nordiques". In : *Nordiques* (n° 11, automne 2006), pp. 63–81.

férenciation. Pourtant, cette unité qui semble se dérober existe bel et bien – c'est du moins ma conviction –, mais pour la trouver, il faut laisser de côté les critères objectifs et adopter une perspective plus immatérielle. S'il existe un dénominateur commun entre les différents pays nordiques, c'est sur le plan culturel qu'il se manifeste le plus clairement. D'ailleurs, pour revenir un instant à la question initialement posée, c'est presque toujours par le biais de la culture – entendue au sens le plus large – que s'éveille l'intérêt de ceux qui décident d'entreprendre des études nordiques.

L'existence d'une plate-forme commune s'explique par un certain nombre de facteurs : évolution historique parallèle, institutions démocratiques de type comparable, tradition juridique spécifique, culture authentiquement populaire, pragmatisme forgé par l'environnement et les conditions de vie, imprégnation religieuse de même type. Ce dernier point est sans doute essentiel, quel que soit le degré de déchristianisation qu'on observe de nos jours. Depuis le XVI^e siècle, l'éthique luthérienne, porteuse de valeurs aussi bien personnelles que communautaires, s'est gravée dans les mentalités, y compris sous des formes sécularisées. Elle a contribué à forger le système des normes en vigueur et à conditionner les relations humaines, y compris dans la vie professionnelle. On retrouve dans les diverses composantes du *Norden* un certain nombre d'attitudes et d'exigences éthiques qui dessinent les contours d'une culture sociale faite de représentations et de convictions partagées.

Le concept de culture en usage dans le Septentrion diffère de celui qu'on connaît dans le reste de l'Europe et notamment en France. Dépourvu de connotations élitistes, il englobe toutes les facettes de la civilisation et pas seulement la fine fleur des arts et des lettres. La culture nordique vivante est pour une bonne part d'inspiration populaire. Au XIX^e siècle, le grand écrivain suédois Almqvist opérait une distinction tranchée entre *herrgårdskultur* (culture de manoir) et *allmogekultur* (culture paysanne). A ses yeux, seule la seconde était l'expression authentique du génie de la nation, alors que la première, d'importation étrangère, n'avait jamais concerné qu'une petite fraction, celle des hautes classes soucieuses d'afficher leur appartenance à une aristocratie européenne. Il identifiait ainsi un noyau autochtone, authentiquement populaire (au sens de "émanant du peuple") dont l'importance ne s'est jamais démentie. Il s'agit là incontestablement d'une spécificité nordique, et il n'est donc guère surprenant que les termes scandinaves qui se réfèrent à cette dimension (*folklighet/folkelighed*) n'aient pas d'équivalents directs en français ; le traducteur doit recourir à des périphrases pour en rendre compte. Par ailleurs, il existe de nombreuses passerelles entre l'"élite" et le "peuple", ce qui réduit les distances sociales et tend à faire des populations nordiques une vaste classe moyenne. "La Suède est une démocratie de cercles d'études", disait fort justement Olof Palme, mais il faudrait en fait étendre cette remarque à l'ensemble du *Norden* où l'on a beaucoup misé, et avec succès, sur l'éducation populaire. Les innovateurs autodidactes ont été légion. La transmission des connaissances et l'encourage-

ment à l'innovation ont été au centre des préoccupations dans les pays nordiques. L'on s'est constamment efforcé de trouver un équilibre entre la pensée et l'action, entre la théorie et la pratique. Cette aspiration caractérise aussi bien les savants et intellectuels (qui n'ont jamais cédé aux tentations de la tour d'ivoire) que les grands entrepreneurs tel Alfred Nobel, cet autodidacte à la fois pragmatiste et idéaliste. Les philosophes du Nord, même les plus systématiques, se sont ingénier à faire descendre les idées du ciel sur la terre, et ils ont volontiers pris le parti de l'existence face à la spéculation abstraite.

Ces traits culturels originaux et fortement marqués permettent de mieux comprendre la position des peuples du Nord par rapport au reste du Continent. Comme dans toute l'Europe occidentale, le legs du christianisme et de l'Antiquité classique est très important, mais la persistance d'un héritage proprement nordique est tout aussi sensible. Ce fonds culturel autochtone a connu des éclipses mais n'a jamais disparu pour autant. Même au XVIII^e siècle, âge d'or du cosmopolitisme, la vieille culture "gotique" a eu ses fervents défenseurs. Si de nombreuses influences étrangères se sont exercées sur le Septentrion, elles ont aussi provoqué à intervalles réguliers des "renaissances nordiques". De nos jours, l'attitude souvent ambivalente de nos voisins du Nord à l'égard de l'intégration européenne est symptomatique de ce mouvement pendulaire entre ouverture vers l'extérieur et repli sur soi. Disposant de langues de faible diffusion, les Nordiques ont dû faire l'effort d'aller vers les autres, ce qui, en un sens, les a rendus plus internationaux que beaucoup d'autres Européens. Simultanément, ils ont entretenu l'idée qu'ils occupaient une position périphérique au sein de l'Ancien Continent, ce qui a pu motiver aussi bien une modestie excessive qu'un certain sentiment de supériorité à l'égard des pays plus méridионаux, jugés moins avancés en matière de démocratie authentique, d'égalité entre les sexes, de gestion pragmatique et pacifique des conflits, de protection de l'environnement ou encore de solidarité avec les pays en voie de développement.

En conclusion, le Nord, avec ses multiples facettes, ne peut se réduire à une formule simple. Les jugements qu'il provoque dépendent de la position de l'observateur, de ses présupposés implicites et de ses choix existentiels. Nous sommes ici dans le domaine des représentations symboliques, non des connaissances objectives. Si les pays nordiques sont généralement l'objet d'appréciations positives dans le reste de l'Europe, le capital de sympathie dont ils disposent va souvent de pair avec une grande méconnaissance des réalités. Certains y ont projeté leurs rêves, d'autres (moins nombreux) leurs cauchemars.⁶⁷ Paradis ou enfer ? Sous des formes diverses, l'image du Nord a toujours été ambivalente. Dans son étude sur le regard des voyageurs et essayistes français sur la

⁶⁷ Rappelons pour mémoire la thèse, formellement démentie par les statistiques année après année, selon laquelle le taux de suicide serait particulièrement élevé dans ces pays. L'Etat-providence, pourvoyeur de bien-être du berceau à la tombe, aurait pour effet pervers de déresponsabiliser les citoyens et de les plonger dans la dépression !

Suède et la Norvège entre 1882 et 1914, Vincent Fournier a excellamment parlé d'*utopie ambiguë*.⁶⁸ Plus récemment, l'historien finlandais Peter Stadius, qui a élargi le champ à d'autres pays de langues romanes, notamment l'Espagne, est parvenu à des résultats comparables.⁶⁹ Ces deux spécialistes ont certes analysé des matériaux vieux d'un siècle, mais les choses ont-elles tellement changé depuis ?

Pour nous scandinavistes, il importe de combattre les idées reçues et préjugés là où nous les décelons, c'est même la justification de nos études. La tâche n'est pas toujours aisée, tant les stéréotypes ont la vie dure. À quoi s'ajoute une difficulté d'un autre ordre qui tient à la complexité même du *Norden*. Qui pourrait prétendre à une connaissance exhaustive d'un aussi vaste ensemble ? Néanmoins, ce handicap est aussi un atout car il nous donne la possibilité de faire sans cesse de nouvelles découvertes, notamment au contact des étudiants qui, inspirés par leur propre image du Nord, nous entraînent dans des explorations parfois inattendues mais très souvent enrichissantes.

Jean-François Battail

Professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

68 Vincent Fournier : *L'Utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882-1914)*. Clermont-Ferrand 1989.

69 Peter Stadius : *Resan till norr. Spanska Nordenbilder kring sekelskiftet 1900. Del I : Norden i tanke och bild ; Del II : Resan till Norr*. Helsingfors 2005.

Les thèses d'études scandinaves à la Sorbonne et dans l'université française

François Émion

Recenser les thèses portant sur le domaine scandinave qui ont été soutenues dans l'université française se heurte – disons-le d'emblée – à un certain nombre de difficultés.⁷⁰ La principale est l'oubli. Les thèses n'ayant pas fait l'objet d'une publication sortent à l'évidence du champ de notre regard et de notre mémoire et demeurent durablement dans l'ombre des rayonnages des bibliothèques où elles sont rangées, et pour les plus anciennes, parfois prisonnières des imperfections du catalogage. Or la majorité de ces travaux est restée inédite.⁷¹ Les anciens fichiers "papier" des bibliothèques universitaires n'ont pas tous été traités, ou l'ont été imparfaitement, si bien que les ouvrages – thèses ou livres – qui n'apparaissent pas dans les catalogues informatisés sont légion et difficilement accessibles. L'Atelier national de reproduction des thèses fut créé en 1971 et, à partir de 1983, a entrepris un microfichage en principe systématique des thèses soutenues en Lettres, Arts, Architecture et Sciences humaines. La liste proposée dans le catalogue en ligne ne semble hélas pas exhaustive.⁷² De même, l'Agence bibliographique de l'enseignement supérieur (ABES) a développé, à partir de 1994, un Catalogue de l'enseignement supérieur (ou : Système universitaire de documentation, SUDOC). Cet outil, même s'il s'avère précieux dans les recherches, présente cependant quelques défauts dus à une saisie incomplète ou erronée. Signalons, parmi les imperfections du catalogage : les erreurs dans l'orthographe des noms ; l'indécision, pour les auteurs féminins, entre le patronyme et le nom marital ; un certain flou concernant la nature du travail répertorié (mémoire ou thèse et quel type de thèse :

⁷⁰ Signalons qu'en amont de ce travail, M. Jean-Marie Maillefer avait déjà recensé une centaine de thèses.

⁷¹ Néanmoins, au moins soixante et onze thèses, parmi l'ensemble répertorié ici, ont fait l'objet d'une publication plus ou moins remaniée.

⁷² Voir le site <http://www.arntheses.com.fr>

d'État, complémentaire, de troisième cycle, d'habilitation à diriger des recherches ...) ; défaut plus grave, dans de nombreux cas, la mention du directeur de thèse est omise. Dans ces conditions, le seul nom de l'auteur rend la détection de son travail compliqué, voire impossible. Dans les pays anglo-saxons et en Scandinavie, de plus en plus de thèses, voire de mémoires de Master, sont mises en ligne après leur soutenance, ce qui permet non seulement de les repérer, mais surtout d'y avoir immédiatement accès. Cet usage semble encore peu développé en France.

Au chapitre de l'oubli, il importe d'ajouter quelques mots à propos des thèses qui n'ont jamais abouti et de songer au temps et aux efforts consacrés, en vain, par tous ces candidats malheureux au doctorat. Certains, après avoir bien avancé dans leurs recherches, ont fini par se perdre dans les méandres de cet exercice particulier qu'est l'écriture d'une thèse. Il est évidemment impossible d'évaluer le nombre de ces thé-sards qui ont abandonné en cours de route, sans doute parce qu'ils devaient gagner leur vie, parce que leur situation de famille ne leur a pas permis de mener à bien leur projet, ou pire encore, parce que les moments de doutes ou de découragement qui font inexorablement partie de ce rite de passage, n'ont pu être surmontés, condamnant leur travail à l'inachèvement et à la disparition.

Mais cette énumération pessimiste en guise d'introduction ne saurait occulter la relative prospérité des études scandinaves en France puisque plus de deux cent quarante travaux ont été ici répertoriés. Les remarques précédentes sur les imperfections du catalogage incitent à penser que cette liste n'est pas exhaustive. Derrière ce chiffre, il faut réaliser que s'accumulent ainsi des siècles de travail de recherches et d'écriture. En répartissant ces thèses sur plusieurs listes obéissant à différents critères, on voit apparaître un certain nombre d'éléments significatifs.

Chronologiquement, les choses débutent bien avant l'époque de Paul Verrier. La plus ancienne thèse repérée fut soutenue en 1830 à l'université de Strasbourg. Elle concerne la christianisation des "peuples scandinaves".⁷³ La seconde thèse apparaissant dans les catalogues traite également de la christianisation, mais limitée à l'Islande, et fut soutenue, comme la précédente à la faculté de théologie protestante de la même université deux ans plus tard (Frédéric-Louis Jäger, 1832). Cinq autres thèses ont été repérées pour le XIX^e siècle, dont trois en théologie.⁷⁴ Une douzaine de soutenances sont attestées pour les trois premières décennies du XX^e siècle. Trois d'entre elles s'intéressent à un événement récent, la dissolution de l'union suédo-norvégienne, survenue en 1905. La thèse de Louis Jordan est même soutenue dès l'année suivante⁷⁵. En 1921, Maurice Cahen, prématurément disparu en 1926, soutient deux travaux (thèses

⁷³ Jules Auguste Herzog : *Causes des difficultés qu'a éprouvées l'introduction du christianisme chez les peuples Scandinaves*.

⁷⁴ Thalès-Henri Géminald (1859), César Jeanjean (1890) et Paul-Édouard-Didier Riant (1865).

⁷⁵ Les deux autres travaux consacrés à ce sujet sont ceux de Charles Fraticelli (1913) et de Georges Coste-Floret (1929).

principale et complémentaire, comme l'usage le voulait alors) aussitôt publiés aux éditions Édouard Champion, et qui feront date dans l'étude du paganisme nordique. En 1937, le linguiste André Martinet soutient ses deux thèses de linguistique, elles aussi publiées la même année. Ces deux savants sont liés aux linguistes comparatistes comme Antoine Meillet ou Robert Gauthiot, néanmoins, les relations d'André Martinet avec Paul Verrier sont avérées.⁷⁶ Entre temps, Jean Lescouffier soutient en 1932 ses deux thèses sur Bjørnstjerne Bjørnsson.⁷⁷ En 1930, Alfred Jolivet est nommé à la Sorbonne. Deux ans plus tard, il succède à Paul Verrier dont il occupera la chaire jusqu'en 1955. Il est germaniste mais a vécu en Norvège avant la Première guerre mondiale où il a été lecteur de français à l'université d'Oslo. Il va beaucoup publier dans le domaine scandinave et va notamment traduire August Strindberg, mais aussi Halldór Laxness et d'autres auteurs nordiques encore. Il est aussi avec Fernand Mossé, dès 1942, le fondateur de la *Bibliothèque de philologie germanique* aux éditions Aubier Montaigne, dans laquelle publieront des scandinavistes comme Maurice Gravier et Lucien Musset. Seules cinq thèses sous sa direction ont été repérées : celles (principale et complémentaire) de Frédéric Durand qui sera, en 1951, le premier titulaire de la chaire de Scandinave à l'université de Caen ;⁷⁸ celles d'Élie Poulenard, qui va occuper le poste de professeur au Département d'études nordiques de Strasbourg ; la thèse complémentaire de Maurice Gravier qui succèdera à Jolivet en 1955. Malgré le nombre limité des thèses qu'il dirige, Alfred Jolivet présente les caractéristiques que l'on va rencontrer chez ses successeurs : une ouverture sur l'ensemble du domaine scandinave, du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Il inaugure donc ce qui demeurera l'une des spécificités – et l'une des difficultés – de l'enseignant de scandinave : la nécessité d'être ouvert à l'ensemble des langues et des disciplines (civilisation, littérature, linguistique). Cette polyvalence, au-delà du champ de recherches de chacun, va se traduire dans la variété des sujets de thèses soutenues à partir des années 1970, et surtout dans la décennie suivante, sous la direction de Maurice Gravier et de Régis Boyer. Une autre caractéristique de cette époque réside dans l'augmentation sensible du nombre de doctorats obtenus. Parmi leurs auteurs, citons Régis Boyer (1969) qui sera titulaire de la seconde chaire de scandinave à la Sorbonne, Guy Vogelweith (1972) qui sera professeur à l'université de Strasbourg, Jocelyne Fernandez (1971) qui est devenue spécialiste des langues finno-ougriennes au CNRS et Georges Ueberschlag (1978) qui a fait sa carrière à l'université de Lille.⁷⁹ Durant la

⁷⁶ Nous n'avons pu retrouver le directeur de recherches de Maurice Cahen, mais ses deux thèses sont précisément dédiées respectivement à A. Meillet et R. Gauthiot.

⁷⁷ Il est possible que les travaux de Jean Lescouffier aient été dirigés par P. Verrier, mais seules les versions publiées de ses thèses sont accessibles et ne donnent aucune indication sur ce point. Lescouffier est par ailleurs l'auteur d'une *Histoire de la littérature norvégienne* parue aux Belles Lettres en 1952.

⁷⁸ Frédéric Durand enseignera à l'université de Caen jusqu'à sa retraite en 1988.

⁷⁹ La date entre parenthèses qui suit le nom d'un auteur est celle de la soutenance de sa thèse.

période couverte par Maurice Gravier (qui se prolonge jusqu'à la fin des années quatre-vingt, puisque la dernière soutenance dont il fut responsable date de 1988), le domaine suédois prédomine. La plupart des thèses sont en outre des travaux de littérature. Les trois exceptions notables sont le doctorat d'État de Régis Boyer sur "La vie religieuse en Islande (1116–1264) d'après la Sturlunga saga et les sagas des évêques", publié en 1979, et qui – il faut le souligner – fait toujours référence et continue à être cité dans la littérature internationale sur le sujet ; le doctorat d'État de Jean-François Battail sur "Le mouvement des idées en Suède à l'âge du bergsonisme", publié en 1979 ; et le doctorat d'État d'Erica Simon de 1960 consacré au "Réveil national et culture populaire en Scandinavie. La genèse de la højskole nordique. 1844–1878". Au cours de la même période, à l'Université de Caen, Frédéric Durand dirigera cinq thèses, dont celle de Philippe Bouquet (1977) qui va occuper à Caen la chaire de Scandinavie jusqu'en 1997. Il a également été le directeur des thèses de troisième cycle (1976) puis d'État (1996) de François-Xavier Dillmann pour lequel a été créé, en 1989, une direction d'études consacrée à l'histoire et à la philologie de la Scandinavie médiévale à la IV^e section de l'École Pratique des Hautes Études. Enfin, toujours à Caen, signalons la thèse d'histoire de Jean-Marie Maillefer soutenue en 1979 et dirigée par Lucien Musset, éminent spécialiste de la Normandie et de la Scandinavie médiévales.

Cet accroissement du nombre de thèses enregistré à partir des années soixante-dix, qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui, témoigne évidemment d'un intérêt croissant pour le domaine scandinave, ce que confirme largement l'impressionnante augmentation de livres proposés par les éditeurs, notamment des traductions d'œuvres littéraires.⁸⁰ Mais il faut néanmoins relativiser ce phénomène en le mettant en perspective avec quelques données relevant de l'évolution démographique et sociologique. En 1900, environ 29.000 étudiants fréquentaient l'université française. Au début des années trente, lorsque Alfred Jolivet devint professeur à la Sorbonne, ces effectifs avaient plus que doublé, avec 78.000 étudiants. En 1950, leur nombre s'élevait à 137.000. Un premier grand bond eut lieu à l'aube des années soixante-dix, avec 600.000 jeunes qui accédaient alors aux études supérieures. Vingt ans plus tard, au début des années quatre-vingt dix, ce chiffre avait encore doublé : 1.200.000 étudiants fréquentaient alors les bancs d'un établissement d'enseignement supérieur. Depuis, cet effectif est en légère augmentation.⁸¹ Dernier chiffre : en 1920, seuls 2 % des jeunes âgés de 20 à 24

Parmi les titulaires d'un doctorat dont Maurice Gravier fut le directeur de recherches à Paris IV et qui ont enseigné à l'université, signalons en outre Jean-François Battail (1975), Brigitte Kessler (1975) et May-Britte Lehman (1976) à Paris IV, ainsi qu'Alain Marez (1976) à Bordeaux (Département d'allemand).

⁸⁰ Soit 169 thèses soutenues depuis 1970 sur un ensemble de 241.

⁸¹ À la rentrée 2009, 2.316.000 étudiants ont intégré l'enseignement supérieur, dont 1.444.500 pour l'université. Voir *Repères et références statistiques sur les enseignements, la formation et la*

ans avaient accès à l'enseignement supérieur. En 1985, ce taux s'élevait à 30%, soit une multiplication par quinze en soixante-cinq ans.

Ces données sont donc à prendre en considération, même si elles ne suffisent pas à expliquer le développement des thèses consacrées au domaine scandinave et surtout, l'extrême variété des sujets choisis par les doctorants. Jusqu'à son départ à la retraite en 2001, Régis Boyer va diriger une trentaine de thèses. Parmi ces thésards, près de la moitié (14) ont enseigné ou enseignent encore à l'université.⁸² À partir de 1984, Jean-François Battail a occupé la chaire de scandinave à la Sorbonne (Paris IV). Il a dirigé sept thèses dont le travail d'Annie Bourguignon (2001), qui a enseigné à l'université de Nancy, présenté pour l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches.⁸³ En 2001, Marc Auchet, jusqu'alors professeur au Département d'études nordiques de Nancy, succède à Régis Boyer. Il va occuper la chaire jusqu'à sa retraite, en 2007, et diriger cinq thèses.⁸⁴ En 2004, Jean-Marie Maillefer, qui a enseigné à Nancy puis à Lille, reprend la chaire laissée vacante par le départ de J.-F. Battail. Il a dirigé le travail d'habilitation de Sylvain Briens (2009) et la thèse de Frédérique Harry (2010), tous deux enseignants au Département d'études nordiques de la Sorbonne. Cette longue énumération montre (si la chose n'était pas entendue d'avance ...) qu'il n'est pas inutile de faire son doctorat en scandinave. En effet, la proportion de titulaires de ce diplôme qui obtiennent un poste à l'université est à l'évidence plus élevée que dans la plupart des autres disciplines.

Mais les thèses portant sur le domaine scandinave ne sont pas toutes soutenues dans un département d'études nordiques, loin s'en faut. C'est même l'un des éléments les plus surprenants apparaissant à l'occasion de ce recensement. Cent soixante-trois travaux ont été répertoriés et, rappelons-le, dans la mesure où il n'est pas aisément détecter, la liste n'est vraisemblablement pas exhaustive.⁸⁵ Autrement dit, plus des deux tiers de l'ensemble des thèses en scandinave ont été dirigées et soutenues dans des départements de littérature, d'allemand, de philosophie, de sociologie, d'histoire ou

recherche, Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance de l'Éducation nationale, Paris, 2010.

- 82 Il s'agit de : Marc Auchet (1990) à Nancy puis à Paris IV, Christophe Bord (1995) à Toulouse II, Ingeborg Cavalier (1987) à Bordeaux, Birgitta Cremnitzer (1984) à Lille III, François Emion (1992) à Caen puis à Paris IV, Vincent Fournier (1980) à Bordeaux III, William Fauvet (1984) à Lille III puis à Lyon, Lena Giret (1994) à Paris IV, Patrick Guelpa (1982) à Lille III (Département d'allemand), Antoine Guémy (2004) à Lille III, Jean Renaud (1986) à Caen, Steinunn Le Breton (1995) à Caen, Torfi Tulinius (1992) à l'Université d'Islande et Hanna Steinunn Thorleifsdóttir (1996) à Caen.
- 83 Deux autres de ses doctorants ont intégré ensuite l'université : Sophie Grimal (1995) à l'université de Strasbourg et Sylvain Briens (2003) à Strasbourg puis à Paris IV.
- 84 Dont, en 2004, celle d'Annelie Jarl-Ireman qui enseigne à l'université de Caen.
- 85 Ce chiffre est à comparer à celui des doctorats soutenus à la Sorbonne (69) et au petit nombre de thèses soutenues dans les autres départements d'études nordiques : cinq à Caen, deux à Lille et une à Strasbourg.

d'histoire de l'art, ou encore dans des facultés de droit, de sciences économiques et politiques. Plusieurs titulaires ont ensuite intégré un département d'études nordiques, tels Annie Bourguignon (thèse soutenue en 1995 avec Jacques Ridé), Éric Chevaucherie (1998, en histoire à Lyon III), Éric Eydoux (1973, Georges Zink) qui a fait sa carrière à Caen, et Jean-Marie Maillefer (HDR sous la direction de Michel Parisse).⁸⁶ Un autre élément intéressant apparaît en étudiant ce second corpus : trente-cinq travaux ont été soutenus dans la décennie 1990–99 et trente-cinq également entre 2000 et 2010, soit soixante-dix thèses pour les vingt dernières années, ce qui équivaut à plus de la moitié de l'ensemble.

Si l'on répartit la totalité des thèses soutenues selon différents critères (discipline : littérature / civilisation / linguistique / philosophie ; répartition géographique : Danemark / Islande / Norvège / Suède / ensemble du domaine scandinave ; répartition chronologique : préhistoire et moyen âge / époques moderne et contemporaine), quelques tendances se dessinent assez nettement.⁸⁷ Tout d'abord l'importance des études littéraires avec quatre vingt thèses (dont quarante-neuf pour le Département d'études nordiques de la Sorbonne). Viennent ensuite les sujets de civilisation (catégorie dans laquelle sont inclus les travaux en histoire) avec cent quatorze sujets se répartissant dans des domaines assez variés (de la mythologie au cinéma contemporain, en passant par l'histoire politique, le droit et les sciences économiques et politiques). Notons également, dans le choix du domaine de recherches, la prédominance de l'orientation littéraire dans les départements d'études nordiques, alors que dans les autres départements, c'est la civilisation qui l'emporte, avec cent thèses, contre quatorze pour les études de scandinave à la Sorbonne.⁸⁸ Quant à la linguistique, elle n'est au centre que de dix-huit travaux, dont seul un tiers a été soutenu dans un département d'études nordiques. Sur le plan géographique, cinquante deux thèses traitent de questions concernant plusieurs pays ou l'ensemble de l'espace scandinave, soixante-quatorze travaux concernent le domaine suédois, contre quarante-quatre pour le Danemark, vingt-trois pour l'Islande et quarante et un pour la Norvège. La répartition par pays n'est pas proportionnelle entre les départements nordiques et non-nordique. Si la Suède arrive en tête dans les deux cas, le Danemark n'est au centre que de six thèses à la Sorbonne, contre trente-huit dans les autres départements. Enfin, dans tous les cas,

⁸⁶ D'autres thèses ont permis à leur auteur d'enseigner dans différents départements d'universités, devenant des spécialistes reconnus du domaine scandinave : Nathalie Blanc-Noël (1994) qui enseigne à Bordeaux III, Jean-Pierre Mousson Lestang (1983) qui fut professeur d'histoire contemporaine à l'université de Strasbourg, Vincent Simoulin (1997), professeur à Toulouse I et Hélène Tétrel (2000), maître de conférences à l'université de Brest.

⁸⁷ Notons qu'un certain nombre de sujets se prêtent mal à cette répartition sommaire parce qu'ils sont, notamment, à cheval sur plusieurs critères.

⁸⁸ Sur cette centaine de thèses, près de la moitié (47) ont été soutenues dans des facultés de droit, de sciences économiques et de sciences politiques.

c'est la période moderne qui attire le plus de chercheurs, ce qui ne constitue pas véritablement une surprise.⁸⁹

S'il se dégage une spécificité dans les sujets de thèses, ce n'est pas tant l'augmentation indéniable des soutenances, notamment au cours des vingt-cinq dernières années, que la variété des sujets choisis et l'élargissement des horizons. Et Régis Boyer semble emblématique de ce phénomène. Les thèses dirigées par Maurice Gravier portaient essentiellement sur la littérature. Mais il ne s'agit pas d'une question d'époque car les travaux dirigés ces dernières années par Jean-François Battail et Marc Auchet ont présenté la même orientation littéraire. Cette préférence pour les lettres dans les départements d'études nordiques représente donc une constante, ce qui n'empêche pas de déceler une certaine évolution, avec l'intégration de nouveaux angles d'approche tout à fait originaux. Le titre de la thèse de S. Briens (2003) est à cet égard révélateur : "Ingénieurs lyriques. Train, téléphone et génie littéraire suédois". Cette variété des sujets et des approches, et aussi, l'incontestable intérêt pour la période médiévale que l'on voit apparaître à partir des années quatre-vingt, ne sont évidemment pas une spécificité des études nordiques. Ils reflètent, semble-t-il, l'essor et la vulgarisation de la recherche, que ce soit dans la critique littéraire, dans le domaine historique et, plus généralement dans les sciences humaines. Cet essor est également perceptible dans l'édition d'ouvrages destinés à un public profane, mais aussi universitaire.

Plusieurs thèses ont été consacrées à August Strindberg. D'autres grands auteurs nordiques ont également fait l'objet d'un travail de doctorat (Knut Hamsun, Pär Lagerkvist ou J.P. Jakobsen, pour n'en citer que quelques-uns). Mais des dizaines de romanciers, de dramaturges et de poètes attendent toujours qu'un jeune chercheur s'empare de leur œuvre. Autrement dit, il reste une infinité de sujets passionnants à étudier, non seulement en littérature, mais dans tous les domaines couverts par la civilisation, l'histoire ou la linguistique. La peinture et l'architecture sont sous-représentées et la musique quasiment absente de tous les travaux effectués depuis un siècle.

Une douzaine de doctorants sont actuellement inscrits à Paris IV. Ils viendront bientôt, souhaitons-le, enrichir la liste qui suit et que l'on a divisé en trois parties : les thèses soutenues dans le Département d'études nordiques de la Sorbonne, celles soutenues dans les autres départements de scandinave et celles émanant de départements d'autres disciplines.⁹⁰ Signalons enfin l'existence de dizaines de thèses, essentiellement réparties sur les trois dernières décennies, dans des domaines qui sortent du champ de ce travail : médecine, odontologie, biologie, pharmacie, études vétérinaires, géographie physique ou géologie, et dont les auteurs ont choisi un terrain de recherches

⁸⁹ Les périodes anciennes (jusqu'au Moyen Age) représentent quarante-six thèses.

⁹⁰ Nous avons fait figurer le nom de l'auteur, suivi de la date de soutenance, du titre, et du nom du directeur de recherches (lorsque l'information était disponible), ainsi que de l'établissement de soutenance. En outre, nous indiquons, le cas échéant, si la thèse a fait l'objet d'une publication.

scandinave, témoignant ainsi de l'intérêt porté, dans les spécialités les plus variées, au monde nordique.⁹¹

François Émion

Maître de conférences en études scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

Thèses de Scandinave soutenues au Département d'Études nordiques
de Paris IV

AMILIEN, Virginie, 1994, *Les créatures surnaturelles dans les contes norvégiens*, (R. Boyer) ; publication remaniée sous un autre titre : *Le troll et autres créatures surnaturelles dans les contes populaires norvégiens*, Berg International, Paris, 1996

AUCHET, Marc, 1990, *Kaj Munk ou la logique de l'imaginaire*, (R. Boyer, doctorat d'État) ; publication sous le titre : *L'univers imaginaire de Kaj Munk : pasteur et dramaturge danois : 1898-1944*, Presses universitaires de Nancy, 1994

BATTAIL, Jean-François, 1975, *Le mouvement des idées en Suède à l'âge du bergsonisme*, (M. Gravier). Publié dans "Les Lettres modernes", Paris, 1979

BORD, Christophe, 1995, *Contribution à la description des langues germaniques : problèmes de diachronie nordique*, (R. Boyer) ; publié par les Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 2002

BOUCHET, Françoise-Geneviève, 1986, *Kaj Munk et la politique allemande*, (M. Gravier)

BOURGUIGNON, Annie, 2001, *Aspects de la littérature suédoise dans ses relations avec l'étranger*, (J.-F. Battail, HDR)

BOYER, Régis, 1969, *La vie religieuse en Islande (1116-1264) d'après la Sturlunga saga et les sagas des évêques*, (M. Gravier, doctorat d'État) ; publication du texte remanié sous le même titre : Fondation Singer-Polignac, Paris, 1979

BOYER, Régis, 1969, *Le Mythe viking dans les lettres françaises*, (M. Gravier, thèse se-

⁹¹ Nombreuses sont les thèses qui étudient la géologie d'une région, notamment en Islande et en Norvège. Nous avons cependant fait figurer quelques études de médecine qui, par leur sujet, relèvent également de la littérature, de l'histoire ou de l'histoire de l'art ; ainsi, la thèse d'Hélène Constanty (2002) sur "Edvard Munch : approche psychopathologique de l'œuvre et de la vie du peintre". À l'inverse, certains travaux en droit et en sciences sociales qui paraissaient trop techniques ou spécialisés ont été écartés, quand bien même un tel choix peut paraître arbitraire
...

- condaire pour le doctorat d'État) ; publié sous le même titre aux Éd. du Porte-Glaive, Paris, 1986
- BRIAND, Sabine 1983, *Pär Lagerkvist : l'auteur et son personnage*, (R. Boyer)
- BRACHIN, Pierre, 1952, *Les influences françaises dans l'œuvre de E.J. Stagnelius* ; publication sous le même titre chez I.A.C., Lyon, 1952
- BRIENS, Sylvain, 2003, *Ingénieurs lyriques – train, téléphone et génie littéraire suédois*, (J.-F. Battail) ; publication (texte remanié) : *Technique et littérature : train, téléphone et génie littéraire suédois ; suivi d'Une anthologie de la poésie suédoise du train et du téléphone*, L'Harmattan, Paris, 2004
- BRIENS, Sylvain, 2009, *Paris laboratoire de la modernité. Atlas parisien de la littérature scandinave (1880–1905)*, (J.-M. Maillefer, HDR) ; publication (texte intégral mais titre modifié) : *Paris, laboratoire de la littérature scandinave moderne : 1880–1905*, L'Harmattan, Paris, 2010
- CAULY, Olivier, 1983, *Art et vie dans la peinture d'Edvard Munch*, (R. Boyer)
- CAVALIÉ, Ingeborg (HERING), 1987, *La Saga des Ynglings : introduction, traduction, notes et commentaires*, (R. Boyer) ; publication sous le titre *La Saga des Ynglingar*, Editions du Porte-Glaive, 1990
- CHUDACET, Laure-Hélène, 1983, *Les nains et les morts dans la religion germano-scandinave*, (R. Boyer)
- CREMNITZER, Birgitta, 1984, *Astrid Lindgren : thèmes et personnages*, (R. Boyer)
- CULICA, Georges-François, 1985, *La Typologie du héros nordique*, (R. Boyer)
- DESCHAMPS, Nicole, 1961, *Sigrid Undset ou la morale de la passion*, (M. Gravier) ; publication aux Presses de l'Université de Montréal, 1966
- DURAND, Frédéric, 1955, *J.P. Jakobsen ou les gravitations d'une solitude*, (A. Jolivet) ; publiée par la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Caen, Caen, 1968
- DURAND, Frédéric, 1955, *Le lyrisme en Suède de 1920 à 1940*, (A. Jolivet, thèse complémentaire) ; publiée sous le même titre aux Éditions Montaigne, Paris, 1962
- EVENSEN, Per Arne, 1998, *Les symboles dans l'œuvre de Tarjej Vesaas*, (R. Boyer)
- ÉMION, François, 1992, *La Saga de Hákon le bon : texte, traduction, notes et index précédés d'une étude de la saga*, (R. Boyer)
- ETTIGHOFFER, Patrick, 2005, *Le soleil et la lune dans le paganisme scandinave, du paléolithique récent à l'âge du fer germanique (de 13000 av. J-C à 750 après J-C)*, (R. Boyer)
- FERNANDEZ, Jocelyne, 1971, *Le théâtre radiophonique d'expression suédoise en*

- Finlande. Contribution originale à la pensée théâtrale au XX^e siècle, (M. Gravier)*
- FOURNIER, Vincent, 1980, *Le Monde scandinave chez les voyageurs et essayistes français, 1882–1914, ou l'utopie ambiguë, (R. Boyer, thèse d'État) ; publication sous le titre L'Utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882–1914), Adosa, Clermont-Ferrand, 1989*
- FOVET, William, 1984, *La philosophie de la nature de F. Schelling et le romantisme suédois (Atterbom – Stagnelius – Almqvist), (R. Boyer)*
- FUMEX, David, 2006, *L'influence de la France au Danemark de 1799 à 1871, (M. Auchet)*
- FUZELLIER, Raymond, 1995, *Essai sur "L'Histoire de Charles XII" de Voltaire : un historien, son personnage et un mythe, (R. Boyer)*
- GIRET, André, 1976, *Lémigration scandinave vers les Etats-Unis d'Amérique vue à travers les œuvres de V. Moberg et d'Ole Edvart Rølvaag, (M. Gravier)*
- GIRET, Lena, 1994, *Hjalmar Bergman : le pouvoir, la volonté, l'angoisse et le rire, (R. Boyer)*
- GRAVIER, Maurice, 1942, *Tegnér et la France, (A. Jolivet, thèse complémentaire) ; publiée aux éditions Aubier Montaigne, Paris, 1943*
- GRIMAL, Sophie, 1995, *Le "Grand désordre" et la "Cohérence infinie" : en Blå bok I–V d'August Strindberg, (J.-F. Battail)*
- GUELPA, Patrick, 1982, *La saga de Björn champion des Hitdaelir (Bjarnarsaga Hitdaelakappa). Introduction et analyse, texte islandais, apparat critique, traduction française, notes aux chapitres, commentaire des strophes scaldiques et cartes, (R. Boyer) ; publication (partielle) : La saga de Björn champion des gens de Hitardalr, Éd. l'Écho des vagues, Rouen, 2010*
- GUELPA, Patrick, 1999, *Visages de la poésie chez le poète islandais Einar Benediktsson (1864–1940), (R. Boyer, HDR) ; publication (remaniée) sous un autre titre : Les elfes des falaises : regard sur la poésie islandaise. Einar Benediktsson, Paris ; L'Harmattan, 2008*
- GUÉMY, Antoine, 2004, *Blanche et la France : l'influence française sur l'œuvre littéraire, journalistique et politique d'August Blanche, l'écrivain suédois le plus populaire de son temps, (R. Boyer)*
- GUERRIEN, Ingela (THURÉN), 1994, *Le cycle romanesque Ville de Per Anders Fogelström : une médiation littéraire, (J.-F. Battail)*
- GUISSARD, Isabelle, 2009, *Les Lapons de Norvège : aspects historiques, politiques et culturels, (M. Auchet,)*

HARRY, Frédérique, 2010, *Les mutations du protestantisme militant en Scandinavie. Du mouvement populaire au renforcement convictionnel : transformation structurelle et idéologique des organisations missionnaires et des antennes de jeunesse en Norvège et en Suède de 2000 à 2010*, (J.-M. Maillefer)

JARL-IREMAN, Annelie, 2004, *Quête et intertextualité : une étude thématique de l'œuvre en prose de Göran Tunström*, (M. Auchet)

KESSLER, Brigitte, 1975, *Karl Erik Forsslund et son temps* (M. Gravier)

LE BRAS, Jacqueline, 1969, *Le thème de la mer dans les ballades anglo-écossaises et scandinaves*, (M. Gravier)

LE BRAS-BARRET, Jacqueline, 1969, *Martin Andersen Nexø, écrivain du prolétariat*, (M. Gravier) ; publiée par l'imprimerie. F. Paillart, Abbeville, 1969

LE BRETON-FILIPPUSDÓTTIR, Steinunn, 1995, *De la "vita" à la saga : étude de structures et procédés littéraires hérités de l'hagiographie latine à partir de textes anciens traduits en norrois*, (R. Boyer)

LEHMAN, May-Brigitte, 1976, *"L'écrivain prolétaire" suédois des années trente*, (M. Gravier)

LÉVEILLÉ, Sylvianne, 1993, *Les Suédois et la France au XVIII^e siècle*, (J.-F. Battail)

LÖJDSTRÖM, Anders, 2005, *Le Livre de l'églantine et le principe de l'intermédiaire. Une étude du Livre de l'églantine de Carl Jonas Love Almqvist*, (R. Boyer)

MANDION, Anne-Marie, 1981, *La guerre et ses séquelles, ou la fin d'une époque dans l'œuvre romanesque de Sigurd Hoel*, (M. Gravier)

MAREZ, Alain, 1976, *La Saga de Thorir aux Poules. Texte, traduction et introduction, notes*, (M. Gravier) ; publication (partielle) sous le même titre, Éditions du Porte-glaive, Paris, 1988

MAREZ, Alain, 1998, *Les causes de la réduction du futhark germanique : les glides et le vocalisme*, (R. Boyer, thèse d'État) ; publication sous le même titre aux Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2000

MARMUS, Roger, 2003, "... Seule la nature est belle ..." Réflexions sur la nature et descriptions artialisantes des paysages dans l'œuvre d'August Strindberg, (M. Auchet)

OUDRY-HENRIOUD, Béatrice, 1988, *Le personnage féminin de Knut Hamsun : son évolution*, (R. Boyer)

PARÈS, Jean-Louis, 1979, *Influence du surréalisme dans la poésie suédoise des années*

- trente : aspect historique : chronique du surréalisme suédois entre 1930 et 1940,* (M. Gravier)
- PELOSSE, Renate, 1971, *Le théâtre de Strindberg sur la scène berlinoise de 1890 à 1927,* (M. Gravier)
- PELOSSE, Renate, 1988, *Le théâtre de Strindberg en Allemagne entre 1890 et 1912,* (M. Gravier, thèse d'État)
- POULENARD, Elie, 1957, *August Strindberg Romancier et nouvelliste*, (A. Jolivet) ; publié sous le même titre par l'Imprimerie Paul Déhan, Montpellier, 1957
- POULENARD, Elie, 1959, *Strindberg et Rousseau*, (A. Jolivet) ; publié aux P.U.F., Paris, 1959
- PRIVAT, Jacques, 1996, *L'arctique scandinave médiéval (Groenland, Canada oriental et alentours) : terre isolée ou pôle d'attraction ?,* (R. Boyer) ; publié par les Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2003
- QUENTEL, Gilles, 2002, *Traduire les langues scandinaves modernes en français : 3 études sur les problèmes posés*, (J.-F. Battail)
- RAHARINAIVO, Jacques, 1999, *Sémantique et dictionnaire bilingue : essai d'analyse contrastive appliquée à la lexicographie franco-scandinave*, (J.-F. Battail)
- RENAUD, Jean, 1986, *Les archipels écossais dans la littérature norroise*, (R. Boyer) ; publié sous le titre : *Archipels norrois : Orcades, Shetland et Hébrides dans le monde Viking*, Kümmerle Verlag, Göppingen, 1988
- REYNARD, Liliane, 2001, *La Description des hommes dans quelques œuvres à caractère historique au XIII^e siècle : étude comparative de l'idéal humain, domaine européen et domaine scandinave*, (R. Boyer)
- RICHARD, Isabelle, 1993, *Rollon premier duc de Normandie : légende et réalité*, (R. Boyer)
- SIMON, Erica, 1960, *Réveil national et culture populaire en Scandinavie. La genèse de la højskole nordique. 1844–1878*, (M. Gravier, thèse d'État) ; publication sous le même titre aux Presses Universitaires de France, Paris, 1960
- SIMON, Erica, 1961, *De l'union culturelle du Nord*, (M. Gravier, thèse complémentaire) ; publication sous le même titre par GEC Gads Forlag, Copenhague, 1962
- SINNIGER-FAALAND, Maryline, 2010, *Aspects du génie littéraire norvégien*, (M. Auchet)
- THORLEIFSDÓTTIR, Hanna Steinunn, 1996, *La traduction norroise du Chevalier au Lion (Yvain) de Chrétien de Troyes et ses copies islandaises*, (R. Boyer)

- TULINIUS, Torfi H., 1992, *La "matière du Nord": sagas légendaires et fiction dans la littérature islandaise en prose du XIII^e siècle*, (R. Boyer) ; publication (texte remanié, titre identique) : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1995
- UEBERSCHLAG, Georges, 1978, *La Folkhögskola : étude de l'évolution historique, idéologique et pédagogique des écoles supérieures d'adultes en Suède (1868–1945)*, (M. Gravier) ; publié par la Librairie H. Champion, Paris, 1981
- VOGELWEITH, Guy, 1967, *Strindberg et Shakespeare : aspects d'un théâtre historique original*, (M. Gravier)
- VOGELWEITH, Guy, 1971, *Le personnage et ses métamorphoses dans le théâtre de Strindberg*, (M. Gravier) ; publiée sous le titre *Le Psychothéâtre de Strindberg*, Kincksieck, Paris, 1972
- ZAFIRIADIS, Inger, 1973, *Etude comparative du système phonétique français et du système phonétique danois en vue d'applications pédagogiques pour l'enseignement du danois aux Français*, (M. Gravier)

Thèses de Scandinave soutenues dans d'autres Départements d'Études nordiques

- BALZAMO, Elena, 1987, *Le conte littéraire suédois : évolution d'un genre*, (Georges Ueberschlag, Lille III)
- BOUQUET, Philippe, 1977, *L'individu et la société dans les œuvres des romanciers prolétariens suédois (1910–1960)*, (Frédéric Durand, Caen) ; publication : Atelier reprod. th. Univ. Lille 3 ; diffusion H. Champion, Paris, 1980
- DILLMANN, François-Xavier, 1986, *Les Magiciens dans l'Islande ancienne : études sur la représentation de la magie islandaise et de ses agents dans les sources littéraires norroises* (Thèse d'État, Frédéric Durand, Caen) ; publiée par la Kungl. Gustav Adolfs Akademien för svensk folkkultur, Uppsala, 2006
- DILLMANN, François-Xavier, 1976, *Les runes dans la littérature islandaise ancienne*, (Frédéric Durand, Caen)
- FROEHLINGER, Richard, 1973, *Les idées philosophiques et religieuses de Selma Lagerlöf*, (Elie Poulenard, Strasbourg)
- MABIRE, Jean, 1971, *Une traduction norvégienne du XIII^e siècle : Parcevals saga*, (Frédéric Durand, Caen)
- RIDEL, Élisabeth, 2007, *Des Vikings et des mots : l'apport des Vikings au lexique de la langue d'oïl*, (Jean Renaud, Caen) ; publication (remaniée) : *Les Vikings et les*

mots : l'apport de l'ancien scandinave à la langue française, éd. Errance, Paris, 2009.

VINCENT, André, 1989, *Johan Bojer, correspondant de presse : Étude réalisée à partir de ses chroniques à Aftenposten sur la France de "la Belle Époque" (1902-1907) et de la Grande Guerre (1915)*, (Frédéric Durand, Caen).

Thèses de Scandinave soutenues hors des Départements d'Études nordiques

ABADIE-MAUMERT, François A., 1974, *Le Maréchal Pétain, chef de l'Etat français, et l'image qu'en ont conservée les journalistes norvégiens et suédois*, (Université d'Aix en Provence)

ADIGARD DES GAUTRIES, Jean, 1950, *Les noms de personnes scandinaves en Normandie de 911 à 1066*, (Faculté de Lettres de l'université de Paris) ; publication : C. Blome Boktryckeri, Lund, 1954

AGOMBART, René, 1930, *Politique monétaire des Etats scandinaves depuis 1914 et spécialement du Danemark*, (Faculté de droit de l'Université de Paris) ; publication : Éd. Jolibois, Bar-le-Duc, 1930

ALGLAVE, Paul, 1901, *L'État et la province assureur en Suisse et dans les pays scandinaves*, (Faculté de Droit de Paris) ; publié par A. Chevalier-Marescq, Paris, 1901

ANGLÈS, Valérie, 2008, *Les conditions d'adoption de politiques et pratiques de management dans les firmes multinationales les normes ISO 9000 :2000 dans les filiales chinoises des entreprises danoises : un cas extrême*, (Ariel Mendez, Aix-Marseille II)

ARNELL-GEDEON, Ingela, 2004, *Les fonts baptismaux romans en Suède*, Jean-Pierre Caillet, Paris X)

AUCANTE, Yohann, 2003, *"L'hégémonie démocratique" institutionnalisation des partis sociaux-démocrates suédois et norvégien comme partis d'Etat*, (Guy Hermet, Institut d'études politiques, Paris)

BARTHELEMY, Martine, 1985, *Culture nationale et formation politique de l'individu en Norvège : étude comparative des phénomènes de socialisation politique des jeunes norvégiens et français*, (Alain Lancelot, Institut d'études politiques de paris)

BELLAICHE, Alain, 2000, *Distance et dialectique dans l'œuvre de Kierkegaard*, (Jean-François Marquet, Paris IV)

BENITO CHABRIER, Nathalie, 1998, *Critique, théorie et pratique de l'éducation selon Søren Kierkegaard*, (André Clair, Rennes I) ; publication par les Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2002

- BERBUDEAU, Christiane, 1975, *Le droit national et la procédure d'adhésion aux communautés européennes du Danemark et de la Norvège*, (Jacques Cadart, Lyon III)
- BÉRENGER, Yves, 2003, *Voyages, voyageurs et récits imprimés de voyages français dans le Nord scandinave au dix-septième et dix-huitième siècle*, (Jean Bérenger, Paris IV)
- BERSON, Bruno, 2004, *L'homme et l'animal en Islande au Moyen Age, IX^e–XIV^e siècles*, (Stéphane Lebecq, Lille III)
- BERTHIER, Lucienne, 1938, *L'Office central de comptabilité de Suède*, (Faculté de Droit, Aix-Marseille) ; publication : Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1938
- BIZIERE, Jean Maurice, 1973, *Contribution à l'étude des manufactures danoises au milieu du XVIII^e siècle : le Mémoire de Leseurre*, (Pierre Jeannin, Paris I)
- BIZIERE, Jean Maurice, 1988, *Economie et dirigisme : la politique manufacturière du Danemark de 1730 à 1784*, (Pierre Chaunu, Paris IV) ; publication remaniée : *Croissance et protectionnisme : l'exemple du Danemark au XVIII^e siècle*, Publisud, Paris, 1994
- BLACHE, Guillaume, 2010, *Flexicurité et dynamiques du marché du travail : une perspective danoise*, (Christine Ehrel, Paris I)
- BLANC-NOËL, Nathalie, 1994, *La politique suédoise de neutralité active du début de la guerre froide au traité de Maastricht*, (J.-Louis Martres ; Bordeaux 1) ; publication (texte remanié) : *La politique suédoise de neutralité active : de la seconde guerre mondiale à l'entrée dans l'Union européenne*, Economica, Paris, 1997
- BLOMQUIST-DEBUSIGNE, Birgitte, 1991, *De l'Image littéraire à l'image imprimee et cinématographique : Karen Blixen : 1885-1962*, (Nice)
- BOURGUIGNON, Annie, 1996, *Peter Weiss écrivain et la Suède*, (Jacques Ridé, Paris IV) ; publication (texte remanié) sous le titre : *Der Schriftsteller Peter Weiss und Schweden*, Röhrig Universitätsverlag, 1997
- BOUSQUET, François, 1996, *Le paradoxe Jésus-Christ : devenir chrétien par passion d'exister : éléments pour une christologie de Kierkegaard comme question aux contemporains*, (Michel Meslin, Paris IV) ; publication : *Le Christ de Kierkegaard : devenir chrétien par passion d'exister, une question aux contemporains*, Paris, Desclée, 1999
- BRACHET, Sara, 2004, *Genre, parentalité et congé parental en Suède*, (Maria Eugenia Cosio-Zavala, Paris X)
- BURTIN, Éric, 1948, *L'organisation judiciaire du Royaume de Suède*, (Henry Solus, Université de Paris, Faculté de droit et des sciences économiques) ; publication : Rousseau, Paris, 1948

- CABAU, Béatrice, 1996, *L'enseignement des langues-cultures en Suède : un enjeu multidimensionnel*, (Robert Galisson, Paris III) ; Publiée aux presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1996
- CABOURET, Michel, 1980, *La Vie pastorale dans les montagnes et les forêts de la Péninsule scandinave*, (Xavier de Planhol, Paris IV)
- CAHEN, Maurice, 1921, *La libation : études sur le vocabulaire religieux du vieux-scandinave*, (Faculté des lettres de l'université de Paris) ; publication sous le titre : *Études sur le vocabulaire religieux du Vieux-Scandinave. La Libation*, aux éditions Édouard Champion, Paris, 1921
- CAHEN, Maurice, 1921, *Le mot "dieu" en vieux scandinave*, (thèse complémentaire, Faculté des lettres de l'université de Paris) ; publication aux éditions Édouard Champion, Paris, 1921
- CALLIGARO, Clarisse, 1988, *Edvard Munch ou la Frise de la vie : approche psychanalytique, aperçu phénoménologique*, (Philippe Greig, Bordeaux II)
- CARA, Frank, 1986, *Consommation pharmaceutique en France et en Suède 1975–1985*, (Henri Delonca, Montpellier I)
- CAZENAVE-LACROUTS HEDMAN, 1993, *Contribution à l'étude d'un système de santé européen : à propos des urgences en Suède*, (Patrick Brun, Paris VII)
- CHASTANG, Elie, 1866, *Étude médicale sur l'Islande. Campagne de la frégate mixte La Pandore (1865)*, (Faculté de Médecine de Montpellier) ; publication : Imprimerie. L. Cristin, Montpellier, 1866
- CHATELET, Claire, 2004, *Des mythes et des réalités de l'avant-garde à Dogme 95, entre tradition et invention*, (Guy Chapouillé, Toulouse II)
- CHEVAUCHERIE, Éric, 1998, *Les enjeux du débat sur la représentation parlementaire dans les pays scandinaves (1780–1866)*, (Jean-Maurice Bizière, Lyon III)
- CHAUFournier, Roger A., 1952, *Les Classes sociales en Suède*, (Faculté de Droit de Paris)
- CHOMETTE, René, 1948, *Le Mouvement syndical en Suède*, (Faculté de Droit de Paris)
- CLAUSTRAT, Frank, 1994, *Les artistes suédois à Paris 1908–1935 : Tradition, modernisme et création*, (José Vovelle, Paris I)
- CLAVIER, Carole, 2007, *Le politique et la santé publique une comparaison transnationale de la territorialisation des politiques de la santé publique (France, Danemark)*, (Patrick Hassenteufel, Rennes I)
- COCHE, Pierre, 1927, *La production de lait au Danemark*, Université de Paris. (Faculté de droit et des sciences économiques) : publication : A. Pedone, Paris, 1927
- CONSTANTY, Hélène, 2002, *Edvard Munch : approche psychopathologique de l'œuvre et de la vie du peintre*, (Isabelle Jalenques, Faculté de médecine de l'université de Clermont-Ferrand I)

- CORTES, Bernard, 1983, *L'élément scandinave dans la toponymie de l'Écosse et de la Normandie*, (Jean Fuzier, Montpellier III)
- COSTE-FLORET, Georges, 1929, *La situation internationale de la Norvège : la dissolution de l'Union suédo-norvégienne et l'évolution de la politique norvégienne*, (Faculté de Droit de l'Université de Montpellier)
- COVIAUX, Stéphane, 2003, *Christianisation et naissance d'un épiscopat : l'exemple de la Norvège du X^e au XII^e siècle*, (Michel Parisse, Paris I)
- DANAHO, Raoul, [s. d.], *Une Politique active de l'emploi l'exemple de la Suède*, (Paris II)
- DELAPORTE, Yves, 1975, *La Vie sociale et économique des Lapons de Kautokeino*, (Jean Guiart, Paris V)
- DELAPORTE, Yves, 1990, *Le vêtement lapon formes, fonctions, évolution*, (Paris I, thèse d'État)
- DELAVIGNE, Anne-Hélène, 1999, *Nous, on mange de la chair : approche anthropologique du rapport à la viande au Danemark*, (Jean Pierre Digard, EHESS)
- DEMBELE, Youssouf, 1992, *Étude comparative entre les épopées occidentales et les épopées africaines à travers l'Iliade, la Saga scandinave, Sounjata et Chaka*, (Jacques Mounier, Grenoble III)
- DESBONS, Georges, 1916, *La Coopération rurale en Danemark*, (Université de Montpellier. Faculté de droit) ; publication : imprimerie. Firmin et Montane, Montpellier, 1916
- DOGANÇAI, Burhan, 1953, *Le Rôle de la coopération et les progrès de l'Agriculture danoise*, (Faculté de Droit de Paris)
- DUPÂQUIER, Michel, 1997, *Analyse de la segmentation des marchés du travail à partir d'une comparaison France-Suède : étude comparée des processus d'intégration à l'entreprise pour de jeunes ouvriers et employés français et suédois*, (Jacques Lautman, Paris V)
- ÉTIENNE, Pierre, 1973, *La disparition du subjonctif en danois ancien et les modes d'expression équivalents du danois moderne*, (Université de Paris)
- EYDOUX, Eric, 1973, *Le groupe et la revue Mot Dag (1921-1925)*, (Georges Zink) : publication par l'Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Caen, 1973
- FAVIER, Franck, 1998, *La Suède entre les grandes puissances (1800-1815) : analyse diplomatique*, (Jean Tulard, E.P.H.E.)
- FEELAY ALBRECHTSSON, Karin, 1994, *Prix Nobel et critique en Suède. Étude de deux cas : Gabriel Garcia Marquez et Claude Simon*, (Daniel-Henri Pageaux, Paris III)

- FERNANDEZ, Jocelyne, 1984, *Discours contrastif, oralité, plurilinguisme : l'espace communicatif same, finnois, suédois (en Finlande)*, (Paris V)
- FERRATON, Hubert, 1958, *Le syndicalisme ouvrier en Norvège*, (Université de Strasbourg, Faculté de droit) ; publication sous le titre : *Syndicalisme ouvrier et social-démocratie en Norvège*, Armand Colin, Paris, 1960
- FRATICELLI, Charles, 1913, *Un siècle d'union : Histoire des relations diplomatiques des royaumes de Suède et de Norvège : (1815–1912)*, (Faculté de Droit de l'Université de Montpellier)
- FRØEN, Bredo Baard, 1962, *La Société littéraire norvégienne à Copenhague 1772–1813. Son œuvre littéraire : le développement du nationalisme en Norvège*, (Faculté de lettres de l'Université de Paris)
- GARREAU, Jacques, 1995, *Mauritz Stiller ou l'"insolent génie" d'un cinéaste de Suède*, (Jean-Pierre Berthomé, Rennes II)
- GÉMINARD, Thalès-Henri, 1859, *Essai sur l'œuvre protestante de Gustave-Adolphe, roi de Suède*, (Faculté de théologie, Strasbourg)
- GERVASONI, Aline, 1984, *Dans les cas de Strindberg, réflexion sur l'amour fou*, (Faculté de Médecine de l'université de Grenoble I)
- GOSVIG OLESEN BAGNEUX, Marie-Hélène, 1982, *L'instabilité parlementaire au Danemark dans les années 1970*, (J.-Arnaud Mazères, Toulouse I)
- GRÈCE, (Prince) Pierre de, 1934, *Les coopératives agricoles danoises et le marché extérieur*, (Faculté de Droit de Paris) ; publication : Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1934
- GREGERSEN, Aage, 1937, *L'Islande son statut à travers les âges*, (Faculté de Droit de Montpellier) ; publication : Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1937
- GRILLO, Alessandra, 2009, *Au pays des vendeurs de vent. Voyages et voyageurs en Laponie et en Finlande au XV^e au XVIII^e siècle : l'invention du récit de voyages aux terres boréales*, (François Moureau, Paris IV)
- GUDMUNDSSON, Hafþor, 1951, *La Souveraineté de l'Islande aux points de vue historique actuel*, (Université de Paris)
- GUERIF, Benjamin, 2005, *Rost et la mer à l'époque contemporaine (1800–1930)*, (André Gueslin, Paris VII)
- GUILLAUME, Jacques, 1994, *Les transports maritimes et la Norvège : étude des faits et conséquences de la circulation par mer*, (Thèse d'État, Jacqueline Beaujeu-Garnier, Université de Paris I)
- HARDARSON, Gunnar, 1984, *Une version norroise du "Soliloquium de Arrha animae" de Hugues de Saint-Victor ; édition critique, introduction et notes*, (Pierre Thillet, Paris I) ; publication (texte remanié) : *Littérature et spiritualité en*

- Scandinavie médiévale : la traduction norroise du "De arrha animae" de Hugues de Saint-Victor : étude historique et édition critique*, Brepols, Turnhout, 1995
- HEILS, Kirsten, 1958, *Les Rapports économiques franco-danois sous le Directoire, le Consulat et l'Empire : Contribution à l'étude du système continental*, (Faculté de Lettres, Paris) ; publication : Presses de la Cité, Paris, 1958
- HELLE, Astrid, 1994, *La Norvège et la communauté européenne*, (Pierre Gerbert, Institut d'études politiques de Paris)
- HERTZOG, Jules Auguste, 1830, *Causes des difficultés qu'a éprouvées l'introduction du christianisme chez les peuples Scandinaves*, (Université de Strasbourg)
- HOUËL, Bruno, 1997, *Les pays nordiques vus du quai d'Orsay aspects diplomatiques et militaires (1949-1962)*, (Pierre Mélandri, Paris X)
- HUMBLEY, John, 1990, *L'intégration de l'anglicisme contemporain étude comparative des emprunts lexicaux faits à l'anglais depuis 1945 en français, en allemand et en danois, reflétés dans les dictionnaires*, (Bernard Quémada, Paris XIII)
- JAECKI, Fernand, 1951, *Essai sur la conjoncture en Suède de 1947 à 1950*, (Paris)
- JÄGER, Frédéric-Louis, 1832, *Essai sur la propagation du christianisme en Islande*, (Strasbourg)
- JARVIN, Magdalena, 2002, *La sociabilité amicale nocturne comme espace de construction identitaire : étude comparative de jeunes adultes vivant à Stockholm et à Paris*, (Dominique Desjeux, Paris V) ; publication remaniée : *Vies nocturnes : sociabilité des jeunes adultes à Paris et à Stockholm*, Paris, 2007, L'Harmattan
- JAUBERT, Anne NISSEN, 1996, *Peuplement et structures d'habitat au Danemark durant les III^e-XII^e siècles dans leur contexte nord-ouest européen*, (Jean-Marie Pesez, EHESS)
- JEANJEAN, César, 1890, *Sainte-Brigitte de Suède*, (Faculté de théologie, Paris)
- JORDAN, Louis, 1906, *La séparation de la Suède et de la Norvège*, (Faculté de Droit de Paris)
- JOURNOLLEAU, Elisabeth, 1996, *Le voyage dans l'imaginaire à travers les œuvres de : Selma Lagerlöf, "Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède", Franz Hellens, "Mélusine" et Michael Ende, "L'histoire sans fin"*, (Paul Gorceix, Bordeaux III) ; publiée aux Presses du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1996
- JUD, Jacques, 1945, *Histoire de la lutte contre l'alcoolisme dans les pays scandinaves : (Suède, Norvège, Danemark)*, (Faculté de Médecine de Paris)
- JUNILLON, Ingrid, 2001, *Le théâtre d'Henrik Ibsen dans l'œuvre d'Edvard Munch : scénographie, "illustration" et variations graphiques*, (François Fossier, Lyon II) ; publication sous le titre . Editions Peeters, Louvain, 2009

- KERSAUDY, François, 1976, *La Norvège et les grandes puissances de 1938 à 1940*, (Jean-Baptiste Duroselle, Paris I)
- KERSAUDY, François, 1986, *La Grande-Bretagne et la Norvège de 1920 à 1945 : diplomatie et stratégie*, (Jean-Baptiste Duroselle, Paris I)
- KVARAN, Gunnar B., 1996, *Le sculpteur islandais Ásmundur Sveinsson. Étude critique*, (Jean-Jacques Gloton, Lille III)
- LACHANA, Evangelia, 1997, *Edvard Munch : le peintre face au théâtre*, (Georges Banu, Paris III)
- LAFARGE, Jacques, 1985, *La diffusion éditoriale d'une œuvre : l'œuvre de Soren Kierkegaard au Danemark, en Allemagne et en France (1834-1984)*, (Robert Escarpit, Bordeaux III)
- LAMPE, Angela, 1999, *Per Kirkeby : un artiste de la tradition nordique ?*, (Eric Darragon, Paris I)
- LARSEN, Jean, 1955, *Une tentative de nivellation social : la politique norvégienne de "Jamstilling"*, (Université de Bordeaux)
- LASSIUS, Théodore, 1906, *Henrik Ibsen, étude des prémisses psychologiques et religieuses de son œuvre*, (Faculté de théologie de Paris) ; publication : Paris et Cahors [s. n.], 1906
- LE BOSSÉ, Mathias, 2000, *L'identité nationale danoise dans l'Europe de la fin du XX^e siècle : problèmes d'espaces, d'échelles, et de lieux*, (Paul Claval, Paris IV)
- LE BOURG-OULÉ, Anne-Marie, 1973, *Holberg, son théâtre et la France*, (André Monchoux, Toulouse II)
- LE BOUTEILLEC, Nathalie, 2000, *Famille, économie et développement de l'Etat-providence en Norvège et en Suède aux XIX^e et XX^e siècles*, (Didier Blanchet, Institut d'études politiques de Paris)
- LEE, Jung-Ae, 1988, *L'influence des idées bouddhiques et des philosophies orientales dans sept œuvres de August Strindberg (après sa crise d'Inferno)*, (Paris IV, Pierre Brunel)
- LEGER, Charles, 1948, *La Démocratie industrielle et les comités d'entreprise en Suède*, (Faculté de Droit de Paris) ; publication aux éditions A. Colin, Paris, 1950
- LEGRAND, André, 1968, *L'Ombudsman scandinave : Études comparées sur le contrôle de l'administration*, (Faculté de Droit de l'université de Lille) ; publication : Librairie générale de droit et de jurisprudence, Paris, 1970
- LEGRELLE, Arsène, 1864, *Holberg considéré comme imitateur de Molière*, (Faculté de lettres de Paris) ; publiée aux éditions Hachette & Cie, Paris, 1864
- LESCOFFIER, Jean, 1932, *Essai sur dix années de la vie de Björnsterne Björnson : 1868-1878 : quelques aspects d'une crise*, (Faculté des lettres de l'université de Paris) ; publication aux éditions "Les Belles Lettres", Paris, 1932

- LESCOFFIER, Jean, 1932, *Les Dernières corrections de Au-dessus des forces (I) d'après le manuscrit de Björnsterne Björnson, avec une introduction*, (thèse complémentaire, Faculté des lettres de l'université de Paris) ; publication aux éditions "Les Belles Lettres", Paris, 1932
- LINGE, Tore, 1935, *La conception de l'amour dans le drame de Dumas fils et d'Ibsen*, (Faculté de lettres de Paris) ; publiée aux éditions H. Campion, Paris, 1935
- LOISEL BLONDEL, Annie, 1996, *Les communautés suédoises au Canada. Assimilation ou maintien de la culture ?*, (Jacques Leclaire, Rouen)
- LUNDBECK-CULOT, Karin, 2005, *Recherche sur la fondation de l'archéologie danoise : une réflexion sur les influences réciproques entre le Danemark et la France*, (Alain Schnapp, Paris IV)
- MAGNUÐSDÓTTIR, Ásdis R., 1997, *La voix du cor : étude d'un motif mythique dans la littérature narrative française et scandinave du Moyen Âge, XII^e–XIV^e siècles*, (Grenoble III) ; publication : *La voix du cor : la relique de Roncevaux et l'origine d'un motif dans la littérature du Moyen Âge : XII^e–XIV^e siècles*, Amsterdam-Atlanta : Rodopi, 1998
- MAILLEFER, Jean-Marie, 1979, *Les Marges septentrionales de l'Occident médiéval. Le Nord de la Scandinavie du IX^e au XIV^e siècle*, (Lucien Musset, Caen)
- MAILLEFER, Jean-Marie, 1996, *Chevaliers et princes allemands en Suède et en Finlande à l'époque des Folkungar (1250–1363) le premier établissement d'une noblesse allemande sur la rive septentrionale de la Baltique*, (Paris I, Michel Parisse) ; publié sous le même titre chez P. Lang, Frankfurt am Main, 1999
- MARTINET, André, 1937, *La gémination consonantique d'origine expressive dans les langues germaniques*, (Faculté des lettres de l'université de Paris) ; publication aux éditions Klincksiek, Paris, 1937
- MARTINET, André, 1937, *La phonologie du mot en danois*, (thèse complémentaire, Faculté des lettres de l'université de Paris) ; publication aux éditions Klincksiek, Paris, 1937
- MATHIEU, André, 1991, *August Strindberg, sa modernité et sa réception en France*, (Claude de Grève, Paris X)
- MÉLINAND, Mireille, 1942, *Les conditions du travail en Suède*, (Faculté de Droit de Lyon)
- MÉTIVIER, Francis, 1998, *Le concept d'amour chez Søren Kierkegaard : la fondation de l'existence comme drame*, (Jean-François Marquet, Paris IV)
- MINANI, Justin, 1980, *Éducation et égalité : le cas de la Suède*, (Guy Avanzini, Lyon II)
- MIRBEAU-GAUVIN, Jean-Régis, 1977, *Les Potentiores dans l'Islande médiévale*, (Jean Bart, Faculté de droit et de science politique de Dijon, Doctorat d'État)

- MODIG, Margareta, 1981, *Contribution de M. Berzelius et de M. Plagemann à l'organisation de l'enseignement médical et pharmaceutique en Suède dans la première moitié du XIX^e siècle*, (Faculté des sciences pharmaceutiques et biologiques de l'université de Paris V)
- MOREL, Nathalie, 2007, *L'État face au social : la (re)définition des frontières de l'Etat-providence en Suède : Une analyse des politiques de prise en charge des personnes âgées dépendantes et des jeunes enfants de 1930 à 2005*, (François Piotet, Paris I)
- MORISSET-ANDERSEN, Christiane, 1981, *Gol, île du Limfjord (Danemark) : inter-relations de l'homme et de son milieu dans une communauté rurale jutlandaise*, (Dominique Zahan, Paris V)
- MOORE, Olivier, 1992, *Approche psychopathologique de la vie et de l'œuvre d'Edvard Munch*, (Claude Guionnet, Faculté de médecine de l'Université de Amiens)
- MOUSSON-LESTANG, Jean-Pierre, 1983, *Le Parti social-démocrate et la politique étrangère de la Suède (1914–1918)*, (Jean-Baptiste Duroselle, Paris I, thèse d'État) ; publication (sous le même titre) : Publ. de la Sorbonne, Paris, 1988
- MÜLLER, Dominik, 1943, *Les Relations entre patrons et ouvriers en Suède : les enseignements d'une expérience*, (Faculté de Droit de Paris)
- OLSEN, Lis, 1992, *Théorie linguistique et acquisition du langage : étude contrastive des relations anaphoriques, syntaxe danoise et syntaxe comparée*, (J. Yves Pollock, Paris VIII)
- ORMEN, Pierre, 1950, *La Marine marchande norvégienne*, (Faculté de droit de l'Université de Paris)
- OSSIP-LOURIÉ, 1900, *La philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen*, (Université de Paris, Faculté de Lettres)
- PALLU, Éric Olivier, 2000, *L'insertion des pays nordiques et baltes dans le nouvel équilibre européen*, 2000, (Faculté de droit de l'université de Lille II)
- PEDERSEN, Bjørn, 1981, *Firmes transnationales, nouvelle division internationale du travail et création d'emploi dans les pays en voie de développement : le cas des firmes norvégiennes*, (Pierre Judet, Grenoble II)
- PEDERSEN, Hanne, 2001, *France et Danemark, pertinence des dispositifs d'insertion*, (Suzie Guth, Strasbourg I)
- PEDERSEN, Jørgen Riis, 1988, *Masse patriotique et projets sociaux. L'émergence de la nation danoise 1848–1870*, (Pierre Ansart, Paris VII)
- PÉNEAU, Corinne, 2002, *Le roi élu. Les pouvoirs politiques et leurs représentations en Suède du milieu du XIII^e siècle à la fin du XV^e siècle*, (Jacques Verger, Paris IV)
- PERROT, Michel, 1973, *Les Groenlandais de l'Est au Danemark : étude démographique et psycho-sociologique de l'émigration*, (Robert Gessain, Paris V)

- PÉTURSSON, Magnus, 1973, *Aspects acoustiques et articulatoires du phonétisme islandais*, (Péla Simon, Strasbourg II)
- PINEAU, Léon, 1901, *Les Vieux chants populaires scandinaves. Epoque barbare : la légende divine et héroïque*, (Faculté de lettres de l'université de Paris) ; publié par E. Bouillon, Paris, 1901
- PLANCHE, François, 1969, *Le lock-out en Suède et en France, et son environnement*, (Faculté de Droit, Lyon III)
- PONS, Christophe, 1999, *Le spectre et le voyant ; esquisse d'une théorie sur un système d'échanges entre morts et vivants en Islande*, (Christian Bromberger, Aix-Marseille I)
- REQUE, Dikka A., 1930, *Trois auteurs dramatiques scandinaves Ibsen, Bjørnson, Strindberg devant la critique française : 1889–1901*, (Fernand Baldensperger, Faculté de Lettres de Paris) : publiée chez H. Champion, Paris, 1930
- REINECKER, Friederike, 1912, *La femme dans le théâtre d'Ibsen*, (Université de Paris, Faculté de Lettres) ; publication : Alcan, Paris, 1912
- REZVANNIA, Parissa, 2002, *Impact des troubles psychologiques maternels sur l'estime de soi des adolescents dans un contexte d'immigration : étude comparative des familles iraniennes en Suède et en Iran*, (Colette Sabatier, Paris X)
- RIANT, Paul-Édouard-Didier, 1865, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des croisades*, (Faculté de lettres de Paris) ; publié par l'Imprimerie Ad. Lainé et J. Havard, Paris, 1865–1869
- RIGAULT, Didier, 1973, *Les efforts de régionalisme nordique et leur orientation face à l'Europe communautaire*, (Faculté de Droit et des Sciences sociales de l'Université de Poitiers)
- RONNINGEN, Kari, 1991, Trois cas d'hystérie littéraire de Henrik Ibsen : *Rosmersholm* (1886), *La dame de la mer* (1888), *Hedda Gabler* (1890), (Faculté de Médecine de l'université de Strasbourg I)
- ROOS, Jacques, 1947, *Aspects littéraires du mysticisme philosophique et l'influence de Boehme et de Swedenborg au début du Romantisme : William Blake, Novalis, Ballanche*, (Faculté de lettres, Paris) ; publication : P.-H. Heitz, Strasbourg, 1951
- ROSSI, Catherine, 2009, *Les voies initiatiques chez Panaït Istrati et Harry Martinson* réverie, vagabondage, écriture, (Maryvonne Perrot, Dijon)
- SALLE, Michel, 1968, *La vie économique et politique en Islande : essai de description*, (Serge Hurtig, Fondation nationale des sciences politiques)
- SAMSON, Vincent, 2008, "De furore Berserkico". *Les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'âge de Vendel aux Vikings (VI^e–XI^e siècles) : aspects mythiques et cultuels d'une tradition martiale*, (Stéphane Lebecq, Lille III) ; pu-

- blication: *Les Berserkir, les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne*, Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2011
- SANDBLAD, Erik Torsten, 1953, *L'Imposition du revenu des personnes morales en Suède, particulièrement dans les relations internationales*, (Université de Paris)
- SCHOTT, Raphaëlle, 2009, *Les conseillers au service de la Reine Marguerite : étude prosopographique des Riksråd nordiques (1375–1397)*, (Claude Gauvard / Thomas Lindkvist, Paris I)
- SEGRESTIN, Marthe, 2002, *Le Théâtre français face à H. Ibsen, G. Hauptmann, A. Strindberg (1887–1928)*, (Yves Chevrel, Paris IV)
- SIMONEAU, François-Noël, 1971, *Problématiques de l'engagement dans l'œuvre de Harry Martinson, de 1929 à 1956*, (René Girard, Lyon II)
- SIMOULIN, Vincent, 1997, *L'euroéanisation du Norden : histoire de la réarticulation institutionnelle d'une coopération régionale, 1980–1996*, (Erhard Friedberg, Institut d'études politiques, Paris) ; publication : *La coopération nordique : l'organisation régionale de l'Europe du Nord depuis la tentative autonome jusqu'à l'adaptation à l'Europe*, L'Harmattan, Paris, 1999
- SINDING, Terje, 1978, *Ibsen : "Le cycle bourgeois". Dramaturgie et pratique scénique*, (Bernard Dort, Paris III)
- SKOG NIELSEN, Marina, 2000, *Étude comparative des expressions figées et figurées contenant le mot "coup" en français et leurs interprétations et équivalents en suédois, questions de traduction*, (Danielle Larroche Bouvy, Paris III)
- SKURNIK, Reine, 1979, *Psycho-pédagogie et renaissance nationale au XIX^e siècle en Europe centrale et en Scandinavie*, (Jean-Jacques Fol, Paris VII)
- STORK, Guélona, 2003, *L'œuvre d'Anna Ancher (1859–1935) en contexte : de la scène d'intérieur vers la scène de l'intime*, (Ségolène Le Men, Paris X)
- SULGER BÜEL, Pierre, 1951, *La protection sociale et médicale de la mère et de l'enfant en Suède*, (Faculté de Médecine de Paris)
- TASSIN, Guy, 1972, *Le problème des relations de parenté en Scandinavie du IX^e au XIII^e siècle : une méthode d'enquête d'après les sources écrites*, (Jean Devisse, Paris VIII)
- TÉTREL, Hélène, 2000, *L'épisode de la Guerre de Saxe dans la Chanson des Saisnes de Jean Bodel et dans la Karlamagnussaga : avatars de la matière épique*, (Michel Zink, Paris IV) ; publication (remaniée) : *La chanson des Saxons et sa réception norroise : avatars de la matière épique*, Paradigme, Orléans, 2006
- TOUDOIRE SURLAPIERRE, Frédérique, 2000, *Étude des représentations de l'âme scandinave dans la littérature nordique du tournant du siècle (1870–1920)*, (Pierre Brunel, Paris IV) ; publication sous le titre : *L'imaginaire nordique. Représentations de l'âme scandinave (1870–1920)*, Editions de l'Improviste, Paris, 2005

- TOUGNE, Michel, 1973, *Le système du verbe en français et en suédois : étude psychomécanique fondée sur une comparaison des langues germaniques et du français*, (M. Gravier, Paris III)
- TROUSSIER, Jean-François, 1969, *L'industrialisation de l'agriculture danoise*, (Centre national d'études économiques et juridiques agricoles, Grenoble)
- VERDOÏA, Sarah, 2010, *Le Skånska à Helsingborg, une variété de suédois ? Contacts et frontières en question. Étude des pratiques et des représentations sociolinguistiques*, (Caroline Juillard, Paris V)
- VIGNAUX, Emmanuelle, 2001, *Le Parti Chrétien du Peuple en Norvège : un parti périphérique*, (Daniel-Louis Seiler, Bordeaux IV) ; publication (texte remanié) : *Luthéranisme et politique en Norvège : le Parti Chrétien du Peuple*, L'Harmattan, Paris, 2003
- VILGARD, Claire, 1984, *Peurs et humour : approches d'une vision du monde à travers littérature orale et vécu quotidien (enquête menée dans les îles de Norvège du nord)*, (Georges Balandier, Paris V)
- VILLAIN, Myriam, 2001, *Les images du lien. Analyse filmique de "Breaking the waves" (1996) de Lars von Trier*, (René Gardies, Aix-Marseille I)
- VINCENT, André, 1981, *La section norvégienne du Lycée Corneille de Rouen*, (Jean Vidalenc, Rouen)
- ZORGBIBE, Charles, 1960, *Les États nordiques à la recherche d'un fédéralisme*, (Institut des sciences politiques de Paris)

Les scandinavistes français dans la Grande guerre

Philippe Augarde

Quand une fausse alerte faisait crétiter le front, je ne pouvais m'empêcher de voir le vide qu'elle apporterait dans une minute à la voiture de compagnie, ce soir au train de combat, demain aux arsenaux.⁹²

Cette description du fonctionnement de la logistique en opérations rappelle que Jean Giraudoux a combattu pendant la Grande guerre : mobilisé comme sergent, blessé et évacué, il se rétablit et reçoit une formation d'officier ; lors de l'expédition des Dardanelles, il est grièvement blessé et rapatrié. Cité, nommé chevalier de la Légion d'honneur, il participe ultérieurement à deux missions à l'étranger.⁹³

Comme lui, quelque dix scandinavistes français de la génération du feu servent tour à tour dans la zone des armées et à l'intérieur ; presque tous remplissent aussi des missions à l'étranger. Certains comme Alfred Jolivet, André Courmont, Fernand Mossé et Aurélien Sauvageot sont des élèves du professeur Paul Verrier. Les autres, comme Lucien Maury, Jean Lescöffier, Camille Polack et Maurice Cahen sont devenus scandinavistes à la suite de séjours prolongés en Europe du Nord.⁹⁴

92 Jean Giraudoux : *Bella*. Paris 1926, p. 10.

93 Jean Giraudoux (1882–1944) SHD/DAT 9 M 597 (144).

94 Paul VERRIER (1860–1938)

- o Archives départementales de l'Orne _ R 978
- o CARAN _ F/17/24 172

Lucien MAURY (1872–1953)

- o Archives départementales du Puy-de-Dôme _ R 3054
- o SHD/DAT 6 Y^e11.205 et 1 K 173
- o CAD Nantes _ Carton Stockholm B10

Jean LESCOFFIER (1875–1947)

- o Archives départementales des Vosges _ 56 R 214
- o SHD/DAT 5 Y^e160.985
- o CARAN _ F/17/24 612
- o CAD Nantes _ Carton Oslo 78

Lorsque la guerre éclate, chacun rejoint son régiment d'infanterie. De l'armée territoriale pour les aînés, les sergents Maury (né en 1872) et Lescouffier (né en 1875) ; de l'armée active pour les cadets, le lieutenant Polack (né en 1879), les sergents Cahen (né en 1884) et Jolivet (né en 1885), ainsi que pour les benjamins, le caporal Courmont (né en 1890), "conscrit de 1913", le soldat Mossé (né en 1892), sursitaire incorporé.⁹⁵ Aurélien Sauvageot (né en 1897) sera mobilisé plus tard. Quant au doyen, Paul Verrier (né en 1860), il est dégagé des obligations militaires.

Avant la fin du premier mois du conflit, le sergent Jolivet du 95^e d'infanterie se met en valeur. Une citation à l'ordre de l'armée stipule en effet qu'il "s'est particulièrement distingué dans différents combats livrés dans la région Blamont-Sarrebourg du 15 au 21 août 1914".⁹⁶

Mobilisé le 31 août au 23^e régiment d'infanterie territoriale, le sergent Lescouffier se porte volontaire et fait donc partie, le 7 septembre, du " détachement de quelque deux mille fantassins qui quitte les dépôts de la ville de Caen pour aller renforcer les troupes sur le front [de la Marne]".⁹⁷

Camille POLACK (1879–1972)

- o SHD/DAT 8 Y^e 51.965
- o CARAN _ F/17/24 825
- o Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, Nancy, 1879, vue 327

Maurice CAHEN (1884–1926)

- o Archives de Paris _ D₄ R₁ 1317
- o SHD/DAT 11 J 3189 bis et ter
- o CARAN _ F/17/26.717 et AJ 16/995
- o Bibliothèque nationale _ *Lettres adressées à J. R. Bloch. Volume XII.*

Alfred JOLIVET (1885–1966)

- o Archives départementales du Cher _ 2 R 645
- o SHD/DAT 6 Y^e 25.598
- o CARAN _ F/17/26.505 A

André COURMONT (1890–1923)

- o Archives de Paris _ D₄ R₁ 1588
- o CAD Nantes _ Fonds "Personnels et agences consulaires." Carton 306
- o CAD La Courneuve _ Personnel 2^e série. Volume 402

Fernand MOSSE (1892–1956)

- o Archives de Paris _ D₄ R₁ 1712
- o SHD/DAT 8 Y^e 45.772
- o CARAN F/17/27.506

Aurélien SAUVAGEOT (1897–1988)

- o Archives de Paris _ D₄ R₁ 1988
- o SHD/DM CC7 4^e mod. 1213/4 et 3439/1.

⁹⁵ Cf. Georges Benoit-Guyod : *Le conscrit de 1913, roman d'un simple soldat*. Paris 1952.

⁹⁶ SHD/DAT 6 Y^e 25.598. Citation à l'ordre de l'armée, n°24, du 4 septembre 1914.

⁹⁷ Jean Lescouffier : "Det förste Marneslag". In : *Atlantis* (n°7, 1919), p. 337. Comme Jean Lescouffier, le caporal Virgile Pinot, lecteur de français à l'université de Lund (1909–1926) et le soldat,

Le 23 septembre, un détachement du 169^e d'infanterie, dont le sergent Cahen, part du dépôt de Montargis et passe au 98^e pour renforcer ce régiment qu'il juge "démoli, démoralisé, décimé à Sarrebourg, reformé tant bien que mal" et qui, dans la région de Noyon, du "16 septembre au 9 octobre se bat durement [...] au Bois-des-Loges".⁹⁸

Le journal de marche et opérations du régiment note, le 7 octobre : "Quelques hommes de la 3^e compagnie viennent d'aller se rendre à l'ennemi, entraînés par le sous-lieutenant Chapelant et le sergent-major Girodias".⁹⁹ Le sergent Cahen fait partie de ces hommes. Il témoigne : "Le capitaine allemand me dit : "Allez dire au bataillon [français] de se rendre sans quoi j'attaque avec douze bataillons [...]. Je revins alors [dans] les lignes françaises".¹⁰⁰

Pour s'être rendu à l'ennemi, le sous-lieutenant Chapelant est condamné à mort et fusillé. Le lendemain, 12 octobre, le Conseil de guerre spécial du 98^e juge le sergent Cahen et trois soldats du régiment "qui se sont rendus à l'ennemi [...] sur l'ordre de leurs chefs" et "prononce [leur] acquittement". La veille, blessé au cours d'un violent bombardement, le lieutenant Polack est évacué et cité. En mars 1915, encore incomplètement guéri, il reprend son poste. Un mois plus tard, il est promu capitaine. Les termes de la deuxième citation décernée au sergent Jolivet qui, "dans les régions les plus dangereuses du secteur de la 16^e division, s'est acquitté de toutes les missions avec un sang-froid, une intelligence et une précision qui ont fait apprécier ses services comme ceux d'un officier", posent la question de l'accès à l'épaulette des scandinavistes français.¹⁰¹ Le 31 décembre 1914, à l'exception de Camille Polack, nommé avant la guerre, et de Fernand Mossé qui vient juste d'achever sa formation au dépôt du 146^e, ils sont tous sous-officiers.

Deux jours après avoir rejoint le 99^e d'infanterie territoriale, le sergent Maury fait l'objet de toute la sollicitude du commandant de la Ve armée. Le général Franchet d'Espérey attire en ces termes l'attention du directeur de l'infanterie : "Voici une fiche sur un sergent territorial qui voudrait passer officier de réserve. Je vous prie de faire la nomination qui ne doit souffrir de difficultés et de l'affecter au 201^e d'infanterie, dans mon armée".¹⁰² Lucien Maury est effectivement promu au grade de sous-lieutenant le 8 février 1915, au terme d'un parcours qu'il relate ainsi :

sursitaire incorporé, Emmanuel Handrich, ancien élève de Paul Verrier se portent volontaires. Ils sont en quelques heures transportés de leurs dépôts régimentaires (à Lorient pour le 62^e RI ; replié de Saint-Quentin à Quimper pour le 87^e RI) jusqu'au champ de bataille de la Marne.

⁹⁸ Papier Jean-Richard Bloch (BNF, vol. XII, lettre du 11 octobre 1914) ; J. Chabanier : "Le 98^e RI, régiment de Roanne". In : *Revue historique de l'armée* (1963/2).

⁹⁹ SHD/DAT 26 N 672/16.

¹⁰⁰ SHD/DAT 11 J 3189 ter.

¹⁰¹ SHD/DAT 6 Y^e 25.598. Citation à l'ordre de la 16^e division, du 3 janvier 1915.

¹⁰² SHD/DAT 6 Y^e 11.205. Billet manuscrit daté du 25 novembre 1914.

J'ai passé trois mois d'hiver, comme sergent, dans un dépôt régimentaire, pour y réapprendre le métier militaire que j'avais quelque peu oublié et j'ai travaillé assez durement. Envoyé au front comme officier, j'y sers dans les tranchées depuis neuf mois sans interruption.¹⁰³

Les sergents Lescoffier et Jolivet sont à leur tour promus sous-lieutenants en mars et en juillet de la même année 1915. Le caractère tardif de la promotion de Fernand Mossé s'explique d'abord parce que deux blessures l'ont éloigné du front pendant près d'un an, retardant d'autant sa nomination au grade de sergent ; ensuite parce qu'il lui a fallu passer par le grade intermédiaire d'aspirant. En septembre 1915, une blessure freine l'avancement de l'aspirant Courmont.

L'année 1915 éprouve six des sept scandinavistes français alors sous les drapeaux : trois quittent le front définitivement, trois temporairement.

Au mois de mars, en Belgique, le caporal Mossé est blessé au bras droit ; évacué, il revient trois semaines plus tard. En juin, en Artois, un éclat d'obus l'atteint au bras gauche, entraînant une nouvelle évacuation, à l'arrière, où il reste dix mois. L'historien Augustin Cochin, mobilisé comme capitaine au même régiment, témoigne quelques semaines après : " [...] tous ces pauvres garçons se ressentent encore de l'enfer d'Arras, dont le régiment se remet doucement".¹⁰⁴ Le 12 juin 1915, le capitaine Polack dirige, sous un feu violent, le déblaiement d'une tranchée bouleversée par l'explosion d'une mine allemande. "Assez grièvement blessé", il est à nouveau cité et évacué.¹⁰⁵

Au début de l'automne, à vingt-quatre heures d'intervalle et à quelques kilomètres de distance, le lieutenant Lescoffier et l'aspirant Courmont sont blessés en Champagne. Le 8 décembre 1915, Jean Lescoffier s'adresse au ministre de la Guerre et sollicite "comme officier blessé et incapable pour longtemps d'un service actif, un emploi dans les services du ministère", poursuivant :

... j'ai été blessé le 26 septembre à Tahure, soigné à Bourges et mis le 1er décembre en congé de convalescence de deux mois pour le motif suivant : plaie thoracique par balle de shrapnell ; projectile non extrait et inclus dans le sommet pulmonaire. [...] [Déjà cité deux fois], j'ai été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 23 octobre 1915. [...] J'étais avant la guerre professeur agrégé de lettres au Lycée Michelet ; je connais les langues scandinaves, ayant été pendant un an et demi boursier du gouvernement en Scandinavie.¹⁰⁶

Sans attendre l'expiration de son congé de convalescence, le lieutenant Lescoffier est immédiatement affecté au Bureau de la presse étrangère et chargé de l'étude de la presse norvégienne. Quatre mois plus tard, il est envoyé à Christiania, où il reste jusqu'à sa démobilisation.

¹⁰³ Lettre datée du 3 février 1916, publiée dans le *Svenska Dagbladet* du 11 mars 1916.

¹⁰⁴ Augustin Cochin : *Quelques lettres de guerre*. Paris 1917, p. 24.

¹⁰⁵ SHD/DAT 8 Y^e 51.965. Citation à l'ordre du 31^e Corps d'armée, du 4 juillet 1915.

¹⁰⁶ SHD/DAT 5 Y^e 160.985. Lettre datée du 8 décembre 1915.

Egalement en convalescence, André Courmont fait, dans une lettre, le point sur sa situation : "[Aujourd'hui] 31 octobre 1915, je viens d'être déclaré inapte, par suite de blessures de guerre, à servir dans mon arme [l'infanterie]. [...] Pardonnez-moi cette écriture épouvantable (je tiens la plume avec le pouce et le petit doigt)...".¹⁰⁷ Selon le texte de sa citation, cet "aspirant d'une belle tenue au feu, le 27 septembre 1915, a été blessé au moment où il sortait de ses tranchées de la Ferme Navarin, pour se porter à l'attaque".¹⁰⁸ De janvier 1916 à janvier 1917, il sert, lui aussi, au Bureau de la presse étrangère, en tant que rédacteur du *Bulletin quotidien de presse étrangère*. Au mois de mars 1916, il est "promu interprète-stagiaire de langues scandinaves".¹⁰⁹

Lorsque le sergent Cahen est évacué sur un hôpital parisien, en octobre 1915, c'est parce que, explique-t-il :

En deux mots, j'ai à la patte droite la réédition des troubles qui, depuis quatre ans, font de mon bras droit un membre de plus en plus imparfait. La fatigue aidant, je suis arrivé à une incapacité totale à la marche [...]. Tout ça, sans autre signe extérieur, je veux dire contrôlable, que l'albumine [...].¹¹⁰

Présenté à différentes sommités médicales, Maurice Cahen est réformé temporaire en février 1916, un certificat médical constatant "un phénomène objectif qui [...] permet d'admettre la réalité des troubles de motricité dont se plaint M. Cahen"; l'intéressé est soulagé de voir ainsi "[détruite] l'hypothèse de la simulation".¹¹¹

Lorsque sa réforme définitive est prononcée en juin 1916, Maurice Cahen écrit à son cousin, le sous-lieutenant Jean-Richard Bloch : "Sous l'uniforme civil, je ne désespère pas à force de travail, quand je serai mieux reposé, d'effacer la tare de mon inutilité militaire".¹¹²

Le sergent Jolivet quitte les tranchées, car "[semblant], de par ses antécédents, tout indiqué pour remplir cette mission, [il a été] rappelé du front par ordre du Général en Chef, mis à la disposition de la Direction des Poudres et envoyé à Christiania", où il reste d'avril 1915 à fin juillet 1916.¹¹³

En décembre 1915, le capitaine Polack rejoint le front. Il n'y reste pas longtemps : deux mois plus tard, il est évacué par une maladie qui le maintient près de huit mois à l'intérieur.

¹⁰⁷ *Statens Arkiver – Rigsarkivet – Privatarkiv n° 6511 Paul Verrier*. Lettre adressée, le 31 octobre 1915, par André Courmont à M. Moutet. Je tiens à remercier Mlle Roberta Attorese qui, de Copenhague, m'a fait parvenir ce document.

¹⁰⁸ BCAAAM/BAT/S.CIT-DOC du 20 août 2009. Citation n° 23.686 "D" en date du 13 juin 1920.

¹⁰⁹ Archives de Paris. Registre D⁴ R₁ 1588.

¹¹⁰ *Papiers Jean-Richard Bloch* (BNF, vol. XII, lettre datée du 2 novembre 1915).

¹¹¹ *Ibid.*, lettres datées du 24 janvier et du 9 février 1916.

¹¹² *Ibid.*, lettre datée du 11 juin 1916.

¹¹³ SHD/DAT 6 Y^c 25.598. Lettre en date du 2 juillet 1915.

A la mi-février 1916, le sous-lieutenant Maury reste le seul scandinaviste dans la zone des armées. Il raconte :

Mon bataillon (le 3^e, commandant Zeller) occupait l'extrême sud du front français jusqu'à la frontière suisse [...]. Nous allions périodiquement au repos, pour quelques jours, à Réchésy. C'est là que je me trouvai en relation avec le groupe d'hommes de lettres polyglottes que dirigeait le docteur Bucher. Quand [ce dernier] sut que je lisais les langues scandinaves, il prit l'habitude de me faire parvenir des [...] journaux [scandinaves] que je parcourais dans nos tranchées aux heures calmes pour lui retourner traductions, résumés, etc.¹¹⁴

En décembre 1915, André Waltz, universitaire chargé de la propagande à la Légation de France à Stockholm, organise un voyage d'études sur le front français pour un groupe de Suédois. L'un d'entre eux, Fredrik Böök, en retire plusieurs articles qu'il publie dans le *Svenska Dagbladet*. L'ambassadeur de France relève : "Dans un article [consacré au]front dans les Vosges, M. Böök parle "de ses frères Allemands et de ses amis les Français." [...] On ne peut mieux résumer les sentiments de la plupart des Suédois".¹¹⁵

Lucien Maury se remémore :

L'idée me vint d'écrire à mon ami Fredrik Böök une longue lettre où je lui décrivais notre état d'esprit et lui parlais à cœur ouvert des convictions en faveur desquelles les Français de mon entourage [...], consentaient tous les sacrifices [...]. Böök traduisit [cette lettre et la] fit paraître au *Svenska Dagbladet* sans omettre ma signature et mon adresse militaire ; grave imprudence qui me valut un blâme [...].¹¹⁶

Le général Franchet d'Esperey, commandant le Groupe d'armées de l'Est, écrit le 2 décembre 1916 au chef de corps du 99^e territorial : "Le blâme infligé [en avril dernier] par le commandant en chef est une sanction suffisante et il ne doit pas [influer] sur les titres que le sous-lieutenant Maury a pu acquérir par ses services militaires [...]."¹¹⁷ Au début du mois d'avril 1917, le lieutenant Maury, alors dans le secteur de Verdun, est mis à la disposition du ministère des Affaires étrangères pour effectuer une mission dans les pays scandinaves.¹¹⁸

Rétablissement, le caporal Mossé est affecté au 69^e d'infanterie. En avril 1916, il rallie son nouveau régiment qui se reforme et s'entraîne à l'arrière en vue de la prochaine offensive de la Somme. Le sergent Mossé s'y distingue et mérite une citation pour avoir "fait preuve le 5 juillet et jours suivants de beaucoup de bravoure et de sang-froid [...]

¹¹⁴ Note personnelle (mars 1951) adressée par Lucien Maury à André Mattin. Je tiens à remercier M. Pierre Mattin, qui a accepté de me communiquer cette correspondance.

¹¹⁵ SHD/DAT 16 N 3248. Télégramme 481 du 24 décembre 1915.

¹¹⁶ Lucien Maury : *Métamorphose de la Suède*. Paris 1951, p. 128.

¹¹⁷ SHD/DAT 6 Y^e 11.205. Lettre dactylographiée n° 3.332 du 2 décembre 1916.

¹¹⁸ CAD Nantes Stockholm B48. Lettre du 15 avril 1917 du ministre des Affaires étrangères.

fournissant à diverses reprises des renseignements importants.” Peu après la relève de son régiment, Fernand Mossé rejoint, à Saint-Cyr, le Centre d’instruction des élèves-aspirants, où il reste de septembre 1916 à février 1917.

Alors qu’Alfred Jolivet avait souhaité être envoyé à Salonique, un télégramme lui annonce en juillet 1916 : “Jolivet rentre, affecté sa demande 37^e infanterie, XX^e corps”, en Lorraine. D’août 1916 à avril 1917, le commandement tire le meilleur parti de ses qualités de pédagogue ; il sert comme instructeur au cours des élèves chefs de section de la 8^e armée. “Plein d’initiative, de zèle et de dévouement, il a obtenu de ses élèves un rendement maximum.”¹¹⁹ Après un retour dans la troupe, le lieutenant Jolivet est détaché, de septembre 1917 à avril 1918, au 1^{er} régiment territorial d’infanterie, à Epinal, en qualité d’instructeur au cours des élèves chefs de section du Groupe d’armées de l’Est. Il y est noté comme “sachant professer, instructeur parfait dans sa spécialité, [fusil-mitrailleur et armes automatiques]”.¹²⁰ A la fin du mois de juin 1918, le capitaine Jolivet, nouvellement promu, est affecté au 297^e d’infanterie. Il participe en son sein à l’organisation du plateau de Méry où, le 10 août, se brise la vague allemande. Dès lors, le régiment se porte à l’attaque, poursuit l’ennemi et, le 19 août, après une lutte opiniâtre, s’empare du village de Fresnières. La conduite du capitaine Jolivet lui vaut une nouvelle citation à l’ordre de l’armée et la croix de chevalier de la Légion d’Honneur :

A conduit [son unité] à l’assaut de deux positions qu’il a enlevées d’un seul bond et, par une manœuvre audacieuse, a permis la conquête d’une localité très fortement défendue [...]. Quoique blessé [...] a conservé le commandement de sa compagnie, faisant quarante prisonniers et capturant deux mitrailleuses.

Six semaines plus tard, il est cité pour la quatrième fois.

Le régiment du capitaine Polack est envoyé sur le front d’Orient. Le 20 janvier 1917, quinze jours après avoir débarqué à Salonique, il est hospitalisé, ayant présumé de ses forces. Rapatrié sanitaire, il est déclaré inapte à faire campagne, ce qui l’affecte durablement. Pendant un an, il occupe des fonctions administratives auprès du Gouverneur militaire de Paris.

Nouvellement promu, l’aspirant Mossé retrouve son régiment en février 1917. Dans ses rangs, il participe à la deuxième bataille de l’Aisne (avril–mai 1917), avant de tenir en Lorraine un secteur réputé relativement calme, malgré plusieurs émissions de gaz et coups de main ennemis. Candidat à l’agrégation d’anglais, il est, en janvier 1918, désigné comme aide instructeur aux écoles d’infanterie américaine. Il est, par la suite, cité à deux reprises pour son action lors des attaques du 1^{er} mai et des 20–22 août. Il est promu sous-lieutenant en mars 1919, peu avant sa démobilisation.

Au lendemain de l’Armistice, le capitaine Jolivet est affecté pendant quatre mois au

¹¹⁹ SHD/DAT 6 Y^c 25,598. Notations semestrielles.

¹²⁰ *Ibid.*

Contrôle postal d'Alsace-Lorraine à Belfort. Puis, in extremis, il renoue pour quelques semaines avec le service des Poudres.

Les sept missions effectuées à l'étranger par les scandinavistes français, au cours du premier conflit mondial, sont atypiques et méritent d'être examinées une à une.

Alfred Jolivet est le premier à quitter le sol national. Huit mois après le début des hostilités, le commandement l'arrache littéralement aux tranchées et le persuade de retourner à Christiania, où il a été lecteur de français de 1912 à 1914.

A la suite des négociations engagées pour assurer à la France et à ses alliés, la majeure partie des ressources de la Norvège en nitrates [d'ammoniaque], il fut reconnu indispensable de placer à Christiania, auprès du Ministre de France, un agent spécialement chargé de suivre [...] toutes les opérations relatives à l'exécution [de ces protocoles].¹²¹

Fin mars, puis début avril 1915, la direction des Poudres télégraphie à notre ambassadeur : "[...] ai fait demander Jolivet [...] et tacherai le décider à être votre collaborateur dans mission si utile défense nationale", et "J'ai vu Jolivet. A compris devoir patriotique l'oblige d'accepter".¹²²

Après avoir transité par Londres et le War Office, le sergent Jolivet est opérationnel à la fin du mois d'avril. Le 8 juillet suivant, il est nommé officier, car

dans ses fonctions nouvelles, il a pleinement justifié les espérances placées en lui ; son intervention efficace, favorisée par les relations personnelles qu'il s'était créées sur place depuis longtemps, a grandement facilité la réalisation la plus avantageuse du programme tracé.¹²³

Le sous-lieutenant Jolivet réussit si bien que le Service des Poudres, après avoir longtemps éludé une réponse définitive à sa demande, plusieurs fois exprimée, de reprendre sa place au front, finit par céder.

Tenant compte que les relations avec les fournisseurs norvégiens sont maintenant plus assises et ne comportent pas l'imprévu des premières opérations, il paraît possible de [lui] donner satisfaction [...] à condition toutefois qu'il soit remplacé.¹²⁴

C'est le lieutenant Lescoffier, nommé le 1^{er} mars 1916 au poste nouvellement créé de Délégué français au Bureau de contrôle des passeports de Norvège, qui est également

¹²¹ SHD/DAT 6 Y^e 25.598. Lettre en date du 2 juillet 1915. Voir également l'article, non signé, [B.E.M. Masselin], "Le Service des Poudres pendant la guerre de 1914–1918". In : *Revue historique de l'armée* (1964/2).

¹²² CAD Nantes Oslo 142 "Norsk Hydro". Télégrammes n° 94 du 29 mars 1915 et n° 100 du 2 avril 1915.

¹²³ SHD/DAT 6 Y^e 25.598. Lettre en date du 2 juillet 1915.

¹²⁴ CAD Nantes Oslo 78. Lettre du capitaine de Lavallée-Poussin au ministre de France à Christiania, en date du 2 mars 1916.

désigné pour succéder à Alfred Jolivet. Le général Mauclère, directeur du Service des Poudres, le reçoit avant qu'il ne quitte Paris.¹²⁵

Mais, peu après son arrivée en Norvège, le ministre de France s'adresse au ministre de la Guerre :

Expérience faite, quoique paraissant parfaitement dévoué et capable, Lescoffier ne peut remplacer efficacement Jolivet. Il a d'autres attributions, d'autres besognes, et sa blessure exige des ménagements. [...]. Il serait cependant utile de continuer à avoir à la Légation, outre l'officier des passeports, un officier, même territorial, mais avec capacités administratives et ayant été au front pour servir [...] à la liaison avec la Direction des Poudres.¹²⁶

Finalement, Jolivet passe ses consignes à un sous-lieutenant territorial, sans connaissance du norvégien, mais ... apparenté à l'ambassadeur.

Initialement cantonné au seul service des passeports, le lieutenant Lescoffier s'impose très rapidement en sa qualité d'adjoint de notre attaché militaire, en résidence au Danemark et également accrédité en Norvège. Le 1^{er} juillet 1917, il est, en matière de renseignement, placé sous les ordres de l'attaché militaire résident en Suède. Au prix d'un "labeur incessant, [il a su] créer de toutes pièces [et] avec beaucoup de réussite le service d'attaché militaire à Kristiania".¹²⁷ C'est pourquoi, dès sa prise de fonctions, le premier soin du nouvel ambassadeur à Christiania est d'appuyer la demande unanime de nos attachés militaires à Copenhague et à Stockholm : le 20 août 1918, le lieutenant Lescoffier devient le premier attaché militaire français accrédité et résident en Norvège.¹²⁸ Il reste en poste jusqu'en avril 1919, date à laquelle il rentre en France pour y être démobilisé.

Le 13 janvier 1917, André Courmont est placé en sursis d'appel, peu avant d'être nommé gérant du vice-consulat de Reykjavik. Le jour même où il prend possession de son poste, le 21 avril 1917, le journal *Morgunblaðid* s'enthousiasme :

La France [...] la première fit à notre université l'honneur d'envoyer ici un professeur [...] : M. Courmont [...]. C'est comme Consul [...] que Courmont est ici maintenant, interprète entre les Français et les Islandais. Pendant les quelques années que Courmont passa avec nous, il réussit à apprendre notre langue d'une façon merveilleuse [...], parvint à comprendre notre vie intellectuelle [...], d'une façon si pénétrante que peu d'étrangers peuvent à cet égard lui être comparés [...].¹²⁹

¹²⁵ *Ibid.*

¹²⁶ *Ibid.*, télégramme 252 du 10 avril 1916.

¹²⁷ SHD/DAT 5 Y^c 160.985. Notation 1917.

¹²⁸ SHD/DAT 7 N 836. Rapport du capitaine de Lupel : "Le commandant Thomas, comme le commandant du Boucher, m'ont dit à quel point le lieutenant Lescoffier, membre de l'Université, était digne de cette titularisation".

¹²⁹ CAD Nantes. Personnels et agences consulaires. Carton 306. Lettre du 16 mars 1917.

Une semaine plus tard, un autre journal, *Isafold*, renchérit :

Nous sommes sincèrement reconnaissants au gouvernement français de nous avoir envoyé l'homme que nous aurions nous-mêmes désigné, si nous avions pu choisir.¹³⁰

Responsable d'un poste consulaire, que son prédécesseur n'avait jamais rejoint, André Courmont met fin à un intérim d'une année assuré par le consul britannique. Il doit tout à la fois apurer le passé et traiter les affaires en cours ; il procède d'emblée à l'achat, pour le ministère de la Marine, de dix chalutiers qui sont, dans le port de Reykjavik et sous sa responsabilité, armés en chasseurs de sous-marins.¹³¹

Son rapport pour l'année 1918 montre que son activité s'est exercée principalement au bénéfice des ministères du Commerce, de la Marine et surtout de l'Agriculture et du ravitaillement : il a, entre autres, acheté et expédié en France 1500 tonnes de morue, en procédant également à l'affrètement des voiliers nécessaires au transport.¹³²

Dans ses souvenirs, Lucien Maury relate la genèse de son détachement au ministère des Affaires étrangères.¹³³ Le 15 avril 1917, le Quai d'Orsay s'adresse en ces termes à notre ambassadeur à Stockholm : "M. Lucien Maury [...] vient d'être chargé d'une mission d'ordre économique dans les pays scandinaves. Je l'ai muni d'une lettre d'introduction auprès de nos agents dans ces pays [...]"¹³⁴ Sa mission ayant été prolongée à deux reprises, Lucien Maury est en décembre 1917, autorisé à rentrer en France.¹³⁵

Trois mois plus tard, il repart :

pour Stockholm, afin d'y reprendre, suivant une décision du gouvernement, la mission qu'il a déjà remplie. Il a reçu l'instruction de se concerter avec [l'ambassadeur de France] et avec M. Waltz sur les méthodes d'action les plus propres à développer notre influence en Suède ...¹³⁶

Dès le 20 mai 1918, Lucien Maury et André Waltz rendent un rapport exposant six projets d'action en "Finlande et Provinces baltiques" d'une part, et quatorze autres projets d'action en Suède d'autre part.¹³⁷

Au cours de cette deuxième mission, les 12 et 19 janvier 1919, Lucien Maury accompagne l'ambassadeur Louis Delavaud dans ses visites des camps de Lund et de Malmö, où transitent quelque 3250 prisonniers de guerre, dont 1800 Français, 1400 Italiens,

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ CNAD La Courneuve Personnel 2^e série. Volume 402. Notes annuelles 1922.

¹³² *Ibid.*, lettre du 29 janvier 1919.

¹³³ Lucien Maury : *Métamorphose de la Suède*. Paris 1951, pp. 129–130.

¹³⁴ CADN Stockholm 348. Lettre du 15 avril 1917.

¹³⁵ *Ibid.*, lettre du 7 décembre 1917.

¹³⁶ *Ibid.*, télégramme n° 129 du 26 mars 1918.

¹³⁷ CADN Stockholm B10. Rapport en date du 20 mai 1918.

une cinquantaine de Belges, Portugais et Serbes.¹³⁸ Par la suite, il visite seul le même type de camp au Danemark, avant d'être démobilisé le 5 février 1919.¹³⁹

En 1907 déjà, la Légation de France avait proposé, mais en vain, Lucien Maury pour la Légion d'honneur. Le 5 juin 1918, M. Thiébaut réitère :

[...] l'année dernière, mis en congé et envoyé en mission en Suède, il a eu la très heureuse idée d'utiliser sa parfaite connaissance de ce pays pour écrire une sorte de guide à l'usage des Français qui appartiennent à leur appréciation des choses suédoises soit une ignorance absolue, soit des préjugés en sens divers. De ce travail est sorti, sous le titre *Le nationalisme suédois et la guerre*, le livre remarquable qui vient d'être édité [...] ; les Suédois ont été stupéfaits de voir un étranger les révéler de la sorte à eux-mêmes [...]. [Ultérieurement] M. Maury a accepté de revenir [dans ce pays] pour organiser la campagne de propagande vraiment effective que nous nous sommes décidés à mener dans la presse suédoise [...].¹⁴⁰

Le 28 décembre 1918, Lucien Maury est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Au printemps 1918, Camille Polack, qui a été lecteur à l'université de Lund de 1903 à 1909, demande à servir en Scandinavie. Le 2 mai, il est nommé adjoint de l'attaché militaire à Stockholm, plus particulièrement chargé du renseignement. Au lendemain de l'Armistice, il est détaché comme adjoint de l'attaché militaire à Copenhague, auprès duquel il sert jusqu'à son départ pour la France à la mi-février 1919. Il est démobilisé un mois plus tard.

La participation d'Aurélien Sauvageot à la Grande guerre est singulière. Ajourné en 1915 et en 1916, il est incorporé, puis réformé temporaire au cours du même mois de septembre 1917 : l'administration militaire le crédite très scrupuleusement de 24 jours de campagne simple contre l'Allemagne.

Nommé à Stockholm, l'ambassadeur Delavaud veut avoir près de lui un spécialiste de suédois : Paul Verrier lui recommande Sauvageot, dont la réforme a été confirmée à trois reprises. Sauvageot quitte Paris en octobre 1918 et, à son arrivée, Delavaud s'adresse au ministre suédois des Affaires étrangères : "[...] M. Sauvageot a été chargé par le ministre de l'Instruction publique à Paris d'une mission d'études linguistiques en Suède. La durée probable du séjour de M. Sauvageot sera d'un an [...]"¹⁴¹.

Mettant à profit la situation nouvelle créée par la signature de l'Armistice, Sauvageot obtient de Delavaud l'autorisation d'aller suivre les cours de l'Université d'Upsal. Il fréquente les séminaires d'Otto von Friesen, professeur d'histoire des langues nordiques et s'inscrit aux cours de Wiklund, lequel "lui enseigne le finnois", mais l'oblige avant toute chose à faire une enquête de terrain sur le "lapon de Luleå, [ce qui] était

¹³⁸ SHD/DAT 6 Y^e 54.829. CR n° 3445 en date du 23 janvier 1919.

¹³⁹ Lucien Maury : *Métamorphose de la Suède*. Paris 1951, p. 135.

¹⁴⁰ CADN Stockholm B48. Lettre de M. Thiébaut au ministre des Affaires étrangères en date du 5 juin 1918.

¹⁴¹ CADN Stockholm B10. Lettre du 10 novembre 1918.

un travail ardu [avant] l'existence du magnétophone portatif".¹⁴² Fin novembre-début décembre 1918, Delavaud le charge "de négocier avec le gouvernement de Helsinki les modalités de la livraison de stocks de ravitaillement [primitivement destinés par la France à la Russie, mais] restés en souffrance à Stockholm après la révolution d'octobre".¹⁴³

Après quelques incursions en Norvège où il fait la connaissance, entre autres, du romancier Arne Garborg, Sauvageot se rend en juin 1919 en Finlande. Il y est accueilli par le professeur Jean Poirot. "Sur le conseil de ce dernier, Sauvageot va s'installer à Kangasala, un village situé en pays de Häme, parce qu'il paraît que c'est dans cette région centrale qu'on parle le meilleur finnois".¹⁴⁴ C'est pendant son séjour en Finlande, alors que la situation demeure confuse dans toute la partie orientale de la Baltique, que Sauvageot, à la demande de Delavaud, se rend en Estonie pour se renseigner sur les activités des troupes russes blanches qui viennent de s'y regrouper avant de se lancer à l'assaut de Petrograd.

Rentré en Finlande, il rend compte de sa mission, avant d'être reçu par le président Ståhlberg et de regagner Kangasala pour y reprendre ses travaux philologiques. Au bout d'un mois, Delavaud l'envoie à Riga pour essayer de savoir où en est l'armée de von der Goltz. En octobre 1919, Sauvageot quitte la Finlande, regagne Stockholm et, une semaine plus tard, rentre à Paris.¹⁴⁵

Dégagé des obligations militaires, Paul Verrier n'est pas mobilisé, mais ne reste absolument pas inerte. Tout en continuant son enseignement à la Sorbonne, où il compte alors Sauvageot parmi ses étudiants, Paul Verrier se montre particulièrement actif dans trois domaines : la dénonciation du pangermanisme, le soutien à la cause du Slesvig annexé, l'accueil d'élèves scandinaves dans trois lycées français.

Entre novembre 1914 et janvier 1915, Paul Verrier écrit dans différentes revues (*Excelsior, La Revue hebdomadaire, Foi et vie*) une demi-douzaine d'articles, rapidement réédités, regroupés en deux volumes, *La Folie allemande et La Haine allemande (contre les Français)*. Le texte de sa conférence, *Deux principes de guerre*, prononcée en 1916 dans plusieurs villes de Norvège, "montrant la contradiction qui existe entre l'idéal de liberté qui conduit le peuple français et le besoin de domination du peuple allemand"¹⁴⁶, devait être publié en 1917 : il n'en a rien été. Par contre, Paul Verrier préface la traduction française de *Guerre et civilisation*, du Danois Kristoffer Ny-

¹⁴² BSL 812, 1986, p. 56. Cité par Christian Touratier : *Etudes finno-ougriennes* (t.32, 2000), p. 92.

¹⁴³ Aurélien Sauvageot : *Histoire de la Finlande*. Paris 1968, p. 327.

¹⁴⁴ Bernard Le Calloc'h : "Aurélien Sauvageot, 1897–1988". *Sonderdruck aus den Finnisch-ugrischen Forschungen*. Helsinki 1991, pp. 191–202 (L.2).

¹⁴⁵ Ce développement sur la mission d'Aurélien Sauvageot doit beaucoup à Bernard Le Calloc'h : "Aurélien Sauvageot : les années d'apprentissage". In : *Etudes finno-ougriennes* (XXIV, 1992), pp. 140–148.

¹⁴⁶ CNAD Oslo 9. Télégramme diplomatique 255 en date du 4 juin 1916.

rop. Comme leurs titres l'indiquent, deux brochures viennent soutenir la cause danoise : *Le Slesvig*, parue en 1917, conférence faite en 1913 à l'Ecole des hautes études sociales et dont la publication avait alors été refusée ; puis *La question du Slesvig*, parue en mars 1919, conférence d'ouverture du cours professé à la Sorbonne durant l'année universitaire 1918–1919.¹⁴⁷ Mais, dans ce domaine, l'action la plus spectaculaire est menée en faveur des prisonniers de guerre. Dès les premiers jours du conflit, Paul Verrier demande que l'on applique "aux Slesvigois que nous pourrions faire prisonniers le même traitement qu'aux Alsaciens-Lorrains" et propose "de rassembler, après les avoir triés avec soin, les prisonniers slesvigois, pour leur donner un traitement de faveur".¹⁴⁸

Après bien des démarches, il obtient en mars 1915 que les prisonniers slesvigois soient rassemblés dans un camp unique. Le ministre de la Guerre ayant choisi Aurillac, Paul Verrier se rend sur place et, au début du mois de mai, assiste à l'installation du camp et à l'arrivée des premiers Slesvigois. Ces derniers bénéficient des mêmes rations de nourriture et de tabac que les soldats français, de "spacieuses couchettes en planches" réalisées par des prisonniers allemands, d'une bibliothèque de livres et de journaux danois.¹⁴⁹ Paul Verrier organise deux leçons quotidiennes de danois, faites par les plus cultivés des prisonniers et un apprentissage de la langue française confié à un sergent français marié à une Danoise et ayant vécu quatre ans au Danemark.¹⁵⁰ En octobre 1915, Paul Verrier revient à Aurillac installer le pasteur danois N.A. Jensen.¹⁵¹ Un concours de circonstances l'amène à se rendre à Londres, où il intervient, avec succès, pour que les prisonniers slesvigois d'Angleterre reçoivent le même traitement de faveur qu'en France. Paul Verrier visite "ses Aurillacois" à dix reprises : cinq en 1915, deux en 1916, trois en 1917. Leur nombre s'élève à 261, dont 8 blessés, à la fin novembre 1915, à plus de 500 le jour de l'Armistice.¹⁵²

Le 31 mars 1919, Paul Verrier est à bord du "Saint-Thomas", lorsque ce vapeur danois arrive à Copenhague avec un groupe de 314 prisonniers slesvigois rapatriés. Deux autres groupes rallient Odense le 13 avril et Aarhus le 1^{er} juin. Le roi de Danemark nomme alors Paul Verrier commandeur du Dannebrog.

En 1916, au cours du voyage qu'il fait en Scandinavie, Paul Verrier plaide en faveur de l'envoi d'élèves scandinaves dans des lycées français. Ce projet, lancé par Honnorat, député et futur ministre de l'Instruction publique, débouche en septembre 1918 sur l'accueil d'une quarantaine de Norvégiens au lycée Corneille de Rouen. Des élèves suédois, dont Victor Vinde et Sven Brohult, arrivent à Caen en 1919.¹⁵³ Les Danois

¹⁴⁷ *Paul Verrier et les Pays scandinaves*. Copenhague 1949, p. 28 & p. 30.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 39.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵⁰ *Ibid.*, pp. 45–51.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 55.

¹⁵² SHD/DAT. Carton 7 N 161 ; *Paul Verrier et les Pays scandinaves*. *Op. cit.*, p. 75.

¹⁵³ Guy de Faramond : *Svea et Marianne. Les relations franco-suédoises, une fascination réciproque*.

attendent 1922 pour rallier le lycée de Nantes. Dans ce domaine, Paul Verrier n'est pas beaucoup aidé par les autres scandinavistes français. En mai 1917, Maurice Cahen décline la proposition d'un poste de professeur de danois à Rouen¹⁵⁴ en août 1918, Alfred Jolivet "refuse de quitter le front pour enseigner le norvégien aux élèves français du lycée du Havre"¹⁵⁵ fin octobre 1918, Jean Lescöffier signale que l'un "des élèves norvégiens du lycée de Rouen a envoyé à Bergen plusieurs lettres où il prétend que [la] nourriture est mauvaise, que l'administration retient son argent ... et cætera".¹⁵⁶

Lors de la Conférence de la Paix, le ministre français des Affaires étrangères consulte Paul Verrier, car "pour rédiger les articles [du traité] relatifs au Slesvig [...], il {faut} un expert connaissant bien les conditions des diverses régions de ce pays".¹⁵⁷

En août 1919, Paul Verrier est nommé à la Commission internationale du Slesvig comme Conseiller auprès de notre représentant, Paul Claudel. Il séjourne donc à Copenhague et au Slesvig jusqu'à la tenue des plébiscites du 10 février 1920 dans la première zone (75% environ pour le Danemark) et du 14 mars 1920 pour la deuxième zone (75% environ pour l'Allemagne).

Qu'ils aient servi comme combattant, comme instructeur, comme diplomate, comme traducteur-interprète, comme spécialiste du renseignement ou de la propagande, tous ont assumé, à un moment ou à un autre, les responsabilités de chef de section ou de commandant de compagnie. Six chevaliers de la Légion d'honneur, cinq Croix de guerre, treize citations dont trois à l'ordre de l'armée, un officier de l'Ordre de Saint-Olaf, un commandeur du Dannebrog : les scandinavistes français ont "fait" la Grande guerre. Et ils l'ont bien faite, au service de la Patrie et des relations franco-nordiques.

Général Philippe Augarde

Ancien attaché de Défense à Stockholm

Paris 2007, p. 229. Sven Brohult devait créer plus tard l'Association franco-suédoise pour la recherche (AFSR).

¹⁵⁴ *Papiers Jean-Richard Bloch* (BNF, vol. XII, lettre datée du 25 mai 1917).

¹⁵⁵ Archives nationales F 17/26 505/4. Télégramme chiffré n° 366 de Copenhague en date du 23 août 1918.

¹⁵⁶ Télégramme chiffré n° 629 de l'attaché militaire à Christiania au ministre de la Guerre, en date du 31 octobre 1918.

¹⁵⁷ Capitaine de vaisseau Loyer : "Le rôle de la Marine française au Slesvig pendant le plébiscite". In : *Académie de Marine* (t. VII, fascicule 6, 1928), pp. 412–445.

Louis Duvau (1864–1903) et la scandinavistique française

André Rousseau

Envisager l’enseignement de Louis Duvau à l’Ecole des Hautes-Etudes où il a été élève (1882–1886), puis Directeur-adjoint d’études (1892–1903), implique l’acceptation de deux conditions dont il faut être pleinement conscient¹⁵⁸ : premièrement, nous ignorons pratiquement tout du contenu précis de son enseignement, puisque nous ne disposons d’aucun cahier de cours avec les notes prises par des auditeurs, ni d’aucune trace de ses préparations de cours. La seule idée, souvent très lapidaire, que nous puissions en avoir, est fournie par les résumés des conférences qu’il a lui-même écrits dans l’Annuaire de l’EPHE. En second lieu, il serait évidemment du plus haut intérêt de pouvoir comparer cet enseignement avec celui de son maître, Ferdinand de Saussure (1857–1913), qui avait enseigné à Paris à l’Ecole des Hautes-Etudes de 1881 à 1891.

Curieusement, nous sommes mieux renseignés sur Saussure, car nous avons eu la chance de retrouver personnellement des préparations de cours, rédigées de la main même de Saussure, pour l’année 1881–82, sa première année à l’Ecole, et les notes prises par Maurice Grammont à une conférence de la dernière année (1890–91) ; il s’agit à chaque fois de cours concernant la langue gothique. Néanmoins, ces cours, qui seront très prochainement publiés, ont une valeur inestimable.

Etant donné ces difficultés insurmontables pour retrouver les traces écrites de ces cours, surtout en ce qui concerne Louis Duvau, il faudra nécessairement avoir un regard bienveillant sur le contenu de cet exposé.

L’enseignement aux Hautes-Etudes

L’Ecole des Hautes-Etudes a été créée sous le Second Empire sur l’initiative de Victor Duruy par un décret du 31 juillet 1868 ; établie ”auprès des établissements scientifiques

158 Il a été Maître de conférences aux Universités de Dijon, puis de Lille de 1888 à 1891.

qui relèvent du Ministère de l'Instruction publique", elle avait pour mission de "placer, à côté de l'enseignement théorique, les exercices qui peuvent le fortifier et l'étendre", c'est-à-dire de développer "la recherche et la formation par la pratique de la recherche".

Les nominations initiales

Un arrêté du 28 septembre 1868 en a désigné le Comité de patronage : MM. Michel Bréal (1832–1915), Alfred Maury (1817–1892), Léon Renier (1809–1885), Emmanuel de Rougé (1811–1872), Henry Waddington (1826–1894). En décembre 1868, le corps enseignant initial est constitué de : MM. Maury (spécialiste d'histoire médiévale), de Rougé (égyptologue), Waddington (archéologue et épigraphiste), L. Renier (spécialiste de l'épigraphie latine), Gaston Boissier (historien et philologue, 1823–1908), Bréal (linguiste comparatiste), directeurs d'études ; MM. Gabriel Monod (historien, 1844–1912), Alfred Rambaud (historien, 1842–1905), Edouard Tournier (spécialiste de philologie grecque, 1831–1899), Charles Morel (historien, 1837–1902), Eugène Louis Hauvette-Besnault (indianiste, 1825–1888), Abel Bergaigne (spécialiste de sanscrit, 1838–1888), Stanislas Guyard (orientaliste et arabisant, 1845–1884), Gaston Paris (médiéviste et philologue du français, 1839–1903), répétiteurs.

L'enseignement des langues indo-européennes

L'Allemagne avait à cette époque plusieurs universités, Leipzig et Berlin notamment, où étaient enseignées les langues indo-européennes anciennes, fleuron de la recherche qui a dominé le XIX^e siècle. Michel Bréal (1832–1915), directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes et Professeur au Collège de France, connaissait parfaitement cette situation et il a fait appel au jeune Saussure, tout auréolé de gloire après la parution du *Mémoire*, pour donner aux Hautes-Etudes un enseignement de grande valeur. Le *Mémoire* de 1878, (en fait, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*), si admirable par son anticipation de la théorie des laryngales a fait alors la renommée de son auteur dans le monde scientifique, même si sa thèse, *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*, soutenue en 1881, est de moindre envergure.¹⁵⁹ La réputation de Saussure et la qualité de ses cours n'ont en effet pas manqué d'attirer à Paris des auditeurs toujours plus nombreux, venus de l'Europe entière, comme par exemple Fedor Braun (1862–1942), futur doyen de la faculté d'histoire de la philologie à l'université de Saint-Pétersbourg, qui fera ensuite carrière, à partir de 1920, à l'université de Leipzig sous le nom de Friedrich Braun.¹⁶⁰

¹⁵⁹ Ces travaux ne sont plus aujourd'hui connus que des spécialistes de linguistique indo-européenne.

¹⁶⁰ Il publie précisément en 1890 *Die letzten Schicksale der Krimgoten* à Saint Petersbourg.

L'enseignement des langues scandinaves

Les premiers enseignements de langues scandinaves donnés dans les locaux de la Sorbonne l'ont été dans le cadre de l'Ecole des Hautes-Etudes et émanent des deux linguistes cités, l'un très réputé, Ferdinand de Saussure, dont on ignore généralement que sa grande spécialité a été les langues germaniques anciennes, et l'autre, malheureusement peu connu en raison de son décès prématuré, Louis Duvau, qui a été son successeur direct à l'Ecole des Hautes-Etudes.

En effet, Paul Isidore Verrier, né le 13 février 1860 à La Ferté-Macé (Orne) et décédé en 1938 a été professeur de scandinave à la Faculté des Lettres de Paris seulement en 1919. Alors qu'il était professeur au Lycée de Versailles, Verrier est élu membre de la Société de Linguistique de Paris le 12 mars 1892 (parrains : M. Bréal et J. Darmesteter), où il a fait ensuite deux communications sur la versification anglaise et une intervention sur all. *Kranz*. Rappelons qu'il n'a fondé l'enseignement des langues scandinaves à la Sorbonne qu'en 1909, alors que Saussure a fait ses conférences de 1881 à 1891 et Louis Duvau de 1892 à 1902.¹⁶¹

Ferdinand de Saussure et le scandinave

Arrivé à Paris en 1880, Saussure s'est d'abord inscrit comme auditeur à l'EPHE pour l'année 1880–1881, où il suit trois conférences : celle d'Abel Bergaigne sur le sanskrit, celle de Louis Havet sur le latin et celle de James Darmesteter sur la langue zende (= avestique). Immédiatement remarqué par Louis Havet, en raison de ses interventions lors des conférences, et par Michel Bréal pour ses interventions à la Société de Linguistique, ce dernier fait nommer Saussure dès la rentrée 1881 "maître de conférences" à l'EPHE sur sa direction d'Etudes en "grammaire comparée".

Intitulé de la maîtrise de conférences (ancien statut)

Michel Bréal, empêché par ses nombreuses fonctions d'assurer régulièrement ses conférences aux Hautes-Etudes, avait confié sa suppléance à Saussure en le faisant nommer sur une maîtrise de conférences (ancien statut) intitulée "maître de conférences pour le gothique (sic) et le vieux-haut-allemand".¹⁶² Les dix années que Saussure va passer à Paris marquent les débuts de sa carrière universitaire, poursuivie ensuite à Genève.

Si Saussure a enseigné en priorité le gothique et le vieux-haut-allemand, surtout dans

¹⁶¹ Voir à ce sujet Fernand Mossé : *Paul Verrier et les pays scandinaves*. Copenhague : E. Munksgaard, 1949.

¹⁶² Michel Bréal était en effet Professeur au Collège de France et venait d'être nommé Inspecteur général de l'enseignement supérieur.

les premières années, il ne s'est pas privé d'enseigner conjointement l'anglo-saxon et le vieil islandais, se permettant ensuite de sortir du cercle étroit des langues germaniques pour donner deux conférences sur la grammaire comparée du grec et du latin (phonétique, puis morphologie) en 1887–88, une autre sur le sanscrit et même pour "abandonner" les langues germaniques, comme en 1888–89 où, assurant trois séminaires hebdomadaires, il donne deux conférences sur la grammaire historique du grec et latin, toujours selon le schéma : phonétique, puis morphologie et une autre sur l'étude de la langue lituanienne.

L'enseignement de Saussure

Sur ses dix années de présence à Paris, Saussure a assuré ses conférences pendant neuf ans, alternant deux ou trois conférences hebdomadaires, poussant même jusqu'à quatre en 1887–88. Son année d'absence en 1889–90, officiellement pour raisons de santé, est encadrée par des conférences et des publications sur la langue lituanienne – ce qui donne à penser qu'il a utilisé cette année "sabbatique" (sans traitement) pour effectuer le voyage en Lituanie, sur lequel nous n'avons en fait aucun témoignage précis.

Ainsi, au fil des années, en neuf ans d'enseignement au total, Saussure a balayé, labouré même, tout le champ des langues germaniques anciennes, pour ne pas dire celui de la grammaire comparée tout court. Assurant la suppléance complète de Michel Bréal, il semble plutôt exceptionnel qu'il ait refait deux fois exactement le même cours. Contrairement à ce que laisse entendre la nécrologie de W. Streitberg (1864–1925) sur Saussure, parue dans les *Indogermanische Forschungen* (I.F.) en 1915, cette période parisienne est la plus féconde scientifiquement de la vie de Saussure.

Un cours sur le vieux norrois

En 1884–85 Saussure donne trois conférences par semaine, dont la troisième est consacrée à "l'étude du vieux norrois". Voici ce que Saussure indique lui-même dans son rapport annuel :

Les conférences du samedi, consacrées à l'étude du vieux norrois, ont été suivies par MM. Bauer et David, auditeurs de plusieurs années, auxquels s'est joint un élève de première année, M. Rayon.

Bien que la durée de ces conférences ait été d'une heure et demie, l'espace de deux semestres s'est trouvé insuffisant pour parcourir en entier le champ de la grammaire norroise. On a dû, pour la même raison, renoncer à entamer la lecture de la Snorra-Edda.¹⁶³

¹⁶³ Rapport annuel dans l'*Annuaire de l'EPHE*, 1886 pp. 31–32. Alfred Bauer, né en 1843 à Mulhouse, professeur d'allemand, traduit en 1870 les *Anciens glossaires romans*, entre à la SLP en 1875 et suit absolument tous les cours de Saussure ; René David, né en 1841 à Paris, ingénieur, membre de la SLP depuis 1882, s'oriente ensuite vers les langues chinoise et japonaise ; Emile Rayon, né en 1866 à Paris, professeur d'anglais, suit les conférences de Saussure et reviendra en 1891 et 1892 écouter les conférences de Duvau et de Meillet.

Il est très difficile de tirer de ce commentaire lapidaire portant uniquement sur le déroulement du cours des renseignements sur le contenu du cours lui-même.

Voilà pourquoi nous ferons appel aux deux cours que nous avons retrouvés pour donner un aperçu des passages où le vieux norrois est en cause.

Interventions à la Société de Linguistique de Paris et publications

Une intervention à la Société de Linguistique de Paris (SLP), faite le 16 juin 1888, porte "Sur les résultats de L.F. Wimmer dans *Ecriture runique*". Là encore, nous ne trouvons aucune précision dans le BSL n° 32 sur l'intervention de Saussure :

M. de Saussure entretient la Société de quelques uns des résultats du livre sur *l'Ecriture runique* de notre éminent confrère M. Wimmer (paru en 2^{ème} édition en langue allemande), ouvrage dont l'auteur a tenu à adresser un exemplaire à la Société de Linguistique de Paris.¹⁶⁴

On reste évidemment là encore sur sa faim !¹⁶⁵

Deux cours sur la langue gotique

Le cours de l'année 1881–82, sa première année d'enseignement, a été pratiquement rédigé in extenso par Saussure lui-même ; nous en avons retrouvé la plus grande partie dans les papiers récupérés dans la malle de l'Orangerie de l'hôtel particulier des Saussure à Genève, rangés sous la rubrique "Notes pouvant conserver un intérêt".

Le cours de la dernière année, 1890–91, a été reconstitué par nos soins à partir des notes complètes prises par Maurice Grammont (1866–1946).¹⁶⁶

Or ces deux cours ne manquent pas d'allusion au scandinave, puisque Saussure affirme lui-même dès 1881 : "aucun dialecte germanique ne ressemble plus au gotique que le scandinave." Nous n'évoquerons que quelques passages révélateurs contenus dans ces cours.

♦ L'étude de l'alphabet gotique est toujours précédée d'un rappel de l'alphabet runique, car il a été composé après ce dernier :

Premier passage (tiré du cours de 1881–82) :

"Choix des signes :

¹⁶⁴ BSL n° 32, p. ccxv ; L.F. Wimmer : *Die Runenschrift* (trad. all. de F. Holthausen). Berlin 1887.

¹⁶⁵ Heureusement que Saussure reviendra sur ce livre dans ses conférences de 1890–91.

¹⁶⁶ Ces deux cours de Saussure vont faire l'objet d'une publication très prochaine.

1 – Lettres indubitablement et uniquement d'origine grecque :

Γ	Ε	Κ	Μ	Ν	Π	Δ	Ψ
(g)	(e)	(k)	(m)	(n)	(p)	(d)	(90)

Grec

2 – Lettres (gothiques) purement runiques :

ᚠ	ᚱ	ᚃ	ᚁ	ᛏ
(u)	(r)	(f)	(j)	(900)
Runes	ᚾ	ᚱ	ᚃ	ᛏ

3 – Lettres qui peuvent provenir de l'alphabet runique où elles n'avaient pas toujours la même valeur. Adaptées et transformées de l'alphabet runique mais rendues semblables aux lettres grecques :

Ѥ	Ѧ	Ѡ	Ѩ	Ѩ	Ѩ	Ѩ	Ѩ	Ѩ	Ѩ	Ѩ	Ѩ
(a)	(b)	(z)	(i)	(l)	(m)	(ŋ)	(s)	(t)	(w)	(x)	(o)
Runes	ᚩ	ᚪ	ጀ*	ጀ	ጀ	ጀ	ጀ	ጀ	ጀ	ጀ	ጀ
Grec	Α	Β	Ζ	Ι	Λ	Μ	Σ	Τ	Υ	Χ	Ω

[le caractère runique suivi de l'astérisque a été représenté ainsi par Saussure]

4 – Lettres runiques grécisées, mais ayant en grec une valeur différente de celle que leur donne Ulfila :

Ѱ	Ѳ ...
valeur	(th)
runes	Ѳ

5 – Lettres latines ... ”

ENORME TACHE D'ENCRE qui empêche toute lecture d'une partie du manuscrit, là où figurent les points de suspension. (Cours de 1881–82)

Second passage (extrait du cours de 1890–91) :

”L'écriture runique s'est surtout développée dans le nord, ce qui est assez surprenant, car les runes sont la transformation de l'alphabet latin. C'est surtout la péninsule cimbrique (Danemark) qui en présente. C'est là qu'ont été en contact les Scandinaves et les Angles qui ont gardé l'usage des runes.

Toutes les nations de la vieille Germanie ont dû connaître l'alphabet runique. En dehors de la Scandinavie et du domaine anglo-saxon, il n'y a pourtant guère qu'une

douzaine d’inscriptions runiques. Quelques unes en France, en Bourgogne (cf. les Bur-gondes), en Pologne, en Roumanie (ces dernières doivent être gotiques) et sur les bords du Rhin (en francique). Ce que Tacite dit de certains caractères que les Germains gravaient pour tirer au sort n’a rien de caractéristique. Wimmer pense que les runes n’étaient pas encore connues au temps de Tacite.¹⁶⁷

On a également cru en autre chose : que les runes dérivaient de l’alphabet grec directement, ce qui nous aurait reporté assez loin dans le temps. L’alphabet runique aurait été cousin germanique du latin ; or il en est le fils. Les deux savants scandinaves qui se sont le plus occupés des runes sont Sophus Bugge et L.F. Wimmer ; ce dernier a publié *Die Runenschrift*, livre très clair et commode.¹⁶⁸

Plusieurs lettres ressemblent autant à la lettre grecque qu’à la lettre latine :

Runique	⚡	grec	S
---------	---	------	---

latin	S.
-------	----

Mais en runique, en général, il n’y a pas de boucle.¹⁶⁹ C’est donc exactement l’S latin. Le signe runique représentant le K est sûrement le C latin. Cette lettre s’écrit plus petite que les autres.

Une fois constitué, cet alphabet se développe librement et en sens divers selon les dialectes.

Il faut distinguer trois alphabets principaux :

- 1) l’alphabet pangermanique, qui ne diffère pas du premier alphabet scandinave.
- 2) le deuxième alphabet scandinave, qui confond les consonnes dures et douces.
- 3) l’alphabet anglo-saxon : il y a développement de signes nouveaux et une grande complication des signes.

Il n’y a pas à considérer le développement allemand, car dès le IX^e siècle l’alphabet runique est oublié.

Il y a plusieurs types de runes :

- des runes boustrophédon
- des runes écrites de droite à gauche
- des runes notées de gauche à droite.

Pour comprendre le fonctionnement de l’alphabet runique, il faut considérer le nom

¹⁶⁷ Ludvig F.A. Wimmer (1839–1920), professeur de langue nordique à l’Université de Copenhague (de 1886 à 1910).

¹⁶⁸ Il s’agit de l’ouvrage L.F. Wimmer, *Die Runenschrift*, sur lequel Saussure a fait une communication à la SLP le 16 juin 1888 sous le titre : "Sur les résultats de L.F. Wimmer dans son *Ecriture runique*." Voir *supra*.

¹⁶⁹ Il est caractéristique que les signes de l’alphabet runique ne présentent ni boucle, ni traits horizontaux : en effet ces marques auraient pu se confondre avec les linéaments du bois.

du signe dans l'alphabet avec sa valeur et non le numéro d'ordre dans l'alphabet :

ex. f| s'appelait en germanique **fecu*.

C'est l'inverse de ce qui s'est passé pour les lettres grecques. C'est le signe pour "vache" *aleph* qui a donné le nom et le signe. Dans l'alphabet runique, on part de la lettre et on trouve un mot offrant cette lettre.

L'ordre des lettres était religieusement fixé, au moins pour les premières. Déjà dans les plus anciennes inscriptions, on en trouve qui consistent simplement en un alphabet.¹⁷⁰

L'alphabet norrois s'appelle fuþCErk : ce sont les six premières lettres de l'alphabet. Ce [CE] représente l'[a] germanique : d'où fuþark en germanique.

Plusieurs facteurs sont actifs dans les transformations de cet alphabet :

- 1) forme du signe
- 2) valeur du signe
- 3) nom du signe
- 4) place du signe dans l'alphabet
- 5) combinaison de ces facteurs." (Cours de 1890–91)

♦ Saussure utilise fréquemment le vieux norrois comme témoin ancien souvent indispensable pour éclairer la morphologie du gotique :

Premier exemple :

"ainsi, le nominatif singulier a la forme got. *dags*, issue d'un germanique **dagaz* (> runique -aR), représentant une voyelle brève + une sifflante douce, finale qui s'est réduite en gotique à radical + [s]. Les nominatifs en [-aR] sont très fréquents dans les mots runiques :

ex. *holtijaR* dans l'inscription de la corne de Gallehus."¹⁷¹

Second exemple :

"soit **dagai*, qui reproduit un ancien datif (cf. runique *ana hahai* "à cheval"¹⁷²)"

Troisième exemple :

"Mais il est bon de jeter les yeux sur les autres dialectes germaniques. En norrois, nous trouvons le génitif *sunar* = goth. *sunaus*, mais le datif *syni*, qui serait en goth. * *sunju*

¹⁷⁰ C'est le cas de la pierre de Kylver, trouvée en 1903 dans l'île de Gotland à l'intérieur d'une tombe que les archéologues datent de la fin du IV^e siècle et contenant, écrits à l'envers et de gauche à droite, les 24 caractères du fuþark ancien (et en outre un petit palindrome : *sueus*).

¹⁷¹ ek Hlewagastir holtijaR horna tawiðo ("moi Leugast de Holt ai fait la corne").

¹⁷² Cette inscription figure sur la pierre de Möjbro, qui est une stèle représentant un guerrier à cheval et date du V^{ème} siècle.

et non *sunau*. Dans les plus anciens monuments du v.h.all. nous trouvons semblablement un datif *suniu*.

L'*i* de ces formes correspond à un *e* primitif ; elles descendent de * *sunev-i* qui est précisément le locatif indo-européen. Il est presque certain que le datif gothique *sunau* est une formation hystérogène sur le modèle du génitif *sunaus*. Cette formation doit remonter toutefois à une époque antérieure au gothique, à une époque où le signe de locatif *-i* existait encore : on avait

Gén. sunaus

Loc. Dat. * *sunevi*

Et d'après *sunaus*, on se mit à dire aussi * *sunavi*. Cette dernière forme a prévalu en gothique où par la chute régulière de la voyelle brève finale, elle a fait *sunau*. Tandis que * *sunevi* s'est perpétué dans d'autres dialectes.¹⁷³

Tous ces exemples, dont je m'abstiens volontairement d'allonger le nombre, sont empruntés au cours de la première année (1881–82).

Louis Duvau et les langues scandinaves

Louis Duvau a été le successeur élu par l'Ecole sur le poste qu'occupait Ferdinand de Saussure, comme le rappelle à juste titre Michel Fleury : "Louis Duvau fut élu successeur de Saussure à la Section [des Sciences historiques et philologiques] (sur la proposition d'une commission où figurait Saussure lui-même)".¹⁷³

Malheureusement un décès précoce est venu interrompre une carrière qui s'annonçait prometteuse ; Louis Duvau est en effet décédé prématurément des suites d'une grave maladie d'estomac, le 14 juillet 1903 à Angers, à l'âge de 39 ans, avant d'avoir pu donner sa pleine mesure et surtout avant d'avoir publié des ouvrages qui auraient pu le signaler à la postérité.¹⁷⁴ En outre, il est incontestable, comme le souligne Emile Châtelain dans sa nécrologie, que "les publications de Duvau ne donnent qu'une faible idée de son activité scientifique".

Personnalité de Louis Duvau

Louis Duvau a toujours été très apprécié par ses maîtres, notamment par Michel Bréal (1832–1915) et par Emile Châtelain (1851–1933), et ensuite par ses collègues, dans les

¹⁷³ Ce qui semble contradictoire avec la lettre de Saussure à Michel Bréal du 30 décembre 1891 ; Extrait de l'*Annuaire 1904–1905* de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, p. 49, n. 1. Les relations entre les deux hommes ont toujours été très bonnes, puisque Duvau, se rendant à Genève pour le Congrès des Orientalistes en septembre 1894, a reçu l'hospitalité chez Saussure (comme il le confirme lui-même dans une lettre à Gaston Paris du 1^{er} septembre 1897).

¹⁷⁴ La même année que Gaston Paris (9 août 1839–5 mars 1903). Voici comment est survenu l'événement précurseur : "Au sortir d'une de ces leçons au Collège, à la fin décembre 1902, il est terrassé par une crise violente de la maladie d'estomac dont il était atteint depuis longtemps et qui devait l'emporter après quelques mois de cruelles souffrances stoïquement supportées."

diverses fonctions qu'il a exercées en plus de ses séminaires aux Hautes-Etudes (administrateur de la SLP depuis le 1er janvier 1892, ayant en charge la publication des Mélanges de la Société de Linguistique ; co-directeur de la *Revue de Philologie, de Littérature et Histoire anciennes* ; secrétaire de la Revue celtique (1897–1901).¹⁷⁵

Il avait une compétence particulière pour trois groupes de langues, langues italiennes (latin ancien, osque, ombrien), langues germaniques et scandinaves anciennes, langues celtes (vieil-irlandais) : ce sont les langues sur lesquelles ont porté tout son enseignement et ses recherches.

S'il n'a pas produit d'ouvrage décisif qui l'aurait retenu à l'attention de la postérité, c'est certainement en raison de ses nombreuses activités et aussi de la maladie ; Louis Duvau a néanmoins publié quelques articles qui, bien que succincts, suffisent à montrer qu'il présentait des idées originales, qui ont fait école. Un exemple est éclairant à cet égard :¹⁷⁶ dans un article de 1906, "Comment les mots changent de sens" (*Année sociologique* pp. 1–38), marquant un tournant important dans ses idées linguistiques, Antoine Meillet reconnaît une motivation sociale au changement sémantique ;¹⁷⁷ dans une lettre à Troubetzkoy, cette orientation sociologique ne devait, affirme-t-il, rien à Saussure : "J'ai été bien étonné quand j'ai vu F. de Saussure affirmer le caractère social du langage : j'étais venu à cette idée par moi-même et sous d'autres influences ...".¹⁷⁸ Nous sommes en mesure de donner un contenu plus précis à l'expression vague "sous d'autres influences" : dans un article intitulé sans prétention *Notes de sémantique* et publié dans un recueil quasiment inconnu des linguistes, Louis Duvau avait traité du sens de l'allemand *Gift*, dont nous ne citons que le passage essentiel :

Le mot allemand *Gift*, qui signifie aujourd'hui "poison" n'avait à l'origine d'autre sens que "don".¹⁷⁹ [...] Les changements sémantiques sont dus à l'emploi spécial que les hommes d'une certaine profession, d'une certaine catégorie sociale ont fait, à un moment donné, de telle ou telle expression.¹⁸⁰

¹⁷⁵ Il a directement succédé comme administrateur de la SLP à F. de Saussure, parti à Genève.

¹⁷⁶ Il avait contracté le paludisme (malaria) au cours de son séjour à Rome en 1887. Lors de la dernière année (1902–03), Louis Duvau avait l'intention d'éditer avec la collaboration de ses élèves un choix d'inscriptions latines archaïques et dialectales : la maladie et son décès l'en ont empêché.

¹⁷⁷ Antoine Meillet : "Comment les mots changent de sens". In : *Année sociologique* (1906), pp. 1–38.

¹⁷⁸ Cette lettre est citée dans un article de Claude Hagège, publié dans *La Linguistique*. Meillet laisse entendre ici que Saussure pourrait lui être redevable de cette idée !

¹⁷⁹ Il existe naturellement deux mots *Gift* : celui qui dérive du verbe *geben* "donner" et qui est féminin (cf. die *Mitgift* "la dot") et celui qui est devenu neutre (*das Gift*) sous l'influence du lat. pharmaceutique *venenum* "poison".

¹⁸⁰ Louis Duvau : "Notes de sémantique". In : *Entre camarades* (publié par la Société des anciens élèves de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris). Paris 1901, pp. 311–317.

L'emprunt de cette explication par Meillet au texte de Duvau est, selon nous, d'autant plus évident qu'il venait précisément de lire ou relire ces *Notes de sémantique* pour écrire un article nécrologique sur "L'œuvre scientifique de Louis Duvau".¹⁸¹

Duvau a présenté également un nombre très important de communications à la SLP, sans parler de ses interventions, très nombreuses, lors de communications faites par d'autres membres. Il a effectivement contribué à animer la vie de la Société pendant dix ans.

En outre, il n'était pas seulement linguiste et grammairien ; il s'intéressait beaucoup à la mythologie, encouragé en cela par Michel Bréal : dans ses conférences, Duvau s'ouvre de plus en plus à l'étude de la mythologie germanique et plus spécialement scandinave. Il ne s'occupe plus seulement de l'étude des langues, mais s'intéresse à la lecture des textes, soutenu dans cette démarche non seulement par Barth et Darmesteter, mais aussi Bréal qui fait valoir l'avance prise par les pays voisins en ce domaine. En 1901 à l'Ecole, il souhaite d'ailleurs transformer en sa faveur le cours de L. Marillier, consacré à l'étude des religions des peuples non civilisés, en cours de mythologie germanique, et cela avec le soutien de M. Bréal.

C'est un fait largement ignoré qu'en choisissant cette orientation, Duvau retrouve la voie qu'avait déjà tracée Saussure, dans des conditions très particulières, il est vrai.¹⁸²

Les langues scandinaves

L'enseignement des langues scandinaves a été donné uniquement aux Hautes-Etudes, où Louis Duvau a, au fil des années, mis davantage l'accent sur le vieux norrois. Il a proposé plusieurs conférences sur le vieux norrois : en 1893–94, en 1894–95, en 1898–99, en 1899–1900, en 1900–01, 1901–02. Il est sûr qu'il a également évoqué le vieux norrois dans d'autres cours consacrés aux langues germaniques.

¹⁸¹ Antoine Meillet : "L'œuvre scientifique de Louis Duvau". In : *MSL* (XIII, 1905–06), pp. 233–236.

¹⁸² La polémique implacable et l'hostilité ouverte, poussée jusqu'à l'insulte par Osthoff envers Saussure et Möller dans les *Morphologische Untersuchungen* (II 1879, pp. 125–126 ; IV 1881, pp. 215, 279, 331 & 346–348) expliquent que les deux amis se soient pendant un temps détournés de la linguistique et réorientés vers l'étude de l'épopée germanique (cf. Saussure et ses recherches sur le *Nibelungenlied*) ; ce fait est rapporté par Albert Cuny (1870–1947), professeur de grammaire comparée à Bordeaux, dans un article des *Mélanges van Ginneken* : "Aussitôt après qu'eut paru le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* de Ferdinand de Saussure (1878), on avait pu croire un instant que grâce à la "brillante découverte", [...] l'apparentement du (chamito)-sémitique et de l'indo-européen allait revenir en faveur. Mais alors, nous dit Hermann Möller, Osthoff s'opposa si impérieusement à toute tentative de ce genre que, découragés, Hermann Möller et Ferdinand de Saussure se demandèrent l'un et l'autre s'ils ne tourneraient pas le dos à la linguistique pour s'adonner à la critique de l'épopée germanique [...]. Sans doute, Ferdinand de Saussure revint plus tard à la linguistique, mais ce fut à la linguistique générale". (Albert Cuny : "Chamito-Sémitique et Indo-Européen". In : *Mélanges van Ginneken*. Paris, Klincksieck.1937, p. 142).

Voici quelques lignes du discours prononcé par Emile Châtelain (1851–1933), directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes, lors des obsèques de Louis Duvau à Saurum le 18 juillet 1903 :

Dans ses conférences, Duvau n'a jamais cherché à grouper autour de lui, par le choix de sujets faciles, un grand nombre d'auditeurs. Pénétré du véritable esprit de l'Ecole, il voulait faire simplement marcher la science et aider à la formation d'un petit nombre de futurs savants. [...] Les matières qu'il traitait dans ses conférences n'étaient pas banales ; c'étaient, par exemple, les inscriptions dialectales latines, le vocalisme du latin et des dialectes italiques, la phonétique du gothique (sic), la phonétique scandinave avec celle des autres dialectes germaniques, l'analyse étymologique du vieux norrois, l'explication de textes anglo-saxons ou de l'Edda.

Le vieil islandais était un sujet qu'il étudiait avec passion depuis plusieurs années. Les articles qu'il a donnés en 1901 au *Journal des Savants* sur la mythologie figurée de l'Edda montre ce qu'il aurait pu faire dans un domaine si peu cultivé chez nous.¹⁸³

Les seuls renseignements dont nous disposons aujourd'hui pour ces conférences sont les rapports rédigés par Duvau lui-même ; nous reprenons donc ci-dessous ces résumés.

♦ 1893–94 : "La conférence du samedi a été consacrée à *l'étude du vieil islandais*. Etant donné ce sujet, il était impossible de laisser, au moins au début, une grande part à l'initiative des membres de la conférence ; aussi tout le premier semestre a-t-il été consacré à l'exposition, par le professeur seul, de la phonétique scandinave, comparée avec celle des autres dialectes germaniques dont les principaux avaient été enseignés à l'Ecole durant les années précédentes.

Pendant le second semestre, M. Théophile Cart s'est chargé de l'explication détaillée d'une trentaine de strophes de l'*Edda*, en utilisant les connaissances de mythologie et d'histoire littéraire qu'il avait pu acquérir au cours des études qu'il poursuit depuis plusieurs années sur la littérature scandinave.¹⁸⁴ Cette explication a fourni l'occasion d'une révision de la phonétique ; les principales questions de morphologie ont été traitées, par le professeur, au cours de l'explication."

♦ 1898–99 : "La conférence du lundi a été occupée par la *lecture de textes islandais* : la *Gunnlaussaga ormstungu* (*La saga de Gunnlaug langue de serpent*) qui a été expliquée en entier et les *Hávámál* ("les Dits du Très Haut"), l'un des poèmes contenus dans l'ancienne Edda, dont on a lu une grande partie. Incidemment on a traité de quelques questions de grammaire et d'étymologie scandinaves. Tous les membres de la conférence ont pris une part active à l'explication de ces textes."

¹⁸³ *Annuaire de l'EPHE* (1904), p. 134.

¹⁸⁴ Théophile Cart (1855–1931), titulaire d'une licence de grec et de latin (1881), reçu premier à l'agrégation d'allemand (1885), élu membre de la SLP en 1892, professeur au lycée Henri IV de 1892 à 1921, il est surtout connu pour ses activités d'espérantiste.

♦ 1899-1900 : "La conférence du lundi a été, durant toute l'année, occupée par la lecture et l'interprétation de textes islandais : treize chapitres de l'*Edda* en prose (légende de Thôr, mort de Baldr, légende des Nibelungs), et six de l'*Eiriks saga rauða* (*Saga d'Eric le Rouge*) relatant les expéditions des Scandinaves en Amérique au X^e siècle, ont été expliqués par les élèves. M.P. Doin a pris à cette conférence une part tout particulièrement active.

La conférence du vendredi soir a été consacrée à l'étude d'un certain nombre de questions touchant la *dérivation dans les langues germaniques, et plus spécialement en vieux norrois*. On n'a pas suivi un ordre didactique ; on a choisi les points qui paraissaient les plus intéressants, ou bien qui se rattachaient à des questions soulevées dans la conférence du lundi, au cours de la lecture des textes. Voici la liste des sujets traités :

1° Les substantifs norrois en *-leikr* ; développement progressif de ce procédé de dérivation en vieil islandais. – Les substantifs anglo-saxons en *-lēgge* (*Ormulum*) et en *-lāc* ; les verbes anglo-saxons en *-læcan*. – Les adjectifs norrois en *-ligr*, les adverbes en *-liga* et en *-la*, les pronoms en *-líkr* ; les adjectifs et pronoms vieux haut-allemand et gothiques en *-līb*, *-leiks* ; les adjectifs et adverbes anglo-saxons en *-lic*, *-lice*, fréquence relative des uns et des autres suivant les textes. – Rapports de ces différentes formations entre elles ; confusions qui se sont produites, et rapports nouveaux qui se sont établis dans chacune des langues germaniques.

2° Les composés norrois en *-dómr*, *-dagr* (*-dagí*) ; autres formations germaniques de types analogues.

3° Les thèmes germaniques en *-inga-*, *-unga-*, *-ingō-*, *-ungō-*. Distinction des formations anciennes et récentes.

4° Les substantifs verbaux indo-européens en *-ti-* et en *-tu-*. L'opposition gothique *gakusts* : *kustus*. Influence progressive de la forme du participe préterit sur celle des substantifs germaniques en *-þi*.¹⁸⁵

5° Les thèmes indo-européens en *s* en germanique.

6° La composition adjective : modifications qu'y subit le thème des substantifs ; les types vha. *wárwurti*, ags *fægerwyrde*.

7° Les adjectifs norrois en *-fastr*, et en *-samr*.

8° Formation du comparatif et du superlatif germaniques. Origine et extension des formes en *ð*. Action du positif sur le comparatif ; action inverse du comparatif sur le positif.

9° Les verbes incohéatifs en vieux norrois (type *vakna*).

10° Les verbes causatifs en vieux norrois (type *færa*).

11° La négation dans les langues germaniques, et spécialement en vieux norrois : gothique *ni*, norrois *a*, *at*, *t*, *vætr*, *ekki*, *eigi*, le préfixe germanique *un-*, vieux norrois *ó-*, *ú-*.

¹⁸⁵ Louis Duvau a fait une communication sur ce sujet à la SLP le 9 juin 1900.

Le rapport de l'an dernier annonçait que le directeur adjoint se proposait de joindre aux conférences d'un caractère plus avancé, dont il vient d'être rendu compte, un cours d'introduction à la grammaire comparée des langues germaniques, dont il avait mainte occasion de regretter l'absence dans les différents établissements d'enseignement supérieur de Paris. Ce cours, qui a eu lieu le vendredi matin, n'a pas attiré, ni surtout retenu un public aussi nombreux qu'on eût pu, sinon l'espérer, du moins le souhaiter ; mais il n'aura certainement pas été inutile au petit nombre d'auditeurs qui l'ont suivi jusqu'au bout.

Ce cours comprenait : 1^o *une introduction générale sur la place du germanique dans la famille indo-européenne, la question du germanique primitif (ce qu'il faut entendre exactement par là, et comment on le reconstitue), la répartition du germanique en dialectes, la nature des changements phoniques* ; 2^o *l'histoire de chacun des sons germaniques en gothique, vieux norrois, anglo-saxon, vieux frison, vieux saxon, vieux haut-allemand*. On n'a touché qu'incidemment à la dérivation et à la morphologie, et seulement sur les points qui sont le plus étroitement liés à la phonétique, tels que les alternances des voyelles et des consonnes à l'intérieur de la conjugaison.

La plus grande partie de ce cours a été faite, sous la direction du professeur, par un membre déjà ancien de la conférence, M.G. Raveau, dont il a été parlé avec éloge dans les rapports précédents, et qu'il convient aujourd'hui de remercier pour le dévouement avec lequel il a accepté cette tâche, et de féliciter pour la manière dont il s'en est acquitté.¹⁸⁶ Le directeur adjoint, après avoir fait lui-même les premières leçons, a laissé dans la suite la parole à M. Raveau, et s'est borné à développer quelques points particuliers quand les questions posées par les élèves lui en montraient la nécessité."

♦ 1900-01 : "M. Louis Duvau a fait, chaque semaine, deux conférences. Le lundi, à 5 heures, il a traité de *la phonétique de l'ancien islandais*. Après une description des éléments phonétiques, il a indiqué les différentes origines de chaque phonème, puis montré comment on peut, dans chaque cas particulier, choisir entre les diverses hypothèses possibles *a priori*, sans sortir du domaine de la langue islandaise, par l'examen des mots apparentés. Pour terminer, et comme application des principes exposés, on a étudié au point de vue étymologique les mots les plus intéressants de quelques pages de la *bíðrekssaga*.

La conférence du vendredi a été consacrée en partie à la *lecture de textes islandais*, extraits soit de l'*Edda* en prose, soit de différentes sagas, et en partie à l'étude de quelques faits de morphologie et de dérivation dans les langues germaniques et par-

¹⁸⁶ Il peut s'agir de Camille Raveau (1867-1953), entré à Normale Supérieure en 1886 et élève de Poincaré (cours de thermodynamique 1889-1890), car Duvau écrit à son sujet dans un compte rendu précédent : "la nature de cette conférence ne laissait que peu de place à l'initiative des élèves : toutefois M. Raveau a trouvé l'occasion de faire apprécier les qualités d'un esprit mûri par les fortes études qu'il a jusqu'ici poursuivies dans d'autres branches de la science" (1897-98).

ticulièremment en vieux norrois. Dans le second semestre, on a en outre expliqué un passage du *Béowulf*.

M. Pierre Doin, qui a pris une part active à ces conférences, a présenté d'intéressantes observations sur la déclinaison des noms de nombre dans les langues germaniques et sur la composition verbale en anglo-saxon.”

♦ 1901–02 : ”M. Duvau a fait trois séries de conférences, dont l'une n'a employé que quelques leçons et les deux autres ont été prolongées durant les deux semestres.

Dans la première, il a traité, en se plaçant surtout au point de vue de la méthode générale à suivre dans cet ordre de recherches, de quelques points de la dérivation nominale et verbale dans les langues germaniques.

Les deux autres conférences ont été consacrées, l'une à *l'analyse étymologique du vieux norrois*, l'autre à l'explication des passages les plus importants de *l'Edda en prose*.

M. Jules Arren a pris une part active à ces conférences, que ses études l'avaient bien préparé à suivre”.¹⁸⁷ (Il a traité des origines de la légende norroise de Thôr dans les conférences du lundi.)

Il est sûr que Louis Duvau a également évoqué le vieux norrois dans d'autres cours consacrés aux langues germaniques, comme par exemple dans la conférence de 1897–98 ”consacrée à la phonétique des langues germaniques, et, en particulier, à l'étude des modifications du vocalisme des syllabes radicales sous l'influence des éléments subséquents. [...] Cette question [du rôle des actions analogiques], effleurée à mainte reprise dans le cours de l'année, a été reprise d'ensemble et avec plus de détail dans les dernières conférences de l'année : la déclinaison et la conjugaison du vieil islandais ont été plus spécialement étudiées à ce point de vue, et on a essayé de classer et d'interpréter les phénomènes analogiques dont elles présentent des exemples nombreux et intéressants.”

Les communications faites à la SLP

De 1886 à 1902, Louis Duvau a fait de très nombreuses communications à la SLP, dont quelques unes traitent de faits scandinaves ; je me limite volontairement à un seul exemple :

♦ 24 juin 1899 : M. Duvau étudie certains exemples sporadiques de l'opposition fisländais, g (γ) vieux norvégien, d'où il semble résulter que le passage de b (β) à γ a été facilité non seulement par la présence de u, mais par celle de l ; le g du v. isl. *ylgr* ”louve”

¹⁸⁷ Jules Arren (1876–1915), normalien (1895), agrégé d'allemand (1900), élève de la Fondation Thiers, a collaboré à la *Revue d'Action Française*, et a écrit un manuel de publicité en 1912, avant de tomber au champ d'honneur en 1915.

pourrait n'avoir aucun rapport direct avec la gutturale primitive, mais s'expliquer par un ancien *ylbr (écrit en v. isl. ylfr), qui serait l'équivalent exact du vha **wulpa** : le nom de la louve ne serait pas proprement islandais, mais venu d'un dialecte norvégien.

La mythologie scandinave

L'étude de la mythologie scandinave a fait l'objet de plusieurs articles publiés par Louis Duvau, parfois à l'occasion de comptes rendus élargis, dans lesquels il est le premier spécialiste – à notre connaissance – à traiter de la mythologie scandinave.

Les deux principaux articles sont ceux publiés en 1899 et en 1901 :

- ♦ Formation de la mythologie scandinave. Sophus Bugge, "Studier over de nordiske Gude-og Heltesags oprindelse, anden raekke : Helge-Digtene i den aeldre Edda, deres Hjem og Forbindelser" (Etudes sur la formation de la mythologie norroise. 2^e série, Le Cycle de Helgi dans l'ancienne Edda, sa provenance et ses sources).¹⁸⁸
- ♦ Mythologie figurée de l'Edda : "Notes on the early sculptured crosses, shrines and monuments in the present diocese of Carlisle by the late Rev. William Slater Calverley".¹⁸⁹

Ces deux articles, remarquables par leur finesse d'analyse et la précision des connaissances, fournissent la matière du cours que Duvau a donné au Collège de France en suppléant Bréal en 1900–01.

En effet, à plusieurs reprises, Louis Duvau a été conduit – à la demande de Michel Bréal – à le suppléer au Collège de France, en 1900–1901, 1901–1902, 1902–1903. Ainsi, au semestre d'été 1900–1901 est-il amené à présenter dix-huit leçons sur les origines de la mythologie germanique :

La mythologie germanique ne doit pas être considérée comme le simple développement de la mythologie indo-européenne ; elle a subi à différentes époques, des influences étrangères, dont le résultat s'est traduit par des déformations, des mélanges, des accroissements et des pertes. L'examen du vocabulaire germanique montre que les Germains ont été soumis, à une époque très ancienne à l'influence de la civilisation supérieure des Celtes, puis, plus tard, de la civilisation romaine. Toutefois, en ce qui concerne plus particulièrement la mythologie, il est nécessaire de tenir compte des conditions spéciales où s'est produite cette dernière influence : les Germains incorporés dans les armées romaines, ou voisins des camps établis à la frontière, n'ont pas connu la véritable religion romaine, mais un mélange d'idées romaines, helléniques et orientales. C'est à cette époque que les dieux germains furent identifiés avec les dieux romains dont ils se rapprochaient le plus, les noms des jours dans les différentes langues

¹⁸⁸ Louis Duvau : "Formation de la mythologie scandinave". In : *Journal des Savants* (novembre 1899). pp. 695–710.

¹⁸⁹ Louis Duvau : "Mythologie figurée de l'*Edda*. Notes on the early sculptured Crosses, Shrines and Monuments in the Present Diocese of Carlisle, by the late Rev. William Slater Calverley." In : *Journal des Savants* (septembre 1901), pp. 575–590.

germaniques sont un témoignage de la confusion d'idées qui se produisit alors, et l'existence de ces noms a eu, pour le développement de la mythologie germanique, des conséquences qui n'ont cessé de se faire sentir jusqu'au moment de la disparition complète du paganisme, en maintenant présente à l'esprit des lettrés l'identification de certains dieux germains avec certains dieux du paganisme antique.

Enfin, la figure des dieux germains, sans cesse modelée à nouveau sous ces influences diverses, s'est transformée une dernière fois au cours de la période des établissements scandinaves dans les îles Britanniques. Il se produisit là une civilisation mixte, formée d'éléments chrétiens, irlandais et anglo-saxons, et d'éléments païens et scandinaves : un certain nombre de monuments figurés conservés en Northumbrie et en Ecosse en attestent le caractère vivace. C'est au sein de cette civilisation que s'est élaborée l'Edda, la source la plus riche, mais, comme on le voit, la moins pure de nos connaissances en mythologie germanique.

En prenant comme objet spécial l'étude des traditions relatives au dieu scandinave Odin (saxon Wôdan), j'ai cherché à faire la part des influences étrangères qui ont peu à peu fait d'un mythe naturaliste très simple une figure très vivante et douée d'attributs complexes. J'ai montré que l'analyse linguistique du nom de ce dieu conduisait à la même conclusion que les témoignages historiques : tout indique une origine récente, et un culte borné, au début, au territoire saxon. Une grande partie des mythes et des traditions qui se rattachent chez les Scandinaves au nom d'Odin sont manifestement d'origine anglo-saxonne, et ont subi l'influence des croyances chrétiennes et aussi des traditions irlandaises. J'ai expliqué ou analysé à ce propos la plupart des textes scandinaves (Edda en prose, Edda poétique, poèmes scaldiques) relatifs à Odin, et aussi quelques textes irlandais tels que le Cath Maige turad, qui fournissaient des rapprochements intéressants entre Odin et le dieu Lug, nom irlandais du dieu que César a connu chez les Gaulois et qu'il identifiait avec le Mercure romain.¹⁹⁰

Conclusion

Il faut retenir ce fait : l'enseignement des langues scandinaves tel que nous le connaissons à l'heure actuelle a débuté par l'enseignement du vieil islandais (*sagas* et *Edda*), parce qu'il s'agissait d'une des langues germaniques anciennes, appartenant à la grande famille des langues indo-européennes.

De même, Louis Duvau est à l'origine de l'enseignement de la mythologie germanique et plus particulièrement scandinave. Il serait très intéressant qu'un spécialiste puisse faire une comparaison entre les idées de Duvau précurseur et celles présentées ensuite par Georges Dumézil.

Et l'auditoire ? Louis Duvau a débuté ses conférences avec une belle affluence, notamment pour l'étude du gothique ; mais l'enseignement du vieux norrois n'a ensuite pas vraiment attiré la grande foule. Néanmoins, il faut signaler quelques auditeurs fidèles : d'une part, un Suédois Anders Enander et d'autre part quelques Français comme Théophile Cart, Pierre Doin, Camille Raveau et Jules Arren.

Il faut ajouter que Duvau a eu un fidèle disciple en la personne de Hilaire Vandaële,

¹⁹⁰ *Annuaire du Collège de France. Résumés des cours de l'année scolaire 1902-1903*. Paris, pp. 63-64.

Professeur de grec puis Doyen de la Faculté des Lettres de Besançon, qui avait été son étudiant à Lille et qui lui a dédié sa thèse soutenue en 1897 à la Sorbonne sur *L'optatif grec. Essai de syntaxe historique.*

André Rousseau

Professeur émérite de linguistique allemande
à l'université de Lille III

ARTICLES DE LOUIS DUVAU CONCERNANT LE DOMAINE SCANDINAVE :

"Les poètes de cour irlandais et scandinaves". In : *La Revue celtique* XVII (1896). pp. 113–118.

"Phonétique scandinave". In : *BSL* (XI 1898–1901), pp. XXV.

"Transcriptions irlandaises de noms norrois". In : *BSL* (XI 1898–1901).

"Formation de la mythologie scandinave". In : *Journal des Savants* (novembre 1899). pp. 695–710.

"Mythologie figurée de l'*Edda*. Notes on the early sculptured Crosses, Shrines and Monuments in the Present Diocese of Carlisle, by the late Rev. William Slater Calverley." In : *Journal des Savants* (septembre 1901), pp. 575–590.

AUTRES ARTICLES DE LOUIS DUVAU :

Renseignements figurant dans les nécrologies :

Sa nécrologie dans l'*Annuaire de l'EPHE* 1904 est rédigée par Michel Bréal et Emile Châtelain. Voir également *BSL* XIII, 1903–1905 p. LXV et 233 et D.B.F. tome XII, pp. 1008–1009.

Articles les plus importants en dehors du scandinave :

"Notes de syntaxe comparée". In : *MSL* (X, 1898), pp. 449–452.

"Notes de sémantique". In : *Entre camarades publié par la Société des anciens élèves de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*. Paris 1901, pp. 311–317.

La constitution du fonds nordique de la Bibliothèque Sainte Geneviève et son intérêt pour les études scandinaves

Bruno Sagna

Cette intervention aurait pu aussi s'intituler : "De l'intérêt de la création de la chaire de scandinave à La Sorbonne pour la Bibliothèque nordique" tant la fondation de cette institution a contribué à asseoir la légitimité de la Bibliothèque nordique qui, dès lors, n'est plus seulement le fruit d'un enthousiasme, une bibliothèque pour érudits, mais se trouve associée à un enseignement dispensé dans une université prestigieuse.

La constitution du fonds pose la question de sa nature. Qu'est-ce que la Bibliothèque nordique ? Est-ce une bibliothèque scandinave ou finno-scandinave ? Est-ce une bibliothèque spécialisée sur les pays nordiques ou une bibliothèque nordique à Paris ? Cette dernière interrogation s'est posée jusqu'à nos jours et les réponses officieuses ou officielles qui lui ont été apportées ont fluctué.

Réglons d'entrée de jeu la notion de fonds finno-scandinave, appellation officielle de la Bibliothèque Nordique depuis 1951. Même si la dimension fennique du fonds ne concerne pas les études scandinaves en premier lieu, je voudrais cependant souligner l'intérêt des éditions finlandaise et estonienne pour les études scandinaves en raison d'un riche passé commun ainsi que la présence en Finlande d'une minorité de langue suédoise à l'origine d'une remarquable tradition littéraire. Je citerai, à titre d'exemple, les collections *Skrifter utgivna av svenska litteratursällskapet i Finland* ; *Bidrag till kändedom af Finlands natur och folk* ou encore la collection universitaire estonienne *Nordistica Tartuensia*.

Je vous propose un exposé en deux parties, la première retrace l'histoire du fonds depuis sa création jusqu'en 1909, la seconde partie couvrant la période allant de 1909 à nos jours, avec comme fil conducteur l'idée que la constitution d'un fonds de bibliothèque est un processus dynamique, évolutif, pas forcément linéaire qui se renégocie en permanence. Quant à l'intérêt du fonds pour les études scandinaves, il va de soi qu'il découle de cet exposé. J'évoquerai ensuite brièvement les avantages pratiques liés à la consultation du fonds.

1. Des origines à 1909

L'origine du fonds de la Bibliothèque Nordique : 1710 ou 1868 ?

Le fonds Le Tellier ou le fonds Dezos de la Roquette ?

Officiellement, l'origine du fonds scandinave remonte à 1710, date à laquelle Monseigneur le Tellier, archevêque de Reims, fait don de 16 000 volumes dont 500 sur les pays du Nord à la bibliothèque de l'Abbaye Sainte Geneviève. Ces ouvrages ne constituaient pas un fonds nordique à proprement parler, mais étaient dispersés selon leur thème dans toutes les lettres de la classification Clément comme le montre le catalogue des retraits. Cependant, dans son *Rapport sur les collections scandinaves de la Bibliothèque Sainte Geneviève de 1873*, J. Mongin, sous-bibliothécaire, évoque un fonds ancien par opposition au nouveau fonds constitué par les ouvrages de la collection Dezos de La Roquette, auxquels il se trouve réuni. Ces volumes ne portent pas la cote La Roquette mais la cote Scand.

Dans son introduction au catalogue de la collection des livres scandinaves, Mongin parle de moins de 300 numéros ; le rapport de M.H. Lavoix à Monsieur le Ministre de l'instruction publique de 1888 fait mention de 244 retraits des collections de la Bibliothèque Sainte Geneviève et le premier registre d'inventaire de la Collection scandinave fait mention du même chiffre dans une rubrique intitulée : "Volumes retirés des anciennes séries et placés dans la Bibliothèque scandinave". On est loin des 500 volumes évoqués. De plus on trouve parmi ces ouvrages des textes postérieurs à 1710 comme le voyage de William Coxe en Suède et le voyage de l'italien Giuseppe Acerbi. Les retraits ont donc eu lieu sur l'ensemble des collections de la BSG.

Les retraits du fonds Le Tellier. Que trouve t'on parmi ces 244 volumes ?

Mongin précise que ce n'est pas un fonds rare et que ces ouvrages sont courants dans de nombreuses bibliothèques. L'Histoire est particulièrement bien représentée : 8 des 14 pages de la liste des "Volumes retirés des anciennes séries et placés dans la Bibliothèque scandinave" concernent l'histoire avec des ouvrages comme *l'Histoire de Charles XII* de Voltaire, des livres en latin d'Olaus Magnus, la *Scondia illustrata* de Messenius, Torfeus, Saxo Grammaticus, Rudbeck pour l'antiquité et l'histoire générale, Meursius et Pontanus pour le Danemark, Locenius et Pufendorf pour la Suède, la *Lapponia illustrata* de Scheffer y figurent. Des écrits en français de Mallet, Catteau-Calleville avec son *Tableau général de la Suède* (1790) et son *Histoire de la Reine Christine* (1818), la traduction française de *Description et histoire naturelle du Groenland* de Hans Egede et de l'*Histoire du règne de Charles Gustave, roi de Suède* de Pufendorf.

Beaucoup d'ouvrages sont en français et en latin mais rares sont ceux dans les langues scandinaves à l'exception de la *Wöeluspá alias Edda de Saemundi* (Copenhague

1673), la *Heimskringla* dans l'édition de Peringskoeld (Stockholm, 1697), l'*Hervarar saga* de Verelius. On trouve une Bible danoise (1633) et une bible suédoise (Bible en finnois publiée à Stockholm en 1642). On compte aussi une vingtaine d'ouvrages sur les langues du Nord dont le *Thesaurus linguarum veterum septentrionalium* d'Hickerius publié à Oxford (1703-1705) et 4 volumes de Swedenborg dont 3 en français.

Hormis le voyage de William Coxe en Pologne, Russie, Suède et le voyage d'Acerbi, on trouve aussi le *Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne fait en 1790-1792* d'Alphonse Fortia de Piles ainsi que le *Voyage en Islande fait par ordre de S.M. Danoise ...* de Eggert Ólafsson et Bjarni Pálsson publié en 1802.

Le droit ancien du Nord est bien représenté ainsi que l'Histoire ecclésiastique avec par exemple l'*Historia pontificum metropolitanae ecclesiae Upsalensis* de Johannes Magnus publiée à Rome en 1557.

Le fonds La Roquette

Avant de nous livrer à l'examen du fonds de la Roquette, arrêtons nous sur la personnalité du donateur tant elle éclaire la nature du fonds. M. Dezos de La Roquette (1784-1868) a fait une carrière militaire. En 1831, il est nommé Consul de France à Elseneur, puis en 1836 à Oslo où il demeure jusqu'en 1839. Il apprend le danois. Membre de la Société de géographie, il en devient le président honoraire en 1863. Lié d'amitié avec Ferdinand Denis, administrateur de la Bibliothèque Sainte Geneviève de 1865 à 1885, M. Dezos de La Roquette connaît les ouvrages sur le Nord du fonds Le Tellier et souhaite voir sa collection entrer à la bibliothèque. On note que Xavier Marmier, qui a voyagé en Scandinavie à l'époque où M. Dezos de La Roquette était consul, est conservateur à la Bibliothèque Sainte Geneviève lorsque la Comtesse de Coessens, fille de Dezos de la Roquette, fait don à la Bibliothèque Sainte Geneviève des ouvrages de son père et exprime le souhait que cette collection constitue un section spéciale à une époque où, en France, les études scandinaves sont encore naissantes. Mongin écrit :

Personne n'ignore combien les études scandinaves, si florissantes en Allemagne et en Angleterre sont négligées parmi nous. Et pourtant l'intérêt de ces études, au triple point de la littérature, de la linguistique et de l'histoire, n'est point contesté ni contestable. Elles sont le complément indispensable de toutes les études germaniques qui veulent être un peu sérieuses. Impossible, sans elles, d'arriver à une connaissance approfondie et complète, soit de l'histoire ancienne de l'Europe soit de celle du moyen âge. L'intérêt particulier qu'elles ont pour nous, au point de vue de l'histoire de nos origines, le seul nom de Normandie le dit assez.¹⁹¹

Le catalogue de la collection des livres scandinaves ou relatifs à la Scandinavie, cartes géographiques et manuscrits, donnée à la Bibliothèque Sainte Geneviève par M. Dezos de la Roquette compte 1594 entrées et numéros d'inventaire correspondant à un

¹⁹¹ J. Mongin : *Rapport sur les collections scandinaves de la Bibliothèque Sainte Geneviève*. Paris, 1873.

nombre d'unités physiques bien supérieur classé selon la classification Brunet. Le Rapport de Mongin de 1873 parle de : "1500 numéros, non compris les cartes et 37 porte-feuilles de manuscrits." Il ajoute : "Beaucoup de numéros représentent des groupes de 10, 15, 25 pièces, ou même d'avantage ; ainsi le numéro 153 comprend à lui seul 133 pièces". En 1886, *Le rapport Lavoix* parle lui de 2187 volumes, c'est le chiffre que l'on trouve aussi dans le 1^{er} registre d'inventaire de la Collection scandinave.

Le catalogue est rédigé de 1869 à 1873 par Mongin sous la direction de Xavier Marmier, conservateur à Sainte Geneviève depuis 1846, sa rédaction a souffert de la Guerre de 1870. Dans son introduction il écrit :

Commencé dès 1869, il vient seulement de s'achever. Les cruels événements des années 1870–71, qui ont plus d'une fois suspendu le travail, puis les difficultés du travail même, difficultés sans nombre & de toute espèce ...¹⁹²

Que trouve-t-on dans le fonds La Roquette ?

Mongin écrit dans son rapport sur les collections scandinaves de 1873 :

Le nouveau fonds, au contraire, se compose, pour la plus grande partie, de livres en langues scandinaves. Les textes islandais ou norrains y abondent. Si de la langue nous passons aux matières mêmes, ce qui domine, comme on devait s'y attendre, d'après la nature des études qui ont surtout occupé M. de la Roquette, c'est l'histoire, et avec elle tout ce qui s'y rattache ...

[...] Quand je dis l'histoire, il est bien entendu qu'il s'agit de celle de Norvège et de Danemark.¹⁹³

On trouve cependant pour l'histoire de la Suède la *Svea Rikes Historia* ... de Dalin (1742) ; *Carl XII:s Historia* de Knut Lundblad ; le *Biographiskt Lexicon öfver namn-kunnige svenska män* en 28 volumes et le *Nora Samolad sive Laponia illustrata* ... d'Olaus Rudbeck fils (1701). On soulignera la place accordée à l'instruction publique : 120 numéros soit le double d'ouvrages ou de pièces. Le Droit compte près de 102 entrées avec des titres comme *Den jydske lovbo* (1642), les Grágás : *Hin forna Lögbók Íslendinga sem nefnist Grágás* (1829), la *Samling af gamle Norske Love*, traduite en danois et commenté par Hans Paus. Hormis les Bibles en danois, suédois et finnois, on trouve de nombreux bréviaires et missels dont le *Breviarum Lundense* (1517) et le *Breviarum Upsalence* (1496) ainsi qu'un *Missal Lundense* publié à Paris en 1514. On compte 30 entrées sur les langues du Nord anciennes et moderne, lapon inclus, dont

¹⁹² Catalogue de la collection des livres scandinaves ou relatifs à la Scandinavie, cartes géographiques et manuscrits, donnée à la Bibliothèque Sainte Geneviève par Mr Dezos de la Roquette. J. Mongin sous la dir. de Xavier Marmier. 1869–1873.

¹⁹³ J. Mongin : *Rapport sur les collections scandinaves de la Bibliothèque Sainte Geneviève*. Paris, 1873.

les écrits de Rasmus Rask. Pour l'histoire littéraire, on note les titres suivants : *Forsøg til et Lexicon over danske, norske og islandske laerde maend, som ved trykte Skrifter have giort sig bekjendte* de Jens Worm, la *Nye Samling af Danske-Norske-og islandske Jubel-Lærere* de Christoph Giessing, le *Almindeligt Litteraturlexicon for Danmark, Norge, og Island* de Rasmus Nyerup et J.C. Kraft, le *Almindeligt Forfatter-Lexicon for kongeriget Danmark med tilhørende Bilande fra 1814 til 1840* de Thomas Hansen Erslew. Les livres de voyage sont présents avec les *Lettres sur l'Islande* d'Uno von Troil ; la description de la Norvège de Peder Claussøn, le voyage en Norvège de Gerhard Schøning et celui de Leopold von Buch, le *Voyage en Allemagne et en Suède, contenant des observations sur les phénomènes, les institutions, les arts et les moeurs* de Jean-Pierre Catteau-Calleville. On trouve les mémoires des sociétés savantes et 111 cartes dont 40 sur la Scandinavie, pour la plupart des cartes de la marine danoise. Les sciences sont peu représentées avec 129 entrées (32 entrées ne concernent pas la Scandinavie).

Le fonds La Roquette reflète un intérêt pour la Scandinavie conçue comme un espace géographique clos c'est un ensemble sur le Nord stricto-sensu. Pas d'ouvrages sur les îles britanniques à l'époque Viking, pas de voyages des disciples de Linnaeus, le *Voyage en Arabie* de Carsten Niebuhr est absent tout comme le *Voyage en Nubie* de Norden ou le classique *Bref om Maroco* d'Agrell.

On voit qu'initialement ces deux fonds Le Tellier / La Roquette constituent un fonds spécialisé sur la Scandinavie. Tout va changer après le voyage d'Henri Lavoix dans le sillage duquel s'amorce une politique de dons nordiques marqués par leur grand éclectisme.

L'accroissement de la collection, le voyage d'Henri Lavoix

En 1874, Mongin mentionne dans l'introduction du catalogue de la collection des livres scandinaves un accroissement par dons et acquisitions représentant près de 368 articles et 500 volumes. En 1886, H. Lavoix parle dans son rapport de 7041 ouvrages présents à la Bibliothèque nordique dont les 800 ouvrages réunis lors du voyage de 1886, motivé par une baisse sensible des dons au fil des années. A l'enthousiasme du début a succédé une période d'accalmie. Le Ministre de l'instruction publique charge Henri Lavoix, administrateur de la Bibliothèque Sainte Geneviève, d'une mission au Danemark et dans le Royaume de Suède-Norvège afin de "rechercher les moyens d'augmenter la *Collection scandinave*". Le voyage est un succès et le roi de Suède, Oscar II, accorde sa protection à la Bibliothèque nordique. Les ouvrages proviennent, entre autres, des bibliothèques universitaires de Lund et d'Uppsala, de sociétés savantes, d'éditeurs ainsi que des états-majors qui font don de cartes. Ces dons vont amorcer un approvisionnement régulier marqué par un grand éclectisme tant au niveau des disciplines que des sujets. La production universitaire dans son ensemble est désormais envoyée, indépendamment des sujets traités, et les sciences sont fortement représentées.

tées. La collection prend alors un caractère encyclopédique et généraliste. La dimension scandinave tient autant du contenu que de l'auteur ou encore du pays de publication.

On peut s'interroger sur cet enthousiasme scandinave. Julien Cain, Administrateur général de la Bibliothèque nationale et Directeur général des bibliothèques de France, a écrit à ce propos :

Ainsi a été formé la collection de livres la plus riche qui existe en dehors des frontières de ces pays. Les relations traditionnelles, l'existence d'un premier fonds, ne sauraient suffire à expliquer le choix qui fut fait de Paris, car d'autres capitales auraient pu revendiquer cet honneur. On peut croire que le prestige particulier de notre ville et de notre université, celui de notre culture ne furent pas étrangers à ce choix, et aussi le fait que le français, à la fin du siècle dernier tenait dans le domaine des relations internationales notamment de caractère intellectuel une place préminente.

La Nordique à la veille de la création de la chaire de Scandinave

Le 5 novembre 1903, le fonds déménage au 8, Place du Panthéon. Les horaires d'ouvertures sont mardi et vendredi de midi à 16 heures et le dimanche de 10h à 12h, puis par la suite tous les jours ouvrables de 14h à 17h. Ces locaux propres permettent le prêt à domicile. Le fonds compte 30 000 ouvrages et brochures en 1906. Le conservateur M. Capet est aidé par Eric Lie, le fils de l'écrivain Jonas Lie qui a résidé à Paris de 1882 à 1906, puis Frithiof Palmer avec lesquels il rédige un nouveau catalogue publié en 1908 auquel s'ajoute un registre de 85 manuscrits et les 32 volumes de traduction des sagas islandaises par le Commandant Le Pontois. A partir de 1896 et cela jusqu'en 2005, il y aura toujours du personnel scandinave à la Bibliothèque nordique. Le statut de ces bibliothécaires délégués sera défini en 1925. Le principe en avait accepté par le roi de Suède, Oscar II, après une visite à la Bibliothèque Sainte Geneviève en 1902, lors de laquelle il avait déclaré à propos du fonds : "Je me sens ici dans mon pays".

2. De 1909 à nos jours

La Première guerre mondiale porte un coup d'arrêt aux échanges. La France consacre toute son énergie et son âme à cette épreuve. Les mers sont minées et les relations ferroviaires passent à travers l'Allemagne, la question des envois est réglée. La coopération reprend dès 1920.

Le Comité de patronage 1920

En 1920 le fonds compte près de 40 000 ouvrages. Cette année là voit la création du Comité de patronage qui comprend des représentants du Ministère de l'Instruction publique, de l'Université, de la Bibliothèque Sainte Geneviève et les représentants des pays scandinaves : Danemark, Suède, Norvège, rejoints l'année suivante par la Finlande. Parmi les nombreuses décisions adoptées par le Comité de patronage, il y en a deux qui vont jouer un rôle essentiel dans la constitution du fonds : la réglementation du statut du bibliothécaire délégué en 1925 et l'allocation d'une somme par chaque Etat pour des dons annuels en 1946.

A compter de 1925 et cela jusqu'en 2005, un bibliothécaire délégué sera désigné et rémunéré par son pays pour une période de trois ans, deux ans par la suite. A une époque où il n'y a pas internet, où les distances restent importantes et où la révolution de l'information et des communications est à ses débuts, le bibliothécaire délégué est celui qui connaît l'édition et la vie culturelle et est, par conséquent, à même de déceler les carences et les faiblesses du fonds. De retour dans son pays, il est souvent le correspondant de la Bibliothèque nordique au sein des bibliothèques nationales, il assure les envois et plaide la cause de la bibliothèque.

Le souhait de l'allocation d'un somme annuelle destinée à des achats par les partenaires nordiques avait été émis dès 1939. Géré par chaque bibliothèque nationale, ce budget est un gage de régularité en particulier pour les périodiques et les collections de monographies et permet de se procurer la production éditoriale qui ne passe pas par les sociétés savantes ou l'université comme la littérature et les arts. Cependant la contradiction demeure entre des dons de toutes origines : universités, sociétés savantes, bibliothèques nationales, instituts de nature très éclectique et des acquisitions onéreuses sélectives.

Les acquisitions courantes

La partie française a toujours eu à charge d'acquérir l'édition française et étrangère concernant les pays nordiques publiée hors de ces pays. Ces acquisitions sont essentiellement des acquisitions courantes hormis des achats rétrospectifs pour compléter le fonds. Avant de passer à la réponse apportée à la contradiction entre dons éclectiques et acquisitions ciblées, j'aimerais évoquer les acquisitions patrimoniales et les autres formes de dons que sont le dépôt légal, les dons de particuliers et les grands dons.

Les acquisitions patrimoniales

La Bibliothèque Nordique consacre une part de son budget à des acquisitions patrimoniales comme les récits de voyages. Ainsi, ont été acquis récemment *L'Iter Palestinum* d'Hasselqvist, l'édition française du *Voyage en Arabie* de Carsten Niebuhr et le

Voyage en Nubie de Norden ainsi qu'un album de 110 photographies prises en Norvège par le photographe Paul Grenot en 1905.

L'édition contemporaine n'est pas oubliée, la bibliothèque a acquis un exemplaire de *Icelandblack*, ouvrage de lithographies réalisées en Islande lors de l'été 2008 par l'artiste américain Willan MacKendree, les ouvrages *Mémoires* et *Fin de Copenhague*, collaborations artistiques entre Asger Jorn et Guy Debord ou encore des livres d'artistes réalisés par Birgit Alm Pons et Annika Baudry.

Le DL, les dons privés et les grands dons

La Bibliothèque nordique fait partie d'un dispositif de conservation patrimonial partagé et reçoit à ce titre le dépôt légal concernant la littérature nordique traduite en français. Ce dispositif est contraignant car ces ouvrages ne peuvent être prêtés à domicile. De plus, la bibliothèque n'est pas attributaire pour le théâtre, attribué à la bibliothèque Jean Vilar à Avignon, le policier, attribué à la BILIPÔ, et le livre de jeunesse, attribué à La Joie par les livres. Si l'on retire encore l'exemplaire du dépôt légal imprimeur province comme c'est le cas pour les éditions Gaïa et Actes Sud, il ne reste pas grand-chose. Cependant, le fait d'être membre de ce dispositif est une reconnaissance au plus haut niveau.

Les dons de particuliers qu'ils soient le fait de traducteurs, universitaires, auteurs, chercheurs ou simples lecteurs sont une source importante surtout pour compléter les collections et sont la marque de l'attachement des lecteurs à la bibliothèque.

Le Don Dezos de La Roquette est le grand don par excellence, mais la bibliothèque a bénéficié d'autres grands dons comme celui de la collection Franz von Jessen en 1933, le Don Maurice Cahen en 1958 (1894 ouvrages), le Don de Mme Fanny de Sivers à l'origine du fonds estonien, le Don du centre culturel suédois en 1981–82 puis en 2005, soit plus de 7000 ouvrages la plupart consacrés à l'art et à l'histoire de l'art scandinave ou encore le Don Ib Magnussen.

La contradiction entre la nature des dons scandinaves et celles des acquisitions onéreuses. L'affirmation d'une bibliothèque spécialisée

Mme Vincenot, conservateur à la Bibliothèque nordique de 1984 à 2000 avait déjà commencé à écarter les ouvrages scientifiques qui ne correspondaient à aucun public, ainsi que les ouvrages sans rapport avec la Scandinavie et en avait informé les différents donateurs. Une politique de désherbage concernant les thèses scientifiques et les périodiques scientifiques avait débuté sous forme de stockage à l'extérieur des magasins de la Nordique et de cessions. Cet effort s'est poursuivi en 2008–2009 avec la cession des périodiques scientifiques et des collections de monographies concernant les sciences et surtout la rédaction d'une charte documentaire précise affirmant que la Bibliothèque nordique est une bibliothèque spécialisée et énonçant des critères de sélection

stricts dont les grands principes sont les suivants : la bibliothèque renonce aux sciences et aux techniques à l'exception de l'histoire des sciences et des techniques. Les ouvrages n' ayant pas trait de près ou de loin à la Scandinavie sont écartés de même que les littératures étrangères traduites dans les langues scandinaves à l'exception de la littérature française et cela au titre des relations franco-nordiques, un thème qui nous est cher, ainsi que la littérature finlandaise traduite en suédois du fait du bilinguisme de ce pays. Les sagas constituent une autre exception car les sagas traduites en anglais ou en allemand sont souvent accompagnées d'un important appareil critique. La Bibliothèque nordique doit être une force de propositions et participer de façon plus volontaire, en amont, à la sélection des dons envoyés.

Il faut aussi aller dans le désherbage car de nombreux ouvrages hors sujets sont encore présents dans les collections. Les enjeux sont d'ordre intellectuel, financier et spatial. La Bibliothèque nordique doit avoir une identité forte. Il existe un catalogue collectif et des partages documentaires, en particulier en Ile de France, ont été définis. L'édition universitaire scandinave est bien signalée et il est aisément de se la procurer. La Bibliothèque nordique ne saurait être une bibliothèque de dernier recours et si l'on traite de tout on ne sera personne. Au-delà de l'enjeu identitaire, se dessine un enjeu financier. Chaque choix erroné prend la place d'un autre livre et cela a un coût ne serait-ce que l'envoi. L'enjeu est aussi spatial, la capacité des magasins des locaux du 6, rue Valette dans lesquels la Nordique se trouve depuis 1961, est limitée et la capacité de stockage estimée à dix ans tout au plus. Avec 300 mètres linéaires d'accroissement annuel, il faut gagner de la place. Rien n'est jeté, l'effort de nos partenaires n'a pas été vain, simplement ces collections scientifiques sont mises à disposition d'une structure collective mieux adaptée : le Centre Technique du Livre de l'Enseignement Supérieur. Tout ce qui est à la Nordique doit correspondre aux nouvelles orientations du fonds : une collection exclusivement dédiée au pays nordiques.

Les axes pour le futur

La coopération franco-nordique a subi quelques bouleversements. Il n'y a plus de bibliothécaire délégué depuis 2005, la Bibliothèque nationale de Finlande s'est retirée du protocole adopté en 1946 et n'envoie plus, depuis 2008, que des ouvrages de manière épisodique cependant les grandes collections publiées par des sociétés savantes nous parviennent ainsi que la production universitaire grâce au Centre des Echanges internationaux d'Helsinki. Cela a pour conséquence l'augmentation de la part budgétaire consacrée aux acquisitions courantes. Il est à noter que l'Islande n'a jamais fait partie du comité de patronage et que l'on a toujours eu recours à des achats.

Il demeure pour les disciplines couvertes : littérature, linguistique, histoire, socio-logie, géographie, économie, droit, art, philosophie, religion ... un voeu d'exhaustivité jamais exaucé. L'héritage fait que l'on est plus attentif à certains sujets qu'à d'autres.

C'est le cas pour les récits de voyages et les arts après l'impulsion donnée par le grand don de l'Institut Tessin.

La notion de défrichage est aussi importante, car les sujets d'actualité d'aujourd'hui sont les sujets de recherche de demain comme par exemple : le développement durable et l'éologie, domaines dans lesquels la Scandinavie fait figure de pionnier et de modèle, l'identité nationale, le multiculturalisme, l'immigration et l'intégration, le populisme et les extrémismes, je pense aussi à l'islam radical et au néo-nazisme, sujets pour lesquels il faut déjà constituer des corpus.

La révolution numérique, la bibliothèque virtuelle, est à la fois un défi et une chance. La Bibliothèque nordique va numériser en 2010 ses livres de voyages et constituer une bibliothèque virtuelle sur ce thème. Il faudra sans doute pour les périodiques basculer autant que faire se peut de la version papier à la version électronique en ligne pour des raisons de stockage et de coût de reliure.

Enfin, même si l'on constitue une bibliothèque idéale, toute constitution d'un fonds inclut une part de subjectivité. Chaque conservateur a influé à sa façon sur la constitution du fonds.

Intérêt du fonds pour les études scandinaves

La Bibliothèque nordique c'est aujourd'hui plus de 185 000 volumes et 2500 périodiques. C'est une collection unique dont l'intérêt pour les études scandinaves ne vous aura pas échappé. J'aimerais rappeler quelques règles pratiques : la possibilité d'emprunter cinq ouvrages à domicile ; le prêt à domicile concerne les ouvrages publiés après 1945, les chercheurs peuvent bénéficier de dérogations. La Bibliothèque nordique prête en province et à l'étranger et peut faire venir des livres de bibliothèques scandinaves. La Bibliothèque nordique est désormais ouverte du lundi au samedi de 14 à 18h et les chercheurs peuvent venir le matin sur rendez vous.

Conclusion

La Bibliothèque nordique est le fruit d'une coopération culturelle exemplaire et pionnière à une époque marquée par les nationalismes étroits auxquels la civilisation a payé un lourd tribut. Je tiens à remercier nos partenaires nordiques et à souligner notre dette à leur égard. Leur contribution et leur effort représentent encore aujourd'hui la plus grande part de l'accroissement du fonds. Les récentes réorientations doivent permettre à la Bibliothèque nordique d'assurer l'avenir dans une contexte de mutations technologiques majeures qui marquent une nouvelle étape dans l'histoire des bibliothèques.

Bruno Sagna

Conservateur à la Bibliothèque nationale de France

BIBLIOGRAPHIE

- "La Bibliothèque Nordique". Paris 1961.
- Carin Gottlieb : *Bibliothèque Nordique*. Högskolan i Borås 1985.
- Catalogue de la collection des livres scandinaves ou relatifs à la Scandinavie, cartes géographiques et manuscrits, donnée à la Bibliothèque Sainte Geneviève par Mr Dezos de la Roquette, J. Mongin sous la dir. de Xavier Marmier. 1869–1873.*
- "La Nordique : le fonds fennō-scandinave". Arabesques. 2001.
- Le Nord : revue internationale des pays du Nord*, n° 3. København 1939, pp. 320–331.
- "Les pays du Nord à l'Université de Paris : cinquantenaire du transfert des collections fennō-scandinaves de la Bibliothèque Sainte Geneviève à son annexe la Bibliothèque Nordique, 5 novembre 1953." In : *Extrait des Annales de l'Université de Paris* (n° 1, 1954). Paris.
- Rapport de M. H. Lavoix, Administrateur de la Bibliothèque Sainte Geneviève, à Monsieur le Ministre de l'instruction publique sur la Bibliothèque Sainte Geneviève, pendant l'année 1886.*
- J. Mongin : *Rapport sur les collections scandinaves de la Bibliothèque Sainte Geneviève*. Paris, 1873.
- J. Mongin : *Volumes retirés des anciennes séries et placés dans la Bibliothèque scandinave*.

Souvenirs sur mon père, Maurice Gravier

Christine Guihard

A la demande des organisateurs de ce colloque, voici une évocation de mon père, Maurice Gravier, qui a occupé la chaire de Langues et Littératures scandinaves à la Sorbonne de 1955 à 1980.

Origines

Maurice Gravier est né le 7 juin 1912 à Paris dans le 13^{ème} arrondissement. Son père, Charles Gravier, issu d'une famille très nombreuse d'origine modeste (père cheminot), avait commencé par être instituteur. Charles Péguy l'avait eu comme maître, et dans une évocation de ses souvenirs d'écolier, il a créé pour son ancien instituteur l'image du "*hussard noir de la République*", qui est passée depuis dans le langage courant. Charles Gravier gravit ensuite tous les échelons de la vie universitaire. Son domaine est la zoologie et sa spécialité les vers marins. Il devient professeur au Muséum d'Histoire Naturelle, membre de l'Institut et Commandeur de la Légion d'Honneur, donnant ainsi un bel exemple d'ascension sociale, typique de la III^{ème} République.

Quant à sa mère, Marthe Belval, elle est fille d'un directeur d'école communale du Pas-de-Calais. Sans baccalauréat et sans licence, elle passe une agrégation de Mathématiques, préparée par la première femme agrégée de France. Pendant presque toute sa carrière, elle enseigne en classes préparatoires, Sup' et Spé' au Lycée Fénelon.

Etudes et carrière

Maurice Gravier commence par fréquenter les classes enfantines du lycée Montaigne, puis il grimpe la Montagne Sainte Geneviève où il se retrouve à Henri IV. De son passage en Hypokhâgne et en Khâgne il garde vivant le souvenir de son professeur de

Philosophie, Alain. En 1931, à tout juste 19 ans, il entre du premier coup à l'Ecole Normale Supérieure, non sans avoir osé prendre des risques : il part accompagner son père à un congrès au Canada et aux Etats-Unis, s'absentant de Paris de nombreuses semaines juste avant le concours.

A l'Ecole Normale Supérieure, il a pour camarades de promotion Georges Pompidou et Jacqueline née David, qui deviendra Jacqueline de Romilly.

Après son service militaire, Maurice Gravier va étudier deux ans en Allemagne, à Berlin et à Munich où il apporte son aide aux chômeurs. Il se retrouve un jour dans un restaurant avec, par hasard, pour voisin un certain Adolf Hitler.

En 1935, il passe l'agrégation d'allemand ("sans gloire et sans faiblesse", a-t-il dit). Nommé professeur au Lycée de St Quentin, il va voir à la Sorbonne quel enseignement il pourrait bien suivre le jour de la semaine où il rentre à Paris.

C'est justement le jour où Alfred Jolivet dispense son cours de suédois. Il fera donc du suédois. Et voilà comment le hasard peut déterminer une carrière, voire une vie !

En 1937, il part à Stockholm comme professeur à l'Institut Français. Au cours de l'été 1939, il se fiance officieusement à Denise Bois. A la mobilisation générale, il regagne Stockholm via Londres à ses risques et périls, les mers froides grouillant alors de navires et de sous-marins allemands. Il est alors adjoint à l'Attaché Militaire, qui lui octroie une permission exceptionnelle pour son mariage : il épouse Denise Bois à Paris le 1^{er} février 1940. Le jeune couple regagne Stockholm via Bruxelles en avion. C'est le début d'une longue vie commune, habitée, je crois, par un amour réciproque, partagé, qui dura plus de cinquante ans.

Quand la Suède a opté pour la neutralité après la bataille de Narvik, il revient à Maurice Gravier, qui avait été chargé en particulier du "chiffre", de détruire toutes les archives importantes de la légation. Cela s'est fait pendant une nuit, dans une cheminée, avec une grande armoire bloquant la porte d'entrée de la légation. Le personnel de la légation quitte la Suède, traverse toute l'Allemagne en train, et gagne la Suisse pour entrer en France par la zone libre. Après un court séjour à Marseille, où je suis née, il rentre à Paris et enseigne au Lycée Voltaire. Il habite alors à Orsay.

En 1943, Maurice Gravier reçoit le titre de Docteur ès Lettres, avec comme grande thèse "Luther et l'opinion publique", et comme petite thèse "Tegner et la France". La même année, il est nommé maître de conférences à la Faculté de Nancy (en zone interdite). Il refuse de rejoindre son poste tant qu'il n'a pas de laissez-passer ... ce qu'il obtiendra, et qui lui permettra de faire la navette entre la capitale lorraine et la région parisienne. Il n'habitera jamais à Nancy, il dormira toujours dans son bureau, même après l'avoir retrouvé criblé de balles.

Expert à la Commission de Récupération Artistique en Allemagne, il accompagne en 1944 André Masson, Inspecteur Général des Bibliothèques, pour rechercher des ouvrages rares emportés par nos voisins.

Au printemps 1945, Maurice Gravier demande à être "remobilisé" pour participer à la guerre psychologique autour des "Poches de l'Atlantique". Il fait partie de l'Etat-major du Général de Larminat. Quand le général reçoit la reddition de l'Amiral Schirlitz, l'interprète se nomme Maurice Gravier. Il a pu entendre l'amiral allemand évoquer déjà l'avenir, un avenir de réconciliation, un avenir européen.

Il est professeur à Nancy jusqu'en 1955, date à laquelle il succède à André Jolivet en Sorbonne. C'est alors le plus jeune professeur à la Sorbonne (il a 43 ans).

Entre temps, de 1947 à 1957, il dirige la Maison Suédoise à la Cité Universitaire, période particulièrement heureuse, scandée chaque année par la Sainte Lucie, la Noël et le feu de la Saint Jean. Il est particulièrement soucieux de la vie quotidienne de ses étudiants les plus divers et de leurs préoccupations.

En 1957, Maurice Gravier prend la direction de l'E.S.I.T., Ecole Supérieure d'Interprétariat et de Traduction, alors modeste école de langues rattachée au Rectorat, rue Champollion. Intégrée à la Faculté des Lettres, puis à Paris III Dauphine, l'école acquiert rapidement une réputation internationale grâce à la qualité de ses enseignants, tous des professionnels chevronnés.

Tout au long de sa carrière d'enseignant, il a été très attentif à ses étudiants, et passionné par ses recherches sur les littératures allemande et scandinave. Je sais que son métier lui a apporté beaucoup de joie et d'épanouissement.

L'année 1980 sonne l'heure de la retraite du professeur émérite de l'Université Paris-Sorbonne, mais Maurice Gravier reste encore deux ans à la tête de l'E.S.I.T.

Publications

La vie de Maurice Gravier a été, bien entendu, ponctuée par de nombreuses publications ; il serait fastidieux de les citer toutes. Retenons simplement :

- la traduction des "Grands écrits réformateurs" de Luther
(qui figurera plus tard dans l'édition complète des œuvres de Luther),
- *Strindberg et le théâtre moderne* (1949),
- *Manuel Pratique de Langue Suédoise*, préparé avec Sven-Erik Nord (1964),
- *Les Scandinaves* (1984)

Au cours de sa carrière, il a été commissaire général de deux expositions à la Bibliothèque Nationale : "Strindberg" (1949) et "Ibsen" (1956). En 1975, il a organisé à Paris un colloque et une autre exposition autour de Strindberg. Il a participé à de nombreuses émissions radiophoniques, en particulier sur France-Culture, et à la série télévisée "Mers du Nord et Baltique".

Caractère

Après la présentation officielle du "Professeur Gravier", je souhaiterais vous parler de l'homme qu'était mon père. Il était modeste et discret. Son camarade et ami Pierre Brachin a dit de lui que "ce n'était pas un mandarin engoncé dans sa solennité". Il avait le respect des gens simples, disant qu'il préférait se chamailler avec un ambassadeur plutôt que d'avoir à réprimander une femme de ménage. Une grande perspicacité lui permettait de détecter au premier coup d'œil un quelconque problème psychologique chez un interlocuteur.

Curieux de tout, il adorait observer son entourage et faire partager ses remarques pittoresques. N'ayant pas de voiture, il participait à des voyages organisés en autocar, ce qui lui permettait de mener de véritables enquêtes sociologiques. Tel un entomologiste, il regardait vivre le petit monde du car, dont les préoccupations étaient à mille lieues des siennes.

Mon père avait un sens de l'humour très développé, une ironie piquante mais pas vraiment méchante : "Une telle a les épaules en bouteille de St Galmier ..." Telle autre vient de se fiancer : "Son amoureux a oublié de fournir la loupe avec la bague ..." Jeune professeur à Nancy, ses cours ne devaient pas être vraiment tristes. Il remarque une bonne sœur bâchée qui baisse la tête à chaque blague.

Intrigué, il interroge sa voisine, ayant peur d'avoir choqué la sainte femme : "Non, non, assurez-vous, elle se cache pour rire ! "

Son sens de l'humour se traduisait par des caricatures de ses voisins, qu'il croquait pendant de trop longues réunions de directeurs de pavillons de la Cité Universitaire. Ce qu'il adorait, c'étaient les jeux de mots – il prétendait même en faire en allemand, ce qui est un exploit linguistique. Et c'était le roi de la contrepèterie.

Il était un narrateur né, sachant toujours mettre les détails drôles en valeur. Ses conférences étaient, je crois, brillantes. Cependant, il n'appréciait que modérément le cliquetis des aiguilles à tricoter des jeunes filles au pair scandinaves pendant ses causeries à l'Eglise Danoise !

Mon père était très généreux, ne lésinant sur rien, aidant ceux qui venaient le solliciter : mécénat à petite échelle, ou prêts à fonds perdu.

Fidèle, il l'a été toute sa vie, tant en amour qu'en amitié.

Toute sa vie, mon père a été fidèle à la foi chrétienne, catholique, de sa famille (il avait un oncle curé dans le Pas-de-Calais). Une foi ouverte aux autres confessions (ce n'est pas par hasard qu'il a écrit sur Luther).

Autre trait de caractère de mon père : c'était un féministe convaincu, ce qui l'a amené à publier en 1968 *Le Féminisme et l'amour dans la littérature norvégienne*, après avoir passé de nombreuses heures dans "l'Enfer" de la Bibliothèque Nationale d'Oslo.

Maurice Gravier a toujours eu besoin d'allier le théorique au concret.

- C'est ainsi qu'à côté des cours qu'il dispensait à Nancy, il était le gestionnaire de la Maison Suédoise.
- Peu après son élection à la Sorbonne, il a pris la direction de l'E.S.I.T., où les problèmes pratiques ne manquaient pas.
- Dans le même ordre d'idées, il a été à l'origine de la création de la licence en langues Etrangères Appliquées, L.E.A.

Ne croyez pas que mon père ait été un homme parfait – personne ne l'est, sauf dans les hagiographies ! C'était un homme impatient, un peu nerveux, s'emportant quelque fois pour pas grand'chose : il était très "soupe au lait".

Il était plutôt mauvais joueur, et ses petits-enfants vous diraient qu'il détestait perdre au Scrabble. Il n'avait aucun sens pratique, ne conduisait pas – personne ne s'en est jamais plaint ! Sa spécialité : égarer ses livres ou ses notes, et Dieu sait s'il manipulait du papier ! Ma mère volait toujours à son secours avec succès. Il était très coquet, et gourmand.

Je ne saurais terminer cette esquisse de portrait de Maurice Gravier sans évoquer deux grandes passions de sa vie : les voyages et le théâtre.

Voyages

Très jeune, Maurice Gravier a eu le virus des voyages. Adolescent, il a parcouru l'Aurès à dos d'âne. Il a accompagné son père en traversant le continent nord-américain en train, et découvert le Grand Canyon en avion ouvert avec des sièges en osier. Il a aussi remonté les côtes norvégiennes à bord d'un cargo, jusqu'au Cercle Polaire.

Ses voyages professionnels l'ont mené aux quatre coins du monde :

- Il participe à de nombreux congrès : en Allemagne, en Scandinavie, bien sûr, mais aussi aux Etats-Unis. Partout où Strindberg est à l'ordre du jour, il accourt !
- Son rôle de Directeur de l'E.S.I.T. lui donne maintes occasions de voyager, soit pour des réunions régulières de directeurs d'écoles d'interprètes, en France ou à l'étranger, soit comme consultant pour aider à la création ou l'amélioration d'écoles, comme en Inde, au Kenya, en Egypte, en Irak ou encore au Vietnam. Il fait en 1974 un séjour en Malaisie comme expert-consultant de l'UNESCO.
- Alliant l'utile à l'agréable, il a été par deux fois conférencier de croisières en Mer Baltique.

Théâtre

Le théâtre, voilà l'autre passion de Maurice Gravier. Strindberg et Ibsen ont absorbé toute son attention. Il a traduit plusieurs pièces scandinaves et mené à bien leur représentation sur des scènes parisiennes (toujours ce même souci de concrétiser des travaux intellectuels) :

- *Le chemin de Damas*
- *A vous de choisir*
- *La femme cheval*
- *Sacrée famille*

Il était très proche du monde du théâtre, de personnes comme Sylvia Monfort, Georges Rollin, André Villiers, ou encore André Vitez.

De 1966 à 1973, Maurice Gravier a été président de l'Université Internationale du Théâtre (anciennement Théâtre des Nations) qui formait de jeunes acteurs et metteurs en scène de différents pays, au théâtre Sarah Bernhardt puis à celui de la Cité Universitaire.

Il a été de longues années vice-président de la Société d'Histoire du Théâtre, dont les présidents ont été successivement Léon Chancerel, puis Jean-Louis Barrault.

Il a publié de nombreux articles sur le théâtre dans des revues, en particulier *Etudes Germaniques*, sur Strindberg, Ibsen, Lagerkvist, etc. et participé au *Dictionnaire du Théâtre de Bordas*, et à l'*Histoire des Spectacles* de La Pléiade.

Distinctions et décorations

Après avoir brossé à grands traits la vie et la carrière de Maurice Gravier, et tenté de vous faire partager ses centres d'intérêt, ses goûts et ses passions, je me dois de mentionner encore certaines de ses distinctions. La brochette de ses décorations faisait bel effet sur sa toge ou sur son habit : décorations françaises (dont la Légion d'Honneur, remise par Georges Pompidou, qui était alors à Matignon), et bien sûr les ordres nationaux de chacun des pays scandinaves.

Il avait été promu "Docteur honoris causa" de l'Université de Lund en 1968, et portait toujours l'anneau d'or qu'il avait reçu à cette occasion. Il était membre de l'Académie Royale des Belles Lettres de Suède, et de l'Académie des Sciences de Lund. Il a été de longues années président de la Société des Amis de la Bibliothèque Sainte Geneviève.

Quelques mots pour conclure

Avant de préparer cette intervention, j'ai demandé à mes quatre enfants les mots qui évoqueraient leur grand-père. Je vous livre ce qui est sorti du chapeau :

- Humour, érudition, discrétion.
- Grandeur d'esprit, pugnacité, rigueur.
- Souci de transmettre, de faire découvrir, de donner des pistes à suivre.
- Et aussi : intello, rigouillard, sympathique, attentionné et galant.

Et je me suis souvenue d'une petite histoire qui remonte à mes années d'étudiante. J'étais tranquillement à la Bibliothèque Nordique, près des fichiers, quand je surprends la conversation entre deux filles :

"Je passe demain avec Gravier, ça devrait aller.

– Méfie-toi, répond l'autre, il a l'air gentil comme ça, mais c'est une peau de vache !"

Je me suis faite discrète ! Alors, comme dirait Soya : "à vous de choisir !"

Si, bien entendu, je ne suis absolument pas juge de sa vie professionnelle, de ses publications et de tout ce qui concerne sa vie publique, je peux par contre témoigner de toute la gentillesse, l'affection et l'amour qu'il a su partager en famille : auprès de sa mère qui a vécu dans son foyer jusqu'à l'âge de 97 ans, de ma mère qui lui a survécu 5 ans, de sa belle-famille avec laquelle il s'entendait si bien, de son gendre et de ses petits-enfants, qui lui ont donné tant de bonheur. Et moi-même je lui suis infiniment reconnaissante de toutes les valeurs morales qu'il m'a transmises, de l'esprit de curiosité et d'ouverture, de l'amour des mots et de l'amour des langues qu'il m'a donnés en partage.

Christine Guihard

Bibliothécaire

Les lecteurs danois à Paris

Karl Ejby Poulsen

Un lecteur d'université danois est à la fois enseignant et chercheur. Maintenant il faut avoir soutenu sa thèse de PhD pour pouvoir postuler à un poste de "lektor". Avant cette réforme qui s'est faite dans les années 1990, le jeune cand. mag. ou mag. art. devait bien entendu aussi se qualifier par sa recherche. Il existait des postes pour cela : kandidatstipendiat, qui ressemble aux postes de PhD d'aujourd'hui : on travaillait essentiellement sur son projet de recherche et donnait quelques heures de cours à côté – habituellement en liaison avec le projet. Grâce aux liens avec des universités étrangères, une partie de ces "stipendiums" étaient transférés à l'étranger – d'où le titre : *dansk lektor i udlandet* à la place de celui, un peu barbare en danois, de *dansk kandidatstipendiat i udlandet*. Mais la définition du poste était la même – le recrutement aussi. Ainsi, selon les statuts de Lektoratsudvalget (approximativement : Commission des lecteurs à l'étranger), créé en 1937 pour soutenir les enseignants danois à l'étranger, ceux-ci s(er) ont sélectionnés plus sur leur projet de recherches que sur leurs qualités d'enseignant, les projets ayant bien entendu un lien avec le pays ou la culture concernés.

Pour résumer : côté danois, on envisageait ces postes comme un investissement intellectuel et agissait en conséquence dans ce sens que l'Etat danois complétait l'indemnité versée par l'université étrangère de sorte que le candidat sélectionné touchât la totalité du salaire convenu entre l'Etat et Magisterforeningen.

A parcourir la liste des lecteurs danois à la Sorbonne, on trouve les noms de linguistes de renom international comme Viggo Brøndal – cofondateur avec Louis Hjelmslev en 1932 du Cercle linguistique de Copenhague –, Andreas Blinkenberg (1921–23) dont le nom malgré ses autres livres, sur Montaigne (1970) entre autres, est devenu synonyme de dictionnaires : le bleu de Blinkenberg, rarement le dictionnaire danois – français / français – danois de Andreas Blinkenberg et Poul Høybye, Knud Togeby (1951–1952), Ebbe Spang-Hanssen (1961–1964 – Les prépositions inco-

lores, disputats 1963), Palle Spore, ainsi que des historiens de la littérature également de renom sinon international au moins européen – assurément nordique : Paul V. Rubow (à deux reprises : 1923–1925, 1928–1929), Paul Krüger (1929–34), Jens Kruuse (Le drame sentimental, disputats 1934, 1934–1938), F.J. Billeskov Jansen (1938–1941), Hans Sørensen (La poésie de Valéry, disputats 1943), Svend Johansen (Le symbolisme. Étude sur le style des symbolistes français, (mémoire de concours universitaire couronné de la médaille d'or, 1941, publié en 1945), Henning Fenger, spécialiste de Brandes. On compte même un ministre des affaires étrangères parmi les anciens lecteurs : Per Stig Møller (1974–1976) – à l'époque sélectionné pour sa thèse de doctorat d'Etat sur les travaux et l'influence littéraire de Malthe Brun et son projet de recherche sur l'homme disparu (titre d'un essai critique sur les structuralistes). Dans sa thèse, Stig Møller montre comment Malthe Brun depuis son exil à Paris jouait un rôle important de médiateur entre les milieux intellectuels danois et français à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Tous deux – Møller et Brun – ont leur place dans notre contexte ayant tous deux joué un rôle important de passeurs entre nos deux cultures danoise et française.

Il ne faut pas oublier le latiniste et médiéviste Birger Munk Olsen qui a joué un rôle très important dans l'organisation de la recherche en lettres et sciences humaines, à la fois dans les institutions danoises et dans les organisations internationales, comme la Fondation européenne des Sciences (Strasbourg), dont il a présidé le réseau international *The Classical Tradition in the Middle Ages and the Renaissance* (1991–1997). A quelques exceptions près – et une bonne partie de ces exceptions ont été lecteurs dans d'autres universités : John Petersen à Strasbourg, Hans Boll Johansen, Henning Nölke à Nancy, Michel Olsen à Poitiers – les grands noms de la linguistique et du comparatisme danois sont passés par l'Institut d'Études scandinaves de la Sorbonne.

Puisqu'il sera question des linguistes ailleurs, je vais les laisser de côté ici, pour me concentrer sur les comparatistes, à commencer par *Frederik Julius Billeskov-Jansen*. Spécialiste de la littérature danoise, Billeskov-Jansen, qui arriva à Paris avec sa thèse sur Holberg dans ses bagages, prit, tout comme Paul Rubow avant lui, après son séjour parisien, un chemin qui l'approchait des comparatistes et des structuralistes avec ses deux ouvrages fortement inspirés des travaux de Benedetto Croce, *Esthétique de l'œuvre d'art littéraire*, 1948 et *Art poétique danois* (Danmarks digtekunst, 1944–1958), qui est la première histoire littéraire danoise établie à partir d'une étude à la fois structuraliste et historique des genres littéraires. Le titre est choisi avec précaution : l'entreprise de Billeskov-Jansen consiste à dégager ce qui fait qu'un texte est un texte littéraire, ensuite ce qui fait, outre la langue, qu'il est danois. La hiérarchie est importante : son livre est le premier qui, au Danemark, essaie d'extraire l'œuvre littéraire de la masse en tant qu'objet esthétique. Dans la préface, Billeskov-Jansen redonne au mot esthétique son sens véritable, brouillé pour les Danois par le sens somme tout péjora-

tif que lui donnait Kierkegaard et qui lui a collé depuis. Pas étonnant que Don Qui-chote fut son livre préféré ; je ne sais s'il s'identifiait à son héros, mais de toute façon : Billeskov-Jansen ne luttait pas contre des moulins à vent mais contre des représentants bien réels d'une tradition – qui plonge d'ailleurs ses racines dans les diverses tentatives d'évincer Brandes jugé "anti-danois" – et qui pesait de toute son inertie. V. Andersen n'avait-il pas attelé la littérature à la charrette nation ? Billeskov-Jansen accuse implicitement ses prédécesseurs (Vilhelm Andersen et Hans Brix) justement d'esthétisme dans le sens de "détournement", et ouvre quatre nouvelles pistes à l'étude littéraire : l'histoire des sciences (danoises), l'histoire des idées (danoises), l'histoire des arts (et pas seulement de la littérature) et finalement des genres – quatre domaines quasiment vierges à l'époque, et qu'il se proposait de combler de son mieux. Ce qu'il fit en effet, en élargissant le champ de plus en plus pour englober à la fin, la littérature européenne presque dans sa totalité. Il avait ceci de particulier que plus il vieillissait, biologiquement parlant, plus il rajeunissait, intellectuellement parlant, de sorte qu'à quatre-vingt ans il publia la tome V de son anthologie de la poésie danoise consacrée à la poésie des années 1970 et 80 qui fit dire à un critique en vogue à l'époque et qui se réjouissait de descendre le pauvre Billeskov-Jansen en flèche, qu'il n'aurait pas pu faire un meilleur choix lui-même. L'érudition du professeur n'englobait pas la seule littérature classique, mais aussi la littérature contemporaine.

Avant lui, *Jens Kruuse*, qui allait jouer un rôle important comme critique littéraire dans les années 1950 et 1960, s'était inspiré des pensées de Paul Valéry et de Jacques Maritain pour son livre *Den ny virkelighed* (La nouvelle réalité, 1948) et *Den underlige harmoni* (L'harmonie étrange 1958) afin de donner un nouvel essor au débat critique danois après la guerre. Son importance se mesure par cette anecdote attribuée au poète Morten Nielsen : on est péniblement sur le point de trouver son propre chemin lorsque soudainement, un homme, chargé de livres, apparaît en vous disant : Bonjour, ravi de vous voir enfin, oui, oui, c'est bien par là ... ! Je ne sais si ce fut par soif de vengeance que, tard dans sa vie, Kruuse décida de dépoussiérer le Holberg de Billeskov-Jansen. Celui qu'il présenta dans *Holbergs maske* (Le masque de Holberg, 1968) avait de toute façon plus de traits en commun avec son auteur qu'avec le Ludvig Holberg de Billeskov.

Valéry a joué un rôle non négligeable pour les lecteurs littéraires. Ainsi pour *Hans Sørensen* et *Svend Johansen*. Tous les deux étaient impliqués dans les travaux du cercle linguistique dont ils contribuèrent à tirer les conséquences de la conception hjelmslevienne de la littérature comme une langue de connotation. Chez Svend Johansen, cela donnait lieu à des réflexions sur la notion de style – qualifié, dans *Le symbolisme, de titre de noblesse du poète*, plus tard isolé sous le nom d'écriture – et du signe esthétique, assimilé au signe connotatif de Hjelmslev. Le problème concernait la définition de l'objet même : la littérature – la littérarité. Togeby, dans ce débat, suivit Hjelmslev et vit la principale différence entre langue et littérature dans le fait que la langue est un

système infini, composé d'un système fini d'éléments, alors que l'œuvre littéraire est un système fini, dans lequel système et discours coïncident. Fonder la différence sur une distinction entre langue et style est artificiel et ne mène, à ses yeux, qu'à des spéculations vaines : la sémiotique.

Vu la structure des études de l'époque – années 1950 et 1960 –, la partie "langue" – la philologie – pesait sur les instituts de tout son poids. Pas seulement l'institut d'études romanes, mais aussi ceux d'études nordiques où d'autres enseignants – anciens lecteurs eux aussi, mais pas à Paris – ne respiraient qu'au prix des plus grands efforts. Et, comme disait Svend Johansen, fatigué après de longues années de lutte avec Togeby au sujet de la sémiotique : à quoi bon être un trou d'air si le trou lui-même ne peut plus respirer ! Dans cette optique, il est assez intéressant de constater que la spécialité des autres lecteurs littéraires, les comparatistes Krüger, Fenger et Rubow, étaient deux autres "torpilleurs" des paradigmes universitaires danois : Søren Kierkegaard et Georg Brandes. Fenger était à Paris pour ses études sur les sources d'inspiration littéraires et critiques ainsi que biographiques du jeune Brandes, consignées dans ses deux ouvrages qui firent date : *Georg Brandes' læreår. Lesning, ideer, smag, kritik 1857–1872* (Les années d'apprentissage du jeune Brandes, lectures, idées, goût, critique 1857–1872, disputats, 1955) og *Den unge Brandes* (Le jeune Brandes, 1957), deux contributions à l'histoire littéraire européenne. Pour Krüger et Rubow, c'était surtout la critique littéraire qui était au centre : Krüger soutint sa thèse sur *La critique littéraire en France jusqu'à 1830* en 1936, Rubow la sienne sur la critique littéraire danoise du XIX^e siècle en 1927.

Un autre aspect du travail du lecteur était les activités culturelles. A mon époque, elles étaient laissées à la discrétion du lecteur – il est écrit dans mon contrat de 1979 que l'on s'y attend, mais seulement dans la mesure où cela n'interfère pas avec l'essentiel : le projet de recherche. Mais, comme déjà dit, c'était au lecteur de juger. Je ne sais qui a négocié cet élégant compromis entre l'intérêt commun et l'intérêt individuel, mais il porte à mes yeux les empreintes de Mogens Brøndsted, alors président de Lektoratsudvalget, et de Ebbe Spang-Hanssen, membre de la commission en tant que représentant des études romanes et de l'université de Copenhague. Tous deux anciens lecteurs – Brøndsted à Oslo – et tous deux hardis défenseurs des lettres – humaniora – et des valeurs qui s'y attachent. Les liens avec le ministère et la Commission étaient par ailleurs assez peu définis à l'époque. Nous recevions de temps à autre des lettres du secrétaire de la commission, qui parmi ses autres occupations voyait comme une tâche principale d'organiser un bon déjeuner – à la danoise ! avec tous ce que cela implique – après la réunion annuelle qui ne durait que quelques heures. Pendant le déjeuner, les membres universitaires du comité s'enquéraient de l'avancement de nos divers projets de recherche. J'ose presque employer le terme de symposium pour décrire ces réunions à la fois détendues et intenses, riches de nourritures terrestres et intellectuelles.

Avec la réforme survenue au début des années 1990, on a pour ainsi dire renversé les priorités dans ce sens que l'enseignement de la langue danoise et l'activité culturelle prévalaient sur les activités de recherche qui ne faisaient partie du poste qu'à la demande de l'université étrangère. Le lecteur dispose depuis de plus de moyens pour l'achat de livres et pour inviter des écrivains de sorte que, depuis la réforme, nos étudiants ont pu s'entretenir avec une large partie des meilleurs écrivains danois actuels. Il faut également noter que les activités du lecteur ne se limitent pas à l'institut seul : il – elle – est actif sur d'autres fronts : à la radio, dans des revues, lors des colloques.

La partie "recherche" fut réintroduite en 1997 avec la possibilité ouverte aux lecteurs de demander une bourse de PhD à une université danoise dans le but de terminer un projet de PhD commencé à l'étranger. Les premiers à en bénéficier furent *Jørn Boisen*, aujourd'hui professeur associé à l'Institut d'études romanes à l'université de Copenhague, auteur de plusieurs livres sur Albert Camus, Romain Gary et Milan Kundera et rédacteur en chef, responsable de la section littéraire de la Revue romane, et *Kim Withoff* qui s'est spécialisé dans l'enseignement du danois comme langue étrangère (DLE).

Liste des lecteurs danois à Paris

Hans Ivar Bennick	1913–1914
Andreas Blinkenberg	1921–1923
Paul V. Rubow	1923–1925
Viggo Brøndal	1925–1928
Paul V. Rubow	1928–1929
Paul Krüger	1929–1934
Jens Kruuse	1934–1938
F. J. Billeskov-Jansen	1938–1941
Pas de lecteur	1942–1944
Hans Sørensen	1945–1947
Svend Johansen	1947–1951
Knud Togeby	1951–1952
Henning Fenger	1952–1958
Palle Spore	1958–1961
Ebbe Spang-Hanssen	1961–1964
Palle Spore	1964–1968
Birger Munk Olsen	1968–1974
Per Stig Møller	1974–1976
Julius Lund	1976–1979
Karl Ejby Poulsen	1979–1985
Steffen R. Søndergaard	1985–1986

Karl Ejby Poulsen	1986–1987
Katrine Ravn Jørgensen	1987–1992
Jørn Boisen	1992–1998
Kim Witthoff	1998–2004
Mads Justsen	2004–2006
Laila Flink Thullesen	2006–2012

Karl Ejby Poulsen

Directeur de la Fondation danoise,

Cité universitaire de Paris

Les lecteurs suédois à la Sorbonne

Anne Charlotte Liman

Pendant plus de 40 ans, j'ai travaillé à l'Institut Suédois à Stockholm, agence publique responsable, entre autre, de l'enseignement du suédois dans les universités étrangères. Et pendant plus de 20 ans j'ai été responsable du recrutement des lectrices et lecteurs suédois et des rapports avec les universités étrangères dans le monde entier. Il y a des cours de suédois dans plus de 200 universités dans 40 pays avec environ 30.000 étudiants. En France l'enseignement du suédois est bien répandu : il existe des cours dans 9 universités. Bien entendu mes rapports avec la Sorbonne ont été et sont toujours les meilleurs et les lectrices et lecteurs qui ont enseigné ici à partir des années 1970 sont tous de bons amis.

Jusqu'à présent 17 lectrices et lecteurs suédois ont enseigné à la Sorbonne, et je sais par expérience que c'est un poste extrêmement désirable. Mais, commençons avec quelques données historiques : à partir de 1908 jusqu'en 1945 l'enseignement du suédois à l'étranger était organisé par "Riksforeningen för svenskhetens bevarande i utlandet" (L'Association pour le maintien de la langue et culture suédoises à l'étranger), située à Göteborg, qui par conséquent s'occupait aussi du recrutement des lecteurs suédois. Quand l'Institut Suédois fut fondé en 1945, il assuma, entre autre, aussi la responsabilité de l'enseignement du suédois et du recrutement des lecteurs.

Alors, qui sont ces 17 lecteurs et lectrices ? Le premier lecteur suédois à la Sorbonne, *Manne Ekman*, n'est arrivé qu'en 1921 – presque 10 ans après les lecteurs danois et norvégiens, et il est resté jusqu'en 1925. Malheureusement, malgré mes efforts, je n'ai pas trouvé de renseignements sur lui à part le fait qu'il est l'auteur d'un *Abrégé de grammaire suédoise* (1924). En 1925 il a été remplacé par *Bertil Carlberg*, qui est resté seulement un an. Ensuite nous avons *Paul Falk*, lecteur entre 1926 et 1932, de père suédois et de mère française originaire de Marseille. La thèse de doctorat de Paul Falk soutenue en 1934 avait pour sujet "*Jusque et autres termes en ancien français et en ancien*

provençal, marquant le point d'arrivée". En 1943, Paul Falk fut nommé professeur de philologie romane à l'Université d'Uppsala.

Le lecteur suivant fut *Gunnar Ahlborn*, de 1932 jusqu'à 1940. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1946 à Göteborg, après son retour en Suède, traitait "Le patois de Ruffieu-en-Valromey (Ain)." Il a aussi traduit les poèmes de Pär Lagerkvist en français avec Raymond Schwab. Parmi ces publications nous trouvons, entre autre, *Etudes supérieures et Universités en France* (1944). Gunnar Ahlborn est à l'origine du fonds Ahlborn déposé à l'Institut Pierre Gardette de Lyon et composé de 44 bandes magnétiques, enregistrements entre 1972 et 1976 des parlers franco-provençaux de l'Ain et de Haute Savoie.

En 1941 l'enseignement du suédois fut transféré à Clermont-Ferrand puisque la demande de visa pour Paris par le lecteur *Stellan Ahlström* fut refusée par l'administration d'occupation allemande. Deux ans après, en 1943, le lecteur et les cours de suédois eurent la permission de retourner à Paris et à la Sorbonne. Stellan Ahlström resta à Paris jusqu'en 1945. Il fut un grand historien de la littérature suédoise, et après son retour en Suède il a rédigé de nombreux livres notamment sur August Strindberg mais aussi Gustaf Fröding, V. Ekelund et Ola Hansson – entre autre *Strindbergs erövring av Paris* (Strindberg à la conquête de Paris, 1956).

Pendant toute la seconde guerre mondiale, il n'y eut que trois lecteurs qui continuaient l'enseignement du suédois en Europe : Stellan Ahlström à Paris, Gösta Andersson à Rome et Peter Hallberg à Reykjavik.

En 1945 Stellan Ahlström fut remplacé par *Olof Åström*, qui resta jusqu'en 1951. Il était le premier lecteur nommé par la nouvelle organisation l'Institut Suédois. À côté de l'enseignement, Olof Åström faisait des voyages en France donnant des conférences sur la Suède. Il écrit dans son rapport annuel 1946/47 qu'il avait eu environ 2.400 auditeurs, rien que pendant cette année. Il est aussi l'auteur du manuel *Le suédois en vingt leçons*, dont la première édition date de 1952.

Le lecteur suivant fut *Östen Södergård* (1951–1958). Selon son rapport annuel, il avait 127 étudiants pendant l'année 1956/57 ! Après son retour en Suède, il fut nommé professeur de langues romanes à l'université de Lund. Il s'intéressait beaucoup à la littérature française et en particulier à George Sand et à Proust. Une des œuvres de Södergård s'intitule *Essais sur la création littéraire de George Sand d'après un roman remanié*.

Sven Erik Nord, lecteur entre 1958 et 1963, avait enseigné à Strasbourg et à Nancy avant d'obtenir le poste à Paris. En collaboration avec Maurice Gravier il a écrit *Manuel de la langue suédoise* (1968).

Pendant les années 1968 et 69, je travaillais à l'Institut Suédois ici à Paris, aux Champs Elysées. C'était l'année avant l'acquisition de l'Hôtel de Marle dans le Marais. *Jan Ivarsson* était lecteur suédois à l'époque, de 1963 à 1970. Il enseignait aussi à l'école Supérieure d'Interprètes et Traducteurs à Paris. Pendant les années 1970–1978, il fut Directeur du Centre Culturel Suédois à Paris. Après son retour en Suède il a,

entre autre, travaillé avec le sous-titrage pour la Télévision Suédoise et le cinéma et a aussi contribué à la création d'un nouveau système informatisé de sous-titrage. Il a traduit de la poésie, des pièces de théâtre et des livres du français, allemand et anglais en suédois.

En 1970 la première lectrice à Paris a été nommée – *Karin Nordström*. Elle n'est restée qu'un an et en 1971 elle a été remplacée par *Åke Erlandson*, qui est resté deux ans. Après son retour en Suède il travailla à la Bibliothèque Nobel à Stockholm, dont il fut le directeur pendant les années 1992–2001. Il a aussi publié, entre autre, *Modern fransk prosa* (Prose moderne française, 1993) et a édité des textes et des lettres de Nobel en 2006 et 2009.

Entre 1973 et 1980 le lecteur s'appelait *Göran Wirén*. Il était journaliste, licencié ès lettres en français et langues scandinaves et avait un grand amour pour la France. Pendant son séjour à Paris, il travailla aussi avec la Radio suédoise P1 où il présentait la culture et la civilisation françaises, le théâtre français et faisait des interviews, un travail qu'il continua après son retour en Suède. Il était très engagé dans la lutte contre le racisme et, entre autre, il a traduit (avec la collaboration de Michael Stenberg) "Touche pas à mon pote" d'Harlem Désir. Göran Wirén est mort trop jeune, à l'âge de 49 ans.

À partir de 1980 et jusqu'à aujourd'hui, il n'y a eu que des lectrices. *Lena Giret* fut lectrice entre 1980 et 1994. En 1993, elle a soutenu sa thèse de doctorat sur *Hjalmar Bergman*, intitulée "Le pouvoir, la volonté, l'angoisse et le rire". Elle est restée à Paris et à la Sorbonne comme Maître de Conférences, et a quitté ses fonctions en septembre 2009.

Après elle vint *Ann-Marie Larsson* entre 1994 et 1997. Elle travaille maintenant à l'Institut de Formation Continue de Journalistes à l'université de Kalmar, Suède, comme directrice de formation.

Karin Gadelii a d'abord été lectrice, puis Maître de langue entre 1997 et 2005. Ses points forts sont, entre autre, l'introduction des examens oraux, l'initiation aux chansons, à la musique et aux traditions suédoises comme un moyen d'apprendre la langue et la rédaction à la Sorbonne d'un mémoire de DEA, "Didactique des langues : le modèle suédois appliqué au contexte français". Elle travaille aujourd'hui à l'Ecole suédoise de Paris.

En 2002/03 les lectrices et lecteurs scandinaves en France ont reçu le titre de Maître de langue, titre plus prestigieux que lecteur/lectrice, mais aussi mieux payé et plus approprié par rapport à leur tâche comme enseignants de langues et littératures. *Malin Isaksson* a remplacé Karin Gadelii et a eu le poste de Maître de langue à Paris pendant deux ans, de 2005 à 2007. A présent elle est chercheuse post-doc à l'Université d'Umeå, et ses projets en cours portent sur la littérature française de l'extrême-contemporain et sur la "fan fiction" sur internet.

Et finalement la Maître de langue actuelle : *Cecilia Carlander*, qui est ici depuis

2007. En plus de son enseignement et de tâches nombreuses, elle est à présent en train de préparer une thèse en littérature comparée qui porte sur la représentation de la femme dans les romans suédois et français pendant l'ère décadente de 1884 à 1894.

Tous ces enseignants – du premier lecteur Manne Ekman à Cecilia Carlander, Maître de langue actuelle, ont fait et font toujours un travail extraordinaire pour promouvoir l'intérêt porté à la Suède et la connaissance de la langue suédoise aux étudiants français.

Liste des lecteurs suédois à la Sorbonne

Manne Ekman	1921–1925
Bertil Carlberg	1925–1926
Paul Falk	1926–1932
Gunnar Ahlborn	1932–1940
Stellan Ahlström	1943–1945
Olof Åström	1945–1951
Östen Södergård	1951–1958
Sven Erik Nord	1958–1963
Jan Ivarsson	1963–1970
Karin Nordström	1970–1971
Åke Erlandsson	1971–1973
Göran Wirén	1973–1980
Lena Giret	1980–1994
Ann Marie Larsson	1994–1997
Karin Gadelii	1997–2005
Malin Isaksson	2005–2007
Cecilia Carlander	2007–2010
Lina Diamant	2010–

Anne Charlotte Liman

Responsable des lectorats,

Institut suédois de Stockholm

Le lectorat norvégien à la Sorbonne – un petit survol historique

Turid Mangerud

La tentative d'établir une liste exhaustive des lecteurs norvégiens à la Sorbonne depuis les origines jusqu'à nos jours n'a pas aboutie. Ni le Ministère des Affaires Etrangères (Utenriksdepartementet) ni les Archives de l'Etat (Riksarkivet) n'ont pu fournir que des informations fragmentaires à ce sujet. Ce fait a mené à la décision de ne parler que d'un nombre assez restreint des lecteurs norvégiens, choisis parce que nous savons quelque chose de leur carrière après leur passage à la Sorbonne, ou bien parce qu'ils ont été des personnalités représentatives de leur époque.

Le premier lecteur norvégien, après la fondation de la chaire de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne il y a cent ans, est Reidar Øksnevad.

Reidar Øksnevad (1884–1958) fut lecteur à la Sorbonne à trois reprises, 1913–17, 1918–19 et 1945–46. En 1912, peu de temps après avoir terminé ses études de lettres à l'Université de Kristiania, Øksnevad quitte la Norvège pour Paris. Son séjour à Paris durera 34 ans (jusqu'en 1946). Pendant les périodes où il ne travaille pas comme lecteur, il est bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte Geneviève à deux reprises, 1924–28 et 1940–45, donnant sa contribution à la constitution du fonds nordique de la bibliothèque et à la renommée de ce fonds comme la collection nordique la plus riche hors de Scandinavie.

Pendant toute sa période d'exil, il écrit des articles pour plusieurs journaux et revues en Norvège, ainsi que des livres, comme *Fransk og norsk : pariserbreve og artikler* (1920), et il rédige des anthologies : *Fransk elskovsfilosofi* (1922), *Gamle franske livsfilosofér* (1923) et *Franske prosadigte* (1925). De plus il est traducteur, entre autres, des "moralistes français de la Renaissance à nos jours" (d'après Victor Vinde dans *Les lettres scandinaves*, revue *Vient de paraître*, mai 1925, cf. l'article de May-Brigitte Lehman). Toujours citant Victor Vinde : "Peu de Scandinaves ont compris comme M. Øksnevad la mentalité française ..." A l'époque, Reidar Øksnevad est pour les Norvégiens "la voix

de Paris", un homme épris de la langue et la culture françaises. Grâce à sa familiarité extraordinaire avec la vie intellectuelle et artistique de la France, Øksnevad sert de vrai passeur des littératures françaises en Norvège.

Dans son appartement de la rue Bonaparte, Øksnevad avait établi un lieu de rencontre, où les artistes et les écrivains norvégiens en visite ou séjour à Paris pouvaient profiter de ses connaissances solides. Sa bibliothèque privée, constituée de environ 5000 volumes, était d'une richesse rare. Cette collection de livres fut donnée à la bibliothèque de l'Université de Bergen à son retour en Norvège en 1946, faute de place dans son propre appartement !

De caractère Øksnevad était, apparemment, plutôt modeste et sans prétentions. En Norvège il n'a jamais réussi à obtenir ni un poste de bibliothécaire ni une chaire de littérature française. Mais à partir de 1950 Øksnevad fut quand même boursier d'Etat. La France, cependant, a su l'apprécier à sa valeur : il était Chevalier de la Légion d'Honneur et titulaire de la distinction honorifique d'Officier d'Académie.

Alors, personnalité exceptionnelle, ce premier lecteur de norvégien. Est-ce qu'il a été pris pour modèle par ses successeurs ? C'est un fait incontestable que parmi les premiers lecteurs norvégiens il y en a eu plusieurs qui méritent d'être mentionnés, des noms passés à la postérité. Prenons le successeur direct de Reidar Øksnevad, Ola Raknes.

Ola Raknes (1887–1975), lecteur à la Sorbonne 1917–18 et 1919–21, est à l'origine philologue. Après son retour en Norvège il poursuit ses études jusqu'au doctorat en 1927. Sa thèse de doctorat traite de la psychologie de la religion. Ainsi commence son intérêt pour la psychanalyse.

En 1928–29 il étudie la psychanalyse à Berlin. Ensuite il pratique le métier de psychanalyste, toujours très controversé et même contesté, en Norvège et ailleurs. Techniquement aussi bien que théoriquement Raknes était influencé par Wilhelm Reich, auquel il dédie un livre en 1970, *Wilhelm Reich and orgonomy*.

Mais son dévouement à la psychanalyse ne signe pas la fin de ses activités de philologue. Ola Raknes n'abandonne jamais ses premiers intérêts académiques. En Norvège il est en effet connu (et reconnu) comme philologue solide. Il a publié des dictionnaires, entre autres *Fransk-norsk ordbok* (1940) et il a traduit plusieurs œuvres littéraires aussi bien que scientifiques en norvégien – à savoir en néo norvégien ! Ola Raknes était un militant assidu pour le "nynorsk". Son objectif était surtout de donner au "nynorsk" sa place légitime dans la vie publique en Norvège, par exemple dans les médias. La chaîne officielle de radio et télévision (NRK) a toujours été dominée par le "bokmål", mais le "nynorsk" aujourd'hui y a sa place. (En 1970 il fut décidé par le Parlement que 25% en moyenne des émissions seraient en "nynorsk".) Le soutien du "nynorsk" de la part des autorités aujourd'hui est fondamental. Ola Raknes y a apporté sa contribution.

Parlons ensuite des deux Høst, père et fils, tous les deux lecteurs à la Sorbonne dans

les années 1920. *Sigurd Høst* (1866–1939) est lecteur à la Sorbonne 1921–22. Sigurd Høst avait séjourné à plusieurs reprises en France pendant ses années d'études. Mais lorsqu'il arrive à la Sorbonne comme lecteur de norvégien en 1921, il est un homme mûr, il a 55 ans. Les prédécesseurs de Sigurd Høst avaient tous été des jeunes, ils étaient au début de leur vie professionnelle. A cet égard Høst père représente une rupture. Sigurd Høst avait derrière lui une longue carrière comme enseignant de français et d'histoire en lycée aussi bien qu'à l'Université d'Oslo lorsqu'il prend le chemin de la Sorbonne.

Le plus grand mérite de Sigurd Høst a été d'écrire des manuels de français et d'histoire pour les lycéens, des manuels extrêmement viables ! Ses manuels furent en usage pendant plus de 50 ans – longtemps après sa mort en 1939. Au niveau des anecdotes : Sigurd Høst, après avoir acheté, toujours étudiant, une petite peinture de Edvard Munch lors de la première exposition du peintre, est ensuite devenu un ami très proche de Munch. Vers 1900 Høst a commencé à vendre des peintures de Munch pour aider son ami à se sortir d'une crise financière embarrassante. Ainsi il est devenu l'agent de Munch. Au cours des années Sigurd Høst a prêté assistance à Munch à plusieurs niveaux : organisant expositions et ventes, lui offrant son soutien personnel, et en tant que critique d'art. Après un premier article sur Ibsen dans la revue *Edda*, en 1915, Sigurd Høst devint aussi un des plus éminents spécialistes d'Ibsen : il publie en français une grande étude sur le dramaturge norvégien, *Henrik Ibsen*.¹⁹⁴

Gunnar Høst (1900–83), lecteur à la Sorbonne 1927–30, marche sur les traces de son père : Il fait des études de lettres, et il commence sa carrière à la Sorbonne seulement cinq ans après Sigurd Høst, à l'âge de 27 ans (âge plus "normal" pour un lecteur à l'époque). Il y reste trois ans, tandis que son père n'y est resté qu'une année. A partir de 1930, l'année de son retour en Norvège, Gunnar Høst enseigne le français à l'Université d'Oslo et ce jusqu'à la fin des années 1960, donc pendant à peu près 40 ans.

Il avait un rôle central auprès de l'Institut d'Etudes Françaises à l'Université d'Oslo, étant un des professeurs qui ont contribué à "l'âge d'or du français" dans cette université (dans les années 1930 surtout, mais aussi dans le premier après-guerre). Gunnar Høst a concentré ses efforts sur les études pratiques de la langue française en particulier. Il a été chargé de cours linguistiques aussi bien que littéraires, reconnu partout comme pédagogue éminent et innovateur des études de langues modernes, au niveau universitaire surtout.

Non seulement au niveau universitaire, mais aussi comme auteur de manuels scolaires, Gunnar Høst a suivi son père. Déjà au début de sa carrière universitaire il a conçu et rédigé un manuel de français, très moderne et comprenant tous les aspects de l'apprentissage d'une langue moderne. Jusqu'en 1970 il a continuellement publié de nouveaux manuels et recueils de textes. J'ai personnellement un bon souvenir de *Franske*

194 Sigurd Høst : *Henrik Ibsen*. Stock 1924.

lesestykker, révisé et paru en maintes éditions jusqu'à mes propres jours de lycéenne à la fin des années 1960. Il a été dit de Gunnar Høst qu'il "brakte franskundervisningen opp på et så spennende og artistisk nivå at det neppe finnes maken ved noe annet universitet" (il a porté l'enseignement du français à un niveau si passionnant et si artistique que l'on ne trouve guère son pareil dans le monde universitaire).

De la période entre les deux lecteurs Høst, c'est à dire la période 1922–27, on connaît les noms de deux autres lecteurs de norvégien. Le premier, celui qui a suivi Sigurd Høst, n'est resté qu'une année à la Sorbonne. Il s'agit de *Iver A. Refsdal* (1872–1937) dont on trouve peu de traces aujourd'hui. Il est l'auteur d'un article paru dans la revue *Den høiere skole* de l'année 1919. Cet article a un certain intérêt pour nous, au niveau des anecdotes encore, puisqu'il est intitulé "Hvad svenske studenter skal vite om 1814 og 1905" (Ce que doivent apprendre les étudiants suédois sur les événements de 1814 et 1905). Iver A. Refsdal y critique la présentation des événements de 1814 et 1905 dans les manuels d'histoire pour les étudiants suédois. Au moment d'écrire cet article Iver A. Refsdal était probablement professeur en lycée, du fait que l'article a été publié dans *Den høiere skole*, revue professionnelle pour cette catégorie de professeurs. Iver A. Refsdal a aussi publié des articles dans des revues littéraires norvégiennes, en 1914 dans *Edda* (sur Hans E. Kinck) et en 1935 dans *Samtiden* (sur Jean Lescoffier et la recherche française consacrée à Bjørnson).

Le deuxième, *Kåre Foss* (1895–1967), cand.philol. en 1922, part pour la Sorbonne un an après avoir terminé ses études. Il y reste quatre ans, jusqu'en 1927. Dr.philos. en 1934 avec une thèse de doctorat intitulée *Ludvig Holbergs naturrett på idéhistorisk bakgrunn*, il quitte ensuite le monde universitaire pour devenir directeur à Oslo Handelsgymnasium 1937–48. En 1948 il est nommé professeur en histoire de la littérature européenne à l'Université d'Oslo. Pendant une longue période (1929–66), Kåre Foss a été collaborateur et rédacteur de la revue littéraire *Edda*.

Je fais un saut jusqu'en 1933 (toujours l'avant-guerre) : *Anders Wyller* (1903–40) est lecteur à la Sorbonne en 1933–36. En fait il aura passé sept ans en tout à Paris, c'est-à-dire la période 1929–36, où il rédige d'abord son mémoire de "hovedfag" sur Paul Claudel (1933), et ensuite sa thèse de doctorat intitulée *Paul Claudel. En kristen dikter og hans drama* (1937). C'est pendant cette dernière période qu'il est lecteur à la Sorbonne. Anders Wyller est mort très tôt, dès l'âge de 37 ans. Ses dernières années il les voue à la fondation de Nansenskolen, académie humaniste très reconnu en Norvège, en coopération avec Kristian Schelderup, psychologue et également humaniste. Wyller et Schelderup avaient comme objectif de défendre les idéaux de Henrik Wergeland sur la liberté, la vérité et l'amour, contre la mentalité de violence et les idéologies totalitaires. Nansenskolen fut inaugurée à Lillehammer le 18 mars 1939, à l'ombre de la catastrophe qui se profilait en Europe. Wyller quitte ensuite Nansenskolen pour se vouer à la tâche de faire comprendre aux Norvégiens la gravité de la situation inter-

nationale et la nécessité de fortifier la défense militaire du pays. Wyller et Schelderup se quittent sans remords, mais avec des opinions divergentes sur la stratégie à suivre face à la violence. Après l'occupation de la Norvège en avril 1940 Anders Wyller travaille pour NRK, d'abord en Norvège du nord, ensuite à Londres, jusqu'à sa mort en automne de la même année.

Carl Vilhelm Holst (1905–1947) succède à Anders Wyller entre 1936 et 1940. Mag. art en 1933, il est un philosophe de la littérature, spécialiste notamment de Stendhal et de Baudelaire. Parmi ses études, on peut citer "Stendhal : l'auteur d'*Armance*" (*Edda*, 1937), "Défense et illustration de l'histoire littéraire" (*Orbis litterarum*, 1943). Ses travaux ont fait l'objet d'éditions posthumes (*Baudelaires estetikk*, 1954 ; *Kulturfilosofiska Skrifter*, 1974).

Pendant la guerre de 1940–45 il n'y a pas de lecteur de norvégien à la Sorbonne. Le premier lecteur après la guerre portait le nom d'un des hommes politiques les plus connus à l'époque, à savoir *Carl Joachim Hambro*. *Carl Joachim Hambro* (1914–85) est lecteur à la Sorbonne en 1946–49. Fils du politicien du même nom, du parti conservateur "*Høyre*", connu et apprécié pour sa fermeté face à l'invasion allemande de la Norvège en avril 1940, "notre" Hambro ne marche pas sur les traces de son père. En même temps que lecteur à la Sorbonne, Hambro travaille comme correspondant pour NRK à Paris 1946–51 et pour le quotidien *Arbeiderbladet* 1949–51, plus tard comme attaché culturel auprès de l'ambassade de Norvège à Londres (1952–59), puis comme professeur à Oslo à partir de 1959. Il a publié de nombreux articles sur des sujets littéraires aussi bien que politiques. En tant que traducteur de littérature française, il fut le président de Norsk Oversetterforening (association pour les traducteurs norvégiens) entre 1961 et 1965.

Yngvar Ustvedt (1928–2007), cand. phil. en 1955. Est lecteur à la Sorbonne entre 1958 et 1961. Critique littéraire dans de grands quotidiens norvégiens (*Dagbladet* de 1958 à 1978 ; *VG* à partir de 1987), il soutient sa thèse en 1965 (*Det levende univers : en studie i Henrik Wergelands natur-lyrik*). A son retour en Norvège, il travaille à la radio NRK entre 1962 et 1987. Il a également fait une carrière comme auteur d'ouvrages sur le mouvement ouvrier, de biographies (Wergeland, Holberg) et de la série consacrée à la Norvège de l'après-guerre (*Det skjedde i Norge 1978–1993*).

Comme nous avons vu, plusieurs des lecteurs norvégiens nommés jusqu'ici ont profité de leur séjour à Paris pour entreprendre plus tard une carrière comme traducteurs. C'est aussi le cas de *Leif Tufte*, qui a travaillé comme lecteur à la Sorbonne au milieu des années 1960. Leif Tufte a traduit, entre autres, Albert Camus et Jean-Marie Gustave Le Clézio en norvégien.

A partir de 1966, les lecteurs de norvégien remplissent aussi la fonction de directeur à la Maison de Norvège à la Cité Internationale Universitaire de Paris. Citons un nom parmi les autres, *Kjellaug Myhre*. *Kjellaug Myhre* fut lecteur à la Sorbonne de 1974 à

1977. Elle est la première femme directeur à la Maison de Norvège, probablement la première lectrice de norvégien à la Sorbonne également. Pendant son séjour à Paris, Kjellaug Myhre donne aussi des cours à l'ESIT sur la traduction français-norvégien. Après son retour en Norvège, Kjellaug Myhre poursuit une carrière au Ministère des Affaires Etrangères, avec des séjours périodiques à l'étranger, entre autres au Consulat de Norvège à Marseille, jusqu'à sa retraite récente. Ses années à Paris la pousse à prendre une initiative immédiate afin d'obtenir les moyens financiers pour une rénovation totale de la Maison de Norvège, très dégradée à l'époque. Les travaux seront réalisés avec une contribution financière équivalente du côté français. Ceci vaut d'être mentionné pour la curiosité du fait : la maison de Norvège est aujourd'hui de nouveau fermée pour permettre la réalisation de travaux de rénovation et de modernisation – 30 ans après l'initiative prise par Kjellaug Myhre. Pendant des années, Kjellaug Myhre fut à la tête du département responsable de l'administration des lectorats norvégiens dans le monde ainsi que du recrutement de lecteurs à l'étranger. Pour cette raison elle a souvent été de retour en France en missions diverses, aussi bien à la Sorbonne qu'au près d'autres universités françaises.

Les quatre lecteurs, tous hommes, qui ont suivi Kjellaug Myhre à la Sorbonne, ont aussi été directeurs de la Maison de Norvège. Le dernier à combiner ces deux fonctions fut Rune Jul Larsen. *Rune Jul Larsen* ne fut lecteur à la Sorbonne qu'une période assez brève (1986–87). Par contre il resta directeur à la Maison de Norvège jusqu'en 1992. C'est là qu'il rencontre sa femme, Sujata Bajaj, artiste indienne résidant pendant une période à la Maison de Norvège. Selon le site de Sujata Bajaj, ils sont partis pour la Norvège en 1992. Rune Jul Larsen y a travaillé comme professeur, enseignant entre autre le norvégien aux immigrés. Toujours selon le site de Sujata Bajaj, ils partagent leur temps entre la Norvège, l'Inde et Paris, où ils vivent actuellement.

Parmi les lecteurs récents, nous trouvons plusieurs enseignants, à commencer par *Einar Støre*, lecteur à la Sorbonne de 1988 à 1992. Aujourd'hui il travaille comme professeur à Oslo, enseignant, lui aussi, le norvégien aux immigrés. Son successeur, *Per Arne Evensen*, lecteur à la Sorbonne de 1992 à 1998, est également professeur, mais en lycée. Pendant ses six années à Paris, il a mené à bien sa thèse du doctorat (sur Tarjei Vesaas), sous la direction de Régis Boyer.

Finalement, nous trouvons trois représentants du lecteur moderne : femme d'un certain âge, sans de grandes ambitions académiques (plutôt en fin de carrière), mais avec une longue expérience de professeur : moi-même, *Turid Mangerud*, lectrice à la Sorbonne de 1998 à 2004, actuellement lectrice de norvégien à La Sapienza, l'Université de Rome, après une période intermédiaire de trois ans comme professeur à Høgskolen i Oslo (Ecole des hautes études de Oslo). *Magny Vatne*, lectrice à la Sorbonne de 2004 à 2007, après son retour en Norvège, a travaillé une période comme professeur à Oslo, enseignant le norvégien aux immigrés dans le même établissement que Einar

Støre. Elle a récemment pris sa retraite. *Karin Volckmar*, lectrice de 2008 à 2010, avait, elle aussi, une longue expérience comme professeur en lycée avant d'entreprendre la carrière de lectrice à la Sorbonne.

Pour conclure : l'avant-guerre a été marqué par des lecteurs hommes, jeunes, au début de leur carrière professionnelle, épris de la langue et de la culture françaises au point d'en faire leur métier, en tant que universitaires, traducteurs, auteurs de manuels de français etc. Donc, le français était au centre de leurs intérêts professionnels. Pendant une vingtaine d'années (les années 1970 et 1980) les lecteurs remplissaient également la fonction de directeur de la Maison de Norvège à la Cité Internationale Universitaire. Parmi ces personnes on ne retrouve pas le lecteur typique de l'avant-guerre, mais plutôt des personnes qui plus tard ont choisi une carrière administrative. Finalement nous avons la tendance actuelle, dont je fais moi-même partie. Cette tendance on peut l'observer partout, non seulement à la Sorbonne, j'en ai fait l'expérience en tant que membre du conseil pour les lectorats au Ministère : les candidats aux lectorats vacants sont très souvent des femmes d'un certain âge avec l'enseignement du norvégien langue étrangère au centre de leurs intérêts.

Liste des lecteurs norvégiens à la Sorbonne

Reidar Øksnevad	1913–1917 et 1918–1919
Ola Raknes	1917–18 et 1919–1921
Sigurd Høst	1921–1922
I.A. Refsdal	1922–1923
Kåre Foss	1923–1927
Gunnar Høst	1927–1930
Jens Vindenaes	?
Anders Wyller	1933–1936
C.V. Holst	1936–1940
(Pas de lecteur de norvégien pendant la guerre.)	
Reidar Øksnevad	1945–1946
Carl-Joachim Hambro	1946–1949
?	
Yngvar Ustvedt	1958–1961
Leif Tufte	1961–1965
Bjørn Huseby	1965–1970
Kjell Helgheim	1971 (1 ^{er} semestre)
Kjell Øksendal	1971–1974
Kjellaug Myhre	1974–1977
Oscar Fredrik Rostrup	1977–1981

Egil Børre Johnsen	1981–1984
Ingvald Sivertsen	1984–1986
Rune Jul Larsen	1986–1987
? ? ? Rønning	1987–1988
Einar Støre	1988–1992
Per Arne Evensen	1992–1998
Turid Mangerud	1998–2004
Magny Vatne	2004–2007

Pendant l'absence de Magny Vatne à l'automne 2007 elle fut remplacée par Ellen Landå épouse Bourgeois et Frédérique Harry

Solveig Swartz	2008 (1 ^{er} semestre)
Karin Volckmar	2008–2010
Frédérique Harry	2010–2011

Turid Mangerud

Lectrice de norvégien

à l'université La Sapienza de Rome

Les lecteurs d’islandais à la Sorbonne

Gunnar Þorsteinn Halldórsson

Comme M. Poulsen l’explique dans son article, l’expression danoise pour lecteur ou maître de langue est ”udenlands lektor” – ce qui peut se rendre en français par ”enseignant universitaire à l’étranger”. En suédois et norvégien, on utilise le mot ”reselektor” qui peut être traduit par ”universitaire en voyage”. Le terme islandais présente la forme la plus respectueuse : ”sendikennari”, qui est construit sur le même préfixe que ”sendiherra” qui veut dire ambassadeur. Ce premier élément a la signification d”envoyé”, ce qui donne à ”sendikennari” le sens général de ”enseignant envoyé”. Entre 1959 et 2010, l’Islande a envoyé quatre hommes à la Sorbonne dont deux s’appellent Halldórsson. Mais Gunnar et Sæmundur n’ont pas du tout de liens de parenté entre eux.

Le premier lecteur de langue islandaise à la Sorbonne fut *Emil Hilmar, fils d'Eyjólfur* – appelé par l’administration, ainsi que par ses collègues et les étudiants, Monsieur Eyjolfsson. Après avoir été étudiant à Paris, il a débuté dans son poste en 1959 et a travaillé à la Sorbonne pendant 11 ans, jusqu’en 1971, date à laquelle il est retourné en Islande. Ensuite Emil est revenu en France en 1985 pour assurer un nouveau poste de lecteur d’islandais à l’Université de Lyon, où il est resté jusqu’en 2000. Emil n’a pas seulement enseigné la langue et la littérature islandaises. Pendant son séjour à Lyon, il a aussi traduit et adapté un *Manuel d’islandais* (Paris, Klincksieck, 1996), écrit à l’origine en allemand par Magnús Pétursson et toujours beaucoup utilisé par les étudiants puisque c’est un des rares manuels d’islandais existant en français.

Einar Már fils de Jón, M. Jónsson, a succédé à Emil en 1971. Il a assuré la tâche de lecteur d’islandais jusqu’en 1997 à la Sorbonne – c'est-à-dire pendant 26 ans. Einar Már a soutenu un doctorat en histoire médiévale à l’université de Paris I en 1985 sous la direction du professeur Bernard Guénée (publié sous le titre *Le Miroir. Naissance d’un genre littéraire*, Paris, Belles-Lettres, 1995). On lui doit également des traductions en français : celle du *Miroir royal* est parue en 1995 (éd. Esprit ouvert) et *Histoire de mes*

souffrances de Jón Magnússon a été imprimée en 2004 (éd. Belles-Lettres). Après cette longue période comme lecteur, Einar Már a obtenu un poste dans la même université comme maître de conférences, enseignant l'histoire des langues nordiques, la linguistique scandinave et la littérature du Moyen âge. Il a pris sa retraite en 2007.

Einar a publié deux livres en Islande depuis sa retraite. Tout d'abord un livre qui fut un bestseller en Islande : *Bref til Mariu*, qui mêle réflexions sur la politique, la culture et la littérature mondiale sur le fond de ses années passées à Paris dans sa jeunesse. Puis *Mai 68 – un récit (Máí 1968 – frá sögn)* publié en Islande en 2008 et qui regroupe des articles écrits en 1968 ainsi qu'une postface datant de 2010, où il exprime sa vision des événements quarante ans plus tard.

Le sendikennari islandais suivant fut Sæmundur Garðar fils de Halldór. Il a occupé le poste à la Sorbonne entre 1997 et 2004. Sæmundur fut le premier lecteur d'islandais à devenir maître de langue étrangère, ce qui implique une meilleure rémunération. Après la fin de son contrat, et un an passé en "freelance" à Paris, il a enseigné l'islandais à Kiel en Allemagne pendant deux ans avant de déménager en Islande où il travaille comme traducteur et interprète assermenté de français et d'allemand. Il poursuit parallèlement des études supérieures à l'Université d'Islande.

Le soussigné, Gunnar Þorsteinn Halldórsson, a succédé à Sæmundur, à l'automne 2004. Il a eu comme professeur de français au lycée de Hamrahlið, la traductrice Catherine Eyjólfsson. Il a aussi enseigné l'islandais dans les universités d'Uppsala et de Vilnius. 2009–2010 est sa dernière année dans le poste à la Sorbonne. Première femme à remplir cette fonction, Sigríður Albertsdóttir l'a remplacé à l'automne 2010.

Il y a environ 25 étudiants en islandais à la Sorbonne ces dernières années. L'Islande n'a que 315 000 habitants qui parlent cette langue terriblement compliquée. On peut se demander pourquoi un Français a l'idée bizarre d'apprendre l'islandais. On m'a posé la question mille fois. La réponse est beaucoup moins compliquée que la langue elle-même. Il y a quatre raisons essentielles : nous avons des étudiants intéressés par la linguistique, qui aiment justement les déclinaisons et les conjugaisons complexes, comme Noam Chomsky. Il y a des étudiants qui aiment pouvoir lire la littérature islandaise du Moyen âge en langue originale, laquelle reste vraiment proche de l'idiome moderne. Il y a aussi les musiciens qui adorent Björk ou un groupe bien connu en France et dont la popularité a fait le tour du monde, Sigur rós. Et finalement, il y en a toujours un qui s'intéresse au cheval islandais, qui parle bien sûr une langue universelle.

Les Islandais comme peuple sont en fait des enfants gâtés. Toujours les plus pauvres, même quand ils étaient les plus riches. Ou bien, démunis et réservés quand cela les arrange, mais les plus remarquables du monde quand il leur sied de se vanter. Cela se remarque par exemple dans le système d'envoi des enseignants. Depuis le début de l'histoire de l'université d'Islande, en 1911, les lecteurs envoyés à Háskóli Íslands, comme s'appelle notre université d'Etat, ont toujours tous conservé le salaire perçu

dans leur propre pays. Mais les lecteurs islandais envoyés à l'étranger ont toujours été payés par le pays d'accueil.

Nous, les lecteurs d'islandais, sommes toujours fiers de notre langue, de notre littérature, de la culture et de l'histoire de notre pays. J'espère que nous avons pu diffuser cet héritage auprès de nos étudiants.

Gunnar Þorsteinn Halldórsson

Ancien maître de langue islandaise,
à l'université de Paris-Sorbonne

II.

ASPECTS HISTORIQUES DES CONTACTS
CULTURELS FRANCO-SCANDINAVES
AUX XX^e SIÉCLE

La Revue scandinave 1910–1912

Antoine Guémy

Parmi les quelques tentatives de bâtir des ponts entre la France et la Scandinavie, au moment où se crée la chaire de scandinavistique à Paris, il en est une particulièrement engagée et passionnante, même si elle n'a pas duré bien longtemps : la création d'une revue dédiée aux échanges culturels entre la France et la Scandinavie (à laquelle d'ailleurs on rattache alors, pour des raisons tant culturelles que politiques, la Finlande). De fait, il semble bien, quand on lit la liste des contributeurs et des soutiens, que la création de cette revue se situe dans la synergie de la création d'une chaire à la Sorbonne et du développement de la Bibliothèque Nordique grâce, notamment, au travail successif de deux bibliothécaires scandinaves (le Norvégien Erik Lie, fils de l'écrivain de la "percée moderne" Jonas Lie et le Suédois Fritiof Palmér) : aussi bien Paul Verrier que Fritiof Palmér sont partie prenante dans cette entreprise, et c'est même Palmér qui est officiellement directeur de la revue dont il semble avoir été la cheville ouvrière, puisque c'est à son domicile au 123, Boulevard du Montparnasse qu'est situé le siège de la rédaction et dans un premier temps de l'administration (*"la rédaction reçoit aux bureaux de la revue, le mercredi de 4 à 6 heures"*). On indique aussi ailleurs comme lieu de réunion et de discussion l'adresse de Verrier, quai d'Anjou. On imagine volontiers une ambiance à la "Jules et Jim". L'administration passera en 1912 chez Eugène Figuière et Cie, 7, rue Corneille, 7 Paris, comme mentionné en rouge sur la couverture. On remarquera d'ailleurs à cette occasion la façon singulière de faire figurer le numéro de l'adresse *devant et derrière* le nom de la rue (sans doute pour respecter ainsi à la fois l'usage français et scandinave).

Arrêtons nous un instant sur la personnalité, si mal connue, malgré son rôle capital dans l'histoire des lettres et des arts du début du XX^e siècle, de l'éditeur Eugène Figuière (1882–1944) qui dut avoir un rôle catalyseur pour l'esprit général de la *Revue*. En effet Figuière fut l'éditeur décrit comme "hyperactif" et "bon camarade" de

nombreux esprits libres, entre autres d'Apollinaire, Pierre-Jean Jouve, Jules Romains, Georges Duhamel, Supervielle, Gide, Tailhade, André Salmon (qui participe activement à la revue en tant que critique d'Art fort avisé), Paul Fort, Bernard Shaw, du pacifiste et libertaire Han Ryner, ainsi que de Saint Pol Roux. Lié au milieu du Mercure de France, Figuière connaissait fort bien le monde des lettres. Il fut aussi l'éditeur de nombreux artistes comme Gleizes (qui fit de lui un portrait cubiste) et Picabia. Proche des cercles autour d'Apollinaire et de Marie Laurencin, il était à même d'avoir une vision moderniste de l'art, et ce n'est sans doute pas un hasard si les articles de la *Revue scandinave* dans ce domaine sont souvent fort pertinents. Il était également franc-maçon, s'intéressait aux problèmes de société (il publierà même en 1928, sans qu'on puisse le soupçonner de sympathies dans cette direction, des textes de Mussolini, "paroles italiennes, les paroles du XX^e siècle"), et il organisait de mémorables banquets en l'honneur de ses auteurs. Je mentionne ce détail, car il y aura aussi un grand banquet pour célébrer la première année de la *Revue scandinave*.

La présentation de la *Revue scandinave* est sobre et élégante, avec une typographie claire, titre de la revue en rouge, ainsi que l'adresse, le reste en noir. Elle est fidèle à la ligne des publications d'Eugène Figuière. Les contributeurs, avec le titre de leur article et la page, figurent sur la couverture. La pagination sera continue pour chaque année (première année : 88 p. pour un numéro de lancement en décembre ; deuxième année : 884 p. pour 11 numéros, troisième année : 648 p. pour 9 numéros, 7–8 étant "double" – de même que le n° 10–12, après lequel la publication cessera).¹⁹⁵ Cela donne une idée quantitative de l'évolution de la revue et montre vers la fin l'essoufflement – dû à des difficultés diverses – de l'élan de départ. Fort heureusement, l'interruption de publication de la revue n'interviendra qu'après la publication de la table générale des articles et illustrations de la seconde année.

La revue est illustrée de reproductions en noir et blanc d'œuvres d'artistes, ainsi que de gravures et culs de lampe dans le style art nouveau de l'époque (souvent des bois proches de ceux de Munk ou de Valloton). La deuxième de couverture annonce qu'il s'agit d'un mensuel (même si le rythme ne sera pas toujours tenu), et indique comme directeur Fritiof Palmér. Elle précise également les rédacteurs délégués pour chaque pays :

- pour le Danemark, l'écrivain Axel Garde (1876–1958), spécialiste semble-t-il de Grundtvig, ainsi que Th. Lind,
- pour l'Islande, le philosophe bergsonien Guðmundur Finnboagason (1873–1944), plus tard pionnier de la psychologie en Islande et directeur de la Bibliothèque Nationale Islandaise,
- pour la Finlande, l'universitaire Werner Söderhjelm (1859–1931), élève de Gaston Paris, et qui sera pionnier de la philologie romane en Finlande et de

¹⁹⁵ Par commodité, nous noterons par la suite ces trois années respectivement I, II, III.

- l'enseignement des langues étrangères. Il fut actif dans la politique de résistance passive à la russification et plus tard ambassadeur à Stockholm,
- pour la Norvège, le très radical historien marxiste Edvard Bull, chargé de cours à Oslo, plus tard éphémère ministre des affaires étrangères du gouvernement travailliste (1928) et consultant du comité Nobel norvégien de la paix (1881–1931),
 - enfin pour la Suède, l'immense critique de gauche John Landquist (psychologue et philosophe bergsonien, lui aussi, et spécialiste de Strindberg – qu'il défendra, dans les années où paraît *La Revue scandinave* contre la ligne réactionnaire incarnée par Heidenstam au cours de la fameuse *Strindbergsfejden*, ce dont il donne témoignage par un article de la *Revue* intitulé "La lutte autour de Strindberg").¹⁹⁶

La réunion de ces quelques personnalités permet déjà d'entrevoir quelles pourront être les options esthétiques, morales et politiques défendues par la *Revue scandinave* avec notamment une orientation plutôt à gauche (malgré les mondanités) et une volonté de défense des peuples opprimés (l'Alsace-Lorraine est alors dans tous les esprits) : particulièrement des intérêts de la Finlande contre les Russes, idées qui, si l'on ajoute la résistance à l'influence germanique dans cette zone et ailleurs, ainsi que la défense des droits des habitants des provinces danoises prises par la Prusse en 1864, correspondent aussi assez bien à la ligne suivie par Paul Verrier.¹⁹⁷ Nous avons donc à faire à une direction humaniste et engagée, pour ne pas dire dreyfusarde quoique pacifiste, et néanmoins patriote quoique internationaliste. Laissons parler la rédaction qui s'exprime à l'occasion d'une polémique lancée par un journaliste pro allemand du quotidien stockholmois *Svenska Dagbladet* :

Nous nous sommes fait une règle de laisser à nos collaborateurs une entière liberté et en même temps toute la responsabilité de leurs écrits. Cependant nous leur avons recommandé d'éviter autant que possible toute polémique surtout en matière politique, la revue n'entendant pas être un organe de parti, c'est à dire de lutte, mais un organe de rapprochement franco-scandinave. Tout lecteur impartial attestera que nous avons réussi à nous maintenir sur ce terrain [...] c'est contre ce nationalisme étroit – qu'il soit suédois, allemand ou même français ! que nous nous élevons de toutes nos forces. Ce que nous voulons, c'est aider à établir un commerce toujours plus libre d'idées et de valeurs morales entre les nations.¹⁹⁸

Cette remarque que nous venons de faire sur les orientations de la rédaction, on peut

¹⁹⁶ II, p. 199.

¹⁹⁷ Cf. *Paul Verrier och Norden*. Copenhague : Einar Munksgaard 1949 ; Paul Verrier : *Le Schleswig*. Paris 1917.

¹⁹⁸ II, p. 881.

également la formuler à propos du comité de direction dont la liste se trouve aussi sur la deuxième de couverture à partir de la troisième année (1912). Cette liste regroupe : Mme Dagny Bjørnson, fille de Bjørnstjerne Bjørnson grand dramaturge norvégien et prix Nobel 1903, fut l'épouse du grand éditeur allemand Albert Langen Müller (éditeur notamment du magazine satirique *Simplicissimus*) dont elle est séparée depuis 1906, et vivait en France à l'époque de la revue avec son second époux Georges Sautreau, traducteur de Hamsun, spécialiste de Verhaeren et un des fréquents contributeurs de la revue. On trouve aussi, comme gérant Eug. Capet (1897–1923) conservateur du fond scandinave à Sainte Geneviève et responsable avec Palmér et Lie de la publication d'un catalogue, P.-G. La Chesnais (Pierre Georget La Chesnais, 1865–1948) grand traducteur d'Ibsen, d'Andersen, de Johan Bojer et de Gorki, extrêmement intéressé également par les questions politiques, notamment en Russie et en Finlande (bolchévisme, socialisme). Il faisait partie de l'équipe du *Mercure de France* ce qui permet d'imaginer des liaisons avec cette maison d'édition. Frank-Puaux (1844–1922) est aussi une personnalité intéressante puisqu'il est considéré comme l'historien officiel du protestantisme à la fin du XIX^e siècle. Dreyfusard convaincu, il dut quitter l'armée pour être, comme officier de réserve, le seul de sa garnison à avoir pris la défense de Dreyfus (Paul Verrier était aussi un dreyfusard convaincu). Figurent également Axel Jarl (1871–1950) artiste peintre qui fit des études d'art à Paris, et livre des illustrations pour la revue. Après avoir passé 14 ans à l'étranger (1903–1917), Axel Jarl fera au Danemark de la résistance aux Allemands pendant la seconde guerre mondiale. Il choquera ses contemporains par son homosexualité non dissimulée. René Puaux (1878–1937) est un fin lettré, lié aussi au milieu du *Mercure de France*, helléniste au départ et intéressé par la question d'Orient et le génocide arménien, il connaît très bien le Danemark, sur lequel il écrira un beau livre illustré pour la célèbre collection *Arthaud*. Figurent également le capitaine Axel Roekkebo, secrétaire au Consulat général de Norvège à Paris et spécialiste des questions stratégiques et des problèmes de la neutralité, sujets ô combien brûlants dans ces années qui précèdent la première guerre mondiale.¹⁹⁹ La réunion de tous ces talents et leurs orientations politiques et morales donne déjà une idée de l'éventail de sujets que la revue allait pouvoir traiter durant ses deux années d'existence.

On trouve aussi dans l'équipe quelques personnalités mondaines oubliées aujourd'hui comme Mme H. de Castrioto-Level (ce n'est pas la Comtesse d'Arsène Lupin. Elle donnait à l'étranger des conférences agrémentées de projections sur "la femme française à travers les âges"), la Baronne Jane Michaud (traductrice, dans la lignée des

¹⁹⁹ Cf. II /3, p. 161, l'article : "La Scandinavie et les grandes puissances", où il écrit : "cette politique d'isolement est-elle possible ? Est-elle féconde pour la Norvège et pour la Scandinavie ? Nous ne le croyons pas : 1) parce que les Etats scandinaves sont de petits Etats 2) parce qu'ils ont des voisins puissants et ambitieux. Les événements de 1848 et de 1864 ont montré ce que le Danemark peut attendre de l'Allemagne."

aristocrates des lettres), O. D'Ornhjelm (chargée de la mode, avec un article impérissable sur la "Jupe-culotte", d'évidence un pas vers l'émancipation), M. Emile Moeller (conseiller du Commerce extérieur de la France en Suède-Finlande), W. Legran (signature modeste du comte F. v. Wrangel), entre autres. Cette note mondaine est sensible dans la revue avec, au début surtout, des échos de la mode parisienne, agrémentés de photographies et dessins des dernières robes qui se portent dans le beau monde, ainsi que dans certains exposés de femmes de diplomates aux noms ronflants.²⁰⁰ L'abonnement coûte 15 fr. par an en France et dans les pays scandinaves (où la distribution est assurée dans les capitales et à Göteborg). Le prix par numéro est de 1 fr 50. Un franc cinquante, cela n'était pas à la portée de toutes les bourses (pour mémoire, c'était à l'époque le salaire journalier d'un ouvrier plutôt bien payé) : il va de soi que cette revue s'adressait à un lectorat aisé, d'où d'ailleurs la difficulté à trouver un public suffisamment large. Cependant dans les derniers temps certaines tendances plus radicales semblent se faire sentir : on dénote un article tout à fait engagé sur le sabotage en usine :²⁰¹ même si les conclusions aboutissent à la condamnation du procédé, qui évidemment s'accorde mal avec la morale du travail scandinave et future social-démocrate, il est envisagé un moment comme une réplique légitime à l'oppression subie par l'ouvrier de la part du patron.

Gravitent aussi autour de la Revue des personnalités comme Louise Cruppi, féministe et "passeuse" de littérature scandinave en France, ou Fernand Baldensperger, un des fondateurs de la littérature comparée. Il y a parmi les sympathisants Rosny Ainé, Romain Rolland, Anatole France, Emile Verhaeren, Paul Margueritte, Léon Bourgeois, André Salmon (beaucoup d'entre eux amenés sans doute par Figuière), Camille Mauclair (qui a mis en scène Ibsen et Bjørnson au théâtre de l'Oeuvre avec Lugné-Poë), parmi les Scandinaves : Anna Levertin (sœur d'Oskar Levertin), Ellen Key, Hjalmar Branting et surtout Georg Brandes. Les traducteurs et connaisseurs de la littérature scandinave Sautreau, Jean Lescouffier, La Chesnais, Lucien Maury, Jacques de Coussange ont apporté leur aide comme il est dit dans le programme de la rédaction.

Quelles sont les causes qui ont présidé à la création de la *Revue scandinave* ? Le premier numéro annonce clairement la couleur tant par le préambule de la direction que par l'article d'introduction qui suit et qui est – quel parrainage ! – de la plume de Georges Brandes.

Dans le préambule intitulé *Notre programme*, la rédaction explique l'opportunité

²⁰⁰ II, p.83, rubrique "modes", article signé O. d'Ornhjelm : "On fait preuve quant aux fourrures, de l'électisme le plus grand. ... les énormes manchons carrés, longs ou ronds, seront parfois formés de peaux de bêtes entières ... Les mêmes dispositions se retrouveront dans les écharpes et jusque dans les petits et charmants bonnets, "bonichons" que l'on verra tantôt en velours, ornés d'une rose blanche ou d'un edelweiss gigantesque, tantôt en loutre, bordés d'hermine, voire en cygne blanc ..."

²⁰¹ "Du sabotage", article signé Albert Thomas, III, p. 481.

de la création de la *Revue* : d'une part la crise de l'Union suédo-norvégienne (1905) est passée et la nécessité se fait sentir pour les Scandinaves de retrouver une force d'action commune.

D'autre part, pour qu'il fût permis d'espérer pour une telle revue un succès durable, il fallait que ce public fût déjà un tant soit peu accoutumé aux choses scandinaves, il fallait qu'il y eût au moins un noyau de Français "scandinavistes", capables de servir d'intermédiaires, de transmetteurs d'idées et de résultats littéraires et scientifiques entre la Scandinavie et la France. Or tandis qu'il y a quinze ou vingt ans, les critiques au courant des choses scandinaves étaient extrêmement rares, on en trouve à présent, sinon beaucoup, du moins quelques-uns fort instruits de la culture intellectuelle et morale des pays du Nord. Différents faits ont contribué à ce résultat. Des conférenciers envoyés par l'Alliance française, des lecteurs français attachés aux Universités scandinaves, sont rentrés dans leur pays d'origine, ayant pris le goût aux études scandinaves pendant leur séjour aux pays du Nord. La possibilité de poursuivre ces études en France leur a été fournie par la création à Paris d'une bibliothèque scandinave – section spéciale de la bibliothèque Sainte-Geneviève – laquelle constitue la collection de ce genre la plus complète qui existe en dehors des pays du Nord mêmes. Enfin, la récente fondation à la Sorbonne d'une chaire de langue et littérature scandinaves assure, pour l'avenir, des générations nouvelles de scandinavistes.

Mais – est-il besoin de le dire ? – tous ces efforts ont été insuffisants à donner au public français une connaissance même modeste des pays scandinaves ...²⁰²

Brandes, esprit tutélaire de la revue, défend l'utilité d'une revue scandinave. Un de ses arguments majeurs est la lutte contre l'influence germanique :

le pangermanisme, qui se fait si puissamment sentir *contre* le Danemark, compte d'ardents avocats dans le Danemark [...] certes nous avons encore énormément à apprendre des Allemands, et le genre de patriotisme qui boude la science et l'art allemand est à réprover ; mais que les gens du Nord s'en aillent renchérir sur les Allemands dans leur attitude hautaine à l'égard des influences latines, cela est ridicule et d'une humilité de subalterne.²⁰³

Il formule par ailleurs sur l'avenir de la *Revue* un jugement nuancé, mais confiant :

... je ne veux pas décourager les hommes qui avec la foi de la jeunesse dans l'avenir, veulent contribuer à une fécondation mutuelle entre les pays du Nord et la France. Il serait évidemment avantageux que la nouvelle Revue, comme on l'espère, puisse exercer une influence pratique pour le progrès des relations, non seulement d'ordre spirituel, mais d'ordre commercial et industriel. Là, il faudra surmonter, du côté français, la passivité et la routine ; mais en même temps la France en ce siècle nouveau, s'est montré le pionnier le plus ardent, pour ce qui est des communications tant sur terre qu'en l'air. On peut donc espérer qu'en matière pratique, aussi bien que sous le rapport spirituel, au XX^e siècle, les deux races auxquelles la Revue s'adresse puissent beaucoup apprendre l'une de l'autre.²⁰⁴

²⁰² I, pp.1–2.

²⁰³ I, p.8, "Une revue franco-scandinave".

²⁰⁴ Ibidem, p.9.

C'est aussi la pensée de Paul Verrier, qui l'exprime avec son lyrisme particulier:

Quant aux Scandinaves, un Français peut-il se permettre de leur suggérer qu'ils trouveront quelque profit à tourner davantage leurs regards vers la France. La fierté d'une commune origine les pousse de plus en plus vers les deux grandes nations germaniques, l'Allemagne et l'Angleterre, l'Allemagne surtout. Attrance dangereuse ! Quand on se livre à l'influence d'un peuple trop semblable par la langue et le caractère, on court grand risque de perdre peu à peu son originalité dans une assimilation complète, son originalité, et même son individualité. Les germanismes, vocables ou locutions, s'insinuent dans les parlers scandinaves sans qu'on y prenne garde, ils s'y confondent tout de suite avec le fond indigène. Les mots français ne peuvent s'introduire aussi subrepticement : leur aspect les dénonce trop clairement comme étrangers. Ce qui est vrai de la langue, l'est bien davantage encore de la pensée, de la sensibilité, de la littérature, des arts, de toute la civilisation. Français et Scandinaves, que nous nous empruntons ou des formes, ou des idées ou des sentiments, nous maintiendrons notre personnalité propre, à travers toutes ces imitations. Ce qu'elles peuvent être surtout, c'est un levain.²⁰⁵

Un certain nombre d'événements importants vont marquer le cours de la revue au cours de ses deux années d'existence :

- le prix Nobel, nouvellement créé, et la critique des critères de décision du comité, qui font l'objet de polémiques dans la *Revue*.²⁰⁶
- la politique de russification de la Finlande (accrue ces années là).
- le 50^e anniversaire de Hamsun, le 70^e anniversaire de Rodin et de Brandes.
- les cérémonies du millénaire de la Normandie à Rouen et à Paris en 1911, un grand moment évidemment, mais dont les festivités donnent lieu à quelques cafouillages entre organisateurs parisiens et normands, et qui donnent lieu à des intermèdes comiques et à pas mal d'emphase :²⁰⁷ Brandes célèbre "L'esprit normand dans la littérature française" (Malherbe, Corneille, Charlotte Corday, Flaubert, Barbey, Maupassant). Paul Verrier, normand lui même, en fait autant et s'étend sur les restes de caractère scandinave encore sensibles chez ses compatriotes.
- la mort de Strindberg en 1912 donne lieu à un article de Landquist sur "Strindberg et les femmes", ainsi que sur "Strindberg et Rousseau", et à un rêve illuminé de Paul Verrier qui évoque la perte d'un guide spirituel.²⁰⁸

²⁰⁵ I, p.88 et suivantes : lettre d'adhésion de Paul Verrier.

²⁰⁶ La *Revue* a même l'idée d'un Nobel des lecteurs avec comme prix un abonnement de 5 ans à *La Revue scandinave* ! Telle était l'ambition au départ.

²⁰⁷ II, p. 552 : "Tout se passa donc normalement : les Norvégiens manifestèrent. Les Suédois prononcèrent des discours solennels, les Danois gardaient le silence ... tout en ayant raison ! Ce sont là trois sortes de patriotismes qui se sont manifestés ici ..."

²⁰⁸ En 1911 avait déjà paru dans la *Revue* sous le titre "Le fils de la servante" un texte autobiographique de Strindberg illustrant son opposition morale et politique avec Heidenstam, sur un décor

- le bicentenaire de la naissance de Rousseau (juin 1912).
- la mort de Gustave Fröding.

La *Revue* est, on le voit, particulièrement commémorative, mais n'est ce pas là le rôle d'une revue ?

Malgré la brièveté de son existence, la revue parviendra à traiter un grand nombre de sujets de première importance concernant la culture et les arts des pays scandinaves : en littérature, il s'agit soit d'articles, soit de traductions de textes (tout n'a pas été écrit spécialement pour la *Revue*, qui reprend en traduction française des publications antérieures). Nous y trouvons ainsi des extraits de : Strindberg (dont la *Revue* révèle aussi aux Français les talents de peintre), Ibsen, B. Bjørnson, Gustav Janson, G. Fröding, Johan Bojer (le "Maupassant norvégien"), Per Hallström, K.-G. Ossian Nilsson, Johannes V. Jensen, Herman Bang, J.P. Jakobsen, Andersen-Nexö, Elin Wägner, Selma Lagerlöf, Verner von Heidenstam, Marika Stjernstedt, Sigrid Undset, Sigfrid Siwertz, Bertel Gripenberg (poète finlandais) ... La revue couvre, on le voit, la génération de la percée moderne, mais aussi celle du nationalisme symboliste régionaliste des années 90, et fait même une avancée vers les premiers écrivains prolétariens). La *Revue*, ce n'est pas là le moindre de ses mérites, s'engage particulièrement pour faire découvrir au public français des auteurs majeurs dont il n'a souvent jamais entendu parler.

Des parallèles sont faits entre auteurs français et scandinaves : Strindberg et Rousseau, Bjørnson et Hugo, Corneille et Ibsen, le "viking" Maupassant. D'une manière générale, les jugements français sont laudatifs mais peuvent parfois adopter un ton très condescendant comme celui de la Baronne Jane Michaud :

Les critiques scandinaves reprochent volontiers à notre poésie d'être "comme une femme trop serrée dans son corset" : nous pourrions blâmer la leur au contraire [...]

Deux choses manquent aux intellectuels du Nord : l'étude de la psychologie et une école de goût, un critérium de la beauté. Peut-être l'esprit scandinave n'est-il encore qu'à l'âge des sensations impétueuses et désordonnées ? ... Mais devant l'avalanche d'auteurs médiocres, il serait bon qu'il commençât à s'imposer quelque discipline, car pour une Selma Lagerlöf, pour un Bjørnson, qui atteignent au génie par la seule sensibilité de leur cœur, combien passeront sans rien laisser d'eux, pour avoir négligé cette beauté impérissable de la forme.²⁰⁹

Dans le domaine des idées, voici quelques unes des personnalités présentées à travers des articles de la revue : Ellen Key (incarnant l'idéalisme pacifiste et le féminisme romantique, mais concret et engagé), Brandes, Kierkegaard, et les moins connus Höffding, Ernst Sars (défenseur de l'indépendance norvégienne).

Dans le domaine des Arts, la *Revue scandinave* est également particulièrement ac-

de montagne suisse.

²⁰⁹ III, 10–12, p. 623.

tive avec de nombreux articles et/ou reproductions d'oeuvres des peintres contemporains Anders Zorn, Prince Eugen, Albert Edelfelt, Bruno Liljefors, Edvard Diriks, Krøyer, Axel Gallén, Richard Bergh, Per Krogh, Carl Larsson.

Mais la revue s'attache également à faire connaître la peinture ancienne : le pastelliste du XVIII^e siècle Gustave Lundberg, le paysagiste Eckersberg entre autres.

Elle aborde également des sujets plus rares comme la statuaire d'Islande ou la sculpture populaire, avec notamment les figures de bois naïves de Pettersson de Döderhult.

Dans le domaine de la musique, on trouve par exemple un long article sur Sibelius, si peu apprécié en France à l'époque.

De nombreux sujets de société sont abordés : le foyer et l'Etat (avec un article par Selma Lagerlöf qui préfigure l'idéologie du "Folkhemmet" dans une synthèse du foyer, création de la femme, et de l'Etat, création de l'homme), la religion, les garde-malades danoises, le téléphone en Suède, le divorce en Norvège, les jeunes filles et le sport en Norvège, les bibliothèques populaires en Norvège, les écoles paysannes danoises, l'école populaire des hautes études au Danemark, l'école mixte (pour garçons et filles) de Göteborg et ses méthodes pratiques.

L'exemple des pays scandinaves est ainsi souvent mis en avant en matière d'émancipation féminine et de pédagogie vivante.²¹⁰ Il est vrai qu'à l'époque il devait y avoir une différence abyssale avec ce qui se passait en France.

Une des divergences souvent évoquée, et qui est l'occasion de développements humoristiques, est la différence du rapport à la nature entre Français et Scandinaves (sauf évidemment quand on évoque Rousseau, ce qui est souvent le cas).²¹¹

La *Revue* présente aussi des exposés spécialisés sur le commerce et l'économie des pays concernés, les échanges universitaires, les relations diplomatiques etc ...

On peut dire que la *Revue*, particulièrement bien renseignée et conseillée, a balayé à peu près tous les sujets et les personnalités importantes du monde scandinave de l'époque dans tous les domaines. Il s'agissait d'ailleurs plus de faire connaître la Scandinavie au Français que de faire connaître aux Scandinaves la France que la plupart des lecteurs cultivés de la *Revue* connaissaient fort bien.

Cependant un des objectifs de la *Revue* est aussi de présenter un certain nombre de sujets français. Nous ne nous attarderons pas ici sur cet aspect, mais on notera la grande importance de Bergson (de nombreux contributeurs sont bergsoniens convaincus), et aussi de Romain Roland (la revue publie un chapitre de Jean-Christophe), Anatole France (futurs prix Nobel), Rosny ainé, Paul Margueritte, du symboliste Paul Morice,

²¹⁰ La revue évoque plaisamment l'entrée de Marie Curie à l'Académie ... suédoise !

²¹¹ III, p. 30, article de I. Nordman, "Bruno Liljefors peintre animalier" : "A quoi a bien pu tenir cet accueil si réservé ? ... Le public français, le public parisien surtout, s'est trouvé complètement désorienté devant les oies sauvages, les courlis, les coqs de bruyère de M. Liljefors. En peinture, il n'a guère vu jusqu'ici comme oiseaux que la grue du Jardin des Plantes et le coq gaulois !"

de Jules Romain, Rémy de Gourmont, Henry de Régnier, et surtout d'Emile Verhaeren, auteurs dont les œuvres sont diffusées par les Rosny ainé passeurs scandinaves et qui révèlent autant d'affinités électives avec l'esprit de la *Revue*.

Dans le registre des curiosités, on trouve un des premiers poèmes sur l'automobile, qui prend en compte la dimension sociale et la lutte des classes avec la découverte de la banlieue de la misère et de la colère ouvrière.²¹² Et toujours l'inénarrable Jean Bouchot, l'aviateur français, dans des articles intitulés : *"A l'assaut du ciel, A vol d'oiseau, Per aspera ad astra, Sur les routes du vent"*. Est-ce parce que Figuière est aussi l'éditeur du recueil de poèmes de Pierre-Jean Jouve intitulé *Les Aéroplanes* 1911 ? Il faut dire que c'est l'époque des "romans de sport et d'aventure" et bientôt des exploits de Gabriele d'Annunzio.²¹³ Les aviateurs sont présentés ici comme les dépositaires modernes de l'esprit "viking". Il s'agissait aussi surtout, en mettant en avant cette révolution mentale et technologique, de montrer comment la France, que la propagande germanique prétendait mourante et décadente ("La France qui meurt"), était bien au contraire à la pointe du progrès scientifique, de l'innovation et d'un esprit d'entreprise qui savait pourtant rester chevaleresque.

La ligne éditoriale est assez libre et ouverte, trop parfois semble-t-il :²¹⁴ la *Revue* présente des témoignages – avec lesquelles on prend ses distances et en spécifiant qu'ils sont différents des opinions de la rédaction : article sur le chauvinisme et surtout article de Konrad Simonsen sur l'âme danoise, où ce dernier s'en prend violemment, et de façon odieusement antisémite à Brandes. Je ne résiste pas à vous en donner un échantillon, digne aussi bien pour le style que pour le contenu, des pires pages de notre Edouard Drumont national :

L'honneur douteux d'avoir pendant une longue période dépouillé les Danois de leur – pauvre – sentiment religieux naturel, et d'avoir ridiculisé leur sentiment national – également pauvre – appartient à un homme d'un sang étranger : au critique littéraire Georges Brandes. Par son influence, le Danemark est tombé intellectuellement depuis 1880, au pouvoir d'une race étrangère : nous n'en sommes pas encore entièrement délivrés, les Juifs étant toujours à Copenhague les maîtres de la presse. C'est avec raison qu'un critique excellent, M. Hagensen, a baptisé les trente dernières années de notre histoire littéraire "la période juive". Que Georges Brandes persiste à affirmer qu'il est danois, ce n'est là que le reniement ordinaire des qualités sémitiques dont la plupart de sa race se rendent coupables ... Le berceau de Georges Brandes se trouva à Copenhague et sa religion fut l'athéisme. Si c'est cela qui fait qu'il s'appelle Danois, alors il ne comprend pas que ce n'est pas une religion abjurée, mais la race qui caractérise un peuple, et que personne ne s'arrache à sa nationalité, quand même il deviendrait le citoyen d'un autre pays et renierait toute croyance. Georges Brandes ne possède pas une qualité danoise, pas une qualité scandinave ...²¹⁵

²¹² P.-H. Raymond-Duval : "L'Automobile", III p. 640.

²¹³ Hugues le Roux : *Les Hommes de l'air. Roman de sport et d'aventure, entièrement illustré par la photographie*. Paris 1910. Très anti-allemand comme beaucoup des feuilletons populaires de l'époque.

²¹⁴ Brandes, d'ailleurs s'en plaint à plusieurs occasions.

²¹⁵ III, pp. 7–8.

Voici comment la *Revue* présente l'article de ce collaborateur gênant (propagateur au Danemark des théories sulfureuses d'Otto Weiniger) :

Notre collaborateur, Dr. K. Simonsen, de qui on n'a pas oublié une remarquable analyse de l'âme allemande [...] continue aujourd'hui en traçant le portrait psychologique de la nation danoise. On y relèvera une forte diatribe contre l'éminent critique, M. Georges Brandes. Inutile de dire que nous ne partageons pas l'opinion de notre collaborateur au sujet du grand écrivain scandinave. M. Brandes est un rude lutteur : nous n'avons pas besoin de le défendre. Le "nationalisme" danois est cependant un phénomène assez intéressant, du point de vue international, pour mériter qu'on s'y arrête quelques instants.²¹⁶

Quelle grandeur d'âme, mais aussi quelle candeur, chez les intellectuels humanistes de la *Revue*, de penser que la bêtise et la haine s'éteindraient d'elles-mêmes ! L'exemple récent de l'affaire Dreyfus (dans laquelle plusieurs membres de l'équipe de rédaction s'étaient engagés du côté dreyfusard) aurait dû rendre sceptique sur les capacités d'un peuple civilisé à dominer ses passions les plus basses. La *Revue*, pariant sur l'intelligence, ne renonçait pas cependant à le mettre en garde.

D'une manière générale, il est beaucoup question d'"âme" en cette période qui précède immédiatement la grande boucherie mondiale : l'âme française, l'âme allemande, l'âme scandinave, l'âme danoise ont droit à des articles dans la *Revue*.

La *Revue* prend aussi ses distances par rapport au nationalisme exacerbé, dont elle expose cependant les points de vue, toujours dans l'intention de mettre en garde.

La *Revue* publie également des séries d'articles particulièrement intéressants et perspicaces de Landquist, de Brandes (sur la France moderne) et de Louise Cruppi (sur les femmes auteurs scandinaves).

Figurent également presque à chaque numéro, une revue des revues, des publications et des traductions importantes dans le sens scandinave-français et français scandinave. On trouve aussi parfois des annonces de spectacles de théâtre (Rostand, et les continuateurs de Scribe, Dumas fils, Sardou, Bernstein, Pailleron sont visiblement les plus joués en Scandinavie en dehors des classiques). La *Revue* signale aussi les expositions. Cet aspect des choses, impossible ici à détailler, est porteur de nombreux renseignements, car il montre ce qui à l'époque intéresse les uns et les autres, ce qui passe – et ce qui ne passe pas – entre les deux cultures.

La *Revue* aura, nous le disions, une vie brève : tout juste deux années de publication de 1910 à 1912, avec, en 1910, la parution du seul premier numéro, et des retards récurrents de parution dans l'année 1912, avant que ne l'activité ne cesse définitivement. Quelles furent les raisons de cette disparition ? On ne peut que les lire entre les lignes, en l'absence de témoignage précis sur la question.

Après l'élan et l'enthousiasme du départ, l'usure devant l'importance du travail re-

²¹⁶ III, p. 419, "L'âme danoise", article de K. Simonsen.

présenté pour une équipe de rédaction que l'on imagine assez réduite malgré les nombreux contributeurs, et surtout le coût matériel de l'opération (en dépit de la générosité des souscripteurs de départ et du lectorat sans doute lui aussi relativement restreint) condamnaient l'entreprise à l'échec à plus ou moins long terme, si la *Revue* ne pouvait pas compter sur des financement plus larges.²¹⁷ Voici l'appel à l'aide qu'envoyait la direction du journal au début de l'année 1911 :

Nous profitons de l'occasion pour exposer à nos lecteurs la situation matérielle de la Revue.

La Revue scandinave n'est pas comme tant d'autres, l'œuvre de quelque philanthrope désintéressé ou de financiers ... plus ou moins intéressés ! Elle est l'organe indépendant d'une idée, de certaines aspirations ; pour vivre elle a besoin de l'appui actif et incessant de ceux qui sont animés des mêmes aspirations vers le même but. Pour nous exprimer avec précision : la Revue a besoin, pour couvrir ses frais, d'un nombre d'abonnés se rapprochant de 1 000.

Nous sommes encore loin de ce chiffre mais nous ne doutons pas de l'avenir. Que tous ceux qui ont réellement à cœur de voir prospérer l'œuvre si heureusement commencée se mettent de la partie en nous fournissant les adresses d'abonnés possibles, d'amis à gagner à la cause commune ! Avant peu, le but sera atteint.²¹⁸

Il y avait bien certes, en guise de subvention publique, une souscription du Ministère de l'Instruction Publique (dont la revue s'honore) et aussi quelques encarts publicitaires, qui conservent pour nous le charme de la Belle époque : réclame pour la bière Carnegie, pour *Dagens Nyheter*, ("les Suédois en France suivront mieux les événements et l'évolution de leur pays en s'abonnant aux D.N, le quotidien le mieux écrit, le mieux illustré, le mieux rédigé de Stockholm – Demander numéro spécimen") et pour *Politiken* ("le meilleur journal danois", c'est le journal de Brandes), pour la margarine *Pellerin*, pour la *Compagnie de navigation gothembourgoise* qui assure des relations régulières entre Le Havre – Rouen – Anvers et Gothembourg (100 fr. en premier classe), pour une banque suédoise, pour des maisons d'édition d'art (reproductions de peintures et de sculptures) et de littérature (*Bonniers* notamment), avec des annonces des œuvres récemment publiées et à paraître, sans oublier des adresses de pension ("Veuve d'universitaire prend quelques pensionnaires – vie de famille confortable – Mme Martel, 22, rue Brochant, 22 Paris") de cours de langues et de tailleur ("*Fredrik*, Tailleur franco-scandinave, téléph. 300-19, 20, rue des Pyramides"). Mais cela ne paraît pas avoir suffi comme apport financier. Dans la dernière année d'existence de la revue, il avait été envisagé de créer une société franco-scandinave qui exercerait une action qu'on pourrait qualifier aujourd'hui de lobbying dans tous les domaines possibles de la société : commerce, politique, enseignement, "renseignements", culture et arts, sport et tourisme (où l'aviation, considérée comme un sport éminemment français prend

²¹⁷ D'autant qu'il y avait dans les mêmes années et sensiblement sur le même créneau, une revue concurrente : *La Scandinavie*, 1906–1912.

²¹⁸ II, p. 82.

une place considérable). Dans ce cadre, la revue aurait pu alors constituer l'organe de liaison avec le public. Mais il semble que la présence d'une autre société franco-scandinave déjà existante ait empêché la réalisation de ce projet. En tout cas la *Revue* paraissait avoir déjà du plomb dans l'aile et cessa de paraître après son numéro 10 de 1912.

Y eut-il des pressions politiques ou diplomatiques pour empêcher qu'une voix prêchant une alliance renforcée avec les pays neutres et remettant d'ailleurs parfois en cause le principe de leur neutralité, ne se fasse entendre en cette période où les tensions qui devaient se déchaîner dans la Grande Guerre étaient à leur paroxysme ? C'est possible dans la mesure où le ton général manifesté par la revue est ouvertement hostile à l'Allemagne et à la Russie, en tout cas à leur politique. Le fait est que les soutiens officiels brillent par leur discrétion sinon par leur absence.

La *Revue* avait déjà connu d'autres pressions, notamment une tentative de torpillage du côté de l'Eglise. L'imprimeur originellement prévu avait déclaré forfait parce que la *Revue* défendait des thèses incompatibles avec sa conscience et l'orthodoxie et qu'elle publiait des poésies de Fröding jugées obscènes ! La rédaction révèle malicieusement à ses lecteurs les pudeurs de ce pieux artisan : "Quant à l'article sur Gustave Fröding, il contient vous en conviendrez, certains passages d'une morale un peu trop libre et nous n'aimerions pas imprimer des articles de ce genre".²¹⁹

Le cadre de cette recherche n'a pas permis de pousser plus loin que le "courrier des lecteurs" l'étude (fort difficile à faire sans doute) de la réception de la *Revue scandinave*. Il est vraisemblable comme l'indique l'échec commercial de la revue qu'elle ne prêchait que pour un public de connaisseurs et de sympathisants déjà convaincus et fort peu nombreux, mais quand même assez influents dans le monde des Lettres.

En conclusion, La *Revue scandinave* présente un curieux mélange de mondanités, d'idéalisme et d'humanisme, de volonté nationaliste de combattre l'expansion allemande et d'engagement politique, avec parfois une sensibilité populaire (Cf. Verrier). Elle utilise un réseau d'affinités électives et de relations qui couvre ambassades, Université, artistes, monde des lettres et de l'édition, Paris mondain, tout cela bien dans l'esprit de cette époque en ébullition, à la fois extrêmement raffinée et brutalement inégalitaire, qui allait s'abîmer dans la guerre de 14, une époque où la France comptait encore dans le monde sur le plan diplomatique et intellectuel. Témoin et acteur de cette période charnière entre Belle époque et modernité, La *Revue scandinave*, malgré sa courte existence et son faible impact populaire, portée à bout de bras par des hommes de bonne volonté, aura tenté avec courage et passion d'œuvrer pour le rapprochement et la connaissance mutuelle de la France et des pays nordiques.

Emile Verhaeren écrivait : "Votre revue travaillera à la formation lente d'une Eu-

²¹⁹ Ce contretemps n'empêchera pas la *Revue* de trouver un nouvel imprimeur plus commode et de publier un article sur Fröding avec des poèmes de celui-ci.

rope intellectuelle. Tous les esprits larges seront donc avec vous”²²⁰. Les esprits larges, hélas, allaient bientôt, et pour un bon bout de temps, voir leur rêve humaniste piétiné dans le sang et la barbarie.

Antoine Guémy

Maître de conférences de suédois à l'université de Lille III

²²⁰ I, p. 11, ”lettres d'adhésion”.

Victor Vinde, passeur des littératures scandinaves en France dans la revue *Vient de Paraître*

May-Brigitte Lehman

En septembre 1924, un jeune Suédois inconnu des milieux littéraires français, signe son premier article sur la littérature scandinave dans la revue *Vient de Paraître*.²²¹ C'est ainsi que débute une passionnante aventure qui va durer plus de six ans et qui ne s'achèvera qu'avec la disparition de la revue en 1931. Qui était donc ce jeune homme de vingt et un ans qui s'employa avec une énergie et une constance peu communes à faire connaître les Lettres scandinaves en France pendant cette période ?

Victor Vinde s'appelait en réalité Victor Andersson. Né en 1903 à Stockholm, il quitta la Suède à l'âge de seize ans pour suivre les cours de la section suédoise du lycée de Caen où il passa le baccalauréat.²²² Puis, après une formation commerciale au lycée Voltaire à Paris, il envisagea de faire une carrière littéraire. Cependant, en 1927, voyant que l'éditeur Bonnier refusait de publier un roman qu'il avait écrit, il y renonça définitivement pour se consacrer au journalisme, dont il avait déjà une certaine expérience.²²³ Il avait en effet fait ses débuts en 1922 comme correspondant en France du journal anarchiste suédois *Brand*. Puis, à partir de 1924, Victor Vinde se mit à travailler pour la grande presse suédoise entre autres pour *Dagens Nyheter* et *Göteborgs-Handels-och-Sjöfarts-Tidning*. Il y fit une brillante carrière de journaliste en partie comme corres-

²²¹ Victor Vinde écrit dans les numéros de septembre et de novembre 1924 et devient membre du comité de rédaction la même année.

²²² Si Victor Vinde est allé étudier en France au Lycée de Caen, c'est grâce à l'initiative du premier professeur de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne. En effet, Paul Verrier a permis l'accueil de jeunes Scandinaves en France à partir de 1919, les Norvégiens étant reçus à Rouen, les Danois au Havre puis à Nantes et les Suédois à Caen. Il s'agissait dans son esprit de développer une collaboration entre la France et les Pays scandinaves et de renforcer les liens entre ces pays pour lutter contre l'influence allemande en Scandinavie.

²²³ Bonniers reçut le manuscrit du roman *Frans Finauds fâfânga* [*La Vanité de Frans Finaud*] le 5/2 1926. Celui-ci ne fut jamais publié. (Archives de la maison d'édition Bonniers à Stockholm.)

pondant à Paris (1937–1941 et 1945–1958) puis comme rédacteur en chef de *Stockholms Tidningen* (1959–1965). Il mourut en 1970.

Quand Victor Vinde débute dans les années Vingt, il fait déjà preuve d'un don exceptionnel pour les rapports humains et d'une profonde intuition pour la littérature moderne. Il va mettre à profit ces qualités pour réaliser la mission dont il se sent investi : jouer un rôle de passeur entre les cultures scandinaves et françaises. Il sait bien qu'à Paris Lucien Maury (1872–1953) est déjà la grande figure des relations littéraires franco-scandinaves mais il entend justement s'en démarquer pour compléter son travail dont il reconnaît par ailleurs pleinement la valeur.²²⁴ Victor Vinde ne remet nullement en question l'importance de la fameuse "Bibliothèque scandinave" publiée chez Stock et dirigée par Lucien Maury. Cependant il a bien compris que ce domaine littéraire presque inexploré était si vaste qu'il y avait de la place pour plusieurs acteurs.

Comment ce jeune Suédois, francophone et francophile certes, a-t-il pu mener à bien un projet aussi ambitieux ? La détermination avec laquelle Victor Vinde pénétra dans les milieux littéraires français, dont il avait besoin pour publier, force l'admiration. Nous citerons pour preuve la manière dont Victor Vinde réussit à conquérir l'amitié de Philippe Soupault (1897–1990). Fervent admirateur de celui-ci, Victor Vinde traduisit en suédois son roman *A la dérive* et le fit déposer chez un éditeur à Stockholm en 1924.²²⁵ Puis il entra en contact avec Philippe Soupault pour lui annoncer la nouvelle. C'est ainsi que des liens se tissèrent entre eux et que Philippe Soupault lui apporta son précieux soutien. Même si "le projet [de publier le roman *A la Dérive* en suédois] n'aboutit pas" comme le raconte Philippe Soupault dans *Mémoires de l'oubli*, celui-ci joua de son influence au sein de la maison d'édition Kra pour permettre à Victor Vinde de publier trois traductions de romans scandinaves en français.²²⁶

Ainsi les années Vingt furent pour Victor Vinde une période d'intense activité littéraire comme il en témoigne dans son autobiographie *Au cœur de l'Europe* (*Mitt i Europa*, 1952) :

Je m'investis à fond dans cette cause avec un idéalisme et un enthousiasme juvéniles en proposant la traduction de nombreux romans suédois, norvégiens et danois, en traduisant moi-même ou avec l'aide de collègues écrivains français des nouvelles ou des chapitres de roman que je publiai dans différentes revues. En règle générale, ces traductions étaient accompagnées d'une présentation.²²⁷

²²⁴ *Vient de Paraître [VdP]* (1927), p. 884.

²²⁵ A la demande de Victor Vinde, E. Johnson dépose le livre de Ph. Soupault chez l'éditeur *Andelsförlaget* comme en témoigne la lettre de Rudolf Värnlund à Victor Vinde du 14/10/1924 (Archives Nationales de Stockholm, désormais RA).

²²⁶ Philippe Soupault : *Mémoires de l'oubli. 1923–1926*. 1986, p. 143–144.

²²⁷ "Jag gick verkligen upp i saken med ungdomlig idealism och entusiasm och föreslog en mängd svenska, norska och danska romaner till översättning, översatte själv eller med hjälp av franska författarkollegor noveller eller kapitel ur någon roman och publicerade dem i olika tidskrifter.

Parallèlement à ce travail de traducteur, Victor Vinde collabora activement à la revue *Vient de Paraître* dans le but de faire connaître les auteurs scandinaves en France, d'apprendre aux lecteurs français à distinguer "un auteur suédois d'un norvégien ou d'un danois" et de faire savoir que "le mouvement intellectuel ne s'est pas arrêté à Ibsen, en Norvège, à Strindberg, en Suède ou à Brandes, au Danemark".²²⁸

Puisque l'éventail des sujets traités par Victor Vinde dans la revue *Vient de Paraître* est très vaste, nous avons choisi de laisser de côté certains aspects de sa contribution telle la réception de la littérature française en Scandinavie ou bien les notes concernant des informations sur l'actualité culturelle pour nous concentrer sur l'étude de son panorama des littératures scandinaves.²²⁹

Nous donnerons donc tout d'abord un aperçu général des articles écrits par Victor Vinde pendant les six ans et demi où il a collaboré à la revue *Vient de Paraître*. Puis, afin d'illustrer sa méthode de travail, nous étudierons quelques exemples d'auteurs présentés plus longuement par Victor Vinde, en l'occurrence danois et norvégiens. Enfin, nous mettrons en évidence son œuvre de pionnier pour faire reconnaître un courant littéraire qui émerge à cette époque-là, celui des écrivains prolétaires suédois.

Présentons tout d'abord la revue *Vient de Paraître* et la rubrique tenue par Victor Vinde. Cette revue *Vient de Paraître* fut relativement éphémère. Editée à Paris et à Grenoble pendant 10 ans, de 1921 à 1931, elle est caractérisée comme "Bulletin bibliographique mensuel et courrier de la vie intellectuelle et artistique". La rubrique dirigée par Victor Vinde s'intitule dans un premier temps "La littérature scandinave", puis à partir du numéro de juillet 1925 "Les lettres scandinaves". Cette rubrique occupe une place appréciable au sein de la revue à en juger par quelques chiffres. Depuis sa première contribution en septembre 1924 jusqu'à la dernière en mars 1931, Victor Vinde en assure presque seul la rédaction à raison d'environ deux pages par numéro, trois à six fois par an, écrivant certaines années (1926, 1927, 1929) tous les deux mois, et d'autres (1928, 1930) tous les quatre mois en moyenne. Au total, Victor Vinde aura traité une soixantaine d'auteurs scandinaves sur une soixantaine de pages. Si la longueur des contributions varie fortement, un schéma se dégage cependant quant à la présentation. Ainsi souvent, mais ce n'est pas systématique, des articles de fond traitant d'un sujet général ou d'un auteur particulier sont suivis d'articles plus courts, de notices, de brèves rubriques portant par exemple la mention "Livres lus", "Livres reçus", "Sur quelques livres".

Victor Vinde a fait le choix de faire découvrir aux Français un maximum d'œuvres scandinaves et par conséquent également celles qui n'étaient pas traduites tandis que Lucien Maury s'en tient à la promotion des auteurs scandinaves par le biais de tra-

I regel åtföljdes översättningarna av något slags presentation." Victor Vinde : *Mitt i Europa*.

1952, p. 45.

²²⁸ *VdP* (1927) p. 883.

²²⁹ Victor Vinde annonce les anniversaires, les prix littéraires, les événements culturels ...

ductions dûment préfacées.²³⁰ Dans la période concernée par cette étude (1924–1931), Lucien Maury parvient à faire publier quatorze titres dans sa collection scandinave, ce qui est un véritable tour de force. Il met visiblement un point d'honneur à équilibrer leur répartition entre les différents pays en publiant cinq traductions du suédois, quatre du norvégien et cinq autres du danois.²³¹ L'éventail des écrivains présentés par Victor Vinde est beaucoup plus vaste puisqu'il suit non seulement l'actualité des parutions en France mais aussi dans les pays scandinaves, restant ainsi fidèle au principe de la revue *Vient de Paraître*.

Tout d'abord Victor Vinde remarque un phénomène étonnant au sujet de la traduction en français d'œuvres scandinaves. D'après lui, c'est surtout la littérature norvégienne qui est à l'honneur.²³² Cette remarque faite en 1927 lui a sans doute été inspirée par l'engouement dont jouissait Johan Bojer (1872–1959) à l'époque. En effet, uniquement pour la période allant de 1905, date de la première traduction, à 1927 neuf de ses œuvres ont été traduites en français.²³³ Victor Vinde ne consacre pourtant que peu d'attention à cet auteur par ailleurs considéré aujourd'hui comme relativement secondaire. Il ne publie qu'un court article sur son roman *Le Dernier viking*, 1922 (*Den siste viking*, 1921) ainsi qu'un bref compte rendu de son récit *Le Nouveau temple*, 1930 (*Den nye tempel*, 1926).²³⁴ Mais cet écrivain n'est pas le seul à l'époque à franchir la barrière de la langue même s'il en est l'exemple le plus spectaculaire. Victor Vinde concentre ses recensions de traductions d'œuvres norvégiennes sur la période 1926–1930. Il présente de nombreuses traductions d'autres auteurs célèbres tels qu'Ibsen (1828–1906) [*Oeuvres complètes*, 1930], Hamsun (1859–1952) [*Rêveurs*, 1927] et *Sous l'étoile d'au-*

²³⁰ Victor Vinde entend se démarquer de Lucien Maury qu'il connaît depuis 1919 lorsqu'il a participé à un voyage à Reims organisé par celui-ci pour les lycéens de Caen. Ils se fréquentent depuis 1923 comme en témoigne sa lettre du 13 mai 1923 adressée à Lucien Maury depuis Berlin (RA). Dans une lettre du 4 janvier 1929 (RA), Lucien Maury lui fait part de son point de vue sur ses activités scandinaves. Il explique tout d'abord à V. Vinde qu'il regrette de ne pouvoir consacrer assez de temps à la Scandinavie, puis remarque que "parler des jeunes [écrivains] sans les traduire ne sert à rien".

²³¹ Selma Lagerlöf : *Les Miracles de l'Antéchrist*, 1924 ; August Strindberg : *La Chambre rouge*, 1925, *Fermentation*, 1927 ; Yrjo Hirn : *Les Jeux d'enfants*, 1926 ; Hjalmar Bergman : *Les Markurell*, 1931 ; Hans E. Kinck : *Les Tentations de Nils Brosme*, 1926 ; Peter Egge : *Hansine Solstad*, 1925 ; J.-F. Vinsnes : *Le Carrefour*, 1928 ; Sigrid Undset : *Printemps*, 1930 ; K. Michælis : *Femmes*, 1926 ; Otto Rung : *Cortège d'ombres*, 1929 ; H.C. Andersen : *Contes*, 1930, *Le Conte de ma vie*, 1930 ; Herman Bang : *Tine*, 1930.

²³² *VdP* (1927), p. 883.

²³³ Il s'agit de la traduction de *Troens magt* (1903) de Johan Bojer sous le titre *La puissance du mensonge*.

²³⁴ Victor Vinde informe le public français du scandale qui plane sur le roman *Le Dernier Viking*. Johan Bojer est en effet accusé en Norvège d'avoir plagié le romancier Carl Schøyen. *VdP* (1927), p. 718. Les titres en français indiqués dans la présente étude sont ceux attribués par Victor Vinde dans ses articles ; *VdP* (1927), p. 1035.

*tomme, 1928] et Sigrid Undset (1882–1949) [*L'Âge heureux, 1926*], ainsi que d'auteurs moins connus tels que Peter Egge (1869–1959) [*Hansine Solstad, 1928*] et Johan Frederik Vinsnes (1866–1932) [*Le Carrefour, 1928*], voire totalement inconnus aujourd'hui comme le capitaine Lars Hansen (1869–1944) [*Aux prises avec le Spitzberg, 1928*].²³⁵*

La littérature suédoise occupe la deuxième place après la Norvège dans sa présentation des traductions avec deux auteurs "classiques", Esaias Tegnér (1782–1846) (*La Saga de Frithiof, version en vers, 1924*) et August Strindberg (1849–1912) (*Fermentation, suite du Fils de la servante, 1927*), un écrivain émergent Eyvind Johnson (1900–1976) (*Lettre recommandée, 1927*) ainsi qu'un auteur ignoré aujourd'hui Ivan Bjarne (1890–1938) [*Maison de joie, 1926*].²³⁶ L'Islande n'intéresse visiblement que très peu Victor Vinde qui ne cite que la traduction de *l'Edda poétique* par Félix Wagner.²³⁷ Quant au Danemark enfin, il est complètement laissé pour compte dans les recensions de Victor Vinde ce qui donne une image fausse de la réalité littéraire.

La présentation des traductions faite par Victor Vinde ne recoupe donc que partiellement le travail de Lucien Maury, laissant de côté des œuvres traduites dans sa collection quelles soient suédoises ou surtout danoises.

Au delà de la recension de ces traductions par Victor Vinde, l'aspect original de sa démarche demeure néanmoins sa focalisation sur les œuvres non traduites en français qui paraissent en Scandinavie. Cette optique lui a permis de rendre compte de la vitalité de ces littératures et de favoriser leur diffusion en France. Certains écrivains présentés par Victor Vinde ont déjà été traduits par le passé. Les lecteurs ont donc déjà connaissance d'une partie de leur production et peuvent facilement profiter des recensions. Martin Andersen Nexø (1869–1954) est le seul écrivain danois cité par V. Vinde (à part Brandes, 1847–1931) qui ait bénéficié d'une traduction, certes assez confidentielle. Son roman *Pelle le conquérant* était ainsi paru comme feuilleton dans *l'Humanité* en 1913.²³⁸

²³⁵ *VdP* (1931) p. 130–131 ; *Svaermere, 1904* et *Under hoststjaernen, 1906* ; *VdP* (1928), p. 204 ; *Den lykkelige alder, 1908* ; *VdP* (1925), p. 265 ; *VdP* (1927), p. 883–884. *Et gatekryds* (1914) ; *VdP* (1929), p. 85 ; *I Spitsbergens vold, 1926* ; *VdP* (1929), p. 432.

²³⁶ *Frithiofs saga, 1825* ; *VdP* (1925), p. 148 ; *Jäsningstiden, 1886* ; *VdP* (1927), p. 939–940 ; *Stad i ljus, 1928* ; *VdP* (1929), p. 432 ; *Glädjens hus, 1916* ; *VdP* (1926), p. 306.

²³⁷ En 1928, Victor Vinde informe les lecteurs français d'un don fait à la Nordique de 500 ouvrages publiés en islandais parmi lesquels figurent de nombreuses traductions d'œuvres françaises et souligne la vitalité de l'activité littéraire en Islande (p. 204). Cependant il ne mentionne pas d'auteurs islandais. Puis en 1929, il revient sur les publications islandaises en recensant la traduction de *l'Edda poétique* (p. 431). Quant à Lucien Maury, il n'a inclu aucun écrivain islandais dans sa "Bibliothèque scandinave" pendant la période où est publiée la revue *VdP*.

²³⁸ *VdP* (1925), p. 17 ; Victor Vinde pourfend le recueil d'essais critiques à l'égard de Brandes du poète Helge Rode *La Régénération de notre vie spirituelle* (*Regenerationen i vort aandsliv, 1923*) dans sa contribution à *VdP* en novembre 1924 (p. 543). Puis il exprime à nouveau son admiration pour "ce vrai géant" au "courage inépuisable" et rend compte de l'ensemble de son œuvre

Seul un auteur norvégien entre dans cette catégorie d'écrivains déjà connus en France et recensés par Victor Vinde. Il s'agit de l'auteur réaliste Hans E. Kinck (1865–1926), la plus grande personnalité norvégienne avec Hamsun d'après Victor Vinde, connu en France pour son roman *Les Tentations de Nils Brosme*, 1926, [Pesten, 1905] et dont il commente l'ouvrage *Le Printemps à Mikropolis* (*Foraaret i Mikropolis*, 1926), un recueil de nouvelles et de fables.²³⁹

En ce qui concerne la Suède, Victor Vinde annonce la parution de nouveaux romans de trois écrivains déjà publiés en français, Selma Lagerlöf (1858–1940), Sigfrid Siwertz (1882–1970) et Marika Stjernstedt (1875–1954). Prix Nobel de littérature en 1909, Selma Lagerlöf est déjà célèbre en France grâce à une douzaine de traductions. Si Victor Vinde trouve le roman de cette dernière *L'Anneau des Löwensköld* (*Löwen-sköldská ringen*, 1925) "terriblement ennuyeux", il apprécie en revanche celui de Sigfrid Siwertz intitulé *Jonas et le dragon* (*Jonas och draken*, 1928) pour sa "caricature de la grande presse".²⁴⁰ Cet auteur moins renommé que Selma Lagerlöf a cependant déjà connu un vif succès en France avec *Les pirates du lac Mélar*, sorti en 1926 et réédité à plusieurs reprises en 1927, 1928 et 1930. Plus surprenante est la notoriété de Marika Stjernstedt dont l'œuvre a déjà fait l'objet de trois traductions (*L'Âme de la France*, 1917, *Ullabella*, 1926 et *Les Meules du Seigneur*, 1928) et dont Victor Vinde recense un roman psychologique *Révision du procès* (*Resning i målet*, 1927).²⁴¹

Fermement décidé à mener à bien sa mission de passeur, Victor Vinde œuvre également pour faire connaître les écrivains scandinaves qui jouissent déjà d'une grande réputation dans leur pays mais qui n'avaient pas encore eu l'opportunité d'être traduits en français. C'est le cas de Gunnar Gunnarsson (1889–1975).²⁴² Victor Vinde qui recense *En jouant dans l'herbe* (*Leg med straa*, 1923), premier volume de son chef-d'œuvre autobiographique *L'Eglise sur la montagne* (*Kirken på bjerget*, 1923–1928), pressent déjà en Gunnar Gunnarson un des grands romanciers islandais du début du XX^e siècle.²⁴³

Quant à la Suède, elle possède également de nombreux grands écrivains qui demeuraient méconnus en France. Victor Vinde voit ainsi en Ola Hansson (1960–1925), "le

en 1925 (p. 391), présentation qu'il reprendra dans son article nécrologique (*VdP* (1927), p. 718).

²³⁹ *VdP* (1927), p. 610.

²⁴⁰ *VdP* (1925), p. 391 & *VdP* (1929), p. 85–86.

²⁴¹ *VdP* (1927), p. 1034–1035.

²⁴² Écrivain islandais qui perce en 1912–14, vit au Danemark et écrit en danois jusqu'à son retour en Islande en 1939.

²⁴³ *VdP* (1924), p. 448 ; Lucien Maury choisira d'ailleurs de publier Gunnar Gunnarsson plus tard dans sa collection en 1942 en faisant paraître *Vaisseaux dans le ciel* qui comprend précisément *Leg med straa* [intitulé *Le jeu des brins de paille* dans cette traduction], 1923 et *Skibe paa himlen*, 1925.

meilleur écrivain suédois après Strindberg".²⁴⁴ Parmi les écrivains des années Dix, Victor Vinde tarde curieusement à mentionner Hjalmar Bergman (1883–1931) alors que cet auteur a presque toute sa production derrière lui (dernière œuvre en 1930). Il ne le cite en effet qu'en 1929 et pourtant il le présente comme étant "peut-être le romancier suédois le plus populaire de nos jours".²⁴⁵ Peu de temps après, en 1931, Hjalmar Bergman perce cependant en France grâce à la traduction de sa grande fresque satirique *Les Markurell* (sorti en Suède en 1919). Par ailleurs, Victor Vinde attire l'attention sur Ludvig Nordström (1882–1942) et regrette qu'il soit encore ignoré en France tout comme le journaliste et écrivain Gustav Hellström (1882–1953).²⁴⁶ Enfin le courant littéraire des écrivains prolétaires suédois qui débute dans les années Dix avec Gustav Hedenvind-Eriksson (1880–1967) et Martin Koch (1882–1940) devrait selon lui être révélé aux lecteurs français.²⁴⁷

Un autre mérite de Victor Vinde est d'avoir apporté son soutien à des écrivains scandinaves qui commençaient juste à sortir de l'ombre. En Norvège, Victor Vinde repère deux auteurs majeurs, Sigurd Hoel (1890–1960) et Cora Sandel (1880–1974) qui tarderont à être découverts en France.²⁴⁸ Le premier doit attendre 1938 pour la traduction de *Un jour d'octobre* (*En dag i oktober*, 1931) et la seconde, 1961 pour *Alberte et Jacob* (paru en 1926).²⁴⁹

En Suède, c'est avant tout la littérature prolétarienne qui intéresse Victor Vinde. C'est pourquoi il insiste sur l'émergence d'une seconde génération d'écrivains prolétaires avec Ragnar Holmström (1894–1966), Erik Asklund (1908–1980), Ivar Lo-Johansson (1901–1990), Rudolf Värnlund (1900–1945) et son ami Eystein Johnson (1900–1976).²⁵⁰ Parmi les autres auteurs suédois des années Vingt cités par Victor Vinde, seul Sven Stolpe (1905–1996) occupera par la suite une place importante bien que souvent controversée dans les lettres suédoises.²⁵¹

Puisqu'il est impossible en si peu de temps de brosser un tableau détaillé du travail de Victor Vinde, nous allons présenter trois exemples d'auteurs qu'il a tenté de diffuser en France avec plus ou moins de succès : Martin Andersen Nexø, Peter Egge et Sigrid Undset.

²⁴⁴ *VdP* (1925), notice nécrologique, p. 580.

²⁴⁵ *VdP* (1929), p. 213.

²⁴⁶ *VdP* (1926), p. 484 ; *VdP* (1924), p. 447.

²⁴⁷ *VdP* (1925), p. 264 ; *VdP* (1927), p. 717.

²⁴⁸ *VdP* (1928), p. 111 ; *VdP* (1927), p. 818.

²⁴⁹ La seconde traduction d'une œuvre de S. Hoel paraît en 1961. Il s'agit de *Rendez-vous avec les années oubliées* (*Stevnemøte med glemte år*, 1954).

²⁵⁰ *VdP* (1925), p. 148 ; *VdP* (1929), p. 213 ; *VdP* (1929), p. 431 ; *VdP* (1925), p. 488 (premier article).

²⁵¹ *VdP* (1930), p. 79–80.

Dans le cas de Martin Andersen Nexø, Victor Vinde profite de la parution d'un recueil de nouvelles *Les Voyageurs de la place vide* (*De tomme Pladsers Passagerer*) pour donner un aperçu de la vie et de l'œuvre de cet écrivain proléttaire qui a déjà connu un franc succès au Danemark avec son roman *Pierre le Conquérant* (sic) (*Pelle Erobreren*, 1906–1910).²⁵² A son avis, ce chef d'œuvre gagnerait en effet à toucher un plus large public. D'ailleurs Jean Jaurès en personne avait déjà suggéré cet auteur pour le Prix Nobel de littérature. Le souhait de Victor Vinde de voir Martin Andersen Nexø accéder à la reconnaissance en France ne se réalisa malheureusement pas avant 1947, date de la première publication sous forme de livre de *Pelle le conquérant*. Quant à la traduction du recueil de nouvelles *Les Voyageurs de la place vide*, qui devait être publiée d'après les informations fournies par Victor Vinde, elle ne paraîtra pas. Victor Vinde tenta encore une fois de susciter de l'intérêt pour une œuvre de cet auteur *Dans un âge de fer* (*Midt i en Jaertid*, 1929). Mais ses efforts furent vains.²⁵³ Seule une de ses nouvelles, *Les Murs*, parut en septembre 1929 dans la revue *Bifur*.²⁵⁴

L'engagement de Victor Vinde pour Peter Egge a-t-il été davantage couronné de succès ? Comme en témoigne les histoires de la littérature, Peter Egge est aujourd'hui considéré comme un écrivain de second plan. Et pourtant lorsque Victor Vinde publie son premier article sur cet auteur en 1926, Peter Egge est très en vogue en Norvège et a déjà produit "dix-sept romans ou récits, une dizaine de pièces de théâtre et un recueil de poèmes" selon Victor Vinde.²⁵⁵ Rien d'étonnant donc à ce que Victor Vinde choisisse de faire la critique de son roman à succès *Hansine Solstad* (sorti en 1925 en Norvège).²⁵⁶ Conquis par ce narrateur régionaliste du Trøndelag, il lui consacre par la suite deux autres articles. Le premier concerne le roman *Chez Vincent Øst* (*Hos Vincent Øst*, 1926) qu'il caractérise comme une satire sociale et le second est un compte rendu de l'ensemble de l'œuvre de Peter Egge à l'occasion de la sortie de "l'excellente" traduction de *Hansine Solstad* en français en 1928.²⁵⁷ Cependant le retentissement de Peter Egge en France sera bref. Aucun autre de ses romans ne sera en effet traduit en français. Victor Vinde aura beau annoncer la parution du récit *Le Rêve* (*Drømmen*, 1927) de Peter Egge, il ne parviendra pas à promouvoir durablement cet auteur.²⁵⁸ La traduction de *Hansine Solstad* aura cependant, d'après lui, permis d'améliorer la compréhension entre les Français et les Norvégiens et de dissiper le préjugé tenace d'une littérature norvégienne "sortie des brumes nordiques".

²⁵² *VdP* (1925), p. 486–487.

²⁵³ *VdP* (1929), p. 348.

²⁵⁴ *Ibid.*

²⁵⁵ *VdP* (1927), p. 884.

²⁵⁶ *VdP* (1926), p. 139.

²⁵⁷ *VdP* (1927), p. 609 ; La traduction est sortie de presse en novembre 1927 (*VdP* (1927), p. 883–884). Elle est due à P.G. La Chesnais.

²⁵⁸ *VdP* (1927), p. 1034.

Sigrid Undset a connu un sort totalement différent de celui de Peter Egge. Dès janvier 1925, Victor Vinde publie un long article principalement consacré à *Kristin Lavransdatter*.²⁵⁹ Il y fait un vibrant éloge de ce roman. Par son enthousiasme débor-dant Victor Vinde a-t-il contribué à propulser Sigrid Undset sur le devant de la scène ? C'est bien possible car dès mai 1925, il précise que deux éditeurs français réclament les droits de traduction de *Kristin Lavransdatter*.²⁶⁰ Il faudra cependant dix ans pour que Stock sorte cette traduction en deux volumes en 1935 et en 1936. En attendant, Victor Vinde ne ménage pas sa peine pour faire connaître Sigrid Undset en France. En effet, il annonce la parution prochaine d'une de ses œuvres *L'Âge heureux* chez l'éditeur Kra (*Den lykkelige alder*, 1908).²⁶¹ Or l'auteur de la traduction de ce recueil de nouvelles qui paraît effectivement en 1926 n'est autre que Victor Vinde en personne. Mais il n'en fait pas la moindre mention dans son article, par modestie sans doute. Nous avons là une preuve des efforts fournis par Victor Vinde pour faire découvrir aux lecteurs français un écrivain phare de la littérature norvégienne. Victor Vinde approuve d'ailleurs pleinement que Sigrid Undset soit pressentie pour le Prix Nobel en 1925 et trouve scandaleux qu'il ne lui soit pas décerné deux ans plus tard en 1927.²⁶² Il signale aussi son roman suivant *Olav Audunson* (sic) de *Hestevik* (*Olav Audunsson i Hesteviken*, 1925), puis mentionne la sortie d'*Olav Audunsson et ses enfants* (*Olav Audunsson og hans barn*, 1927).²⁶³ Il annonce enfin en 1929 la publication [Des] *Orchidées blanches* (*Gymnadania*, 1929).²⁶⁴ Par ailleurs Victor Vinde traduit une seconde œuvre de Sigrid Undset, *Maternités* (*De kloge jomfruer*, 1918) qu'il réussit à faire publier chez Kra en 1929.²⁶⁵ Mais restant toujours aussi discret, il ne relève pas cette publication dans *Vient de Paraître*. Victor Vinde aura donc plus que quiconque contribué à lancer Sigrid Undset en France. Après la consécration de Sigrid Undset par le Prix Nobel en 1928, les traductions se succèdent. Ainsi trois autres romans paraissent en français entre 1929 et 1931 : *Jenny* (1929), *Printemps* (1930) (*Vaaren*, 1914) et *Les Vierges sages* (1931) (*De kloge jomfruer*, 1918).²⁶⁶

Victor Vinde n'a pas seulement eu le talent de découvrir et de promouvoir des auteurs scandinaves isolés. Grâce à son ami Eyyvind Johnson qui séjourne à Paris dans les années Vingt, il a également compris l'importance d'un courant littéraire qui s'imposera par

²⁵⁹ Victor Vinde recense les trois volumes de *Kristin Lavransdatter* publiés de 1920 à 1923. (*VdP* (janvier 1925), p. 44–45).

²⁶⁰ *VdP* (1925), p. 265.

²⁶¹ 1926, 312 p.

²⁶² *VdP* (1925), p. 392 ; *VdP* (1927), p. 1033.

²⁶³ *VdP* (1926), p. 32 ; *VdP* (1926), p. 139 ; *VdP* (1927), p. 1035.

²⁶⁴ Il n'indique pas le nom de ce roman dans son article. (*VdP* (1929), p. 432).

²⁶⁵ *Maternités* contient également *La Bergère de porcelaine*, traduit par Jacques de Coussange.

²⁶⁶ Le traducteur est Jacques de Coussange.

la suite en Suède dans les années Trente. Ainsi Victor Vinde, secondé par Eyvind Johnson à qui il confie d'ailleurs la rédaction de plusieurs articles dans *Vient de Paraître*, va-t-il s'attacher à faire connaître la littérature dite "prolétarienne", freinée dans sa diffusion en Suède par les cercles "bourgeois" et entre autres par Sven Stolpe (1905–1996).²⁶⁷ Pour faire pression sur les éditeurs suédois, Victor Vinde n'a pas hésité à adopter une stratégie originale : mettre en avant sur la scène française ces auteurs réputés "scandaleux" dans leur pays pour obliger les critiques et les éditeurs suédois à reconnaître leur valeur. Afin de donner plus de poids à ses articles publiés dans *Vient de Paraître* sur de nombreux représentants de cette école, Victor Vinde réalise aussi des traductions dont l'une aura un impact décisif, et il participe à une bataille littéraire qui anime les lettres suédoises à cette époque.

Victor Vinde n'a guère de recul pour juger la littérature prolétarienne dont le courant émerge à peine alors en Suède. Et cependant il se lance avec témérité dans sa défense. Aussi la génération des années Dix est-elle particulièrement bien représentée dans ses articles. Le poète Harry Blomberg (1893–1950) bénéficie d'une recension fouillée de son récit de voyage en Islande *Parmi les volcans et les sources chaudes* (*Bland vulkaner och varma källor*, 1924).²⁶⁸ Il en est de même pour Albert Viksten (1889–1969) dont Eyvind Johnson signe le portrait à propos de son roman *La Rivière des castors* (*Bäverbäcken*, 1923).²⁶⁹ Par ailleurs les deux plus grandes figures de cette période, Martin Koch et Gustav Hedenvind-Eriksson ont également droit à des articles détaillés. Victor Vinde a chargé Eyvind Johnson de rendre "hommage" à Martin Koch qui a été journaliste à Paris de 1920 à 1927.²⁷⁰ D'après Eyvind Johnson, le chef d'œuvre de Martin Koch *Ce bel univers* (*Guds vackra värld. En Historia om rätt och orätt*, 1916) devrait bénéficier d'une reconnaissance européenne.²⁷¹ Quant à Gustav Hedenvind-Eriksson, il n'est pas non plus reconnu à sa juste valeur en Suède. C'est pourquoi Victor Vinde tente de redresser cette injustice en écrivant dès 1925 un éloge de cet écrivain.²⁷² Après avoir cité ses romans les plus connus, Victor Vinde analyse son livre *La Ceinture d'Orion* (*Orions bälte*, 1924).²⁷³ Par la suite, Victor Vinde confie à deux reprises à Eyvind Johnson la tâche de promouvoir Gustav Hedenvind-Eriksson.²⁷⁴

²⁶⁷ *VdP* (1930), p. 79–80.

²⁶⁸ *VdP* (1929), p. 212.

²⁶⁹ Article intitulé "Un romancier de l'Alaska scandinave" (*VdP* (1926), p. 305–306).

²⁷⁰ Au moment de sa présentation par Eyvind Johnson en 1927, Martin Koch qui a débuté en 1911 a cessé d'écrire des romans.

²⁷¹ *VdP* (1927), p. 717–718.

²⁷² *VdP* (1925), p. 264–265.

²⁷³ *D'une forêt abattue* (*Ur en fallen skog*, 1910) et *Un rêve dans la nuit du siècle* (*En dröm i seklets natt*, 1919).

²⁷⁴ Heureux de soutenir Gustav Hedenvind-Eriksson, son maître à penser, Eyvind Johnson saisit l'occasion pour écrire un fervent plaidoyer en sa faveur (*VdP* (1925), p. 488). Puis il recense son roman *L'Héritage des dispersés* (*De förskingrades arv*, 1926) édité chez Bonnier, une publication

Victor Vinde s'est également engagé en faveur de plusieurs écrivains prolétaires qui commencent leur carrière dans les années Vingt. Parmi les auteurs dits de la seconde génération, Rudolf Värnlund, ami intime d'Eyvind Johnson, peine à percer en Suède. Victor Vinde cherche à obtenir la reconnaissance de cet écrivain au destin tragique. Dès 1922, il se dit prêt à traduire en français l'une de ses pièces *La Mère (Modern)* pour la présenter à Lugné Poe au théâtre de l'Œuvre.²⁷⁵ Ce projet ayant échoué, Victor Vinde traduit en 1925 une autre œuvre de Rudolf Värnlund, la nouvelle intitulée [Les] *Promeneurs noctambules (Nattvandrare, 1924)*.²⁷⁶ Si Victor Vinde reconnaît la valeur de Rudolf Värnlund, cela ne l'empêche pas de faire preuve d'esprit critique à son égard.²⁷⁷ En effet, Rudolf Värnlund, auteur inégal mort dans un incendie en 1945, n'atteindra jamais la notoriété.

En revanche, Ivar Lo-Johansson occupe une place importante dans le parnasse suédois. Il débute également dans les années Vingt, mais il n'a pas encore publié de romans à l'époque où Victor Vinde collabore à *Vient de Paraître*. Ivar Lo-Johansson s'est en effet tout d'abord essayé au récit de voyage. Ses talents n'échappent pas à Victor Vinde qui dans la recension de son quatrième livre *Les Gitans (Zigenare, 1929)* voit en lui un des premiers reporters européens.²⁷⁸ Cependant malgré son impressionnante production, cet éminent écrivain suédois demeure encore aujourd'hui pratiquement inconnu du public français.²⁷⁹

Nous terminerons par le coup de maître de Victor Vinde qui parvint à faire publier en 1927 chez Kra le roman d'Eyvind Johnson *Lettre recommandée (Stad i ljus, 1928)*.²⁸⁰ Grâce à cette traduction, faite de sa main et à l'insu de l'auteur, ce roman expérimental

qui prouve à son avis que cet auteur commence enfin à acquérir ses titres de noblesse dans son pays (*VdP* (1927), p. 609).

²⁷⁵ C'est ce que l'on peut lire dans les quelques lignes ajoutées à une lettre d'Eyvind Johnson à Rudolf Värnlund, 13/11/1922, Paris (Archives de la Bibliothèque Royale de Stockholm, désormais KB).

²⁷⁶ Eyvind Johnson en témoigne dans sa lettre à Rudolf Värnlund du 23/08 1925 (KB), Paris : "Tes "promeneurs somnanbules" ou "Promeneurs de nuit" (nattvandrare) sont chez le dramaturge René Bruyéz qui doit donner la dernière touche française à la traduction de Vinde." La nouvelle *Promeneurs noctambules* est extraite de *Döda männskor* (1924).

²⁷⁷ Si ses nouvelles *No man's land (Ingen mans land, 1925)* (Victor Vinde, *VdP* (1925), p. 488) et son troisième roman *Voyageurs au Néant* (sic) (*Vandrare i Intet* (sic) (erreur *till*, 1926) (*VdP* (1926), p. 306) recueillent ses éloges, Victor Vinde se montre plus réservé vis-à-vis de ses romans *Oui et non (Ja och nej, 1926)* (*VdP* (1926), p. 485) et *Jeune fille (Ung Fröken, 1927)* (*VdP* (1927), p. 1035).

²⁷⁸ *VdP* (1929), p. 431.

²⁷⁹ Seuls son premier roman *Mona est morte, 1952* (*Måna är död, 1932*) et deux recueils de nouvelles *La Tombe du bœuf, 1982* et *Histoire d'un cheval, 1986* ont été traduits en français. Ces deux recueils regroupent des nouvelles extraites de *Statarna I, 1936*, *Statarna II, 1937* et *Jordproletärvorna, 1941*.

²⁸⁰ *VdP* (1929), p. 432.

sur Paris dont la publication avait d'abord été refusée en Suède, fut rapidement acceptée par un éditeur suédois.²⁸¹ Cette heureuse initiative constitua pour Eyvind Johnson un véritable tremplin. En effet, à partir de ce moment-là celui-ci ne rencontra plus de difficultés pour se faire publier dans son pays. Victor Vinde a présenté l'ensemble de la production d'Eyvind Johnson dans *Vient de Paraître* depuis sa première œuvre, le recueil de nouvelles *Les Quatre Etrangers* (*De fyra främlingarna*, 1924).²⁸² Malgré son estime, il aura cependant de plus en plus de mal à comprendre les audacieuses recherches modernistes de son ami. Ainsi, même s'il a trouvé du plaisir à lire le roman *Commentaire ... [sur une étoile filante]* (*Kommentar till ett stjärnfall*, 1929), il en critique la construction déconcertante.²⁸³ Malgré ses réserves et une part d'incompréhension, Victor Vinde n'a jamais cessé de soutenir Eyvind Johnson et de lutter pour le faire reconnaître à sa juste valeur. Il a joué un rôle essentiel dans la douloureuse éclosion littéraire de ce futur Prix Nobel de littérature (en 1974).²⁸⁴

Victor Vinde ne s'est pas contenté de rendre compte de l'activité purement littéraire des écrivains prolétaires. Il s'est également engagé avec fougue aux côtés de ses amis en utilisant la revue *Vient de paraître* comme tribune dans la longue et âpre bataille les opposant en Suède aux défenseurs de la littérature "bourgeoise" et notamment à Sven Stolpe. Dans le numéro de septembre-octobre 1927, Victor Vinde note avec ironie : "La littérature prolétarienne se porte bien, [alors] que la littérature "universitaire" [dont Sven Stolpe se veut le représentant] se porte peut-être un peu plus mal, mais pas au point de nous inspirer quelques inquiétudes".²⁸⁵ Les échanges entre Sven Stolpe et Victor Vinde se poursuivent ensuite par courrier.²⁸⁶ Afin de convaincre Sven Stolpe de la valeur de cette littérature, Victor Vinde lui envoie le roman d'Eyvind Johnson *Lettre recommandée* et Stolpe doit admettre à contre cœur que "c'est un bon livre" mais le débat continue d'enflammer les milieux littéraires suédois.²⁸⁷ Victor Vinde y prend part à nouveau dans *Vient de Paraître* en 1930 après la parution du premier livre hautement polémique de Sven Stolpe *Deux générations* (*Två generationer*, 1929).²⁸⁸ Dans sa recension, Victor Vinde prend plaisir à se moquer de Sven Stolpe qui

²⁸¹ Fidèle à sa ligne de conduite, Victor Vinde omet une fois encore d'indiquer dans la revue qu'il en est le traducteur.

²⁸² *VdP* (1925), p. 487.

²⁸³ *VdP* (1929), p. 432. Il critique également certains auteurs qui inspirent Eyvind Johnson, dénonçant par exemple l'influence "néfaste" qu'exercerait James Joyce sur son roman *Adieu à Hamlet* (*Avsked till Hamlet*, 1930) *VdP* (1930), p. 375.

²⁸⁴ Et pourtant, la percée véritable d'Eyvind Johnson en France ne se fera que dans les années Quarante avec la traduction de son roman autobiographique *Olof* (*Nu var det 1914*, 1939).

²⁸⁵ *VdP* (1927), p. 939.

²⁸⁶ Lettre de Sven Stolpe du sanatorium Agra à Lugano en Suisse le 06/11/1927 (RA).

²⁸⁷ Lettre de Victor Vinde à Sven Stolpe le 16/11/1927 (RA) ; lettre de Sven Stolpe à Victor Vinde le 02/01/1928 (RA).

²⁸⁸ *VdP* (1930), p. 79–80.

croit visiblement la concurrence des écrivains prolétaires : "le chapitre final est une attaque violente contre la littérature prolétarienne qui menace de faire crever de faim la jeune littérature académique, et c'est plus cocasse qu'attristant". Par la participation à ce débat, Victor Vinde a contribué à lutter contre les préjugés répandus dans les cercles littéraires de l'époque à l'encontre des écrivains prolétaires. Il s'est fait leur porte parole en défendant leur conviction selon laquelle "il n'y a pas de livres "prolétariens", pas plus qu'il n'y a de livres "bourgeois". Il y a de bons et de mauvais livres."²⁸⁹

Le dynamisme et l'enthousiasme du jeune Victor Vinde ne sont plus à démontrer. Il a joué un rôle décisif de passeur entre les sphères littéraires scandinaves et française. A l'âge de 21 ans, il a réussi l'exploit de devenir membre du comité de rédaction de la revue *Vient de Paraître*, accédant ainsi à la tribune dont il rêvait. Il a tenu son pari de révéler la modernité des lettres scandinaves pendant ces années 1924 à 1931. Sans empêter sur le domaine de Lucien Maury, Victor Vinde a œuvré de son côté, créant ainsi une véritable synergie entre leurs deux démarches. Son parti-pris de coller à l'actualité lui a permis de faire connaître aux lecteurs français le foisonnement d'ouvrages littéraires qui paraissent en Scandinavie pendant cette période. C'est avec subtilité, sérieux et professionnalisme qu'il s'est acquitté de cette tâche de critique. Dans ses jugements souvent justes, bien que personnels, il s'est laissé guidé par un critère essentiel : le talent de l'auteur. Par conviction et aussi par amitié pour Eyvind Johnson, il s'est engagé dans la diffusion d'écrivains décriés et délaissés, tels les écrivains prolétaires suédois à qui il a fait la part belle.

Dans cet exposé, nous avons dû nous borner à ne décrire qu'une infime partie de l'activité impressionnante de Victor Vinde dans les années Vingt. Celle-ci dépasse en effet largement le cadre de la revue *Vient de Paraître*. Reconnu comme éminent spécialiste des littératures scandinaves modernes en France, il a été amené à collaborer à d'autres revues ou journaux comme *La Revue de Paris*, *Le Temps* ou *La Nervie*.²⁹⁰ Par ailleurs, Victor Vinde a également œuvré pour faire découvrir la littérature française en Suède et en particulier des auteurs contemporains comme Mac Orlan, Estaunié ou Duhamel.²⁹¹ Dans ce domaine aussi la recherche mériterait d'être poursuivie quant

²⁸⁹ *VdP* (1927), p. 939.

²⁹⁰ Correspondance de V. Vinde avec l'éditeur Kra en 1929 (RA) ; "Lettre de Suède", le 10/09 1929 (honoraires 200F) ; *La Nervie*, revue illustrée des Arts et des Lettres, 1920–1932, éd. Braine-Le-Comte, Paris. Numéro spécial consacré à la littérature suédoise, Paris, 1928 ; L'article de Victor Vinde s'intitule : "Promenade à travers la littérature suédoise contemporaine", p. 20.

²⁹¹ La correspondance de V. Vinde avec les auteurs français est conservée aux Archives Nationales de Stockholm sous la rubrique "Litterär korrespondens. Franska författare". La correspondance avec Mac Orlan montre que V. Vinde le connaissait en avril 1926. En octobre 1927, Mac Orlan écrit à V. Vinde : "Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi chez les Scandinaves." En 1929, Mac Orlan remercie à nouveau V. Vinde pour un article le concernant (mot du

au rôle décisif joué par ce passeur clairvoyant et passionné dans les échanges culturels franco-scandinaves.

May-Brigitte Lehman

Maître de conférences en études scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

09/02 1929) ; carte d'Estaunié non datée (RA), carte d'avril 1927 : "En souvenir de notre amie Marguerite Rousselet et en cordial hommage" (RA).

Les écrivains islandais et la France

Torfi H. Tulinius

La tradition veut que le premier intellectuel islandais ait fait ses études à la Sorbonne, donc dans l'auguste maison dont nous fêtons aujourd'hui le centenaire des études scandinaves. Il s'agit du prêtre Sæmundr Sigfússon, appelé "fróði" ou le savant et qui vécut de 1056 à 1133. Comme c'est souvent le cas, la tradition est mensongère ; les férus d'histoire auront d'ailleurs tout de suite repéré l'anachronisme car Robert de Sorbon ne fonda le collège qui porte maintenant son nom qu'en l'an de grâce 1253. La tradition islandaise est d'autant plus inventive qu'elle fait de la Sorbonne, où l'on enseignait surtout la théologie en ces époques reculées, une école de magie, dirigée, qui plus est, par le Diable lui-même.²⁹²

Quand Sæmundr eut terminé ses études, le Seigneur des ténèbres voulut empêcher son élève de retourner au pays, mais Sæmundr, plus malin que le Malin lui-même, parvint non seulement à quitter la Sorbonne – ou l'École noire comme la vénérable institution est appelée dans le folklore islandais, et même encore aujourd'hui – mais à manipuler si bien Satan que ce dernier transporta Sæmundr en Islande sur son dos alors qu'il avait pris la forme d'un énorme phoque, diabolique bien entendu. Une statue commémorant cet événement figure aujourd'hui au centre de l'esplanade d'honneur devant l'Université d'Islande. Perché sur le phoque, Sæmundr lève haut le livre sacré pour asséner un grand coup sur la tête de l'animal démoniaque, l'ensemble formant une belle allégorie proposée aux passants sur le Savoir qui permet de tenir en échec les forces du Mal.²⁹³

Je ne sais si c'est par peur de représailles que peu d'Islandais semblent s'être aventurés en France après cela, en tout cas jusqu'à l'époque moderne. Probablement était-ce

²⁹² Jón Árnason : *La géante dans la barque de pierre et autres contes d'Islande* (Trad. de l'islandais et édités par Jean Renaud et Ásdís R. Magnúsdóttir). Paris 2003, pp. 113–114.

²⁹³ *Ibid.*, p. 115.

moins par crainte du Diable que parce qu'ils étaient trop occupés à tirer celui-ci par la queue. En effet, de la fin du Moyen Âge jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'Islande est un des pays pauvres de l'Europe, dominé de surcroît par un autre pays, le Danemark. Il ne faut cependant pas oublier le bienheureux Þorlákr, évêque islandais de la fin du XII^e siècle, dont la saga nous dit qu'il étudia à Lincoln et à Paris. Nous ne savons pas où il fit ses études à Paris, bien qu'il paraisse probable que ce fût à l'abbaye de Saint Victor.²⁹⁴

Toujours est-il que les liens entre les intellectuels et écrivains islandais et la France furent dans l'ensemble assez lâches pendant la majeure partie de l'histoire islandaise. Certes, la France était présente dans les esprits des Islandais, aussi bien comme pays réel qu'imaginaire, car de nombreux textes appartenant à la littérature française du Moyen Âge furent traduits en norrois et conservés, recopiés, relus et transformés en longs poèmes narratifs par les Islandais au cours des siècles. Yvain, Érec, Roland, Charlemagne, Guillaume d'Orange et bien d'autres ont peuplé les esprits de mes compatriotes et leurs aventures ont rendu les longues veillées hivernales plus gaies et le travail de la laine moins pénible.²⁹⁵

Mais les rapports directs furent peu nombreux. Il semblerait qu'un poète et érudit islandais du XVII^e siècle, Stefán Ólafsson, ait été en contact avec Gabriel Naudé, bibliothécaire du cardinal Mazarin, qui l'aurait invité à travailler pour lui à Paris. C'est l'époque où les érudits européens sont en train de découvrir la richesse du patrimoine historique et littéraire nordique, et en particulier islandais. Ce jeune étudiant de Copenhague, qui avait fait une traduction en latin de l'*Edda* de Snorri Sturluson, devait sembler être en mesure d'apporter une nouvelle dimension nordique à l'érudition française de la période. Stefán n'accepta pas l'invitation ou peut-être ne fut-elle point suivie d'effet, car la Fronde se déclara à peu près au même moment. Les circonstances ne sont pas très claires.²⁹⁶ En tout cas il retourna en Islande pour être pasteur dans les Fjords de l'Est. On ne peut que rêver à ce qui aurait pu se produire si les études norroises avaient pu commencer si tôt à Paris sous les auspices du cardinal italien. Peut-être fêterions-nous maintenant non le centenaire mais le tricentenaire de la chaire de langues et littératures scandinaves.

Après ce rendez-vous manqué, il faudra attendre encore longtemps avant que les écrivains islandais ne s'intéressent à la France. Les Lumières envoyèrent quelques rayons d'intelligence pour éclairer la pénombre islandaise, mais l'influence française transitait par les autres pays nordiques, le Danemark essentiellement. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que se dessine une ouverture. En 1809, un aventurier danois prend le pouvoir en Islande le temps d'un été et proclame l'indépendance du pays. Cette expé-

²⁹⁴ Ásdís Egilsdóttir (éd.) : *Biskupasögur II*. Reykjavík 2002, p. 52.

²⁹⁵ Torfi H. Tulinius : "Kynjasögur úr fortíð og framandi löndum". In : *Íslensk bókmenntasaga* (II). Reykjavík 1993, pp. 195–217.

²⁹⁶ Sigríður Magnúsdóttir : "En hvernig sem allt fer verð ég í Höfn í sumar ..." Um fyrirhugaða ferð Stefáns Ólafssonar skálðs til Frakklands". In : *Gripala* (XIX). Reykjavík 2009, pp. 211–232.

rience de courte durée fut sans doute inspirée par la Révolution française et l'aventure napoléonienne qui donna aux peuples européens de nouvelles armes pour réclamer leur autonomie.²⁹⁷

En 1835 et 1836, la France envoya une expédition scientifique en Islande sous la direction de Joseph Paul Gaimard.²⁹⁸ Cela fut un événement considérable dans la vie culturelle islandaise. Gaimard escalada le dangereux volcan Hekla ce qui captiva l'imagination des Islandais et notre grand poète romantique, Jónas Hallgrímsson, composa un poème en l'honneur du Français.²⁹⁹ Un passage de ce poème est désormais la devise de l'Université d'Islande :

Les sciences donnent force à toute action, elles intensifient l'énergie, acèrent la volonté, éveillent l'espoir, apportent courage et bien-être aux peuples et aux pays. Remercions donc dix fois ceux qui allument et protègent le feu divin sur la montagne sacrée de la sagesse.³⁰⁰

On a pu dire que le Romantisme islandais avait été fortement influencé par les Lumières et ce poème ne contredit pas cette impression.³⁰¹ Pour autant, les écrivains islandais n'allaien pas en France à cette époque. Ils étaient trop pauvres. Malgré l'augmentation du nombre des pêcheurs français au large des côtes islandaises au fur et à mesure que le XIX^e siècle avançait, la France n'était pas à la portée des lettrés islandais. Cela ne les empêcha pas de continuer à s'intéresser à la France et parfois d'en rire. C'est ainsi que le naturaliste et poète Benedikt Gröndal composa un roman satirique, *Heljarslóðarrusta* (La bataille des champs de la mort), inspirée par la Guerre de Crimée, et où il s'amuse à dépeindre les gouvernants européens, tout particulièrement Napoléon III, comme s'il s'agissait de paysans islandais.³⁰²

Vers la même époque, le naturalisme de Flaubert et de Zola exerce une influence très grande sur les littératures nordiques, notamment grâce à influence du Danois

²⁹⁷ Sarah Bakewell : *The English Dane : A Life of Jorgen Jorgensen*. London 2005.

²⁹⁸ Paul Gaimard : *Voyage en Islande et au Groënland exécuté pendant les années 1835 et 1836 sur la corvette la Recherche*. Paris 1838–1852.

²⁹⁹ Jónas Hallgrímsson : *Ritverk Jónasar Hallgrímssonar I : Ljóð og lausamál*. Reykjavík 1989, pp.104–105.

³⁰⁰ "Visindin efta alla dáð,
orkuna styrkja, viljann hvessa,
vonina glæða, hugann hressa,
farsældum vefja lyð og láð.

Tífaldað þakkir því ber færa
þeim, sem að guðdómseldinn skæra
vakið og glætt og verndað fá
vizkunnar helga fjalli á."

³⁰¹ Gunnar Harðarson : "Vandréðaskáldið Jónas Hallgrímsson". In : *Blindramminn bak við söguna og fleiri skilagreinar*. Reykjavík 2009, pp. 173–188.

³⁰² Benedikt Gröndal : *Sagan af Heljarslóðarrustu*. Copenhague 1861.

Georg Brandes. Quelques écrivains islandais furent touchés par cette vague, dont le plus remarquable fut Gestur Pálsson, malheureusement mort alors qu'il n'avait pas encore quarante ans.³⁰³ Là encore, les idées venues de France n'arrivent pas directement, mais transitent par Copenhague et c'est dans cette ville que les jeunes poètes et écrivains islandais y sont exposés. Il faudra attendre encore une génération, et que le XX^e siècle soit déjà bien entamé, pour qu'un jeune écrivain qui avait grandi dans la vallée de Mosfell près de Reykjavík, s'immerge de lui-même directement dans la culture française. Il s'agit de Halldór Laxness.

Nous sommes en 1922 et le jeune homme qui n'a que vingt ans désire se convertir au catholicisme. Il a déjà publié un roman de jeunesse *Barn náttúrunnar* (L'enfant de la nature), se destine depuis son enfance à la carrière d'écrivain, et s'est laissé séduire par une religion proche mais cependant étrangère à ce jeune homme élevé dans l'esprit du luthérianisme islandais. Pour parfaire son éducation religieuse et afin de préparer sa conversion, il est invité à séjourner en tant que catéchumène pendant une année dans le monastère luxembourgeois de Clervaux où on lui apprend le latin et le français. Il raconte cette année dans ses essais autobiographiques, ce qui lui donne l'occasion de faire un éloge vibrant de la langue française :

Les dix premières heures d'apprentissage de la langue française sont plutôt difficiles, avant que ses mystères commencent peu à peu à se dissiper. La cohérence formelle de cette langue, avec sa souplesse et la magie de ses sonorités, la séduction de ses formes verbales et la sensualité presque physique de ses rythmes, sans oublier son exigeante rigueur logique – tout cela, et bien des choses encore, font de l'apprentissage et ensuite de la lecture de cette langue une intense jouissance esthétique ; ses merveilles sont d'autant plus captivantes qu'on l'écoute plus longtemps et avec plus d'attention ; celui qui a un jour appris le français ne l'oubliera jamais.³⁰⁴

Il apprécie l'enseignement religieux qui lui est dispensé, et se découvre non seulement une "âme liturgique", décelée chez lui par l'un des pères chargés de son éducation, mais aussi une âme scolaire, car il a un goût prononcé pour la logique et l'argumentation. Il est cependant encore plus séduit par la découverte d'une littérature plus laïque, voire même figurant sur l'*Index librorum prohibitorum* du Vatican. C'est une marque de la liberté d'esprit des bons pères de Clervaux qu'ils ne firent aucun obstacle à ce qu'il

³⁰³ Sveinn Skorri Höskuldsson : "Det moderna genombrottet på Island". *Nordisk tidskrift för vetenskap, konst och industri* (64). Stockholm 1988, pp. 409–419.

³⁰⁴ Halldór Laxness : *Sjömeistarasaragan*. Reykjavík 1978, pp. 88–89. ("Franska er heldur stríð í námi fyrstu tíu tímana, en fer úr því að líkast upp. Formfesta þessarar túngu, samfara þjálfni hennar og töfrum í hljóðmyndun, aðlaðandi sagnbeygingum og næstum líkamlegri mykt í hljómi, að ógleymdri strángri innborinni rökfestu – þetta og mart fleira gerir að verkum að það er listnautn útaf fyrir sig að læra og síðan lesa þessa túngu ; undur hennar verði manni því hugstæðari sem leingur er hlustað og gaumgæfilegar ; sá gleymir frönsku aldrei aftur sem hefur einhverntíma lært hana.")

commande des livres d'Apollinaire ou des surréalistes ou bien encore de Marcel Proust.³⁰⁵

Il lit avec voracité toute cette année, tout en travaillant sur un roman, *Undir Helgahnjúk* (Sous le pic sacré), qu'il jugera lui-même raté. Il ne lit pas seulement Proust et les surréalistes, mais aussi des auteurs comme Henry Bordeaux, Paul Bourget et Joris-Karl Huysmans. Il dit que son premier grand roman, *Vefarinn mikli frá Kashmir* (Le Grand Tisserand du Cachemire), publié en 1927, est littéralement bourré d'influences et d'emprunts aux innombrables lectures faites pendant son année monastique.

Mais l'influence des lectures prohibées perdure et deux ans plus tard, alors qu'il est de retour en Islande, il passe une année à travailler sur un long poème, qu'il qualifie lui-même de surréaliste, mais qui est probablement aussi symboliste et expressionniste, *Unglingurinn í skóginum* (L'adolescent dans la forêt). C'est un poème à la fois lumineux et obscur, plein d'images saisissantes et qui joue avec la langue comme personne auparavant ne se l'était permis en islandais, avec des onomatopées mélodiques mais privées de signification et des rythmes qui ne se soumettent pas aux règles traditionnelles du mètre islandais. Cela fut une petite bombe dans le monde étriqué de la culture islandaise de ces années-là et coûta cher au jeune écrivain qui avait obtenu une bourse du parlement islandais dont il fut dépouillé après la parution du poème. Manifestement, les Islandais – du moins leurs dirigeants – n'étaient pas prêts pour le surréalisme au milieu des années vingt du siècle dernier.³⁰⁶

Laxness a de nombreuses fois reconnu sa dette envers la France et sa littérature et il considérait que c'était une grande victoire pour lui et la littérature islandaise, que ses œuvres fussent publiées en français.³⁰⁷ C'est un plaisir qu'il doit à la diligence d'Alfred Jolivet d'abord et ensuite Régis Boyer. On peut dire qu'il s'acquitta de cette dette par avance en 1945 lorsqu'il traduisit le roman satirique et philosophique *Candide ou l'optimisme* de Voltaire.³⁰⁸ Il réussit admirablement à restituer la gaité ironique du texte original en y ajoutant une inventivité langagière prodigieuse. Des générations d'Islandais ont d'ailleurs su lui montrer leur appréciation. C'est ainsi que Kúnígund (Cunégonde) est un magasin de bibelots à Reykjavík, Altunga (Pangloss) une librairie en ligne dont le quartier général se trouve à Akureyri et Birtingur (Candide) le nom d'une prestigieuse revue culturelle fondée dans les années cinquante par un groupe de

³⁰⁵ *Ibid.*, pp. 84–102.

³⁰⁶ Halldór Guðmundsson : *Halldór Laxness : Ævisaga*. Reykjavík 2005, pp. 169–173 ; Halldór Laxness & Matthías Johannesson : *Skeggriður í gegnum tíðina*. Reykjavík 1972, pp. 61.

³⁰⁷ Halldór Guðmundsson : *Halldór Laxness : Ævisaga*. Reykjavík 2005, p. 435 ; Hanna Steinunn Þorleifsdóttir : "Vandfýsnasta bókmennaland heimsins." Franskar þýðingar". In : *Hugsandi*. Publié le 14 août 2008 (Consulté le 12 janvier 2010), p. 3. (<http://hugsandi.is/articles/vandfysnasta-bokmentaland-heimsins/>)

³⁰⁸ Voltaire : *Birtingur* (Trad. islandaise de *Candide ou l'optimisme* par Halldór Laxness). Reykjavík 1945.

jeunes artistes et écrivains dont beaucoup étaient justement passés par Paris.

La Seconde guerre mondiale a transformé la société islandaise. De village, Reykjavík est devenue une ville, l'Université a pris son envol et une nouvelle jeunesse intellectuelle est apparue sur la scène qui avait maintenant les moyens d'aller chercher son éducation à l'étranger, grâce au prodigieux bond en avant de l'économie islandaise pendant et après la guerre. Au cours des années cinquante, soixante et soixante-dix et jusque dans les années quatre-vingts, un nombre certain de jeunes Islandais ont choisi de venir étudier en France, en Province, ou bien ici à Paris. Parmi eux, on trouve quelques uns des grandes figures de la littérature islandaise de la seconde moitié du XX^e siècle et d'aujourd'hui : Sigfús Daðason (1928–1996), Jón Óskar (1921–1998), et Thor Vilhjálmsson (1925–2011) dans les années cinquante, Sigurður Pálsson (1948–) et Pétur Gunnarsson (1947–) une décennie plus tard, et plus récemment encore Steinunn Sigurðardóttir (1950–).

On peut dire sans la moindre hésitation que le lien avec la France a été d'une grande importance dans l'évolution des lettres islandaises, tout particulièrement dans les années cinquante et au début des années soixante. En effet, Sigfús, Jón Óskar et Thor ont été des acteurs majeurs de la vie littéraire de cette période et on peut mentionner deux phénomènes culturels de grande importance qui leur sont associés. En premier lieu le mouvement dit des "poèmes atomiques" dont Sigfús et Jón Óskar furent des représentants éminents. Il s'agit d'une révolution dans le langage poétique islandais, comparable à celle qui avait eu lieu dans la poésie française au début du siècle et que Laxness avait essayé, avec les conséquences qui viennent d'être décrites.³⁰⁹ Les anciennes formes poétiques étaient épisées. Il fallait se débarrasser du carcan des règles métriques, chercher un autre rythme, de nouvelles images, un mode d'expression adapté à ce nouveau monde que l'explosion des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki avaient créé.

Sigfús Daðason est certainement un des poètes les plus éminents de ce groupe. Né dans une ferme de l'ouest du pays, peu disposé aux travaux agricoles, autant par goût que par le physique, ayant été atteint de tuberculose dans son enfance, Sigfús suit des études secondaires à Reykjavík où son talent est vite découvert par le milieu littéraire islandais. Le grand éditeur communiste, Kristinn E. Andrésson, le prend sous son aile et la même année où paraît son premier recueil de poésie, en 1951, il part en France étudier le latin et la littérature pour un séjour qui durera jusqu'en 1958, l'année de ses trente ans.³¹⁰

Auparavant, cette poésie qui ne respectait pas les règles métriques avait suscité l'irritation aussi bien des critiques que des figures d'autorité de la culture islandaise. Les

³⁰⁹ Eysteinn Þorvaldsson : *Atómskáldin : Aðdragandi og upphaf modernisma í íslenskri ljóðagerð*. Reykjavík 1980.

³¹⁰ Þorsteinn Þorsteinsson : *Ljóðhús : Þettir um skáldskap Sigfúsar Daðasonar*. Reykjavík 2007, pp. 29–31.

poètes dits atomiques étaient accusés de trahir la longue et vénérable tradition poétique islandaise et on doutait de la possibilité d'une poésie véritable qui ne respecterait pas les formes métriques. Au début de son séjour en France, Sigfús rédige un essai, *Til varnar skáldskapnum* (En défense de la poésie) qui malgré son titre quelque peu pompeux est un véritable manifeste de la nouvelle poésie islandaise et encore considéré comme tel, plus d'un demi-siècle après sa parution.³¹¹

Ce n'est pas un hasard si cet essai a été composé dans la France des années cinquante. Sigfús s'est totalement imprégné de la culture française pendant ces années et on le sent à la lecture de l'essai ainsi qu'à celle des poèmes composés en France. En 1958 paraît son second recueil *Hendur og orð* (Des mains et des mots) et je ne peux résister à la tentation de lire le début du premier poème tellement on y perçoit l'atmosphère du Paris existentialiste de ces années-là.

Le trésor de la vie n'est pas entièrement fondé dans le dernier souffle
 ni dans la joie suicidaire de l'adolescent
 ni dans l'expérience univoque de la peau blanche ou noire.
 Il n'est pas révélé au moment où gronde la tempête
 ni lors d'une complète victoire
 ni d'une défaite annoncée.
 Il ne scintille pas tout entier dans la décision du meurtrier
 ni dans l'Ascension de l'Ami-des-Hommes
 L'existence se mesure à l'aune de dieu
 à l'aune des étoiles
 à l'aune de l'éternité.
 Ta vie fait face à la mort
 mais pas à l'ombre de la mort.³¹²

³¹¹ Sigfús Daðason : *Ritgerðir og pistlar*. Reykjavík 2000, pp. 27–48.

³¹² Sigfús Daðason : *Hendur og orð*. Reykjavík 1959, pp. 9–10. (poème traduit en français par Jean-Marie Maillefer)

("Fjársjóður lífsins verður ekki allur sannreyndur í hinxta andvarpinu
 eða í sjálfsmorðssælu unglingsins
 eða hinni einróma reynslu hvíts eða svarts hörunds.
 Hann afhjúpast ekki allur í þeirri andrá þegar storminum lýstur á
 og ekki að fullnuðum sigri
 eða langþráðum ósigri.
 Hann glitrar hvorki allur í ákvörðun morðingjans
 né uppstigningu mannvinarins.
 Tilveran mælist ekki á mælikvarða guðs
 á mælikvarða stjarnanna
 á mælikvarða eilífðarinnar.
 Lif þitt stendur andspænis dauðanum
 en ekki í skugga dauðans.")

Sigfús est mort en 1996 mais sa vie durant il aura été engagé dans un dialogue constant avec la littérature et la pensée françaises. Pour n'en citer qu'un exemple, il traduisit une sélection de la poésie de Saint-John Perse.³¹³ Son dernier recueil, paru peu avant sa disparition, s'appelle *Provence í endursýn* (Retour en Provence), et est une réflexion sur sa première expérience de la France dans la lumière et la chaleur d'Aix-en-Provence.³¹⁴

Un autre membre important du groupe des poètes atomiques s'appelait Jón Óskar, mort la même année que son ami Sigfús. Poète, mémorialiste et traducteur, il eut une influence importante sur une génération de poètes par ses traductions de poèmes de langue française. La magie du verbe de Victor Hugo, de Mallarmé, Héredia, Apollinaire, Max Jacob, Éluard et des autres surréalistes fut découverte grâce au talent de traducteur de ce grand ami de la France.³¹⁵

Le troisième membre de cette génération que je voudrais évoquer ici est l'inimitable Thor Vilhjálmsson, sans doute le plus grand prosateur islandais de la seconde moitié du XX^e siècle. Lui aussi passa une partie de sa jeunesse en France, lui aussi collabora à l'aventure de la revue *Birtingur* (Candide), lui aussi a exercé un rôle important de passeur de la culture française en Islande, notamment par ses traductions. Surtout, il a été un des rares Islandais à relever le défi posé, par exemple, par le Nouveau Roman français, de renouveler le genre romanesque, ce à quoi il s'est employé dans sa longue carrière de romancier, dont quelques uns ont été traduits, notamment par Régis Boyer mais aussi par François Émion.³¹⁶ Thor est un esprit ouvert, bouillonnant d'idées et son rapport au monde est très sensuel. Sa prose est exceptionnellement rythmée et sonore, alignant les images fortes avec une puissance évocatrice peu commune. Malgré son amitié personnelle pour Alain Robbe-Grillet, je crois cependant que d'autres auteurs français l'ont marqué de façon plus profonde, au premier chef Camus, dont la chaleur et le tempérament s'accordent mieux avec les goûts littéraires de Thor.

En 1957, paraît le troisième livre de Thor, *Andlit í spegli dropans* (Un visage dans une goutte). Libre dans sa conception, impressionniste dans son inspiration, il réunit des textes plus ou moins longs où le Paris de ses jeunes années est souvent évoqué. Permettez-moi de vous en livrer un court extrait tiré d'une petite nouvelle intitulée "Gamall maður á Montparnasse" (Un vieil homme à Montparnasse) et dans lequel il y a cette brève évocation de l'après-guerre. En voici ma traduction :

³¹³ Saint-John Perse : *Útlegð* (Trad. islandaise d'*Exil* par Sigfús Daðason). Reykjavík 1992.

³¹⁴ Sigfús Daðason : *Provence í endursýn*. Reykjavík 1992.

³¹⁵ Jón Óskar : *Ljóðastund á Signubökkum : Þyðingar og ágrip af franskri ljóðsögu á nitjándu og tutugustu öld*. Reykjavík 1988 ; Jón Óskar : *Undir Parisarbínumni : Nýjar þyðingar og saga franskra ljóða frá Victor Hugo til nútímans*. Reykjavík 1991.

³¹⁶ Thor Vilhjálmsson : *La mousse grise brûle* (Trad. de l'islandais par Régis Boyer). Arles 1991 ; Thor Vilhjálmsson : *Nuits à Reykjavík* (Trad. de l'islandais par François Émion). Arles 1996 ; Thor Vilhjálmsson : *Comptine matinale dans les brins d'herbe* (Trad. de l'islandais par Régis Boyer). Arles 2001.

La guerre désertait peu à peu les esprits. Quelles qu'aient été les douleurs des personnes, quelles qu'aient été leurs épreuves : tout finit par disparaître. La souffrance s'atténue qui auparavant semblait remplir l'espace de sa discordance corrosive, menaçant de tout dissoudre de son acide. Un jour, on ne la sent plus, même en la cherchant. Mais on reste, les sens étourdis, là où auparavant le feu brûlait devant eux. Et on se demande : Est-ce que rien n'est plus vrai ?

Cela s'arrangera mon vieux. Oui, cela s'arrangera ...

Les gens se trouvaient de nouveau aux terrasses de café et se comportaient comme si la grande ombre s'était dissipée, que le rapace avait rangé les ailes, dont il nous recouvrait quand la nuit noire pleuvait sur nous et le poison se déversait sur la misérable humanité. On s'était de nouveau attablé autour d'un verre de liquide stimulant qui allégeait l'humeur, comme si on ne sentait plus sur nos nuques le vent froid venant de celui qui se préparait à sonner le cor du Jugement Dernier.

Le printemps arriva aussi à Montparnasse.³¹⁷

Il me reste à parler de ceux qu'on pourrait appeler les soixante-huitards parmi les écrivains islandais qui entretiennent des rapports étroits avec la France : Sigurður Pálsson et Pétur Gunnarsson. Le second, Pétur Gunnarsson passa une année à Paris, de 1968 à 1969, avant d'aller poursuivre des études de philosophie à Aix-en-Provence, où il vécut jusqu'en 1976.³¹⁸

Poète, essayiste, traducteur, auteur de biographie et avant tout d'une dizaine de romans, dans lesquels Pétur dresse un portrait sans concession, mais néanmoins tendre et parfois très drôle de la réalité islandaise contemporaine. Au cours de la dernière décennie, Pétur a entamé une aventure d'écriture tout à fait originale avec une série de romans regroupés sous le titre *Skáldsaga Íslands* (Le roman de l'Islande) et dont le personnage principal est non une personne humaine, mais un pays. Il relève ainsi le défi lancé par Milan Kundera dans son *Art du Roman*, premier livre de cet auteur écrit directement en français et dans lequel il propose de libérer la forme romanesque de la contrainte du temps humain.³¹⁹ C'est ce que tente Pétur dans une série de trois romans

³¹⁷ Thor Vilhjálmsson : *Andlit í spegli dropans*. Reykjavík 1957, p. 102. ("Nú var þessi styrjöld að fvara í hugsun manna. Hversu sárt sem manneskjunni hefur verið, hvað sem hún þola ; allt hverfur það, kvölin linast sem eitt sinn virtist fylla geiminn gnagandi mishljómi sem myndi tæra allt líf eins og sýra, einn dag stendur maðurinn sig að því að leita að sársaukanum. En situr eftir með vitin sljó þar sem eldurinn brann fyrr. Síðan er spurn : Er nokkuð framar verulega satt ?

Það lagast góði, þetta líður hjá. Já, það líður hjá ... Aftur var fólkvið farið að sitja á kaffihúsunum og bera sig eins og skugginn mikli væri hjaðnaður, fuglinn hefði lagt saman vænginn sem var yfir höfði okkar þaðan sem nöttinni svörtu rigndi og eitur draup yfir vesalt kynmannana. Það var aftur farið að sitja við örvinardreitil í glasi sem létti fasið eins og það fynði ekki lengur hrímsvalan gustinn í hnakka af feigum vörum boðberans sem bjó sig undir að blásá í lúðurinn til lokadómsins.")

³¹⁸ Torfi H. Tulinius : "Pétur Gunnarsson". In : Patrick J. Stevens (éd.) : *Icelandic Writers. Dictionary of Literary Biography* (Vol. 293). Detroit 2004.

³¹⁹ Milan Kundera : *L'art du roman*. Paris 1986, p. 32.

qui mettent en scène l'histoire du pays depuis son origine, sa découverte et jusqu'à la fin du Moyen âge. Parallèlement, nous suivons la découverte du monde par un jeune Islandais de la même génération que Pétur. Un jeu subtil de reflets et échos sont ménagés entre l'histoire de l'individu et celle du pays, et on attend avec impatience de découvrir comment ce roman de l'Islande continuera à se déployer dans les années à venir.³²⁰

Comme presque tous les écrivains dont je parle ici, Pétur a aussi été un traducteur important du français en islandais, s'attaquant aux plus grands noms de la littérature française. Sa traduction de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert est désormais un classique et il a accompli une prouesse dans ce domaine en traduisant *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust.³²¹ Pourquoi fut-ce une prouesse ? Et bien, il est difficile de concevoir plus grande antithèse entre le style paratactique et les courtes phrases de la prose islandaise et la syntaxe complexe, élaborée et les phrases à n'en plus finir de l'auteur d'*A la recherche du temps perdu*. Je dois avouer que quand j'ai entendu parler de ce projet de traduction, j'ai douté de la possibilité de faire exister le style de Proust en langue islandaise, mais Pétur s'en est acquitté avec une très grande élégance, trouvant dans les ressources de notre ancienne langue nordique les moyens de saisir la complexité de l'existence et de la circonscrire et contenir dans les "anneaux d'un beau style", pour citer Proust lui-même. C'est ainsi que Pétur a pu vérifier ce que l'on dit souvent, à savoir que la traduction est un des moyens par lesquels la langue s'invente de nouvelles beautés.

Si l'atmosphère intellectuelle et les lettres françaises ont une grande importance dans l'œuvre de Pétur Gunnarsson, on ne peut pas dire la même chose pour la France elle-même. La vocation de Pétur est de comprendre et restituer la réalité islandaise.³²² Son collègue et ami, Sigurður Pálsson, a en revanche beaucoup parlé de la France dans ses livres, dans sa poésie, dans un de ses trois romans, *Paríscarhjólið* (La grande roue de Paris) et dans ses mémoires qui eurent un succès retentissant il y a deux ans quand elles ont paru sous le titre de *Minnisbók* (Livre de mémoire).³²³ Il s'agit du récit des années qu'il passa en France pendant sa jeunesse et dans lequel il ne fait pas seulement son autoportrait d'artiste en jeune homme, mais évoque la France de la fin des années soixante et des années soixante-dix avec verve et pénétration.

³²⁰ Pétur Gunnarsson : *Myndin af heiminum : Skáldsaga Íslands I*. Reykjavík 2000 ; Pétur Gunnarsson : *Leiðin til Rómar : Skáldsaga Íslands II*. Reykjavík 2002 ; Pétur Gunnarsson : *Vélar tímans : Skáldsaga Íslands III*. Reykjavík 2004.

³²¹ Gustave Flaubert : *Frí Bovary* (Trad. islandaise de *Madame Bovary* par Pétur Gunnarsson). Reykjavík 1995 ; Marcel Proust : *I leit að glötuðum tíma : Leiðin til Swanns (I & II)* (Trad. islandaise de *A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann* par Pétur Gunnarsson). Reykjavík 1997 & 1998.

³²² Torfi H. Tulinius : "Pétur Gunnarsson". In : Patrick J. Stevens (éd.) : *Icelandic Writers. Dictionary of Literary Biography* (Vol. 293). Detroit 2004.

³²³ Sigurður Pálsson : *Paríscarhjól*. Reykjavík 1998 ; Sigurður Pálsson : *Minnisbók*. Reykjavík 2007.

Sigurður Pálsson est probablement aux yeux des Islandais d'aujourd'hui l'un de ceux qui représentent le mieux le rapport à la France. L'une des raisons en est la présence de celle-ci dans son œuvre, dès les premières parutions. C'est ainsi que les poèmes de la Rue du Maître Albert qui figurent dans son premier recueil de poésie décrivent un Paris pauvre et populaire qui est celui qui se présentait le premier à l'étudiant étranger et impécunieux qui venait découvrir la culture française.³²⁴

Dans son *Minnisbók* (Livre de mémoire), Sigurður décrit comment il s'est installé à l'automne 1972 dans un petit studio de la rue Maître Albert située entre la Seine et la Place Maubert dans le cinquième arrondissement. Il a déjà obtenu la licence, est inscrit en maîtrise, et a désormais beaucoup plus de temps pour lire et écrire. Il dévore Foucault et Lacan, Althusser et le groupe *Tel Quel*. Il invente une façon de lire Marcel Proust qui consiste à prendre vingt pages au hasard et les lire sans se soucier de la trame narrative, mais en prenant plaisir au texte lui-même. Sa pratique d'écrivain est transformée par la découverte des *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Rilke dit au poète en herbe que si le quotidien lui paraît gris et peu intéressant, cela n'est peut-être pas la faute de ce quotidien, mais du regard posé sur lui. C'est alors, dit Sigurður, qu'il commença à s'ouvrir au monde qui l'entourait et à en faire l'objet de son art.³²⁵

Voici le numéro III des poèmes de la rue Maître Albert :³²⁶

madame morin solitaire passe un peigne dans ses cheveux gris
vieille dame sans toilettes au second étage
s'énerve à propos du linge délaissé étendu aux fenêtres
s'énerve contre moi qui ait bouché l'évier de mon appartement
si bien que le sien l'est aussi
s'énerve en silence contre le propriétaire
qui n'a pas aménagé son appartement convenablement
l'obligeant toujours
à se rendre aux cabinets dans la cour

s'emporte, seule chez elle, contre la dame en face
s'enthousiasme lorsqu'elle la rencontre
mange de la choucroute et des saucisses
soudain je l'entends sangloter
je ne peux pas savoir pourquoi

les poèmes
ont leurs limites.³²⁷

³²⁴ Sigurður Pálsson : *Ljóð vega salt*. Reykjavík 1975.

³²⁵ Sigurður Pálsson : *Minnisbók*. Reykjavík 2007, pp. 201–205.

³²⁶ Sigurður Pálsson : *Ljóð vega salt*. Reykjavík 1975, p. 51.

³²⁷ "frú morin kembir hærurnar ein
klósettaus gömul kona á annarri hæð

Je voudrais clore cette petite causerie sur les écrivains islandais et la France par la figure de Steinunn Sigurðardóttir. Contrairement aux précédents, elle n'est pas venue faire ses études dans ce beau pays, mais en Irlande. C'est le succès en France de son merveilleux roman *Tímapjófurinn* (Le Voleur de vie) qui l'a incitée à venir vivre à Paris quelques années et ensuite en Languedoc. Ce succès fut rendu possible par la traduction de Régis Boyer de ce roman qui fut porté à l'écran par Yves Angelo avec pour actrices principales Emmanuelle Béart et Sandrine Bonnaire.³²⁸ La suite de l'œuvre de Steinunn atteste de l'importance de cette expérience pour elle. Elle a trouvé un nouveau lectorat, sensible aux subtilités de son talent romanesque et cela lui a permis de continuer à approfondir son approche originale de l'âme humaine d'une façon différente que si elle n'avait eu que des lecteurs islandais.

C'est pourquoi il convient de terminer en saluant l'œuvre des traducteurs. Leur importance pour la littérature et pour les écrivains est impossible à sous-estimer. Les auteurs islandais contemporains ont eu la chance d'avoir été servis par de très bons traducteurs. Citons-les, ils ne sont pas si nombreux : Catherine Eyjólfsson, François Émion, Éric Boury, Gérard Lemarquis, Henri Pradin et, *primus inter pares*, notre ami Régis Boyer.

Torfi Tulinius

Professeur d'études islandaises médiévales
à l'université d'Islande, Reykjavik

skammar kærulausan þvottinn á gluggasnúru
skammar mig fyrir að stífla vaskinn
í minni íbúð
svo hennar stíflast líka
skammar í hálfum hljóðum eigandann
fyrir að hafa ekki komið upp þægindum
svo hún verði alltaf að fara
á ólánlegt klósettið í húsagarðinum

húðskammar ein inni hjá sér konuna beint á móti
uppveðrast þegar hún hittir hana
borðar súrkál með pylsum
klökknar allt í einu heyri ég
ekki get ég vitað af hverju

ljóðum
eru takmörk sett.”

328 Steinunn Sigurðardóttir : *Le voleur de vie* (Trad. de l'islandais par Régis Boyer). Paris 1995.

Le courant structuraliste au Danemark et en France

Michael Herslund

Le structuralisme danois a toujours eu des rapports suivis avec la France et la linguistique française. Ce courant du structuralisme européen continue, et s’inscrit dans une longue tradition de relations intellectuelles entre les deux pays – comme je m’efforcerai de le montrer dans ce qui suit. Et il n’est peut-être pas exagéré d’affirmer que les apports “descriptifs” les plus nombreux et les plus importants du structuralisme danois, à part les études sur le danois et, par là, ses contributions à la scandinavistique, se trouvent justement dans le domaine de l’étude du français – et sont rédigés en français.

Les débuts

Les relations dano-françaises remontent très loin. Si on excepte les incursions des vikings, qui, comme on le sait, au moins deux fois ont assiégié Paris au IX^e siècle, les relations, et surtout les relations intellectuelles et artistiques, se nourrissent d’une longue tradition. Du seul point de vue de la linguistique, ces relations commencent au XIII^e siècle avec ceux qu’on appelle “les modistes”, les grammairiens-philosophes danois, qui enseignent à Paris, à la Sorbonne dans la seconde moitié du XIII^e siècle. On en connaît au moins quatre, dont un, Boèce (*Boëthius de Dacia*) a eu ”l’honneur” de voir ses écrits condamnés par l’archevêque de Paris en 1277 ! Voici les noms et les dates les plus importantes – il va sans dire que nous ignorons presque tout de leurs vies, sauf en ce qui concerne Martin, qui a joué un rôle politique comme conseiller du roi danois Erik VI Menved env. 1287 :

- Boëthius de Dacia, enseignant à Paris dans les années 1270, *Modi significandi, De summo bono*.
- Martinus de Dacia, docteur en théologie à Paris env. 1280, *Modi significandi*. Mort en 1304.

- Johannes Dacus, à Paris autour de 1280, *Summa grammaticae*.
- Simon de Dacia, à Paris vers la fin du XIII^e siècle, *Domus grammaticae*.

L'intérêt que présentent aujourd'hui ces vieux grammairiens, c'est qu'ils revendiquent pour la grammaire, en se fondant sur leurs théories des *modi significandi*, le statut de science – arguments aristotéliciens à l'appui – comme le feront, six siècles plus tard, les structuralistes.

Je reviendrai d'ailleurs plus loin sur les rapports plus précis de ces philosophes médiévaux avec mon sujet.

Interlude : des intellectuels danois à Paris et un précurseur

Sur la façade de la bibliothèque Ste Geneviève, on peut voir parmi tant d'autres noms celui de Holberg. Le "Molière" danois a été là, il a fait des études à Paris et en Italie de 1714 à 1716. Il n'y a pas enseigné, mais il y a appris, et l'influence française sur son œuvre est significative, celle de Molière sur ses comédies surtout, celle de Montaigne et de Bayle sur ses autres écrits – les essais comme réflexions sur des questions morales et l'esprit encyclopédique comme critique et illumination.

Au Père Lachaise, on voit toujours le tombeau de P.A. Heiberg, poète satirique danois, qui s'est inspiré des idées révolutionnaires, et qui, pour ses activités satiriques, a été exilé à Paris en 1799, où il est mort en 1841. On pourrait alléguer d'autres noms d'intellectuels et d'artistes danois qui ont séjourné à Paris, mais ceci justement pour dire combien a été présente la civilisation française dans les traditions intellectuelles du Danemark. Mais revenons à notre sujet principal.

Comme précurseur du structuralisme au Danemark, on peut mentionner un amateur, Jens Pedersen Høysgaard (1698–1773), qui au milieu du XVIII^e siècle produit des descriptions de la langue danoise de l'époque d'une modernité étonnante, surtout dans son *Accentuered og raisonnered Grammatica* (1747, 'Grammaire accentuée et raisonnée').

Dans cette grammaire, l'épithète 'accentuée' renvoie au fait que l'auteur tient compte du rôle prépondérant que joue en danois (parlé) la prosodie en développant un système de notation des accents et tons de la langue danoise. Mais ce qui est remarquable, c'est que l'auteur semble reproduire l'épithète 'raisonnée' de la grammaire bien connue de Lancelot et Arnauld de 1660 (la grammaire de Port Royal, *Grammaire générale et raisonnée*). Et il opère dès le début une distinction, une dichotomie comme auraient dit les structuralistes à la suite de Saussure, entre ce qu'il appelle la description des mots (*Etymologia*) et la combinaison des mots (*Syntaxis*), où on reconnaît la distinction structuraliste entre relations paradigmatiques et relations syntagmatiques.

Fondation de la scandinavistique

Comme on le sait, c'est par la grammaire comparative des langues indo-européennes que commence la linguistique moderne. C'est le cas aussi au Danemark, où l'année 1814 voit la parution du mémoire de Rasmus Rask (1787–1832), *Undersøgelse om det gamle nordiske eller islandske Sprogs Oprindelse* ('Examen de l'origine de l'ancienne langue norroise ou islandaise') où ce savant établit les correspondances entre le vieil islandais (norrois) et les langues classiques, le grec et le latin.

Rask est ainsi, à juste titre, considéré comme le fondateur de la philologie nordique, la scandinavistique. Ainsi, on peut dire que cette discipline fait son apparition sur la scène internationale dans le cadre de l'exploration de l'indo-européen. Rask a aussi laissé des grammaires de l'espagnol (1824), de l'italien (1827) et des fragments d'une grammaire du portugais, mais, à ma connaissance, il ne s'est guère intéressé au français.

Le structuralisme au Danemark

Les structuralistes ont l'ambition de faire de la grammaire – mot qu'ils n'utilisent guère d'ailleurs, à la différence des générativistes – une science moderne tout comme l'avaient fait les modistes médiévaux, avec à peu près les mêmes arguments. Leur réaction contre le positivisme dominant pendant le premier tiers du XX^e siècle peut être décrite dans les mêmes termes qu'avaient utilisés les modistes pour souligner la différence entre *scientia* et *ars* : alors que la science est spéculative, l'art est descriptif. Il est vrai que les structuralistes n'auraient guère apprécié l'épithète 'spéculatif' non plus, mais dans son contexte médiéval, on comprend que 'spéculatif' veut dire 'qui s'efforce de dégager des principes généraux' tandis que 'descriptif' s'attache à la description du particulier – ce qu'on reprochait justement aux positivistes. Or, le propre d'une science est justement cette ambition d'atteindre le général. On songe tout de suite au titre du premier grand ouvrage de Louis Hjelmslev : *Principes de grammaire générale* (1928), qui témoigne d'une sorte de "proto-structuralisme" – et qui reproduit l'autre moitié du titre de la grammaire de Port Royal.

Une vraie science est autonome, donc la linguistique ne peut être une branche ni de l'histoire, ni de la psychologie, ni de la logique – peut-être tout au plus la branche la plus importante d'une science générale du 'signé', d'une sémiotique ou sémiologie comme l'avait préconisé Saussure et comme l'entreverra plus tard Hjelmslev. Mais il ne faut pas oublier que cette branche est beaucoup plus qu'une branche privilégiée : c'est le cœur même de la sémiotique, car, comme l'a très bien observé Roland Barthes : "tout système sémiologique se mêle de langage", et "il n'y a de sens que nommé, et le monde des signifiés n'est autre que celui du langage".

Et de conclure : "c'est la sémiologie qui est une partie de la linguistique : très précisément cette partie qui prendrait en charge les *grandes unités signifiantes* du discours".

Pour illustrer le pré-structuralisme des modistes médiévaux, et leur parenté intellectuelle avec le structuralisme du XX^e siècle, il est édifiant de regarder la description du système casuel latin (le latin étant la seule langue dont ils s'occupent, cf. la terminologie de Dante, pour qui *grammatica* équivaut à latin, la seule langue qui mérite qu'on s'en occupe scientifiquement !) que présente Simon le Danois dans son *Domus grammaticae* (fin XIII^e siècle). Selon l'exposé qu'en fait Guy Serbat, les cas latins sont présentés comme un système d'oppositions articulé selon deux dimensions principales, cas intransitifs et cas transitifs :

Figure 1: Les cas selon Simon le Danois :

1. Cas intransitifs (ou absolus) :
 - nominatif : *suppositum actuale* (le sujet)
 - vocatif : *suppositum virtuale* (le destinataire)

2. Cas transitifs (ou relatifs) :
 - 2.1 Relation de substance à substance :
 - génitif : expression d'une origine (*principium*)
 - datif : expression d'un terme (*terminus*)

 - 2.2 Relation de substance à action :
 - ablatif : expression d'une origine (*principium*)
 - accusatif : expression d'un terme (*terminus*)

Présenté tel quel, on croirait lire du Jakobson ! Mais si on présente les cas relatifs de la figure 1 dans un schéma à deux dimensions, c'est du Hjelmslev "tout craché" (si on me pardonne cette expression peu académique) : Hjelmslev adorait réduire des systèmes complexes à des relations selon deux dimensions, voir la figure 2.

Figure 2: Les cas selon Simon le Danois – le "pseudo-Hjelmslev" :

Relation :	Substance à substance	Substance à action
Expression :		
Origine :	génitif	ablatif
Terme :	datif	accusatif

Ainsi présenté, on voit clairement à quel point notre modiste danois s'efforce de saisir la "catégorie des cas" en construisant un système d'oppositions digne de la meilleure tradition structuraliste. On peut y voir un précurseur du structuralisme, quoique son œuvre, ensevelie avec la plupart des résultats de la scolastique, est restée inconnue à la majorité des linguistes du XX^e siècle, notamment à Hjelmslev qui ne le mentionne pas dans *La catégorie des cas*.

La glossématique de Louis Hjelmslev

Comme déjà suggéré, c'est surtout au nom de Louis Hjelmslev (1899–1965) qu'est associé le structuralisme danois, et c'est à lui que la linguistique danoise du XX^e siècle doit sa renommée et son impact en France. Le structuralisme de Hjelmslev – qu'il baptisera en 1935 la "glossématique" – est une version radicale du structuralisme européen initié par Saussure (ou plutôt par ses élèves – ou ceux parmi eux qui ont rédigé le *Cours de linguistique générale*!).

La "somme" de Hjelmslev, sa "summa grammaticae", est un petit écrit en danois de 1943, intitulé "modestement" : *Omkring Sprogteoriens Grundleggelse*, ce qui veut dire : 'Autour de la fondation de La théorie du langage'. Pour la version française de 1971, on a choisi un titre plus neutre : *Prolegomènes à une théorie du langage*.

En découpant le texte infini que constitue le langage, il s'agit d'identifier les différents systèmes d'oppositions et de relations qui placent sur deux niveaux, ou plans, l'expression et le contenu, dans lesquels on reconnaît la distinction de Saussure entre signifiant et signifié. Ces niveaux seront raffinés dans un de ses essais linguistiques, "La stratification du langage" de 1954, où est établie une distinction, sur les deux plans, entre forme et substance.

Avec cet article, on voit comment l'effort d'abstraction et la description de plus en plus algébrique des faits de langue, initié déjà avec *La catégorie des cas* (1935–1937), devient de plus en plus important – ce qui a dû éloigner plus d'un lecteur.

Pour l'histoire intellectuelle du XX^e siècle en général, il n'est peut-être pas intéressant de rappeler que la langue dont se servait Hjelmslev dans ses publications majeures (internationales) – sauf dans les *Prolegomènes* de 1943 – c'est le français, chose à peu près inconcevable aujourd'hui.

Les "post-hjelmsleviens"

Comme j'ai eu l'occasion de le signaler ailleurs, la glossématique n'a jamais constitué une école à proprement parler.

Tout au plus peut-on parler d'un ensemble de principes qui sont communs à beaucoup de linguistes danois – et qui font désormais partie de l'héritage commun de

la linguistique tout court. Il est en effet significatif, peut-être même regrettable, que le volume de *Recherches structurales* 1949, publié à l'occasion des cinquante ans de Hjelmslev, et qui contient des contributions importantes à la théorie glossématique, et auquel contribuent aussi deux linguistes français aussi importants qu'André Martinet et Emile Benveniste, n'ait pas eu de suite : aucun volume contenant des "écrits glossématiques" n'a vu le jour depuis. Tout au plus peut-on mentionner le 6^e volume de la revue *Langages* de 1967, *La glossématique – l'héritage de Hjelmslev au Danemark*, dont la rédaction a été confiée à un des élèves les plus importants de Hjelmslev, Knud Togeby, professeur de philologie romane à l'université de Copenhague de 1955 à 1974.

Comme je l'ai remarqué plus haut, l'apport le plus considérable de la linguistique danoise qui se réclame plus ou moins explicitement de la glossématique est certainement la description du français. Et pour ce seul domaine, on peut citer trois thèses importantes soutenues à l'université de Copenhague.

La première, celle de Togeby (1951), *Structure immanente de la langue française*, est peut-être la seule à appliquer de façon suivie les idées de Hjelmslev.

La thèse de Boysen (1971), *Subjonctif et hiérarchie*, s'inspire aussi de la glossématique par son approche formelle, alors que celle de Spang-Hanssen (1963), *Les prépositions incolores du français*, n'entretient que des rapports éloignés avec elle.

L'originalité de cette description des prépositions françaises réside surtout dans le fait que l'auteur s'efforce de dégager les significations particulières à partir des différentes oppositions entre préposition incolore (par ex. *à*) et des prépositions plus "étoffées" (par ex. *dans*). Autrement dit, il applique le principe hjelmslénien d'analyser la forme linguistique pour ensuite en tirer l'analyse de la substance.

Pour une caractérisation et une vue globale sur le structuralisme danois, il y encore lieu de signaler, et de retenir deux recueils d'articles, dont les titres sont significatifs dans la mesure où on y trouve deux concepts-clé du structuralisme danois. Le premier, celui de Poul Diderichsen, datant de 1965, s'intitule *Helhed og Struktur* ('Totalité et structure').

Ce recueil, publié après la mort de Diderichsen survenu en 1964, rassemble certains de ses écrits, dont des articles importants sur le sujet qui sera toujours associé à son nom, et qui constituera l'apport le plus important à la scandinavistique du structuralisme danois : la reconnaissance d'un niveau topologique qui ne se confond pas avec le niveau syntaxique fonctionnel, le fameux "schéma de la phrase danoise". Parmi les articles du recueil, on trouve entre autres l'article programmatique, en allemand, "Logische und topische Gliederung des germanischen Satzes" ('Articulation logique et articulation topologique de la phrase germanique') de 1953, où la distinction entre un niveau syntaxique et un niveau topologique (l'ordre des constituants) est érigée en principe. On peut y voir une certaine affinité avec la syntaxe structurale de Tesnière, au moins dans ce que celui-ci retient de la tradition topologique allemande à travers le germaniste français Jean Fourquet.

L'autre, le recueil d'articles de Togeby, *Immanence et structure*, constitue une sorte de "Festschrift" pour ses cinquante ans en 1968.

Dans le titre, c'est le concept d'immanence qui saute aux yeux. L'idée que la reconnaissance d'un objet passe par la description de sa structure immanente, c'est-à-dire la structure qui lui est propre, indépendamment de toute influence extérieure, et par structure il faut comprendre la forme – qui à la rigueur peut se manifester dans différentes substances. Ainsi s'affirme l'autonomie par exemple du langage, mais aussi de la littérature. Pour d'autres contributions de Togeby à la philologie romane, on peut consulter le choix d'articles publié en 1978.

Mais sans aller trop loin, on peut affirmer que l'apport le plus important du structuralisme danois réside pourtant dans l'empreinte qu'il a laissée sur la pratique descriptive telle qu'elle se manifeste dans l'enseignement supérieur du français. Là je pense non seulement à l'enseignement de Togeby, mais aussi à sa grande grammaire descriptive du français, *Grammaire française*, publiée en cinq volumes à titre posthume entre 1982 et 1985 par ses collaborateurs Ebbe Spang-Hanssen, Ghani Merad et Magnus Berg, qui est une refonte et un remaniement de sa grammaire en danois, *Fransk grammatik*, publiée en 1965.

Il est donc curieux – même un peu ironique – de constater qu'en fin de compte, l'apport durable du structuralisme danois, la glossématique, à part ses contributions au fonds commun de la linguistique générale en termes de concepts et de principes, réside dans une importante somme d'ouvrages descriptifs sans ambitions théoriques particulières.

En marge de la glossématique : Viggo Brøndal

Le contemporain de Hjelmslev, Viggo Brøndal (1887–1942), professeur de philologie romane à l'université de Copenhague, bien que cofondateur avec Hjelmslev du Cercle linguistique de Copenhague en 1932, ne s'est jamais associé au projet glossématique. Au contraire, il s'est montré sceptique, presque hostile jusqu'à se brouiller avec Hjelmslev. Il ne s'en est pas moins avéré un linguiste original et fécond, dont l'influence en France, en sémantique et en sémiotique, bien que posthume et tardive, n'a peut-être guère été moindre que celle de Hjelmslev. A ce propos, on peut signaler aussi bien le recueil d'interventions à un colloque sur l'actualité de Brøndal que le volume 86 de *Langages*.

Le structuralisme de Brøndal se distingue des autres courants en se fondant dans l'analyse sémantique et logique du langage. En quelque sorte, il est un successeur plus direct des modistes – probablement à son insu – par le fait qu'il définit par exemple les parties du discours par les catégories aristotéliciennes ('description' et 'relation'), non pas par leur distribution ou leurs propriétés formelles – comme l'aurait fait un vrai

glossématicien. Brøndal fait exactement le contraire de Hjelmslev : alors que celui-ci préconise le principe de la primauté de la forme sur la substance, l'approche de Brøndal consiste à s'attaquer d'emblée à la substance, comme cela ressort de ses deux ouvrages les plus importants sur les parties du discours et sur les prépositions, d'abord rédigés et publiés en danois en 1928 et en 1940 respectivement.

La différence avec la glossématique saute aux yeux, surtout si on compare la théorie des prépositions de Brøndal à l'approche formelle de Spang-Hanssen mentionnée ci-dessus.

Le structuralisme en France : les sciences de l'homme

Les linguistes français qu'on associe en général au structuralisme constituent aussi peu que leurs collègues danois une "école". Héritiers plus ou moins directs de Saussure, ils contribuent chacun à leur façon – souvent très originale – au développement de la linguistique structurale : Emile Benveniste réunit les deux courants de la pensée saussurienne, l'étude de l'indo-européen et l'étude synchronique et typologique du langage. Lucien Tesnière est probablement un des premiers à entrevoir la possibilité et les contours d'une syntaxe structurale, et il a exercé une grande influence, surtout sur la linguistique allemande, par ses notions de 'valence' et de 'dépendance'. André Martinet est souvent associé à l'école de Prague avec sa phonologie fonctionnelle ; son école de linguistique fonctionnelle a eu un certain rayonnement. Ils ont tous eu des rapports avec le Danemark et des linguistes danois (Hjelmslev et Togeby surtout). Et ils ont, à l'instar de Hjelmslev, contribué au développement de la linguistique générale.

Mais c'est surtout en dehors de la linguistique à proprement parler, dans les autres sciences sociales – celles qu'on appelle, avec la linguistique, les "sciences de l'homme" – que se retrouve, souvent de façon indirecte, l'influence du structuralisme danois en France. Je dois me contenter de quelques titres de travaux de la "première vague".

Parmi les sciences de l'homme, je ne retiendrai que l'anthropologie, l'histoire et la sémiotique. L'influence de la linguistique structurale en anthropologie est bien connue et on voit souvent, même si c'est parfois de façon assez indirecte, cette influence par l'effort de décrire les institutions humaines par des systèmes d'oppositions assez simples.

Il y a évidemment Saussure derrière, mais c'est souvent à travers l'interprétation plus précise et formelle de Hjelmslev que les concepts structuralistes sont appliqués. L'influence en histoire est probablement encore plus indirecte, mais on ne peut pas nier que la pensée d'un historien aussi penché sur les structures économiques et les niveaux de l'histoire que Fernand Braudel ne soit profondément marquée par le structuralisme.

Ses trois niveaux de l'histoire – le temps géographique ("la longe durée"), les

conjonctures et les événements – ne sont pas sans rappeler la stratification du langage de la glossématique.

Mais c'est sans conteste en sémiologie, ou sémiotique, qu'on voit le plus clairement l'influence de la linguistique structurale et directement celle de Hjelmslev.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à regarder le programme sémiologique de Barthes tel qu'il l'expose dans ses *Eléments de sémiologie* de 1964. Ce programme est construit autour de quatre dichotomies :

Figure 3:

- Langue et Parole
- Signifié et Signifiant
- Syntagme et Système
- Dénotation et Connotation

Ce programme semble reproduire les dichotomies de Saussure, mais celles-ci sont le plus souvent vues à travers l'interprétation de Hjelmslev. Ainsi la dichotomie 'langue – parole' est réinterprétée à travers la formalisation de la dichotomie par Hjelmslev, qui distingue entre le côté formel (*schéma*) et le côté social (*usage*) du langage. La dichotomie 'signifié – signifiant' se voit aussi raffinée par le concept de stratification, les deux strates de Hjelmslev, *forme* et *substance* ; il est en effet difficile d'imaginer une sémiologie sans cette distinction hjelmslénienne. La distinction 'syntagme – système', avec les notions de commutation et de substitution, et les trois sortes de relation entre les éléments : solidarité, implication simple et combinaison, reproduit entièrement le programme glossématique. Finalement, la dichotomie 'dénotation – connotation' détient une place centrale dans l'univers glossématique, entre autres dans la discussion du concept de 'métalangage'. Mais du point de vue de la sémiotique, c'est le concept de 'langage de connotation' qui est surtout intéressant : selon Hjelmslev, un langage de connotation est un langage dont le côté expression est constitué par une expression et un contenu. Donc, au schéma du langage ordinaire, qui consiste en une solidarité entre les deux plans, expression et contenu (c'est-à-dire les concepts saussuriens de 'signifiant' et 'signifié'), où on reconnaît le concept de 'signe' :

Figure 4:

expression
contenu

correspond, pour le langage de connotation, la figure suivante :

Figure 5:

expression contenu
contenu

ce qui me semble être une définition assez jolie du langage poétique : si la figure 4 reproduit le signe "simple", le langage poétique de la figure 5 est un signe complexe dont le contenu est solidaire d'une expression constituée par une nouvelle solidarité entre expression et contenu, un signe dont l'expression est elle-même un signe !

Envoi

Les rapports étroits et fructueux entre les courants de la linguistique structurale du Danemark et de la France s'inscrivent naturellement dans une longue tradition et n'en constituent qu'un cas particulier parmi tant d'autres rapports intellectuels – aussi bien scientifiques qu'artistiques. On pourrait certes craindre que cette tradition soit en train de se perdre. L'évolution du monde moderne fait que le Danemark, comme la France elle-même et tant d'autres pays d'ailleurs, se tourne de plus en plus, et presque exclusivement, vers le monde anglo-saxon, dans tous les domaines, à tous les niveaux – ce qui s'appelle, par euphémisme, 'mondialisation'. Espérons que les études nordiques en France pourront constituer un créneau où la longue tradition des relations intellectuelles entre la France et le monde nordique pourra se continuer et se renouveler – pour qu'on puisse aussi, dans cent ans, fêter le bicentenaire des études nordiques en France.

Michael Herslund

Professeur de linguistique française à l'Ecole supérieure de Commerce
de Copenhague, Handelshøjskolen

L'intérêt des langues scandinaves pour la linguistique contrastive

Karl Erland Gadelii

Introduction

La linguistique est une discipline importante en France, dans son orientation diachronique aussi bien que synchronique. La Société de Linguistique de Paris a joué un rôle moteur dans le domaine, et le fondateur du structuralisme était un linguiste suisse francophone, Ferdinand de Saussure (1857–1913), dont le "Cours de Linguistique Générale" (1916) a placé la linguistique parmi les sciences exactes. La théorie de Saussure a marqué la recherche linguistique jusqu'à la publication de "Structures syntaxiques" par Noam Chomsky en 1957, d'ailleurs qualifié de "néo-structuraliste". Chomsky (1928–) était l'héritier direct d'une des deux branches de la linguistique structuraliste post-saussuriennne, à savoir le courant nord-américain. Dans cette branche, on exerçait la "linguistique de terrain" guidé par des célébrités comme Leonard Bloomfield (1887–1949), Edward Sapir (1884–1939) et Zellig Harris (1909–1992), ce dernier étant le professeur de Chomsky. La branche européenne, surnommée "la linguistique de fauteuil" englobait le Cercle de Prague (Roman Jakobson (1896–1982), Nicolaï Troubetskoï (1890–1938)) ainsi que celui de Copenhague (Louis Hjelmslev (1899–1965), Otto Jespersen (1860–1943), Paul Diderichsen (1905–1964)). Dans cette tradition, on compte aussi des structuralistes francophones comme Claude Lévi-Strauss (1908–2009), René Thom (1923–2002), Louis Althusser (1918–1990), Jacques Lacan (1901–1981), Roland Barthes (1915–1980), A.J. Greimas (1917–1992) et plusieurs autres qui ont fortement contribué à l'avancement de la philosophie du langage au XX^e siècle.

Nous constatons donc un lien direct entre le structuralisme franco-européen et celui de la Scandinavie, notamment au Danemark. Notons en passant que Paul Diderichsen, dont la grammaire des positions a profondément marqué la recherche en syntaxe scandinave au XX^e siècle, avait comme directeur de thèse Viggo Brøndal (1887–1942), ancien lecteur de danois à la Sorbonne (cf. la communication de Karl Ejby Poulsen dans ce volume).

La linguistique contrastive

Cet article s'inscrit dans la pensée structuraliste de Saussure, qui préconise que la langue est un système d'unités où chaque élément est défini par les oppositions qu'il maintient vis-à-vis des autres éléments dans le système.

Les contrastes sont donc au centre de la linguistique structurale, et surtout dans la théorie qui s'appelle, justement, la linguistique contrastive. La linguistique contrastive nous informe sur la richesse linguistique de l'humanité en identifiant les phénomènes "exotiques" d'une langue qui n'est pas la nôtre, en même temps qu'elle nous donne une perspective nouvelle sur les phénomènes que nous trouvons évidents dans notre langue maternelle, mais qui constituent des "exotismes" du point de vue du locuteur de l'autre langue.

Outre ce côté pratique, qui est pertinent pour l'enseignement des langues, la linguistique contrastive comprend une dimension plus théorique qui recoupe la linguistique comparative historique et la linguistique synchronique, à laquelle nous allons revenir dans un instant.

Toujours au niveau de la didactique des langues, la linguistique contrastive propose que l'apprentissage des langues est affecté par les différences entre la langue maternelle et la langue étrangère, en d'autres termes, entre la langue source et la langue cible. L'apprenant trouve certains sons ou certaines structures "exotiques" ou difficiles à produire dans la langue cible, sans doute parce qu'ils sont absents dans sa langue maternelle. Inversement, l'apprenant produit des sons et des structures dans la langue cible qui ne s'y trouvent pas – parce qu'il assume un parallèle avec sa langue maternelle là où il y a en fait une différence.

La linguistique contrastive tente donc de dresser un inventaire des similarités et des différences entre deux langues qui peut être formalisé de la manière suivante : les structures partagées (l'intersection des deux ensembles) sont faciles à apprendre, tandis que le locuteur de la langue A aura du mal à apprendre les structures présentes dans la langue B mais absentes dans sa propre langue (le complément d'A), en même temps que les structures propres à la langue A (le complément de B) risquent de se transférer de manière négative aux énoncés produits par l'apprenant en langue B. Ces phénomènes sont observables surtout au niveau phonologique ("accent non natif") mais aussi ailleurs (voir l'illustration plus loin dans la section sur la phonologie). Comme nous venons de le constater, nous ne sommes souvent pas conscients des phénomènes "exotiques" dans notre langue maternelle, et c'est uniquement après confrontation avec une autre langue que ces phénomènes surgissent. Voilà l'approche adoptée en FLE, où les enseignants du français sont sensibilisés aux spécificités de la phonologie et de la morphosyntaxe du français, à l'opposé de la formation des professeurs du français langue maternelle. Cet article se veut donc un survol des phénomènes linguistiques pertinents en "SLE" ("Scandinave Langue Étrangère").

Nous avons constaté plus haut que la linguistique contrastive, dont les objectifs sont donc souvent assez pratiques, démontre aussi une affinité avec la linguistique comparative historique et avec la linguistique synchronique, typologique ou générative. Plus nous comparons de langues, plus nous nous rapprochons de ces disciplines plutôt théoriques. Au sujet des langues nordiques, nous pouvons commencer en les comparant entre elles, puis aux autres langues germaniques. La comparaison avec les langues romanes s'ensuit logiquement, d'abord parce les langues germaniques et les langues romanes sont deux sous-groupes de la famille indo-européenne, et aussi parce que nous nous trouvons dans un contexte francophone, et quand on enseigne les Etudes Nordiques en France on fait toujours des comparaisons avec la France et le français, sciemment ou pas. Enfin, cette approche contrastive peut nous renseigner sur les relations entre les langues du monde, sur les limites de la variation linguistique et sur la nature de la faculté du langage chez l'homme.

Du point de vue diachronique, on peut assumer que si on trouve peu de contrastes entre deux langues, elles devraient être apparentées l'une à l'autre. Cependant, cette idée est uniquement valable au niveau du vocabulaire fondamental. En phonologie et morphosyntaxe, le risque des correspondances fortuites est trop grand : le phonème /p/ se trouve en norvégien ainsi qu'en hawaïen sans que ces deux langues aient de lien génétique évident, et le danois ainsi que le chinois ont la syntaxe de base SVO sans apparemment être apparentés l'un à l'autre. Même au niveau des racines lexicales fondamentales comme *mère, père, lune, soleil, bouche, nez, ...* on est confronté à des problèmes car les langues ont subi des changements phonologiques différents, ce à quoi il faut ajouter des influences "horizontales" synchroniques aux cours des siècles. Cela veut dire que la reconstruction est parfois risquée (cf. les débats souvent animés sur la classification génétique des langues du monde).

Inversement, on peut supposer que, si on sait pour des raisons indépendantes que deux langues sont apparentées, elles devraient montrer peu de contrastes – cela est évidemment vrai pour des langues très intimement apparentées, mais dans d'autres cas on se heurte à des problèmes : le suédois et l'allemand sont deux langues germaniques mais la première est SVO et le deuxième SOV, le français et l'espagnol sont deux langues romanes mais le premier ne tolère pas de sujets pronominaux sous-entendus comme le fait l'espagnol (cf. *Venceremos* vs. "Nous gagnerons"), sauf dans quelques locutions figées comme *N'empêche que ..., Advienne que pourra, Viendra le temps...*, etc.

En ce qui concerne la linguistique synchronique, on peut faire une distinction entre, d'une part, la linguistique typologique, qui souligne la diversité des langues du monde, et d'autre part la linguistique générative, qui insiste sur l'universel plutôt que sur le spécifique. Mais ces deux courants ont le même but ultime : décrire les limites de la variation linguistique et identifier ce qui est caractéristique de l'*homo loquens*.

Tout en insistant sur l'universalisme, les générativistes doivent admettre que les

grammaires des langues du monde ne sont pas identiques, c'est-à-dire que la faculté du langage doit tolérer une certaine variation. Chomsky a formalisé cette idée en distinguant les principes des paramètres, où il préconise que toutes les langues humaines ont une base commune, les principes, et que les différences entre les langues peuvent être décrites en termes de variation paramétrique, c'est-à-dire l'assignation des valeurs opposées à certains paramètres, par exemple [+/-pronom explicite], comme nous verrons de le voir dans le cas de l'espagnol vis-à-vis du français.

Les difficultés rencontrées par un francophone apprenant les langues nordiques et vice-versa (= ce qui se trouve à l'extérieur de l'intersection des deux grammaires) correspondent donc aux phénomènes appartenant aux paramètres dont les valeurs sont différentes dans les deux langues. Dans la suite de l'article, nous allons examiner plusieurs phénomènes linguistiques scandinaves qui n'ont pas de contrepartie exacte en français. Cela nous permettra d'identifier ce qui peut paraître "exotique" du point de vue français, et donc en même temps évident pour le locuteur scandinave avant qu'il ne se rende compte que le phénomène en question est absent dans d'autres langues, notamment dans le français.

Survol général des langues scandinaves

Les langues scandinaves présentent plusieurs caractéristiques qui les rendent pertinentes dans une perspective contrastive. Au niveau socio-historique nous pouvons mettre en relief les points suivants :

Les langues scandinaves ont une origine commune, dont témoigne encore aujourd'hui l'islandais.

Les locuteurs des langues scandinaves peuvent se comprendre mutuellement à un degré considérable.

Il existe des descriptions très riches et détaillées des langues scandinaves individuelles, qui nous permettent, vu l'affinité considérable de ces langues, d'étudier la "micro-variation" sans courir le risque d'interférence des phénomènes extérieurs.

Les langues scandinaves possèdent une littérature riche et ancienne.

Les langues scandinaves occupent des positions très solides dans leurs pays respectifs ("une nation – une langue").

Au niveau géolinguistique, on peut noter plusieurs faits intéressants. D'abord, si l'on distingue le *Norden*, notion géographique, de la Scandinavie en tant que phénomène culturel, on observe que deux pays se trouvent dans le *Norden* mais pas en Scandinavie proprement dite, à savoir le Groenland (Kalaallit Nunaat) et la Finlande. Ces deux

pays ont des liens culturels avec le Danemark et la Suède, respectivement, mais les langues nationales n'appartiennent pas à la famille indo-européenne : le groenlandais (le kalaallisut) est une langue eskimo-aléoute, et le finnois est finno-ougrien. Le Groenland est un territoire autonome sous la couronne danoise mais le danois n'y est pas profondément enraciné, à l'opposé du suédois en Finlande, qui est parlé par une minorité ethnique historique censée être "la minorité linguistique la mieux protégée au monde".

Pour ce qui est de la Scandinavie proprement dite, on la divise habituellement en une partie continentale et une partie atlantique. Dans le premier groupe, nous retrouvons le Danemark, la Suède et la Norvège, trois pays où le principe "une nation – une langue" est très fortement ancré, bien que l'héritage danois en norvégien se fasse remarquer dans la version écrite du norvégien appelée *bokmål*. Autrefois, le *nynorsk* était censé appartenir au groupe atlantique, mais aujourd'hui il est normalement considéré comme faisant partie du groupe continental, à cause de ses affinités morphosyntaxiques considérables avec le *bokmål*. Ajoutons aussi que les pays scandinaves continentaux hébergent des minorités historiques, notamment les Sames, qui parlent une langue finno-ougrienne. Ces minorités linguistiques historiques ont jusqu'à aujourd'hui été largement dépourvues de droits linguistiques.

Dans le groupe atlantique se trouve une langue morte, le norne, proche de l'isländs, qui se parlait aux îles Orcades et Shetland jusqu'au XVIII^e siècle. Les deux langues vivantes du groupe atlantique, l'isländs et le féroïen, sont parlées respectivement en Islande et aux îles Féroé. Le féroïen ressemble à l'isländs mais a partiellement divergé de ce dernier. Les îles Féroé ont le même statut vis-à-vis du Danemark que le Groenland, et bien que la position du danois y soit assez forte, les Féroïens démontrent une nette fierté locale, qui se traduit par une vitalité remarquable de la langue féroïenne.

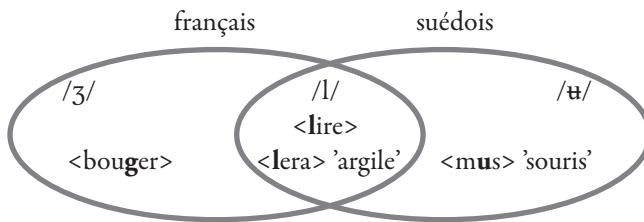
Nous constatons donc que les pays nordiques au sens large occupent une zone géographique importante, et que les variétés les plus ancestrales (l'isländs et le féroïen) sont parlées dans des pays à faible population, nettement isolés dans l'Océan Atlantique, où l'on peut observer un effet de congélateur linguistique.

Caractéristiques linguistiques des langues scandinaves

Revenons maintenant aux caractéristiques linguistiques des langues scandinaves dans une perspective comparative incluant le français, en commençant par la phonologie.

Phénomènes phonologiques et prosodiques

Appliquant l'idée de contraste aux phonèmes, nous proposons la simple illustration suivante :



Le français et le suédois possèdent tous les deux le latéral sonore /l/, et la prononciation du mot *<lire>* en français ne pose donc pas de problème au suédophone, pas plus que la production du /l/ dans *<lera> 'argile'* de la part du francophone, car le son impliqué est le même dans les deux langues. Or la chuintante sonore /ʒ/, facilement prononçable pour un francophone, car il fait partie du répertoire phonologique du français, pose un problème potentiel pour le suédophone dont la langue maternelle ne contient pas ce phonème. Ce dernier va peut-être dans un premier temps substituer le /ʒ/ dans *<bouger>* par le son le plus proche dans sa propre langue, disons /ʃ/, ce qui par "transfert négatif" aboutira à la prononciation incorrecte [buʃɛ]. Dans ce cas-là le résultat est particulièrement malheureux du fait du statut distinctif des sons en question en français, *<bouger>* et *<boucher>* vont constituer une paire minimale, et l'apprenant court le risque d'être mal compris. Le même phénomène se produit quand le francophone essaie de prononcer *<mus> 'souris'* : la voyelle centrale arrondie /u/ étant inexistante en français, l'apprenant va substituer un son suffisamment proche, sans doute /y/ ou /u/, ce qui donne la prononciation [mys] ou [mus], créant les mêmes complications que nous avons vues dans l'exemple précédent, car *<mys> [mys]* veut dire 'confort', et *<mos> [mus]* signifie 'purée'.

Cette illustration ne veut bien sûr pas dire que le mot *<bouger>* est imprononçable pour un suédois apprenant le français, ni le mot *<mus>* pour un francophone, mais l'apprentissage des phonèmes en question demandera un effort supplémentaire, car ils ne se trouvent pas à l'origine dans le répertoire phonologique du locuteur.

Une autre question plus théorique qui se pose ici est celle du noyau vs. périphérie : peut-on dire que /l/ appartient aux phonèmes de base (qui ne poseraient pas de problème d'apprentissage, parce qu'ils se trouveraient dans toutes les langues), tandis que /ʒ/ et /u/ seraient des phonèmes périphériques, absents dans certaines, voire plusieurs langues du monde ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question ici, mais notons que d'après les typologies, qui se servent entre autres des critères quantitatifs, il faudrait examiner des centaines ou des milliers des langues avant de pouvoir se prononcer sur une question de ce type. Les chomskiens, eux, s'expriment plutôt en termes de "marquage". Pour eux, les sons en question contiennent des traits phonétiques "marqués". La sonorité de /ʒ/ la rend marquée par rapport à la chuintante sourde /ʃ/, idem

pour la voyelle centrale arrondie /ʉ/ par rapport à /Y/ (voyelle antérieure arrondie) et à /u/ (voyelle postérieure arrondie). Donc, la sonorité d'une consonne la rend marquée par rapport à sa variante sourde, et la centralité est un trait vocalique marqué par rapport à l'antériorité et la postériorité, positions dites "cardinales". Il est intéressant de noter dans ce contexte que l'apprenant semble avoir tendance à remplacer le son marqué par l'équivalent non marqué le plus proche. Les chomskiens affirment donc que /ʃ Y u/ font partie du noyau phonologique des langues du monde, tandis que /ʒ ʉ/ ne le font pas. Signalons cependant dès maintenant que la notion du marquage s'est avérée très problématique en linguistique, surtout si elle est appliquée de manière générale. En ce qui concerne notre exemple, notons que /Y/ ne semble pas du tout "basique" du point de vue typologique : il est rare dans les langues du monde, difficile à acquérir pour un enfant et problématique à apprendre pour un adulte, il est absent dans les langues créoles, etc. Pour sauver l'hypothèse du marquage dans sa version chomskienne, il faudra donc la relativiser de quelque manière, par exemple en proposant que bien que /Y/ soit non marqué par rapport à /ʉ/, il est marqué en comparaison avec /i/, sa contrepartie non arrondie, car les voyelles arrondies sont marquées par rapport à leurs versions non arrondies.

Continuons maintenant notre survol des phénomènes typiquement nordiques dans le domaine de la phonologie.

Voyelles

On dit souvent que les langues nordiques démontrent une richesse considérable en voyelles, et il est vrai, comme nous venons de le constater, que la voyelle centrale arrondie /ʉ/ et sa contrepartie courte /ø/ sont absentes en français. Or, les autres voyelles antérieures arrondies, /Y ø/, sont bien présentes en français ainsi qu'en langues nordiques, tandis qu'elles sont rares dans les langues du monde en général. (Notons en passant qu'à l'opposé des langues nordiques, le français possède aussi des voyelles nasales, ce qui veut dire que cette langue est en fin de compte aussi riche en voyelles que le sont les langues nordiques.) Les langues nordiques offrent à peu près le même nombre de voyelles les unes par rapport aux autres, mais il a été observé que les Danois peuvent prononcer la voyelle /a/ de sept manières différentes :

[ʌ ɐ a a: ɑ: ɒ ɒ:]

On comprend les blagues suédoises à propos de la gutturalité de leurs voisins ...

Consonnes

Dans le domaine des consonnes, les langues nordiques continentales et le français se ressemblent considérablement, mais l'islandais se distingue par certains "exotismes" phonologiques :

L'occlusive palatale /c/ : <poki> [p^hɔ:ci] 'sac'.

La combinaison occlusive + latérale ou nasale en fin de mot, contredisant la "loi de la sonorité" qui veut que les consonnes occlusives se trouvent plus loin du noyau vocalique que les non occlusives : *vatn* [vatn] 'eau', *segl* [sekl] 'voile', *fjall* [fjatl] 'montagne' (on se souvient du volcan *Eyjafjallajökull*, imprononçable pour les reporters de CNN ...)

Les occlusives préaspirées : *ekki* [e^hkɪ] 'ne pas'.

Certaines fricatives, absentes dans les autres langues nordiques : <iðka> [iøka] 'pratiquer', <úða> [u:ða] 'arroser', <hægt> [haixt] 'possible', <saga> [saɣa] 'saga'. Comme la plupart des autres langues nordiques, mais à l'opposé du français, l'islandais montre bien sûr /h/ comme dans <hundur> [hyntyr] 'chien' et /ç/, cf. <hjón> [çou:n] 'couple'. Nous avons déjà constaté que les langues nordiques ne possèdent pas /ʒ/ (ni /z/ d'ailleurs), cependant, à l'exception du danois, elles montrent /ʃ/, tout comme le français. Cependant, en suédois contemporain, ce son tend à être remplacé par /f/.

L'islandais présente en plus une distinction de voisement hautement exotique, touchant nasales, fricatives, trémulantes et latérales. Ce trait de voisement est distinctif, ce qui est illustré par exemple dans la paire minimale <né> [nje :] 'ni' ~ <hné> [nȝe :] 'genou'.

L'islandais est particulièrement riche en diphtongues, dont certains se retrouvent aussi en danois et en norvégien, mais pas en suédois (standard).

Phonotaxe

En ce qui concerne la combinabilité des phonèmes, les langues nordiques ne se distinguent pas énormément du français, mais tolèrent normalement les syllabes fermées à un plus haut degré que le français. En outre, les "clusters" consonantiques sont légion : <västkustskta> 'de la côte ouest' (suédois), <strjúka> 'caresser' (islandais).

Prosodie

Les langues nordiques présentent plusieurs phénomènes prosodiques étrangers au français. D'abord, la longueur (durée) des voyelles est distinctive :

<men> [men:] 'mais' ~ <men> [me:n] 'désavantage'

Deuxièmement, l'accent de mot n'est pas entièrement fixe comme en français, bien qu'il tombe souvent (toujours en islandais) sur la première syllabe. Sa variabilité peut aboutir aux paires minimales :

<trumpet> ['trøm:pøt] 'de manière sournoise' ~ <trumpet> [trøm'pe:t] 'trompette'

Le norvégien et le suédois montrent en plus un accent musical (ton) :

<Polen> ['pó:lən] 'la Pologne' ~ <pålen> ['pò:lən] 'le poteau'

et en danois nous retrouvons le fameux coup de glotte, "det danske stød" :

<hænder> ['hɛnðər] 'se passe' ~ <hænder> ['hɛn?ðər] 'mains'

Au niveau du rythme, il a été proposé que les langues nordiques (ainsi que les langues germaniques en général) étirent la syllabe accentuée et compriment les syllabes non accentuées, tandis qu'en français, toutes les syllabes ont la même longueur. Cela veut dire qu'un mot de quatre syllabes occupe le même intervalle temporel en scandinave qu'en français, mais les deux modèles rythmiques sont complètement différents :

för-	STÅ-	e-	lig
Com-	pré-	hen-	SIBLE

La livraison du mot en français fait penser à un tir à la mitraillette, tandis que celle en suédois rappelle plutôt une explosion isolée.

Morphologie

Les morphologies scandinave et française se distinguent à bien des égards. En général, on observe une morphologie nominale plus importante en scandinave qu'en français. Cf.

ros-or-na 'les roses' (nom du genre commun au pluriel défini)

ros-en-s 'de la rose' (nom du genre commun au singulier défini génitif)

Dans les langues scandinaves continentales, on retrouve des préfixes empruntés au bas-allemand :

be-tala 'payer', *för-störa* 'détruire'

Les langues scandinaves en général, et l’islandais en particulier, présentent plusieurs cas d’apophonie et de métaphonie, alors que ce dernier phénomène est absent en français et que le premier s’y manifeste de manière différente :

<i>dricka ~ drack ~ druckit</i>	'boire ~ buvais ~ bu'
<i>fadír ~ fóður</i>	'père ~ pères'

Finalement, les langues nordiques offrent un potentiel presqu’illimité dans le domaine de la formation de nouveaux mots par composition. (Exemple tiré de Gunlög Josefsson : *Ord. Studentlitteratur*, Lund 2005.) Ainsi le mot *järn* 'fer' peut facilement être élaboré de la manière suivante :

<i>järn</i>	'fer'
<i>strykjärn</i>	'fer à repasser'
<i>ångstrykjärn</i>	'fer à repasser à vapeur'
<i>lyxångstrykjärn</i>	'fer à repasser à vapeur de luxe'

Les compléments du verbe peuvent en outre être incorporés dans celui-ci :

<i>besegra med ett udda mål</i> ->	<i>uddamålsbesegra</i>
'vaincre par un seul but'	"seul-but-vaincre"

Syntaxe

Continuons en examinant la syntaxe, en commençant par le groupe nominal. Comme nous venons de le constater, la morphologie nominale semble plus importante en scandinave qu’en français, ce qui n’empêche pas le suédois et le norvégien d’exprimer la définitude à la fois par un déterminant et par un suffixe, appelé "double définitude" :

<i>den gröna bilen</i>	'la voiture verte'
------------------------	--------------------

En danois, on dit "**den** grøne bil" avec simple définitude et en islandais, on omet le déterminant tout court. Ce type de "nom nu" se retrouve aussi en islandais quand le groupe nominal est indéfini :

<i>Haraldur las bók.</i>	'Harald lisait un livre.' ("Harald lisait livre")
--------------------------	---

Dans les constructions génératives, les langues scandinaves évitent également le déterminant :

<i>Jag gillar kaffe.</i>	'J'aime le café.' ("J'aime café")
--------------------------	-----------------------------------

La position de l'adjectif au sein du groupe nominal a fait couler beaucoup d'encre en linguistique française. En langues nordiques, l'adjectif est toujours prénominal :

<i>en intressant bok</i>	'un livre intéressant' ("un intéressant livre")
--------------------------	---

Enfin, les langues nordiques disposent d'au moins sept constructions différentes pour exprimer la possession :³²⁹

<i>Jons bok</i>	'le livre de Jean'
<i>bok Jons</i>	
<i>Jons boken</i>	
<i>boken Jons</i>	
<i>boken til Jon</i>	
<i>boken hans Jon(s)</i>	
<i>Jon sin bok</i>	

Le groupe verbal

Les verbes à particule sont légion en langues nordiques. Souvent ils se traduisent mal en français :

<i>ta fram</i> ~ 'sortir'	('prendre en devant')
<i>läsa ut</i> ~ 'terminer' [un livre]	('lire en dehors')

En danois, norvégien et islandais, un objet peut s'intercaler entre le verbe et la particule (comme en anglais, d'ailleurs) :

<i>Hun tog bogen frem.</i>	'Elle a sorti le livre.'
----------------------------	--------------------------

Les langues scandinaves montrent un réfléchi possessif inconnu en français :

<i>Kalle tvättade sin bil.</i>	'Charles a lavé sa voiture.' (= sa propre voiture)
<i>Kalle tvättade hans bil.</i>	'Charles a lavé sa voiture.' (= la voiture de quelqu'un d'autre, par exemple celle de Pierre)

En islandais mais pas dans les autres langues nordiques, un pronom réfléchi dans une subordonnée peut renvoyer à un antécédent dans la proposition principale :³³⁰

³²⁹ Anders Holmberg & Christer Platzack : *The Scandinavian languages*. In : Guglielmo Cinque & Richard S. Kayne (éd.) : *The Oxford Handbook of Comparative Syntax*. Oxford 2005, p. 439.

³³⁰ Cf. Anders Holmberg & Christer Platzack : *The role of inflection in Scandinavian syntax*. Oxford 1995, p. 11.

Jón_i segir að María elski sig_i. 'Jean dit que Marie l'aime.'
 ("Jean dit que Marie s'aime", se = Jean)

Un passif synthétique est observé, surtout en suédois :

Beslutet bekräftades. 'La décision a été confirmée.'

Les langues nordiques montrent une alternance du COD pronominal de sorte qu'il puisse s'insérer entre le verbe et la négation :

Jag läste inte den. -> *Jag läste den inte.* 'Je ne le lisais pas.'
 ("Je lisais ne-pas le") ("Je lisais le ne-pas")

Mais cette opération n'est pas possible dans le cas où le COD est nominal, sauf en islandais :

Ég les aldrei pessar bækur. -> *Ég les þessar bækur aldrei.* 'Je ne lis jamais ces livres.'
 ("Je lis ne-jamais ces livres") ("Je lisais ces livres ne-jamais")

La syntaxe de la phrase

Il est bien connu que le verbe conjugué doit se trouver en deuxième position dans les propositions principales en scandinave (ainsi que dans les autres langues germaniques à l'exception de l'anglais, = la fameuse "contrainte V2", extrêmement rare parmi les langues du monde) :

Anna dansade igår. 'Anna a dansé hier.'
Igår dansade Anna. 'Hier Anna a dansé.' ("Hier a dansé Anna")

Le phénomène V2 n'est pas inconnu en français, mais il y apparaît de manière restreinte et optionnelle, et il est possible que les phrases françaises qui ont l'air V2 soient effectivement des constructions à sujet final. Comparer les phrases suivantes :

Bientôt la version anglaise **arrivera**. -> Bientôt **arrivera** la version anglaise.
 Bientôt la version anglaise **va arriver**. -> Bientôt **va arriver** la version anglaise.
 -> *Bientôt **va** la version anglaise **arriver**

(Cette dernière phrase serait grammaticale en langues nordiques continentales, mais pas l'avant-dernière.)

Les langues scandinaves offrent en plus de très riches possibilités de topicaliser un constituant en le mettant en début de phrase, tout en respectant la contrainte V₂ (notez bien que dans le dernier exemple ci-dessous, où le verbe conjugué avec son COD a été topicalisé, un verbe postiche *gör* est de rigueur pour que la deuxième position ne soit pas vide :

<i>Jag dricker kaffe varje morgon.</i>	'Je bois du café chaque matin.'
<i>Kaffe dricker jag varje morgon.</i>	'Du café, j'en bois chaque matin.'
<i>Varje morgon dricker jag kaffe.</i>	'Chaque matin, je bois du café.'
<i>Dricker kaffe gör jag varje morgon.</i>	"Boire du café, c'est ce que je fais chaque matin."

Les exemples suivants illustrent la topicalisation de constituants ayant encore d'autres fonctions grammaticales :

<i>Snäll är han.</i>	<-	<i>Han är snäll.</i> 'Il est gentil.' (attribut du sujet) ("Gentil, il l'est")
<i>Inte äger jag gods och guld.</i>	<-	<i>Jag äger inte gods och guld.</i> 'Je n'ai ni château ni or' (négation) ("Ne pas je possède château et or")
<i>Utsprang han illa kvickt.</i>	<-	<i>Han sprang ut illa kvickt.</i> 'Il est sorti à toute vitesse.' (particule) ("En dehors il est allé en toute vitesse")
<i>Sig själv utsåg han till föreståndare.</i>	<-	<i>Han utsåg sig själv till föreståndare.</i> 'Il s'est nommé directeur lui-même.' (réfléchi) ("Lui-même il s'est nommé directeur")
<i>Att Maria hade klarat sig trodde ingen.</i>	<-	<i>Ingen trodde att Maria hade klarat sig</i> 'Personne ne croyait que M. se soit sauvée.' (proposition subordonnée) ("Que Marie se soit sauvée, personne ne le croyait")

Dans les questions totales, le verbe occupe toujours la première position :

<i>Kallesov.</i>	->	<i>Sov Kalle ?</i> 'Charles dormait-il ?' / 'Est-ce que Charles dormait ?' ("Dormait Charles ?")
'Charles dormait.'		

Kalle har läst boken.

'Charles a lu le livre.'

->

Har Kalle läst boken ?

'Charles a-t-il lu le livre ?' / 'Est-ce que
C. a lu le livre ?'
("A Charles lu le livre ?")

En français, la question à verbe initial est uniquement possible avec un sujet pronominal :

Il dort.

->

Dort-il ?

En islandais, nous trouvons parfois également la structure V1 dans les déclaratives, surtout dans ce qui a été appelé "l'inversion narrative", caractéristique des sagas islandaises. Cf. l'exemple en bas :

Koma þeir nú að stórum helli ...³³¹

'Alors ils arrivent à une grande grotte.' / 'Arrivent-ils alors à une grande grotte.'

Or cette construction semble également être attestée en français, ce qui est indiqué dans la deuxième traduction, même si le sujet n'est pas exprimé. En langues scandinaves continentales contemporaines, elle est cependant absente.

Examinons ensuite les phrases impersonnelles, où l'on observe plusieurs types en langues nordiques. La construction existe en français aussi, mais son usage y est plus restreint. En langues scandinaves, nous repérons les cas suivants :

verbes intrinsèquement impersonnels :

Det regnar.

'Il pleut.'

Det svartnade för ögonen.

'Ma vue s'est obscurcie.'

("Il est noirci devant mes yeux")

passives :

Det dansades på båten.

'On a dansé sur le bateau.' / 'Il a été dansé sur le bateau.'

Det beundrades en kvinna.

'On admira une femme.'

("Il a été admiré une femme")

Det gavs Pelle en bok.

'On a donné un livre à Pierre.'

("Il a été donné Pierre un livre")

³³¹ Exemple de Höskuldur Þráinsson : *The syntax of Icelandic*. Cambridge 2007, p. 29.

"ergatives" :

Det vissnade en blomma.

'Une fleur a fané.'

("Il a fané une fleur")

Det växte ogräs på gården.

'De mauvaises herbes poussaient dans la cour.'

("Il poussait de mauvaises herbes dans la cour")

intransitives :

Det ligger en katt i sängen.

'Un chat se trouve dans le lit.' / 'Il y a un chat dans le lit.'

("Il est allongé un chat dans le lit")

Det har ringt en man från Paris.

'Un monsieur de Paris a appelé.'

("Il a téléphoné un monsieur de Paris")

Det knackade på dörren.

'Quelqu'un a frappé à la porte.'

("Il a été frappé à la porte")

transitives (uniquement en islandais) :

Bað hefur sennilega einhver étíð hákarlinn í dag.

'Quelqu'un a évidemment mangé du requin aujourd'hui.'

("Il a évidemment quelqu'un mangé du requin aujourd'hui")

(Note 329, p. 435.)

En général, ni les langues scandinaves ni le français ne sont des langues à pronom implicite, ce qui est surprenant concernant le français, vu que les autres langues romanes permettent l'omission des arguments pronominaux (cf. l'exemple espagnol mentionné plus haut). Mais encore une fois, l'islandais se distingue des autres langues nordiques en permettant des phrases à sujet nul comme la suivante :

*Ígær rigndi.*³³² 'Hier il pleuvait.' ("Hier pleuvait")

Or, dans ce cas-là on peut aussi regarder *ígær* 'hier' comme un "sujet temporel", et le type illustré par *venceremos* mentionné précédemment n'est pas attesté.

Une autre difficulté classique pour les apprenants des langues nordiques (à l'exception de l'islandais) se trouve dans le fait que l'adverbe de phrase est placé après le verbe conjugué dans les propositions principales mais avant celui-ci dans les subordonnées :

Maria skulle troligen läsa några böcker idag.

'Marie devait évidemment lire quelques livres aujourd'hui.' ->

³³² *Ibid.*

Han sa att Maria troligen skulle läsa några böcker idag.

"Il disait que Marie évidemment devait lire quelques livres aujourd'hui"

L'islandais suit ici le modèle français (adverbe de phrase + verbe conjugué dans la subordonnée). Dans le cas où la proposition subordonnée est infinitive, nous trouvons les faits suivants :³³³

Þau lofuðu [að borða aldrei graut]. (verbe à l'infinitif + adverbe de phrase) (islandais)

De lovade [att aldrig äta gröt]. (adverbe de phrase + verbe infinitival) (suédois)

En français, les constructions semblent être grammaticales toutes les deux :

Ils ont promis (adverbe de phrase + verbe à l'infinitif)

[de ne **jamais manger** du porridge].

Ils ont promis (verbe à l'infinitif + adverbe de phrase)

[de ne **manger jamais** du porridge].

Il est possible de combiner plusieurs adverbes de phrase entre le verbe conjugué et le verbe non conjugué en langues scandinaves. Dans ce cas-là, le sujet (surtout en suédois et en norvégien) peut s'inscrire librement avant, entre ou après ces adverbes. Considérez la phrase suivante, où *Eva* se trouve dans sa position canonique :

Därför hade Eva förmödligaen faktiskt inte heller läst boken.

'Voilà pourquoi Eva n'avait probablement pas effectivement lu le livre non plus.'

Les phrases suivantes illustrent le fait que le sujet peut se déplacer librement dans ce champ médian, un phénomène qui a été appelé "sujets flottants".³³⁴

Därför hade förmödligaen Eva faktiskt inte heller läst boken.

Därför hade förmödligaen faktiskt Eva inte heller läst boken.

Därför hade förmödligaen faktiskt inte Eva heller läst boken.

Därför hade förmödligaen faktiskt inte heller Eva läst boken.

³³³ Cf. Höskuldur Þráinsson : *The syntax of Icelandic*. Cambridge 2007, p. 451.

³³⁴ Exemple de Halldór Armann Sigurðsson : *Om ordföljd i germanska språk : en liten studie i språkvariation*. (Sur la syntaxe des langues germaniques : une petite étude de variation linguistique). Lund 2005, p. 23. (Manuscrit non publié)

En islandais, le sujet peut même être extraposé en fin de phrase :³³⁵

<i>Það munu kaupa þessa bók margir stúdentar.</i>	'Beaucoup d'étudiants vont acheter ce livre. (littéralement "Il va acheter ce livre beaucoup d'étudiants")
---	--

L'islandais possède un système casuel très riche et montre ce qu'on a appelé les "sujets excentriques", c'est-à-dire des sujets non nominatifs.³³⁶ Cf. l'exemple suivant :

<i>Strákunum leiddist í skóla.</i>	
'Les garçons (DATIF) s'ennuyaient à l'école.'	

Toutes les langues nordiques présentent la construction ditransitive "pure" ainsi que prépositionnelle, tandis qu'en français la première n'est pas possible (sauf si les objets sont pronominaux). En outre, les objets peuvent changer de place en islandais :³³⁷

<i>Hún gaf Jóni bókina.</i>	"Elle a donné Jean le livre"
<i>Hún gaf bókina Jóni (en ekki mér).</i>	"Elle a donné le livre Jean (et pas moi)"

Continuons par mentionner un phénomène qui a fait couler beaucoup d'encre en linguistique nordique, à savoir la dislocation stylistique, fréquente en norrois et toujours vivante en islandais.³³⁸ Cette construction implique la dislocation d'un constituant quelconque vers une position après la conjonction de subordination. Voir les exemples suivants :

<i>Hver heldur þú að stólið hafi hjólinu ?</i>	
'Qui penses-tu a volé le vélo ?'	("Qui penses-tu volé à le vélo")
<i>Þeir sem þessa ákvörðun verða að taka ...</i>	
'Ceux qui doivent prendre cette décision ...'	("Ceux qui cette décision doivent à prendre...")

³³⁵ Cf. Anders Holmberg & Christer Platzack : *The role of inflection in Scandinavian syntax*. Oxford 1995, p. 11. Voir aussi la discussion sur les sujets en fin de phrase plus haut.

³³⁶ Voir entre autres Höskuldur Þráinsson : *The syntax of Icelandic*. Cambridge 2007, chapitre 4.

³³⁷ Voir Christer Platzack : "Böjning och fri ordföljd. En diskussion av en språklig fördom". In : Inga-Lill Bäcklund, Ulla Börstam, Ulla Melander Marttala & Harry Näslund (éd.) : *Text i arbete*. Festschrift till Britt-Louise Gunnarsson den 12 januari. Département de Langues Nordiques, Université d'Uppsala. Uppsala 2005, p. 174.

³³⁸ La référence classique ici est Anders Holmberg : "Scandinavian stylistic fronting. How any category can become an expletive". In : *Linguistic Inquiry* (vol. 31 2000), pp. 445–83.

En langues scandinaves, une préposition peut régir une proposition subordonnée :

- Jag tänkte på [att han var kortare än hon]*
 "J'ai pensé à qu'il était plus petit qu'elle"
Efter [att han hade ätit], ringde han sin fru
 "Après qu'il avait mangé, il a téléphoné à sa femme"

Dans les questions indirectes, l'islandais se sert d'un mot interrogatif seul, tandis qu'un *som* additionnel (danois *der*) s'impose dans les autres langues nordiques dans le cas où le sujet a été interrogé :³³⁹

- Hon frågade vad som låg i byrån.*
 "Elle demanda que qui se trouvait dans la commode"
Hún spurði hvad la i skúfunni.
 "Elle demanda que se trouvait dans la commode"

- Hon frågade vad Harald läste. / Hún spurði hvad las Haraldur.*
 "Elle demanda quoi Harald lisait"

Finalement, disons un mot sur l'extraction des "îlots syntaxiques" en scandinave, un phénomène beaucoup discuté en linguistique nordique au fil des années. Un îlot syntaxique est une proposition subordonnée non régie par le verbe dans la principale, typiquement une proposition relative ou adverbiale. Normalement ce type de proposition n'admet pas d'extraction, or, en scandinave continental cela est possible. Observez l'extraction du COD de la proposition relative ci-dessous :

- Jag känner en man [som säljer blommor].*
 "Je connais un monsieur [qui vend des fleurs]."
Blommor känner jag en man [som säljer –].
 "Des fleurs connais je un monsieur qui vend"

Discussion et conclusions

Nous avons examiné un grand nombre de phénomènes en langues scandinaves qui supposément n'existent pas en français. Ils sont donc pertinents pour l'apprenant francophone car ils sont difficiles à maîtriser, mais intéressent également le scandinavo-

³³⁹ Anders Holmberg & Christer Platzack : *The Scandinavian languages*. In : Guglielmo Cinque & Richard S. Kayne (éd.) : *The Oxford Handbook of Comparative Syntax*. Oxford 2005, p. 437.

phone car ils lui apprennent que ce qui lui semble évident peut être vécu comme "exotique" par un apprenant (francophone, en l'occurrence).

Nous n'avons pas traité des questions de vocabulaire, telle l'intraduisibilité des mots comme le suédois *lagom* ou le danois *hygge*, ni du lexique de la neige utilisé en Scandinave septentrionale, ni de la richesse lexicale en scandinave dans le domaine des biscuits, etc. Nous n'avons pas non plus discuté les différences interactionnelles, par exemple le fait que les Scandinaves parlent à voix faible et cherchent le consensus tandis que les Français parlent à voix forte et préfèrent le débat.

Malgré cela, nous espérons avoir donné assez riche des différences linguistiques entre les langues nordiques et le français, en particulier entre l'islandais et le français. Essayons en guise de conclusion de trouver une explication plus générale aux différences que nous avons identifiées, en nous limitant aux contrastes entre l'islandais et le français, là où les différences sont les plus nettes.

Il est souvent proposé qu'une morphologie flexionnelle riche (casuelle sur le nom, personnelle sur le verbe) "autorise" une syntaxe flexible, le latin et le russe en étant deux manifestations typiques. Qu'en est-il de l'islandais et du français à cet égard ? Suggérons que l'islandais montre les traits [+cas, +personne], c'est-à-dire que c'est une langue avec une riche morphologie casuelle ainsi que personnelle (4 cas x 2 nombres x 3 genres ; 5 personnes différentes (sur 6) au présent indicatif et subjonctif + *idem* au prétérit). Quant au français, proposons que cette langue montre les traits [-cas, +personne] : le cas n'est jamais codé explicitement au nom en français, tandis que sa morphologie personnelle est assez importante, en tout cas à l'écrit. Ajoutons que le marquage de cas et de personne semble être "vulnérable" dans l'évolution de la langue, peut-être parce que ce sont deux phénomènes "redondants" : les cas sont implicitement indiqués par la valence du verbe, et la personne par le sujet. Le marquage du cas a donc été "érodé" en français contemporain, mais pas celui de la personne. Les valeurs positives aux deux paramètres en question en islandais prédisent que la syntaxe de cette langue serait plus flexible que celle du français, et il est vrai que nous avons vu précédemment un grand nombre de constructions nordiques et surtout islandaises absentes en français. Or rappelons que certaines des expressions traitées sont également présentes en français, mais parfois à un moindre degré : l'occurrence du verbe devant la négation ou devant l'adverbe de phrase dans les propositions subordonnées et infinitives, XVS en principale, interrogative à V1, inversion narrative, etc. Il est intéressant de noter que ces phénomènes semblent plutôt impliquer la position du verbe, à l'opposé des constructions du type objet nominal avant négation, sujet excentrique, construction ditransitive "pure", objets interchangeables dans la construction ditransitive, sujets temporels, etc., qui semblent plutôt concerner la position des arguments nominaux. Concluons donc que l'islandais, de par sa morphologie globalement riche, permet une syntaxe flexible à tous les niveaux, tandis que le français permet une cer-

taine mobilité du verbe et mais moins des arguments nominaux. Cette situation découle directement du fait que l’islandais montre les traits [+cas, +personne] et le français [−cas, +personne]. Donc, l’analyse contrastive du marquage de cas et de personne s’avère fructueuse : elle permet d’établir un lien entre l’islandais contemporain et le passé du français (rappelons que le latin était [+cas, +personne]) et elle prédit que l’islandais futur ressemblera au français contemporain au cas où, à Dieu ne plaise, la langue islandaise quitterait son congélateur linguistique. Question à suivre donc, peut-être pour le **bicentenaire** des études scandinaves en France.

Karl Erland Gadelii

Maître de conférences en études scandinaves
à l’université de Paris-Sorbonne

Etudes contrastives du discours de recherche en anglais, en français et en norvégien

Kjersti Fløttum

Introduction

Je voudrais d'abord féliciter les études scandinaves à la Sorbonne et remercier les organisateurs de m'avoir invitée à célébrer ce centenaire au sein de leur colloque. Comme thème de ma conférence, j'ai choisi de présenter quelques analyses contrastives entreprises sur des articles de recherches rédigés en anglais, français et norvégien et tirés de disciplines différentes. Ces analyses ont été réalisées au sein d'un projet multidisciplinaire et international, le projet KIAP, qui a commencé à l'Université de Bergen, Norvège, en 2002.³⁴⁰

Ma conférence sera structurée comme suit : je présenterai d'abord les points et résultats principaux du projet KIAP dans lequel se situent les analyses. Ensuite, j'aborderai la notion d'*identité culturelle* en discutant dans quelle mesure les résultats généraux sont modifiés par les différences repérées entre disciplines et langues. Ces différences nous permettent en effet de construire des profils plus ou moins typiques de chercheurs liés à chaque discipline et à chaque langue. La notion de *rôle d'auteur* sera importante dans ce contexte. Avant de formuler quelques brèves remarques finales, je discuterai le jeu polyphonique qui se manifeste dans les articles étudiés.

1. Brève présentation du projet KIAP

Le projet KIAP (acronyme norvégien pour *Kulturell Identitet i Akademisk Prosa* ; en français "Identité culturelle dans la langue académique") a eu son origine dans une conception rhétorique du discours scientifique :

³⁴⁰ Pour les résultats principaux, voir Trine Dahl, Kjersti Fløttum & Torodd Kinn : *Academic Voices – across languages and disciplines*. Amsterdam 2006.

(<http://www.uib.no/fremmedsprak/forskning/forskinsprosjekt-ved-if/kiap>). Notre objectif a été de donner de la substance à la contestation de la conception traditionnelle du discours scientifique comme objectif, monologique et non-interactionnel ; une conception selon laquelle les observations scientifiques se raconteraient elles-mêmes. L'exemple suivant montre clairement qu'il y a un auteur ou une voix personnelle derrière cet extrait, tiré d'un article d'économie :³⁴¹

- (1) En outre, dans la littérature, on ne sait prendre en compte l'absence d'exogénéité stricte [6] que lorsque la variable est dichotomique, ce qui n'est pas le cas ici.

Notre problématique principale a porté sur l'identification d'identités culturelles telles qu'elles se manifestent par des traces linguistiques de voix scientifiques dans le genre de l'article de recherche. Afin de mener à bien cet objectif, nous avons adopté une perspective doublement comparative, analysant des articles écrits en trois langues, à savoir l'anglais, le français et le norvégien, et tirés de trois disciplines, à savoir la médecine, l'économie politique et la linguistique.

Sans pouvoir entrer dans les détails du choix de ces langues et de ces disciplines, je dirai simplement que par la dominance de l'anglais dans le monde de recherche, une question importante a été de savoir dans quelle mesure il y a une diversification dans les articles français et les articles norvégiens par rapport aux articles anglais.³⁴²

Enfin, notre recherche s'est fondée sur un corpus électronique comportant 450 articles (environ 3 millions de mots) publiés dans des revues reconnues à comité scientifique, des années 1992 à 2003.

Nos analyses – quantitatives aussi bien que qualitatives – sont centrées sur la manifestation de personne, et orientées selon trois questions de recherches :

1. Comment les auteurs se manifestent-ils dans les textes (dimension MOI) ?
2. Comment les voix d'autres chercheurs se manifestent-elles (dimension AUTRUI) ?
3. Comment les auteurs présentent-ils (ou "vendent"-ils) leur propre recherche ?

Ces questions expliquent notre choix de cadre théorique, caractérisé par une perspective large, énonciative, polyphonique et interactionnelle ;³⁴³ avec différentes théories

³⁴¹ frecono1.

³⁴² Cf. Trine Dahl, Kjersti Fløttum & Torodd Kinn : *Academic Voices – across languages and disciplines*. Amsterdam 2006 ; Kjersti Fløttum (éd.) : *Language and discipline perspectives on academic discourse*. Cambridge 2007.

³⁴³ Cf. Kjersti Fløttum, Henning Nölke & Coco Norén : *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris 2004 ; Dominique Maingueneau : *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris 1993 ; O. Ducrot : *Le Dire et le Dit*. Paris 1984 ; Mikhaïl Bakhtine : *La poétique de Dostoïevski*. Paris 1970 (Première édition en russe Moscou 1929).

de genre constituant un arrière-plan important.³⁴⁴

Pour aborder les trois questions, nous avons sélectionné différents faits linguistiques susceptibles de réaliser les dimensions MOI et AUTRUI de la manifestation personnelle :

- Pronoms personnels de la 1^{re} personne
- Pronoms indéfinis
- Emploi de verbes combinés avec les pronoms personnels et indéfinis
- Marqueurs de modalité épistémique
- Connecteurs argumentatifs
- Expressions métatextuelles
- La construction *let us/let me + infinitif* (impératif du pluriel en français : 'considérons')
- Constructions polyphoniques (négation polémique et concession)
- Références bibliographiques

Tout le long du projet, notre hypothèse principale a été que la discipline prime sur la langue en matière d'identité culturelle. La grande majorité de nos analyses, aussi bien quantitatives que qualitatives, a en effet confirmé cette hypothèse. En termes très généraux, on peut dire que, dans le corpus KIAP, il y a plus de ressemblances entre les articles provenant de la même discipline qu'entre les articles rédigés dans la même langue : la discipline semble plus importante que la langue pour l'identification d'identités culturelles. Et la discipline est une variante plus importante que la langue pour expliquer les ressemblances et les différences entre les articles de recherche.

Pour les résultats en détails, je vous renvoie à notre monographie *Academic Voices – across languages and disciplines* et à notre site (voir ci-dessus) où nos différentes publications sont listées.³⁴⁵ Pour des résultats sur un corpus norvégien, voir la thèse de doctorat de Kjersti R. Breivega ;³⁴⁶ pour des études entreprises sur des corpus français et anglais, voir les thèses de Rinck et Poudat respectivement.³⁴⁷

³⁴⁴ John M. Swales : *Genre Analysis. English in Academic and Research Settings*. Cambridge 1990 ; Kjell Lars Berge : "The scientific text genres as social actions : text theoretical reflections on the relations between context and text in scientific writing." In : Kjersti Fløttum & François Rastier (éd.) : *Academic Discourse. Multidisciplinary Approaches*. Oslo 2003, pp. 144–157.

³⁴⁵ Trine Dahl, Kjersti Fløttum & Torodd Kinn : *Academic Voices – across languages and disciplines*. Amsterdam 2006.

³⁴⁶ Kjersti R. Breivega : *Vitskaplege argumentasjonsstrategiar. Ein komparativ analyse av superstrukturelle konfigurasjonar i medisinske, historiske og språkvitskaplege artiklar*. Bergen 2001. (Thèse de doctorat)

³⁴⁷ Fanny Rinck : *L'article de recherche en Sciences du langage et en Lettres. Figure de l'auteur et identité disciplinaire du genre*. Grenoble 2006. (Thèse de doctorat) ; C. Poudat : *Etude contrastive de l'article scientifique de revue linguistique dans une perspective d'analyse des genres*. 2006. (Thèse de doctorat publiée dans *Texto* sur le site www.revue-texto.net)

Je donnerai toutefois quelques résultats plus spécifiques ici (résultats liés aux points les plus importants concernant les ressemblances et différences entre disciplines et langues) :

- Les auteurs des articles de médecine sont les moins visibles des trois disciplines étudiées.
- Les auteurs rédigeant leurs articles en anglais et en norvégien sont plus explicitement présents dans les textes que les auteurs rédigeant en français.
- La manifestation d'auteur explicite est plus visible dans les articles de médecine rédigés en norvégien que dans les articles de médecine rédigés en anglais et en français.
- La comparaison d'articles individuels montre une variation considérable aussi bien à l'intérieur d'une discipline qu'à l'intérieur d'une langue.
- Des rôles d'auteurs différents ont été identifiés. Les plus importants sont les rôles de chercheur, de scripteur ou de guide textuel et d'argumentateur.

2. Identités culturelles dans le discours scientifique

Avant de passer aux profils disciplinaires et de langue que nous avons identifiés, je voudrais revenir sur la notion même d'identité culturelle. Dès le début, dans le projet KIAP, nous avons vu les défis liés à la définition et la délimitation de cette notion. Nous avons également compris qu'il serait très important de faire attention à la manière de lier l'interprétation de nos résultats linguistiques aux contextes culturels que nous avons choisi de prendre en considération. Comme point de départ, nous avons décidé que la notion d'identité culturelle serait discutée en termes de tendances possibles observées dans la pratique linguistique des différents groupes ou sous-corpus étudiés (9 en tout, consistant en combinaisons des 3 langues et des 3 disciplines différentes). En termes plus clairs, nous avons étudié les ressemblances au sein des 9 groupes et les différences entre ces mêmes groupes.

Les contextes que nous avons jugés pertinents pour le projet sont au nombre de quatre.³⁴⁸ Je les présenterai très brièvement ici. Prenons d'abord la culture d'écriture nationale, basée sur la langue nationale. C'est un contexte normalement développé au sein du système général d'éducation, qui à son tour fait partie d'une société plus large, manifestant des valeurs déterminées. Ensuite, il y a le contexte du monde scientifique. Il s'agit pour nous du monde scientifique en général, reflétant des valeurs transgressant les frontières nationales, comme par exemple l'intérêt pour la création ou la production de connaissances nouvelles. Troisièmement, nous avons le contexte de la disci-

³⁴⁸ Cf. Trine Dahl : "Textual metadiscourse in research articles : a marker of national culture or of academic discipline ?" In : *Journal of Pragmatics* (36, 2004), pp. 1807–1825 ; Kjersti Fløttum (éd.) : *Language and discipline perspectives on academic discourse*. Cambridge 2007.

pline elle-même, qui occupe une place particulièrement importante dans notre étude. Et enfin, la communauté discursive et le genre. La communauté discursive, étroitement liée au genre discursif en question, constitue un contexte qui ne peut pas être considéré comme indépendant des trois autres, mais qui en effet peut ajouter des facteurs particuliers ; par exemple, des préférences rhétoriques différentes au sein d'un genre, exprimées par disciplines différentes, quelque chose qui souvent peut s'expliquer en partie par l'histoire épistémologique de la discipline.

Tous ces contextes mériteraient d'être discutés de manière plus approfondie, ce qui ne sera pas possible ici. Pour cela, je renvoie à nos publications.³⁴⁹

Pour résumer un tant soit peu, il a été nécessaire de prendre en compte ces différents contextes afin de déterminer et comprendre les constellations complexes constituées par les voix présentes, plus ou moins explicites, dans les articles étudiés. Ces contextes nous ont aidés de manières différentes à expliciter ce que nous considérons comme identités culturelles – dans le cadre du monde scientifique.

Quelle que soit la complexité de ces questions, il nous a été possible de construire des profils basés sur les disciplines et sur les langues. Par conséquent, on peut dire que les auteurs scientifiques se présentent comme membres d'un groupe ou d'une communauté. Il est toutefois clair que la standardisation – dans la mesure où l'on peut en parler – est plus forte à l'intérieur d'une discipline qu'à l'intérieur d'une langue.

3. L'auteur scientifique comme membre d'un groupe : profils d'auteurs scientifiques

Dans ce développement de profils, nous avons établi une catégorisation en différents rôles d'auteur, des rôles rhétoriques pourrait-on dire, dont les plus importants sont le chercheur, le scripteur (ou guide textuel) et l'argumentateur.³⁵⁰ C'est que sur la "scène"

³⁴⁹ Cf. en particulier les travaux de Trine Dahl, qui a travaillé longuement sur ces questions : Trine Dahl : "Textual metadiscourse in research articles : a marker of national culture or of academic discipline ?" In : *Journal of Pragmatics* (36, 2004), pp. 1807–1825 ; Trine Dahl, Kjersti Fløttum & Torodd Kinn : *Academic Voices – across languages and disciplines*. Amsterdam 2006. Pour d'autres études pertinentes, voir Edward T. Hall & Mildred R. Hall : *Understanding Cultural Differences*. Yarmouth 1990 ; Björn Melander : "Culture or genre ? Issues in the interpretation of cross-cultural differences in scientific papers." In : *Genre Studies in English for Academic Purposes*. Castelló 1998, pp. 211–226 ; Tony Becher & Paul R. Trowler : *Academic Tribes and Territories. Intellectual Enquiry and the Culture of Disciplines*. Buckingham 2001 ; Geert Hofstede : *Culture's Consequences. Comparing Values, Behaviors, Institutions, and Organizations Across Nations*. Thousand Oaks/London 2001.

³⁵⁰ Cf. Kjersti Fløttum : "Personal English, indefinite French and plural Norwegian scientific authors ? Pronominal author manifestation in research articles." In : *Norsk Lingvistisk Tidsskrift* (21, 2003), pp. 21–55 ; Kjersti Fløttum : "La présence de l'auteur dans les articles scientifiques : étude des pronoms je, nous et on." In : Antoine Auchlin et al (éd.) : *Structures et discours*.

d'un article de recherche, les auteurs peuvent assumer différents rôles dans leur interaction avec les lecteurs ou avec des collègues différents (ce qui d'ailleurs se concilie bien avec une perspective polyphonique).³⁵¹ En ce sens, l'article peut être considéré comme un drame polyphonique où l'auteur est en interaction avec différentes personnes ou groupes de personnes.

Dans nos analyses, nous avons porté une attention particulière aux rôles rhétoriques qu'assument les auteurs quand ils renvoient à eux-mêmes par le moyen de pronoms personnels de la 1^{ère} personne, singulier et pluriel, ou par un pronom indéfini, comme le pronom *on* en français.³⁵² Nous avons identifié ces rôles en étudiant le cotexte immédiat du pronom, notamment les verbes ou les constructions verbales avec lesquels le pronom se lie, et dans une certaine mesure les expressions métatextuelles et les expressions épistémiques entourant le pronom et le verbe.³⁵³ Considérons maintenant de plus près ces rôles.

Comme je l'ai déjà indiqué, les rôles identifiés les plus importants sont les suivants : *chercheur*, *scripteur* (ou *guide textuel*) et *argumentateur*. L'auteur en tant que chercheur apparaît typiquement quand le pronom de la 1^{ère} personne se combine avec des verbes de recherche. Ces verbes réfèrent aux activités directement liées au processus de recherche, tels que *analyser*, *considérer*, *examiner*, *étudier*, *trouver*. Comme les verbes de recherche, tels qu'ils sont définis ici, incluent des verbes plus ou moins spécifiques pour trois disciplines, caractérisées par différentes activités, il est clair qu'ils constituent un groupe très large. Il faut aussi dire que certains verbes peuvent traduire des rôles différents dans différents contextes.³⁵⁴ Vous avez un exemple où l'auteur assume le rôle de chercheur dans l'extrait suivant (c'est moi qui souligne dans les exemples) :

Québec 2004, pp. 401–416. Kjersti Fløttum : "Academic voices in the research article." In : Suomela-Salmi, Eija & Fred Dervin (éd.) : *Cross-Linguistic and Cross-Cultural Perspectives on Academic Discourse*. Amsterdam 2009, pp. 109–122.

³⁵¹ Cf. O. Ducrot : *Le Dire et le Dit*. Paris 1984 ; Kjersti Fløttum, Henning Nölke & Coco Norén : *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris 2004 ; Kjersti Fløttum : "The self and the others – polyphonic visibility in research articles." In : *International Journal of Applied Linguistics* (15, 2005a), pp. 29–44 ; Kjersti Fløttum : "MOI et AUTRUI dans le discours scientifique : l'exemple de la négation NE ... PAS." In : Jacques Bres, Patrick Pierre Haillet, Sylvi Mellet, Henning Nölke & Laurence Rosier (éd.) : *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*. Bruxelles 2005, pp. 323–337.

³⁵² Cf. Kjersti Fløttum, Kerstin Jonasson & Coco Norén : *ON – pronom à facettes*. Bruxelles 2007.

³⁵³ Trine Dahl : "Textual metadiscourse in research articles : a marker of national culture or of academic discipline ?" In : *Journal of Pragmatics* (36, 2004), pp. 1807–1825 ; Eva Thue Vold : *Modalité épistémique et discours scientifique. Une étude contrastive des modalisateurs épistémiques dans des articles de recherche français, norvégiens et anglais, en linguistique et médecine*. Bergen : 2008. (Thèse de doctorat)

³⁵⁴ Pour la classification de verbes, voir aussi Ken Hyland : *Hedging in Scientific Research Articles*. Amsterdam 1998 ; Ken Hyland : *Disciplinary discourses : Social interactions in academic writing*. Harlow 2000.

(2) **J'envisage** donc a priori la possibilité d'une relation entre [...].³⁵⁵

Quand le pronom se combine avec des verbes que j'ai appelé verbes discursifs, l'auteur assume le rôle de scripteur ou guide textuel³⁵⁶, c'est-à-dire avec des verbes référant aux processus impliquant une représentation verbale ou graphique, comme *décrire, illustrer, présenter, résumer*; ou des processus liés à la structuration du texte et au guidage du lecteur, comme *commencer par, porter l'attention à, retourner à, revenir sur, etc.* Voici des exemples :

(3) [...] pour simplifier **je décris** brièvement les procès conjugués [...].³⁵⁷

(4) **Je commencerai par** noter que [...]. (frling13)

Le troisième rôle rhétorique est celui d'argumentateur. Ce rôle se manifeste quand le pronom se combine avec des verbes que j'ai appelé verbes de prise de position ; ce sont des verbes référant aux procès de prendre position, de manifester son point de vue, etc., comme *proposer, soutenir, défendre, réfuter*. Voici des exemples typiques :

(5) L'idée que **je voudrais défendre** est que [...].³⁵⁸

(6) Par ailleurs, **je propose** des hypothèses explicatives concernant [...].³⁵⁹

Auteurs de médecine

En nous servant de ces catégories avec d'autres caractéristiques typiques et pertinentes, nous avons pu établir différents profils disciplinaires. Si nous prenons en premier la caractéristique des auteurs de médecine, nous pouvons dire que la formulation "Les données cliniques suivantes ont été évaluées [...]" en est typique. Nous voyons ici que l'auteur est plus ou moins absent. C'est que dans les textes de médecine, on ne trouve pas souvent des phrases en forme active et personnelle comme par exemple "Nous avons évalué les données cliniques suivantes [...]" . En général on peut dire que les textes de médecine se caractérisent par l'absence de personne et par une argumentation plutôt implicite. En plus, nous avons noté que la recherche est typiquement présentée comme accomplie. Dans cette perspective, les auteurs de médecine assument typiquement le rôle de chercheur.

355 frling13.

356 Voir les verbes d'acte discursif dans Ken Hyland : *Disciplinary discourses : Social interactions in academic writing*. Harlow 2000, p. 27.

357 frling30.

358 frling12.

359 frling32.

Auteurs économistes

Pour ce qui est des auteurs économistes, ils sont au contraire présents, dans des expressions encadrées par un renvoi métatextuel, comme dans la suivante : "Dans la section 2, nous présentons le modèle." Cependant, cette présence est assez modeste ; les économistes sont beaucoup moins directement argumentatifs que leurs collègues linguistes. Et en opposition aux auteurs de médecine, les auteurs économistes présentent leur recherche de manière linéaire, c'est-à-dire comme étant entreprise dans le texte même. En ce qui concerne le rôle d'auteur, les économistes se manifestent comme chercheurs aussi bien que comme scripteurs (guides textuels).

Auteurs linguistes

Il n'est peut-être pas surprenant de constater que les auteurs linguistes sont les plus nettement présents des trois profils disciplinaires ; ils sont par ailleurs les plus explicitement polémiques. Ils argumentent de manière explicite dans des expressions comme "Au contraire, une théorie pragmatique doit pouvoir répondre [à] [...]. Nous allons y répondre." Comme les économistes, ils présentent leur recherche de manière linéaire, comme étant entreprise dans le texte même. Ainsi, les auteurs linguistes assument l'ensemble des trois rôles dans leur textes : ils sont chercheurs, scripteurs (guides textuel) aussi bien qu'argumentateurs.

Voilà pour les profils disciplinaires. S'agissant des généralisations potentielles portant sur la langue, il est plus difficile d'établir des profils. Cependant, il y a certains traits fréquents qu'il vaut la peine de mentionner, des traits toujours limités au cadre du projet KIAP et aux faits qui y sont étudiés.

Auteurs d'articles anglais

Prenons en premier lieu les auteurs d'articles anglais. D'abord ces auteurs sont ouvertement ou explicitement présents dans leurs textes ; ils sont "reader-friendly", c'est-à-dire guident les lecteurs dans leur parcours du texte, par des indications explicites de ce qui sera fait et où. Ces auteurs sont également relativement polémiques. Enfin, dans les articles écrits par un seul auteur, ils tendent à utiliser "I" ('je'), comme dans l'énoncé "In this section, I will discuss [...]"

Auteurs d'articles norvégiens

Les auteurs d'articles norvégiens sont à bien des égards similaires à leurs collègues auteurs d'articles anglais : ils sont nettement présents et "reader-friendly". Cependant, ils semblent plus polémiques que les Anglais, et ils se manifestent par une voix plus collective. Cela se traduit par un emploi de "vi" ('nous') dans les articles à un seul auteur, un pronom incluant souvent le lecteur, comme dans l'énoncé commençant par "Vi ser at [...]'" ('Nous voyons que [...]']).

Auteurs d'articles français

Les auteurs d'articles français, par contraste, sont relativement absents, selon les faits analysés dans notre projet. Ils ne guident pas de manière systématique les lecteurs dans leur parcours du texte ; et ils ont tendance à cacher leur polémique de manière assez subtile. Les auteurs d'articles français, même dans les articles rédigés par un seul auteur, ont tendance à utiliser le pronom *on* au lieu de par exemple *nous* ou *je*, comme dans l'exemple suivant : "On peut proposer [...]"³⁶⁰.

Pour récapituler un tant soit peu et pour relier à la notion d'identité culturelle, je tiens à dire qu'il faut faire attention à ne pas généraliser trop vite à partir de nos observations. La diversification dans nos matériaux est en effet assez importante. Cependant, il est clair que les auteurs rédigeant en anglais et ceux rédigeant en norvégien ont plus en commun que par exemple les auteurs rédigeant en anglais et ceux rédigeant en français. L'influence qu'a eu l'anglais sur le norvégien est indiscutable. Ce n'est pourtant pas très surprenant, vu l'histoire et la longue tradition de collaboration entre la Norvège et la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Les auteurs rédigeant en français, par contre, se distinguent assez nettement de leurs collègues anglais et norvégiens. La grande valeur traditionnellement donnée à la culture française et par là à la langue française dans le monde francophone y est certainement pour beaucoup. Enfin, pour les disciplines, il est pourtant plus justifié de parler d'identités culturelles, selon les résultats obtenus dans le projet KIAP.

Bien qu'il soit possible de poser des profils plus ou moins généraux, basés sur les variables de discipline et de langue, il est bien clair que la voix individuelle est nettement présente dans les articles de recherche étudiés. A l'intérieur des neuf sous-corpus, nous avons observé beaucoup de variations entre les articles individuels. La variation semble être particulièrement grande dans les articles de linguistique – et cela pour les trois langues.

4. Le jeu polyphonique

Par nos analyses, nous avons pu justifier la conception de l'article de recherche comme particulièrement plurivocal ou polyphonique, donnant lieu à des voix scientifiques différentes et complexes. En adoptant la théorie scandinave de la polyphonie linguistique – appelée ScaPoLine – comme point de départ théorique principal, nous avons

³⁶⁰ Cf. également Anne-Marie Loffler-Laurian : "L'expression du locuteur dans les discours scientifiques – "je", "nous" et "on" dans quelques textes de chimie et de physique." In : *Revue de Linguistique Romane* (44, 1980), pp. 135–157 ; Irena Vassileva : *Who is the Author? A Contrastive Analysis of Authorial Presence in English, German, French, Russian and Bulgarian Academic Discourse*. Sankt Augustin 2000 ; Anje Müller Gjesdal : *L'emploi du pronom "on" dans les articles de recherche. Une étude diachronique et qualitative*. Bergen 2003. (Mémoire de maîtrise)

pu réunir la plupart de nos analyses dans un cadre homogène, orienté vers les dimensions de MOI et d'AUTRUI.³⁶¹ La perspective polyphonique s'est révélée particulièrement fructueuse par le fait qu'elle ne couvre pas seulement ces dimensions quand elles sont explicitement manifestées (par des pronoms ou par des citations) mais aussi quand elles sont implicites, là où la source de la voix en question n'est pas citée ou rendue explicite d'une autre manière. La présence des voix peut donc être explicite aussi bien qu'implicite.

Revenons aux dimensions de MOI et d'AUTRUI. Dans nos analyses, nous avons mis la dimension de MOI en rapport avec l'auteur. Pour ce qui est de la dimension d'AUTRUI, on pense typiquement aux pratiques de référence et citations ou au discours rapporté, c'est-à-dire à la polyphonie explicite, où la source est clairement signalée.

Les analyses des références bibliographiques ont en effet donné des résultats intéressants en ce qui concerne les différences entre disciplines et langues. Dans le corpus KIAP, les références bibliographiques sont beaucoup plus fréquentes dans les articles de médecine que dans les articles de linguistique et surtout les articles d'économie politique ; et elles sont plus fréquentes dans les articles rédigés en anglais et norvégien qu'en français.³⁶²

Cependant, les traces d'autrui se manifestent dans beaucoup d'autres configurations, plus subtiles. Et qui plus est, l'explicite et l'implicite sont souvent entremêlés, comme dans l'exemple suivant :

(7) Blanchard and Watson (1986) and Blanchard and Quah (1989) found evidence that demand shocks were the main source of US fluctuations, but Shapiro and Watson (1988) and Gali (1992) found that supply shocks predominated.³⁶³

Pour capter le sens de cet énoncé, il n'est pas suffisant d'interpréter la fonction des quatre voix explicites, représentées par les références bibliographiques présentées. Il faut prendre en considération un autre niveau de polyphonie, implicite mais clairement signalé par le connecteur *but*, indiquant une relation concessive entre les deux points de vue présentés. Le connecteur *but* nous donne une instruction concernant

³⁶¹ Kjersti Fløttum, Henning Nölke & Coco Norén : *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris 2004.

³⁶² Kjersti Fløttum : "Bibliographical references and polyphony in research articles." In : Kjersti Fløttum & François Rastier (éd.) : *Academic Discourse. Multidisciplinary Approaches*. Oslo 2003, pp. 97–119 ; Trine Dahl, Kjersti Fløttum & Torodd Kinn : *Academic Voices – across languages and disciplines*. Amsterdam 2006 ; voir aussi Laurence Rosier : *Le discours rapporté*. Bruxelles 1999 ; Françoise Salager-Meyer : "Referential behaviour in scientific writing : a diachronic study (1810–1995)." In : *English for Specific Purposes* (18, 1999), pp. 279–305.

³⁶³ engecon22.

l'auteur responsable de la concession indiquant que le premier point de vue est accepté, c'est-à-dire le point de vue disant que 'Blanchard and Watson (1986) and Blanchard and Quah (1989) found evidence that [...]') ; cependant, c'est un point de vue qui n'est pas jugé valable dans le contexte et l'argumentation en question. Le point de vue valable ici est le second point de vue, c'est-à-dire celui qui suit immédiatement *but* : 'Shapiro and Watson (1988) and Gali (1992) found that [...]'). C'est là le point de vue sur lequel se base l'argumentation de l'auteur.

En ce qui concerne la source du premier point de vue, l'énoncé seul ne peut pas nous le dire. Cependant, avec le contexte de l'article dans son ensemble, on peut imaginer que ce sont d'autres chercheurs qui en sont responsables. Cela pourrait même être l'auteur de l'article à un autre stade de son travail, un stade peut-être antérieur. L'énoncé dans son ensemble peut être interprété comme un type de polémique assez doux.

La pertinence de la perspective polyphonique dans le présent contexte est que l'auteur chercheur met en scène un jeu polyphonique, signalant la présence de sa propre voix aussi bien que les voix des autres.³⁶⁴ L'auteur donne la parole, pour ainsi dire, à des voix différentes. Ces jeux sont créés par l'auteur de sa propre manière et représentent un mode d'interaction assez subtile et parfois bien complexe. Si l'on considère des marques polyphoniques comme la négation polémique par *ne pas* et le connecteur *mais* et leur correspondant dans les autres langues, les résultats indiquent que les articles en anglais et norvégiens sont plus polyphoniques que les articles en français.

6. Remarques finales

Dans mes remarques finales, je me contenterai tout simplement de dire que les traces à explorer sont nombreuses. Il reste beaucoup d'études à faire dans le domaine du discours scientifique. J'espère avoir montré que pour ce qui est de la présence du MOI, il y plus que les pronoms personnels de la 1^{re} personne à prendre en considération, et pour ce qui est de la présence d'AUTRUI, il y a plus à étudier que les références bibliographiques dans la forme du discours rapporté.

A titre de conclusion, espérons qu'il y aura place pour la diversité, culturelle aussi bien que discursive, dans notre monde d'aujourd'hui où s'impose une certaine standardisation dans les environnements académiques.

Kjersti Fløttum

Professeur de linguistique romane à l'université de Bergen

³⁶⁴ Kjersti Fløttum : "Interrelation de voix internes et externes dans le discours." In : Laurent Perrin (éd.) : *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours. Recherches Linguistiques* (28 2006). Metz, pp. 301–322.

Créanciers d'August Strindberg

Les exclamations en suédois et en français

Gunnel Engwall

Les signes de ponctuation et leur rôle dans le texte

Les signes de ponctuation n'ont généralement suscité qu'un intérêt limité dans les analyses des linguistes et des littéraires. Cependant, ces dernières décennies, quelques études mettent en relief leur importance pour la compréhension des textes.³⁶⁵ Il est évident que ces signes peuvent influencer à la fois la perception et l'interprétation du texte. Le sens et la perception changent sans aucun doute si une seule et même phrase se termine par un point, un point d'interrogation ou un point d'exclamation. Même les virgules peuvent modifier la compréhension et l'impression laissée par un texte. À titre d'exemple, nous nous référerons ici à la réaction du metteur en scène suédois Ingmar Bergman par rapport à la nouvelle édition de *Fröken Julie* (*Mademoiselle Julie*).

C'est que dans l'édition nationale des *Oeuvres Complètes* d'August Strindberg, nous retournons aux manuscrits de Strindberg et essayons de rétablir autant que possible le texte original de Strindberg en éliminant les changements faits par les éditeurs. Ce retour aux sources a eu une grande importance dans le cas de *Mademoiselle Julie*, car le premier éditeur avait fait un grand nombre de modifications, qui sont demeurées dans les éditions ultérieures. Il s'agissait de cas de censure réelle, mais aussi de normalisation. L'éditeur avait très souvent normalisé la ponctuation, et surtout les virgules, en suivant les règles de l'époque. Strindberg, par contre, s'est conformé au modèle français quant au marquage des pauses par des virgules, ce qui n'était pas alors de règle en suédois.

Peu après notre publication de *Mademoiselle Julie* en suédois en 1984, nous avons

³⁶⁵ Cf. par exemple Drillon et Pellat qui présentent un aperçu des études antérieures. (Jacques Drillon : *Traité de la ponctuation française*. Paris 1991; J.-C. Pellat : "Le point sur la ponctuation". In : *Le Français d'aujourd'hui* (juin, n°130). 2000, pp. 116–122.)

reçu un coup de téléphone d'Ingmar Bergman. Il nous a exprimé sa satisfaction vis-à-vis de l'édition, surtout à l'égard de la ponctuation et des virgules en particulier. Maintenant, disait-il, il saisissait bien mieux la pièce et les intentions de Strindberg. Et en conséquence, il a utilisé notre texte pour sa mise en scène de *Mademoiselle Julie* au Théâtre Royal de Stockholm en 1985, mise en scène qui a connu un grand succès à Stockholm et à Londres.

Tout comme les virgules, les exclamations, marquées par des points d'exclamation, sont importantes et constituent l'une des caractéristiques du style de Strindberg, surtout dans ses pièces naturalistes, notamment *Fadren (Père)*, *Mademoiselle Julie* et *Fordringsägare (Créanciers)*.³⁶⁶ Dans le présent article, nous allons d'abord présenter des exemples de l'usage que fait Strindberg de ces signes dans sa pièce *Créanciers* en suédois et en français et ensuite examiner comment ces mêmes signes sont utilisés dans la première édition française de cette pièce.

Strindberg, traducteur de *Créanciers*

Strindberg a composé sa pièce *Fordringsägare (Créanciers)* en quinze jours en août 1888 et s'est mis aussitôt à la traduire en français. Dans cette pièce, dont Strindberg était très fier, nous rencontrons l'héroïne Tekla, son premier mari Gustave et son mari actuel Adolphe. Comme dans les autres pièces naturalistes, le dialogue suédois entre les trois protagonistes est vif et cuisant, les exclamations sont fréquentes.

Les raisons, qui ont poussé Strindberg à traduire sa pièce en français, sont multiples. En traduisant lui-même, il pouvait contrôler son texte, éviter les dépenses de traduction et le risque d'engager un mauvais traducteur. Dans une lettre adressée à Friedrich Nietzsche en automne 1888, à savoir à l'époque de la traduction de *Créanciers*, il se plaignait en effet de la difficulté à trouver un bon traducteur, qui n'affadisse pas le style et ne déflore pas la virginité de l'expression.³⁶⁷ Strindberg se souciait donc du style et de l'expression tant en suédois qu'en français. Comment a-t-il alors résolu sa tâche de traduction ? Étant son propre traducteur, il pouvait se permettre des libertés, faire une adaptation de sa pièce ou, au contraire, choisir de lui rester fidèle.

Dans l'ensemble, Strindberg a traduit soigneusement son texte suédois en français, tout en adaptant quelque peu sa pièce à un public français, notamment en déplaçant

³⁶⁶ Strindberg fait également un usage particulier et fréquent des points d'exclamation surtout dans les dialogues du roman autobiographique *Le Plaidoyer d'un fou*, rédigé directement en français. Voir A. Künzli & G. Engwall : "Le Plaidoyer d'un fou de Strindberg en allemand. La traduction des points d'exclamation par Kämpfen 1893". In : *Actes du Dix-septième Congrès des Romanistes Scandinaves*. Tampere à paraître.

³⁶⁷ Voir la lettre de Strindberg adressée à Nietzsche le 11 décembre 1888. (August Strindberg : *Brev* (vol. 1–15, 1858–1907, T. Eklund (éd.) ; vol 16–22, 1907–1912 + compléments, B. Meidal (éd.)). Stockholm 1948–2001. Ici vol. 8, p. 203.)

le lieu et en changeant les noms historiques. Certaines corrections faites sur le manuscrit nous dévoilent qu'il avait l'original devant les yeux en traduisant. Par exemple, dans le manuscrit français, Strindberg écrit d'abord "Stroemstad", toponyme francisé de la côte ouest de la Suède. Après coup, il se reprend, raye ce nom et le remplace par le nom du village "Staeket". Cette localité est située sur la côte est, près de Stockholm, ce qui convient bien mieux à la traduction où l'action est déplacée de la côte ouest à la côte est.

Analyse quantitative des points d'exclamation dans les versions suédoise et française de *Créanciers*

L'usage que fait Strindberg des points d'exclamation peut paraître parfois surprenant, aussi bien en suédois qu'en français. Dans *Créanciers*, les exclamations reflètent les attitudes et les crises d'âme des trois protagonistes de la pièce. Le Tableau 1 donne une vue d'ensemble, en présentant le nombre total de points d'exclamation dans l'original suédois et dans la traduction française et, de plus, le nombre de ces points communs dans les deux textes.

Tableau 1. Nombre de points d'exclamation et leurs correspondances dans les versions de Strindberg de Créanciers en suédois et en français.

<i>Nombre de points d'exclamation</i>	
dans l'original suédois de <i>Créanciers</i>	911
dans la traduction française	831
communs dans les deux textes	565 (62 %)

Le tableau montre que l'original suédois contient plus de points d'exclamation que la traduction, 911 par rapport 831, et que seulement 565 de ces points d'exclamation sont communs dans les deux textes. Cela veut dire que Strindberg a utilisé 80 points d'exclamation de moins dans sa traduction et qu'il n'y a transposé directement que 565 points d'exclamation, ou 62 %. Il est intéressant de comparer ce résultat à ceux obtenus pour le roman *Le Plaidoyer d'un fou* et sa traduction allemande. Dans ce cas, 59 % des points d'exclamation sont communs dans les deux textes, mais lorsque nous examinons uniquement les dialogues du roman, le résultat coïncide avec celui obtenu pour *Créanciers* (62 %).

Cependant, il y a une nette différence entre *Créanciers* et le *Plaidoyer d'un fou* ; le nombre total de points d'exclamation dans la traduction du roman autobiographique constitue seulement 66 % du nombre total de l'original, tandis que le chiffre correspondant dans la traduction strindbergienne de *Créanciers* s'élève à 91 %. Cela signifie

que l'auteur suédois a employé un grand nombre de points d'exclamation également dans sa traduction, mais qu'il les a déplacés et les a ajoutés dans d'autres phrases et répliques. Dans l'analyse qui suit, nous en verrons des exemples.

Illustration de l'usage des points d'exclamation dans l'original suédois et la traduction française de Strindberg

Nous illustrerons quelques différences entre l'original suédois et la traduction française pour ce qui est du traitement des points d'exclamation. De plus, les exemples mettent en évidence les rôles des trois protagonistes : Gustave est l'homme nietzschéen, le surhomme, qui joue avec Adolphe et l'entraîne jusqu'à la mort, se vengeant ainsi de Tekla, sa première femme. De la sorte, il représente le créancier qui reprend sa créance.

Le premier exemple est tiré de l'ouverture de la pièce où Adolphe et Gustave se trouvent à une table située à droite de la scène. Adolphe malaxe une figure de cire ; ses deux béquilles sont à ses côtés.³⁶⁸

Exemple 1a, Texte suédois :

ADOLF [...]

– Och allt detta har jag dig att tacka för! –

GUSTAF

röker cigarr.

Åh prat!

ADOLF

Alldeles bestämt! – Under de första dagarna min hustru var bortrest låg jag på en soffa maktlös och bara längtade! Det var som om hon gått bort med mina kryckor, så att jag icke kunde flytta mig ur stället. Sedan jag sovit några dagar, kvicknade jag till och började samla mig; mitt huvud som arbetat i feber tog till att lugna av, gamla tankar, som jag förr haft, slog upp, arbetslusten och driften att skapa kommo igen – ögat återfick förmågan att se rätt och djärvt – och så kom du!

GUSTAF

Du var usel när jag mötte dig, det medges, och du gick mellan kryckor då, men det är därför icke sagt att min närvoro har varit orsaken till ditt vederfående. Du behövde vila, och du hade behov av manligt umgänge!

³⁶⁸ Les points d'exclamation seront marqués en gras et soulignés dans les exemples présentés. Le texte suédois sera cité d'après l'édition nationale des *Œuvres Complètes* de Strindberg. Il s'agit d'une édition critique, on l'a vu, qui se base sur les manuscrits de Strindberg et les corrections qu'il a faites lui-même avant la publication. La pièce *Fordringsägare* a été publiée en 1984 avec *Fadren* (*Le Père*) et *Fröken Julie* (*Mademoiselle Julie*) comme le volume 27 de cette édition.

ADOLF

Ja, det är nog sant, som allt vad du säger ; och jag hade manliga vänner förr, men sedan jag gifte mig, ansåg jag dem överflödiga, och jag var nöjd med den enda som jag hade valt³⁶⁹

En suédois, la pièce commence donc avec une exclamation, suivie de cinq autres dans les trois répliques suivantes.

Dans la traduction française, Adolphe et Gustave sont également présents dès le début, mais les béquilles d'Adolphe ne sont pas mentionnées dans les didascalies.³⁷⁰ Adolphe travaille la figure de cire et Gustave est maintenant installé sur un canapé :

Exemple 1b, Traduction française :

ADOLPHE

— et de tout ceci je vous suis redevable, à vous — — —

GUSTAVE

Laissez donc !

ADOLPHE

Pendant les premiers huit jours de l'absence de ma femme, je restais couché sur le sopha, abattu et saisi de regret. C'était comme si elle était partie avec mes béquilles, de sorte que je ne pouvais bouger plus. Après quelques jours de sommeil réconfortant, je me rattrape ; ma tête ayant travaillé en fièvre permanente s'apaisait ; de vieilles idées surgirent et la joie de produire se réveillait, les sens reprurent leur acuité — et voilà le moment où vous entrez en scène !

GUSTAVE

Vous étiez épuisé à mon arrivée, il faut l'avouer, et vous vous transportiez entre des béquilles, mais il reste à prouver que ma présence ait été la cause de votre guérison. Vous aviez besoin de repos et de société masculine, voilà l'affaire !

ADOLPHE

C'est la vérité ce que vous dites là ! Autrefois je ne manquai point d'amis, mais après mon mariage, je m'en suis passé, les censant superflus, content de l'unique que j'avais choisie — quelque temps !³⁷¹

En français, la pièce s'ouvre plutôt sur un ton hésitant, souligné par des tirets. Vient ensuite, dans les deux versions, la courte exclamation de Gustave indiquant que celui-ci veut minimiser son influence. Dans la traduction, Adolphe continue ensuite sur un ton moins agité, en constatant qu'il était déprimé les huit premiers jours de l'absence de sa femme. S'étant ensuite senti mieux, il a désiré reprendre son travail d'artiste.

³⁶⁹ August Strindberg : *Fordringsägare*. In : *Samlade Verk* (27). Stockholm 1984 (1888), p. 197s.

³⁷⁰ Le texte français sera cité d'après le texte du manuscrit de Strindberg que nous avons établi. Les erreurs de langue dans ce texte sont celles de Strindberg. Dans les citations, nous nous référerons aux feuillets (f.) du manuscrit.

³⁷¹ August Strindberg : *Créanciers*. Texte établi par G. Engwall à partir de la traduction française manuscrite d'A. Strindberg. A paraître (1888), f. 1s.

C'est à ce moment-là que Gustave est entré en scène, fait exprimé par une exclamation dans les deux versions. La réplique suivante de Gustave se termine également avec un point d'exclamation dans les deux versions, tandis que, dans la dernière réplique, c'est la traduction qui contient deux points d'exclamation au lieu d'un. Cette réplique d'Adolphe est donc ici plus exclamatoire que dans la version originale.

Dans cet exemple, Strindberg a utilisé six points d'exclamation en suédois et cinq en français, à savoir presque autant. Mais en même temps, il les a déplacés dans la traduction. Autrement dit, il ne commence pas sa pièce par une exclamation, comme il l'a fait dans l'original. On peut donc prétendre qu'en français, Strindberg déplace l'intensité dramatique du début vers la fin de cet extrait.

Cette atténuation peut avoir de l'importance pour l'interprétation de la pièce. Nous pouvons la mettre en relation avec la suppression des béquilles d'Adolphe dans les indications scéniques de la traduction. Il est vrai qu'Adolphe aussi bien que Gustave y font allusion dans leurs deuxièmes répliques respectives, mais il est tout de même possible que Strindberg ait vraiment voulu atténuer la force du début de la pièce en supprimant les béquilles de la scène et le point d'exclamation dans la toute première réplique. À ce propos, il est intéressant de noter que pendant les répétitions de la première représentation de la pièce au Théâtre de l'Œuvre à Paris en juin 1894, les acteurs ont lancé un ultimatum à Strindberg. Ils exigeaient que les béquilles soient complètement supprimées. Strindberg a cédé et la pièce a été jouée sans aucune allusion aux béquilles.

Le deuxième exemple est encore tiré de l'échange des répliques entre Adolphe et Gustave. Là, ils parlent de Tekla et de son influence sur Adolphe, son mari, mais aussi de son ex-mari, dont Adolphe ignore l'identité.

Exemple 2a, Texte suédois :

GUSTAF

Ja, det är ju eget, att hennes författeri gick tillbaka efter första boken, eller åtminstone icke blev till mer! – Men den gången hade hon ett tacksamt ämne – hon lär ju ha ritat av mannen – du har aldrig känt honom? – Det lär ju ha varit en idiot!

ADOLF

Jag kände honom aldrig, för han var bortrest i sex månader, men han lär ha varit en jubelidiot, att döma av hennes skildring!

Paus.

Och att hennes skildring var sannfärdig, därmed kan du vara övertygad!

GUSTAF

Det är jag också! – Men varför tog hon honom?

ADOLF

Därför att hon inte kände honom ; och man lär ju aldrig känna varann förrän efteråt !

GUSTAF

Därför skulle man inte gifta sig förrän – efteråt ! – Nå det var en tyrann förstås !³⁷²

Dans cet exemple, nous pouvons constater que presque chaque réplique, même presque chaque phrase se termine par un point d'exclamation. Il y en a huit en tout.

La traduction française comporte un nombre réduit de points d'exclamation dans ces répliques :

Exemple 2b, Traduction française :

GUSTAVE

Alors, c'est étrange que le talent d'une femme supérieure comme celle-ci, s'est abaissé après son premier roman. – Il faut se rappeler cependant que son sujet fut très fertile cette fois, admis que son mari lui ait servi en modèle. – L'avez-vous connu cet homme ? –

ADOLPHE

Je ne l'ai jamais vu, parce qu'il était absent les six mois qui précédèrent le divorce. Mais il aura été un idiot, d'après le dessin de ma femme –

[Silence embarrassant]

et vous pouvez être persuadé que son dessin soit sincère.

GUSTAVE

J'en suis convaincu ! Mais pourquoi l'avait-elle épousé ?

ADOLPHE

C'est qu'elle ne le connaissait pas ; et on ne se connaît qu'après le coup.

GUSTAVE

Donc, il ne faudrait pas se marier qu'après – le coup ! – C'était un despote aussi ? sans faute !³⁷³

Des huit points d'exclamation se trouvant dans l'original suédois, cinq ont disparu en français. Le texte est encore très dense mais moins acéré, du moins en apparence. À plusieurs endroits, les exclamations originales se sont ainsi transformées en constatations. Il est aussi à remarquer qu'en suédois, c'est Gustave qui prononce d'abord l'épithète "idiot" en faisant allusion à l'ex-mari, c'est-à-dire à lui-même. En français, cette épithète à laquelle Gustave est très sensible, comme cela se révèlera plus tard dans la

³⁷² August Strindberg : *Fordringsägare*. In : *Samlade Verk* (27). Stockholm 1984 (1888), p. 200s.

³⁷³ August Strindberg : *Créanciers*. Texte établi par G. Engwall à partir de la traduction française manuscrite d'A. Strindberg. A paraître (1888), f. 5s.

pièce (cf. l'exemple 4 plus bas), n'est pas donnée par Gustave mais par Adolphe, ce qui donne à Gustave un rôle moins calculateur dans la traduction française.

L'exemple 3 est tiré du deuxième dialogue, celui entre Tekla et Adolf. Revenue de son voyage, Tekla s'informe sur les activités d'Adolphe pendant son absence. Sans lui révéler la visite de Gustave, Adolphe lui annonce qu'il se consacre dorénavant à la sculpture plutôt qu'à la peinture, décision prise sous l'influence de Gustave. Ayant donc fait une sculpture, il demande à Tekla de la regarder et de l'identifier.

Exemple 3a, Texte suédois :

TEKLA

Hur ska jag kunna veta det, när det inte är något ansikte!

ADOLF

Ja, men det är så mycket annat – vackert!

TEKLA

slår honom smeksamt på kinden.

Vill han hålla sin mun, annars kysser jag honom!

ADOLF

värjer sig.

Så, så! – Det kan komma någon!

TEKLA

Vad bryr jag mig om det! Får jag inte kyssa min man kanske? Jo det är min lagliga rättighet.

ADOLF

Ja men vet du vad! De tror inte här på hotellet att vi äro gifta där för att vi kyssas så mycket! Och att vi grålar ibland rubbar inte deras tro, för det lär de älskande också göra!

TEKLA

Nå men varför ska man gråla då! Kan han inte alltid vara snäll som nu! Säg! Vill han inte det? Vill han inte att vi ska vara lyckliga?

ADOLF

Jo, om jag vill! Men -- -³⁷⁴

Dans cet exemple de répliques courtes, les exclamations sont nombreuses, marquées par des points d'exclamation qui terminent presque chaque phrase. La vivacité des répliques échangées entre Tekla et Adolphe est ainsi soulignée.

374 August Strindberg: *Fordringsägare*. In: *Samlade Verk* (27). Stockholm 1984 (1888), p. 232s.

Exemple 3b, Traduction française :

TEKLA

Comment pourrais-je savoir lorsqu'il n'y a pas de visage ?

ADOLPHE

Lorsqu'il y a tant d'autres choses – de joli.

TEKLA [Tape Adolphe sur la joue]

Veut-il se taire ! ou je l'embrasse !

ADOLPHE [se défend]

Ça, ça ! Il y a du monde !

TEKLA

Qu'est-ce que cela me regarde ! N'est-il pas permis d'embrasser son mari ! De se servir de son droit légal, hein ?

ADOLPHE

Sais-tu, ma chère, ici à l'hôtel on s'en doute que nous ne soyons pas mariés parce que nous nous embrassons trop. Et que nous nous querellons par intervalles ne dérange pas leur foi, parce que les amants en font autant.

TEKLA

Et pourquoi donc se quereller ! Ne peut-il pas être toujours gentil comme à ce moment ! Dis moi ! ne le veut-il pas. Ne veut-il pas que nous soyons heureux ?

ADOLPHE

Si je le veux ! – Mais – – –³⁷⁵

La traduction est également très exclamative, même si elle contient moins de points d'exclamation, dix contre treize dans l'original. Dans cet extrait, il est à noter qu'en suédois, Strindberg a fait une exclamation de la première réplique construite comme une question. Mais en français, il l'a normalisée en la transformant en une question normale ("Comment pourrais-je savoir lorsqu'il n'y a pas de visage ?"). Un peu plus loin, nous rencontrons la même construction. Cependant, cette fois-ci, c'est une question qui se termine, conformément à la norme, par un point d'interrogation en suédois, mais en revanche, par un point d'exclamation en français ("N'est-il pas permis d'embrasser son mari !"). Dans la première phrase de cette même réplique, il s'agit aussi d'une interrogation terminée par un point d'exclamation aussi bien en suédois qu'en français ("Qu'est-ce que cela me regarde !"). Remarquons également, dans la

³⁷⁵ August Strindberg : *Créanciers*. Texte établi par G. Engwall à partir de la traduction française manuscrite d'A. Strindberg. A paraître (1888), f. 52s.

deuxième réplique de cet exemple, qu'Adolphe répond par une exclamation en suédois, tandis qu'il fait une constatation en français ("Lorsqu'il y a tant d'autres choses – de joli.").

Notre quatrième exemple est tiré du dialogue entre Tekla et Gustave, qui se trouve dans la dernière partie de la pièce. Dans cette réplique, Gustave explique comment il a réussi à influencer et à dominer Adolphe et comment il a pu ensuite anéantir Tekla.

Exemple 4a, Texte suédois :

GUSTAF [...]

Jag kom hit, och ditt får kastade sig genast i armarna på ulven. Jag väckte hans sympati genom någon reflexverkan som jag inte vill vara så oartig att söka förklara ; jag fick först medlidande med honom efter som han befann sig i samma predikament som jag en gång. Men så kom han att peta på mitt gamla sår – boken, du vet, och idioten – och då fick jag lust att plocka sönder honom – röra om bitarna så att han inte kunde lagas mer – och jag lyckades tack vare dina samvetsgranna förarbeten !

Så hade jag dig kvar. Du var fjädern i verket och skulle skruvas sönder. Så fick vi höra på surr !³⁷⁶

Cet extrait, si rempli d'expressions imagées et métaphoriques, ne contient que deux points d'exclamation vers la fin. Le ton du récit est plutôt calme, même si le contenu est âpre.

Exemple 4b, Traduction française :

GUSTAVE [...]

J'arrive et ton agneau se jette autour du cou de l'ogre. J'eveille la sympathie du jeune épileptique par moyen d'un effet de reflexe que je ne voudrais pas expliquer ! Il me fait pitié tout d'abord parce qu'il est impliqué dans les mêmes ennuiés que moi jadis ! Alors il lui arrive le malheur de gratter mon ulcère d'antan – le roman que tu saches, et l'idiot surtout ! – et il me prend envie de le démonter et de farfouiller les morceaux afin de le mettre hors d'état d'être raccomodé. Ce qui fut tôt fait – grâce à tes travaux préparatoires soignés. Il n'y avait que toi de reste ! En guise du ressort du mécanisme il me fallut t'ébrécher pour que nous entendîmes le bourdonnement !³⁷⁷

Strindberg a ajouté des points d'exclamation dans la traduction qui en comporte cinq au lieu de deux. C'est donc un exemple où le ton est plus agité, plus intense dans la traduction. Cette impression est d'ailleurs renforcée par le temps verbal employé, le

³⁷⁶ August Strindberg : *Fordringsägare*. In : *Samlade Verk* (27). Stockholm 1984 (1888), p. 266s.

³⁷⁷ August Strindberg : *Créanciers*. Texte établi par G. Engwall à partir de la traduction française manuscrite d'A. Strindberg. A paraître (1888), f. 94.

présent contre l'imparfait dans l'original suédois. D'un certain point de vue, on peut dire que Gustave est devenu plus excité, plus ardent et en même temps moins calculateur dans le texte français que dans le texte suédois. Ainsi, correspond-il peut-être moins à l'Übermensch, le surhomme prôné par Nietzsche.

De fait, à cette époque, Strindberg admirait Nietzsche, même s'il ne le suivait pas toujours. L'influence du philosophe allemand ressort aussi du langage imagé de Strindberg. En suédois aussi bien qu'en français, Gustave compare Adolphe à un agneau, et lorsque cet agneau, à son insu, a décrit Gustave comme un idiot, celui-ci n'a pas pu s'empêcher de se venger. Gustave a réussi alors à "démonter" Adolphe et à "farfouiller" dans les morceaux pour qu'il soit impossible à l'agneau de se rétablir. Ensuite le tour de Tekla est venu. C'est elle le "ressort du mécanisme" qu'il a voulu briser. Et il a réussi. Tels sont les traits évidents d'Übermensch que l'on retrouve chez Gustave.³⁷⁸

Dans ce qui précède nous avons vu que Strindberg emploie un grand nombre de points d'exclamation dans son original suédois de *Créanciers* et presque autant dans sa traduction française. Dans cette version-ci, il a pourtant souvent déplacé ces signes et en a ajouté là où il n'en existait pas en suédois. Si donc Strindberg lui-même ne suit pas toujours son original en transposant les points d'exclamation du suédois au français, comment son réviseur français Georges Loiseau procède-t-il alors ?

Les points d'exclamation dans l'adaptation de Georges Loiseau

La première édition française de *Créanciers* est parue en 1894. La page de titre nous annonce qu'il s'agit d'une traduction de Georges Loiseau. Cet homme de lettres parisien, qui avait quinze ans de moins que Strindberg, était entré en contact avec ce dernier deux ans avant la parution de *Créanciers* en français. Loiseau ne connaissait pas le suédois, ce qui exclut l'original suédois comme texte de départ. En revanche, il avait accès au manuscrit de la traduction française de Strindberg ainsi qu'à la première édition allemande parue en 1893. Les analyses que nous avons faites auparavant ont montré que la traduction manuscrite de Strindberg était son texte de départ, mais qu'il avait aussi tiré profit de la traduction allemande. Par conséquent, la première édition française est plutôt une version revue par Loiseau qu'une traduction.³⁷⁹

Tout en tenant compte des influences possibles de l'édition allemande de 1893,

³⁷⁸ D'autres aspects de la traduction française de Strindberg sont examinés dans Gunnell Engwall : "Strindberg – Traducteur français. Exemples tirés de *Créanciers*". In : *Actes du Onzième Congrès des Romanistes Scandinaves*. Trondheim 1990, pp. 113–124 et Gunnell Engwall : "Dialogue et traduction : Le cas de *Créanciers*". In : *Omaggio a / Hommage à / Homenaje a Jane Nystedt*. Wien 2005, pp. 65–91.

³⁷⁹ Pour plus de détails concernant Georges Loiseau et son adaptation de *Créanciers*, voir Gunnell Engwall : "Strindberg et son introducteur français". In : *Europe* (78^e année, n° 858, 2000), pp. 119–140.

notre principal texte de comparaison pour les analyses de l'usage des points d'exclamation dans la version de Loiseau sera la traduction française de Strindberg. Commençons par une vue globale de l'usage des points d'exclamation dans ces deux versions-ci (voir Tableau 2).

Tableau 2. Nombre de points d'exclamation dans la traduction de Créanciers de Strindberg (1888) et la version revue de Loiseau (1894)

<i>Nombr e de points d'exclamation</i>	
dans la traduction française de Strindberg	831
dans la version adaptée de Loiseau	444
communs dans les deux textes	246 (55 %)

Comme nous pouvons l'observer dans le tableau ci-dessus, la différence entre la traduction française de Strindberg et la version française de Loiseau est très importante. Dans cette version-ci, il n'y a que 444 points d'exclamation contre 831 dans la traduction de Strindberg. Dans l'ensemble, Loiseau n'a donc employé qu'un peu plus de la moitié (53 %) du nombre des points d'exclamation relevé dans la traduction strindbergienne. Par rapport à l'original suédois, l'écart est marqué, 91 % contre 53 %. De plus, seulement 246, ou 55 %, des 444 points d'exclamation de la version de Loiseau se retrouvent aux mêmes endroits que dans la traduction française de Strindberg.

Ces chiffres étant frappants, il y a lieu de s'interroger sur les raisons de cette différence marquante dans la transposition des points d'exclamation. S'agit-il de négligence ? d'une incompréhension du style novateur de Strindberg ? ou d'une adaptation à la langue française ?

Pour essayer de répondre à de telles questions, nous examinerons ci-dessous, également dans la version de Loiseau, les extraits déjà étudiés dans l'original et la traduction de Strindberg.

L'usage des points d'exclamation dans la version de Loiseau

Les exemples donnés plus haut ont illustré certaines différences entre l'original suédois et la traduction française en ce qui concerne le traitement des points d'exclamation. Ils ont aussi mis en évidence certaines caractéristiques des trois protagonistes de la pièce. Le premier exemple, qui sera repris ici dans la version de Loiseau de 1894, est tiré de l'ouverture de la pièce, où Gustave se trouve sur la scène en présence d'Adolphe travaillant une figure de cire.

Exemple 5 (cf. exemple 1b), Version française de Loiseau :

ADOLPHE [...]

... et c'est à vous que je suis redevable de tout ceci.

GUSTAVE

Ah ! bah !

ADOLPHE

Positivement ... à vous. – Durant les premiers jours qui suivirent le départ de ma femme, je restai comme paralysé sur mon sopha, abattu et pris de regrets. C'était pour moi, comme si elle s'en était allée avec mes béquilles et je ne pouvais plus bouger. Quelques jours passent, je me secoue et je commence à me ressaisir. Les cauchemars qui dans la fièvre assaillaient mon cerveau se dissipent ; de vieilles idées me reviennent avec la joie de produire ; les regards reprennent leur acuité d'autrefois – et c'est alors que vous entrez en scène !

GUSTAVE

C'est vrai. Quand je vous rencontrais vous faisiez pitié, appuyé sur vos cannes et vous traînant péniblement. Mais il reste à prouver que ma présence soit la cause de votre rétablissement. La vérité, c'est que vous aviez besoin de repos et qu'il vous fallait la société d'un homme.

ADOLPHE

Très juste ce que vous dites là, comme d'ailleurs tout ce vous dites. – Jadis, je ne manquai point d'amis. Après mon mariage, il me parut superflu de les revoir. Je vivais, satisfait, près de la compagne que je m'étais choisie.³⁸⁰

Dans son original suédois ainsi que dans sa traduction, Strindberg avait utilisé cinq points d'exclamation. En traduisant, il en avait pourtant supprimé trois, tout en en ajoutant trois, mais à d'autres endroits. Seuls deux correspondaient donc dans ces deux versions.

De son côté, Loiseau utilise trois points d'exclamation dans cet extrait, dont deux se trouvent aux mêmes endroits que dans son texte de départ, la traduction de Strindberg. Tout comme la traduction française de Strindberg, la première édition française s'ouvre sur un ton plus hésitant que l'original suédois. Dans la première réplique de Gustave, nous rencontrons deux points d'exclamation ("Ah ! Bah !"), dont le premier a été ajouté par Loiseau et le second suit la traduction de Strindberg qui, de son côté, se conforme à son texte de départ, l'original suédois. L'exclamation suivante termine la longue réplique d'Adolphe, tout comme dans la traduction. Cette version-ci fait ensuite état de trois points d'exclamation, tous supprimés dans la version de Loiseau. Ainsi, le ton du début de la pièce est moins agité, moins bouleversé, dans la première édition française que dans les deux versions de Strindberg et, par ailleurs, aussi dans la traduction allemande de 1893.³⁸¹

³⁸⁰ August Strindberg : *Créanciers*. Traduction française par G. Loiseau. Paris 1894, p. 7ss.

³⁸¹ August Strindberg : *Gläubiger*. Traduction allemande par E. Holm (pseudonyme pour M. Prager). Berlin 1893, p. 3.

L'exemple suivant est également extrait du dialogue entre Adolphe et Gustave. Ils échangent leurs pensées sur Tekla, qui est la femme du premier et l'ex-femme du second, fait ignoré par Adolphe.

Exemple 6 (cf. exemple 2b), Version française de Loiseau :

GUSTAVE

Oui. C'est un fait assez caractéristique que le talent supérieur de cette femme se soit ainsi affaibli après la publication de son premier roman et qu'il ne se soit pas maintenu à son degré d'élévation par la suite ! ... Il faut convenir aussi que le sujet de ce livre lui était singulièrement favorable, – surtout si l'on admet que son premier mari lui ait servi de modèle ... Vous ne l'avez pas connu ? Ce devait être un fameux idiot !

ADOLPHE

Je ne l'ai jamais vu. Il était absent depuis six mois quand le divorce fut prononcé. Mais c'était un modèle d'idiot achevé, le cher homme, si j'en juge, par le portrait que ma femme m'en traça ! (Silence embarrassant ...) Et vous pouvez être certain de la fidélité du portrait !

GUSTAVE

J'en demeure convaincu. Mais, alors, pourquoi l'avait-elle épousé ?

ADOLPHE

Elle ne pouvait le bien connaître avant. Ce n'est qu'à l'essai, vous savez, qu'on connaît bien les gens.

GUSTAVE

Alors, on ne devrait se marier qu'après "essai" ... – Et c'était un despote, certainement ?³⁸²

Dans cet extrait, Loiseau utilise quatre points d'exclamation, tandis que Strindberg, dans sa traduction, en emploie uniquement trois mais huit dans son original. On doit noter qu'aucun des quatre points d'exclamation de Loiseau n'a de correspondant dans la traduction de Strindberg, mais qu'ils ont leurs correspondants dans l'original (cf. exemple 2 plus haut). Il est possible que la traduction allemande de 1893 ait eu une certaine influence sur le choix de Loiseau dans ce cas-ci, car on y retrouve deux des quatre points d'exclamation. De plus, c'est Gustave qui prononce l'épithète "idiot" pour la première fois dans la version de Loiseau, comme dans la traduction allemande, et d'ailleurs aussi dans l'original suédois. Ceci implique que Loiseau a eu recours à la traduction allemande de 1893.³⁸³

³⁸² August Strindberg : *Créanciers*. Traduction française par G. Loiseau. Paris 1894, p. 1355.

³⁸³ August Strindberg : *Gläubiger*. Traduction allemande par E. Holm (pseudonyme pour M. Prager). Berlin 1893, p. 6.

L'exemple 7, qui correspond au troisième exemple plus haut, est extrait du dialogue entre Tekla et Adolphe au milieu de la pièce.

Exemple 7 (cf. exemple 3b), Version française de Loiseau :

THÉKLA, malicieusement.

Comment pourrais-je le savoir ? Le visage n'est pas fait.

ADOLPHE

Cependant, quand il y a tant d'autres choses indiquées ... tant de beautés ...

THÉKLA, lui caressant à petits coups la joue et lui fermant la bouche.
Voulez-vous bien fermer cette bouche-là, tout de suite ... ou je la baise.

ADOLPHE, se défendant.

Non ! Non, pas ça ? ... Si quelqu'un entrait ! ...

THÉKLA

Eh ! bien ! Qu'est-ce que ça signifie ? On n'a plus le droit maintenant d'embrasser son mari ? Est-ce que ce n'est pas mon simple droit, mon droit légal ?

ADOLPHE

D'accord. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que les gens de l'hôtel ne nous croient pas mariés, parce que nous nous embrassons trop souvent en public ; et comme nous nous querellons en chambre quelquefois, cela les confirme dans leur croyance, car tous les amants font ainsi.

THÉKLA

Et quelle nécessité de nous quereller encore ? Petit frère ne peut-il toujours être gentil comme à présent ? Dis, ne veut-il pas rester sage ? ... Ne veut-il pas que nous soyons heureux ?

ADOLPHE

Si, je le veux ... Mais ...³⁸⁴

Dans cet extrait, la version de Loiseau contient en tout quatre points d'exclamation, tandis que la traduction de Strindberg en comporte dix et l'original suédois pas moins de treize. Remarquons aussi que des quatre exclamations de Loiseau, seule une se trouve au même endroit que dans le texte de départ ("Si quelqu'un entrait !"), les trois autres font partie des exclamations "Non !", "Eh !" et "bien !", qui n'y ont pas de correspondant directs. De nouveau, Loiseau montre une préférence pour les exclamations courtes, souvent des interjections, alors qu'il semble souvent éviter les points d'exclamation après les phrases plus étendues. Cela se vérifie surtout lorsqu'il s'agit des phrases construites comme des questions, que Strindberg a transformé en exclama-

³⁸⁴ August Strindberg : *Créanciers*. Traduction française par G. Loiseau. Paris 1894, p. 72ss.

tions dans ses deux versions, comme dans "Nå men varför ska man gräla då ! Kan han inte alltid vara snäll som nu !" de l'original suédois et "Et pourquoi donc se quereller ! Ne peut-il pas être toujours gentil comme à ce moment !".³⁸⁵ Ainsi ces deux phrases apparaissent-elles comme des questions ordinaires dans la version de Loiseau : "Qu'est-ce que ça signifie ? On n'a plus le droit maintenant d'embrasser son mari ?"³⁸⁶

Loiseau ne semble pas cette fois-ci avoir recours à la traduction allemande qui, elle, fait état de dix points d'exclamation dans cet extrait. Cependant, le traducteur allemand a transformé les deux phrases exclamatives de Strindberg en questions de la même manière que Loiseau.³⁸⁷

Le dernier exemple que nous présentons ici est tiré du dialogue entre Tekla et Gustave, qui se trouve vers la fin de la pièce. Cet extrait fait partie d'une très longue réplique de Gustave, dans laquelle il explique à Tekla comment il est entré en contact avec Adolphe.

Exemple 8 (cf. exemple 4b), Version française de Loiseau :

GUSTAVE [...]

– Je débarque, et voici que ton agneau, de lui-même, vient se précipiter dans la gueule du loup. J'éveille la sympathie de ce jeune épileptique, au moyen d'un effet de réflexe dont il est inutile de te donner l'explication, et nous ne nous quittons plus. Tout d'abord, il me cause une certaine pitié, car il était dans les mêmes ennuis que moi, jadis. Mais il a le malheur de toucher à ma vieille blessure – tu sais bien, celle que tu as décrite en ton roman ... l'histoire du mari imbécile, – et l'envie me prend de le démonter, ton bonhomme, pièce à pièce, comme un jouet, et d'en épargiller les morceaux pour qu'il soit impossible de le reconstituer. – Ah ! ça ne me fut pas difficile ..., grâce d'ailleurs à tes travaux préparatoires, dont je te fais mon compliment. Il n'y avait que toi en lui, du reste. Tu étais le ressort de sa mécanique, et j'ai dû t'atteindre pour voir se désagréger les morceaux. Alors seulement j'ai entendu le craquement significatif.³⁸⁸

Dans cet extrait, Loiseau emploie le présent, comme Strindberg le fait en français. Nous n'y trouvons pourtant qu'un seul point d'exclamation, encore une fois dans une interjection, "Ah !". Cette exclamation n'a pas de correspondant direct dans le texte de départ. Dans celui-ci, l'extrait comporte cinq points d'exclamation, tandis que l'original suédois n'en compte que deux. Strindberg a donc ajouté des exclamations en français, rendant ainsi Gustave plus tourmenté et moins calculateur. De son côté, Loiseau

³⁸⁵ August Strindberg : *Fordringsägare*. In : *Samlade Verk* (27). Stockholm 1984 (1888), p. 232 ; August Strindberg : *Créanciers*. Texte établi par G. Engwall à partir de la traduction française manuscrite d'A. Strindberg. A paraître (1888), f. 52.

³⁸⁶ August Strindberg : *Créanciers*. Traduction française par G. Loiseau. Paris 1894, p. 73.

³⁸⁷ August Strindberg : *Gläubiger*. Traduction allemande par E. Holm (pseudonyme pour M. Prager). Berlin 1893, p. 33.

³⁸⁸ August Strindberg : *Créanciers*. Traduction française par G. Loiseau. Paris 1894, p. 130s.

a ensuite supprimé ces exclamations dans sa révision. Même si le réviseur français ne suit pas strictement la traduction allemande, il a pu en être influencé ici par son usage des points d'exclamation, un usage qui correspond bien avec l'original suédois.³⁸⁹ Loiseau a réussi ainsi à donner à Gustave encore quelques attributs du surhomme, attributs quelque peu atténusés par Strindberg dans sa traduction française.

Conclusion

Dans la présente étude, nous avons comparé l'emploi des points d'exclamation dans trois versions de la pièce naturaliste *Créanciers* d'August Strindberg. Il s'agit de l'original suédois de Strindberg datant de 1888, sa propre traduction en français de la même année et la révision faite par Georges Loiseau, parue en 1894.³⁹⁰

Strindberg a utilisé presque autant de points d'exclamation dans la traduction que dans son texte original, mais il les a souvent déplacés. Loiseau, de son côté, n'a utilisé qu'un peu plus de la moitié du nombre de points d'exclamation utilisés par Strindberg dans sa traduction. Ces faits ont modifié, sous certains aspects, les caractères des trois personnages de la pièce.

Dans une étude antérieure, nous avons montré certaines modifications dans les caractères d'Adolphe et de Tekla dans la traduction de Strindberg par rapport à l'original. D'un côté, Adolphe semble moins soumis à Gustave, et de l'autre, Tekla paraît moins intrigante. Les exemples, présentés dans cet article, ont surtout illustré le caractère de Gustave, qui paraît moins calculateur vers la fin de la pièce dans la traduction française de Strindberg que dans son original.

En ce qui concerne Loiseau, les analyses que nous avons précédemment faites de ses adaptations ont montré que le réviseur français a une forte tendance à modifier les textes de Strindberg. Il a déclaré lui-même qu'il voulait adapter ses textes au public français. Cette volonté a entraîné des cas de normalisation et de nivellation, ce qui se vérifie également pour sa version de *Créanciers*. Nous avons vu par exemple des phrases, construites comme des questions mais apparaissant comme des exclamations dans les deux versions de Strindberg. Celles-ci ont été normalisées et rendues comme des questions dans la version de Loiseau.

Le genre de remaniements mentionnés ici par rapport à la traduction de Strindberg, ainsi que le déplacement de lieu et le changement des noms historiques qui s'y trouvent, sont sans aucun doute le résultat d'un choix conscient de la part de l'auteur suédois. De même, les modifications quant à l'usage des points d'exclamation ne sont

³⁸⁹ Cf. August Strindberg : *Gläubiger*. Traduction allemande par E. Holm (pseudonyme pour M. Prager). Berlin 1893, p. 61.

³⁹⁰ Pour ce qui est l'usage des points d'exclamation dans les exemples donnés, nous avons également examiné l'influence possible de la première traduction allemande de 1893 sur la version de Loiseau.

certainement pas effectuées au hasard. Leur rôle dans *Créanciers*, de même que dans d'autres pièces dramatiques, est primordial. Ils présentent entre autres aux acteurs des indications sur la prononciation et l'intonation des répliques. À côté de la construction textuelle et du vocabulaire très riche, l'usage des signes de ponctuation caractérise, à notre avis, le style novateur de Strindberg, style si apprécié encore aujourd'hui. L'étude de ces signes peut ainsi nous aider à juger ses textes et les traductions.

On pourrait prétendre que l'usage des points d'exclamation change d'une langue à l'autre et que les divergences constatées ici entre les différentes versions sont dues à des différences de langue plutôt qu'aux modifications dans des versions revues ou traduites. Les grammaires et les livres de bon usage concernant le français et le suédois donnent pourtant les mêmes conseils généraux concernant l'emploi des points d'exclamation. Si différence il y a, il nous semble qu'elle se présente plutôt entre les différentes époques et les différents auteurs. C'est un aspect qui reste à étudier à fond.

En attendant une telle étude, nous soutenons que non seulement les virgules, comme cela nous a été signalé par Ingmar Bergman, mais aussi les points d'exclamation ont de l'importance pour l'interprétation, la traduction et l'adaptation des pièces de théâtre de Strindberg.

Gunnel Engwall

Professeur émérite de français
à l'université de Stockholm

Fantasmagories et mythes parisiens dans le discours de la modernité d'August Strindberg et de Johannes V. Jensen

Sylvain Briens

Introduction

Dans l'article "La cité-roman chez Balzac", Italo Calvino souligne que le discours de Paris au XIX^e siècle fonde une mythologie de la métropole annonçant une apothéose de la métropole dans la littérature, tant dans le roman que dans la poésie. Cette mythologie naît d'une double identité de la ville dans la littérature : la ville comme texte et la ville comme spectacle. Le discours de Paris est certes le résultat du travail sémiotique de l'écrivain-flâneur qui fait de la ville un texte. Mais lorsque Balzac écrit dans *Ferragus* qu'"à Paris tout fait spectacle, même la douleur la plus vraie", il nous indique que la fonction textuelle de Paris ne saurait effacer la dimension du spectacle dans le discours de Paris :³⁹¹ à la question de la lisibilité de la ville (la ville comme texte) répond celle de sa visibilité (la ville comme spectacle). La notion de *fantasmagorie*, telle que Walter Benjamin la développe dans son analyse de la modernité parisienne, est une des expressions les plus marquantes de cette double identité du discours de Paris et de la mythologie qui l'accompagne. Selon Benjamin, la fantasmagorie se réfère à l'illusion optique produite par la technique ainsi qu'à la réification de l'individu. Elle est le résultat d'une écriture et d'une *mise en scène* du processus de modernisation.

Dans cet article, nous étudierons le discours de Paris de deux écrivains scandinaves ayant joué un rôle déterminant dans la naissance du modernisme : l'écrivain suédois August Strindberg et l'écrivain danois Johannes V. Jensen. Il s'agira d'étudier la place des fantasmagories dans la suite poétique *Sömngångarnätter på vakna dagar* (*Nuits de somnambule par jours éveillés*) de Strindberg, le roman *Intermezzo* et l'essai *Den gotiske Renaissance* [La Renaissance gothique] de Jensen, afin d'évaluer la participation de ces écrivains à la construction d'un mythe moderne de Paris.³⁹² En d'autres termes, nous

³⁹¹ Honoré de Balzac : *Ferragus*. Paris, Gallimard, 2001.

³⁹² Dans la deuxième partie de l'article, nous réfléchirons aux différentes acceptations du terme "mythe".

proposons de lire leur discours de Paris en tant que discours de la modernité dans une perspective benjaminienne. Lors des séjours de Strindberg et Jensen à Paris (respectivement à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle), ils observent tous deux avec fascination le Paris-spectacle qui s'offre à eux. Sous leurs plumes, Paris apparaît *sé-narisé*, mis en scène comme un spectacle qui suscite rêves et fantasmes, à une époque où le processus de modernisation transforme radicalement la condition humaine. La métropole est pour eux le lieu des masques où chaque individu joue un nouveau rôle social et théâtral.

De quel spectacle s'agit-il ? Dans la première partie du XIX^e siècle, Paris est un lieu festif, la "guinguette de l'Europe", mais à partir des années 1870, Paris devient la scène d'un spectacle fin-de-siècle d'un tout autre genre : celui de la misère et la solitude de la condition humaine dans la société industrielle. La tragédie y est toutefois partiellement effacée par les fantasmagories tendant à montrer, grâce à l'illusion de la mise en scène des objets de la modernité, que la modernisation est un progrès social et esthétique.

Quels sont, dès lors, les cadrages visuels et littéraires du discours de Paris ? Quelles images de la ville Strindberg et Jensen donnent-ils ? Quelles fonctions les fantasmagories prennent-elles dans leur réflexion sur le processus de modernisation dont Paris est la figure paradigmique ? Leur discours de la modernité centré sur Paris relève-t-il de la fantasmagorie ou du mythe ?

Paris fantasmagorique

A Paris, Strindberg et Jensen décrivent la vie *de* la métropole et la vie *dans* la métropole. De ce double effort naît ce que Benjamin appelle une *archéologie de la modernité*. Dans l'article "L'œuvre d'art à l'époque de la reproductibilité technique, 1935", Walter Benjamin propose une méthode, "le schématisme historique", qui consiste à donner une image historique concrète de la modernité.³⁹³ Il appelle également à une étude du caractère imaginaire de la mise en scène de la modernité dans les métropoles. Dans son commentaire de la réalité, l'histoire analyse les moyens utilisés pour transformer les phénomènes concrets de la modernité, liés au développement technique et industriel, en objets de rêves. La mode, la publicité, l'architecture de fer, les objets techniques (notamment liés à la photographie et au chemin de fer), les expositions universelles (et d'une façon plus générale l'industrie de la culture) sont autant d'images de la modernité dans lesquelles le concret apparaît à travers le voile mystifiant du rêve et du fantasme.

Le meilleur exemple de cette transformation est peut-être *Sömngångarnätter på*

³⁹³ Walter Benjamin : "L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique" (première version 1935). In : *Oeuvres III*. Paris, Gallimard, 2000, pp. 67–113.

vakna dagar de Strindberg. Paris y apparaît scénarisé *par* et *pour* la marchandise. Le prologue à cette suite poétique est un court poème décrivant la vitrine d'une boucherie avenue de Neuilly, éclairée par la couleur du sang. Le thème du magasin ouvre le poème sans toutefois devenir un thème central.³⁹⁴ Mais Strindberg y annonce la place assignée à la fantasmagorie dans la description des objets techniques et des machines qu'il va développer dans les cinq nuits du poème. Dans la troisième nuit, le flâneur entre dans une église qui n'est autre que la collégiale Saint-Martin transformée en musée des arts et métiers. S'ouvre alors une réflexion sur le culte moderne voué aux innovations techniques et au progrès scientifique :

Quelle vision ? Est-il devenu fou ?
 L'église transformée en entrepôt !
 Là où se trouvaient les tombeaux
 est installé maintenant un bassin ;
 ici une turbine active ses pales
 là tourne une presse hydraulique ;
 dans une machine à haute pression
 la vapeur fait résonner un chant nouveau,
 hymne aux électro-aimants
 que propage le téléphone.
 Et à la lumière de l'électricité
 s'efface le crépuscule sacré,
 il voit alors l'église reconvertie
 en musée des arts et métiers.³⁹⁵

Le musée des arts et métiers est donc hébergé dans une église devenue un panthéon des techniques. Le narrateur est subjugué par cette mise en scène du progrès scientifique comme objet de culte. Strindberg témoigne ici de la fantasmagorie comme procédé consistant à faire émerger l'immatérialité du surnaturel dans le monde matériel. L'effet fantasmagorique de la modernité exploite la poésie dans la "chosité".

Dans la suite du poème, Strindberg analyse avec lucidité cet effet illusoire. Rappelons que Benjamin utilise le terme de fantasmagorie par référence à Marx et l'introduit dans le cadre d'une analyse du fétichisme dans le capitalisme : le capitalisme transforme l'homme en marchandise, mais cherche à masquer, par la fantasmagorie, que le rapport à l'autre dans la vie moderne s'est réifié. Le regard critique que Strindberg pose sur l'utilitarisme va exactement dans le sens de Benjamin. Il constate à la fin de la deuxième nuit : "C'est vrai, c'est en effet ta propre théorie : qu'importe la personne, seule compte la chose."³⁹⁶

394 En revanche, Zola fait des grands magasins un thème littéraire important (cf. *Le Bonheur des dames*).

395 August Strindberg : *Nuits de somnambule par jours éveillés*. Paris, Séguier, 1990, p. 65.

396 August Strindberg : *Nuits de somnambule par jours éveillés*. *Ibid.*, p. 57.

Et dans la troisième nuit il s'exclame :

Salut Papin, salut vapeur,
 Tu es le roi du monde mais pas le mien !
 As-tu déchiffré une seule énigme ?
 As-tu consolé un seul cœur ?
 Les enfants de l'homme pleurent encore,
 le sang coule sur les poitrines !
 As-tu amélioré l'humanité,
 fait plus d'heureux qu'il n'y en avait ?
 Tu ne touches pas plus le cœur
 que ne le ferait une bûche,
 tu n'ouvres pas la porte à la liberté !
 La vapeur ne crée pas la vertu
 la thermodynamique ne fait pas le bonheur ;³⁹⁷

Selon Benjamin, il y a une vérité de l'illusion que l'historien doit dévoiler : les fantasmagories ont pour fonction de masquer aux hommes que la modernité produit des marchandises en leur faisant croire que ces marchandises sont des apparitions magiques. Et Strindberg interpelle l'historien pour son manque de sens critique vis-à-vis du progrès. Il met donc en garde contre ce qu'Adorno appelle "les maléfices de la chosesité" et cherche à révéler aux hommes cet ensorcellement, à le démasquer.³⁹⁸ Le réveil du somnambule, dans la cinquième nuit, marque l'éclosion de ce que Benjamin appelle "l'image dialectique" au moment où la fantasmagorie prend un sens historique qui s'articule sur la notion de progrès. Le réveil représente le moment de la révélation de la connaissance, chez Strindberg comme chez Benjamin. Pour ce dernier, le réveil est "la synthèse de la thèse de la conscience du rêve et de l'antithèse de la conscience éveillée."³⁹⁹ Dans la cinquième nuit strindbergienne, le rêve parisien est interrompu par l'image de Stockholm, ville magnifiée dont la réalité semble dépasser l'idéal imaginé en rêve et dans laquelle la nature a été supplantée par une architecture métallique :

Tout est identique et pourtant si différent ;
 un rêve ne peut être plus beau,
 même embelli et coloré d'imagination –
 la réalité va bien au-delà des songes.⁴⁰⁰

Strindberg exprime ici l'expérience du choc qui l'amène à contempler le paysage urbain comme un espace du sublime duquel Dieu a été détrôné par la modernité triomphante.

³⁹⁷ *Ibid.*, pp. 67–69.

³⁹⁸ Theodor W. Adorno : "Autour de Paris, capitale du XIX^e siècle". In : *Sur Walter Benjamin*. Paris, Allia, 1999, pp. 99–122.

³⁹⁹ Walter Benjamin : *Paris capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*. Paris, Le Cerf, 1986, p. 480.

⁴⁰⁰ August Strindberg : *Nuits de somnambule par jours éveillés*. *Ibid.*, p. 131.

Le réveil est un retour à une réalité nouvelle moderne sublimée, de laquelle l'enfer a disparu, et qui est habitée par une esthétique née de la rencontre de l'éternel et de l'éphémère. Provoquant la rencontre entre le passé et le présent, l'irruption de l'éveil dans le rêve transforme l'image onirique en image dialectique.

D'une façon générale, les descriptions panoramiques de Paris font appel à une représentation fantasmagorique de la ville. Michel de Certeau analyse les caractéristiques du point de vue aérien lorsqu'il décrit la vue depuis les tours du World Trade Center dans l'article "Marches dans la ville" :

A quelle érotique du savoir se rattache l'extase de lire un pareil cosmos ? D'en jouir viollement, je me demande où s'origine le plaisir de "voir l'ensemble", de surplomber, de totaliser le plus démesuré des textes humains.

Être élevé au World Trade Center, c'est être enlevé à l'emprise de la ville. Le corps n'est plus enlacé par les rues qui le tournent et le retournent selon une loi anonyme ; ni possédé, joueur ou joué, par la rumeur de tant de différences et par la nervosité du trafic new-yorkais.
[...]

L'immense texturologie qu'on a sous les yeux est-elle autre chose qu'une représentation, un artefact optique ?⁴⁰¹

La ville-panorama est totalisante et maintient à distance l'observateur de sa réalité matérielle. Elle crée une illusion d'optique qui ouvre à une manière d'appréhender l'espace sans se soucier des pratiques intimes du texte urbain et de l'environnement sensoriel aliénant de la métropole. C'est pour cela que la ville-panorama invite à la fantasmagorie. Dans "Sensations détraquées", Strindberg décrit Paris selon une perspective panoramique :

Ce n'est pas une ville, il n'y a pas de maisons ... Et si, pourtant, il y en a, mais ce ne sont que monuments, des temples, des églises, des tours, des arcs de triomphe ! C'est l'Héliopolis pour dieux, héros, empereurs, prophètes, saints et martyrs ! Et c'est bien comme cela que j'ai rêvé la Ville, la grande ville, la plus grande du monde, enveloppée dans le blanc et chaste nuage qui cache les petites maisons sales des acheteurs et des vendeurs : Paris !! C'est vraiment Paris que je salue !⁴⁰²

Ce nuage qui cache la laideur est le résultat d'une présentation des objets techniques créant l'illusion du progrès industriel. L'impression énorme que produit la métropole suscite émerveillement et fascination et cache les dangers potentiels d'un développement industriel qui, comme le souligne Strindberg régulièrement dans son œuvre, peut s'avérer déshumanisant. La description de "Sensations détraquées" rappelle le

⁴⁰¹ Michel de Certeau : "Marches dans la ville". In: *L'invention du quotidien. Partie I. Arts de faire*. Paris, Gallimard, 1990, pp. 140–141.

⁴⁰² August Strindberg : "Sensations détraquées". In : *Le Figaro*. Paris, 9 février 1895.

prologue de *Bland franska bönder* (*Parmi les paysans français*) :

Je jetai un coup d'oeil en contrebas sur la cité-mère, le centre du monde, que je n'avais pas regardé de cette hauteur depuis dix ans. Là s'étendait le miracle de la culture, la Babylone moderne, toujours aussi attrirante, toujours aussi frappante. [...] La ville, qui avait donné au monde les pensées les plus fortes, les plus beaux habits, la plus délicieuse des cuisines, les plus belles œuvres d'art, la musique la plus joyeuse, les meilleures pièces de théâtre, la cité-lumière.⁴⁰³

Comme le remarque Westerhål, cette description est une référence intertextuelle à *La Curée* de Zola. Les deux descriptions partagent le même site d'observation et la même technique de description naturaliste.

Le roman *Intermezzo* de Jensen se déroule intégralement à Paris. Le narrateur y est ébloui par l'atmosphère féérique qui se dégage de la vue panoramique depuis la butte Montmartre :

Ecoute les lourds accents venant d'en bas, le sombre et marin mugissement !
 Le monde entier est tel un cerveau échauffé jusque dans ses ventricules les plus intimes.
 D'un bout à l'autre de la terre, le chant des marteaux frappant le métal brûlant ; des brasiers de naphte jaillissent et fument ... Des essaims humains s'ébattent dans des rues étroites. Le vent siffle dans les fils téléphoniques ...⁴⁰⁴

La métaphore de Paris comme océan revient plusieurs fois dans le discours de Paris scandinave, sans doute dans le but d'exprimer l'immensité et le tumulte de la métropole.⁴⁰⁵ Cette description de la ville formée par un ensemble complexe de réseaux techniques annonce la réflexion sur la ville industrielle que Jensen propose dans *Den gotiske Renaissance*. Jensen développe d'ailleurs dans cet essai la même métaphore de la ville comme mer, lorsque le narrateur monte à bord de la Grande roue et observe Paris qui s'étend sous ses yeux :

Maintenant le wagon est tout en haut. Montmartre apparaît dans toute sa splendeur. Le soleil tombe directement sur ce paquet de mer couronné d'écume blanche du Sacré-Cœur ... Vive cette mer ! Un désir ardent pour cette ville et son mouvement, pour l'éternel dans

⁴⁰³ August Strindberg : *Parmi les paysans français*. Arles, Actes Sud, 1988, p. 8.

⁴⁰⁴ "Hør den tunge Tone derned fra, det mørke Havbrus !

Alverden er som en Hjærne, der er bleven varm helt ind i de inderste Kamre.

Det synger over hele Jorden af Hammerslag paa hedt Metal – der spruder Naftabaal, det ryger ... Menneskehfolke tumler i træne Gader. Blasten piber i Telefontraade ..." Johannes V. Jensen : *Intermezzo*, Copenhague, Gyldendal, 1899, p. 124.

⁴⁰⁵ Pour l'étude de la métaphore de la ville comme mer chez Baudelaire et T.S. Eliot, voir Arne Gremsøe : "Morning at the Window : the city as a sea in T.S. Eliot, Charles Baudelaire and Otto Gelsted". In : Tysdahl (ed.) : *English and nordic modernisms*. Norwich, Norvik Press, 2002, pp. 159–174.

l'agitation, qui se déverse dans les rues ! Un hymne pour ceux qui chantent et surnagent, et pour ceux qui soupirent et qui coulent ! Un cri de foi en chaque forme sous laquelle la vie se montre comme une volonté, un cri pour la volonté qui survit à chaque homme et qui perdure et pénètre en tout !

Écoute cette ville, le chant de cette ville à nos pieds ! Ce sont des poèmes de fer, des rimes de pierre et d'acier, des rythmes à l'assaut le ciel. [...] Le XX^e siècle bourdonne au-dessus de nos têtes. Je professe le réel, je l'avoue.⁴⁰⁶

Dans *Den gotiske Renaissance*, Jensen ne se limite pas à la description de la perception sensorielle de la grande ville. Il y développe une réflexion théorique. La métropole prend une dimension idéologique et inspire une théorie du progrès engendré par le processus de modernisation. Jensen décrit dans cet ouvrage le Paris de l'exposition universelle de 1900. Les expositions universelles sont des événements importants de la modernité dans la mesure où elles sont des célébrations de la nouvelle consommation culturelle. Paris y représente la capitale du luxe et de la mode. Paris consolide son rayonnement par la multiplication des expositions universelles dont le succès est croissant.⁴⁰⁷ Tous les onze ans, Paris revêt son costume de capitale du monde pour mettre en scène le spectacle de la modernité triomphante. Les expositions universelles sont des célébrations de la nouvelle consommation culturelle et inspirent les deux *humeurs* de la modernité que sont la distraction et l'ennui.

Lors de la visite de l'exposition universelle de 1900, Jensen souligne la puissance fantasmagorique de l'exposition : il remarque que la production culturelle et artistique est présentée au contact de l'innovation technique et se trouve ainsi transformée en marchandise. C'est l'occasion pour Jensen de développer une théorie de l'histoire de l'humanité comme expansion technico-darwiniste. Il appelle cette théorie "den gotiske Renaissance" [la Renaissance gothique]. Selon Jensen, une ère nouvelle a commencé, l'ère des machines. La roue est au centre de cette cosmogonie et la métropole est une étape essentielle de cette "Renaissance". Ici, l'illusion produite par la fantasmagorie devient illumination. Il se produit un enchantement que Jensen appelle "Rena-

⁴⁰⁶ "Nu er Waggonen højst oppe. Hvor Montmartre ligger vidunderligt. Der falder netop fuld Sol paa denna Braadsø af Huse med *Sacré Cœurs* hvide Skum paa Toppen ... leve dette Hav ! Et brændende Ønske for Byen og dens Bevægelse, for det Evige i den Uro, den skyller gennem Gaderne ! En Lovsang for dem, der syngende svømmer ovenpaa, og for dem, der sukker og gaar tilbunds ! Et Raab af Tro for enhver Form, hvorunder Livet viser sig som Vilje, et Raab for den Vilje, der overlever sin Mand og varer ind i det Hele !

Hør denne By, hvor den vældige By dernede synger ! Det er Vers af Jaern, Rim i Staal og Sten, det er Rytmer mod Himlen. [...] Det tyvende Aarhundrede suser over Hovedet. Jeg bekender mig til Virklegheden, jeg bekender." Johannes V. Jensen : *Den gotiske Renaissance*. *Op. cit.*, p. 74.

⁴⁰⁷ Cinq millions de visiteurs en 1855, onze millions en 1867, seize millions en 1878, vingt cinq millions en 1889, cinquante millions en 1900. (Source : Christophe Charle : *Paris Fin-de-siècle*. Paris, Seuil, 1998.) Londres n'accueille que deux expositions universelles au XIX^e siècle.

sance". Il est possible de lire dans l'illusion de la fantasmagorie une forme de vérité : les fantasmagories sont les signes du progrès car elles témoignent de l'évolution de la société moderne.

Dans son autre grand récit parisien, *Inferno*, Strindberg rappelle toutefois que la fantasmagorie produit également un désenchantement lorsque le progrès est vécu comme un enfer. Paris devient *la capitale du XIX^e siècle*, car en elle, se trouvent opposés les deux visages du siècle : d'une part, Paris est la ville dans laquelle un capitalisme chargé de rêve a pu se développer, une ville de fantasmagories où la réalité s'affuble du luxe et du divertissement ; d'autre part, Paris est la ville où s'exprime l'angoisse mythique d'une humanité damnée. La description de Paris comme enfer de la modernité est récurrente dans la littérature française du XIX^e siècle et exploitée par Benjamin dans son étude sur Paris. Les exemples les plus célèbres sont les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, *Les Nuits d'octobre* de Gérard de Nerval et les *Petits poèmes en prose* de Charles Baudelaire. Pour Benjamin, la modernité est la représentation de l'enfer. On en trouve une belle expression dans la littérature scandinave avec l'*Inferno* de Strindberg.

La "Renaissance gothique" de Jensen (comme théorie de l'histoire de l'humanité vue comme expansion technico-darwiniste) et la rêverie éveillée de Strindberg (comme réflexion sur les bienfaits et les méfaits de la modernisation) tiennent donc assurément d'une représentation fantasmagorique de Paris. Mais ces deux discours de la modernité nous interpellent par le fait que, par leur dimension métaphysique et religieuse, ils offrent également une représentation mythique de Paris.

Paris mythique

Dans la troisième nuit de *Sömngångarnätter på vakna dagar*, le somnambule visite le musée des arts et métiers et remarque que la révolution industrielle y est présentée comme une seconde Genèse. Les innovations techniques inspirent des sentiments sacrés et les nouveaux Saints de la religion moderne s'appellent Papin et Edison. Les strophes racontant cette visite au musée des arts et métiers soulignent le caractère religieux de l'expérience vécue :

Entouré de petites colonnes,
à la place d'honneur dans le chœur,
ancienne place de l'autel,
voici le portrait du maître des lieux,
l'air renfermé et sévère,
bien éclairé par l'électricité –
le saint de l'église a un nom – Papin !

Et vers lui s'élèvent les chants
de la turbine, de la locomobile ;
courroies, poulies, balanciers, pistons,
tous chantent dans le même style :
Salut Papin, je salue ta marmite !
L'époque actuelle est la tienne !⁴⁰⁸

Si la modernité dans son processus de rationalisation cherche à remplacer la connaissance par la croyance, la religion par la science, Strindberg comprend avec lucidité que la connaissance scientifique devient elle-même objet de croyance. Dans sa quête de savoir scientifique, son regard est attiré par les sciences occultes, comme l'illustre son intense activité d'alchimiste à Paris à la fin des années 1890. Mircea Eliade explique que le mythe se situe à l'origine commune des formes de connaissance : "l'histoire narrée par le mythe est une "connaissance" d'ordre ésotérique, non seulement parce qu'elle est secrète et se transmet au cours d'une initiation, mais aussi parce que cette "connaissance" est accompagnée d'une puissance magico-religieuse".⁴⁰⁹ L'écriture de la modernité chez Strindberg prend une telle dimension et place ici la révolution industrielle au centre d'un discours mythologique.

Jensen partage avec Blanqui (dont Benjamin analyse la pensée) la conviction que l'histoire se répète sans pour autant rendre le progrès impossible. Blanqui propose dans *L'Eternité par les Astres*, un exposé cosmologique cherchant à montrer que l'histoire n'est qu'une éternelle répétition des mêmes faits et que l'univers n'est qu'une répétition dans le temps et l'espace de quelques structures de base. En d'autres termes, le progrès n'est qu'une répétition du mythe. Benjamin conclut que le progrès est la "fantasmagorie de l'histoire elle-même".⁴¹⁰ La théorie de la Renaissance gothique peut être lue dans ce sens, si on prend en considération l'autre livre majeur de Jensen, *Den lange Reise* [le grand voyage]. Jensen y réécrit l'histoire de l'humanité comme l'histoire de la domination du peuple goth sur le monde et trace des parallèles entre l'époque viking, la découverte de l'Amérique et la révolution industrielle. *Den lange Reise* et *Den gotiske Renaissance* participent à un même élan de "hedensk Gennembrud" [percée païenne], notion qui n'est pas sans similitude avec l'illumination profane de Benjamin.⁴¹¹ Jensen pose les piliers d'un paganisme moderne sous forme de synthèse entre projet moderne et mythes anciens et place ainsi Paris au centre d'une réflexion sur l'homme moderne. Pour lui comme pour Benjamin, Paris en tant que métropole est une étape essentielle de l'histoire de l'humanité et, en ce sens, peut être appelé "Verdens Hovestad" [Capitale du monde].⁴¹²

⁴⁰⁸ August Strindberg : *Nuits de somnambule par jours éveillés*. *Ibid.*, p. 65.

⁴⁰⁹ Mircea Eliade : *Aspects du mythe*. Paris, Gallimard, 1963, p. 26.

⁴¹⁰ Dans la conclusion de l'exposé de 1939. (Walter Benjamin : *Paris capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*. *Ibid.*, p. 59.)

⁴¹¹ Johannes V. Jensen : *Den gotiske Renaissance*. *Op. cit.*, p. 11.

⁴¹² *Ibid.*, p. 78.

Le mythe renvoie étymologiquement au terme grec *mythos*, qui signifie "récit transmis par la parole". Dans son écriture de la modernité, Jensen renoue avec cette signification originelle et définit un nouveau style littéraire, qu'il appelle "mythe":⁴¹³ il s'agit de l'exploitation libre d'un thème sous une forme courte, d'un récit littéraire concentré à la fois réaliste et fictionnel. L'écriture mythique de Jensen donne matière à onze volumes (*Myter*, 1907–1944) rassemblant plus de cent soixante mythes sur les animaux, les voyages, la nature et autres thèmes de la vie quotidienne moderne. Mais il ne faut pas limiter la mythologie moderniste de Jensen à ces seuls volumes. On peut considérer que toute l'œuvre de Jensen relève du mythe.

Jensen définit donc le mythe comme langage, de même que le fera plus d'un demi-siècle plus tard Roland Barthes dans *Mythologies*. Ces deux écrivains utilisent le terme "mythe" selon une même acception. Sans entrer ici dans des considérations sémiologiques, il suffit de mettre en parallèle deux définitions pour s'en convaincre. Jensen définit le mythe comme récit qui décrit "l'homme et la nature non plus élaborées selon les normes épiques du roman qui ont vieilli, mais par fragments, image par image, et sans autre lien que celui que possède lui-même notre époque si décousue, plusieurs mondes en un seul, formant un tout pour la seule raison qu'ils sont modelés et mis en place par la même main."⁴¹⁴ Barthes le décrit de cette manière : "Nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité : car si nous pénétrons l'objet, nous libérons l'objet mais nous le détruisons ; et si nous lui laissons son poids, nous le respectons, mais nous le restituons encore mystifié."⁴¹⁵ Le mythe devient sous leurs plumes le récit transmis de l'expérience moderne.

Conclusion

Le mythe de Paris dans le discours de Strindberg et de Jensen est un mythe moderne et sécularisé. Il correspond à ce qu'Aragon appelle, dans la préface du *Paysan de Paris*, "la mythologie moderne"⁴¹⁶. Dépassant la représentation éphémère par la revendication de symboles universels, le mythe assure à l'expérience de la modernité une dimension intemporelle. Benjamin résume le phénomène dans *Paris, Capitale du XIX^e siècle* : "Le visage de la modernité elle-même nous foudroie d'un regard immémorial. Tel le regard de la Méduse pour les Grecs."⁴¹⁷ Mais le mythe est également la création d'une réalité propre, d'une représentation du monde autonome, inspirée à l'époque moderne par

⁴¹³ Le terme de mythe à propos des récits courts est utilisé pour la première fois dans un texte paru en 1901, "Kokkelmande".

⁴¹⁴ Traduit et cité par Frédéric Durand : *Histoire de la littérature danoise*. Paris, Aubier, 1967, p. 305.

⁴¹⁵ Roland Barthes : *Mythologies*. Paris, Seuil, 1957, p. 233.

⁴¹⁶ Louis Aragon : "Préface à une mythologie moderne". In : *Le paysan de Paris*. Paris, Gallimard, 1953, pp. 9–16.

⁴¹⁷ Walter Benjamin : *Paris capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*. Op. cit., p. 56.

une nouvelle appréhension du monde. Jensen le précise : "Den moderne Myte har endelig der tilfælles mod den antike, eller med Eventyret, at et Fantasiproduct har sin egen suveræne Virkelighed."⁴¹⁸ [Le mythe moderne a ceci en commun avec le mythe antique ou le conte qu'un produit de l'imagination a sa propre réalité souveraine]. Il s'agit ici d'un mythe au sens de Barthes : une explication statique d'un signe ne prenant pas ses racines en considération et donnant donc une image fausse de la réalité. Cette définition du mythe de Paris correspond donc exactement, comme le souligne Higonnet, à la fantasmagorie benjaminienne :

Ce que Barthes, sémioticien pourtant, a nommé un mythe n'est pas à mon avis, véritablement un mythe. Mythe n'est pas le mot juste pour décrire le phénomène dont il fait état. Barthes ne nous a pas expliqué les mythes. Il nous a expliqué des fantasmagories.⁴¹⁹

Le mythe de Paris chez Strindberg et Jensen est aussi un mythe moderne au sens de Balzac :

Les mythes modernes sont encore moins compris que les mythes anciens, quoique nous soyons dévorés par les mythes. Les mythes nous pressent de toutes parts, ils servent à tout, ils expliquent tout.⁴²⁰

Balzac est l'un des premiers à utiliser l'expression *mythe moderne*, et annonce ainsi l'émergence d'un mythe en construction par interprétation moderne d'un mythe ancien. C'est à la fois un mythe des origines et un mythe du devenir. Comme le précise Roger Caillois, "ces mythes contemporains ne sont pas sentis comme imaginaires ; ils apparaissent au contraire à l'imagination comme une sorte de réalité indiscutable."⁴²¹ Le mythe prend ici l'acception structuraliste de Lévi-Strauss comme structure imaginaire qui permet d'intégrer des éléments contradictoires et ainsi de les comprendre comme un ensemble homogène et cohérent. Le mythe moderne de Paris est la somme des représentations de Paris. Dans *Paris capitale du monde*, Patrice Higonnet, professeur américain invité en 2004 au Collège de France pour donner un cours sur l'histoire des mythes de Paris, s'intéresse aux représentations mythiques et fantasmagoriques de Paris. Higonnet prend le point de vue de la multiplicité d'un Paris assimilé par l'imaginaire collectif et appelle Paris "capitale du monde" en raison de sa place au

⁴¹⁸ Cité par Birte Bruun : "Genren til tiden. Kortprosaen i det moderne gennembrud belyst ud fra en læsning af tekster af Herman Bang, Johs. Jørgensen og Johs. V. Jensen". @ 2003, p. 31.
[< www.humaniora.sdu.dk/dansk-kolding/artikler/pdf/BirteBrun.pdf >](http://www.humaniora.sdu.dk/dansk-kolding/artikler/pdf/BirteBrun.pdf)

⁴¹⁹ Patrice Higonnet : *Paris, capitale du monde*. Paris, Tallandier, 2005, p. 15.

⁴²⁰ Honoré de Balzac : *La vieille fille*. In : *La Comédie humaine*, vol. 7., @ , 1842–1855, p. 119.
[< http://thyme.uchicago.edu/cgi-bin/newphilo/balzac/getobject.pl?c.33::1.balzac >](http://thyme.uchicago.edu/cgi-bin/newphilo/balzac/getobject.pl?c.33::1.balzac)

⁴²¹ Cf. Roger Caillois : "Préface : Balzac et le mythe de Paris". In : *Balzac : A Paris !* Paris, Complexe, 1993, p. 9.

centre de nos représentations. Le mythe de Paris chez Strindberg et Jensen naît de cette identité.

Sylvain Briens

Professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves
à l'université de Paris-Sorbonne

Aguéli, avant-garde et islam : itinéraire d'un artiste et critique d'art nordique à Paris (1895–1913)

Frank Claustrat

Le 27 octobre 1895, le peintre suédois Ivan Aguéli (1869–1917) publie son premier article dans *L'Encyclopédie contemporaine illustrée*, entamant au tournant du siècle une carrière de critique d'art, unique dans l'histoire des artistes nordiques en France.⁴²² Interrompue entre mars 1902 et avril 1910 (de 1902 à 1909, Aguéli voyage en Egypte pour la seconde fois, puis se rend à Genève), sa situation professionnelle rebondit ensuite de manière spectaculaire, comme en témoigne une série d'articles publiés entre 1910 et 1913, en une symbiose parfaite entre les différentes productions de l'avant-garde internationale. Car, sans ignorer la production des artistes nordiques en France, Aguéli s'adonne à l'exercice périlleux de la théorisation de l'art contemporain, du symbolisme au cubisme. Il s'agit donc de souligner le travail téméraire et l'engagement d'une personnalité hors pair, marginalisée dès 1891 par ses convictions anarchistes, puis en 1898, par sa conversion à l'Islam, adoptant dès lors le nom prophétique d'Abdul-Hâdi ("Serviteur de Celui qui montre la Voie"). Ces aspects insolites justifient à nos yeux l'intérêt que l'on porte à Ivan Aguéli dans le cadre d'une étude sur l'activité des artistes scandinaves en France il y a cent ans. La confrontation entre Aguéli et ses confrères critiques d'art tentera d'apporter un éclairage nuancé sur ses choix et ses interprétations, tout en confortant l'idée que la période 1895–1913 correspond bien à un temps fort sur le plan des relations culturelles franco-nordiques.⁴²³

C'est au cours de son premier voyage en France, au printemps 1890, qu'Ivan Aguéli rend visite au Père Tanguy (1825–1894), marchand de tableaux et ami, notamment de Paul Cézanne et de Vincent Van Gogh. Grâce au Père Tanguy, Aguéli découvre

⁴²² G. Ivan [Ivan Aguéli] : "Exposition du travail. CXXXIII. Céramique. Métallisation". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (27 octobre 1895), p. 258.

⁴²³ Voir le catalogue de l'exposition *Echappées nordiques. Les maîtres scandinaves & finlandais en France – 1870/1914*, Palais des Beaux-Arts de Lille, Somogy, 10 octobre 2008–11 janvier 2009.

la peinture synthétiste, issue des recherches effectuées par Paul Gauguin et par Emile Bernard, lors de leur séjour à Pont-Aven pendant l'été 1888. En 1891, Emile Bernard introduit Aguéli à la "Société Théosophique", dont le but est, suivant le règlement :

de former le noyau d'une fraternité universelle, sans distinction de sexe, couleur, race, rang, credo ni parti ; d'encourager l'étude des littératures, religions et sciences aryennes et orientales ; d'approfondir les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs psychiques latents chez l'homme.⁴²⁴

Dès lors, Aguéli peut avoir confiance dans son sort. Sa vie et son œuvre – axée principalement sur le paysage animé par une lumière vertueuse – se confondent maintenant dans une quête éperdue d'absolu, idéaliste et utopique. Aguéli suivra à la lettre les conseils mystiques de la Société Théosophique, tout particulièrement ceux proposés à ses membres étrangers,

dont les deux premiers [de ces objets] sont exotériques et se basent sur l'unité de la Vie et de la Vérité sous toutes les divergences de forme et d'époque. Le troisième est ésotérique et s'appuie sur la possibilité de réaliser cette unité et de comprendre cette vérité.⁴²⁵

Parallèlement à ses recherches existentielles, philosophiques et esthétiques, Aguéli franchit clairement une étape politique : il fréquente le milieu anarchiste, ce qui lui vaut de faire quatre mois de prison, au printemps 1894, sous l'inculpation de "conspiration". En septembre, Aguéli se réfugie au Caire, où il renoue le contact avec Emile Bernard. De retour à Paris en 1895, il se lance dans la critique d'art, tout en étudiant les langues orientales (dont le sanskrit, l'hindoustani, l'arabe et l'éthiopien) à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes et à l'Ecole pratique des Hautes-études. A l'automne 1895, le goût d'Aguéli semble bien formé lorsqu'il prépare son premier article consacré à l'inventeur Leemans, créateur des "affiches en relief" et des objets "en plâtre métallisé et stéariné". Le choix du sujet titré – "Céramique. Métallisation" – montre qu'Aguéli a déjà le flair et le sens de l'authentique, marque de fabrique de deux artistes et critiques d'art nordiques, essentiels dans l'histoire de la colonie artistique scandinave en France :⁴²⁶ le Finlandais Berndt Lindholm et le Suédois August Strindberg. Si Lindholm, dès 1870, prône, en pionnier, les principes de la peinture de plein air dans les pays nordiques (en prenant pour exemples Manet, Jongkind et Pissarro), Strindberg, lui, la diffuse sur le mode de la polémique à partir de 1876.⁴²⁷ Dans les deux cas,

⁴²⁴ Règlement publié dans *Le Lotus bleu*, "seul organe en France de la Société théosophique".

⁴²⁵ *Ibid.*

⁴²⁶ Voir note 1.

⁴²⁷ Berndt Lindholm : "Bref från Paris. Den 10 februari 1870". In : *Helsingfors Dagblad* (18 février 1870, n°40), p. 1 ; August Strindberg : "Du Café de l'Ermitage à Marly-le-Roi". In : *Dagens Nyheter* (30 novembre et 9 décembre 1876). Cité d'après Serge Fauchereau : *Pour ou contre l'impressionnisme* (traduction de Carl Gustaf Bjurström). Somogy 1994, p. 122–131.

la curiosité fait office d'agent d'investigation et de réflexion sur tout ce qui incarne le nouveau et le moderne.

L'exemple de Strindberg est tout particulièrement intéressant pour sa quête exacerbée qui vise à dépasser les clivages stylistiques les plus radicaux et à imposer "sa" manière et "sa" méthode de création, relevant, selon ses propres termes, du "supranaturalisme".⁴²⁸ On connaît le résultat de cette action désespérée : Strindberg n'exposera jamais ses peintures en France et, de ce fait, ne sera jamais reconnu comme peintre de son vivant (deux points communs avec Aguéli !) ; quant à sa méthode, publiée sous le titre "Du Hasard dans la production artistique" dans la *Revue des revues*, le 15 novembre 1894, aussi pertinente soit-elle, elle restera lettre morte.⁴²⁹ Pour autant, le jeune Aguéli peut suivre Strindberg à la trace, car les publications de son compatriote sont commentées au sein même de la colonie nordique. Entre autres, deux articles publiés dans le quotidien *L'Eclair*, respectivement les 15 et 16 février 1895. Le premier article, intitulé, "Le misogynie Strindberg contre Monet", offre d'abord au lecteur, en avant-première, la préface du catalogue de la "Vente Gauguin", qui se tiendra le 18 février à l'Hôtel Drouot. Au-delà de la forme originale de l'article – une lettre adressée personnellement à Paul Gauguin –, le ton insolite employé par Strindberg n'a pu qu'étonner Aguéli. Quelques lignes liminaires préviennent le lecteur en ces termes :

Gauguin avait eu l'idée de demander une préface à Strindberg, le dramaturge dont il a été fait si grand bruit ces temps derniers. Or, s'il passe pour un révolutionnaire en littérature, M. Strindberg est tout à fait antirévolutionnaire en peinture ainsi qu'il résulte de cette très curieuse lettre [...].

Le second article, titré "Strindberg contre Monet", parle de "débat artistique" entre "le misogynie et l'impressionniste" ; il ne s'agit en fait que d'une théâtralisation calculée et d'une efficace stratégie de communication par Gauguin et Strindberg ensemble, artistes hors-normes, dont l'amitié et l'entraide, à cette époque, sont incontestables.

Sur la question de la promotion des artistes nordiques en France, Aguéli va anticiper les actions menées par Strindberg, dont la principale est un texte publié dans *La Revue Blanche*, le 1^{er} juin 1896, à l'occasion de l'exposition Munch chez Siegfried Bing, à la galerie de l'Art nouveau. L'article qu'Aguéli consacre en partie au peintre norvégien date, lui, du 10 mai 1896.⁴³⁰ Son choix est de cibler une œuvre majeure que Munch expose cette année-là au Salon des Indépendants, *L'Enfant malade* (1885–1886), pré-

⁴²⁸ August Strindberg : *Légendes, Inferno II. Œuvre autobiographique* (tome 2). Edition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurström. Paris : Mercure de France 1990, p. 409.

⁴²⁹ August Strindberg : "Du Hasard dans la production artistique [Paris, le 5 Novembre 1894]". In : *La Revue des Revues* (15 novembre 1894, vol. XI), p. 265–270.

⁴³⁰ G. Ivan : "Le Salon des Indépendants (Suite)". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (10 mai 1896), p. 258. En fait, Aguéli cite le nom de Munch dès le 30 avril 1896 dans : "Chronique des Beaux-Arts. Les Indépendants". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée*. p. 86.

texte à l'étude, selon Aguéli "des éléments plastiques, humains et dramatiques [qui] se mêlent aux émotions picturales". Avec perspicacité, Aguéli insiste sur la puissance expressionniste de l'œuvre, repoussant ainsi les limites de l'interprétation naturaliste.

[Le tableau de Munch] représente une enfant malade mi-debout sur son lit, se détachant contre l'oreiller blanc et, à droite, une femme qui s'incline ; il synthétise un drame de la vie humaine avec une si profonde émotion, que l'on sent que la mort y assiste en personne spectrale, comme un troisième acteur, caché. On dirait que cet enfant au profil effacé – que l'on restitue pourtant si bien – ne se meut que par une force d'outre-tombe, et le geste des épaules et du bras stigmatise le désir de s'en aller de la vie. Les cheveux roux brillent comme dans une vision et tout en bas, à droite, un liquide rouge dans un verre projette un rayon de pourpre le plus pur. Le deuil en prières muettes courbe la tête de la femme, et au-dessus de tons vert-mousse plane un nuage gris-perle à la fois profond et léger, comme l'inconnu.

Aguéli fait, ici, de l'analyse plastique, une occupation quasi métaphysique, ce que l'on ne retrouve pas dans l'article que Strindberg consacre à Munch. Strindberg privilégie, lui, de manière égocentrique, la représentation sociale d'un artiste hors limites pour en faire un mythe, à l'instar des plus grands mystiques de l'histoire scandinave. "[Munch] est arrivé à Paris, écrit Strindberg, pour se faire comprendre des initiés, sans peur de mourir du ridicule qui tue les lâches et les débiles et rehausse l'éclat du bouclier des vaillants comme un rayon de soleil. Quelqu'un a dit qu'il fallait faire de la musique sur les toiles de Munch pour bien les expliquer. Cela se peut, mais en attendant le compositeur je ferai le boniment sur ces quelques tableaux qui rappellent les visions de Swedenborg dans les *Délices de la sagesse sur l'Amour conjugal* et les *Voluptés de la folie sur l'Amour scortatoire*." On aura compris qu'Aguéli et Strindberg, au-delà d'un style aiguisé percutant, ne se sont pas arrêtés sur les mêmes tableaux du maître norvégien – question de personnalité. Pendant qu'Aguéli s'interroge sur les mystères de l'existence, Strindberg, provocateur et excessif, ne contrôle plus ses nerfs sur la question de la vie de couple en général. Par exemple, pour définir le tableau intitulé *Le Baiser*, peint en 1892, Strindberg propose une analyse proprement scandaleuse : "La fusion de deux êtres, dont le moindre, à forme de carpe, écrit-il, paraît prêt à engloutir le plus grand, d'après l'habitude de la vermine, des microbes, des vampires et des femmes". Aguéli choisit, lui, l'exigence démonstrative comme éthique et valeur sociale. L'impact de ses remarques gagne en crédibilité aussi sur le plan de l'observation et de la suggestion, soulignant le traitement original presque abstrait de la surface du tableau de Munch. "[Edvard] Munch, écrira Aguéli en 1897, est un monsieur très savant et très raisonnable qui médite longtemps sur chaque coup de pinceau. Il regarde, certes, très attentivement la réalité, mais il l'écoute surtout."⁴³¹

⁴³¹ G. Ivan : "Le Salon des Indépendants". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (18 avril 1897), p. 63.

En France, si la critique s'intéresse encore à Munch autour de 1900, sa personnalité dérange au-delà de la simple curiosité visuelle.⁴³² Les analyses plastiques sont, elles, la plupart du temps, réalisées sous l'emprise double de la fascination et de la perplexité. Ainsi, William Ritter, dans le *Mercure de France*, en avril 1905, parle-t-il "d'une pathologie si bariolée et d'une génialité si gueularde et paradoxale".⁴³³ En 1906, dans un essai qui évoque aussi l'œuvre du Suédois Karl Nordström, du Danois Knud Larsen et du Norvégien Gudmund Stenersen, comme pour mieux marquer les différences de style avec celui d'Edvard Munch, Ritter consacre un chapitre ambigu et déroutant au maître expressionniste du point de vue de l'histoire de l'art.⁴³⁴ Son enthousiasme pour l'homme et l'oeuvre reste trop ambivalent et peu scientifique. Selon Ritter, l'œuvre de Munch "sent la morgue et la pharmacie : elle sent l'aliénation mentale et le delirium tremens".⁴³⁵ Aguéli échappe, lui, à la superficialité brillante du chroniqueur suisse francophone quand il s'intéresse à Munch, mais aussi aux peintres et sculpteurs nordiques installés en France, dont le nombre ne cesse de croître depuis 1870. A en croire les récits des historiographes de la colonie artistique, notamment ceux des journalistes Erik Sjöstedt et Johan Janzon (alias Spada), celle-ci s'élèverait à plus d'une centaine de personnes par an, des années 1880 à 1914.⁴³⁶

Sans tomber dans une prolixité embarrassante de comptes rendus, assez fréquente à l'époque, Aguéli opte pour des partis pris ciblés, souvent surprenants et toujours très argumentés. A l'occasion, il expose sa définition de la fonction engagée et morale qu'il accorde à la critique d'art, notamment devant les images saintes – blasphématoires à ses yeux – auxquelles il se verra confronté lors de ses visites aux salons : " [...] malheur sur celui qui prie en bellâtre !" écrit-il le 10 mai 1896.⁴³⁷ A quelques exceptions près, la préférence d'Aguéli se porte sur les tableaux de paysage, davantage en phase avec ses convictions religieuses :

Qu'il me suffise de dire que cet iconoclasme envers soi-même, et cette superbe impiété envers la forme, est le vrai culte du Dieu Unique qui parle sans bouche, qui agit sans mains, et qui, seul, nous délivrera des Grecs et des Romains et des horreurs du Nord.⁴³⁸

Ainsi, par exemple, au Salon national des beaux-arts de 1896, Aguéli prend-il fait et

⁴³² D'Alcanter De Brahm ("Art et critique. Un côté inconnu de l'Art scandinave. Edvard Munch", In : *La Revue de l'Est* (15 février 1895), p. 828–829) à Marcel Reja ("Art. Symbolisme pictural. H. Héran. – E. Munch. – O. Redon", In : *La Critique* (n°18, 20 janvier 1900), p. 9–11).

⁴³³ William Ritter : "Lettres tchèques". In : *Mercure de France* (15 avril 1905), p. 628.

⁴³⁴ William Ritter : "Lettres tchèques". In : *Mercure de France* (15 avril 1905), p. 628.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 81.

⁴³⁶ Erik Sjöstedt : *Svenskarne i Paris*, Stockholm, Wilh. Siléns Förlag, 1900 ; Spada [Johan Janzon] : *Svenska pariser-konstnärer i hvardagslag*, Stockholm : P. A. Norstedt & söners förlag 1913.

⁴³⁷ G. Ivan : "Le Salon des Indépendants (Suite)". *Op. cit.*, p. 95.

⁴³⁸ *Ibid.*

cause pour le peintre suédois Alfred Wahlberg, auteur d'un *Clair de lune de Norvège* empreint de "lyrisme", ou encore, pour le peintre norvégien Fritz Thaulow, remarqué par une *Place du Moulin-d-Vent (Dieppe)* "rappelant, souligne Aguéli, par son côté fantastique et profond, certains dessins de Victor Hugo, ce qui est beaucoup dire."⁴³⁹

Dans ses comptes rendus de 1897, Aguéli se révèle plus complexe dans ses choix ; il tranche dans le vif parmi ses compatriotes artistes, opposant, par exemple, les peintres August Hagborg et Carl Wilhelmson. Au Salon national des beaux-arts, Aguéli critique violemment Hagborg, mettant en avant une volonté certaine de prouver et de démontrer les faiblesses de ses tableaux :

Quant à l'immense foule d'artistes presque célèbres par leur dextérité, écrit Aguéli, ne prenons qu'un seul, M. Hagborg. Il doit savoir tous les *trucs du métier*, c'est-à-dire tous les secrets de la langue picturale. Mais il n'a rien à dire. Devant une nature impressionnante, fantastique et musicale comme celle des nuits scandinaves, il ne parvient à faire qu'une confiture, d'ailleurs absolument insipide.⁴⁴⁰

La même année, au Salon des artistes français, Aguéli s'enthousiasme en revanche pour un tableau de genre peu éloigné de l'univers de Munch, intitulé *L'enfant malade* (1896) du Suédois Carl Wilhelmson, un peintre dont Aguéli va s'enticher au point de suivre son enseignement d'après modèle, à Stockholm, en 1911.

Ce tableau, au milieu des médiocrités qui l'entourent, écrit-il, détonne par la sincérité de l'émotion et de la vie exprimée. Simplicité, intimité, rien n'y est de trop, rien n'y manque. On ne voit qu'à peine combien cette toile a été voulue et pensée. La couleur, très pure, en gammes grises, vertes, brunes est d'une lumière argentée très intense.⁴⁴¹

Quatre ans plus tard, dans un compte rendu du Salon des Indépendants du 20 mai 1901, Aguéli met en avant le travail d'un Norvégien apprécié des poètes Paul Fort et Guillaume Apollinaire, Karl Edvard Diriks, qui expose cette année-là trois tableaux situés en Norvège :⁴⁴² *Le Pin*, *Le Bateau à vapeur* et *Fin de mars*. Aguéli souligne notamment la modernité du paysage nordique, qu'il associe au monde du théâtre et de la musique : "M. Diriks voit la nature en drame, écrit-il. *Fin de Mars* est la plus pondérée de ses toiles. *Le Pin de Norvège* a de belles notes blanches."⁴⁴³ L'engouement d'Aguéli pour le peintre le conduit même à créer, en 1910, un néologisme, qualifiant l'artiste

⁴³⁹ G. Ivan : "Le Salon du Champ de Mars". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (10 mai 1896), p. 94.

⁴⁴⁰ G. Ivan : "Le Salon du Champs de Mars". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (15 mai 1897), p. 74.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 74.

⁴⁴² Ivan (sic) : "Le Salon des Indépendants. XVII^e Exposition". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (20 mai 1901), p. 79.

⁴⁴³ *Ibid.*

d'"évocateur décoratif parfois essayagiste (sic) et [de] déformateur, concluant : [Diriks est un] peintre de grandes qualités qui fait penser aux vieux allemands. *Le Fjord* est très beau.”⁴⁴⁴ Par ce néologisme, Aguéli situe catégoriquement Diriks dans l'entourage des peintres dits ”essayeurs”, c'est-à-dire expérimentaux.

Nous divisons provisoirement les artistes qui ont captivé notre attention, précise Aguéli, en évocateurs, simplistes, pointillistes, archaïsants, essayeurs et lyriques tout court. [...]. Je désigne par [”essayeurs”] les artistes qui ne font absolument aucune concession au spectateur, ni à ses préjugés, ni à ses habitudes picturales, mais qui ne s'occupent que de leur propre hantise esthétique. Ce sont des 'subjectifs'.⁴⁴⁵

Ainsi, dans cette rubrique composée d'artistes qui ne tiennent compte que de leurs sentiments et de leurs opinions individuelles, qui refusent, méprisent ou ignorent la réalité objective, Aguéli retiendra-t-il une vingtaine de Nordiques, parmi la jeune génération. On nommera ici les plus célèbres aujourd’hui : les Suédois Hans Ekegårdh et John Sten, cherchant leur voie dans l'expressionnisme pour le premier et dans le cubisme pour le deuxième, ou encore le Norvégien Per Krohg, qui fut un temps très bref élève d'Henri Matisse. Aguéli ne se contente pas de ”suivre l'évolution artistique” des peintres. Son intérêt est tout aussi grand pour les sculpteurs, notamment pour le Finlandais Ville Vallgren et pour de nombreux Suédois, comme Albert von Stockenström, David Edström, Edvard Waller, Carl Frisendahl, Anders Olson, Gottfrid Larsson ainsi que pour la sculptrice Ida Matton. Les analyses d'Aguéli confirment la vision spiritualiste du critique d'art et sa détermination à redéfinir l'œuvre d'art dans une dimension ”globale”. Ainsi, de l'œuvre de Stockenström, Aguéli écrit-il en 1896 :

Derrière la matière qu'il forme, il a vu le fantôme, qui était le véritable objet de son travail ; au lieu de formes toutes finies, il a vu des mouvements ; au lieu de méplats d'anatomie, il a vu des couleurs et de l'architecture ; au lieu de geste et de grimaces, il a vu des horizons. De là cette impression profonde et persistante, cette immobilité de la sensation unie à la plus grande fugacité d'hallucination, une sorte de vie latente créant sans cesse des images, mais rien que des images. A la fois architecture et drame de revenants, telle il me semble que M. Stockenström conçoit la sculpture, et je lui donne raison.⁴⁴⁶

En 1910, l'œuvre de David Edström conforte Aguéli dans sa perception d'une sculpture nouvelle dans son concept et salvatrice pour l'esprit :

[Les] œuvres [de David Edström] paraissent souvent plus grandes qu'elles ne le sont, ce qui est le critérium infaillible de ce qui est vraiment beau en architecture et dans l'art statuaire,

⁴⁴⁴ Abdul Hadi [Ivan Aguéli] : ”Le Salon des Indépendants”. In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (15 avril 1910), p. 119.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 118 et 119.

⁴⁴⁶ G. Ivan : ”Le Salon du Champ de Mars”. *Op. cit.*, p. 94.

écrit Aguéli. L'artiste a compris ce côté de la sculpture, et c'est là un grand mérite. Mais il me semble négliger un autre côté très important du même art : la lumière. La sculpture idéaliste est surtout un spectacle, une sorte de peinture avec des méplats. Nous conseillons vivement à l'artiste de peindre en sculptant.⁴⁴⁷

Cette approche théâtrale et spiritualiste de l'art se verra théoriser par Aguéli dans un article daté du 31 janvier 1913 et intitulé "Critique d'art. Sur les principes du monument et de la sculpture".⁴⁴⁸ Aguéli y aspire très clairement (comme son ami Apollinaire et les poètes du moment) à la synthèse des arts, ce qui signifie chez lui, une vision d'ensemble réunissant l'esprit et toutes les tendances de l'art (peinture, sculpture, architecture, musique, poésie et arts de la scène) en une œuvre unique et universelle.

La mesure quantitative du génie qui règne dans chaque œuvre d'art est la luminosité qu'elle dégage [...] une 'lumière noire' [...] familière aux mystiques – au moins à ceux de la tradition musulmane – [...] nous l'apercevons dans l'art comme une sorte de profondeur qui nous attire irrésistiblement.⁴⁴⁹

Contrairement à une idée reçue, la critique française – ou plutôt la critique d'art en France – ne s'est jamais totalement désintéressée de l'art scandinave depuis le XVIII^e siècle. Le dernier tiers du XIX^e siècle se charge, lui, d'écrire son histoire et de révéler ses maîtres. Comme nous venons de le voir, la part d'Aguéli n'est pas négligeable. Le plus important de ces exégètes, critiques d'art et biographes qui se sont emparés d'eux pour l'expliquer est Charles Ponsonailhe – Piscénois d'origine – installé à Paris dans les années 1880. L'essai qu'il publie en 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle, titré *Les artistes scandinaves à Paris*, officialise l'Ecole scandinave moderne et son modèle "plein airiste", version septentrionale de l'impressionnisme.⁴⁵⁰ Le pleinairisme nordique et ses implications idéologiques (humanisme, progrès social, écologie) offrent un vaste terrain d'investigation aux fervents adeptes de culture scandinave en France. Journalistes, universitaires, traducteurs, historiens de l'art et conservateurs de musées publient régulièrement sur cette question jusqu'à la 1^{re} Guerre mondiale. Les principaux d'entre eux sont : Maurice Bigeon, journaliste au *Figaro*, auteur en 1894 d'un fameux ouvrage intitulé *Les révoltés scandinaves* ;⁴⁵¹ Maurice Gandolphe, écrivain

⁴⁴⁷ Abdul Hadi : "Le Salon des Indépendants". *Op. cit.*, p. 120.

⁴⁴⁸ Abdul-Hâdi (sic) : "Critique d'art. Sur les principes du monument et sur la sculpture". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (31 janvier 1913), p. 7–8.

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 8.

⁴⁵⁰ Frank Claustrat : "L'invention de l'école scandinave en 1889. Le plein-airisme nordique comme paradigme selon le critique d'art Charles Ponsonailhe". In : *Echappées nordiques. Les maîtres scandinaves & finlandais en France – 1870/1914*, Palais des Beaux-Arts de Lille, Somogy 2008, p. 17–25.

⁴⁵¹ Maurice Bigeon : *Les révoltés scandinaves*. Paris : L. Graslier éditeur 1894.

et journaliste, nommé à vingt ans maître de conférences à la faculté des lettres de Göteborg, auteur en 1899 d'un livre titré *La vie et l'art des Scandinaves* ;⁴⁵² Léonce Bénédite, conservateur du musée d'art contemporain de l'époque, dit du Luxembourg, auteur de nombreux essais sur la peinture nordique, en 1900, 1904 et 1909 ; Etienne Avenard, journaliste, traducteur des œuvres de Strindberg et de Hjalmar Söderberg, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Göteborg et céramiste à ses heures, auteur en 1906 d'une belle étude sur *L'art en Scandinavie*, après l'échec, en 1905, de son projet d'organiser une exposition scandinave au Pavillon de Marsan, à l'Union centrale des Arts décoratifs à Paris ;⁴⁵³ sans oublier Léonie Bernardini, épouse du journaliste Erik Sjoestedt, déjà cité, auteur en 1912 d'un article de synthèse sur "La peinture scandinave", publié dans la revue *L'Art et les Artistes*.⁴⁵⁴

Si la notion d'Ecole scandinave se voit ainsi bien établie, celle des écoles nationales émerge lentement, mais sûrement. L'historien de l'art finlandais Johan Jakob Tikkanen consacre un chapitre entier aux beaux-arts dans un ouvrage publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900.⁴⁵⁵ Les plus grands artistes du pays y sont présentés, leurs œuvres commentées, à l'instar du sculpteur Ville Vallgren, défendu aussi par le critique Albert Thomas, en novembre 1901, dans la revue *L'Art décoratif*.⁴⁵⁶ Par ailleurs, l'art, et l'architecture finlandais bénéficient de deux études publiées par Etienne Avenard dans la revue *Art et Décoration* en 1908.⁴⁵⁷ En 1909, c'est encore Avenard qui défend avec brio Gallen-Kallela, le peintre de l'épopée kalévaléenne par excellence, quand il consacre dans la même revue, une étude spécifique au maître finlandais.⁴⁵⁸ Ivan Aguéli écrira peu sur l'art finlandais, mais sa correspondance avec le peintre finlandais Werner von Hausen prouve qu'il s'intéressa de près au Kalevala à partir des années 1890. Aguéli le qualifie même d'un des "plus grand chefs-d'œuvre du monde".⁴⁵⁹ D'après lui, le Kalevala "contient la source de la sagesse secrète de la nature nordique".⁴⁶⁰ Väinämöinen, Ilmarinen, Vipunen et Lemminkäinen, les principaux héros de l'épopée finnoise, n'auront aucun secret pour Aguéli. Ils représentent ce qu'il

452 Maurice Gandolphe, *La vie et l'art des Scandinaves*, Paris, Librairie académique Didier, 1899.

453 Etienne Avenard : "L'Art en Scandinavie". In : *Le Musée d'art. Histoire générale de l'art du XIX^e siècle* (tome 2, fascicule 27). Paris : Librairie Larousse 1906, p. 259–286.

454 Léonie Bernardini-Sjoestedt (sic) : "La peinture scandinave". In : *L'Art et les Artistes* (n°92, novembre 1912), p. 97–112.

455 Johan Jakob Tikkanen : "Les arts plastiques". In : Leopold Mechelin : *La Finlande au 19^e siècle*. Helsingfors : G. W. Edlund Editeur 1900, p. 340–362.

456 Albert Thomas : "Vallgren". In : *L'Art décoratif* (n°38, novembre 1901), p. 45–54.

457 Etienne Avenard : "Le jeune architecture finlandaise", janvier 1908, p. 17–32 ; "L'Exposition finlandaise au Salon d'Automne", novembre 1908, p. 137–146.

458 Etienne Avenard : "Axel Gallén-Kalléla". In : *Art et Décoration* (août 1909), p. 37–48.

459 Salme Sarajas-Korte : *Vid symbolismens källor. Den tidiga symbolismen i Finland 1890–1895*. Jakobstads tryckeri och tidnings AB:s förlag 1981, p. 324.

460 *Ibid.*

admire le plus comme Nordique. Pour lui, le sujet est d'abord d'ordre mystique. Il écrit à son ami d'Helsinki :

[...] le Kalevala est le Livre Saint de la nature nordique : pin, sapin, pré, rocher, lac, marais, ours, brochet, gel et neige, grêle et brouillard sont plus que des phénomènes naturels. Ce sont les mots magiques de la Bible de l'Univers, dotés d'une force surnaturelle.⁴⁶¹

Maurice Chalhoub (alias Franc de Mariel), directeur de la revue *La Scandinavie*, entre 1906 et 1912, n'est pas en reste sur la question de l'art finlandais. En novembre 1908, il analyse dans sa revue "L'Exposition d'art finlandais au Salon d'Automne à Paris", aidé en cela par le peintre Magnus Enckell, auteur de la préface du catalogue illustré de l'exposition au Salon d'Automne.⁴⁶² En 1910, Chalhoub publie un ouvrage titré *La Finlande* – remarquable pour l'époque – qui consacre quelques belles pages aux arts plastiques, à l'art décoratif, à la musique et au théâtre.⁴⁶³ La revue concurrente, dite *La Revue scandinave*, dirigée par le traducteur et bibliothécaire suédois Fritiof Palmér, propose également d'intéressantes études sur l'art finlandais entre 1910 et 1912, dont celle d'Otto Andersson, en 1911, sur Jean Sibelius, le *Kalevala* et Gallen-Kallela, ou encore celle du peintre et critique d'art Axel Haartman (alias Axel Gabriels), en 1912, qui récapitule les grandes étapes des liens artistiques entre son pays et la France.⁴⁶⁴

La critique d'art en France ne délaisse pas pour autant l'art danois, suédois, norvégien et même islandais avec une étude détaillée consacrée au sculpteur Einar Jónsson, écrite en 1911 par Gunnar Gunnarsson dans *La Revue scandinave*.⁴⁶⁵ Parmi les publications les plus symptomatiques de cette fascination pour l'art nordique, retenons celles de William Ritter, qui s'est intéressé à Munch, nous l'avons vu plus haut. Ritter est également l'auteur de deux autres essais plus probants sur les maîtres scandinaves. Le premier dans la revue *L'Art et les Artistes*, en 1910, est consacré au Danois Vilhelm Hammershøi, le peintre du silence par excellence.⁴⁶⁶ Le deuxième, en 1912, dans *L'Art décoratif*, est une présentation inédite du Suédois Gustaf Fjaestad, "un peintre de neige [...] aussi Suédois que Selma Lagerlöf par une oeuvre qui est un monde", écrit Wil-

⁴⁶¹ Lettre non datée (enveloppe portant sur le cachet de la poste la date du 13.8.1898), citée par Salme Sarajas-Korte, *op. cit.*, 1981, p. 324, note 14.

⁴⁶² Maurice Chalhoub : "L'Exposition d'art finlandais au Salon d'Automne à Paris". In : *La Scandinavie* (n°19, novembre 1908), n.p. [p. 13–15].

⁴⁶³ Maurice Chalhoub : *La Finlande*. Paris : Edition de la revue *La Scandinavie* 1910.

⁴⁶⁴ Otto Andersson : "Jean Sibelius". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 366–376 ; Axel Gabriels [Axel Haartman] : "L'art finlandais et l'art français". In *La Revue scandinave* (1912), p. 498–507.

⁴⁶⁵ Gunnar Gunnarsson : "Statuaire d'Islande. [Einar Jónsson]". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 38–41.

⁴⁶⁶ William Ritter : "La peinture en Danemark. Vilhelm Hammershoi (sic)". In : *L'Art et les Artistes* (tome x, octobre 1909–mars 1910), p. 264–268.

liam Ritter.⁴⁶⁷ En 1911, *La Revue scandinave* offre à ses lecteurs deux découvertes – et non des moindres de la peinture religieuse danoise : Joakim Skovgaard, par le peintre français Maurice Denis, ainsi qu’Axel Jarl (1871–1950) – à ne pas confondre avec le sculpteur Viggo Jarl (1879–1965) – par le non moins célèbre critique d’art français André Salmon.⁴⁶⁸ En outre, *La Revue scandinave* a l’avantage de suivre d’hui près que possible, l’actualité des artistes nordiques installés en France. Ainsi, Maurice de Casanove analyse-t-il la représentation franco-scandinave au Salon d’Automne de 1910, notamment les œuvres du Norvégien Karl Edvard Diriks, de la Franco-nordique Judith Gérard[-Ericson-Molard] ou encore des Suédois Carl Frisendahl, Hjalmar Särström et William Zadig, tous trois sculpteurs.⁴⁶⁹ En 1911, André Salmon consacre une étude aux Nordiques exposant au Salon de la Nationale (dont Carl Frisendahl), et une autre aux peintres Axel Haartman, Finlandais déjà cité, et au Suédois Sven Otto Lindström.⁴⁷⁰

L’Ecole suédoise est, quant à elle, traitée dans deux principaux articles : le premier, écrit par Gabrièle Erten, est publié dans *La Scandinavie*, en 1908;⁴⁷¹ le second, par l’historien de l’art Carl G. Laurin, en 1911, dans *La Revue scandinave*.⁴⁷² Le public français ne peut donc plus ignorer les innombrables représentants des belles régions suédoises, de l’archipel de Stockholm, du Bohuslän, du Småland ou de la Dalécarlie. En 1911, *La Revue scandinave* joue pleinement son rôle de découvreur en consacrant même quelques lignes au sculpteur sur bois et caricaturiste Axel Petersson (dit Döderhultarn), dont l’œuvre, particulièrement originale, est toujours méconnue en France.⁴⁷³ Petersson, qui avait exposé trois sculptures au Salon des Humoristes en 1910, n’avait jusque-là bénéficié que d’un seul article, celui de Gustave Coquiot, publié cette année-là dans *L’Art et les Artistes*.⁴⁷⁴ Mais Paris, durant la période 1900–1914, représente d’abord une fabuleuse vitrine pour les chefs de file de l’Ecole suédoise. Le plus bel exemple demeure celui du portraitiste et graveur Anders Zorn, qui bénéficie de la reconnaissance des meilleurs journalistes, historiens de l’art et experts : en 1906, Charles Saunier, l’une des plus prestigieuses signatures de la revue *L’Art décoratif* et Ar-

⁴⁶⁷ William Ritter : "Gustave-Adolphe Fjaestad". In : *L’Art décoratif* (20 mars 1912), p. 178.

⁴⁶⁸ Maurice Denis : "Art religieux. [Joachim (sic) Skovgaard]". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 815–816 ; André Salmon : [Sans titre. Axel Jarl], *La Revue scandinave* (1911), p. 816 [d’après un article publié dans *Paris-Journal*].

⁴⁶⁹ Maurice De Casanove : "Le Salon d’Automne". In : *La Revue scandinave* (1910), p. 34–47.

⁴⁷⁰ André Salmon : "Salon de la Nationale". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 253–262 ; André Salmon : "L’Exposition Haartman-Lindström". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 814–815.

⁴⁷¹ Gabrièle Erten : "L’art suédois moderne". In : *La Scandinavie* (1^{er} septembre 1908), n.p.

⁴⁷² Carl G. Laurin : "La Suède vue par ses peintres" In : *La Revue scandinave* (1911), p. 693–700.

⁴⁷³ Th. Lind : "Humoristes français et jeunes dessinateurs danois". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 804–808.

⁴⁷⁴ Gustave Coquiot : "Quelques sculpteurs sur bois. R. Bigot, A. Bloch, R. Carabin, Desbois, Hesteaux, G. Lacombe, Axel Petersson & A. Réalier-Dumas". In : *L’Art et les Artistes* (n° 65, août 1910), p. 207.

mand Dayot, le directeur fondateur de la revue *L'Art et les Artistes*;⁴⁷⁵ en 1907, Edouard André, écrivain d'art et chroniqueur à la *Gazette des Beaux-Arts*;⁴⁷⁶ en 1909, Loÿs Delteil, le grand expert en estampes et, en 1912, Pierre Lespinasse, journaliste à *La Revue scandinave*.⁴⁷⁷ La célébrité passée de Bruno Lilje fors, peintre animalier écologiste dans l'âme, est moins connue, mais tout aussi révélatrice du goût et de la mode d'alors. En 1913, l'Etat français lui achète même un tableau majeur.⁴⁷⁸ Mais ses appuis sont plus anciens. En 1907, Léonie Bernardini lui consacre une belle étude dans *L'Art et les Artistes*, de même I. Nordman, en 1912, dans *La Revue scandinave*, puis Louise Cruppi, dans le quotidien *Le Temps*, le 9 janvier 1914.⁴⁷⁹ En 1911, le Prince Eugène, paysagiste symboliste d'atmosphère, suscite l'admiration de l'historien d'art suédois Harald Brising, avec un article dans *La Revue scandinave*, tandis que Léonie Bernardini-Sjoestedt, la même année, le présente sous sa double identité de prince et d'artiste dans la revue *L'Art et les Artistes*.⁴⁸⁰ Enfin, pour clore la partie réservée aux grandes pointures et à leur succès, le cas de Carl Larsson, hautement représentatif des peintres de la famille idéalisée, s'impose. En 1903, Etienne Avenard lui consacre une étude dans *Art et décoration*.⁴⁸¹ De son côté, Edouard André publie deux articles sur le maître suédois : le premier est consacré à l'œuvre peint, en 1908 dans *L'Art et les Artistes*;⁴⁸² le second, à son oeuvre gravé, en 1909 dans *La Gazette des Beaux-Arts*.⁴⁸³

L'Ecole norvégienne suscite l'intérêt d'Etienne Avenard – encore lui ! – à plusieurs reprises, mais notamment en 1904 dans la revue *Art et Décoration*, pour l'oeuvre très

⁴⁷⁵ Charles Saunier : "Anders Zorn". In : *L'Art décoratif* (1906), p. 41–50 ; Armand Dayot : "Les artistes scandinaves. Anders Zorn". In : *L'Art et les Artistes* (1906), p. 43–56.

⁴⁷⁶ Edouard André : "Anders Zorn. Peintre et aquafortiste". In : *Gazette des Beaux-Arts* (février 1907), p. 147–160.

⁴⁷⁷ Loÿs Delteil : "Anders Zorn". In : *Le peintre-graveur illustré* (vol. 4). Paris 1909, n.p. ; Pierre Lespinasse : "Anders Zorn". In : *La Revue scandinave* (1912), p. 567–580.

⁴⁷⁸ Courlis, 1913, h/t, 119x220 cm, Paris, musée d'Orsay (inv. RF 1980–132). Achat de l'Etat français au Salon des artistes animaliers, Paris, 1913, n°100 bis. Voir Frank Claustrat : "Bruno (Andreas) Lilje fors. Courlis". In : *Echappées nordiques. Les maîtres scandinaves & finlandais en France – 1870/1914. Op. cit.*, p. 178.

⁴⁷⁹ Léonie Bernardini : "Un peintre animalier suédois. Bruno Lilje fors". In : *L'Art et les Artistes* (décembre 1907), p. 432–43 ; I. Nordman : "Bruno Lilje fors. Peintre animalier". In : *La Revue scandinave* (1912), p. 30–37 ; Louise Cruppi : "Variétés étrangères. Bruno Lilje fors". In : *Le Temps* (9 janvier 1914), p. 4.

⁴⁸⁰ Harald Brising : "Le Prince Eugen. Le peintre du paysage suédois". In : *La Revue scandinave* (1911), p. 125–133 ; Léonie Bernardini-Sjoestedt (sic) : "Un prince artiste. Le prince Eugène de Suède". In : *L'Art et les Artistes* (novembre 1911), p. 65–71.

⁴⁸¹ Etienne Avenard : "Carl Larsson". In : *Art et décoration* (1903), p. 337–344.

⁴⁸² Edouard André : "L'art en Suède. Carl Larsson". In : *L'Art et les Artistes*, novembre 1908, p. 65–72.

⁴⁸³ Edouard André : "Peintres-graveurs contemporains. Carl Larsson, aquafortiste". In : *Gazette des Beaux-Arts* (mai 1909), p. 433–434.

”identitaire” de Gerhard Munthe, aussi exotique que celui de Gallen-Kallela.⁴⁸⁴ Léon Riotor s’enthousiasme davantage pour Karl Edvard Diriks, déjà cité. Il lui consacre un article dans *L’Art décoratif* en 1904 également, insistant sur les multiples facettes de sa production.⁴⁸⁵ Le critique d’art J. Florin Merlet profite, lui, du Salon des Indépendants de 1911, pour présenter aux lecteurs de *La Revue scandinave* des valeurs sûres comme Karl Edvard Diriks et Per Krohg.⁴⁸⁶ Cette année-là, *La Revue scandinave* fait preuve d’une indéniable témérité en laissant au peintre Walther Halvorsen le choix d’un papier consacré aux ”Jeunes peintres norvégiens”, c’est-à-dire les élèves parisiens d’Henri Matisse.⁴⁸⁷ Walther Halvorsen sera l’un des rares Scandinaves à exposer en France avec l’avant-garde internationale pendant la première Guerre mondiale. En 1916, il participe à l’exposition ”L’art moderne en France”, organisée par le Salon d’Antin, aux côtés de Thorwald Hellesen, un autre Norvégien qui deviendra fort célèbre.⁴⁸⁸

L’intérêt que Ivan Aguéli porte aux artistes nordiques – davantage aux jeunes chercheurs isolés qu’aux ”vedettes”, est-il nécessaire de le souligner – rappelle son attrirance exercée par les contrées lointaines, le plus souvent ignorées, voire méprisées, elles aussi. Ses pérégrinations en Egypte (en 1894, 1902–1909, 1913–1916) et à Ceylan (en 1899) sont ainsi vécues comme l’expérience vitale de l’émerveillement et de l’accomplissement, de l’émancipation personnelle et de la connaissance universelle.⁴⁸⁹ Aguéli considère le pays lointain comme une source vertueuse et bienfaisante. Il ”vit” l’exotisme d’un orient intemporel, comme Gauguin en Polynésie, un lointain chargé de mystère et donc d’une sagesse dont n’est pas absente une dimension ésotérique apprise à Paris dans le milieu de l’avant-garde. A son retour de Colombo, fin 1899, l’existence d’Aguéli se confond plus que jamais avec la signification spirituelle et morale des pays qu’il a visités, ou de ceux qui vont le faire rêver. En lisant ses chroniques, on est frappé par son indépendance et la diversité de ses goûts. Le ton employé est toujours militant, tout en restant ouvert, curieux et compréhensif ; le style est, quant à lui, d’une surprenante beauté. En avril 1900, son attention se porte sur les peintres orientalistes au

⁴⁸⁴ Etienne Avenard : ”L’œuvre décoratif de Gerhard Munthe”. In : *Art et Décoration* (décembre 2004), p. 177–188 ; Etienne Avenard : ”Axel Gallén-Kalléla”. In : *Art et Décoration* (août 1909), p. 37–48.

⁴⁸⁵ Léon Riotor : ”La Maison de Diriks”. In : *L’Art décoratif* (juillet–décembre 1904), p. 113–117.

⁴⁸⁶ J. Florin Merlet : ”Le Salon des Indépendants”. In : *La Revue scandinave* (1911), p. 357–365.

⁴⁸⁷ Walther Halvorsen : ”Jeunes peintres norvégiens”. In : *La Revue scandinave* (1911), p. 575–583.

⁴⁸⁸ *L’art moderne en France*, Salon d’Antin, Paris, 26, avenue d’Antin, exposition organisée par André Salmon chez Paul Poiret en juillet 1916. Walther Halvorsen y participe avec 7 œuvres, Thorwald Hellensen, avec 3 œuvres. Picasso y expose son fameux tableau *Les Demoiselles d’Avignon*.

⁴⁸⁹ Sur son voyage à Ceylan, en 1899, lire les comptes rendus d’Aguéli publiés dans *L’Encyclopédie contemporaine illustrée* sous les titres suivants : ”En route vers les Indes”. (25 février, 5, 15 et 31 mars, 15 avril), ”Chez les Cingalais” (30 avril, 20 et 30 juin, 20 et 30 juillet, 15 août), et ”M. Gérard A. Joseph. Bibliothécaire à Colombo” (30 août).

Salon car, écrit-il, "ils n'ont pas de traditions ou de chemins battus à suivre".⁴⁹⁰ En mai, Aguéli rend hommage à ses pairs Emile Bernard, Paul Gauguin et Vincent van Gogh, à l'occasion de la première manifestation du groupe ésotérique.⁴⁹¹ Il y défend aussi des artistes moins connus, comme la comtesse Mac Grégor. En mai également, plus étonnantes sont les papiers qu'il consacre à la danse venue d'Orient (Algérie et Tunisie) et d'Extrême-Orient (Java), qu'il qualifie de "très plastique".⁴⁹² L'art chorégraphique lui apparaît alors comme un art de synthèse idéal "entre les poses, la musique et la pantomime", définissant ainsi les principes de la danse moderne occidentale.⁴⁹³ En janvier 1901, la tragédienne et danseuse japonaise Sada Yacco, qu'il voit au théâtre dirigée par la danseuse américaine Loïe Fuller, remporte ses suffrages. "Jamais émotion scénique plus intense n'a glacé à tel point les moelles (sic)", écrit-il.⁴⁹⁴ L'envoûtement d'Aguéli pour la danse "performative" venue d'Extrême-Orient à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle prouve, si besoin était, sa capacité à se reconnaître pleinement dans la culture moderne et démocratique du début du XX^e siècle. Régulièrement, il explore et analyse dans la presse le génie de peintres fondamentaux, comme Paul Cézanne, "un des plus grands peintres de notre époque, un maître à comparer à Daumier et à Corot", écrit-il en mai 1901, avant d'avouer en avril 1910 :⁴⁹⁵ "l'influence de Cézanne à l'étranger est considérable".⁴⁹⁶ L'article que lui consacre l'année suivante la Suédoise Sigrid Hjertén – une élève de Matisse à Paris – dans le quotidien *Svenska Dagbladet*, en témoigne magistralement.⁴⁹⁷

En avril 1910, le besoin d'Aguéli de surprendre ses lecteurs est flagrant. Ses partis pris sont éloquents. Entre autres, il défend les œuvres de Fernand Léger, dont "le dessin y est, non par la ligne, mais par une sorte d'équilibre des pleins et des vides. C'est une sorte d'architecture de l'espace qui donne la forme".⁴⁹⁸

Sur Robert Delaunay, Aguéli affirme qu'"il déforme la perspective en un excès d'émotivité dramatique et musicale. Ce dessin est bon, car il poursuit logiquement la

⁴⁹⁰ Ivan (sic) : "Le Salon de 1900". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (30 avril 1900, p. 55).

⁴⁹¹ Ivan (sic) : "L'Exposition du Groupe Esotérique (Première manifestation)". *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (15 mai 1900, p. 62).

⁴⁹² Ivan (sic) : "La chorégraphie orientale". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (15 mai 1900), p. 64.

⁴⁹³ Ivan (sic) : "Chorégraphie orientale". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (25 septembre 1900), p. 144.

⁴⁹⁴ Ivan (sic) : "L'art exotique. Sada Yacco". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (25 janvier 1901), p. 11.

⁴⁹⁵ Ivan (sic) : "Le Salon des Indépendants. XVII^e Exposition". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (20 mai 1901), p. 79.

⁴⁹⁶ Abdul Hadi (sic) : "Le Salon des Indépendants". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (15 avril 1910), p. 118.

⁴⁹⁷ Sigrid Hjertén : "Paul Cézanne. Något om hans lif och verk". In : *Svenska Dagbladet* (24 septembre 1911).

⁴⁹⁸ Abdul Hadi (sic) : "Le Salon des Indépendants". *Op. cit.*, p. 118.

même vision".⁴⁹⁹ Sa curiosité n'ayant aucune limite, Aguéli écrit du peintre russe Marie Vassilieff qu'elle "est une nature d'artiste qui sait fort bien ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas. Ses portraits sont des synthèses de mentalités (sic)".⁵⁰⁰ Bref, son choix témoigne d'une étude attentive des principes esthétiques du cubisme naissant. Parallèlement, Aguéli étudie les fondements du Futurisme de Marinetti, même s'il n'y voit qu'un "mouvement local", utile cependant, "comme système d'oscillation et de combat, en quelque sorte un antidote" – sous entendu aux bourgeois.⁵⁰¹ En février 1911, dans la revue *La Gnose* – une revue mensuelle consacrée à l'étude des sciences ésotériques et l'organe officiel de l'Eglise gnostique universelle – Aguéli cite pour la première fois le nom de Pablo Picasso, jeune représentant d'un "art cérébral" (par opposition à "l'art sentimental"), d'un "art pur", affirmant que "le mouvement puriste est la manifestation moderne de l'éternel principe de l'art pour l'art", et concluant qu'"on peut considérer Cézanne comme son fondateur".⁵⁰² Le 30 avril 1911, Aguéli consacre une bonne partie de sa chronique à la salle que réserve cette année-là le Salon des Indépendants aux artistes cubistes (Le Fauconnier, Fernand Léger, Marcoussis, Metzinger, Marie Laurencin ...).⁵⁰³ L'exposition cubiste dite de la "Section d'Or", organisée à la Galerie La Boétie en 1912 (10–30 octobre), offre à Aguéli l'opportunité de dresser une admirable conclusion à la situation de l'avant-garde mais également à sa longue carrière de critique d'art :

Bien que regrettant l'absence [de Picasso, Le Fauconnier et Van Dongen], nous ne faisons aucune difficulté d'avouer qu'elle est, sans doute, l'Exposition la plus intéressante qui ait eu lieu depuis au moins une vingtaine d'années, c'est-à-dire depuis les expositions permanentes de la rue Clauzel, chez l'admirable Père Tanguy. Je fais allusion aux peintres dit synthétistes, ceux qui suivirent les premiers l'impulsion donnée par Cézanne à une façon plus intime, plus simple et plus sérieuse d'étudier la nature. Encore, ne faut-il pas l'oublier, que la plupart des pleinairistes, voire même (sic) des impressionnistes, manifestèrent surtout un désir général de la lumière, rarement quelque chose de plus. Exception faite de Cézanne et de Gauguin, ils n'ont que formulé la question, tandis que les cubistes ont apporté la solution du problème.⁵⁰⁴

499 *Ibid.*

500 *Ibid.*

501 Abdul-Hadi : "Le Futurisme en Italie". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (20 décembre 1910), p. 198.

502 Abdul-Hâdi (sic) : "Pages dédiées à Mercure". In : *La Gnose* (janvier et février 1911), p. 28–38 et 66–72. Voir également G. Rocca, *Abdul-Hâdi (John Gustav Agelii, dit Ivan Aguéli). Ecrits pour La Gnose, comprenant la traduction de l'arabe du Traité de l'Unité*. Archè Milano 1988, p. 34–49 (pour la partie intitulée "L'art pur" et sur Picasso : p. 40, 47–48) ; Abdul-Hâdi, in G. Rocca, *op. cit.*, p. 49 ; *Ibid.*

503 Abdul Hadi (sic) : "Le Salon des Indépendants (27^e Exposition)". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (30 avril 1911), p. 32.

504 Hadul-Hâdi (sic) : "Les expositions d'art à Paris. Celle de la 'Section d'Or' à la Galerie La Boétie". In : *L'Encyclopédie contemporaine illustrée* (15 novembre 1912), p. 175.

Si les derniers tableaux d’Aguéli nous paraissent aujourd’hui difficilement concilier islam et cubisme, l’article en question nous éclaire cependant sur cette adhésion subjective, unique en son genre.⁵⁰⁵ En outre, cet article clôt de manière quasi protocolaire, comme une sorte de testament, l’itinéraire intellectuel parisien exceptionnel du critique d’art et du peintre. Aguéli écrit en novembre 1912 :

Le cubisme conçu comme discipline est, en effet, la voie même qui mène infailliblement à la *simple vérité* [...]. Cet art pur, que ne voile aucun sentimentalisme à la mode, qui ne fait aucune concession aux habitudes esthétiques de la multitude, qui est aussi dépourvu de tout prétexte théâtral que de toute "blague de métier", cet art est véritablement ésotérique, lui et aucun autre.⁵⁰⁶

Plus loin, Aguéli attribue au langage formel du cubisme un statut officiel, celui de modèle "universel", celui-là même qu'il n'attendait plus :

Vous avez devant vous, proclame-t-il tel un prophète enfin comblé, un geste de *l'art pur*, cérébral, ésotérique, qui n'est ni ancien, ni moderne, ni oriental, ni occidental, ni sauvage, ni civilisé, mais qui est l'Art tout court, l'art éternellement jeune et invariable, ayant la faculté de rayonner dans toutes les époques, par tous les pays et tous les climats.⁵⁰⁷

Frank Claustrat

Maître de conférences en Histoire de l'Art contemporain
à l'université Paul Valéry de Montpellier III

⁵⁰⁵ Voir Axel Gauffin : *Ivan Aguéli. Människan, mystikern, målaren*, I-II, Sveriges Allmänna Konstföreningens publikation, Stockholm, Norstedt & Söner, 1940 ; Viveca Wessel : *Ivan Aguéli. Porträtt av en rymd*. Författarförlaget 1990 ; *Ivan Aguéli*, catalogue de l'exposition, Atlantis/Prins Eugens Waldemarsudde, Stockholm, Prins Eugens Waldemarsudde, 13 mai–1^{er} octobre 2006 ; Hadul-Hádi (sic) : "Les expositions d'art à Paris. Celle de la 'Section d'Or' à la Galerie La Boétie". *Op. cit.*, p. 175–176.

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 175.

⁵⁰⁷ *Ibid.*

Marcel Réja et les artistes scandinaves

Annie Bourguignon

Marcel Réja (1873–1957) est connu des scandinavistes pour être l’homme qui a revu le texte français d’*Inferno* de Strindberg avant sa publication en 1898. Je souhaiterais rappeler ici la place qu’il a occupée dans l’évolution de l’esthétique au tournant des XIX^e et XX^e siècles, et montrer comment sa conception de l’art marque ses relations avec deux grands artistes scandinaves, Edvard Munch et August Strindberg.

Marcel Réja est le pseudonyme utilisé par un médecin psychiatre du nom de Paul Gaston Meunier pour publier des poèmes et de la critique littéraire. Toute sa vie, il a tenu soigneusement séparées sa carrière professionnelle et sa vie de créateur, à une époque où les activités poétiques étaient difficilement admises chez quelqu’un qui exerçait un métier ”sérieux”. C’est seulement après sa mort que l’on a su que Marcel Réja et le docteur Paul Meunier ne faisaient qu’un. Dans un tel contexte, il n’y a rien d’étonnant à ce que ses proches et ceux qui l’ont rencontré le décrivent comme réservé, discret sur sa vie personnelle, et que l’on sache peu de choses de lui.⁵⁰⁸

Paul Meunier, né à Puiseaux, dans le Loiret, en 1873, était fils de médecin. Il était peu attiré par la médecine et disait qu’il n’avait pas envie de passer sa vie à soigner des rhumes. Mais sous la pression familiale, il sera malgré tout lui aussi médecin. Un peu avant 1900, il devient assistant du professeur Auguste Marie, chef de l’hôpital psychiatrique de Villejuif. Il publie sous son vrai nom des articles de psychiatrie et de psychologie, dans lesquels il s’intéresse notamment aux rêves et aux similitudes qu’ils peuvent présenter avec les maladies mentales. Marie avait été le premier à collectionner des dessins et des sculptures faits par ses patients, qu’il expose à partir de 1905 à l’asile

508 Les documents sur Marcel Réja sont rares. Les données concrètes sur sa vie figurant dans cet article sont tirées pour l’essentiel de l’émission de radio produite par Jean Pietri, ”Au Pays des Miracles : le Musée fantastique de Marcel Réja”, diffusée sur France Culture le 14/10/2003 de 22h30 à 24h (Archives INA). Voir aussi : Per Dahlström : *Särlingskap och konstnärsmyt*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis 2002, pp. 40–43.

de Villejuif, dans ce qu'il appelle le "musée de la folie". Meunier/Réja va tirer partie de ces œuvres d'un genre particulier.

Parallèlement à ses études, Marcel Réja publie des poèmes, ainsi que des critiques littéraires. Il est marqué par Stéphane Mallarmé. Vers 1896–98, il fréquente les cercles symbolistes parisiens. En 1901, il publie dans la *Revue universelle* un article intitulé "L'art malade : Dessins de Fous", dans lequel il présente des idées qu'il développera en 1907 dans son livre le plus connu et le plus marquant, *L'art chez les fous. Le dessin, la prose, la poésie*.⁵⁰⁹

En 1930, il publie *Au pays des miracles*, qui traite des guérisons inexplicables et, d'une manière générale, des phénomènes psychologiques irrationnels, mais aussi du charlatanisme, de domaines où n'existent pas de différences rigoureuses entre la démarche scientifique et l'occultisme.

On peut parler à propos de cet homme d'une véritable double vie : il publie des articles dans des revues médicales sous son nom de Paul Meunier, et ses poèmes et ses critiques sous le nom de Marcel Réja au Mercure de France, qui édite pour l'essentiel de la littérature, et en particulier les symbolistes. C'est chez cet éditeur que paraît *L'art chez les fous*, qui est donc, pour son auteur, une étude ressortissant au domaine de l'esthétique.

Dans cet ouvrage, bien sûr, le psychiatre et le critique d'art convergent. Il s'appuie sur la collection de productions de "fous" – c'était le terme de l'époque – réunie par le docteur Marie. Il s'intéresse aussi, quoique dans une moindre mesure, à ce qu'il appelle l'art des "sauvages", et aux dessins d'enfants. Mais si le médecin fournit la plupart des documents sur lesquels va porter la réflexion, celle-ci ne les considère pas comme symptômes d'un état pathologique, mais comme produits d'un processus de création. C'est ce processus qui est au centre de l'étude de Réja.

Il part de la constatation que la création artistique, qu'elle soit le fait d'un artiste de génie ou d'un fou, se caractérise par sa gratuité, son absence de finalité pratique. Il parle d'une "impulsion, qui asservit le sujet à l'exécution d'une entreprise dénuée de toute portée pratique".⁵¹⁰ Or, cette impulsion, ajoute-t-il, "passe pour la caractéristique le plus saillante de la folie".⁵¹¹ Il rappelle que dans toutes les civilisations, depuis l'Antiquité et à toutes les époques, on a vu une similitude ou établi un parallèle entre génie artistique et folie. Mais il s'inscrit résolument en faux contre la conception selon laquelle le génie serait un fou. Tous deux ont en commun de se distinguer du reste de l'humanité en créant des œuvres, mais toute la suite du livre s'attache à montrer en quoi les œuvres des fous – ainsi que celles des enfants et des "sauvages" – se diffèrent de celles des

⁵⁰⁹ Il a été réédité en 2000 aux éditions L'Harmattan, Paris, Montréal. Je cite le texte de *L'art chez les fous* d'après cette édition.

⁵¹⁰ Marcel Réja : *L'art chez les fous*. Paris 2000, p. 6.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 6.

véritables artistes. Dans les créations des "fous", "incontestablement il manque toujours quelque chose pour que l'on puisse prononcer le mot de génie".⁵¹²

Réja ne définit pas de manière précise les termes qu'il emploie. Il entend par génie un artiste, peintre, sculpteur ou poète, reconnu comme tel. Ce qui manque, selon lui, dans les dessins ou statuettes des malades mentaux, c'est "la conquête d'un style vraiment original".⁵¹³ Ces œuvres, dans bien des cas, ont surtout recours à

l'emploi abusif du symbole [...] dès qu'il y a une idée ou une émotion à exprimer. Il n'y a que cet abus qui apparaisse comme un effet de l'influence maladive dans ces productions, et nous retrouverons d'ailleurs le même vice d'esprit dans la littérature.⁵¹⁴

Enfin, on peut admettre que ce que dit Réja des créations des enfants et des "sauvages" vaut dans son esprit pour toutes celles qui ne proviennent pas d'un génie : elles n'ont pas de visée esthétique et sont avant tout des signes. Elles ne "donnent pas la sensation d'un effort vers la Beauté".⁵¹⁵ En d'autres termes, elles ne se soumettent pas à des normes sociales préexistantes, elles ne les contestent même pas, elles les ignorent. D'une façon analogue, elles ne tiennent pas compte de la réalité, elles "ne cherchent pas à évoquer les formes mêmes, mais seulement leur *idée*".⁵¹⁶ Ainsi, un enfant peut dessiner un homme de profil, mais avec deux yeux. Quant aux "fous", tout démontre chez eux

un élément personnel prédominant [...] C'est ce qui explique le contenu général de leurs écrits, où il est surtout question d'eux-mêmes [...] Accaparés par leur personne, ils n'ont pas le temps ni le moyen de se repérer sur le monde extérieur, auquel ils deviennent plus ou moins étrangers, aliénés.⁵¹⁷

Le regard porté par Réja sur les productions des "fous" a donc un double aspect : d'une part, il montre en quoi elles diffèrent de celles des artistes véritables, mais d'autre part il leur applique des critères exclusivement esthétiques, tels que l'aspiration au beau ou l'originalité, leur conférant ainsi le statut d'œuvres.

Il fait en outre valoir que, s'il y a des différences entre les deux types de créations, il n'y a pas en revanche de frontière absolument nette. Dans certains cas, les "fous" "sont aussi capables de faire des œuvres vraiment belles".⁵¹⁸ Ceux-ci abusent certes des symboles, "et cependant c'est le symbolisme qui donne la vie aux grandes œuvres humaines, poèmes ou légendes".⁵¹⁹ La qualité artistique n'est qu'une question de de-

⁵¹² *Ibid.*, p. 61.

⁵¹³ *Ibid.*, p. 31.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 61.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 90.

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 101. Les italiques sont de Réja.

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 214.

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 230.

⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 229.

gré. Réja constate en outre que parfois les troubles mentaux, à leur début – et seulement à leur début – peuvent stimuler la créativité, comme le fait, par exemple, l'alcool consommé avec une certaine modération.⁵²⁰ Il souligne pour finir que "les perturbations psychiques sont susceptibles de déterminer l'apparition d'une activité artistique complexe".⁵²¹ Il conclut son livre en affirmant que l'activité créatrice est inhérente à l'être humain, qu'elle est un trait anthropologique avant d'être un idéal et que "la préoccupation artistique est primitivement étrangère à la réalisation de l'Art".⁵²²

L'Art chez les fous paraît en 1907, mais l'essentiel des thèses défendues par le livre se trouve déjà dans l'article de 1901 "L'art malade : dessins de fous".⁵²³ En tant que critique d'art, poète symboliste et proche du primitivisme d'un Gauguin, dont il connaissait bien les toiles, Réja paraît avoir toujours eu sur la création artistique des vues qui marquent une rupture avec les conceptions universellement admises jusque vers la fin des années 1880, et qui sont encore dominantes autour de 1900, à l'époque à laquelle il va fréquenter des artistes scandinaves qui séjournent à Paris, en tout premier lieu Edvard Munch et August Strindberg. A cette époque (vers 1896–98), il n'est pas encore psychiatre, il est étudiant en médecine, et de surcroît, semble-t-il, assez peu intéressé par ses études.

Bien qu'il ait passé plusieurs mois dans la capitale française en 1894, avec l'intention de s'y faire un nom, Edvard Munch y est encore presque inconnu lorsqu'il y séjourne à nouveau de 1896 à 1898. Il ne retient l'intérêt que de quelques rares critiques, tous proches du symbolisme, et en premier lieu de Réja, qui publie en 1900 un article qui marque une étape dans l'histoire de la réception de Munch en France, "Art. Symbolisme pictural. H. Héran – E. Munch – O. Redon".⁵²⁴

Pour Réja, qui comprend bien ce que Munch apporte de nouveau, la reproduction fidèle du monde extérieur visible n'est plus de l'art à l'époque de la photographie. Il rattache d'abord l'œuvre de Munch au symbolisme, transposé sur le plan pictural. Une telle peinture "n'est pas unilatérale et confinée au seul domaine visuel : elle est un verbe universel qui pour moyen d'expression emploie la ligne ou la couleur".⁵²⁵ Elle transcrit "le rythme occulte qui nous fait renouer des analogies profondes [...] entre les éléments les plus disparates qui nous affectent".⁵²⁶ En même temps, et sans en avoir peut-être véritablement conscience, Réja met aussi en évidence le caractère déjà expressionniste des œuvres du Norvégien, considérant que dans ses tableaux, "l'irréductible et l'inex-

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 104.

⁵²¹ *Ibid.*, p. 232. Les italiques sont de Réja.

⁵²² *Ibid.*, p. 231.

⁵²³ Paru dans *La Revue Universelle*.

⁵²⁴ Marcel Réja : "Art. Symbolisme pictural. H. Héran – E. Munch – O. Redon". In : *La Critique* (n° 118, 20 janvier 1900), pp. 9–11.

⁵²⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁵²⁶ *Ibid.*, p. 9.

plicable nous assaillent de leur réalité primordiale” et que dans ”*la Jalouse* par exemple, des hurlements de couleurs lui sont des auxiliaires efficaces, qui nous émeuent à la façon de coups de bâton vigoureusement assénés.”⁵²⁷ Comme l’écrit Rodolphe Rapetti, ”cette exploration [...] de ce qui existe derrière la façade de la raison, la contemplation des plaies morales brutalement dévoilées [...], épouvante de la plupart, ne pouvaient que séduire un Réja”.⁵²⁸

Munch et Réja ont sans doute fait connaissance par l’intermédiaire de leur ami commun Paul Herrmann, qui en France se faisait appeler Henri Héran pour éviter d’être confondu avec Hermann-Paul.⁵²⁹ Il était Bavarois et avait passé de longues années aux Etats-Unis, avant de venir s’installer à Paris en 1895. C’était un excellent graveur. Lors de son séjour en Amérique, il avait amélioré et diversifié sa technique. Sous son influence, l’œuvre graphique de Munch s’enrichit, et se tourne entre autres vers la gravure sur bois, technique qui a quelque chose de primitif et est par là bien adaptée à l’expression de ce qu’il y a de plus fondamental dans la psyché humaine.⁵³⁰

Munch louait à Paris un atelier à quelque distance de Montparnasse, rue de la Santé, une rue où habitait aussi Réja :⁵³¹ une lettre écrite à ce dernier par Strindberg fin 1897 est adressée 5 rue de la Santé.⁵³² Il n’est d’ailleurs pas impossible que Paul Meunier ait eu un autre domicile, mais le critique d’art était le voisin de l’artiste norvégien.

Réja et Munch deviennent amis, s’entraident et s’inspirent mutuellement. Ainsi, la lithographie de Munch intitulée *Kvinner på hospitalet* (“Femmes à l’hôpital”), a été exécutée après une visite dans un hôpital parisien pour syphilitiques, le peintre ayant vraisemblablement, de l’avis de Gerd Woll, obtenu l’autorisation de se rendre dans ce lieu grâce à Réja.⁵³³ Ce dernier sert aussi d’intermédiaire entre l’artiste et la revue *L’Ermitage*, lorsque Munch fournit l’illustration d’un article qui y est publié.⁵³⁴ Sur le plan de la création artistique, selon Rodolphe Rapetti, la lithographie de Munch intitulée *Kjærlighetsblomsten* (“La Fleur d’amour”) aurait inspiré le poème de Réja ”La plante”, alors que Bente Torjusen considère que c’est plutôt Munch qui aurait réalisé son œuvre graphique à partir du texte de Réja.⁵³⁵ Il est en tout cas certain qu’il y a un lien direct

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁵²⁸ In : *Munch et la France*, Musée d’Orsay / Munchmuseet. Paris 1991, p. 24.

⁵²⁹ Le Français René Georges Hermann-Paul (1874–1940) était peintre, dessinateur et caricaturiste.

⁵³⁰ Voir à ce propos Gerd Woll : *Edvar Munch. The Complete Graphic Works*. New York 2001, p. 12.

⁵³¹ Cf. Atle Næss : *Munch : en biografi*. Oslo 2004, p. 172.

⁵³² August Strindberg : *Oeuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, pp. 1459–1467 (ici p. 1467).

⁵³³ Cf. *Munch et la France*, Musée d’Orsay / Munchmuseet. Paris 1991, p. 260.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 31 & 270. Cf. Bente Torjusen : ”Edvard Munch. Symbols & Images”. In : *The Mirror*. Washington 1978 (cité par Gerd Woll dans *Munch et la France*).

entre *La Fleur d'amour* et "La plante". Munch possédait d'ailleurs le manuscrit original du poème, comme il possérait dans sa bibliothèque personnelle la plupart des livres de Réja, trois d'entre eux, *La vie héroïque* (1897), *Ballets et variations* (1898) et *Au pays des miracles* (1930), étant pourvus d'une dédicace de l'auteur.⁵³⁶ Le peintre a réalisé une gravure sur bois intitulée *Forfatteren Marcel Réja* ("L'écrivain Marcel Réja"), qui est l'une des rares images du critique d'art et psychiatre que l'on connaisse, et vraisemblablement aussi, selon Arne Eggum, un portrait à l'huile, mais dont personne ne sait aujourd'hui où il se trouve.⁵³⁷

Atle Næss souligne l'effet positif qu'ont eu sur Munch les analyses de Réja, mais il voit dans ce dernier surtout un psychiatre intéressé par "la conjonction de troubles psychiques et de l'activité artistique".⁵³⁸ Ce n'est toutefois pas Paul Meunier, mais Marcel Réja qui publie "Art. Symbolisme pictural" début 1900, à une date où Meunier n'a pas même encore soutenu sa thèse de médecine. L'article paru dans *La Critique* s'appuie uniquement sur des concepts et notions esthétiques. Il n'en reste pas moins que le jugement porté par Réja/Meunier contraste avec celui, entre autres, de Johan Scharffenberg, qui allait devenir un prestigieux psychiatre norvégien, mais dont la conception de l'art était "étonnamment dogmatique".⁵³⁹ Ce dernier estime dans les années 1890 à propos de Munch que "son 'autoportrait' déjà semble indiquer que ce n'est pas un homme normal. Mais si l'artiste est anormal, cela jette une ombre sur l'ensemble de son art".⁵⁴⁰

La question du lien entre art et pathologie mentale a été évidemment aussi beaucoup débattue dans le cas de Strindberg, l'autre Scandinave qui a eu des contacts suivis avec Marcel Réja. Comme dans le cas de Munch, la relation est celle d'un artiste créateur avec un critique qui est aussi parfois poète, non avec un médecin qui émet des diagnostics. Lorsqu'ils se rencontrent, en 1897, Strindberg voit en Réja un homme de lettres qui s'inscrit dans les courants les plus nouveaux du moment, et ce n'est vraisemblablement pas par dissimulation qu'il ne parle jamais de lui comme psychiatre.

Ici aussi, c'est Paul Herrmann/Henri Héran qui a servi d'intermédiaire et a présenté Réja à Strindberg, qui était à la recherche de quelqu'un qui puisse corriger le manuscrit d'*Inferno* qu'il venait d'écrire en français.⁵⁴¹ La collaboration entre les deux hommes semble s'être déroulée de manière satisfaisante. Réja propose *Inferno* à son

⁵³⁶ Les informations sur le contenu de la bibliothèque personnelle d'Edvard Munch m'ont été communiquées par Lasse Jacobsen, conservateur de la bibliothèque du musée Munch d'Oslo, que je remercie ici.

⁵³⁷ Cf. *Munch et la France*, Musée d'Orsay / Munchmuseet. Paris 1991, p. 205.

⁵³⁸ Atle Næss : *Munch : en biografi*. Oslo 2004, p. 177.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 169.

⁵⁴⁰ Cité par Atle Næss : *Ibid.*, p. 169.

⁵⁴¹ Cf. Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Œuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurström, tome II). Paris 1990, p. 1460.

propre éditeur, le Mercure de France, qui publie l'œuvre de Strindberg en 1898, avec une préface de Réja et un portrait de l'auteur dessiné par Paul Herrmann. A la suite de cela, Strindberg souhaite voir aussi *Légendes* paraître en France. Réja assure la relecture de la partie française du texte et de la traduction de sa partie suédoise faite par Sigurd Cederström.⁵⁴² Toutefois, cette version française de *Légendes* ne sera jamais publiée.⁵⁴³

Dans *Jacob lutte*, ou *Inferno III* (seconde partie de *Légendes*), Strindberg se plaint de l'isolement dans lequel il vit à Paris de la fin de l'été 1897 au printemps 1898, isolément confirmé par le témoignage de Réja, qui raconte que l'écrivain suédois ne voyait que Herrmann, lui-même, et, à partir de janvier, Emil Kléen, alors correspondant à Paris de *Malmö-Tidningen*.⁵⁴⁴ Emil Kléen mentionne d'ailleurs "un poète français", rencontré chez Strindberg début 1898, qui était selon toute vraisemblance Réja.⁵⁴⁵ Ce dernier déclare qu'après le départ soudain de Strindberg de Paris au printemps 1898, il n'a plus entendu parler de lui, "sinon par les journaux", mais ce n'est pas exact :⁵⁴⁶ dès son arrivée à Lund, Strindberg reprend contact avec lui par lettre, et il s'ensuit une correspondance, qui traite il est vrai pour l'essentiel de l'édition française d'*Inferno* et de l'éventuelle publication de *Légendes*. Mais les deux hommes s'entretiennent aussi de *I havsbandet* (*Au bord de la vaste mer*), et, en juillet 1898, Réja envoie à Strindberg un de ses livres – vraisemblablement *Ballets et variations* – que celui-ci apprécie.⁵⁴⁷

Il semble que l'on pourrait appliquer à Réja ce qu'il écrit lui-même à propos de Paul Herrmann : "celui-ci est le seul homme qui, ayant été lié avec Strindberg, ne s'est pourtant jamais fâché avec lui".⁵⁴⁸ Dans *Jacob lutte*, il est plusieurs fois question de Réja, le plus souvent en liaison avec des discussions sur l'occultisme et le christianisme, dans le cadre de longues sorties nocturnes dans les cafés et les brasseries. *Le journal occulte*, à la date du 21 décembre 1897, évoque l'une de ces soirées prolongées, dont Réja parlera lui aussi plus tard.

Dans des témoignages donnés des années après la mort de Strindberg, Marcel Réja évoque le poète suédois et les sentiments qu'il lui inspirait. Il donne son point de vue sur le créateur et sur l'homme, et se prononce aussi, cette fois en tant que médecin, sur son état mental en 1897–98.

⁵⁴² Cf. August Strindberg : *Samlade Verk. Nationalupplaga* (vol. 38). Stockholm 2001, p. 302.

⁵⁴³ *Légendes* ne paraîtra en France qu'en 1967, édité par Carl Gustaf Bjurström.

⁵⁴⁴ Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Œuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, p. 1463 ; Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvittnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 137.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁴⁶ Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Œuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, p. 1467.

⁵⁴⁷ Lettre de Strindberg à Réja du 13/6/1898, in : *Ibid.*, p. 1469 (la traduction française du roman vient alors de paraître – au Mercure de France – sous le titre *Axel Borg*) ; lettre de Strindberg à Réja du 13/7/1898, in : *Ibid.*, p. 1470.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 1465.

La sympathie qu'éprouvait Réja envers Strindberg est évidente. Avant même de le rencontrer, il avait une grande admiration pour l'écrivain. Lorsque Paul Herrmann lui propose de "faire connaissance avec le plus grand écrivain de Suède", il "accepte avec ravissement cette offre".⁵⁴⁹ Le portrait qu'il donne de lui va dans le même sens que d'autres témoignages : Strindberg était un homme très réservé, timide, ce qui explique en grande partie, estime-t-il, ses difficultés dans ses relations avec les femmes et sa célèbre misogynie.⁵⁵⁰ Il était peu enclin à la confidence, mais d'une grande courtoisie. Il avait un côté puritain : en sa présence, il valait mieux "s'abstenir de faire des plaisanteries osées", ce qui n'était pas toujours facile pour le carabin qu'il était alors.⁵⁵¹ Lorsque Strindberg lui parlait de ses "expériences" chimiques, il était "péniblement impressionné par ces manifestations puériles d'un pareil homme" et détournait la conversation.⁵⁵²

Avec le recul des années, et sur la base de son expérience de psychiatre, Réja considère qu'il y avait des éléments pathologiques dans le psychisme de Strindberg au moment où il l'a fréquenté. Il concède qu'il y avait chez lui une certaine maladie de la persécution, mais ajoute qu'il subissait aussi les persécutions bien réelles "de collègues qui lui étaient inférieurs et d'hommes envieux".⁵⁵³ Dans *Inferno*, estime-t-il, il "n'avait fait [...] que construire un délire banal, avec sensations de brûlures et d'électrisation à distance, idées de persécution multiples, hallucinations de l'ouïe".⁵⁵⁴ Mais il souligne que cela n'enlève rien à la valeur artistique de cette œuvre qu'il qualifie de roman, en même temps que de "transcription exacte de ses propres sensations":⁵⁵⁵ "sur ce fond de pathologie courante, le prestigieux poète avait trouvé moyen de broder de riches et captieuses variations".⁵⁵⁶ Selon lui, "Strindberg n'était absolument pas schizophrène ; c'était un être souffrant, extrêmement nerveux et hystérique – mais il n'était en rien un malade mental au sens propre du terme".⁵⁵⁷

On voit que ce que dit Réja de Strindberg illustre implicitement une hypothèse

⁵⁴⁹ Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvitnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 137.

⁵⁵⁰ Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Oeuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, pp. 1459–60.

⁵⁵¹ Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvitnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 137.

⁵⁵² Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Oeuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, p. 1465.

⁵⁵³ Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvitnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 137.

⁵⁵⁴ Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Oeuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, pp. 1461.

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 1461.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 1461.

⁵⁵⁷ Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvitnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 138.

qu'il développera explicitement quelques années plus tard dans *L'art chez les fous*, et dont il a été question plus haut, à savoir que les troubles mentaux, en quelque sorte à l'état naissant, peuvent parfois être bénéfiques pour la créativité. Le théoricien de *L'art chez les fous* précise que les perturbations mentales légères sont susceptibles d'avoir le même effet stimulant que les boissons alcoolisées consommées avec une relative modération. Or, d'après Réja, Strindberg buvait beaucoup, même s'il "conservait tout le temps sa dignité et n'était jamais visiblement ivre".⁵⁵⁸ Réja avait su par Munch – ce genre d'informations pouvait circuler très vite dans les cercles scandinaves à l'étranger – qu'à Berlin Strindberg et ses compagnons "déambulaient de taverne en taverne".⁵⁵⁹ *Légendes* contient plusieurs allusions à la boisson, notamment à l'absinthe, supposée provoquer des hallucinations. Après une soirée copieusement arrosée en compagnie de Réja, Strindberg note dans *Le journal occulte*, le 21 décembre 1897, un verset de la Bible – en français – tiré de la première lettre à Timothée (3, 8) : "De même il faut que les diacres soient graves, ni doubles en paroles, ni adonnés aux excès de vin ..." Et Réja déclare en 1949 : "Je ne peux pas indiquer de façon précise les quantités de boisson que Strindberg avait l'habitude d'ingurgiter, mais je tiens pour probable que l'alcool a joué un rôle non négligeable dans la crise d'*Inferno*".⁵⁶⁰

Quoi qu'il en soit, Réja a été d'une grande aide pour la diffusion d'*Inferno*. Il lui a trouvé un éditeur, et surtout, il en a établi une version française publiable, pour laquelle il a écrit un avant-propos. Il y indique que l'œuvre de Strindberg est une œuvre de poids, que ce n'est pas "un inoffensif divertissement", mais "une des étapes terribles d'une pensée religieuse, humaine".⁵⁶¹ C'est un "flagrant délit de violation de ce qu'on appelle le bon sens. Celui-ci admet la causalité et rejette la coïncidence".⁵⁶² *Inferno* offre "la théorie des coïncidences, la législation du hasard [...] à nos esprits éduqués dans un déterminisme rigoureux. [...] Il combine en système inquiétant, ce que nous éliminons systématiquement du domaine de notre attention."⁵⁶³ Réja présente le roman de Strindberg dans une perspective qui doit beaucoup au symbolisme, et y détecte une dimension expressionniste, en faisant remarquer comment l'inquiétant habituellement invisible s'y révèle. Son analyse préfigure le regard qu'il portera deux ans plus tard sur la peinture de Munch.

La relecture d'*Inferno* ne pouvait être une tâche vraiment facile, puisque le réviseur devait à la fois rectifier d'éventuelles fautes de langue, modifier des formulations mala-

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 138.

⁵⁵⁹ Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Œuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, pp. 1461–62.

⁵⁶⁰ Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvittnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 138.

⁵⁶¹ Marcel Réja : "Avant-propos". In : August Strindberg : *Inferno*. Paris 1898, p. 5 & p. 11.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 8.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 8.

droites, et respecter le style, ne pas éliminer comme des impropriétés ce qui constituait en réalité certains traits de ce style. L'orientation symboliste de Réja a sans aucun doute joué un rôle dans le souci de préserver le caractère strindbergien de l'écriture. Il serait certainement intéressant de mener une étude systématique de sa révision. Rappelons ici simplement qu'elle a dans l'ensemble donné satisfaction à l'auteur.

Carl Gustaf Bjurström remarque qu'en 1897 Strindberg maîtrisait nettement mieux le français qu'au moment de la rédaction du *Plaidoyer d'un fou*, une dizaine d'années plus tôt, et estime que le réviseur d'*Inferno* avait "une tâche plus facile à remplir" que Georges Loiseau.⁵⁶⁴ Réja lui-même a formulé sur la qualité du français de Strindberg deux jugements apparemment un peu contradictoires. Il dit d'une part que ce français était "assez spécial", mais déclare d'autre part :⁵⁶⁵ "son français était assez bon, et je n'ai pas eu à me donner beaucoup de mal pour aider mon ami."⁵⁶⁶ La lecture du texte du manuscrit original d'*Inferno*, donné par les *Samlade Verk* ("Oeuvres complètes"), montre qu'il y a des fautes de préposition, parfois aussi de morphologie dans ce texte, mais que son auteur semble avoir eu une excellente connaissance du vocabulaire français et des nuances des mots.⁵⁶⁷

Avec *L'art chez les fous*, Réja a été considéré en France comme un pionnier. Sa conception nouvelle de la créativité partait sans doute de son esthétique symboliste, mais elle s'était probablement trouvée renforcée par la rencontre avec les œuvres d'un type nouveau qu'étaient celles de Strindberg et de Munch, œuvres qui cherchaient à atteindre ce qui est par delà la raison, mais essentiel à l'être humain. A la lecture de ce qu'a écrit et dit Réja, il n'est pas interdit de supposer que c'est en partie la fréquentation de Strindberg, la bonne connaissance qu'il avait de son œuvre et, malgré tout, dans une certaine mesure, de sa personne, qui lui ont inspiré l'hypothèse, émise dans son livre de 1907, d'un état second de l'esprit, qu'il soit provoqué par la boisson, ou par des troubles psychiques, ou par une combinaison des deux, suspendant partiellement la pensée rationnelle, et susceptible par là de stimuler la créativité artistique qui, aux yeux de Réja, existe à l'état latent en chacun de nous. Notons toutefois que ni Strind-

⁵⁶⁴ Carl Gustaf Bjurström : "Strindberg écrivain français". In : *Oeuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, p. 1218. C'est Georges Loiseau qui avait révisé le texte français du *Plaidoyer d'un fou* avant sa publication.

⁵⁶⁵ Marcel Réja : "Souvenirs sur Strindberg". In : August Strindberg : *Oeuvre autobiographique* (édition établie et présentée par Carl Gustaf Bjurstöm, tome II). Paris 1990, pp. 1460.

⁵⁶⁶ Stellan Ahlström & Torsten Eklund (éd.) : *Ögonvittnen. August Strindberg. Mannaår och ålderdom*. Stockholm 1961, p. 138. L'interview de Réja a évidemment été faite par Stellan Ahlström en français, mais elle est donnée ici en suédois. Ahlström fait ainsi dire à Réja : "Hans franska var ganska skaplig". "Skaplig" est un qualificatif positif, qui signifie à peu près "de bon niveau", "satisfaisant". Ahlström n'aurait certainement pas traduit par "skaplig" un adjectif français à connotation négative, ou un peu négative, tel que "spécial".

⁵⁶⁷ August Strindberg : *Samlade Verk. Nationalupplaga* (vol. 37). Stockholm 1994.

berg ni Munch ne sont jamais nommés dans cet ouvrage de 1907, centré sur les productions de ceux qui ne sont pas des "génies".

Pierre Georgel note que Marcel Réja, qui n'était pas un grand penseur, a toutefois bien saisi l'esprit de son temps, la révolution esthétique qui s'affirme autour de 1900.⁵⁶⁸ La rencontre de Réja avec deux grands artistes scandinaves semble avoir été profitable pour tous : Réja a contribué à faire connaître et comprendre ses deux amis, et ceux-ci lui ont fourni une aide dans l'élaboration de sa théorie de l'art en lui offrant des exemples concrets d'œuvres de haute valeur en rupture avec l'exigence d'une reproduction mimétique de la réalité extérieure.

Annie Bourguignon

Professeur émérite de langues et littératures scandinaves
à l'université de Nancy 2

⁵⁶⁸ Dans l'émission de radio "Au Pays des Miracles" du 14/10/2003.

Titulaires des chaires en langues, littératures et civilisation scandinaves à la Sorbonne

1909–1930 : Paul Verrier

1932–1955 : Alfred Jolivet

1955–1982 : Maurice Gravier

1983–2003 : Jean-François Battail

2004– : Jean-Marie Maillefer

1971–2001 : Régis Boyer

2001–2007 : Marc Auchet

2011– : Sylvain Briens

Autres enseignants de l’Institut d’études scandinaves et du département d’études nordiques de la Sorbonne :

Guy Vogelweith, assistant 1970–1971

Régis Boyer, maître-assistant 1970–1971

May-Brigitte Lehman, assistante 1971–1979

May-Brigitte Lehman, maître-assistante puis maître de conférences 1979–2011

Brigitte Kessler, maître-assistante puis maître de conférences 1979–1994

Lena Giret, maître de conférences 1994–2009

Einar Már Jónsson, maître de conférences 1997–2007

Karl Erland Gadelii, maître de conférences 2006–

Sylvain Briens, maître de conférences 2009–2011

François Émion, maître de conférences 2009–

Frédérique Harry 2011–

Liste des auteurs

GÉNÉRAL PHILIPPE AUGARDE,
ancien attaché de Défense à Stockholm

JEAN-FRANÇOIS BATTAIL
professeur émérite de langues, littératures et civilisation scandinaves à l'université
de Paris-Sorbonne

ANNIE BOURGUIGNON
professeur émérite de langues et littératures scandinaves à l'université de Nancy 2

RÉGIS BOYER
professeur émérite de langues, littératures et civilisation scandinaves à l'université
de Paris-Sorbonne

SYLVAIN BRIENS
professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves à l'université
de Paris-Sorbonne

FRANK CLAUSTRAT
maître de conférences en Histoire de l'Art contemporain à l'université Paul Valéry
de Montpellier III

FRANÇOIS ÉMION
maître de conférences en études scandinaves à l'université de Paris-Sorbonne

GUNNEL ENGWALL

professeur émérite de français à l'université de Stockholm

KJERSTI FLØTTUM

professeur de linguistique romane à l'université de Bergen

KARL ERLAND GADELII

maître de conférences en études scandinaves à l'université de Paris-Sorbonne

ANTOINE GUÉMY

maître de conférences de suédois à l'université de Lille III

CHRISTINE GUIHARD

bibliothécaire

GUNNAR ÞORSTEINN HALLDÓRSSON

ancien maître de langue islandaise à l'université de Paris-Sorbonne

MICHAEL HERSLUND

professeur de linguistique française à l'Ecole supérieure de Commerce
de Copenhague, Handelshøjskolen

MAY-BRIGITTE LEHMAN

maître de conférences en études scandinaves à l'université de Paris-Sorbonne

ANNE CHARLOTTE LIMAN

responsable des lectorats, Institut suédois de Stockholm

JEAN-MARIE MAILLEFER

professeur de langues, littératures et civilisation scandinaves à l'université
de Paris-Sorbonne

TURID MANGERUD

Lectrice de norvégien à l'université La Sapienza de Rome

KARL EJBY POULSEN

directeur de la Fondation danoise, Cité universitaire de Paris

ANDRÉ ROUSSEAU

professeur émérite de linguistique allemande à l'université de Lille III

BRUNO SAGNA

conservateur à la Bibliothèque nationale de France

TORFI H. TULINIUS

professeur d'études islandaises médiévales à l'université d'Islande, Reykjavik

Kungl. Vitterhets Historie och Antikvitets Akademiens serie *Konferenser*

- 1 Människan i tekniksamtället. Föredrag och diskussioner vid Vitterhetsakademiens konferens 25–27 januari 1977. 1977
- 2 Människan i tekniksamtället. Bibliografi. 1977
- 3 Swedish-Polish Literary Contacts. 1979
- 4 Människan, kulturlandskapet och framtiden. Föredrag och diskussioner vid Vitterhetsakademiens konferens 12–14 februari 1979. 1980
- 5 Människan, kulturlandskapet och framtiden. Bibliografi. Ed. Arnold Renting. 1980
- 6 Safe Guarding of Medieval Altarpieces and Wood Carvings in Churches and Museums. A Conference in Stockholm, May 28–30 1980. 1981
- 7 Tolkning och tolkningsteorier. Föredrag och diskussioner vid Vitterhetsakademiens symposium 17–19 november 1981. 1982
- 8 Research on Tropes. Proceedings of a Symposium Organized by the Royal Academy of Letters History and Antiquities and the Corpus Troporum, Stockholm, June 1–3 1981. Ed. Gunilla Iversen. 1983
- 9 Om stiftforskning. Föredrag och diskussionsinlägg vid Vitterhetsakademiens symposium 16–18 november 1982. 1983
- 10 J. V. Snellman och hans gärning. Ett finskt-svenskt symposium hållt på Hässelby slott 1981 till 100-årsminnet av Snellmans död. 1984
- 11 Behövs ”småspråken”? Föredrag vid Vitterhetsakademiens konferens den 22 november 1983. 1984
- 12 Altaistic Studies. Papers Presented at the 25th Meeting of the Permanent International Altaistic Conference at Uppsala June 7–11, 1982. Eds. Gunnar Jarring and Staffan Rosén. 1985
- 13 Att vara svensk. Föredrag vid Vitterhetsakademiens symposium 12–13 april 1984. 1985
- 14 Samhällsplanering och kulturminnesvård. Föredrag och diskussionsinlägg vid Vitterhetsakademiens symposium 28 mars 1985. 1986
- 15 Runor och runinskrifter. Föredrag vid Riksantikvarieämbetets och Vitterhetsakademiens symposium 8–11 september 1985. 1987
- 16 The Slavic Literatures and Modernism. A Nobel Symposium August 5–8 1985. Ed. Nils Åke Nilsson. 1987
- 17 Nubian Culture: Past and Present. Main Papers Presented at the Sixth International Conference for Nubian Studies in Uppsala, 11–16 August, 1986. Ed. Tomas Hägg. 1987
- 18 ”1786”. Vitterhetsakademiens jubileumssymposium 1986. 1988
- 19 Polish-Swedish Literary Contacts. A Symposium in Warsaw September 22–26 1986. Eds. Maria Janion and Nils Åke Nilsson. 1988
- 20 Sverige och Petersburg. Vitterhetsakademiens symposium 27–28 april 1987. Red. Sten Carlsson och Nils Åke Nilsson. 1989
- 21 Tradition and Modern Society. A Symposium at the Royal Academy of Letters History and Antiquities, Stockholm, November 26–29, 1987. Ed. Sven Gustavsson. 1989
- 22 Die Bronzezeit im Ostseegebiet. Ein Rapport der Kgl. Schwedischen Akademie der Literatur Geschichte und Altertumsforschung über das Julita-Symposium 1986. Ed. Björn Ambrosiani. 1989

- 23 Bilden som källa till vetenskaplig information. Föredrag vid Vitterhetsakademiens symposium 13–14 april 1989. Red. Allan Ellenius. 1990
- 24 Att tala utan ord. Människans icke-verbala uttrycksformer. Föredrag vid symposium i Vitterhetsakademien 25–26 oktober 1989. Red. Göran Hermerén. 1991
- 25 Boris Pasternak och hans tid. Föredrag vid symposium i Vitterhetsakademien 28–30 maj 1990. Red. Peter Alberg Jensen, Per-Arne Bodin och Nils Åke Nilsson. 1991
- 26 Czeslaw Milosz. A Stockholm Conference. September 9–11, 1991. Ed. Nils Åke Nilsson. 1992
- 27 Contemplating Evolution and Doing Politics. Historical Scholars and Students in Sweden and in Hungary Facing Historical Change 1840–1920. A Symposium in Sigtuna, June 1989. Ed. Ragnar Björk. 1993
- 28 Heliga Birgitta – budskapet och förebilden. Föredrag vid jubileumssymposiet i Vadstena 3–7 oktober 1991. Red. Alf Härdelin och Mereth Lindgren. 1993
- 29 Prehistoric Graves as a Source of Information. Symposium at Kastlösa, Öland, May 21–23, 1992. Ed. Berta Stjernquist. 1994
- 30 Rannsakningar efter antikviteter – ett symposium om 1600-talets Sverige. Red. Evert Baudou och Jon Moen. 1995
- 31 Religion in Everyday Life. Papers given at a symposium in Stockholm, 13–15 September 1993. Ed. Nils-Arvid Bringéus. 1994
- 32 Oscar Montelius 150 years. Proceedings of a Colloquium held in the Royal Academy of Letters, History and Antiquities, Stockholm, 13 May 1993. Ed. Paul Åström. 1995
- 33 August Strindberg och hans översättare. Föredrag vid symposium i Vitterhetsakademien 8 september 1994. Red. Björn Meidal och Nils Åke Nilsson. 1995
- 34 The Aim of Laboratory Analyses of Ceramics in Archaeology, April 7–9 1995 in Lund, Sweden. Eds. Anders Lindahl and Ole Stilborg. 1995
- 35 Qumranlitteraturen. Fynden och forskningsresultaten. Föreläsningar vid ett symposium i Stockholm den 14 november 1994. Red. Tryggve Kronholm och Birger Olsson. 1996
- 36 Words. Proceedings of an International Symposium, Lund, 25–26 August 1995. Ed. Jan Svartvik. 1996
- 37 History-Making. The Intellectual and Social Formation of a Discipline. Proceedings of an International Conference, Uppsala, September 1994. Eds. Rolf Tostendahl and Irmline Veit-Brause. 1996
- 38 Kultursamanhangar i Midt-Norden. Tverrfagleg symposium for doktorgradsstudenter og forskrarar. Førlesingar ved eit symposium i Levanger 1996. Red. Steinar Supphellen. 1997
- 39 State and Minorities. A Symposium on National Processes in Russia and Scandinavia, Ekaterinburg. March 1996. Eds. Veniamin Alekseyev and Sven Lundkvist. 1997
- 40 The World-View of Prehistoric Man. Papers presented at a symposium in Lund, 5–7 May 1997. Eds. Lars Larsson and Berta Stjernquist. 1998
- 41 Forskarbiografin. Föredrag vid ett symposium i Stockholm 12–13 maj 1997. Red. Evert Baudou. 1998
- 42 Personnamn och social identitet. Handlingar från ett Natur och Kultur-symposium i Sigtuna 19–22 september 1996. Red. Thorsten Andersson, Eva Brylla och Anita Jacobson-Widding, 1998
- 43 Philipp Melanchthon und seine Rezeption in Skandinavien. Vorträge eines internationalen Symposions an der Königlichen Akademie der Literatur, Geschichte und Altertümer anlässlich seines 500. Jahrestages in Stockholm den 9.–10. Oktober 1997. Herausgegeben von Birgit Stolt. 1998

- 44 Selma Lagerlöf Seen from Abroad – Selma Lagerlöf i utlandsperspektiv. Ett symposium i Vitterhetsakademien den 11 och 12 september 1997. Red. Louise Vinge. 1998
- 45 Bibeltolkning och bibelbruk i Västerlandets kulturella historia. Föreläsningar vid ett symposium i Stockholm 27 oktober 1997. Red. Tryggve Kronholm och Anders Piltz. 1999
- 46 The Value of Life. Papers presented at a workshop at the Royal Academy of Letters, History and Antiquities, April 17–18, 1997. Eds. Göran Hermerén and Nils-Eric Sahlin. 1999
- 47 Regionala samband och cesurer. Mitt-Norden-symposium II. Föreläsningar vid ett symposium i Stockholm 1997. Red. Staffan Helmfrid. 1999
- 48 Intuitive Formation of Meaning. Symposium held in Stockholm, April 20–21 1998. Ed. Sven Sandström. 2000
- 49 An Assessment of Twentieth-Century Historiography. Professionalism, Methodologies, Writings. Ed. Rolf Torstendahl. 2000
- 50 Stiernhielm 400 år. Föredrag vid internationellt symposium i Tartu 1998. Red. Stig Örjan Ohlsson och Bernt Olsson. 2000
- 51 Roman Gold and the Development of the Early Germanic Kingdoms. Symposium in Stockholm 14–16 Nov. 1997. Ed. Bente Magnus. 2001
- 52 Kyrkvetenskap som forskningsdisciplin. Ämneskonferens i Vitterhetsakademien, 12–13 november 1998. Red. Sven-Åke Selander. 2001
- 53 Popular Prints and Imagery. Proceedings of an International Conference in Lund 5–7 October 2000. Eds. Nils-Arvid Bringéus and Sten Åke Nilsson. 2001
- 54 The Chronology of Base-Ring Ware and Bichrome Wheel-Made Ware. Proceedings of a Colloquium held in the Royal Academy of Letters, History and Antiquities, Stockholm, May 18–19 2000. Ed. Paul Åström. 2001
- 55 Meaning and Interpretation. Conference held in Stockholm, September 24–26 1998. Ed. Dag Prawitz. 2001
- 56 Swedish-Polish Modernism. Literature – Language – Culture. Conference held in Cracow, Poland, April 20–21 2001. Eds. Małgorzata Anna Packalén and Sven Gustavsson. 2003
- 57 Nationalutgåva av de äldre geometriska kartorna. Konferens i Stockholm 27–28 november 2003. Red. Birgitta Roeck Hansen. 2005
- 58 Medieval Book Fragments in Sweden. An International Seminar in Stockholm, 13–16 November 2003. Ed. Jan Brunius. 2005
- 59 Trygghet och äventyr. Om begreppshistoria. Red. Bo Lindberg. 2005
- 60 Wisława Szymborska. A Stockholm Conference May 23–24, 2003. Eds. Leonard Neuger & Rikard Wennerholm. 2006
- 61 Konsterna och själen. Estetik ur ett humanvetenskapligt perspektiv. Red. Göran Hermerén. 2006
- 62 Litteraturens värde – Der Wert der Literatur. Konferens i Stockholm 26–28 november 2004. Red. Antje Wischmann, Eva Häettner Aurelius & Annegret Heitmann. 2006
- 63 Stockholm – Belgrade. Proceedings from the Third Swedish-Serbian Symposium in Stockholm, April 21–25, 2004. Ed. Sven Gustavsson. 2007
- 64 När religiösa texter blir besvärliga. Hermeneutisk-etiska frågor inför religiösa texter. Red. Lars Hartman. 2007
- 65 Scholarly Journals between the Past and the Future. The *Fornvännens* Centenary Round-Table Seminar, Stockholm, 21 April 2006. Ed. Martin Rundkvist. 2007
- 66 Hela världen är en teater. Åtta essäer om Lars Wivallius. Red. Kurt Johannesson & Håkan Möller. 2007

- 67 Efter femtio år: *Aniara* 1956–2006. Föredrag vid ett symposium i Kungl. Vitterhetsakademien 12 oktober 2006. Red. Bengt Landgren. 2007.
- 68 Jordvärderingssystem från medeltiden till 1600-talet. Red. Alf Ericsson. 2008.
- 69 Astrid Lindgrens landskap. Hur landskapets kulturarv förändras, förstas, förvaltas och förmedlas. Red. Magnus Bohlin. 2009.
- 70 Kyrkohistoria – perspektiv på ett forskningsämne. Red. Anders Jarlert. 2009.
- 71 Skärgård och örlog. Nedslag i Stockholms skärgårds tidiga historia. Red. Katarina Schoerner. 2009.
- 72 Emilia Fogelklou läst i dag. Nio essäer. Red. Anders Jeffner. 2010.
- 73 Saint Birgitta, Syon and Vadstena. Papers from a Symposium in Stockholm 4–6 October 2007. Eds. Claes Gejrot, Sara Risberg and Mia Åkestam. 2010.
- 74 Universitetsrankning och bibliometriska mätningar: Konsekvenser för forskning och kunskapsutveckling. Red. Göran Hermerén, Kerstin Sahlin och Nils-Erik Sahlin. Sammanställn. Ulrika Waaranperä. 2011.
- 75 Jämtland och den jämtländska världen 1000–1645. Red. Olof Holm. 2011.
- 76 Konsten och det nationella. Essäer om konsthistoria i Europa 1850–1950. Red. Martin Olin. 2012.
- 77 Cent ans d'études scandinaves. Centenaire de la fondation de la chaire de Langues et littératures scandinaves à la Sorbonne en 1909. Éd. Sylvain Briens, Karl Erlund Gadelii, May-Brigitte Lehman et Jean-Marie Maillefer. 2012.

